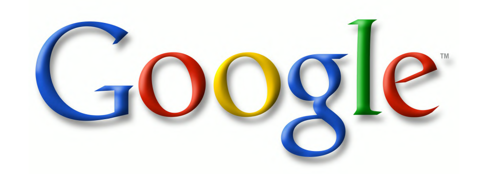
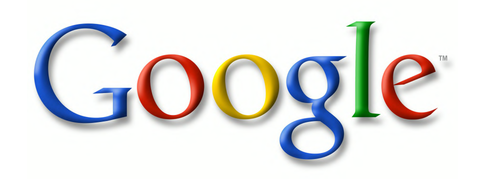
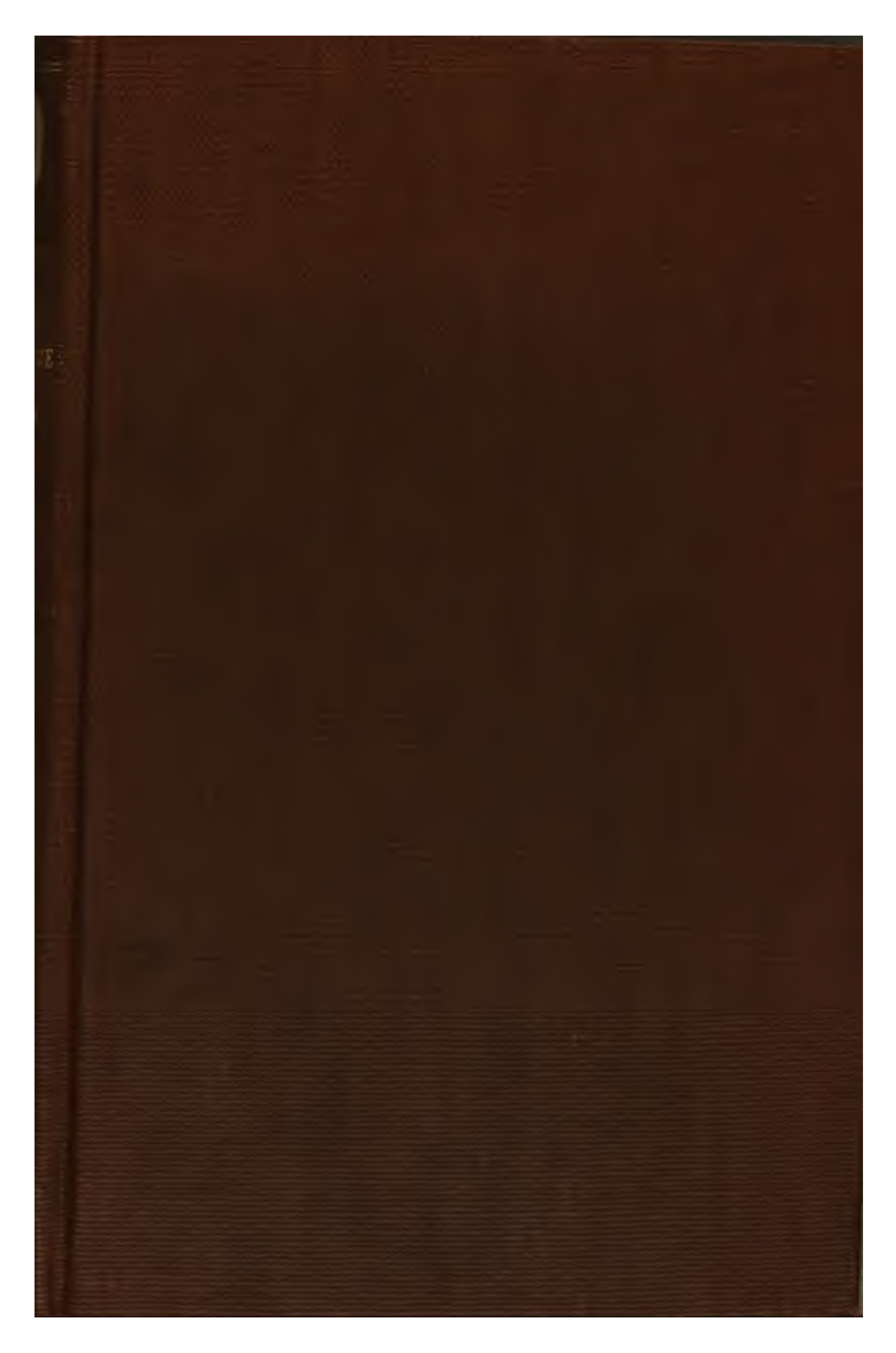







VE RI
TAS





ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF
DE L'ATTIQUE ET DU PÉLOPONÈSE,

AVEC CARTES ET PLANS TOPOGRAPHIQUES.

PAR

FERDINAND ALDENHOVEN



ATHÈNES,

CHEZ { ADOLPHE NAST, LIBRAIRE;
RODOLPHE BUND, LIBRAIRE;

ET CHEZ L'AUTEUR.

DE L'IMPRIMERIE DE L'AMI DU PEUPLE.

1841.

N°

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE,

FR. GUILLAUME IV.

FERDINAND ALDENHOVEN

DÉDIE

L'ITINÉRAIRE DE LA GRÈCE.

OUVRAGE DANS LEQUEL L'AUTEUR S'EST EFFORCÉ,
PAR LES RECHERCHES LES PLUS CONSCIENCIEUSES,
D'OFFRIR LA DESCRIPTION EXACTE D'UN PAYS
QUI FUT LE THÉATRE
DE TANT DE GLOIRE,
D'ILLUSTRATIONS ET DE MALHEURS.

HOMMAGE

DE GRATITUDE, DE DÉVOUEMENT ET DE PROFOND RESPECT.


VE RI
TAS

cette nation héroïque a réveillé les sympathies de tous les cœurs généreux, par ses nobles efforts pour reconquérir son indépendance, par des hauts faits dignes de ses vaillans ancêtres.

J'ai fait plus, je me suis porté moi-même sur la plupart des lieux décrits; j'ai examiné, vérifié, comparé les différentes narrations; j'en ai constaté l'exactitude; j'ai réfuté les assertions inexactes par une critique raisonnée, approfondie rarement, je me suis permis de faire prévaloir mon avis personnel, j'ai au contraire cherché à concilier les opinions opposées, et je les ai appuyées de citations justificatives; c'est en un mot, le fil d'Ariadne que je tends à ceux qui voudraient parcourir ce labyrinthe inextricable, dont je crois pouvoir leur faciliter la visite, sans qu'ils ayent à craindre de s'y égarer.

Depuis quelque temps, les ouvrages sur la Grèce se sont extrêmement multipliés: plusieurs sont le fruit des méditations, du travail d'hommes aussi recommandables par leur savoir que par la diversité de leurs talens, mais ce qui est déplorable, c'est que ces voyageurs se contredisent souvent, de sorte qu'après les avoir consultés, le lecteur s'aperçoit qu'au lieu de la lumière et de la vérité qu'il espérait, il ne recueille d'autre fruit de ses recherches que l'incertitude et le doute: mais dans l'ouvrage que je présente au public, les observations les plus véridiques dicteront l'arrêt, les doutes disparaitront et céderont la place à la conviction.

Tel est le but de cette compilation consciencieusement faite et que je livre aux explorateurs des antiquités avec le vif désir de leur être agréable.

J'ai joint à cet ouvrage des cartes et des plans, dressés sur le terrain avec un soin extrême, de plusieurs emplacements de villes helléniques, qui faciliteront, du moins je l'espère, la recherche des anciens monumens qu'elles contenaient.

Cette préface serait incomplete, si je ne disais un mot du style. C'est la partie faible de l'ouvrage, je le sens: obligé de me servir de la langue française, à cause de son univer-

salité, et peu versé dans ce langage qui n'est pas celui de ma patrie, je serai tombé nécessairement dans de fréquentes fautes, pour lesquelles je réclame d'avance l'indulgence du lecteur. J'aurais pu, j'aurais dû peut-être, lier les descriptions entre elles, par une fable, les coudre à une action continue, pour en rendre la lecture plus intéressante, à l'exemple de l'immortel auteur des voyages du jeune Anarchasis, mais j'aurais craint, nouvel Icare, de rendre ma chûte d'autant plus lourde que j'aurais essayé de m'élever dans les hautes régions du talent, dépourvu comme je le suis, de moyens pour justifier ces prétentions. J'ai donc préféré le style simple et dénué d'ornements du cicérone, du guide, de l'agoyat; heureux si le lecteur veut bien excuser l'aridité des détails et la répétition des mêmes phrases, en faveur de l'intention que j'ai eue de lui soumettre un ouvrage utile et commode, plutôt qu'élégant et dramatique.

Athènes, Janvier 1841.

FERDINAND ALDENHOVEN.

LISTE DES PRINCIPALES MONTAGNES
et de quelques autres points remarquables, indicative de leur hautéur au-dessus du niveau de la mer.

DANS LA MORÉE.

		mètres
Taygête (St. Elie du)	Mont.	2409
Ziria (Cyllène)	Mt.	2374
Khélmos	Mt.	2358
Olonos	Mt.	2224
St. Eliede Levidi (Ostracine)	Mt.	1981
Malévo de St. Pierre (Parnon)	Mt.	1937
Voïda	Mt.	1927
Ptéri	Mt.	1780
Malevo (Artémisius)	Mt.	1772
Mavron-Oros (Chélidoria)	Mt.	1759
Apano-Krepa (Ménale)	Mt.	1559
Diaphorti	Mt.	1420
Makriplagi (Gerania)	Mt.	1370
Hellénitsa	Mt.	1297
Tsimbérou	Mt.	1252
Alvéna	Mt.	1222
Hagia-Varvara	Mt.	1220
Rhoïno (Parthenius)	Mt.	1217
Kkéli St. Elie(Arachnée)	Mt.	1199
Kalavryta (château)	Mt.	1189
Ortholithi	Mt.	1102
Didyma	Mt.	1077
Zavitsa	Mt.	975
Lycodimo	Mt.	957
Kalpaki, Acropole (Orchomène)		946
Kourkoula	Mt.	914
Vélonidia	Mt.	858
Martys près Mycènes	Mt.	611
Vourcano (Ithome)	Mt.	802
Khélmos	Mt.	779
Lac de Phonia		752
Pont de Kalavryta		701
Mistra, Citadelle (point culminant)		634
Mantinée (plaine de Tripolitsa)		630
Hydra, point culminant del' Ile		691
Corinthe (Sol de la Mosquée de l' Acro-Corinthe		575
San Nicolo	Mt.	482
Sinano (plaine de Megalopolis)		427
Cap Gros à l'occid. du Magne	Mt.	308
Poros (chapelle) St. Nicolas		298
Sparte (Ruine au dessus du Théâtre)		244
Alphée (sa jonction avec le Ladon)		72

DANS LA GRÈCE ORIENTALE.

Guiona	Mt.	2512
Likheri (Parnasse)	Mt.	2456
Gerondo-Varko (Parnasse)	Mt.	2434
Velukhi	Mt.	2319
Kathavothron, point culminant	Mt.	2158
Doujikaki	Mt.	2156
Arapo-Kephali	Mt.	1928
St Elie de Salone	Mt.	1063
Gerako vouni	Mt.	1728
Geroleka près du Khelmo	Mt.	1717
Kalyvia de Kastri (Parnasse)	Mt.	1519
Cirplis	Mt.	1563
Helicon	Mt.	1527
Phigani	Mt.	1472
Ozéa (Parnes)	Mt.	1413
Cithéron	Mt.	1411
Kalidromi	Mt.	1393
Xilo Khaidara près de Lépante	Mt.	1362
Koubili, près de Livadie	Mt.	1313
Elapho Kastro près de Delphes	Mt.	1228
Andinitsa	Mt.	1146
Penteli	Mt.	1119
Kalylva d'Arakeva (Parnasse)	Mt.	1087
Hymette	Mt.	1028
Ktypa (Messapius)	Mt.	1025
Khlomo	Mt.	899
Kastri (Delphe)	Mt.	694
Kerato-Vouni	Mt.	614
Bodonitza la tour du haut fort	Mt.	614
Argelikhi près de Marathon	Mt.	58[illegible]
St. Elie	Mt.	534
Koraki prèsde Marathon	Mt.	519
Daphne (Aegalaos)	Mt.	468
Lycabettus	Mt.	278
Lépante (citadelle)	Mt.	202
Le Parthenon à Athènes		178

DANS L'ILE D'EUBÉE.

Delphi	Mt.	1700
Kandyli	Mt.	1307

INTRODUCTION.

PÉLOPONÈSE.

Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie et de Taygeté, passa en Élide, et épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs roi de ce pays. S'étant battu avec ce prince, Pélops engagea quelques uns de ses domestiques à disposer les roues de son chariot, de manière qu'il versàt pendant la course: cet expedient ayant réussi, et Œnomaüs ayant été blessé à mort dans cette chûte, Pélops s'empara du royaume et s'y rendit si puissant, que tout le pays qui est au delà de l'Isthme, et qui compose une partie considérable de la Grèce, (de son nom et du mot νῆσος, qui veut dire île), fut appelé Péloponèse, c'est à dire île de Pélops. On donna autrefois le nom de guerre de Péloponèse à celle que les peuples de cette presqu'île entreprirent contre les Athéniens. Elle dura depuis la 2e année de la LXXXVIIe Olympiade (431 avant J. C.) jusqu'à la XCIVe Olympiade, (404. avant J. C.) que la ville d'Athènes fut prise.

Cette prèsqu'île se divisait anciennement en huit parties, savoir: la *Corinthie*, l'*Argolide*, la *Laconie*, la *Messénie*, l'*Elide*, l'*Achaïe*, la *Sicyonie* et l'*Arcadie*.

La Corinthie, d'après les anciennes délimitations, s'étendait au-delà de l'Isthme, et une colonne, placée en deçà de la palestre de Cercyon, indiquait, de ce côté, les frontières de la Mégaride. En redescendant vers Cenchrée, elle se prolongeait jusqu'au cap Spirée, et les montagnes de Cléones, ainsi que la rivière de Nemée, la bornaient au midi et à l'occident.

L'Argolide se projetait depuis le défilé du Trété jusqu'au mont Parnon et au mont Artémisius, qui la séparaient, le dernier de l'Arcadie et le premier de la Laconie. Vers le golfe Saronique,

elle comprenait l'Épidaurie, la Trézènie et l'Hermionide. Tels étaient les états héréditaires d'Agamemnon, auxquels plusieurs géographes ajoutent Égine, Calaurie, Hydrea, Tiparénus, Éphyre, Pityouse et l'écueil d'Haliousa.

Au revers des monts Parnon et Borée, commençait la Laconie, bornée au nord par la chaine du mont Cromius, qui donne naissance à l'Alphée et à l'Eürotas, et dans les autres parties par les mers de Cythère et de Myrtos. La chaine du Taygète la traverse de nord au sud.

La Messénie, bornée par la Laconie, l'Arcadie et l'Élide, étoit une contrée fertile. Maîtresse d'un golfe spacieux, de ports vastes et bien abrités, elle eût été la province la plus favorisée du Péloponèse, sans le voisinage des Lacédémoniens, jaloux de toute prospérité étrangère.

L'Élide avait pour frontières la Messénie, l'Achaïe, l'Arcadie et la mer Ionienne. L'Achaïe, à jamais célèbre par la ligue, et fut le dernier boulevard de la liberté des Grecs, terminait à l'occident et au septentrion la prèsqu'île de Pélops, que la mer des Alcyons séparait de la Locride et de la Phocide; enfin la Sicyonie, située à l'extrémité orientale de l'Achaïe, et à peine aperçue entre le territoire de cette dernière contrée et celui de la Corinthie, était la patrie des plus célèbres artistes.

Au centre de ces provinces brûlantes s'élevait, comme la coupole d'un vaste édifice, la patrie des bergers, l'Arcadie. Couronnée de montagnes ombragées de forêts, parsemée de villes florissantes et de hameaux pittoresques, arrosée par les eaux intarissables du Stymphale, de l'Alphée, du Ladon, de l'Érymanthe, du Styx, et de mille sources vivifiantes, la mythologie, pour ajouter aux charmes de cette contrée, l'avait animée de la présence de ses divinites champêtres. Les habitants des autres contrées du Péloponèse trouvaient, dans les vallées de l'Arcadie un printemps délicieux, des eaux froides et une température d'autant plus agréable, qu'elle contrastait éminemment avec celle des plaines de l'Élide et des contrées voisines.

Tels étaient, dans leurs circonscriptions, les royaumes et les

républiques du Péloponèse, riche de cent onze villes, régies par des institutions tellement sages, que quelques-unes passaient pour être l'ouvrage des immortels. Une sorte d'inspiration les avait adaptées au génie des habitants de chacune de ses régions. Sparte, placée dans un pays agreste, avait établi pour principe de sa législation la guerre, l'orgueil, et le fanatisme de la liberté. L'Élide, au contraire, était le sanctuaire des arts, de l'agriculture et de la paix; ses riches campagnes et les bords harmonieux de l'Alphée ne voyaient que des peuples amis, qui déposaient les armes, comme sacrilèges en entrant sur son territoire, aimé de Jupiter. La Messénie rappelait dans ses élégies le bonheur fugitif d'un peuple paisible, dont la valeur n'avait pu défendre ses fertiles campagnes contre le féroce Spartiate. L'Achaïe, placée sur l'avant-scène de la presqu'île, du côté où les Romains devaient paraître pour asservir la Grèce, se glorifiait de ses victoires et de la sagesse de ses conseils. Corinthe, maîtresse du commerce de deux mers, vantait son luxe, son opulence et la beauté de ses courtisanes. L'Argolide revendiquait ses rois, dont les poètes avaient célébré les exploits, la gloire, les malheurs éclatants et les forfaits héroïques. L'Épidaurie, protégée par Esculape, fils d'Apollon, et par Hygie, offrait des conseils, des secours et des asiles aux hommes dans les maladies qui les affligeaient. L'Arcadie, mère des fleuves nourriciers de la Chersonèse de Pélops, s'attribuait l'honneur d'avoir vu naître des dieux dans son sein, et d'être le berceau des Pélasges, qui avaient préparé l'ordre social, en rassemblant dans des villes murées, les peuplades jusqu'alors errantes et vagabondes.

La Sicyonie brillait d'un éclat incomparable entre toutes ces autonomies, par la célébrité de ses écoles de peinture et de sculpture, dont les chefs-d'œuvre, répandus dans toutes les villes, inspiraient aux hommes l'amour de la patrie, l'enthousiasme de la vertu, et le culte de la Divinité, sans lequel il n'y a ni société posssible, ni bonheur durable sur la terre. Une culture vivifante, et les prodiges des arts qui enrichissaient le Péloponèse, étaient l'ouvrage d'une population de deux millions

d'habitants, autant qu'on peut en juger d'après l'étendue des villes et des terrains propres à les nourrir.

Le Péloponèse, au temps de Strabon, avait été tellement dévasté par les armées romaines, que la plupart des villes étaient détruites, et qu'il restait a peine des notions sur l'emplacement qu'elles avaient occupé. Il se plaint des difficultés qu'il a eues pour supputer les mesures qu'il en donne, d'après les divers auteurs qui les avaient rapportées; tant il existait déja d'incertitude sur les dimensions topographiques de cette contrée d'éternelle mémoire. Ravagé postérieurement par les Barbares, le Péloponèse devint prèsque fruste pour les recherches historiques, et c'est maintenant dans ses campagnes, sous les fougères de ses landes, au milieu des forêts, des halliers de myrtes et de romarins, au fond des tombeaux et parfois au milieu des eaux stagnantes, qu'il faut chercher les traces de sa splendeur éclipsée.

Pausanias, qui voyageait dans la Grèce vers le deuxième siècle de l'ère vulgaire, ne la trouva plus libre, mais il la vit encore ornée des monuments et des ouvrages de ses principaux artistes. Quelques villes étaient, à la vérité, ruinées; mais le mal n'était pas aussi grand qu'on pourrait l'imaginer, d'après le récit de Strabon, qui n'avait pas parcouru ce pays. Le sang dont Sylla avait fait regorger le Céramique avait cessé de couler. On montrait, en soupirant, les piédestaux et les niches d'un grand nombre de statues que les Romains avaient transportées en Italie. Ils avaient fait main-basse sur quelques tableaux des grands maîtres; mais aucun d'eux n'avait osé profaner les chefs-d'œuvre de Phidias, qui décoraient le Parthénon; un pareil sacrilège était réservé au XIXe siècle. Les pertes qu'on avait faites étaient devenues moins sensibles depuis qu'Hérode Atticus avait restauré la ville de Thésée et le Pirée, revêtu le stade d'Athènes en marbre du Pentélique, et relevé un grand nombre de villes. De pareils bienfaits s'étaient étendus jusqu'à Oricum, ville située à l'extrémité de l'Acrocéraune, où les Pélasges plaçaient l'Hespérie, qui était pour eux le terme de la course du soleil, quand il

cessait d'éclairer la Grèce. Adrien avait rebâti Corinthe. L'Altis était encore paré des statues des héros et des vainqueurs couronnés dans les fêtes d'Olympie. Éleusis, que Néron avait craint de souiller de sa présence, jouissait de tout son éclat. Tel était l'état du territoire classique au IIe siècle; mais les Grecs étaient loin d'avoir passé par toutes les vicissitudes du malheur.

Les peuples qu'on appelait barbares parurent avec les premiers siècles de notre ère.

Les Scythes, qui avaient parcouru la Macédoine au temps de l'empereur Gallien, menaçaient Thessalonique et Athènes; les Hérules, que les Grecs avaient vu piller Sparte, Corinthe, Argos, lorsque Athènes fut sauvée par la bravoure de Dexippe, homme également connu dans les lettres et dans les armes, avaient passé comme des torrents, dans l'intervalle de 260 à 268. L'archontat avait été aboli; et l'inspecteur des marchés aux herbes potagères et au poisson, avait remplacé le magistrat Éponyme, qui donnait son nom à l'année.

En 269, sous le règne de Claude II, les Goths s'étaient emparés de la ville de Minerve, lorsque le docte Cléomède, ayant rassemblé des soldats, battit et dispersa les barbares, prouvant, comme le remarque M. de Châteaubriand, que la science n'exclut pas le courage. Il paraît néanmoins que les malheurs publics s'oublièrent assez promptement, car Athènes fut une des premières à décerner des honneurs à Constantin, et à en recevoir des graces, ou plutôt des humiliations.

Constance II, successeur de Constantin, après la mort de ses frères (337), avait fait présent de plusieurs îles à la ville d'Athènes. A cette époque Julien, élevé parmi les philosophes du Portique, s'en éloigna en versant des larmes. Minerve, qu'il invoquait chaque jour, régnait encore au Parthénon. Cependant la foi avait établi le dogme, car les Grégoire, les Cyrille, les Basile, les Chrysostôme puisèrent leur sainte éloquence dans la patrie de Démosthènes, et les dieux ne perdirent leur crédit qu'au temps où l'on depouilla leurs temples.

Au siècle de Théodose, les Goths, battus par Dexippe et par Cléodème (377), désolèrent l'Épire et la Thessalie. Ils se préparaient à ravager la Grèce, lorsqu'ils furent vaincus par Théodore, général des Achéens. Athènes, reconnaissante, éleva une statue à ce grand homme, tandis qu'on mutilait, par l'ordre de l'empereur, les bas-reliefs du Thésæum. Un édit prescrivait d'employer, à l'entretien des routes et des thermes, les chefs-d'œuvre qui ornaient les temples des dieux .... Comment quelques débris de ces édifices sont-ils parvenus jusqu'à nous? Hélas! les Barbares, soit par indifférence, soit par toute autre cause, se sont montrés plus conservateurs que les chrétiens et les hommes civilisés des derniers siècles, qui suivirent la renaissance des lettres.

Honorius et Arcadius tenaient les rênes de l'empire, lorsque Alaric pénétra dans la Grèce: il respecta Athènes. Mais Corinthe, Argos, les villes de l'Arcadie et de la Laconie éprouvèrent le sort le plus cruel, et on croit que le Jupiter de Phidias disparut dans cette invasion des Barbares; pourquoi l'avait-on fait de matière precieuse? Stilicon, en venant chasser Alaric du Péloponèse, acheva de dévaster ce pays infortuné.

On sait qu'en vertu d'une loi de l'année 408, rendue par Honorius, à la requête de saint Augustin, les revenus des temples des païens furent appliqués à la subsistance des troupes. Mais ce fût une déception, car les historiens du temps nous apprennent que les prélats d'Athènes, devenus possesseurs à cette époque des dotations affectées au service des dieux et des déesses, ne se rendaient aux temples de Thésée, de Jupiter-Olympien, au Panthéon d'Adrien et au Parthénon, convertis en églises, que montés sur des chars attelés de chevaux blancs, et entourés d'un clergé magnifiquement vêtu. Les archontes (ce vain nom subsiste encore de nos jours), rivalisant de luxe, entraient dans les églises sur des coursiers, dont ils ne descendaient qu'au pied des stalles, qui leur étaient réservées. Les dames athéniennes, escortées d'eunuques, se faisaient porter en litière jusqu'aux galeries des édifices saints, où elles mêlaient leurs battements

de mains à ceux des assistants, qui applaudissaient les orateurs sacrés et les jeunes diacres qui dansaient avec le plus de grâce devant les autels du Seigneur.

Ces choses se passaient au temps où Justinien donnait des lois à soixante-quatre provinces et à neuf cent trente-cinq villes. Quatre-vingts places fortes, qui bordaient la ligne de la Save et du Danube, et plus de six cents donjons qu'il fit élèver, ne purent empêcher la Grèce d'être ravagée par les Barbares. Sous ce règne, les invasions des Scythes, des Hérules et des Goths, devinrent aussi périodiques que le retour des sauterelles et des épidémies. Le deuil était partout et l'esprit public ne se trouvait nulle part.

Le Péloponèse avait été envahi par les Slaves en 746; Patras n'était cependant tombée en leur pouvoir que sous le règne de Nicéphore, c'est-à-dire de 802 à 812. Chaque année, de nouvelles hordes paraissaient sur la scène de l'Hellade. Elles transformèrent l'Attique et la Péninsule en une vaste solitude, dont on ne se souvenait plus à Constantinople que pour en soutirer quelques tributs. Le nom d'Athènes n'est plus cité qu'à de longs intervalles, dans Théophylacte Simocata et par l'anonyme de Ravenne. Enfin, Léon-le-Grammairien nous apprend incidentellement qu'un certain Chazès, fils d'un père aussi obscur que lui, qui était préfet d'Achaïe, fut lapidé par le peuple, fatigué de ses injustices, dans une église d'Athènes, vers l'année 915. Cette ville fut oubliée, répètent les écrivains du temps; mais, tandis que l'histoire garde le silence, les actes des conciles et ceux de la daterie du patriarche de Constantinople nous font connaître que la religion chrétienne continua d'y fleurir.

La patrie des Muses semblait effacée du livre de vie, lorsque de nouveaux dévastateurs abordèrent à ses rivages. Vénitiens, Normands, Siciliens, chefs et soldats, non moins avides que les hordes d'Alaric, ne se montrèrent que pour dévorer, et le seul marquis de Montferrat s'occupa à reconstruire un simulacre d'ordre social sur les ruines amoncelées du Péloponèse, qui avait perdu son nom historique et, comme sa figure ressemble à la

feuille d'un murier, appelé en grec μορέα, et en Latin morus, cela donna lieu aux derniers empereurs de Constantinople de l'appeler Morée. D'autres disent que ce nom s'est formé par transposition de celui de Romée, c'est a dire, pays des peuples sujets à la nouvelle Rome, d'autres croient que les Maures ont donné leur nom à ce pays, lorsqu'ils y firent des courses.

Vers la fin du XI[e] siècle (1085) les guerres entre Alexis Comnène et les chefs des Normands, Robert et Boëmond, eurent pour théâtre l'Épire et la Macédonie. Depuis trois ans, plusieurs Athéniens s'étaient réunis aux troupes impériales, qui furent battues par les hommes du Nord devant Dyrrachium et dans la plaine de Janina, mais la Hellade demeura intacte. Les premiers croisés ne firent que traverser l'Illyrie macédonienne, l'Illyrie proprement dite, la Mœsie et la Thrace, pour se rendre par Constantinople dans l'Asie Mineure. Mais, sous le règne de Manuel Comnène, successeur d'Alexis, les rois de Sicile, les Vénitiens, les Pisans et les autres peuples occidentaux se précipitèrent sur la Morée et sur l'Attique. Royer I[er], qui était le chef de cette bande d'aventuriers bardés de fer, s'empara de Corfou, de Thèbes et de Corinthe (1140).

Les Français, commandés par Boniface, marquis de Montferrat, et par Baudouin, comte de Flandre (1204), les Vénitiens sous les ordres de Dandolo, ayant chassé Alexis de Constantinople, et rétabli Jsaac l'Ange sur le trône, justifièrent, en s'emparant de la couronne impériale pour leur propre compte, ce que Machiavel a dit, qu'il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'une restauration qui puisse être durable. Baudouin, comte de Flandre, obtint l'empire, et le marquis de Montferrat fut déclaré roi de Thessalonique.

On parle, vers ce temps, d'un misérable tyran ou roi de la Morée, appelé Sgouros, né à Nauplie, qui vint mettre le siège devant Athènes: il en fut repoussé par l'archevêque Acominat Choniatés, frère de l'historien Nicétas. Boniface donna l'investiture de la seigneurie de Thèbes et d'Athènes à Othon de la Roche; les successeurs d'Othon prirent le titre de ducs d'Athènes et de grands

saires de Thèbes. Au rapport de Nicétas, le marquis de Montferrat se saisit d'Argos et de la partie basse de Corinthe. Il n'eut qu'à se montrer pour s'emparer des domaines du roi des rois, c'est-à-dire d'Agamemnon. Tandis que Boniface poursuivait ses succès, un coup de vent amenait d'autres Français à Modon. Geoffroi de Ville-hardouin, qui les commandait, revenait de la Terre-Sainte, il se rendit auprès du marquis de Montferrat qui assiégeait Nauplie, et bientôt après ils entreprirent la conquête de la Morée. Nicétas, qui a parfois quelque chose d'homérique, nous apprend que nos vieux paladins se nourrissaient « de culottes de » bœuf bouillies, de porc salé, cuit avec de la purée de fèves as- » saisonnée d'ail et d'herbes de haut gout. »

Les Grecs de la Péninsule, habitués à mépriser le gouvernement décrépit de leurs autocrates et à se régir en cantons à peu près indépendants, ne reçurent pas sans résistance des maîtres qu'ils regardaient comme schismatiques, qualification que les vainqueurs donnaient aussi aux vaincus. Les conquérants ignoraient qu'en bonne politique l'hérésie la plus dangereuse est celle d'un prince qui sépare de lui une partie de ses sujets, parce qu'ils ne partagent pas sa croyance religieuse. Les pays de plaines, tels que le plateau de Patras et les vallées qui y aboutissent, l'Élide, la Messenie, le bassin de l'Eurotas, l'Argolide, la Corinthie, quelques parties de l'Arcadie et le rivage septentrional de la Chersonèse, se soumirent. Mais l'Éleuthérolaconie, qu'on appelait alors Tzaconie, qui avait résisté à l'autorité des augustes et des eunuques du Bas-Empire, les peuplades de l'Olénos et du mont Cyllène, parvinrent à se soustraire à la domination des Français. Ces étrangers ne s'établirent qu'après des combats sanglants à Calavryta, dans les roches Oléniennes, qui ont retenu la dénomination de Santa Meri ou montagnes de Saint-Omer, à cause d'un château fort que le seigneur de ce nom y fit construire, par ordre du marquis de Montferrat maréchal de Champagne et de Romanie.

Ce prince, maître de la majeure partie de la Morée, ne voyant que des vassaux à exploiter, au lieu d'enfants d'Hellènes, qu'il aurait fallu rendre dignes des institutions glorieuses de leurs an-

cêtres, introduisit la féodalité dans son nouveau royaume Ainsi les divisions de Dèmes et d'éparchies, qui dataient de l'ère des autocrates grecs, furent remplacées par d'autres démarcations. La Grèce eut des ducs et des comtes d'Athènes, de Corinthe, de Patras et d'Argos; des barons de Caritène, des marquis de Thèbes, de Livadie, de Négrepont; et les Roger de Damas devinrent seigneurs des Thermopyles.

La chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée nous donne des aperçus curieux sur la division politique de cette prèsqu'île, à l'époque de 1207. Le livre de partage, dressé par ordre de Geoffroi de Ville-hardouin portait que Gaultier de Rousseau aurait vingt-quatres fiefs dans le riche vallon de Messénie, au bord du Xerillos, où il fit bâtir le château d'Acova. Messire Hugues de Brienne eut en partage le pays des défilés de Scorta, surnommé les portes de la Laconie, avec vingt-deux fiefs de chevaliers et des privilèges: il fit, dans la suite, bâtir le château de Caritène. Le troisième porté sur le livre était messire Alaman, auquel on concédait Patras et ses dépendances. Rémond obtint, à titre de baronie, le château de Veligosti, quatre fiefs et le droit de porter bannière. Messire Guillaume eut le château de Niclée avec six fiefs. Guy de Nesle obtint six fiefs dans la Laconie, où il fit bâtir la forteresse de Hieraki. Raoul de Tournai reçut Calavryta et deux fiefs. On accorda à messire Hugues de l'Ile huit fiefs de chevaliers à Vostitza; il changea son nom en celui de Carbonaro. Messire Lucas eut quatre fiefs avec la vallée et les dépendances de Gritzena. Jean de Neuilly obtint Passavas, quatre fiefs, le droit de porter bannière, et le titre de maréchal réversible à ses descendants. On décerna quatre fiefs à Robert de la Tremouille, qui fit batir Chalanthistra et prit le surnom de cette seigneurie. On alloua, dans le pays de Calamate, quatre fiefs aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, quatre aux Templiers, sous la condition de lever bannière, et quatre aux chevaliers teutoniques.

On assigna huit fiefs de chevaliers au métropolitain de Patras

et à son chapitre, quatre de même nature à l'évêque d'Olénos, deux à l'évêque de Modon et deux à celui de Coron, qui étaient tous des prélats italiens. Ces deux derniers reçurent de plus chacun deux fiefs de chevaliers pour leurs chapitres. Les évêques de Veligosti, d'Amyclée et de Lacédémone furent dotés de quatre fiefs chacun.

Le registre, continue le chroniqueur, portait ensuite les noms de plusieurs chevaliers qui avaient obtenu le don d'un fief, et ceux d'un grand nombre de sergents. On décréta, dans un parlement tenu à ce sujet, des réglements empruntés a l'ancienne jurisprudence française, qu'on a appelés depuis, *les bons droits et assises de Jérusalem*. Il fut arrêté, en conséquence, que ceux qui possédaient quatre fiefs léveraient bannière et feraient le service de bannerets, chacun étant tenu d'avoir sous son drapeau un chevalier et douze sergents. Ceux qui possédaient plus de quatre fiefs furent appointés à l'entretien de deux sergents à cheval, ou d'un chevalier pour chaque fief; enfin, les chevaliers qui n'avaient qu'un fief furent tenus de servir en personne, ce qui leur fit donner le nom de sergent de la conquête.

Les blasons de nos familles historiques furent ainsi arborés aux portes de l'Acropole d'Athènes, de Palamide de Nauplie, de la citadelle Larissa et de la forteresse de Patras, que Ville-hardouin avait fait construire sur l'emplacement de Sainte-Sophie, église que avait succédé au temple de Diane Laphrienne. Ce fut plus tard que le pavillon de Saint-Marc flotta sur les remparts d'Abarinus ou Navarin, à Méthone et à Colonis. Le marquis de Montferrat ayant été tué, sa veuve fut déclarée régente du royaume de Théssalonique. Il est probable que la Morée secoua momentanément le joug de ses dominateurs. les haines religieuses y contribuèrent puissamment; les malheurs de Guillaume, qui dut restituer ses conquêtes à l'empereur grec, firent le reste.

Vainement les Latins avaient couvert la Morée de donjons, fondé Mistra; comme ils étaient généralement haïs, ils se trouvaient campés et non établis à demeure sur le sol de la liberté primitive du monde. Ils durent, après avoir éprouvé des revers,

abandonner une partie des provinces qu'ils avaient conquises ; et la Morée vit s'élèver le gouvernement des princes Roméiques, qui furent bientôt aux prises avec les Français. Emanuel est le premier Grec revêtu du titre de Despote, c'est à dire Seigneur. Dans la suite du temps, ces dignités se donnerent non seulement aux enfans et aux parens des Empereurs, mais aussi à ceux qui s'étoient signalés par leurs belles actions. Ce titre lui fut conféré par son père, en 1249, avec celui de duc de Mistra. La fille de Jean de Lussignan, qui fut depuis roi d'Arménie, lui avait été accordée en mariage du vivant de l'empereur Andronic le jeune; mais le traité ayant été rompu, il épousa une dame de Bulgarie et mourut le jour de Pâques 1280. Emmanuel eut alors pour successeur Théodore Paléologue, fils puîné de l'empereur Jean, qui, redoutant la puissance de Bajazet, dont les hordes avaient paru dans la Béotie, vendit le duché de Sparte aux chevaliers de Rhodes, et la seigneurie d'Argos aux Vénitiens. Les habitants de la Laconie avaient éprouvé trop de vexations de la part des Latins pour se soumettre aux chevaliers; et le despote, obligé de faire résilier son contrat, étant mort, son neveu, despote de Selyvrée, fils puîné de l'empereur Manuel, hérita de cette principauté. Il épousa Cléope, de la famille des Malatesta, qui mourut en 1433, et ayant lui-même été moissonné par la peste en 1448, son despotat échut à son frère Constantin. Celui-ci, ayant été élevé à l'empire, transmit l'investiture de ce despotat à Démétrius, et Thomas ses frères. Le prémier eut Sparte et l'autre Corinthe: Ces princes se firent une cruelle guerre, qui donna lieu à Mahomet II. de semparer de leurs états, sous pretexte de secourir Demétrius contre Thomas. Celui-ci se réfugia à Rome ou il porta la tête de l'apôtre St. André, et les turcs ammenerent Demétrius à Adrianople contre la parole qu'ils lui avaient donnée. Depuis ce temps la les infidèles ont été maîtres de la Morée.

On peut juger d'après ce récit que les seigneurs latins étaient depuis long-tems dépossédés de la Laconie et de l'Argolide; mais ils conservaient les provinces situées au nord et à l'occident de la prèsqu'île.

L'empereur Robert d'Anjou, mort en 1364, avaient donné à Marie de Bourbon, son épouse, la province d'Achaïe, dès l'année 1357, Calamate, avec les châteaux et autres dépendances, pour les posséder en fief noble et en baronnie, suivant la coutume, s'en réservant, et à ses successeurs, la seigneurie directe. Il avait ajouté à ces dons, par acte passé à Naples en 1359, le village alors désert de Poscarinicon et la montagne de Moudrinitza, pour joindre au château de Phanarion, qu'elle avait acheté de Guillemette de Charoi ci-devant dame de Vostitza, en lui accordant l'investiture par l'anneau d'or. Ces ventes étant des espèces de dotations très-aventurées, l'impératrice Marie de Bourbon et son fils, Hugues de Cypre, prince de Galilée, s'étaient empressés, du vivant de Robert d'Anjou, de vendre à la maison de Neri les baronnies de Vostitza et de Nivelet. La remise en fut faite à cette famille le 17 mars 1364, par Alexandre de Brancas, maréchal du roi de Sicile.

Il en était temps; car les Centerions, famille puissante de Gènes, concurremment avec les Paléologues et les Zacharias Mellissènes, issus d'Alexis Stratégopoulos, qui avaient expulsé les Latin de Constantinople, s'emparaient pied à pied du Péloponèse. Les Vénitiens et les Turcs étaient sur le point de s'y trouver en présence. Ces derniers, qui y avaient déja fait quelques incursions, étaient parvenus, au mois de décembre, à renverser la muraille de l'isthme, et Amurath, qui les conduisait, avait incendié Patras.

Wadding, dans ces annales des frères mineurs, nous donne l'état du Péloponèse en 1459. Il se trouve dans une lettre adressée au vénérable P. F. Jacques de la Marche. « Il y a dans la Grèce une certaine grande province, vulgairement appelée Mo-
» rée, de huit cents milles de circonférence, un territoire plan-
» tureux, très-fertile et abondant en toutes choses, non-seule-
» ment des biens nécessaires à l'usage de l'homme, mais encore
» des productions qui servent à son ornement. Il donne du pain,
» du vin, des viandes, du fromage, de la laine, du coton, du
» lin, de la soie, de la graine de Kermès, de l'uva passa, raisin

» de Corinthe, pour la teinture : tout cela en abondance. Pour » un ducat on a deux stiers (staria) grands de la Marche, pe- » sant 140 livres. Le vin est au plus vil prix. Huit moutons » gras valent un ducat. L'avoine et le fourrage sont si copieux, » qu'en sus des bestiaux, ce pays peut nourrir cinquante mille » chevaux sans qu'il y ait cherté. L'année dernière, les Turcs y » étant entrés avec quatre-vingt mille hommes de cavallerie, » une innombrable armée de fantassins, et des charrois en quan- » tité, ils y vécurent pendant cinq mois dans l'abondance, et, » après leur départ, le prix des denrées était très-bas, tant sont » grandes ses ressources. Elle ressemble à une île, environnée » par la mer, à l'exception d'un bras étroit qui la joint au conti- » nent, lequel étant bien gardé, tout le pays est en sûreté : *tota* » *patria est secura*. Outre les villes qu'elle possède, il y a bien trois » cents châteaux murés, fortifiés et bien pourvus ; beaucoup de » bestiaux, et une population considérable. » La même année, Thomas, despote de Morée, assisté des Albanais, qui faisaient le fonds de la population agricole, avait profité des discordes des Turcs, qui se déchiraient entre eux, pour les battre ; il en fit un grand nombre de captifs, dont il envoya dix en cadeau au pape Pie II.

Ces succès auraient dû réveiller le patriotisme des Grecs; mais les tristes rejetons des familles impériales, Démétrius-Athanase Lascaris, Emmanuel Cantacuzène, enfants de la discorde, n'étaient occupés que de processions, d'accaparer de vaines et mensongères reliques, de se crever les yeux, et de s'empoisonner mutuellement. Soumis aux caloyers (moines), qui mettaient en question si on pouvait faire la guerre, si le célibat n'était préférable au mariage, ils ne surent ni défendre ni conserver un pays destiné à devenir la proie des Mahométans. Ce fut alors que Paléologue Grizza et Nicolas Paléologue vendirent à la seigneurie de Saint-Marc, Navarin et Monemvasie.

Maîtres de ces places, les Vénitiens, qui n'écoutaient les avis de Rome que quand ils s'accordaient avec leurs intérêts politiques, ayant concédé aux Grecs une entière liberté de culte, par-

vinrent à ranimer l'esprit public. En 1464, ils avaient réussi à faire prendre les armes aux Moraïtes. La muraille de l'isthme avoit été relevée comme par enchantement. Les habitants de la Laconie, ceux d'Épidaure, les Arcadiens, les Pelléniens, noms qu'on est étonné de retrouver dans les chroniqueurs de cette époque, se rangent sous la bannière de Vénise. Partis de Nauplie, il échouent devant Corinthe, et ils changent de plan en apprenant que l'Achaïe, agitée par un nommé Ranghis, refusait de participer au mouvement national. Ils se replièrent vers Mistra, dont ils s'étaient emparés; ils commençaient à s'y rallier quand ils apprirent l'ébranlement de l'armée du Sultan, qui était campé à Larisse. Un Schypetar lui avait porté la nouvelle des événnements qui se passaient en Morée. Le chef des Agarènes fait aussitôt abattre ses tentes, passe les Thermopyles, traverse les champs de Platée, franchit le Cythéron, trouve la muraille de l'Isthme sans défenseurs, ravage la plaine d'Argos, monte au plateau de la Tégéatide, s'établit à Londari, qui était alors la capitale de la Morée, ravitaille Patras, et traite avec les Maniates, qu'il n'ose attaquer.

Je ne rapporte pas toutes les guerres qui ensanglantèrent depuis ce temps la Morée, où les Vénitiens continuèrent à posseder plusieurs places fortes. Je me contente de remarquer qu'à dater de cette époque, ils conçurent des préventions si odieuses contre les Grecs, que ceux-ci, tourmentés, opprimés, avilis par tous les provéditeurs, ne regardèrent plus les Turcs que comme des libérateurs destinés à les affranchir d'un joug d'autant plus humiliant qu'il attentait à la liberté de leur culte. Morosini, qui reconquit une partie de la péninsule, en 1687 et 1688, n'eut pas l'art de conquerir l'affection des habitants, qui apprirent avec regret que leur sort étaituni à celui de Vénise par le traité de Carlovitz.

En 1715 Numan Cuprouly fils d'un renégat français, après 6 jours de tranvchée ouerte s'empara de l'Acro-Corinthe et plus tard avec la même facilité des forts de Nauplie et de Monemvasie, il enleva alors quarante mille habitans de la Morée, qu'il traina en esclavage. Les Vénitiens perdirent la Morée, et les

Turcs en demeurèrent seuls possesseurs par le traité de Passarovitz, conclu le 21 jouillet 1718 sous les auspices de la Grande-Bretagne et de la Hollande. Cette ère d'esclavage effaça les noms de duchés, de marquisats, de comtés, de baronnies; et les nouveaux maîtres du Péloponèse firent un grand sangiac, de la presqu'île. Ils procédèrent ensuite, conformément au canon de Soliman, au dénombrement des chrétiens que le fer avait épargnés, afin d'établir le cens, ou capitation. Le dénombrement eut lieu en 1719 et donna pour résultat 60,000 Chretiens mâles, depuis l'age de 12 ans jusqu'à l'extrême vieilesse. D'après cette base, on peut conclure que le grand-seigneur attacha à son joug environ deux cent mille Grecs, restes d'une population qui avait autrefois couvert le Péloponèse de plus de deux millions d'habitants. Cependant les chrétiens, à la faveur d'un siècle de paix, par l'effet naturel des mariages et le retour de ceux qui s'étaient expatriés, ne tardèrent pas à se trouver plus nombreux qu'ils n'étaient au moment de la cession de leur pays au sultan. Les beys et les agas, qui avaient succédés aux Seigneurs du livre d'or, en traitant les paysans comme des animaux utiles, au lieu de les écraser, ainsi que le commandait la politique ombrageuse de Vénise, avaient causé cette amélioration. Le midi de la presqu'île florissait, lorsqu'une peste affreuse, apportée d'Égypte, éclata en 1756, et enleva, dans le terme de cinq années, la moitié de la population.

Les tombeaux étaient à peine fermés', qu'on vit éclater un nouvel orage sur le Péloponèse. La Porte Ottomane se trouvait engagée dans une guerre désastreuse contre les Russes, lorsque des hommes qui n'avaint rien moins en vue que l'affranchissement de leur patrie, parlèrent de liberté dans un pays où l'on n'aspirait qu'au repos; ils adressèrent leurs vœux à Cathérine, en lui disant que les Moraïtes n'attendaient qu'un signal pour se ranger sous ses drapeaux. Séduite, ou feignant de l'être, l'ambitieuse souveraine du Nord fit paraître pour la première fois dans la mer Égée le labarum de Constantin reproduit sur ses glorieuses enseignes; une escadre libératrice était envoyée aux Grecs,

et Orlow, qui la commandait, aborda dans les parages de Tzimova, le 18 février 1776. Quelques vaisseaux mal équipés, et douze cents hommes de débarquement firent éclater une révolte générale, qui ne prouva que trop, le peu que valaient alors les descendants des guerriers de Léonidas et de Philopœmen, pour qu'il soit à propos d'en rapporter la honteuse et déplorable histoire.

Cependant, cette insurrection, dans laquelle les Russes, se signalèrent par quelques actions d'éclat, ne tarda pas à retomber sur les Grecs. Les Schypétars, sortis de la Prévalitaine, du Musaché, des Dibrès, de l'Acrocéraune et de la Thesprotie, après avoir repoussé les étrangers, ne se contentèrent pas d'égorger une multitude de chrétiens épouvantés. A l'exemple de leurs ancêtres, conduits, autre-fois par Pierre-le-Boiteux, ils pensèrent à se fixer dans la Morée, qu'ils venaient de reconquérir pour le sultan. Ils y trouvaient d'anciens compatriotes établis à Lâta et a Bardouni, qui avaient embrassé le mahométisme depuis deux siècles. Ils se reconnurent à leur langage et à leur barbarie, et ils s'unirent afin d'exercer les plus affreux brigandages. Ayant obligé les pachas de leur vendre la ferme des impôts publics, ils prêtaient aux Grecs, qui ne pouvaient payer leurs redevances, à soixante pour cent par mois : puis, au moment des récoltes, ils s'emparaient des produits, et s'ils étaient insuffisants, ils saisissaient les femmes et les enfants. Dans l'espace de neuf ans, vingt mille chrétiens des deux sexes furent vendus à l'encan aux Barbaresques et aux Turcs de la Romélie par les Arnaoutes, qui réduisirent ceux qu'ils épargnèrent à la condition des Hilotes.

Hassan ou Cassan Dgezaïr-Mandal-Oglou, envoyé par le sultan Abtoulhamid pour mettre fin à l'anarchie, parut inopinément dans le golfe d'Argos, au mois de juillet 1779. Débarquer, surprendre les Arnaoutes épars, les tailler en pièces, et exterminer au passage de l'isthme les hordes qui venaient à leur secours, fut l'affaire de quelques mois. Malgré cette rapidité, Hassan ne put atteindre quelques bandes répandues dans l'Arcadie et dans la Laconie, qui se réunirent aux Schypétars de Lâta et de Bardouni.

Hassan rétablit ainsi la paix au milieu des ruines du Péloponèse, en signalant sa victoire par une pyramide de têtes, élevée à une des portes de Tripolitza. Il ne pouvait pas rendre la vie aux Grecs, mais il aurait dû exiger la restitution des esclaves, et rappeler une multitude de familles passées dans l'Asie-Mineure; ces vues étaient étrangères au cœur d'un Turc. Meilleur soldat qu'administrateur éclairé, il avait réconquis un pays désolé, et il ordonna le dénombrement des hommes établis dans les forêts, afin de fixer la capitation, sans s'inquiéter si on pouvait la payer. Le recensement fait à cette époque ne présenta pas une population de cent mille ames, et cependant on maintint le nombre des caratchs sur l'ancien pied. On aggrava le sort des contribuables, en détachant le Magne du contrôle de la province, à laquelle on fit supporter sa capitation, de sorte que les chrétiens spoliés eurent à payer trois caratchs au lieu d'un ! Telle fut l'issue des événements de 1770, qui coûtèrent la liberté ou la vie à plus de quatre-vingt mille individus.

Hassan-Pacha convoitait la vice-royauté du Péloponèse; mais il dut céder aux intrigues de ses compétiteurs, et, le 14 novembre 1779, il mit à la voile, emportant des trésors qu'il chérissait, et la haine générale des Turcs, à laquelle il était plus qu'indifférent. Sous prétexte de ménager la presqu'île, il obtint du Sultan qu'elle ne serait gouvernée que par un Mouhazil, ou Intendant. Il choisit à cet effet son lieutenant, Hadji Ibrahim, ancien chef de voleurs, qui avait fait le pélerinage de la Mecque, sans en revenir plus honnête homme. Protégé dans le conseil des ministres par Hassan, il pouvait commettre tous les crimes, et il n'y manqua pas. Il fut remplacé à sa mort, au mois de février 1781, par son fils, Ali-Bey, qui se couvrit de forfaits, et dont la punition se réduisit à une simple disgrace de cour.

Le calme qui succéda à ce dernier événement ayant permis aux habitants de la Morée de respirer, chacun rechercha ses proches et ses amis, comme on tâche de retrouver ses compagnons d'armes au milieu des rangs éclaircis après une bataille. On se remit peu à peu, on commença à ensemencer les terres, on releva les

villages; on entrevoyait un avenir plus heureux, lorsque du sein des champs, depuis long-temps incultes, sortit une peste meurtrière, qui se manifesta en 1781, et ne cessa qu'en 1785 de frapper un peuple déja trop infortuné.

La paix de Jassy signée le 9 août 1792, fut seulement utile à la Grèce, parcequ'elle ratifia les conventions de la paix de Cutschuck-Kainardji en faveur des populations chrétiennes soumises à la domination de la Porte ottomane; elle concéda aux grecs la libre navigation, sous pavillon russe. La tranquillité, qui regna alors en Grèce, fut un bonheur pour elle; le commerce grec, jusqu'alors seulment passif, s'agrandit en peu d'années sous le pavillon russe, et les îles d'Hydra et de Spezzia, a peine connues auparavant, devinrent de riches places marchandes. L'armement de quelques bâtiments contre les pirates, fut la base d'une marine grecque. Le commerce donnait les moyens d'ériger des écoles dans la Grèce et hors de son sein dans les lieux fréquentés par les Grecs. Les menées révolutionnaires. de l'Ouest, ne furent point sans effet sur la Grèce, et plusieurs personnages éclairés, comme, Alexandre Maurocordatos, Hypsilanti père, Anthimos Gazis, et surtout le Thessalonien Rhigas, à qui on peut attribuer la première idée de l'Hétérie politique, conçurent le plan de délivrer leur patrie. Les conflit politiques qui eurent lieu dans ce temps, paraissaient favorables à leur projet. Par le traité de Campo-Formio, les îles Ioniennes ainsi que quelques villes de la terre ferme qui avaient été, depuis la paix de Passarowitz, sous le joug vénitien, furent donnés à la France, qui par ses institutions libérables, gagna tous les cœurs grecs; et l'amour pour ce peuple fut encore augmenté par l'expédition d'Egypte, et par l'envoi d'un commissaire dans le Magne. Mais cet état de choses changea lorsqu'au mois de mars 1800, les îles Ionniennes furent placées sous la domination anglaise, et les places de la terre ferme réunies à la Turquie.

L'organisation de la nouvelle Héterie, comme société politique, commença pendant l'année 1814. Des espérances non réalisées à l'égard de la Grèce au congrès de Vienne, reunirent

plusieurs grecs pour l'organisation d'un comité, qui n'avait d'autre but politique, que de délivrer la Grèce avec les seuls moyens qui étaient en leur pouvoir, puisqu'on leurs refusait le secour extérieur. Comme ce plan avait fait partout sensation, il n'est point extraordinaire que les grecs s'interessassent à sa reussite, et beaucoup d'eux l'adoptèrent. La société s'agrandit rapidement, et compta bientôt plusieurs personnages des plus influents, tant à l'étranger que dans la Grèce. Le foyer primitif, était au commencement dans l'empire Russe, à Moscou et à St. Petersbourg; elle s'étendit dans les autres villes marchandes, qui étaient frequentées par les négociants grecs et particulièrement à Taganroc et à Odessa. La Position du Comte J. A. Capo-d'Istria près de la cour de St. Petersbourg, qui connaissait les intentions de l'Hétérie et qui ne la désaprouvait pas, donnait l'espérance que le cabinet Russe pourrait bien se réunir à elle. Plusieurs démarches qu'on fit pour cela, restèrent sans succès; ainsi l'Hétérie se vit forcée, de recourir au peuple Grec. Après la réunion de presque tous les Grecs les plus renommés dans les principales places de l'Europe et dans plusieurs villes de la Turquie, Amthimos Gazis avec quelques autres confidents initiés, furent désignés en 1816 pour voyager dans la Grèce, et ils le firent avec tant de succès, qu'il se trouva bientôt dans chaque commune des membres de l'Hétérie qui pouvaient agir dans leurs cantons; de manière qu'en 1817 presque tous les primats de la Morée en étaient membres. Pendant le mois de novembre 1820, les membres de l'Hétérie tinrent leur première assemblée à Vostiza: entre autres parurent les evêques de Christianopolis, de Kalavryta, et le Métropolitain Germanos de Patras. Pappaflessas, qui vint de Constantinople, déclara qu'Alexandre Hypsilanti avait déjà fait les préparatifs pour l'insurection avec le consentement de l'Empereur Alexandre; que la société avait beaucoup de membres à Constantinople, qui avaient le plan de brûler la flotte et asassiner le Sultan, et que le prince Constantin Mourousi devait y diriger les affaires du comité. Quoique ces choses fussent un peu vagues, elles firent, cependant une grande

sensation. On conclut d'entrer en communication avec les Hétéristes de Bucharest, d'engager les Hydriotes à prendre parti dans la lutte, et de se tenir prêts à prendre les armes. De cette manière à la fin de l'année 1820 tout fut organisé pour l'insurrection dans la Morée.

D'après le plan, l'insurrection devait commencer dans la Moldavie et la Vallachie. La mort subite de l'Hospodar Alexandre Soutzo, qui eut lieu le 11 fevrier 1821, parut le moment favorable. L'empereur Alexandre, qui se trouva au Congrès de Leybach, désavoua le 9 avril, par son Consul général de Jassy, les mesures prises par Hypsilanti; les *bojares* entrèrent le 10 à Bucharest, et le 11, le prince Michel Soutzo, qui avait protégé l'insurection, fut declaré déchu. En même temps Hypsilanti fut réprimandé fortement par les comtes de Nesselrode et Capo-d'Istria. Les Hétéristes qui avaient pris les armes, espérant le secours de la Russie, devinrent méfiants envers Hypsilanti. La bataille qui eut lieu près de Dragaschan le 19 juin 1821, détruisit l'armée d'Hypsilanti et les espérances des Hétéristes. Ce chef se retira en Autriche, où il resta jusqu'à l'an 1827 dans la forteresse de Theresienstadt, et mourut en 1828 à Vienne.

Dans la Morée les préparatifs de guerre de l'Héterie, avaient été remarqués par les autorités turques dépuis la réunion de Vostizza. Déjà au moi de fevrier, il y eut, à Patras, des engagemens entre les turcs et les Grecs, qui parurent, en dépit de la loi, publiquement avec des armes. Cela fut cause que, lorsqu'au mois de mars, les premiers nouvelles de l'insurrection de la Moldavie et Vallachie furent connues, le Kaïmakan de Tripolitza ordonna au nom du divan que tous les Rajahs déposassent les armes, et que les autorités civiles et éclesiastiques, les primats et les évêques s'assemblassent à Tripolitza, pour les rendre personnellement responsables de la tranquilité de leurs provinces; il leur fut ordonné de payer pour leurs subordonnés un double *Caratsch* pour l'année courante. Plusieurs obeïrent de peur, d'autres se déclarèrent ouvertement contre l'ordre du Kaïmakan, dans l'espérance d'une bonne réussite, et prirent les armes; entre autres,

l'archevêque de Patras, Germanos, fut le premier et le plus résolu. Sous pretexte de se rendre à Tripolitza, il quitta Patras le 18 mars avec quelques amis; en chemin il fut renforcé par des paysans armés; il prit Kalavryta le 2 avril, et rentra le 6 à Patras, où la révolution avait déjà éclatée. Elle termina par la destruction presqu'entière de la ville et le blocus de la citadelle. Après ces commencements la révolution dévint générale dans presque toute la Morée; les Albanais chrétiens de Mégare avaient déjà planté le 6 avril la croix à Pera-Khora, et s'avançaient vers Corinthe. En Méssénie, l'evêque Gregoire de Modon, se mit à la tête des révoltés, et blocqua Navarin; les Mainotes, sous le commandement de Petro-Bey (Mavromichalis) et Theodor Colocotroni, qui était retourné de Zante, descendirent dans la plaine, prirent Calamata et rassemblèrent le premier congrés national sous le nom de Sénat de Messénie; il fut ouvert le 9 avril.

De Calamata les chefs se dirigèrent dans les différentes parties de la Morée; mais auparavant ils battirent encore, en commun, les turcs à Valtetsi. Colocotroni se dirigea vers sa patrie, battit les turcs près de Leondari et Phanari, mais par les sorties fréquentes des turcs de Tripolitza il ne put se rendre maître de Carythéna.

Près de Patras les grecs éprouvèrent quelques échecs. Le 15 avril Jussuf Pascha était entré tout à coup dans la citadelle avec 300 cavaliers; la garnison fit une sortie pendant le dimanche des rameaux, orça les grecs armés de s'enfuir, et les traîneurs tombèrent sous les coups des turcs, ou périrent dans les flammes des maisons. Kichaya-Bey avec une partie de l'armée de Jussuf Pacha, se rendit à Vostiza, dont les habitans s'étaient sauvés, et brula la ville; délà il se dirigea vers Corinthe, dont il leva le siège, occupa Argos, et alla à Tripolitza, pour se mettre en communication avec la garnison. Le nombre de ses troupes s'éléva à 14,000 hommes. Les Grecs retranchés à Valtetsi ne contaient que quelque milliers de Soldats. Cependant ils gagnèrent le 27 et 28 mai à Valtetsi et le 31 du même moi à Doliana deux combats, qui décidèrent le triomphe de la cause grecque dans le

Péloponèse, plus encore par l'effet moral que produisirent ces deux victoires que par le fait en lui-même. Le sénat porta sa résidence de Calamata au couvent de Valtetsi, et par une proclamation du 9 juin elle constitua une commission du gouvernement, qui fut formée d'un Président, Mavromichalis, et de six membres.

Les îles de Spezzia et Ipsara déclarèrent le 9 avril leurs indépendance, et Hydra suivit leur exemple le 28 du même mois.

Les turcs ne possedèrent plus que les forteresses de Patras, Rhium, Antirhium, Navarin, Koron, Modon, Napoli, Monemvasia, l'Akrokorinthe et Tripolitza. Ces diverses places étaient blocquées par terre par les différents détachements grecs, et par mer, par l'escadre des grecs des îles. Comme ils étaient mal approvisionnées, excepté Patras qui fut ravitaillée par les îles Ioniennes, ils ne purent s'y maintenir long-temps, quoique les grecs n'eussent que peu de moyens et de connaissances pour le siège. Monemvasia capitula le 12 août, Navarin suivit son exemple au milieu du même mois. Tripolitza fut pris d'assaut au moi d'octobre et on y fit un grand massacre.

L'année 1822 commença par la publication de la loi organique d'Epidaure.

Maurokordato fut fait Président du gouvernement et prit pour résidence du gouvernement, Corinth, qui avait capitulé le 26 janvier, et là, les grecs montrèrent un exemple d'une infidélité incroyable envers les assiégés. Kourdschid Pascha était arrivé le 27 juin à Larisse; il détacha Mahmed Dramali avec 30,000 hommes. Ce dernier entra le 23 juillet dans la plaine d'Argos, mais Colocotroni s'étant porté à sa rencontre avec 6000 hommes il le força de rétrograder. Dramali perdit la plus grande partie de ses soldats, toute ses bagages et la caisse de l'armée.

Au mois de décembre la ville de Napoli tomba au pouvoir des grecs.

En mars 1823 on tient à Astros le second congrès national; les séances furent closes le 28 avril, et la résidence du gouvernement provisoire fut portée à Tripolitza. Cette année il n'y eut

que des petits engagements sans grands avantages pour les grecs. Ils eussent été beaucoup plus considérables, si la discorde entre les membres de la commission du gouvernement et les chefs de l'armée n'avait paralysé leurs forces.

Colocotroni et son parti, toujours en opposition avec la commission du gouvernement, avait été contenté par la vice-présidence du sénat, que la commission lui avait conférée. Conduriotis, mécontent de cela, donna sa démission de sa place de Président, laquelle, passant à Maurocordato, occasionna de nouveau désagréments. Colocotroni, irrité, entra de nouveau à Tripolitza et força Maurocordato de se réfugier à Hydra. La commission d'administration ainsi que le Sénat formèrent alors deux parties, qui prirent au mois de décembre une position hostile.

Le sénat alla de Tripolitza à Kranidi, destitua au mois de janvier 1824 la commission du gouvernement et, de son propre pouvoir, en forma une autre, à la tête de la quelle fut placé Conduriottis. Le parti militaire qui était en possession de Corinthe, Napoli et Tripolitza ne voulut, non seulement pas rendre ces places, mais pas même reconnaître la commission du gouvernement. Une guerre de citoyens était inévitable. Kolokotroni, Movromichalis, et la plus grande partie des chefs militaires étaient d'un côté; Maurocordato et la plus grande portion des membres du corps législatif, les îles et une partie des Moreotes étaient de l'autre. Le parti de Kranidi commença par sommer Colocotroni de rendre Napoli; comme il en refusa la redition, le siège en fùt commencé et les hostilités durèrent pendant l'été suivant, jusqu'à ce que le parti de Kranidi, secondé par les Rumèliotes, prit Corinthe, Tripolitza et Nauplie, et, en exilant Colocotroni à Hydra, tachèrent d'éloigner la principale cause de leur désunion. Sous de tels auspices les affaires des grecs ne pouvaient être qu'en mauvais état, et cet état fut encore aggravé par la position de plus en plus menaçante de la part de la Porte Ottomane. Une ambassade grecque, envoyée au congrès de Vérone, n'avait apportée rien autre, que la déclaration définitive des Monarques «que la Grèce ne comptait pas dans les rangs des états

indépendants, et qu'elle ne devait ni demander ni espérer d'avoir du secours.

Pendant l'année 1824, la Porte nomma Ibrahim, Pacha de la Morée. Ce nouveau chef quitta Alexandrie au commencement de juin, avec 30 bâtimens de guerre et 150 bâtimens de transport, sur lesquels étaient 2000 Cavaliers et 20,000 fantassins, de cette manière, la guerre du Péloponèse devint principalement guerre maritime. Cette année, il n'entreprit rien sur le continent; il dévasta Ipsara, et hiverna à Candie. Le 24 fevrier, Ibrahim parut devant Modon, débarqua 8000 hommes, et un mois plus tard, un second transport étant arrivé de Candie, il marcha avec toutes ses forces contre Navarin qui capitula le 28 mai; au mois de Juin, il prit Arcadie, Calamata, Nisi, toute la Messénie, les défilés de Léondari et entra le 20 juin à Tripolitza dont les habitans s'étaient sauvés, après l'avoir brûlée.

Une diversion sur Nauplie ne réussit pas, de manière qu'il se contenta, pendant l'été, de dévaster les environs de Tripolitza, où il resta jusqu'au milieu de Septembre. De là, il porta son quatier général en Messénie, établit un camp fortifié près de Calamata, et y attendit des renforts de l Égypte, pour commencer la guerre dans le nord. Ces renforts arrivèrent le 10 novembre et 10,000 hommes d'infanterie et 1200 Cavaliers furent débarqués à Navarin; il partit avec ses troupes pour renforcer le corps d'armée de Redschid-Pascha, près de Missolonghi, de manière que les forces de ce dernier se trouvèrent alors de 30,000 hommes.

Ainsi, à la fin de l'année 1825, la position des Grecs s'aggrava; la Morée était dévastée et toutes les ressources épuisées.

Le 22 avril 1826, Missolonghi tomba au pouvoir des ennemis.

Une guerre de 5 ans, dont on ne pouvoit encore connaître le résultat, avoit mis la Grèce dans une position vis-à-vis de la Porte, qui ne pouvait pas rester sans résultat pour l'état politique du Levant envers l'Europe, et qui réclamait, malgré elles, l'attention des puissances européennes.

Le duc de Wellington qui se trouvait à St. Petersbourg, obtint qu'on signât le 4 avril, un protocole qui peut être regardé

comme la base de toutes les démarches diplomatiques qui eurent lieu dans la suite. Il y était dit que le Roi d'Angleterre, prié par les Grecs, convenait avec l'Empereur de toutes les Russies que la Grèce devait former un État, qui, quoique tributaire de la Porte, serait gouverné par des Princes nés grecs, et acceptés préalablement par la Porte; que ce nouvel État jouirait d'une liberté de commerce et de religion dont on se réservait de fixer plus tard les conditions par des ordonnances; et qu'on inviterait la France, l'Autriche et la Prusse, à concourir à ces conventions. Les deux dernières refusèrent dans la suite leur intervention directe, de manière que les trois Puissances, la Russie, l'Angleterre, et la France, restèrent seul arbitres.

Pendant l'anné 1826, on ne fit rien pour réaliser le traité du 4 avril, ce ne fût qu'au commencement de l'année 1827, qu'on entama les conférences, et le traité du 6 juillet 1827, fut le premier acte politique qui décida de l'indépendance de la Grèce. Le 12 juillet, on donna ordre aux amiraux de ne plus laisser entrer en Grèce les transports venant d'Égypte, et de commencer les hostilités dans le cas où ils voudraient forcer le passage. Ibrahim, plein de fureur continua son système de dévastations; les Amiraux, pour sauver la Morée, lui ordonnèrent de retourner de suite avec sa flotte, à Alexandrie; Ibrahim n'ayant point accedé à leur demande, les flottes Alliées parurent le 20 octobre, devant Navarin pour le forcer à se décider.

La bataille de Navarin détruisit la flotte Ottomane, et donna au traité du 6 juillet sa véritable valeur. Après la bataille, on négocia avec Ibrahim et les flottes Alliées partirent le 25 octobre.

Le 14 avril de la même année, Capo-d'Istria fut nommé unanimement Gouverneur de la Grèce indépendante; il se trouvait alors à Paris. Jusqu'à son arrivée en Grèce l'administration fût dirigée par une commission composée de George Mavromichalis, Jean Milaïtis, et Janulis Nako. Capo-d'Istria alla dans différentes cours pour s'assurer de leur approbation et de leur bienveillance, passa par la Suisse, se rendit en Italie pour s'embarquer à Ancone, et débarqua le 18 janvier 1828, à Nauplie. Le 24 Janvier, la com-

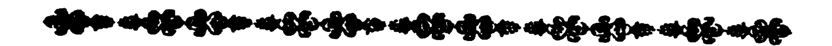
mission du gouvernement lui remit à Égine, le pouvoir exécutif. Il organisa de suite le Panhellion, composé de 27 membres, ainsi que les différens ministères et divisa l'état en 13 départements. On ne pouvait rien faire contre Ibrahim qui ravageait la Morée: on devait attendre le concours des puissances Alliées. Pour cela, le général Maison débarqua le 29 Août, avec 14,000 hommes, occupa Navarin, Modon, Coron, Patras, le château de Morée, et força Ibrahim à évacuer la Grèce. Le général Maison voulait repartir à la fin de l'année, mais il reçut l'ordre de laisser un corps d'observation de 5000 hommes en Grèce, jusqu'à ce que les différends avec la Turquie fussent terminés. Le 23 juin 1829 Capo d'Istria tint un congrès National à Argos.

Par un protocole du 22 mars 1829, on modifia les premières délimitations des frontières de la Grèce, et elles furent fixées d'une manière positive; on déclara également que la Grèce resterait tributaire de la Porte, mais quelle recevrait une constitution dans la forme d'une Monarchie héréditaire; on ne fit rien pour l'exécution de ce traité jusqu'à la paix d'Adrianople qui eut lieu le 14 septembre. Dans le 10e article, la Porte donna son approbation au traité du 6 juillet et les Conférences de Londres reçurent une nouvelle impulsion. Les principaux points du Protocole du 3 Février 1830, portaient que la Grèce serait un État tout à fait indépendant, et non tributaire, qu'elle recevrait son propre Prince souverain, que cependant les frontières devraient recevoir quelques modifications; un second protocole du même jour offrit la Souveraineté de la Grèce au Prince de Saxe Coburg; le 11 Février il l'accepta conditionnellement, mais il refusa le 21 mai de la même année. Le 9 octobre, Capo d'Istria fut assassiné à Nauplie, par Constantin et George Mavromichalis.

Après sa mort, les différens partis commencèrent à remuer et à se combattre mutuellement, ce qui occassiona de grands désordres dans les affaires de l'administration, et surtout dans les finances. Il parut le 7 mars 1832, à Londres, un protocole par lequel le prince Othon de Bavière fût nommé Souverain de la Grèce. Le roi de Bavière, son père, approuve cet acte et le ratifia à Naples le 27 mai.

Les trois grandes Puissances garantirent un emprunt de 60 millions de francs et demandèrent au roi de Bavière de nommer le plutôt possible une Régence, jusqu'à la majorité du roi Othon (qui eut lieu le 1 juin 1835) et d'envoyer 3500 hommes en Grèce.

Le 6 octobre, on publia officiellement à Munich les noms des membres de la Régence et le 15 du même mois, la députation grecque, à la tête de laquelle se trouvait l'Amiral Miaoulis, prêta le serment de fidélité au jeune Roi qui quitta Munich le 6 décembre. La flotte arriva le 30 janvier à Nauplie, et le 6 Février, le Roi débarqua avec la Régence et fit son entrée solennelle à Nauplie.



DESCRIPTION ET ITINÉRAIRE
DE
L'ATTIQUE
ET DE LA MORÉE.

L'ATTIQUE est, comme aux siècles héroïques, cette contrée dessinée en forme de triangle, dont la base est appuyée aux montagnes de la Béotie. Baignée sur ses flancs par la mer des Alcyons et par celle de Saros, dont l'isthme, jeté comme un pont qui rattache le Péloponèse au continent, sépare les golfes, ses promontoires allongés au levant d'hiver, se projettent dans la mer Égée, par laquelle son territoire est séparé de l'Eubée.

On la nommait le duché d'Athènes, sous le bas-empire. Le peuple de l'Attique était anciennement divisé en dix tribus, qui prenaient leurs noms d'autant de héros du pays, et qui occupaient chacune, une partie de la ville d'Athènes, et quelques autres villes, bourgs, et villages. On y en ajouta ensuite trois autres ce qui les portait au nombre de treize, on démembra quelques portions des premières, pour rétablir les nouvelles; voilà pourquoi certains bourgs se trouvent mentionnés dans les auteurs sous différentes tribus. On choisissait cinquante personnes pour composer le corps des Prytanes, qui étaient les magistrats de la police d'Athènes, et qui avaient leur tribunal au Prytanée. Comme il est souvent fait mention dans plusieurs auteurs, de l'Attique et de ses tribus, j'ai cru qu'il serait utile d'en donner une connaissance particulière; pour cela, j'ai rangé par ordre alphabétique, les noms de chaque tribu et j'y ai joint toutes les villes, bourgs et communautés qui en dépendaient :

ACAMANTIDE (ΑΚΑΜΑΝΤΙΣ),

D'ACAMAS, FILS DE THESÉE.

Eiresidæ (Εἰρεσίδαι), *Hermus* (Ἕρμος, ou Ἑρμοί), *Héphestia* (Ἡ-

φαιςιάδαι) *Thoricus* (Θορικὸς), le *Céramique de dehors* (ὁ ἔξω Κεραμεικὸς), *Cephalé* (Κεφαλὴ), *Cicynna* (Κίκυννα), *Curtiadæ* (Κυρτιάδαι) *Poros* (Πόρος), *Prospalta* (Πρόσπαλτα), *Sphéttos* (Σφηττὸς), *Cholargos* (Χολαργεῖς, Χολαργία ἢ Χολαργὸς).

ADRIANIDE, (ΑΔΡΙΑΝΙΣ).

D'ADRIEN.

Aphidna (Ἄφιδνα), *Eleusa* (Ἐλευσα), *Oa* (Ὄα), *Adrianide* (Ἀδριανίς), *Phégæ* (Φηγαί).

AIANTIDE OU ÆANTIDE (ΑΙΑΝΤΙΣ),

D'AJAX, FILS DE TÉLAMON.

Marathon (Μαραθὼν), *OEné d'Aeantide* (Οἰνόη πρὸς Μαραθῶνι), *Ramnus* (Ῥαμνοῦς), *Titacide* (Τιτακίδαι), *Tricorythus* (Τρικόρυθος), le *Phalère* (Φάληρον), *Psaphidæ* (Ψαφίδαι).

ANTIOCHIDE (ΑΝΤΙΟΧΙΣ),

D'ANTIOCHUS, FILS D'HERCULE.

Aegilia, (Αἰγιλία ou Αἰγίλος), *Alopéké* (Ἀλωπεκὴ ou Ἀλωπεκαί), *Amphitropé* (Ἀμφιτροπή), *Anaphlystus* (Ἀνάφλυστος), *Aténé* (Ἀτήνη ou Ἀτηνία), *Besa* (Βῆσα), *Thoræ* (Θοραί), *Itea* (Ἰτέα), *Krioa* (Κριῶα), *Liccum* (Λίκκον), *Leucopyra* (Λευκοπύρα), *Melænæ* (Μελαινεῖς ou Μέλαιναι), *Palléné* (Παλλήνη), *Pentélé* (Πεντέλη), *Perrhidæ*, (Περρίδαι), *Pelékes*, (Πήληκες), *Sémachidæ* (Σημαχίδαι), *Phyrn* (Φύρνη).

ATTALIDE (ΑΤΤΑΛΙΣ ou ΔΗΜΗΤΡΙΑΣ),

D'ATTALUS, ROI DE PERGAME.

Agnus (Ἀγνοῦς), *Apollonia* (Ἀπολλωνιεῖς), *Sunium* (Σούνιον).

CÉCROPIDE (ΚΕΚΡΟΠΙΣ),

AINSI NOMMÉE DU ROI CÉCROPS.

Athmonon (Ἄθμονον ou Ἀθμονία), *Aexoné* (Αἰξώνη), *Halæ Æxonides* (Ἁλαὶ Αἰξωνίδες), *Dædalidæ* (Δαιδαλίδαι), *Épikeidæ*, (Ἐπικεῖδαι) *Mélite* (Μελίτη), *Xypété* (Ξυπέτη), *Pithos* (Πίθος), *Sypaléttus* (Συπαληττὸς), *Trinemeis* (Τρινεμεῖς).

EGEIDE (ΑΙΓΗΙΣ),

D'ÉGÉE, PÈRE DE THÉSÉE.

Halæ (Ἁλαί) *Araphenides ou Araphen* (Ἀραφηνίδες ou Ἀραφὴν), *Bu-*

ὑ (Βατή), *Gargettus* (Γαργηττός), *Diomeia* (Διόμεια), *Erechthia* (Ἐρεχθία), *Ericia* (Ἐρίκεια), *Erchia* (Ἐρχεία), *Icaria* (Ἰκαρία ou Ἰκάριος), *Jonidæ* (Ἰωνίδαι), *Colytus* (Κολυττός), *Cydantidæ* (Κυδαντίδαι), *Plotheia* (Πλωθειά), *Tithras* (Τίθρας), *Philaidæ* (Φιλαΐδαι), *Chollidæ* (Χολλίδαι), *Phégœa* (Φηγαία).

ERECHTHEIDE (ἘΡΕΧΘΗΙΣ),

Qui tiroit son nom du Roi Eréchthée.

Agraulé (Ἀγραύλη), *Anagyrus* (Ἀναγυροῦς), *Euonymos* (Εὐώνυμος ou Εὐωνυμία), *Thémacos* (Θήμακοι ou Θημακός), *Kedæ* (Κηδαί), *Céphisia* (Κηφισία), *Lampra supérieure* et *inférieure* (Λαμπρὰ καθύπερθεν καὶ ὑπένερθεν ἢ παράλιος), *Pambotadæ* (Παμβωτάδαι), *Pergasé* (Περγασή), *Sybridæ* (Συβρίδαι), *Phegus* (Φηγοῦς).

HIPPOTHOONTIDE (ἹΠΠΟΘΟΩΝΤΙΣ),

D'Hippothoon, fils de Neptune.

Azénia (Ἀζηνιά), *Amaxanteia* (Ἀμαξαντεία), *Anacæa* (Ἀνακαία), *Achradus* (Ἀχραδοῦς), *Decéleia* (Δεκέλεια), *Elæus* (Ἐλαιοῦς ou Ἐλαιεύς), *Eleusis* (Ἐλευσίς), *Eroiadæ* (Ἐροιάδαι), *Thymœtadæ* (Θυμοιτάδαι), *Keiriadæ* (Κειριάδαι), *Cœle* (Κοίλη), *Corydallos* (Κορυδαλλός), *Œum, Deceleicum* (Οἶον) (Δεκελεικόν), *Œnée* (Οἰνέη πρὸς Ἐλευθεραῖς), le *Pirée* (Πειραιεύς), *Sphendale* (Σφενδάλη).

LEONTIDE (ΛΕΟΝΤΙΣ),

du nom de son héros Léon, qui dévoua ses filles pour le salut de sa patrie.

Æthalidæ (Αἰθαλίδαι ou Αἰθαλία), *Halimus* (Ἁλιμοῦς), *Deirades* (Δειράδες), *Hekalé* (Ἑκάλη), *Eupyridæ* (Εὐπυρίδαι), *Kétti* (Κηττοί), *Cropia* (Κρωπία), *Leuconium* (Λευκόνιον), *Œum-Ceramicum* (Οἶον Κεραμεικόν), *Pæonidæ* (Παιονίδαι), *Potamos* (Ποταμός), *Scambonidæ* (Σκαμβωνίδαι), *Hybadæ* (Ὑβάδαι), *Phrearrhi* (Φρέαρροι.)

ŒNÉIDE (ΟἸΝΗΙΣ),

Qui reconnaissait pour son héros Œnée, fils de Pandion.

Acharnæ (Ἀχάρναι), *Butadæ* (Βούτεια ou Βουτάδαι), *Brauron* (Βραύρων), *Epicéphésia* (Ἐπικηφισία), *Thria* (Θρία ou Θριώ), *Hippo-*

tamadæ (Ἱπποταμάδαι), *Laciadæ* ou *Lacia* (Λακιάδαι ou Λακία), *Oë* (Ὄη ou Οἴη), *Perithoidæ* (Περιθοῖδαι), *Ptelea* (Πτελέα), *Tyrmidæ* (Τυρμίδαι), *Phylé* (Φυλή).

PANDIONIDE (ΠΑΝΔΙΟΝΙΣ),

AINSI NOMMÉE DE PANDION, ROI D'ATHÈNES.

Angelé (Ἀγγελή), *Cydathenæum* (Κυδαθήναιον), *Cythéros* (Κύθηρος), *Myrrhinus* (Μυῤῥινοῦς), *Pœanie supérieure* et *P. inférieure* Παιανιὰ καθύπερθεν et Π. ὑπένερθεν), *Prasiæ* (Πρασιαί), *Probalinthus* (Προβάλινθος), *Steïria* (Στειρία), *Phégaea* (Φηγαία).

PTOLOMAIDE (ΠΤΟΛΕΜΑΙΣ),

DE PTOLOMÉE, FILS DE LAGUS.

Berenicidæ (Βερενικίδαι), *Thyrgonidæ* (Θυργωνίδαι), *Contylé* (Κοντύλη), *Phlya* (Φλύα).

ON IGNORE DE QUELLES TRIBUS DÉPENDAIENT LES LIEUX SUIVANS.

Agrilia (Ἀγρίλια), *Harma* (Ἅρμα), *Achradus* (Ἀχραδοῦς), *Drymus* (Δρυμὸς), *Edapteon* (Ἐδαπτέων), *Enna* (Ἔννα), *Echelidæ* (Ἐχελίδαι), *Euconlheus* (Εὐκονθεῖς), *Zoster* (Ζωστὴρ), *Thèbe* (Θήϐη), *Thrion* (Θρίων), *Calé* (Καλή), le *Céramique de dedans* (ὁ ἐντὸς Κεραμικὸς), *Cothocidæ* (Κοθωκίδαι), *Colonos Hippios* (Κολωνὸς (Ἵππιος), *Colonos Agoræus* (Κολωνὸς Ἀγοραῖος), *Cynosarges* (Κυνόσαργες), *Larissa* (Λάρισσα), *Laurium* (Λαύριον), *Lénæum* (Λήναιον), *Limnæ* (Λίμναι), *Mileton* (Μίλητον), *Munychia* (Μουνυχία), *Panactus* (Πάνακτος), *Parnes* (Πάρνης), *Pnyx* (Πνὺξ), *Patrocleia* (Πατρόκλου νῆσος), *Sciron* (Σκίρον), *Sporgilos* (Σπόργιλος), *Hymettus* (Ὑμήττιοι ou Ὑμηττὸς), *Hysiæ* (Ὑσίαι), *Phormisii* (Φορμίσιοι), *Phrittii* (Φρίττιοι), *Chitoné* (Χιτώνη), *Oropus* (Ὀρωπός).

ATHÈNES.

Ville capitale de l'Attique, et célèbre dans l'antiquité pour avoir été le siège des sciences et le théâtre de la valeur. Pausanias dit qu'Actéus regna le premier dans l'Attique. Après lui Ogygés, roi de Thèbes, fut aussi Roi de l'Attique: sous celui-ci ar-

riva le déluge, si fameux dans l'antiquité, et l'un des premiers faits certains de l'histoire Grecque, l'an 2287 du monde, 1748 avant J. C. et 2966 de la période Julienne. Près de deux siècles après, Cécrops venu de Saïs, ville d'Égypte, commença à régner dans ce pays, l'an 2477 du monde, 1558 avant I. C. et 3166 de la période julienne, du moins selon Eusebe, qui cite Castor pour son garant; car l'ére Attique, marquée dans les marbres d'Arondel (1), commence vingt-cinq ans plutôt. Quelques-uns croyent que, du nom de Cécrops elle fut appellée Cécropie; Mopsopie, de celui de Mopsus, et enfin Athènes, à cause d'Athenée, fils de Cranaüs. La fable rapporte que Cranaüs voulant changer le nom de Cécropie, que cette ville portait, l'on vit paraître un olivier dans la forteresse, et que dans le même temps, la mer se déborda : sur quoi, l'oracle ayant été consulté fit réponse, que l'olivier représentait Minerve, à qui cet arbre était consacré, et la mer, Neptune; et que le roi devait donner à la ville le nom de l'une de ces deux divinités. Ainsi Cranaüs changea le nom de Cécropie en celui d'Athènes, à la considération de Minerve, que les Grecs nommaient 'Αθηνᾶ. Les autres disent qu'il y eut débât entre ces dieux pour donner le nom à cette ville, et que Minerve l'emporta à la pluralité des voix. Cécrops regna 50 années et laissa pour successeur Cranaüs, sous lequel arriva l'an 2535 du monde, 1500 avant Jésus-Christ, le déluge de Deucalion, roi de Thessalie, fils de Prométhée, qui se retira à Athènes, la dernière année du règne de Cranaüs. Deucalion avait un fils, nommé Amphyction, qui épousa la fille de

---

(1) Arondel (Thomas Howard d'), maréchal d'Angleterre sous les règnes de Jacques 1 et Charles 1, fut un zélé protecteur des savants, et amateur des arts qu'il alla étudier chez les étrangers. Il associa à ses travaux Jean Evelyn, qu'il envoya à Rome, et Petty, qui alla dans la Grèce. Ce fut ce dernier qui apporta en Angleterre les marbres connus sous le nom d'Arundel, et la célèbre chronique de Paros, monument le plus ancien et le plus authentique de la chronologie des Grecs, depuis 1582 A.J. jusqu'à l'an 264 de notre ère. La plupart de ces marbres de la belle collection d'Arundel, furent donnés par son fils Henri Howard à l'univ. d'Oxford. On les appelle les marbres d'Oxford: les inscriptions bientôt déchiffrées, ont été publiées, trad. en latin, par Jean Selden, en 1628, sous le titre de Marmora Arundelliana et depuis sous celui de Marmora Oxoniensia. Arundel m. en 1646 à Padoue, où la guerre civile l'avait forcé de se réfugier.

Cranaüs, et chassa bientôt son beau-père, pour s'emparer du royaume. L'aréopage fut établi à Athènes, pendan la première année du règne de Cranaüs. Erichthonius succéda à Amphyction dans le royaume d'Athènes, et après avoir regné 50 ans, il eut Pandion pour successeur, puis Erechthée, sous lequel Cerés enseigna aux Athéniens à semer le bled: c'est aussi sous ce prince que l'on place l'enlèvement de Proserpine. A Erechthée, succéda Cécrops II, qui règna 40 ans, et à celui-ci, Pandion II, qui en règna 25. Pandion étant mort, son royaume fut divisé entre ses quatre fils, Égée, Lycus, Nilus, et Pallas. Egée qui était l'aîné, eut pour son partage Athènes et ses environs. Il fit tuer Androgée, fils de Minos, roi de Crète. Minos, pour venger la mort de son fils, vint assiéger la ville d'Athènes, qui fut obligée de se rendre à discrétion. Minos obligea les Athéniens d'envoyer en Crete tous les neuf ans, sept jeunes hommes et autant de jeunes filles. Ce tribut fut imposé aux Athéniens la quatorzième année du règne d'Egée, et la 288e de l'ère d'Attique. Egée avait eu d'Ethra, fille de Pithée et petite fille de Pélops, un fils bàtard nommé Thésée. Quand le tems du troisième tribut arriva, Thésée fut un des jeunes hommes envoyés en Crète, pour y satisfaire. On y exposait ces jeunes gens à un combat contre un fils de Minos, fameux gladiateur, nommé Minotaure. Thesée eut le bonheur de le tuer, se sauva ensuite, et délivra sa patrie de ce cruel tribut. Quand il fut de retour à Athènes, il trouva son père Egée mort; devenu maître du royaume, il réunit les douze villes de l'Attique en un seul état, et commença à y établir la forme de république. Il institua aussi le premier, les jeux et les combats en l'honneur de Neptune, sur l'Isthme de Corinthe, la deuxième année de son règne. Étant allé faire un voyage en Épire, il fut retenu prisonnier par Aïdonéus roi des Molosses. Pendant ce tems-là Menesthée, fils de Pétéus, fils d'Onée et petit-fils d'Erechthée, souleva le peuple d'Athènes contre Thesée, et se fit déclarer roi: en sorte que Thesée, delivré de sa prison, fut obligé de se retirer dans l'isle de Scyros, où il périt, précipité du haut d'un rocher, après avoir regné 30 ans à Athènes. Menesthée regna après lui pendant 23 ans.

C'est sous Ménesthée, qu'arriva le fameux siège de Troye. Après sa mort, Démophoon fils de Thesée, rentra dans le royaume de son père, et regna 33 ans : il eut pour successeurs Oxynthas son fils, qui règna 12 ans, et Aphidas son petit fils, qui ne régna qu'un an. Après ce dernier, Thymoctès son frère tint le royaume 8 ans, mais ayant refusé de se battre contre Xanthus, Roi des Béotiens pour finir la guerre, et Melanthus, Messénien, ayant accepté ce parti et tué Xanthus, fut declaré roi, et regna 37 ans. Le dernier roi d'Athènes fut Codrus, fils de Melanthus, qui succéda à son père l'an 2943 du monde, 1092 avant J. C. 3622 de la période julienne. Sous son règne, les Héraclides firent la guerre aux Athéniens : l'oracle d'Apollon, ayant été consulté sur l'issue qu'elle aurait, répondit que ceux-là seraient vainqueurs, dont le chef serait tué par les ennemis. Codrus, pour accomplir cette prédiction, s'habilla en berger, entra sous cet habit dans le camp des ennemis, et suscita exprès une querelle dans laquelle il fut tué : les Athéniens demeurèrent vainqueurs. Le règne de Codrus fut de 21 ans. Après sa mort, les Athéniens jugèrent à propos, pour honorer sa memoire, d'abolir le titre de roi, et créèrent des magistrats qu'ils appellèrent Archontes ou Princes. Le premier élû, fut Medon, fils de Codrus, qui en cette qualité gouverna la republique d'Athènes pendant vingt années. Les premiers archontes étaient perpétuels : ils furent depuis décennaires, et demeurèrent enfin annuels.

Dracon, qui fut archonte de cette ville, la 1ère année de la XXXIXe, olympiade, l'an 624 avant Jésus-Christ, fit des loix pour ses citoyens, mais elles étaient si sévères, que l'orateur Démades disait qu'elles avaient été écrites avec du sang. Solon publia ensuite les siennes, sous la XLVe. olympiade, vers l'an 598 avant l'ére Chrétienne. Trente-sept ans après, Pisistrate usurpa la souveraineté d'Athènes, la 4e année de la LIVe Olympiade, 561 ans avant J. C. Il en fut chassé, et y rentra deux fois; Il vécut en tout 33 ans; mais il ne jouit que 17 ou 18 ans de la tyrannie. Sa mort arriva au commencement de

la LXIIIe Olympiade, vers l'an 528 avant Jésus-Christ. Ses deux fils, Hippias et Hipparque, lui succedèrent, et regnèrent 18 ans. Harmodius et Aristogiton, de la famille d'Alcméon, opposée à celle de Pisistrate, tuèrent Hipparque, l'an 515 avant Jésus-Christ. Hippias fut chassé d'Athènes trois ans après par Clisthènes, aieul de Périclés, la 1ère année de la LXVIIe. olympiade, 512 ans avant Jesus-Christ, vingt ans avant la bataille de Marathon : en sorte, que la tyrannie des Pisistratides a duré 51 ans. Cette bataille fut donnée par les Athéniens contre les Perses sous le commandement de Miltiade et d'Aristide, la 2e année de la LXXII Olympiade, 491. ans avant Jésus-Christ. Les Perses furent vaincus, et dix ans après, Xerxès, roi de Perse, étant venu en Grèce avec une armée très nombreuse, fut entièrement défait dans une bataille, donnée proche de Salamine, la 1ère année de la LXXVe Olympiade, 480 ans avant Jesus Christ. Après ces avantages, la république d'Athènes devint extrêmement florissante, et on ne vit jamais une ville plus féconde en hommes illustres. Car, il s'y élevait non seulement de vaillans capitaines et de savans philosophes, mais encore toutes sortes de gens de lettres, et de très habiles artisans. Les capitaines Athéniens gagnèrent diverses batailles, soûmirent plusieurs villes et réussirent dans presque toutes leurs entreprises. Les Lacédémoniens, jaloux de cette grande puissance, suscitèrent des ennemis à Athènes, et lui firent la guerre. Toute la Grèce prit part à cette querelle. Ce fut la guerre du Péloponèse, que les Thébains commencérent par la prise de Platée sur les Athéniens, la seconde année de la LXXXVIIe olympiade, 431 ans avant Jésus-Christ.

Elle dura 28 ans, jusqu'à la 2e année de la XCIV^e Olympiade, et jusqu'à l'an 403 avant Jésus-Christ. Lysander, général des Lacédémoniens, prit alors Athènes, le 16e jour du mois Munichion, qui répond au 18 avril. Les Thébains demandaient qu'on la ruinât entièrement ; mais l'avis des Lacédémoniens ayant prévalu, on y établit trente tyrans, que Thrasibule et quelques-autres chassèrent au bout de trois ans. Pausanias rétablit le gouvernement populaire.

Ensuite Athènes devint très puissante, et produisit de vaillans capitaines et des hommes de lettres célèbres. Elle soutint de nouveau la guerre, non seulement contre les Thébains et les Spartiates, mais encore contre ceux de Byzanze et de Rhòdes, qui firent une ligue formidable avec les autres Insulaires, ceux-ci ne voulant pas payer le tribut que les Athéniens exigeaient au détroit de l'Hellespont. L'an 338 avant Jésus-Christ, Philippe roi de Macédonie, fit la guerre aux Athéniens, et ayant gagné la bataille de Cheronée sur eux et sur les Thébains, il les aurait entièrement détruits, si l'orateur Démades n'eût eù l'adresse de le fléchir. Athènes souffrit encore sous Alexandre le Grand, et après la mort de ce monarque, sous Antipater et Craterus, mais principalement sous Cassander. Demetrius lui redonna la liberté. Les Athéniens en eurent peu de reconnaissance, car après la bataille d'Ipsus en Phrygie, que ce prince perdit l'an 301 avant Jesus-Christ, ils refusèrent de le recevoir dans leur ville, où il venait se réfugier. Cet affront le toucha. Pour s'en venger, il vint assiéger Athènes, et l'emporta un an après l'avoir investie. L'an 295 avant Jésus-Christ, Lachares, Athénien, s'en était rendu le tyran, et c'est sur lui que Demètrius la prit. Athènes secoua, dans la suite, le joug des Macédoniens, et avec la protection des Romains, elle se soutint encore avec assez de gloire. Aristion, l'un de ses citoyens, qui en était tyran, causa sa ruine entière, car ce fut sur lui que Sylla la prit, et l'abandonna au pillage sous la CLXXIIIe olympiade, et 87 ans avant l'ère des Chrétiens.

La réputation des sciences attira encore les savans à Athènes; et c'est ce qui la rétablit. Pompée lui rendit l'usage de ses loix; par reconnaissaissance, elle se déclara en sa faveur. César étant en position de l'en punir, après la bataille de Pharsale, lui fit grace, et prononça ces paroles si celèbres dans l'histoire: « Qu'à la vérité » les Athéniens méritaient d'être punis, mais qu'en considéra» tion des morts, il accordait le pardon aux vivans. » En effet, Athènes a été regardée comme le berceau des beaux arts, la mère des philosophes et des orateurs, et la nourrice des poëtes. Cicéron dit « que la Grèce a toujours été le pre-

»mier pays du monde pour l'éloquence; que la ville d'Athènes »a inventé les arts et les sciences, et qu'elle a sur-tout perfectionné »l'art de parler».

Cornélius Nepos dit «que la ville d'Athènes, non seulement par »son antiquité, mais encore par sa politesse et par les sciences qui »y ont fleuri, surpasse toutes les villes du monde.»

Aristide dit «que la Grèce était au milieu de la terre; l'At»tique au milieu de la Grèce, et que la ville d'Athènes en était »comme le nombril et le centre.» Les Athéniens n'étaient pas en »moindre réputation que leur ville.

Cicéron prétend «que d'eux nous sont venus les sciences, les arts, la politesse, la religion, les bonnes mœurs, la justice, les loix; et que de chez eux, elles se sont répandues dans tout le monde: mais il ajoûte à ces louanges un petit trait de satyre contre les Athéniens, en assurant «qu'aucun peuple ne connait »mieux les règles de la justice et de la raison, mais qu'il les »pratique mal, et qu'il ne veut point s'en servir.»

Athènes et ses habitans étant dans une estime générale, il ne faut pas s'étonner si les empereurs Romains en firent tant de cas. Marc-Antoine fut très-bien intentionné pour Athènes; Auguste, et les empereurs suivans, lui furent aussi favorables; Adrien est celui qui lui fit le plus de bien, et qui ambitionna d'être le restaurateur d'Athènes; Antonin le Pieux, Antonin le Philosophe, et d'autres empereurs, eurent la même inclination pour Athènes; Sévère lui ôta ses privilèges, pour se venger de quelque injure qu'il prétendait y avoir reçue lorsqu'il y faisait ses études. L'an 258, l'empereur Valérien permit aux Athéniens de rebâtir les murailles de leur ville; des peuples de Scythie la prirent peu de tems après, sous le règne de Gallien: Cléodème d'Athènes, et Athenée de Byzance les en chassèrent; Constantin le Grand et ses fils affectionnèrent cette ville; Sur la fin du IV[e] siècle, Alaric, roi des Goths, la prit l'an 395 de Jésus-Christ, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius; L'empereur Justin tâcha de rétablir Athènes dans le VI[e] siècle, et depuis, l'histoire semble l'avoir oubliée durant 700 ans. Ce n'est que dans

au XIII[e] siècle, et dans les suivans, qu'elle recommença à paraître. Baudouin, IX de ce nom, comte de Flandres, ayant été couronné empereur de Constantinople en 1204, les Croisés, qui avaient eu part à la prise de cette ville, partagèrent entr'eux les états des Grecs. L'isle de Candie fut donnée aux Vénitiens; Boniface, marquis de Montferrat, eut la Thessalie et la Morée; et Geofroy de Ville-Hardouin, Athènes et l'Achaïe. Baudouin assiégea alors inutilement Athènes, que Boniface emporta peu de tems après. Depuis, le duché d'Athènes passa dans la maison de la Roche.

Guillaume de la Roche, duc d'Athènes, et seigneur de Thèbes, mourut vers l'an 1300. Sa fille ou sa sœur Isabelle, veuve de Geofroy de Caritena, apporta le duché d'Athènes en dot à Hugues de Brienne, comte de Brienne et de Lecce. De ce mariage, vint Gautier V, tué en 1312 et père de Gautier, VI du nom, comte de Brienne et de Lecce, duc d'Athènes, et connétable de France. Vers l'an 1331, il tenta de reprendre le duché d'Athènes, mais inutilement. Il fut tué à la funeste bataille de Poitiers en 1356, n'ayant point laissé de posterité, ni de Marguerite de Sicile-Tarente, fille de Philippe de Sicile, I. du nom, prince de Tarente et d'Achaïe; ni de sa seconde femme, Jeanne d'Eu, fille de Raoul de Brienne, comte d'Eu, connétable de France; et elle prit une seconde alliance avec Louis d'Evreux, comte d'Etampes. Elle mourut à Sens, le 6[e] jour de Juillet de l'an 1389. Philippe de Savoye, comte de Piémont, fils de Thomas III prit le titre de prince d'Achaïe, à cause de son mariage avec Isabelle de Ville-Hardouin, veuve de Floris de Hainaut-Avênes, qu'il épousa en 1301 et dont il eut six enfans. Cependant les Aragonais usurpèrent le duché d'Athènes, et après diverses révolutions il passa dans la famille des Acciaioli de Florence. Rainier Acciaioli s'en rendit maître, et le céda aux Vénitiens; mais Antoine bâtard de Rainier s'y rétablit, et y laissa Nerio, suivi d'Antoine, père de Franco ou François: c'est sur ce dernier que le redoutable Mahomet II, empereur des Turcs, prit Athènes l'an 1445. En 1464 Victor Capello surprit cette ville; mais comme il ne put empor-

ter le château, il se vit contraint d'abandonner sa conquête. Depuis ce tems-là, les Turcs sont restés maîtres d'Athènes jusqu'au XVII[e] siècle, qu'ils l'ont perdue.

Francesco Morosini, après la conquette de la Morée, entra avec sa flotte dans le Golfe d'Égine, dans l'intention de passer en Eubée; mais le temps étant trop avancé, il résolut de s'occuper pendant l'automne au siège d'Athènes, pour s'assurer du moins une Station commode au Pirée. Il envoya une partie de son escadre dans le golfe de Négropont, pour empêcher les turcs de cette ville de venir aux secours de ceux d'Athènes. Les primats grecs vinrent lui offrir leur soumission, et lui donnèrent les renseignements necéssaires. Le 21 Septembre, il débarqua 8000 fantassins et 870 cavaliers sous le commandement du Comte Kœnigsmark; le 26, on commença le siège de l'Acropole dans laquelle s'étaient retirés les turcs. Le feu fut principalement dirigé contre les Propylées, et un magasin à poudre, qui était dans le temple de Niké, sauta et détruisit ce temple; le 28 au soir, il tomba une bombe au milieu du Parthénon, lequel servait de magasin à poudre, et y mit le feu. L'explosion mit en ruine tout le milieu du temple; mais comme elle fut beaucoup plus forte du côté de l'Est que de l'Ouest, elle abatit tout le mur de ce côté et les statues qui s'y trouvaient; tandisque le côté de l'Ouest se trouva moins endommagé et une partie de l'Opisthodomus resta de bout. Le Pacha et son fils ayant été tués par une autre bombe, les turcs capitulèrent et s'engagèrent à abandonner la citadelle dans l'espace de 5 jours; il rendirent la liberté aux esclaves et aux prisonniers, et se reservèrent le droit d'être transportés à Smyrne. Le 4 Octobre, on embarqua 3000 turcs, dont 500 étaient soldats. Les Vénitiens trouvèrent dix huit pièces de Canon. Mais la peste ayant éclaté dans la garnison vénitienne, Morosini se retira au Pirée et fit un camp retranché de la presqu'île de Munichie.

Au mois de Mars de l'an 1688, les fortifications de l'Acropole furent détruites, les canons furent transportés au Pirée; le 4 Avril on abandonna l'Acropole et trois jours après, Morosini s'embar-

qua pour Négrepont, beaucoup de grecs le suivirent ou se retirèrent à Salamine, à Égine et dans les autres îles de la mer Egée, se plaignant que l'amitié prétendue de leurs co-religionnaires n'avait eu d'autre résultat pour eux que la perte de leurs maisons et de leur fortune.

Les turcs possédèrent Athènes jusqu'à la dernière révolution grecque. Au mois de Juin 1822 les grecs forcèrent les turcs de leur remettre la ville et l'Acropole; elle resta 4 ans en leur pouvoir, mais le 17 du mois d'Août, les turcs, sous le commandement de Redschid-Pascha, reprirent la ville avec des forces majeures, et commencèrent le blocus de la citadelle; elle fut forcée de se rendre après une résistance opiniâtre, par suite de la mort de Karaïskaki et de la defaite des grecs au Cap Colias ; une capitulation fut signée le 5 Juin, par l'entremise du Colonel Favier et de l'Amiral de Rigni; Athènes resta sous la domination des turcs jusqu'à ce que les troupes royales en prirent possession, le 20 Mars (1 Avril) 1833. Le 1 Decembre 1834, le gouvernement actuel y transféra sa résidence. Les murs d'enceinte, bâtis par les turcs, furent démolis. Alors elle n'offrait que des ruines, aujourd'hui tout est changé; sur la place même des décombres, on a élevé presque partout des édifices construits avec soin, et concourant par leur disposition à l'harmonie d'un plan général. Beaucoup de rues ont été ouvertes, nivelées et élargies, entre autres les rues d'Hermès, d'Eole et de Minerve. La première divise la ville en deux parties égales, parallèles aux rochers de l'Acropole; la seconde coupe perpendiculairement la première et s'étend jusqu'au temple d'Eole, point où se trouve une place de même nom. La rue de Minerve, la plus large de toutes est à l'ouest de la rue d'Eole et lui est parallèle (1).

La ville actuele a 20,000 habitans, y compris les étrangers; elle est la résidence du Roi, des ministères, de la cour de cassation, du saint Synode, etc. des ambassadeurs, et des

(1) Pour ce qui regarde le Plan de la ville d'Athènes ainsi que de ses environs et du port du Pirée, je renvoie à mes plans, qui ont paru en 1837. Ils présentent le tracé de la ville actuelle et l'emplacement des ruines antiques.

consuls généraux de presque toutes les puissances; il y a une Université, un séminaire pour former des Professeurs, un gymnase avec une école hellénique, deux écoles pour les garçons, une pour les filles, une école américaine pour les enfans des deux sexes; un pensionnat pour les demoiselles chez Mr. Hill, un autre sous la direction de Mme. de Volmerange, une école où les ouvriers reçoivent tous les dimanches et jours de fêtes, des leçons de dessin etc. et un cabinet de modèles.

Un cabinet d'histoire naturelle et un jardin botanique; 8 pharmacies et 26 médecins. On y a construit des Casernes, un bel hôpital militaire, et un hôtel des monnaies.

On bâtit un Palais pour le Roi dans une position magnifique. On travaille aussi à la construction d'une Université et d'un hôpital civil.

L'eau pour boire à Athènes est conduite de Kephissia par un aqueduc antique; il existe encore dans la ville beaucoup de puits et de citernes anciennes.

Le service divin se fait dans 12 églises, par 23 prêtres, du rite Orthodoxe grec; il y a aussi une église catholique desservie par un curé et deux prêtres du rite Romain et un chapelain royal qui dit la messe au palais; le service protestant est fait dans des maisons particulières par plusieurs ministres et à la cour par le chapelain de la Reine.

L'ambassade Russe a également une église grecque avec un prêtre et un chœur de chantres. On compte plus de 70 églises en ruines, que le gouvernement a cédées à la commune, afin qu'elles soient vendues et le prix de la vente employé à la bâtisse d'une église Cathédrale.

La ville a un theâtre nouvellement construit et deux bains turcs.

L'administration civile de la ville est sous la direction d'un Dimarque (maire), qui à 255 Dr. d'appointemens mensuels et qui est assisté de plusieurs adjotnts et conseillers municipaux.

L'élection du dimarque a lieu tous les trois ans, et doit être approuvée par Sa Majesté.

Les conseillers municipaux sont élus pour neuf ans

Il y a deux justicesde paix.

Les revenus principaux de la ville sont :

L'octroi, qui peut s'élever annuellement à . .	60,000 Dr.
Le loyer des emplacemens du bazar . . .	54,000
La moitié du produit des passe-ports, . . .	1,000
Le quart de l'impôt des Patentes.	6,000
Le quart de la contribution sur les loyers . . .	7,000
(Les trois autres quarts appartiennent au gouvernement).	
200 personnes payent annuellement à la ville pour l'eau qu'elle leur fournit, environ . . .	15,000
L'eau de l'Eridan et du Céphisse pour l'arrosement des jardins, produit	7,000
Les amendes pour délits de police	1,000
Les permissions de bâtisse	500
	151,500 Dr.

Malgré les fréquentes révolutions politiques qu'Athènes a subies et ses derniers désastres, elle présente encore, plus que toute autre ville de la Grèce, un grand nombre d'Antiquités, qui attestent son ancienne gloire : j'essaierai de traçer un tableau rapide des plus remarquables.

La première chose qui frappe dans les monuments d'Athènes, c'est leur belle couleur. Dans les climats du nord, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre, du blanc le plus pur, devient bientôt noire et verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement, sur le marbre de Paros et du Pentélique, une teinte dorée, semblable à celle des épis murs, ou des feuilles en automne. La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite l'admiration. On ne voit point ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve, par exemple, est, ou plutôt était, un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos et élevé sur trois marches ou degrés, qui régnaient tout autour. Tel était le temple qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture, chez les anciens et chez les modernes. L'harmonie et la force de toutes

ses parties se font encore remarquer dans ses ruines. Voyez comme tout est calculé au Parthénon ! L'ordre est dorique et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre, vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité; mais cette colonne, qui de plus, est sans base, deviendrait trop lourde. Ictinüs a recours à son art : il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des dégrés ; par ce moyen, il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement, vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbres, régulièrement divisés par un triglyphe, chacun de ces tableaux est un vrai chef-œuvre; la frise de la cella règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni. Voilà tout, absolument tout. Ce qu'il y a surtout d'admirable dans les édifices de l'ancienne Grèce, c'est le fini de toutes les parties. L'objet, qui n'est pas fait pour être vu, y est travaillé avec autant de soin que les compositions extérieures. La jointure des blocs qui forment les colonnes du temple de Minerve est telle, qu'il faut la plus grande attention pour la découvrir, et qu'elle n'a pas l'épaisseur du fil le plus delié. Les rosaces, les plinthes, les moulures, les astragales, tous les détails de l'édifice offrent la même perfection. Les lignes du chapiteau et de la cannelure des colonnes sont si déliées, qu'on serait tenté de croire que la colonne entière à passé au tour.

TEMPLE DE THÉSÉE.

Le temple de Thesée, dont les sculptures, quoique mutilées, ne laissent aucun doute sur le sujet de son érection, est un des plus beaux de l'ancienne Athènes.

Plutarque rapporte, au sujet de ce temple, les traits suivans : plusieurs siècles après la mort de Thésée, les Athéniens, à la bataille de Marathon, s'imaginèrent voir le spectre armé de ce héros se précipiter à leur tête sur les barbares. Après la guerre Médique, ayant consulté l'oracle d'Apollon, la Pythie leur répondit : « Qu'ils devaient rapporter dans leur patrie, les restes de

» Thésée, et les conserver religieusement dans l'enceinte de » leur ville. » D'après ces ordres, Cimon, fils de Miltiade, se mit à faire les recherches de ces dépouilles sacrées, et les découvrit enfin, à Scyros, ainsi qu'un fer de lance d'airain et une épée de même métal, qui devaient avoir fait partie des armes de Thésée; il transporta ces restes à Athènes, où les citoyens les reçurent avec les mêmes honneurs que si le héros se fût présenté vivant au milieu d'eux. Ils furent enfin déposés près du Gymnase, au centre de la ville, et l'on institua des fêtes et des jeux en l'honneur de cet événement.

Ceci se passa dans la quatrième année de la 77e Olympiade, 40 ans avant la mort de Périclès, et fait croire que le temple de Thésée fut commencé à cette époque.

La façade de ce temple, bâti en marbre penthélique, est opposée au levant; le fronton paraît avoir été décoré de figures de ronde bosse, fixées dans le tympan par des crampons de fer; on y voit encore quelques trous de scellement, mais aucune des figures n'a été conservée.

Les dix métopes de la façade orientale sont décorés des dix principaux travaux d'Hercule; sur les faces latérales, dans les quatre premiers métopes contigus, on voit huit des travaux de Thésée. Les autres métopes, ainsi que le fronton de la façade occidentale, n'ont jamais été sculptés.

L'Architecte en fut le fameux Micon. Ce temple est entouré d'un péristyle composé de six colonnes sur les façades, et de treize sur les côtés; La longueur du temple même est de 73 pieds, 11 pouces; sa largeur de 26; Il est divisé en pronaos, naos, et opisthodome; Le pronaos et le naos occupent toute la longueur du temple; L'opisthodome est formé par une petite prolongation du mur du Naos jusqu'aux antes.

Sur la même ligne étaient deux colonnes, entre lesquelles était anciennement une grille de bronze.

La largeur du péristyle latéral est de 6 Pieds; la distance d'une colonne à l'autre de 5 pieds 4 pouces et demi, excepté les colonnes des angles, qui ne sont écartées l'une de l'autre que de 4 pieds

9 pouces et demi ; condition qui devait être observée dans l'ordre Dorique pour faire coïncider les triglyphes avec les angles, et rendre toutes les métopes égales; Intérieurement la longueur du Naos est de 40 pieds deux pouces, sa largeur de 20 pieds 7 pouces et demi; L'epaisseur de la muraille est de 2 pieds et demi; le diamètre des colonnes du péristyle, à leur base de 3 pieds 4 pouces; leur hauteur de 19 pieds. La hauteur du temple, à partir des stylobates est de 33 pieds et demi. Si l'on considère attentivement les colonnes, on s'aperçoit qu'elles s'inclinent un peu vers le temple, c'était pour donner plus de solidité à l'édifice et pour le prémunir contre les tremblemens de terre. Les pierres qui supportent les colonnes ont 2 pouces d'épaisseur et 4 pieds et demi de longueur.

Les fondations du temple, dans quelques parties, ont trois rangs de pierres ; vers l'angle nord ouest, on en compte jusqu'à cinq et même six. Ces fondations sont tout entières de pierres Pireïques. Le temple a été posé sur le penchant d'une colline rocailleuse, l'architecte aura préféré cette situation pour lui donner une apparence plus dégagée. Le pavé du temple était de marbre Pentélique. En 1769, un Turc qui se faisait bâtir une maison, le fit enlever pour en faire de la chaux.

Ce temple a la même forme que le Parthénon ; en dépit de l'intempérie des saisons et de la barbarie des siècles passés, il s'est conservé tout entier ; le toit qui le recouvre aujourd'hui est moderne; anciennement l'entrée était du côté de l'est.

Ce furent les Chrétiens qui, en 667, pour faire un autel, détruisirent les deux colonnes qui conduisaient au pronaos. Ils les remplacèrent par un mur de pierre et un tambour de maçonnerie, que l'on a démoli.

Qnant à l'entrée du temple, ils la placèrent à l'ouest, en aggrandissant la petite porte du mur qui séparait le Naos de l'Opisthodome.

Dans le temple, se trouve un bloc de marbre de forme circulaire. Ses quatre inscriptions parallèles semblent indiquer qu'il servait de piédestal à quelque statue; On le creusa, dans la

suite, et on en fit un baptistère; Les murailles intérieures n'étaient pas polies, afin que le stuc dont elles étaient recouvertes, pût tenir plus facilement; On y apperçoit de faibles traces d'ancienne peinture.

En entrant dans le péristyle, on voit sur la frise du pronaos, une rangée de 30 figures en bas relief. Trois divinités d'un côté et trois divinités de l'autre, sont assises sur le roc du mont Olympe; elles séparent les autres figures en trois grouppes. Ces dernières sont dans l'attitude du combat; elles n'ont pour armes qu'un bouclier et des pierres.

Sur la frise de l'episthodome sont 20 figures représentant le combat des Centaures et des Lapithes; les bas-reliefs qui subsistent encore sont presque tous sans tête. Ils annoncent, malgré l'altération que leur ont fait éprouver le temps et les iconoclastes, la main d'un maître habile.

Nous avons dit que le temple était divisé en deux parties : le pronaos et le naos proprement dit; on voit encore dans l'intérieur des traces de cette séparation.

Au sud du temple, deux colonnes sont dégradées à leur base, ainsi que le mur du Naos. En effet, en 1660, les Turcs avaient commencé à détruire le temple de Thesée pour le remplacer par une mosquée. Les grecs les en empêchèrent en leur présentant un ordre obtenu de Constantinople. Deux colonnes près de celles ci ont été ébranlées par le tremblement de terre, qui eut lieu à Athènes, en 1807. En 1821 la foudre a brisé de haut en bas la colonne de l'angle nord-ouest.

Le temple de Thesée sert maintenant de conservatoire des statues, des marbres et des inscriptions, qu'on a trouvé dans différens endroits : c'est une espèce de Musée.

PORTE DE L'AGORA.

Elle est formée par quatre colonnes d'ordre dorique; le diamètre des colonnes est de 6 pieds 4 pouces. Auprès de la porte existe encore un pilastre, sur lequel est gravé un décret de l'empereur Adrien. Entre la porte de l'Agora et le Pécile est maintenant l'é-

glise Catholique et la Caserne des pionniers. Près de la dernière on voit des vases en marbres qui servaient chez les romains pour mesurer le bled. Ces mesures sont au nombre de trois, dont l'une contient la moitié de l'autre.

STOA OU PÉCILE.

Cet emplacement était orné du côté de l'ouest de 14 colonnes, au milieu des quelles était une porte, de manière que l'on comptait sept colonnes d'un côté et 7 de l'autre. Devant cette porte s'élevaient quatre colonnes d'ordre Corinthien. formant vestibule, et cannelées dans la partie supérieure de leur fût. On voit encore sept colonnes d'ordre Corinthien, dont le fût est un monolithe et dont les chapiteaux sont d'une seule pièce. Sur le haut des chapiteaux s'élevait une statue, les trous qui existent en sont la preuve.

Le diamètre des colonnes est de 4 pieds 5 pouces et la distance d'une colonne à l'autre de 10 pieds; celle de la colonne au mur est de deux pieds.

Des quatres colonnes qui formaient vestibule il n'en reste plus qu'une; une autre fut renversée en 1780 par les turcs; la moitié de la troisième a été trouvée dans les fouilles qu'on a faites pour les fondements de la Caserne. Le style de cet édifice est romain et le marbre a été pris au mont Hymette.

Le tout forme un carré, dont l'un des côtés à 376 pieds de longueur et l'autre 252.

Au nord subsiste une grande partie de l'ancien mur, bâti avec des pierres Piréiques.

Au milieu du grand carré sont deux églises, l'une à côté de l'autre, la première située au nord, est dedié à St. Asomatos, l'autre à la Vierge surnommée Megali Panagia; toutes les deux sont bâties sur des murs et des fondements anciens. Près de ces deux églises est une tour bâtie par Lord Elgin; elle sert maintenant d'horloge. Tout l'emplacement est occupé par le marché des commestibles.

Tour Octogone d'Andronicus Cyrrhestes.

Connu sous le nom de Tour des Vents, ce monument, de forme octogone et construit tout en marbre, est orienté de manière que quatre de ses côtés font face aux quatre points cardinaux. Dans sa partie supérieure, il est orné de huit figures allégoriques d'une grande beauté, représentant les différents attributs des vents. Au-dessous de chacune d'elles est tracé un cadran solaire. Sa couverture, d'un mode de construction tout particulier, était terminée à son sommet par une girouette en bronze, représentant un triton: il tenait à la main une baguette dont il indiquait au-dessous de lui la figure correspondante à la direction du vent. Dans sa partie inférieure, elle est décorée de deux portes: l'une à sa face nord-est, l'autre à sa face nord-ouest, et toutes deux précédées d'un petit *porche* à deux colonnes.

A l'intérieur on a retrouvé sur le pavé des cavités et des canaux, dont on explique assez difficilement l'usage. Cependant cet édifice, que Varron appelle l'horloge de Cyrrhestes, paraissant n'avoir en effet, d'autres destinations que celles d'indiquer les heures, la direction des vents et des différentes saisons, on présume que ces canaux sont les restes d'une clepsydre ou horloge d'eau, qui remplaçait le cadran solaire pendant la nuit et les temps couverts. Il est à remarquer que la plinthe où reposent les colonnes, ainsi que l'entablement qu'elles supportent, sont circulaires.

La tête de lion, qui décore la cymaise, est percée et sert de gouttière pour l'écoulement des eaux pluviales.

MONUMENT CHORAGIQUE DE LYSICRATES.

L'opinion du peuple moderne d'Athènes est que le monument dont nous nous occupons, fut construit par Démosthènes pour s'y retirer et s'y livrer tout entier à l'étude. L'inspection seule de ce monument, de six pieds de diamètre intérieur, sans porte, sans fenêtre, et conséquemment totalement privé d'air

et de lumière, suffit pour faire comprendre tout le ridicule de cette fable.

Wheler et Spon, qui parlent de ce monument, ont les premiers remarqué sur son architrave une inscription, dont le sens indique qu'il fut élevé par des citoyens en l'honneur d'un triomphe obtenu par eux dans des jeux publics.

Stuart, d'après des recherches qui nous paraissent consciencieuses, donne plus de détails et s'exprime plus nettement sur la destination de ce monument. Il pense que Lysicrates de Cicyne, de la tribu Acamantide, ayant donné à ses dépens une représentation théâtrale, où les enfans de sa tribu eurent la supériorité, obtint pour récompense, en sa qualité de chorège, un trépied, ainsi que le voulait l'usage alors établi; que pour conserver la mémoire de ce glorieux événement, il fit élever le monument, et qu'il le couronna du trépied choragique qu'il avait reçu. Il ajoute que les trépieds, sculptés entre le chapiteau et la frise, et dont le sujet représentant une des aventures de l'histoire de Bacchus, paraît être aussi celui de la pièce de Lysicrates, peuvent encore servir d'autorité à ses conjectures.

Cette opinion est d'autant plus vraisemblable, qu'un grand nombre d'édifices de ce genre ont autrefois existé dans Athènes. Pausanias parle d'une rue placée près du Prytanée, qui devait son nom à la grande quantité de trépieds qu'on y voyait. Ils étaient d'ordinaire placés dans les temples, et malgré la matière assez commune dont ils étaient souvent formés, ils excitaient presque tous l'admiration par l'élégance et la variété de leurs proportions. Les colonnes ne sont cannelées que dans les demi circonférences qui ne sont point enclavées dans les panneaux. Les autres moitiés sont lisses et d'un diamètre plus petit d'un demi pouce. Les quatre assises inférieures, la base de la colonnade, les fûts des colonnes, l'architrave, la frise, et la coupole, sont autant de parties d'un seul bloc. A l'intérieur les chapiteaux ne sont taillés qu'en masse.

ARC DE THÉSÉE OU D'ADRIEN.

Cet édifice, situé à un quart de mille environ, et au sud-est de l'Acropole, a ses deux faces entièrement semblables et décorées de colonnes corinthiennes. Il est en marbre penthélique, et, comme presque tous les monumens d'Athènes, construit sans ciment. Les blocs de marbre qui le composent sont liés entre eux par des crampons de métal. Malgré la proximité où il est du mur d'enceinte de l'Olympium, sa situation oblique suffit pour indiquer qu'il n'a jamais fait partie de cet édifice. On ignore ce qui peut avoir déterminé à placer aussi près, et d'une manière aussi bizarre, ces deux édifices, qui n'ont aucuns rapports entre eux.

TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN.

Ce temple fut commencé sous le gouvernement de Pisistrate, environ 530 ans avant J. C. par les architectes Antistatès, Calæschros, Antimachidès et Porinos, à qui il en confia la construction. Après sa mort, ses fils en firent continuer les travaux. Dans la suite, ils rencontrèrent tant d'obstacles qu'ils furent obligés de les interrompre, et le temple resta plusieurs siècles inachevé. C'était le modèle le plus parfait que les anciens eussent pu donner d'un temple digne de la majesté du maître des Dieux. Suivant Dicéarque, ce qui en avait été exécuté captivait l'admiration de tous.

Les Athéniens dans les plus florissantes périodes de la république s'affligeaient de le voir inachevé.

Persée, roi de Macédonie entreprit de le finir ; il ne pût en venir à bout. Cependant 356 ans environ après la mort de Pisistrate, 174 ans avant J. C. sous Antiochus Epiphanès, roi de Syrie, l'architecte Romain Cossutius conçut le magnifique édifice d'ordre Corinthien qui porta le nom d'Olympium.

Antiochus fit les plus grands efforts pour le terminer, mais malheureusement il mourut 164 ans avant J. C. sans avoir pu y

parvenir. 78 ans après, Sylla pilla ce temple, il en emporta même des colonnes et des chambranles de portes en bronze pour embellir le temple de Jupiter Capitolin à Rome. Plus tard Auguste et les rois ses alliés y firent travailler. Lorsque Caligula fit transporter au Capitole la statue de Jupiter, le temple n'était pas encore achevé. Il était réservé à Adrien d'y mettre la dernière main. Ce fut lui qui le dédia à Jupiter Olympien, et qui lui érigea une statue colossale 670 ans après que Pisistrate eut jeté les fondements de ce temple. Le monument coûta 7088 talents aux Athéniens. Il était entouré de 124 colonnes d'ordre Corinthien de 6 pieds et demi de diamètre, et d'environ 60 pieds de hauteur. Elles sont posées sur une plate forme en dalles, que supportent des voutes entourées de murailles avec des contreforts en forme de pilastres. Les pierres des fondations sont de la même qualité que celles du Pnyx, dont l'espèce est assez solide. Des pierres du Pirée, comme plus tendres, sont mises au dessus, afin que l'humidité ne les détériore pas.

D'après les ruines de ce temple, la circonférence de la plate-forme était ornée d'un péristyle à trois rangs de colonnes sur les frontons, et à deux rangs sur les parties latérales. La longueur du temple était de 354 pieds et sa largeur de 171. Le mur qui formait l'enceinte existe encore en partie. Il a 463 pieds à l'est et près de 688 au sud.

Sur une portion d'architrave qui unit encore deux colonnes, on remarque une cellule, jadis la demeure d'un hermite. Il est imposible de comprendre comment elle a pu être bâtie sur le chapiteau de ces prodigieuses colonnes, dont la hauteur est de plus de soixante pieds. Ainsi ce vaste temple, auquel les Athéniens travaillèrent pendant sept siècles, que tous les rois de l'Asie voulurent achever, qu'Adrien, maître du monde, eut la gloire de finir; ce temple à succombé sous l'effort du temps, et la cellule d'un solitaire est demeurée debout sur ses débris! une misérable loge de plâtre est portée dans les airs par deux colonnes de marbre, comme si le temps avait voulu exposer à tous les yeux, sur ce magnifique piédestal un monument

de ses triomphes et de ses caprices. Il en reste encore seize colonnes debout ; quoique beaucoup plus hautes que celles du Parthénon, elles sont bien loin d'en avoir la beauté, et la dégénération de l'art s'y fait sentir ; mais comme elles sont isolées et dispersées sur un terrain nu, elles font un effet surprenant, et ressemblent aux palmiers qu'on voit ça et là parmi les ruines.

FONTAINE CALLIRHOÉ.

On y arrive en descendant du temple de Jupiter au sud; elle fut surnommée Enneacrounos, à cause des neuf ouvertures pratiquées par Pisistrate dans le rocher; l'eau est claire et bonne à boire. L'Eleusinion était situé dans l'île formé par l'Ilissus.

STADE.

On y arrive par un pont en ruines, qui avait jadis trois arches, et qui fut construit par Hérode Atticus et détruit en 1774 par un gouverneur Turc, pour en avoir les pierres. Le premier fondateur du Stade fut Lycurgue.

Hérode Atticus le reconstruisit en marbre-blanc et en fit le plus beau monument de ce genre. La longueur de l'arène est de 780 pieds anglais, la largeur au bout des bastions, de 137 pieds et de 276 à l'autre extrémité, pour fournir aux chars la facilité de tourner. Vers la partie orientale du stade on voit à gauche un passage souterrain, pratiqué dans la colline. C'est par là que se retiraient les vaincus. On aperçoit dans le rocher les traces des roues des chars.

Sur la sommité de la colline sud-ouest du Stade s'élevait un temple d'ordre ionique; il était cousacré à la fortune. Sur la colline vis-à-vis on voit un tumulus ; là était enterré Hérode Atticus.

THÉATRE DE BACCHUS.

Il est au sud de la forteresse ; de son enceinte on voit la mer; placé au sud et abrîté contre les vents du nord par l'Acropole,

on y jouit pendant l'hiver d'une température plus douce que dans d'autres endroits, c'est sans doute ce qui fit choisir cet emplacement ; une partie des sièges sont taillés dans le roc de la forteresse, ainsi qu'on peut encore le voir.

Ce Théâtre était un des plus grands et des plus magnifiques: il contenait 30,000 spectateurs, et avait 480 pieds de diamètre. Au sud, on distingue parfaitement les ruines du mur de la scène.

Il existe dans le rocher, au dessus du Théâtre, une caverne qui était consacrée à Bacchus ; sa façade était décorée de pilastres de marbre Pentélique, d'ordre Corinthien.

Au dessus de l'Architrave s'élevaient deux gradins, qui supportaient une statue de Bacchus. Sur les épaules existent des trous faits exprès pous soutenir un trépied, suivant la coutume antique. Cette statue a été transportée en Angleterre. Aux deux extrémités des gradins se trouvaient deux blocs carrés de pierre éleusinienne, supportant des trépieds en bronze.

Les ornemens extérieurs de la grotte furent malheureusement détruits en 1827, par les bombes et les boulets des ennemis, qui firent tomber toute la façade, c'est à dire, les pilastres et l'entablement.

Au dessus de cette caverne à côté de la muraille du fort, s'élèvent deux colonnes d'un hauteur inégale, portant des chapiteaux triangulaires; sur l'une d'elles était placé un trépied, et sur l'autre, où il y avait anciennement aussi un trépied, on plaça plus tard une statue.

Au sud du théâtre est le nouvel hopital militaire ; il est bâti sur les fondations d'un édifice antique; dans les souterains on trouve encore un pavé en mosaïque bien conservé.

THÉATRE D'HÉRODE ATTICUS.

A l'ouest du théâtre de Bacchus, existe une ligne d'arcades, restes d'un portique qui joignait le théâtre de Bacchus à l'Odéon d'Hérode Atticus. C'est sous ce portique, bâti par Eumène, que se réfugiait le peuple pendant la pluie.

Cette ligne se compose de 28 arcades de la même forme et de la même construction que celles de l'Odéon. A côté de ce Portique, à l'ouest, est l'Odéon d'Hérode Atticus. Cet édifice fut bâti par ce riche Athénien en l'honneur de son épouse Régilla, qui était d'une des premières familles de Rome. Elle mourut d'un coup d'apoplexie, et son mari, voulant éterniser sa mémoire, éleva cet édifice, construit après que Pausanias eût écrit son ouvrage sur l'Attique. L'Architecture en est romaine. Quant aux sièges ils sont ruinés, ou cachés sous les décombres. On voit seulement tout à côté du rocher de la forteresse une partie de l'élévation du mur.

La façade vers le sud, offre une saillie au milieu, et deux ailes rentrées vers les extrêmités; la saillie du milieu, où se trouvait la scène, a la forme d'un carré-long.

La ligne basse de la façade est composée de 9 arcades, la ligne supérieure de 4.

Les ailes sont mieux conservées que le reste; elles ont trois rangs d'arcades l'un sur l'autre; les plus basses sont à présent à demi ensevelies. Les arcades des ailes sont plus hautes, mais celles du milieu plus larges; sur la ligne des arcades de la scène, à la hauteur du second rang et en dehors, était une terrasse, où les spectateurs venaient jouir de la vue de la ville. Les arcades de la troisième ligne ont leur évasement à l'extérieur, tandisque celles de la seconde l'ont à l'intérieur, et cela pour permettre aux spectateurs de mieux jouir de la vue de la mer. Au milieu de l'édifice ou de la scène, on voit encore une petite chambre; Tout l'édifice était enduit de stuc et couvert de peintures; des arcades d'un pied et demi d'épaisseur étaient adossées aux portes latérales.

Le diamètre total est intérieurement de 260 pieds anglais; Il pouvait contenir jusqu'à 10,000 spectateurs. L'emplacement de ce Théâtre offre une élévation de 25 pieds, formée de différens débris; il est bâti en pierre Pyraïque, les fondations sont en pierre du Pnyx.

ARÉOPAGE.

C'est la colline toute rocailleuse à l'ouest de l'Acropole. Elle était anciennement consacrée à Mars et se nommait le rocher de Mars; elle paraît avoir été autrefois jointe à la forteresse, mais un tremblement de terre l'en a séparée ; la partie de l'ouest est plus bassse que celle de l'est qui est coupée perpendiculairement.

Du côté du nord, on voit un escalier taillé dans le roc, à côté sont plusieurs niches; sur le sommet du côté du nord, au dessus de l'escalier sont trois sièges en demi cercles; la partie où se trouvaient les sièges à été bouleversée par un tremblement de terre; Vers la partie la plus proche de la forteresse on observe que le rocher est aplani et équarri ; il s'y trouve aussi un escalier.

L'Aréopage, sénat d'Athènes, fut établi sur une colline dans cette ville, la même année qu'Aaron, frère de Moyse, fut sacré grand-sacrificateur l'an du monde 2514, et avant J. C. 1490, sous le règne de Cécrops, et non sous celui de son fils Cranaüs. On dit que Mars y fut accusé le premier par Neptune, dont il avait tué le fils, nommé Halirothius, fable sur laquelle le sophiste Libanius a pris plaisir de faire deux déclamations. Mars y fut absous; on croit que depuis ce tems, cette colline prit le nom d'Aréopage, du mot grec Πάγος, qui veut dire bourg ou place, et de celui d'Arès (Ἄρης), que les grecs donnaient à ce Dieu. Le second jugement des Aréopagites fut celui de Céphale, qui avait tué par accident son épouse Procris; le troisième, celui de Dédale, coupable de la mort de Calus ou Accalus son neveu, et le quatrième celui d'Oreste, accusé du meurtre de sa mère Clytemnestre. Les anciens ne conviennent pas du nombre des Aréopagites; les uns le portent à trente-un, les autres à cinquante-un; il y en a même qui le font monter à plus de cinq cents. Cette diversité fait juger qu'il variait, selon les tems. Plutarque remarque que Solon y changea beaucoup de choses. Ces magistrats étaient perpétuels, et les premiers de la ville. Au reste, ils

ne s'assembloient que la nuit, soit pour être plus recueillis dans la discussion des affaires qu'ils devoient juger, ou pour n'être pas détournés par des objets qui auraient pu exciter leur haine ou leur pitié; il n'était point permis aux avocats de se servir des ornemens de l'éloquence, en défendant leurs cliens. Du tems de Cicéron, les Romains se faisaient recevoir parmi les Aréopagites. C'est en ce lieu que saint Paul étant à Athènes, fut conduit pour rendre raison de la doctrine qu'il prêchoit, et où il fit un discours, dont il prit le sujet, de l'autel dressé au Dieu inconnu, qu'il avait vû dans la ville. Denys, sénateur de l'Areopage, et une femme nommée Damaris, embrassèrent la foi qu'il prêchoit, comme il est rapporté dans le 17 chapitre des actes des apôtres.

La vallée entre l'Aréopage et le Musée était anciennement nommée (creux) Κοῖλη vers l'ouest ou est.

L'église de St. Demetrius est sur l'emplacement de l'ancienne porte Méletide.

Vers le sud de l'Acropole s'élève la colline du Musée; elle tenait ce nom d'un poéte, disciple d'Orphée, qui avait, dit-on, coûtume de se retirer dans cet endroit pour y composer ses vers, et qui étant mort de vieillesse, y fut inhumé. Cette colline était dans l'ancienne enceinte de la ville. Antigone et son fils Démétrius Poliorcètes, la fortifierent à cause de sa position en face de la forteresse. On y voit encore des traces de la muraille qui entourait la ville, elle monte sur le flanc de la montagne. On y a élevé dans la suite un monument à un Syrien nommé Philopappus. Philopappus portait encore à Athènes le nom de Roi. Ce monument était en demi cercle, sa partie convexe ou extérieure regarde la mer Egée. On y voit encore deux niches, et il y en avait une troisième de forme carrée. A l'est, est une statue assise. La niche contigue, ou celle du milieu en forme d'arcade, renferme aussi une statue. Au dessous de la niche on voit en relief le char de triomphe de Trajan, tiré à quatre chevaux.

MUSÉE.

En descendant au nord de la colline du Musée on trouve trois grottes, taillées dans le roc. On les appelle à présent bains ; la division de cette triple grotte parait ressembler à un ancien cachot. A l'extérieur, le rocher est taillé perpendiculairement: cette grotte est appellé vulgairement prison de Socrate.

PNYX.

Le Pnyx était tourné vers la mer; on y apperçoit encore les traces de cette célèbre tribune, audessus de celle que les trente tyrans firent placer dans un sens opposé. Sur le pavés sont des trous taillés dans le roc, quelques uns sont ronds, d'autres carrés. En descendant un peu plus au nord, le roc est taillé perpendiculairement; on y observe des degrès faits exprès plutôt pour soutenir des statues que pour servir de sièges aux magistrats. On remarque dans le même endroit, des traces de roues de voitures; à côté parait encore le massif du rocher qui servait de tribune : il est haut de 5 pieds, sa forme est quadrangulaire, on y monte par trois gradins de chaque côté de la tribune, le rocher est taillé perpendiculairement comme pour former deux ailes. A la surface de celle de l'est, sont des niches dans lesquelles on mettait des ex-votos.

Du côté de la ville, le Pnyx était entouré d'une muraille circulaire, formée de grands blocs de pierre taillés à facettes extraits du lieu même.

Le Pnyx est dominé à l'ouest, par une colline où sont plusieurs grottes et qui était couvertes de Statues de Nymphes.

GROTTE DE PAN.

Au nord, dans le roc de la forteresse était une enceinte consacrée à Pan ; le culte de cette divinité commença pour les Athéniens, après la bataille de Marathon. La forme de cette

grotte est ronde. En y entrant, on voit des niches taillées dans le roc, elle parait avoir été ornée de tableaux votifs. Cette grotte fut regardée comme sacrée et inaccessible, et ceux qui voulaient en approcher devaient se purifier auparavant à la fontaine Cleprydra et y venir les pieds nus sans parler.

L'ACROPOLE.

L'Acropole, jadis si resplendissante, si riche de temples, de statues, de peintures et d'offrandes aux dieux, est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était alors: les ravages du temps et des barbares, le vandalisme des guerres modernes avec leurs bombes et leurs boulets, ont porté la dévastation dans son enceinte, et il ne reste plus de ces monumens magnifiques, que de vastes et imposantes ruines, grotesquement bigarrées de mesquines constructions modernes. On y admire cependant encore les débris des Propylées, le temple de la Victoire Aptère, nouvellement restauré, le temple de Miverve, plus connu sous le nom de Parthénon ou Hécatompédon, et les trois temples groupés, de Minerve Poliade, d'Erechthée, et Pandrose.

Le rocher de la citadelle a 952 pieds de long sur 427 de large à son sommet. Sa forme est à peu près celle d'une ellipse retrécie du côté du mont Hymette: on dirait un piédestal taillé exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient. Sa hauteur est de 178 mètres au dessus du niveau de la mer. En promenant ses regards autour de soi, on a le mont Hymette à l'Est, le Pentelique au nord-est, le Parnès au nord-ouest, les monts Icare, Corydalus ou Égalée à l'ouest; par dessus le premier on apperçoit la cime du Cithéron; au sud-ouest et au midi on voit la mer, le Pirée, les côtes de Salamine, d'Egine, d'Épidaure, et la citadelle de Corinthe. Dans le bassin qui forme cette circonférence, on distingue les collines et la plupart des monuments d'Athènes; au sud ouest, la colline du Musée avec le Mausolée de Philopapus, à l'ouest les rochers de l'Aréopage et de Pnyx, au nord-est ceux du Lycabétus et à l'ost, les hau-

teurs qui dominent le Stade. Au pied de la citadelle même, les débris du théâtre de Bacchus et d'Hérode Atticus ; à la gauche de ces débris, les grandes colonnes isolées du temple de Jupiter Olympien; plus loin encore en tirant vers le nord-est, on apperçoit l'enceinte du Lycée, le cours de l'Ilyssus, et le Stade. Dans la partie de l'ouest et du nord-ouest vers le grand bois d'oliviers, est le Céramique intérieur, et l'Académie, et enfin dans la vallée formée par le Lycabétus et la citadelle, on découvre la ville moderne. Quand le soleil se lève entre les deux cimes du mont Hymette, Athènes, l'Acropole et les débris du Parthénon se colorent des plus belles teintes ; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animent et semblent se mouvoir sur le marbre, par la mobilité des ombres du relief; au loin la mer et le Pirée sont tout resplendissants de lumière, et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brille sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu. De ce point culminant, l'œil est agréablement occupé par la variété des aspects différens des rocs calcinés, des bruyères jaunissantes, des bosquets d'oliviers, des carrés de céréales, des sillons de vignes, des futs de colonne et des ruines antiques et modernes et, au travers de tout cela, des troupeaux de beufs, de moutons et de chèvres, et des paysans conduisant des provisions à la ville.

On se reporte naturellement aux temps anciens : les souvenirs naissent en foule : on se rapelle les causes de la célébrité de ces montagnes dont les noms sont si beaux, de ces îles, de ces mers non moins fameuses, éclairées comme alors d'une lumière éclatante, et l'âme se plonge dans de profondes et melancoliques méditations.

Hérodote dit que la partie sud de la forteresse n'était pas bien fortifiée après la retraite des Mèdes ; qu'elle était seulement défendue par des troncs d'oliviers en guise de palissades. Cimon, fils de Miltiade fit élever des murs dans cette partie avec l'argent provenant de la vente des dépouilles qu'il avait enlevées dans la guerre contre les Perses ; c'est pour quoi ces murailles furent

appelés murs de Cimon. Une partie de ces murailles existent encore, et surtout celle qui avoisine les Propylées; la hauteur du mur du sud est dans quelques endroits de 62 pieds.

Les murailles du nord ont moins souffert que celles du sud, car elles sont presqu'encore entières, surtout vers le nord-ouest, où on voit une partie des murailles bâties sous Thémistocle. On y voit un rang de triglyphes d'ordre dorique, et 14 tambours de colonnes demi cannelées de la grosseur de celles du Parthénon. Il est probable que ces morceaux appartenaient à l'ancien Hecatompedon qui fut brulé par les Perses.

L'unique entrée de la citadelle était par les propylées; toutes les autres parties du rocher sont ou coupées a piç ou fortifiées d'épaisses murailles.

En montant à la forteresse et avant d'arriver aux propylées, on voit à main droite un mur, construit en pierre Pentélique; il a 30 pieds de longueur et 18 de hauteur et est surmonté d'une corniche de marbre Pentélique avec des peintures. On y voit deux niches assez grandes.

En montant un peu plus haut vers la forteresse, à main gauche on voit un piédestal carré, construit avec des pierres de l'Hymette, à 18 pieds de l'aile nord des Propylées et a 38 pieds de la façade du même édifice; il est large de 15 pieds et haut de 27 : le sommet a 18 pieds de large, il fut construit exprès pour soutenir une statue qui pour peu qu'elle eut 12 pieds de hauteur, se trouvait au niveau du chapiteau de la façade des Propyleés.

Ce piédestal est un peu derrière l'angle nord-ouest des Propylées.

La largeur de la forterese, du côté des Propylées est de 182 pieds 11 pouces.

Les Propylées sont en marbre blanc et c' est l' ouvrage le plus parfait de ce genre. Ils furent commencés sous l' archontat d'Euthymènes 437 avant J.C. et leur consruction dura cinq ans. L'architecte en fut Mnéssiclès.

Les Propylées n'occupent pas toute la largeur du rocher, qui leur sert de base, ils s'étendent moins vers le sud que vers le nord.

La longueur de la façade des Propylées est de 76 pieds anglais 11 pouces. Cette façade est composée de 6 colonnes, chacune de 8 blocs. Le diamètre de leur base est de 5 pieds 4 pouces et demi, leur hauteur de 28 pieds. L'espace laissée entre elles servait de première entrée. Ces colonnes ne sont pas toutes séparées par des distances égales. L'entre-colonnement du milieu, qui seul n'a pas de correspondant, est le plus large; les deux qui suivent l'un à droite et l'autre à gauche, sont moins ouverts et égaux entre eux; enfin les deux derniers, c'est-à-dire, celui de l'aile droite, et celui de l'aile gauche, égaux entre eux comme les deux précédens, sont encore plus petits. En effet, l'intervalle entre les deux colonnes du milieu est de 12 pieds 11 pouces, tandis que celui de la 1ère à la seconde en partant du milieu est de chaque côté de 7 pouces et demi, et que celui de la seconde à la dernière n'est toujours pour les deux côtés, que de 5 pieds 11 pouces. Cette différence provient de ce que c'était entre les deux colonnes du milieu que passait la voiture sacrée.

En entrant dans le vestibule par le grand entre-colonnement, on voyait trois colonnes à droite et trois colonnes à gauche. Ces six colonnes sont d'ordre Ionique et forment passage. Leur diamètre est de 3 pieds et leur hauteur de 34. Ces colonnes soutenaient le toit du vestibule. Ensuite venait un mur percé de cinq portes, qui aboutissaient au grand portique regardant du côté du Parthénon.

Le toit des Propylées était plat dans toute sa largeur, c'est-à-dire du nord au sud. Les poutres de marbre qui formaient ce toit étaient placées dans le sens de la largeur du monument et d'un mur à l'autre, on n'en comptait que trois par rangée; deux d'égale grandeur et longues de 24 pieds 2 pouces partaient du mur et venaient s'appuyer sur les colonnes ioniques; l'intervalle existant entre ces deux colonnes était rempli par une troisième, longue de 24 pieds 2 pouces. L'exactitude de ces calculs est démontrée par la longue poutre qui reste sur la grande porte des Propylées. Les portes pratiquées dans le mur transversal ont chacune un escalier composé de quatre dégrés et, pour

passer du portique au sol de la forteresse, on descend un gradin. Le portique oriental est large de 18 pieds. Sa longueur est occupée par 6 colonnes qui gardent la même symétrie que celle de la façade occidentale, et dont les entre-colonnements coincident de la sorte avec les cinq portes du mur de séparation.

Les deux ailes des propylées ne sont pas de même dimension. L'aile du nord a 54 pieds de large et celle du sud n'en a que 23. Leurs frontons se composent d'un mur avec une frise, des triglyphes, et des pilastres placés aux deux angles; on avait donné à ce côté extérieur des ailes une telle simplicité, parcequ'elles fesaient partie de la forteresse. Le côté qui forme un angle avec la façade est composé de trois colonnes d'ordre dorique, ayant 3 pieds de diamètre; elles supportaient un fronton qui était plus bas que la frise du vestibule des Propylées. On arrive par trois degrés de marbre blanc à la base de ces colonnes, qui est la même que celle du portique des Propylées.

Avant d'entrer dans les propylées, à gauche était la Pinacothèque. C'était une salle dans la quelle les Athéniens plaçaient les tableaux de leurs plus fameux peintres.

La Pinacothèque a quatre murailles. La muraille du sud est percée de deux fenêtres au milieu de la porte qui servait d'entrée; on y arrivait par un vestibule large de onze pieds, et soutenu par trois colonnes.

La salle de la Pinacothèque est longue de 35 pieds 1/2 et large de 29 1/2. Elle occupe avec le vestibule toute la largeur de l'aile du nord. Un peu audessus du sol de la Pinacothèque, on voit tout-au tour en relief une bande de marbre Eleusinien.

Les propylées existaient encore en entier en 1956, époque à laquelle les Turcs en firent un magasin à poudre. Le tonnerre ayant frappé cet édifice mit le feu à la poudre qui fit sauter le toit et une maison turque construite au dessus.

TEMPLE DE LA VICTOIRE APTÉROS *(sans ailes)*.

Ce temple qui est aussi appelé temple de Niké (Νίκη), était

à droite des Propylées ; de cet endroit la vue s'étend jusqu'à la mer. Il fut érigé à la mémoire d'Egée. C'est delà, selon Pausanias, qu'il se précipita, lorsqu'il aperçut le vaisseau de Thesée, son fils, revenant avec des voiles noirs. On érigea dans ce temple une statue à la Victoire sans ailes, parceque la nouvelle de la victoire de Thesée n'avait pas précédé le retour du vainqueur. Cette statue tenait une grenade dans la main droite et, un casque dans la gauche. Elle était liée avec des chaines et comme elle était sans ailes, les Athéniens espéraient que cette déesse resterait à jamais parmi eux.

Pour aller dans le temple de la Victoire, on devait passer par une galerie longue de 26 pieds et large de 16. Elle avait du côté des propylées trois colonnes, et du côté de la forteresse un mur avec une petite porte. Au sud de cette galerie, on voyait un mur couronné de triglyphes, et vers le temple de la Victoire 3 colonnes et un bastion qui dépassait un peu l'aile du nord.

Ce temple avait 4 colonnes du côté de l'orient, où se trouve l'entrée, et 4 du côté de l'occident ; chaque colonne était un monolithe orné de 25 cannelures, haute de 11 pieds 8 pouces, et d'une circonférence de 5 pieds à la base. Les entre-colonnemens sont larges de 2 pieds 10 pouces. Le temple est entouré de trois gradins. A l'ouest et au sud, il s'appuyait sur deux murailles de pierre piréique formant bastion. Du côté du nord, il y avait des gradins, et du côté de l'orient un petit portique.

Ce temple à été restauré sous le gouvernement actuel.

PARTHÉNON.

Le Parthénon était le principal ornement de la forteresse ; on le nommait ainsi à cause de la statue de la déesse, qui existait dans ce temple, laquelle avait la dénomination particulière de Παρθένος (la Vierge).

Le temple était aussi nommé Ἑκατόμπεδον, du nom d'un an-

cien temple bâti environ 800 ans avant J. C. qui était ainsi appelé, soit parcequ'il était long de 100 pieds, soit à cause de sa beauté et de sa magnificence. C'est celui qui fut brûlé par Xerxès.

Le plus souvent, on appelait le Parthénon, le temple de Minerve. Le Parthénon est situé sur la plus haute élévation de la forteresse; la surface du rocher fut aplanie en quelques parties, afin que le temple reposât sur un sol égal. Cette surface s'élève à deux pieds au dessus des chapitaux de la façade orientale des Propylées; 12 rangées de pierres Piréïques servent de base au temple; il est bâti en beau marbre Pentélique.

Le Parthénon fut construit du temps de Périclés, par Callicrate et Ictinus, sous la direction de Phidias. Il fut décrit par plusieurs écrivains illustres de la Grèce; leurs descriptions ont été éclaircies et confirmées par les relations de plusieurs voyageurs du moyen âge, qui ont pu voir cet édifice encore presque entier.

Voici ce qu'en dit Georges Wheler, l'un de ces voyageurs: «Cet édifice, placé vers le milieu de la citadelle, est entièrement construit en marbre blanc; il a 227 pieds 7 pouces (anglais) de long, sur 101 pieds 17 pouces de large; on monte au portique qui l'entoure par trois marches qui lui servent de soubassement; les colonnes du portique, au nombre de 46, dont 8 sur chacune des faces antérieures et postérieures, et 15 sur chacune des deux autres faces, sont d'ordre dorique et cannelées. Elles ont 34 pieds de haut sur 6 pieds 2 pouces de diamètre; l'entre-colonne est de 7 pieds 4 pouces; les façades orientales et occidentales sont chacune décorées d'un fronton; la frise, régnant sous le portique tout autour de la *cella*, est ornée d'un bas-relief de la plus grande beauté.» Un mur transversal séparait en deux parties inégales l'intérieur de la *cella*. La plus petite, où l'on entrait d'abord, est désignée par Wheler et Spon, sous le nom de Pronaos. Stuart trouve cette dénomination inexacte, et pense que cette pièce était l'opistodome, ou trésor public: cette salle était décorée de six colonnes. L'autre

partie renfermait un portique à deux étages, aujourd'hui complètement détruit. C'est là qu'était placée cette fameuse statue de Minerve, faite d'ivoire et d'or. A la majesté sublime qui brillait dans les traits et dans toute la figure de Minerve, on reconnaissait aisément la main de Phidias. Les idées de cet artiste avaient un si grand caractère, qu'il a encore mieux réussi à représenter les dieux que les hommes. On eût dit qu'il voyait les seconds de trop haut, et les premiers de fort près. La hauteur de la figure était de vingt six coudées. Elle était debout, couverte de l'égide et d'une longue tunique. Elle tenait d'une main la lance, de l'autre une victoire haute de quatre condées. (1) Son casque, surmonté d'un sphinx, est orné dans les parties latérales, de deux griffons. Sur la face extérieur du bouclier posé aux pieds de la Déesse, Phidias avait représenté le combat des Amazones ; sur l'intérieur celui des Dieux et des Géants; sur la chaussnre celui des Lapithes et des Centaures ; sur le piédestal, la naissance de Pandore, et quantité d'autre sujets. Les parties apparentes du corps étaient en ivoire, excepté les yeux, où l'iris était figuré par une pierre particulière. Cet habile artiste mit dans l'exécution une recherche infinie, et montra que son génie conservait sa superiorité jusque dans les plus petits détails.

La hauteur totale du temple était de 65 pieds.

Les métopes de chaque côté de l'est et de l'ouest, sont au nombre de 14. Sur celles de l'ouest est représentée la bataille des Athéniens contre les Mèdes à Marathon, et sur celles de l'est sont figurés les exploits des héros de la Grèce.

Sur le fronton de l'ouest, 18 Statues en marbres rappellaient les principaux personnages présents a la dispute entre Minerve et Neptune au sujet du nom à donner à la nouvelle ville. Elles furent pillées par Lord Elgin, à l'exception d'une, prise par les Vénitiens, et de deux autres, mutilées, qui existent encore dans leur ancienne situation.

---

(1) La coudée parmi les grecs étant d'un de leurs pieds, et d'un demi-pied en sus, la hauteur de la figure était de 36 de nos pieds et 10 pouces en sus ; et celle de la victoire de 5 de nos pieds et 8 pouces.

Sur le fronton oriental étaient sculptés tous les incidens de la naissance de Minerve. Aux deux angles opposés étaient deux chars trainés par deux chevaux; sur celui du sud on voyait le soleil levant et sur celui du nord le soleil couchant. Des têtes de chevaux existent encore, mais toutes les statues qui ornaient ce fronton furent renversées par l'explosion qui fit sauter une partie du temple. Au nord, les bas-reliefs des métopes, au nombre de trente deux, représentaient la bataille des Athéniens contre les Amazones; ceux du sud celle des Hippocentaures contre les Lapithes. La frise autour de la *cella* représentait la théorie des Panathénées, composée de 180 figures.

Sur les deux angles des frontons des têtes de lions vomissaient les eaux pluviales. Chaque colonne se compose de 12 pièces avec les chapiteaux.

Il est remarquable que dans la construction des murs de la *cella*, on trouve deux morceaux de marbre en long, superposés sur un morceau en large; les trois morceaux sont liés entre eux horizontalement et perpendiculairement avec du fer et du plomb.

La porte du côté de l'ouest existe encore. L'architrave de cette porte à 31 pieds deux pouces anglais de longueur. Cette porte va en retrécissant insensiblement vers le haut.

Les triglyphes autour du temple sont au nombre de 96 et les métopes de 92; leur hauteur est de 4 pieds 3 pouces. Chaque fronton était orné de 14 métopes et les parties latérales de 32.

15 métopes du côté du sud furent enlevée par lord Elgin et sont maintenant dans le Musée britannique. Une autre, appartenant au même côté, se trouve à Paris; et deux dans la forteresse. La frise du côté de l'ouest représente aussi la théorie des Panathénées; elle a à-peu-près 480 pieds de long et contenait plus de trois cent vingt figures en bas reliefs; chaque plate est de 3 pieds 4 pouces de haut.

La procession complète était représentée sur les deux côtés latéraux de l'ouest à l'est, et, doublant les angles nord-est et sud-est, elle se dirigeait vers le milieu de la frise orientale, où étaient sculptées douze divinitée assises, plus grandes que les

autre figures. Six regardaient au sud, et les six autres au nord. Au centre, étaient cinq autres figures représentant deux Archontes ou Archéphores offrant des corbeilles à la Prêtresse; et l'Archonte Roi, recevant le voile sacré des mains d'un jeune homme.

Le Parthénon subsista entier pendant plusieurs siècles, même après avoir été dépouillé de la statue de la déesse. 630 ans après J. C. les Chrétiens le convertirent en église. Lors du siège de l' Acropole par les vénitiens en 1687 une bombe mit le feu à une poudrière placée dans le Parthénon et endommagea considérablement cet édifice. Dans la suite, les turcs brisèrent une partie des pierres de ce temple et les employèrent tant à la construction de la mosquée, qui y existe encore, et de leurs maisons, qu'a relever les murailles de la forteresse du côté du sud.

Temples d'Erechthée, de Minerve Poliade et de Pandrose.

Ces trois temples contigus, situés au nord du Parthénon, en sont distans à peu près de 150 pieds. Celui de l'Est est le temple de Minerve Poliade, à l'ouest de celui-ci est l' Erechthéum; et le Pandrosium qui tirait son nom de la nymphe Pandrose, fille de Cécrops, était contigu au côté sud du temple de Minerve Poliade.

Pausanias raconte que de son temps, on voyait dans l'Erechthéum la source que Neptune fit jaillir, d'un coup de trident, lors de sa dispute avec Minerve, au sujet de la protection d'Athènes.

Dans l'intérieur du Pandrosium florissait aussi l'olivier produit par Minerve, et qui se multiplia dans l'Attique. C'était par de pareils bienfaits que ces divinités aspiraient à donner leur nom à cette ville naissante. Les dieux décidèrent en faveur de Minerve; et pendant longtemps les Athéniens préférèrent l'agriculture au commerce. Depuis qu'il réunirent ces deux sources de richesses, ils élevèrent au même lieu à leurs bienfaiteurs un autel commun qu'ils appellèrent l'autel de l'Oubli. Dans le

temple de Minerve Poliade se conservaient la statue en bois de la déesse, qu'on croyait être tombée du ciel.

Au devant était suspendue une lampe d'or, surmontée d'une palme de même métal, qui se prolongeait jusqu'au plafond. Elle brûlait jour et nuit; on n'y mettait de l'huile qu'une fois l'an, La mèche, d'amiante, ne se consumait jamais, et la fumée s'échappait par un tuyau caché sous la feuille du palmier. On attribuait cet ouvrage à Callimaque. (1) Le travail en était si achevé, qu'on y desirait les graces de la négligence. Il y avait aussi un Hermès, ou statue de Mercure, presqu'entierement caché par des branches de myrte : cette figure, à peu près aussi obscène que celle du Dieu des jardins, semble tellement déplacée dans un temple de vierge, que la superstition seule avait pu empêcher de l'en ôter.

Le Pandrosium, dont l'entablement est supporté par six Cariatides, est le seul temple antique de ce genre qu'on connoisse. Les Statues sont d'une grandeur plus qu'ordinaire, vêtues d'une tunique descendant jusqu'aux pieds; elles portent un fardeau sur la tête, une main soutient une partie de leurs vêtements, l'autre est pendante. Les draperies sont tellement disposées par en bas, qu'elles ont l'apparence d'une colonne cannelée ; outre la tunique, les Cariatides portent une espèce de manteau, et pardessous un troisième vêtement. Leur chevelure bouclée tombe sur leurs epaules. Il y a quelques petites différences dans la forme de leur habillement. Ces trois temples, quoique réunis en un seul édifice ne sont cependant pas sur un même plan horizontal. L'architecte paraît même avoir tâché de donner à chacun une forme spéciale qui ne produisit pas un ensemble symétrique.

(1) Architecte de Corinthe, surnommé par les Athéniens Κατάτεχνος, c'est-à-dire l'industrieux, inventa le chapiteau Corinthien, il en prit, dit-on l'idée d'une plante d'acanthe, qui environnait un panier placé sur le tombeau d'une jeune Corinthienne.

CÉRAMIQUE.

A l'Est de la route qui conduit à Eleusis (l'ancienne voie sacrée) existait jadis le Céramique extérieur ou les Tuileries ; le long du chemin il y avait une quantité de tombeaux, car il n'était pas permis d'enterrer personne en ville. La plupart des citoyens avaient leur sépulture dans leurs maisons de campagne, ou dans des quartiers qui leur étaient assignés hors des murs. Le Céramique était réservé aux guerriers morts dans les combats. Parmi ces tombeaux, on remarquait ceux de Périclés et de quelques autres Athéniens qui n'étaient point morts les armes à la main, mais à qui on avait voulu décerner après leur trépas, les honneurs les plus distingués.

ACADÉMIE.

L'Académie n'était éloignée de la ville que de six Stades. (1) Un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avait autre fois possédé ce grand emplacement; on y voyait un gymnase et un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes et charmantes, embelli par des eaux qui coulaient à l'ombre des platanes, et plusieurs autres espèces d'arbres. A l'entrée, la statue de l'Amour recevait les premiers hommages des visiteurs et dans l'intérieur d'autres divinités avaient des autels; non loin de là, Platon avait fixé sa résidence auprès d'un petit temple, consacré aux Muses, dans une portion de terrain qui lui appartenait. Rien ne fait plus reconnaître cette retraite des sages. Ses premiers platanes sont tombés sons la hache de Sylla, et ceux qu'Adrien y fit peut-être cultiver de nouveau, n'ont point échappé à d'autres barbares. L'autel de l'Amour, celui de Prométhée et celui des Muses ont disparu : tout feu divin s'est éteint dans les bocages où Platon fut si souvent inspiré.

(1) Un quart de lieue.

On a recommencé à faire des jardins et des plantations qui réussissent bien, parcequ'elles peuvent être arosées par le Céphisse. Là, commence le bois d'oliviers; on y trouve çà et là de petites chapelles, dont beaucoup sont dédiées à la Vierge ou à St. Nicolas, Saint très estimé des Athéniens et qui est le Neptune des grècs modernes. Plusieurs de ces chapelles sont bâties sur des fondations de temples ou de monuments antiques. On s'est servi pour les construire d'anciennes pierres, où l'on apperçoit encore des fragments d'inscriptions.

COLONOS.

Vers le nord-ouest, au bas de deux collines rocailleuses existait anciennement le village de Colonos, retraite de Sophocle, où ce grand tragique fit répandre au père d'Antigone, ses dernières larmes. Sur un des monticules sont les traces du temple de Neptune Hippias, qui a été remplacé par une chapelle délaissée, et on est réduit à conjecturer la position de l'autel des Furies, divinités protectrices d'Athènes, qu'on dit avoir été voisin de cet endroit. Thucydide nous apprend que le Hiéron de Neptune voisin de Colonos était situé à dix Stades au nord d'Athènes.

PIRÉE.

Une route carossable conduit D'Athènes au Pirée; la distance est d'environ 8,000 mètres ; elle traverse la forêt d'oliviers, et passe sur un pont en bois, le lit desséché du Céphisse d'Attique. Sur la route, on trouve encore les traces des longs murs.

La nouvelle ville qui est le port de la Capitale, est bâtie sur un plan moderne; on y retrouve en partie les anciens murs d'enceinte, ainsi que l'emplacement des rues antiques.

Le port est bon et spacieux, mais il ne contient plus comme autrefois plusieurs mouillages, cependant les bâtiments de haut bord prefèrent le mouillage de Salamine. Le port du Pirée dé-

crit un arc dont les deux pointes, en se rapprochant, ne laissent qu'un étroit passage. A l'entrée sont des pilastres construits dans la seconde année de la guerre péloponésienne, et à chacun des quels s'attachait une chaine qui servait à fermer le port pour en empêcher l'entrée aux bâtiments ennemis. Au moyen âge, il prit le nom de Porto-Dracone et de Porto-Leone, à cause d'un lion en marbre de grandeur colossale, representé la gueule ouverte du côté de la mer, comme rugissant et prèt à s'élancer sur les vaisseaux qui entraient au port. Ce monument, qui fut transporté en 1686 à Venise, s'y trouve encore à la porte de l'arsenal. Le tombeau de Thémistocle est situé à la pointe S. E. de l'avant-port du Pirée. Ce sépulcre est creusé dans le roc. Les flots, par leurs mouvements réguliers, le couvrent et le découvrent, et il se remplit et se vide tour à tour; à quelques pas delà, on voit sur le rivage les débris d'un monument.

Un peu avant l'entrée, entre l'ile de Salamine et le port, se trouve l'île inculte de Psytalie, où Xerxès, avant la bataille navale de Salamine, fit placer quelques centaines de Perses, qui furent massacrés par les Athéniens.

MUNYCHIE.

A l'est du Pirée est le port de Munychie, d'une forme presque ovale, il a peu de profondeur, son fond est d'un sable fin. Vers le côté occidental on voit les restes d'un temple, vers le Nord-Est de la colline des vestiges d'un théâtre. A la sommité de la même colline, une grotte, assez profonde conduit par des escaliers pratiqués dans le roc au bain de Vénus.

Les premiers habitans de cette péninsule furent des Myniens qui, chassés d'Orchomène par les Thraces, se réfugièrent dans l'Attique; Munychus, fils de Pantacles qui régnait alors dans cette contrée, les accueillit, et ceux-ci par reconnaissance donnèrent à ce lieu le nom de leur bienfaiteur.

PHALÈRE.

Phalère est à l'Est de Munychie. C'était le plus ancien port des Athéniens, sa forme est celle d'un cercle, et n'a présentement que très peu de profondeur ; quelques murailles de sa forteresse existent encore. Son nom dérive de celui du héros Phalerus. De ce port, Thesée partit pour se rendre en Crète, et là aussi Menesthée s'embarqua pour aller au siège de Troie. Il était défendu, comme on peut le voir même à present, par deux murailles bâties régulièrement de blocs de pierres, dontquelques unes ont 9 pieds de longueur et trois d'épaisseur.

Il y a actuellement au Pirée une quarantaine, une douane, et l'école militaire. De ce port partent les bâteaux à vapeur pour Nauplie, Trieste, Syra, Alexandrie, Constantinople et Marseille. Des barques vont journellement à Calamaki, Epidaure, Nauplie, Syra, Salamine, Poros.

MONT HYMETTE.

On arrive au faîte de l'Hymette, en deux heures et demie de marche, laissant le mont Lycabettus à gauche, après avoir traversé l'Ilissus et visité le monastère de Kæsarianì qui est éloigné d'une heure d'Athènes.

Tous les ans, le jour de l'ascension, les populations viennent en foule adorer la Panagia de Kæsarianì, et boire l'eau miraculeuse d'une fontaine qui attend ce jour là tout exprès pour jaillir avec plus de force. Plus de 20,000 personnes d'Athènes et des villages environnans, couvrent la route et contribuent par la variété des costumes et la gaité des pélerins à faire de ce chemin une promenade charmante.

Le sommet le plus élévé du mont Hymette est de 1025 mètres au dessus du niveau de la mer. C'est une montagne aride qui produit encore à present un miel délicieux déjà connu dans l'antiquité. Du sommet, la vue plane sur les six pays les plus remarquables de l'antique Grèce. L'Attique, l'Argolis, l'Achaïe,

l'Arcadie, la Béotie et la Phòcide ; le golfe Saronique la mer d'Egée et l'île Eubée avec sa plus haute montagne, le Delphi.

Route d'Athènes aux carrières de marbre du mont Pentéli.

La route est carossable jusqu'au pied du mont Pentéli, elle passe par Angelò-Kypos(1); on laisse celle qui conduit à Céphissia à gauche, on traverse la plaine de Trikhòcambos, le village de Khalàndri qui est situé dans un bois d'oliviers et après deux heures de marche, on arrive au pied du mont Pentéli.

Le monastère qui a conservé son ancien nom se trouve à un quart de lieue à droite; tout auprès la Duchesse de Plaisance fait construire un chateau.

En gravissant la montagne on voit les carrières antiques d'où ont été pris les marbres pour la construction des principaux monuments d'Athènes et d'où l'on tire, en ce moment, ceux destinés au palais du Roi. Là sont les carrières de ce beau marbre blanc si renommé dans la Grèce et si souvent mis en œuvre par les plus habiles statuaires. Il parait que la nature s'est fait un plaisir de multiplier dans le même endroit les grands hommes, les grands artistes et la matière la plus propre à conserver le souvenir des uns et des autres. Le mont Hymette et d'autres montagnes de l'Attique recèlent dans leur sein de semblables carrières.

Le Pentéli est élevé de 1110 mètres, au dessus du niveau de la mer; on y jouit d'une vue superbe ; d'un côté la plaine d'Athènes, la ville, le port jusqu'au golfe Saronique avec ses îles et les montagnes du Péloponèse; de l'autre côté la plaine de Marathon, le mer d'Egée et les montagnes d'Eubée, au sud la vue s'etend jusqu'au cap Sunium et au nord jusqu'au Parnès. Près de la grande carrière et dans le rocher, il y a une caverne

---

(1) Rem. Afin de faciliter aux voyageurs la juste prononciation des lieux, on a eu soin de mettre l'accent sur la syllabe, qui doit être prononcée longue.

d'environ 250 pieds de profondeur, dont les stalactites sont curieuses; elle mérite d'être visitée; à l'entrée se trouve une petite chapelle. Quelques inscriptions de différens temps faites sur le roc par les ouvriers ; des blocs de marbre à moitié travaillés ; ainsi que des trous carrés taillés dans le rocher pour y appliquer des poutres et rendre la descente des blocs moins dangereuse dans les lieux rapides ; fournissent des indices sur la manière dont les anciens taillaient le marbre et transportaient d'énormes monolythes.

D'ATHÈNES A CÉPHISSIA.

Nous passerons auprès du nouveau Palais du Roi, sans nous y arrêter, il est en construction et promet d'être magnifique. La situation est parfaitement choisie. Si l'exécution répond au plan, de ce Palais, commencera pour la Grèce l'époque de la renaissance des beaux arts que nous tenons d'elle. A gauche, le mont Lycabettus presente ses sommets inégaux d'on l'on extrait l'enorme quantité de pierres necéssaire aux basses-œuvres du Palais du Roi, le monastère Asòmatos bâti sur le penchant de la montagne servant de poudrière, et enfin le village d'Angelò-Kypos au milieu d'un bois d'oliviers ; donnons un coups d'œil à ses délicieux jardins. Laissant l'Ilissus à droite, une route carrossable traverse des plaines cultivées de distance en distance, et nous conduit au charmant village de Maroùssi, remarquable par un bois d'oliviers séculaires; c'est à Maroùssi que les Athéniens modernes vont en villegiature. De là l'œil s'arrête avec plaisir sur plusieurs villages ; sur Heràclie nouvelle colonie militaire dont les 50 maisons blanches sont alignées comme ses soldats ; sur le bourg de Khalàndri qui cache dans ses vallées des vergers abondans en fruits , sur Céphissia , éloigné de 2 heures de la capitale et but de notre visite. Il a conservé son ancien nom, ses frais ombrages , ses eaux vivifiantes et la salubrité de l'air. Il était renommé dans l'antiquité, par la belle maison de campagne d'Hérode Atticus. C'était le

rendez-vous d'été des riches habitans de l'antique Athènes, comme à présent de la haute société moderne et des membres du corps diplomatique.

Le Céphisse prend sa source auprès de l'église St. Sauveur. Il sort de terre avec fracas, circonstance qui porterait à le faire regarder comme le ruisseau de la plaine de Marathon, qui après avoir accompli sa sourse souterraine, vient reproduire au soleil ses ondes fertilisantes.

Nous suivimes le cours du Céphisse au travers des oliviers et des jardins qui ont remplacés les thermes et les parterres d'Hérode Atticus, lieux jadis fréquentés par la jeunesse studieuse d'Athènes ; au milieu de la plaine, vers le S. O. qui reçoit pendant elle la saison pluvieuse, le tribut des eaux de plusieurs versans dont est entrecoupée; dans les bosquets de l'Académie où ses eaux toujours limpides coulaient silencieusement, comme pour ne pas distraire les méditations des sept sages; enfin nous l'apperçùmes passant auprès des fondations du mur septentrional du Pirée et allant se jeter dans la rade de Phalère.

La grotte des Nymphes à Céphissia, située dans la propriété de Mr. Paparigopoulo Consul général Russe, est une des plus belles curiosités naturelles de la Grèce. Nous fumes nous reposer sous ses voluptueux ombrages, où malgré la chaleur d'un soleil brulant nous fimes une delicieuse halte.

D'ATHÈNES A PHYLÉ, PAR KHASSIA.

En sortant par le côté nord de la ville, le chemin coupe un bois d'oliviers traversé par le Céphisse et qu'on passe sur un pont au dessous du village de Lévi. A peu de distance, on arrive à l'embranchement des sentiers qui conduisent à Sepòlia et à Khaïdàri. En avançant vers le mont Icare, on traverse le lit d'un torrent ; le hameau de Ménìdi qu'on croit bâti près de l'emplacement de l'ancien Acharnes reste à droite; a gauche un défilé nomme Dema conduit à Eleusis, en passant sur les

murs bâtis pour en défendre l'entrée. Ces lignes, pratiquées à l'entrée des défilés et presqu'à toutes les anfractuosités des montagnes, avaient fait de la presqu'ile de Cécrops une forteresse qui, si elles étaient convenablement réparées, la rendrait inexpugnable.

La crête des monts Icare et Corydallus est couronnée de tours qui faisaient autrefois partie de ce système de défense. Les village de Dragomàno, de Koukourângi, de Kamaterò et un monastère dédié à St. Jean, sont les particularités principales à noter avant d'arriver à Khassià. C'est des environs de ce village, qui conserve son ancien nom, que descendent les eaux autrefois partagées par des acqueducs entre Eleusis et Athènes : auprès de leurs sources et dans le mont Parnès, est un Nymphœum avec des inscriptions et des ornements d'architecture. A Khassià, le chemin antique quelque fois taillé dans le roc, traverse une prairie et un marais et s'élève vers la montagne jusqu'à Phylé où on arrive après une heure et un quart de marche. C'était anciennement un lieu regardé comme très fort et très important; lorsque Thrasybule eut pris cette forteresse par surprise, il fut en position de se défendre avec peu de monde contre les attaques de l'armée Athénienne commandée par les trente Tyrans. Le Dème de Phylé appartenait à la tribu d'Oenéide; la ville située tout après de l'Acropole, laisse quelques traces dans les soubassements, une source jaillit au pied d'une tour carrée qui complétait avec un mur épais le système de défense du défilé.

La forteresse est sur un mont accessible seulement à l'Est et au Sud, les deux autres côtés sont escarpés. Le tout est d'une forme oblongue, la direction des grands côtés est de l'Est à l'Ouest, sa longueur est de 510 pieds, sa largueur de 210 pieds, il y avait deux entrées, l'une au Sud l'autre à l'Est. A l'angle du Nord-Est se trouve une tour ronde au Sud-Est une tour carrée et une pareille au côté Nord en saillie. La plus grande longueur du mur du nord, dans son état actuel n'a pas plus de 225 pieds. Ici, le rocher était inabordable ainsi qu'a son extrêmité, à cause de son escarpement. On distingue encore 20 assisses de grosses

pierres dans quelques parties du mur, elles ont la forme d'un parallélogramme. On ne connait point au juste le temps de la fondation de Phylé.

Itinéraire d'Athènes a Phylé par Khassia.

	Durée du voyage	
	heures	minut
16 minutes Colonos. 5 m. Chapelle sur une éminence, 4 m. chapelle de St. Melétius, 6 m. Jardins à gauche, 4 m. Céphisse		35.
2 m. église, tumulus, 8 m. deux tumulus à gauche, 2 tours ruinées, 14 m. tumulus, trace d'une tour, 4 m. tumulus, 4 m. blocs de pierres, 23 m. Dragommàno village.		57
5 m. village, 5 m. defilé qui conduit à Eleusis, emplacement d' un dème.		10
30 m. St. Jean monastère, 12 m. ruisseau. 5 m. grotte dans un rocher. 11 m. Khassià village.		58
Prairie, on gravit la montagne en passant plusieurs ruisseaux, Phylé	1	15
Total	3	55

Route d'Athènes au Cap Sunium.

On passe par Angelò-Kypos ; là le chemin qui conduit à Céphissia est laissé à gauche; restant toujours dans la plaine, on arrive à un défilé ouvert entre les monts Pentéli et l'Hymette. Une colonne en marbre blanc avec une inscription du moyen âge existe au pied du mont Hymette; une belle fontaine, des pins odorants, deux chapelles, la vue des hameaux de Leòpesi, de Koursalàs, de Kérateà, signalent le canton de Mesògea, sur lequel domine en se prolongeant une chaîne de monticules. Une tour circulaire sert à fixer le gisement du mont Gargétius, où naquit Épicure. Passant par le village de Papangelàki, on entre avant d'arriver à Jaloù, dans un défilé qui semble avoir été fortifié. Toute cette contrée est couverte de chapelles, la plupart abandonnées ou tombant en ruines, restes d'autant de temples, de monuments ou d'autels sanctifiés par le christianisme. Ici les chemins se séparent: celui à droite mène au village de Bàla, celui à gauche à Jaloù, un peu plus loin un autre chemin à droite conduit à Spàta ; on passe par Palœo-Vràona, et après une de-

(1) On a pris pour bases des calculs des voyages, le temps qu'employe un cheval conduit par l'agoïat ou muletier.

mi-heure, on arrive au village de Vràona ; près de là se trouve une tour à moitié ruinée, et au fond d'un ravin, une fontaine ombragée de saules ; on arrive sur l'emplacement d'un bourg entouré de remparts bastionnés, qu'on croit être l'ancien Brauron, où se célébrait la fête de Diane, divinité titulaire de ce bourg. Sa statue d'une haute antiquité, était celle qu'Iphigénie rapporta de la Tauride. Toutes les filles des Athéniens devaient être vouées à la Déesse après avoir atteint leur cinquième année et avant qu'elles eussent passé la dixième : par suite de ce vœu elles venaient avant de se marier, offrir des sacrifices à la Diane de Brauron.

Bientôt apparait le port Ràphti, nom barbare dérivé d'une statue placée sur un écueil, et que les marins comparent à un tailleur (ῥάπτης). C'est l'ancien mouillage de Prassiæ, lieu fréquenté autrefois pas les navigateurs, et d'où partait annuellement la théorie chargée de porter à Délos les offrandes envoyées par les Hyperboréens. Une chapelle, et le nom de Couroùni conservé à la presqu' île, rappellent le souvenir de Coronée qui fleurit aux mêmes lieux. Une partie du port Ràphti porte encore le nom de Prassiæ. Ce port, bordé de terrains incultes, est fermé par une île qui le met à couvert des vents du S. O. ainsi que par quatre îlots, sur lesquels on trouve des restes d'antiquités. En s'éloignant de Prassiæ, on arrive en une heure de marche au grand village de Keratcà, dont le nom dérive du double sommet du mont Paniès, qui s'élève en forme de cornes (κέρατα), qu'on découvre à une grande distance. Keratcà est éloigné de 7 heures d'Athènes ; ici était assurément l'emplacement d'un grand Dème, ce qui est indiqué par les nombreux restes d'antiquités qui s'y trouvent. En quittant Keratcà, et faisant route à l'orient à travers une plaine onduleuse et cultivée, une route pavée conduit à Metròpisi, village bàti près des ruines de l'ancienne Amphitropée; franchissant ensuite un côteau couvert de pins rabougris, on plonge sur les îles d'Hélène et de Céos, de Cythnos, et de Sériphos. Des monceaux de scories, que les esclaves passaient deux fois au creuset avant de les mettre

en tas, avertissent l'étranger du voisinage des mines du Laurium, et bientôt il arrive à Thoricos, port que les marins ont surnommé Mandrì, à cause de quelques parcs (μάνδρα) établis par les bergers sur les montagnes environnantes.

Nous voici dans un Dème de la tribu Acamantide qui avait consacré le trépied placé sur le monument choragique, vulgairement appelé *Lanterne de Diogène*. Là, on reconnaît les restes d'un temple qui avait sept colonnes au fronton, quatorze sur les côtés, et un développement de quatre-vingt-douze pieds, sur soixante six environ de large; tout auprès, un théâtre de forme oblongue, les restes d'un Acropole, et des décombres qui annoncent l'importance de Thoricos, quoique son port fut moins florissant que le Pirée.

En tournant à droite, on entre dans une chaîne de montagnes appelée Làurion-Oros; on traverse un bois remarquable par des galeries creusée dans le roc, et sans aucune trace de route, car on tenait cette contrée separée de l'Attique. Au haut d'une montagne, on observe les restes d'un fort servant à tenir en respect une contrée habitée presque entièrement par des esclaves; l'aspect montueux de cette extrémité de la presqu'île, se termine au promontoire Sunium, appelé maintenant Cap Colonne et qui était sacré du temps d'Homère. Ménélas à son retour de Troie y fit inhumer son pilote Phrontis. C'est une des plus belles positions de la Grèce, dominant majestueusement la mer; le Cap est escarpé de toutes parts, excepté du côté des terres. Vers le N. O., se trouve la longue chaine de Laurium, qui va se joindre à l'Hymette dans la direction de la campagne d'Athènes à une dixaines de lieues delà. La vue est aussi belle qu'étendue; elle se prolonge vers la partie N. E. jusqu'à l'Eubée, au N. O. jusqu'à Égine et au S. jusqu'à plusieurs îles des Cyclades.

Le Cap Sunium est plus que tout autre endroit exposé à la violence des vents qui soufflent dans plusieurs directions. Le mont Laurium était auparavant le refuge des pirates qui découvraient

les navires à une grande distance, ce qui leur permettait de les attaquer avec avantage.

Les grecs n'excellaient pas moins dans le choix des sites de leurs édifices, que dans l'architecture de ces édifices mêmes. La plupart des promontoires du Péloponèse, de l'Attique, de l'Ionie, et des îles de l'Archipel, étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté : la terre ainsi décorée se présentait aux yeux du nautonnier sous les traits de la vieille Cybèle qui, couronnée de tours et assise au bord du rivage, commandait à Neptune, son fils, de répandre ses flots à ses pieds.

Temple de Minerve Suniade.

La partie supérieure du promontoire de Sunium est couronnée d'un beau temple en marbre blanc d'ordre dorique. Il est construit sur une plate-forme, reposant au Nord et à l'Ouest sur un mur de soutenement composé d'assises en marbre blanc. Sur l'un des côtés de ce mur formant péribole, se trouvent les restes d'un petit temple également d'ordre dorique et en marbre blanc, qu'on suppose avoir dû servir de Propylées à cette enceinte. Vitruve affirme que le temple de Castor dans le cirque de Flaminius à Rome, ressemblait à celui de Minerve à Sunium. Minerve y était adorée sous le nom de Suniade, à cause du promontoire Sunium. On y voit encore debout douze colonnes, un pilastre de la cella, avec une portion correspondante d'architrave, mais le tout est ruiné par le temps ou rongé par les vapeur salines de la mer. Ces colonnes d'ordre dorique sont remarquables en ce qu'elles ne comptent que seize cannelures, contre l'usage qui en voulait vingt et vingt quatre. Une grande quantité de dalles en marbre,

que leur largeur et leur épaisseur régulières ont du faire prendre long-temps pour des fragments de pavage , ne sont autre chose que des bas-reliefs dans l'état le plus complet de dégradation. On remarque quelques traces à peine visibles d'ancienne sculpture, mais comme elles ne présentent maintenant que fort peu de relief, on n'est convaincu qu'ils étaient sculptés que par l'espèce de patine jaunâtre, recouvrant la partie unie de ces marbres et par la blancheur éclatante de celle où se trouvait la sculpture. Il est à supposer que ces bas-reliefs furent tout aussi bien détruits par le temps, que par ces voyageurs animés d'un zèle dangereux, qui, tout en croyant prouver leur goût et leur amour pour les arts de l'antiquité, mutilent ses plus beaux monuments, afin de pouvoir en rapporter quelques fragments informes.

Route par distance d'Athènes à Sunium, par Ràphti et Thoricos.

30 minutes, village d'Angelò-Kypos où sont le cottage de l'Ambassadeur de Russie et le beau jardin du comte Boggiari.-- 47 m. Colonne.-- 7 m. deux chapelles.-- 17 m. deux églises.-- 6 m. Tour, Charvàti village, mont Gargéttius à gauche.-- 13 m. Église à droite, traces d'Antiquités à gauche, tumulus, deux églises.-- 12 m. Papangelàki à droite.-15 m. Chapelle, Jaloù village, chemin qui conduit à Bàla, on y trouve un étang et un lion en marbre.--6 m. Église, route qui conduit à Spàta à droite, ruines d'un dème ou bourg.-59 m. Palæo-Vràona.-27 m. Vràona.-27 m.enceinte d'une ville ancienne, Brauron.-4 m. montée.-2 m. puits.-- 15 m. muraille ancienne. 3 m. vieux murs.-- 17 m. port Ràphti.-- 12 m. défilé et port.-- 4 m. Prassiæ.-- 5 m. murs, culture.-- 15 m. en tournant à droite, torrent, chemin escarpé. 25 m. bois de pins, grotte, anciennes fondations.-- 6 m. fontaine, figuiers entourés de débris d'antiquités.-- 40 m. murs antiques. 3 m. moulin à vent avec des débris antiques.-- 13 m. Kératea.-- 9 m. torrent.-- 14 m. route venant à gauche, tumulus.-- 9 m. voie pavée.-- 15 m. ruines d'Amphitropée.- 12 m. montée, tumulus.-- 34 m. Thoricos.-- 5 m. ruines.-- 6 m. puits, bloc de pierre.-- 18 m. pointe de terre, qui s'avance dans la mer.-- 4 m. baie.-- 5 m. Laurion-Oros.-- 15 m. bois.-- 8 m. monticules, galeries des mineurs.-- 4 m. ruines d'une forteresse.-- 3 m. tour.-- 12 m. Vestiges de plusieurs constructions.- 18 m. puits d'eau saumâtre.-- 19 m. baie dangereuse, par les récifs qui la bordent.-- 34 m. temple de Minerve Suniade où le voyageur se repose sous la colonnade où Platon expliquait à ses disciples le système de sa philosophie.

Distance totale 11 heures 7 minutes.

Retour de Sunium à Athènes par Vàri.

En rétrogradant de Sunium pour se rendre à Athènes, on descend par un sentier très escarpé, entouré de tombeaux sur une plage sabloneuse, et en tournant au N. O. après avoir parcouru une galerie taillée dans le rocher, on entre dans une petite plaine couverte de pins et d'arbres résineux. En quittant la côte à cet endroit, vous parcourez un vallon boisé, aboutissant à Allegràna. Durant un quart de lieue quelques champs de coton tapissent la route jusqu'à une tour de garde-côtes, près de laquelle est située la ferme de Catophégée (le Phégée inférieur).

Anaphlystos et Bésa fleurirent dans cette contrée, où l'on ne rencontre plus que les hameaux de Pànari et d'Anàbasi. Remarquez Olympos assis dans une plaine cultivée, dont toutes les hauteurs environnantes semblent avoir été fortifiées et défendues par des tours; c'est maintenant la solitude de l'Attique jusqu'à Vàri! et pourtant cettc rive occidentale doit avoir été tres peuplée autrefois. Les ruines d'Anaphlystos, au bord de là mer, annoncent que la ville fut considérable. Dans une des églises de Vàri, il reste plusieurs fragments d'une Statue équestre de grande dimension.

Le chemin ordinaire des paysans qui fréquentent le marché d'Athènes, traverse le canton de Mavrovoùni, surnommé Anhydros, à l'extremité méridionale du mont Hymette. C'est la seule voie de communication pour les transports; la halte se fait à Anàgyrous, qu'on regarde comme l'ancienne Agyra. Quant au promontoire Zoster, il s'appelle aujourd'hui Alikè et les lacs Karàshi et Voliasménos sont, suivant toute apparence, un port ensablé.

En approchant de l'Hymette, et un mille après Vàri, une route taillée dans le mont Ràpsane, conduit au Paneïon, ou grotte de Pan, consacrée par Archidamus aux nymphes ; des degrés grossierement taillés, deux chambres, un autel dédié à Apollon, un autre au Grand Tout, la statue mutilée de Cérès ou de Cybele et une tête de lion mal sculptée, reportent les idées du vo-

yageur sur la riante mythologie des grecs. A quarante cinq minutes du Paneïon, on rentre dans la région montueuse d'Anhydros, aux environs du monastère Agios-Cosmàs et du métochi de Dracòni et Trispyrgi, qu'on laisse à main gauche. Des tombeaux, des ruines embarrassent le chemin jusqu'aux environs d'Icarià, village renommé par ses marbres colorés. En descendant de là vers l'Illissus, on rentre bientôt à Athènes.

Route et distances de Sunium par Olympos et Vari à Athènes.

11 minutes, grève sablonneuse du port Sunium.- 13 m. rocher de marbre blanc, tombeaux, monceaux de scories.- 9 m. route taillée dans le rocher.- 16 m. puits d'eau saumâtre, port Còraca.— 52 m. Allegràna.-- 14 m. baie situé à l'ouest.-- 12 m. ruines sur la hauteur.-- 12 m. Kataphégi.-- 11 m. Anaphissos, village, 25 m. Bois de pins.— Pànari, église à gauche, Anàbasi 2 heures de Kératéa.-- 17 m. ruines d'un mur ancien.-- 15 m. église à droite, défilé du mont Olympos.-- 5 m. O'lympos ou Élymbos, tour, cabanes.-- 12 m. Eglise sur une hauteur à gauche, ruines à droite sur une éminence.— 18 m. Tour à gauche, forêt d'arbres resineux.-- 24 m. Plaine couverte de buissons, deux rochers à gauche.- 15 m. défilé, montée et descente ombragées de pins.- 27 m. Plaine, pins, mer à gauche. 12 m. Défilé, rochers superbes de marbre blanc, carrière, traces des roues des chars sur le rocher.- 6 m. deux murailles, emplacement d'un dème.-- 10 m. Trois rangs de murs, tour sur la route.-- 2. m. ruines d'un temple, rempart très fort.-- 8 m puits, ruines d'une Acropole.-- 15 m. muraille moderne.-- 20 m. Anathême (1) tas depierres.-2 m. Vàri, village.-10 m. puits à gauche, tumulus.- 9 m. murailles anciennes.- 4 m. citerne et autres vestiges.-- 5 m. route taillée dans le rocher, église de forme circulaire. ruine à gauche.-- 16 m. Grotte de Pan et des Nymphes.-- 45 Cap Zoster, Agios-Cosmàs, Dracòni Trispyrgi.— 45 m. séparation du Mavrovoùni de l'Hymette.-- 10 m. grandes ruines.-- 10 m. ruines.-- 5 m. ruines considérables.- 3 m. ruines à droite et à gauche.-- 6 m. Tombeaux, murs anciens.-- 2 m. ruines.-- 5 m. torrent, église à droite.-- 10 m. tombeaux, torrent, Brahàmi, village.-- 10 m. route taillée dans le rocher.-- 2 m. torrent.-- 20 m. Athènes.

Total 10 heures.

---

(1) Trophee que les grecs modernes se dressaient contre leurs oppresseurs. Lors qu'ils avaient supplié en vain, lorsqu'ils avaient épuisé toutes les voyes de réclamation, ce peuple privé de journaux, de tribunes, anathématisait ses tyrans et les dévouait à la damnation éternelle.

La cerémonie consistait à maudire un petit morceau de terre; l'opprimé y lançait la pierre de réprobation en disant : Anathême, Anathême, Anathême au réprouvé. Chaque assistant suivait cet exemple. Les passans se joignaient d'intention à leur compatriote malheureux, en jettant la pierre à l'oppresseur et le monceau grossissait! Suivant les idées du peuple, l'anathématisé devenait après sa mort vricolacas

Route d'Athènes à Marathon.

Le chemin passe par le village de Céphissia ; on laisse le Pentéli à droite, la plaine à gauche s'étend jusqu'au pied du mont Parnès ; après avoir traversé le village Apàno Stamàti, le chemin tourne à droite et conduit a la hauteur, d'où une belle vue embrasse la plaine de Marathon, la mer, et l'île d'Eubée : ici la route se divise en deux embranchements; celui de droite conduit, après une descente rapide, au village Vràna, situé au pied du Pentéli Visitez le monastère, il est dans une situation pittoresque, les voyageurs y sont reçus avec beaucoup d'hospitalité. La route suit le pied de la montagne, laissant la plaine à droite, et mène aux villages Béy et Sifféri, situés sur le Charadrus, on entre ensuite dans une vallée où se trouve le village de Marathon, sur l'emplacement de l'ancienne ville; il est eloigné de 7 heures d'Athènes. L'embranchement de gauche descend rapidement par un chemin ferré et tout dégradé, dans la vallée de Marathon, où d'Apàno-Stamati, il y a environ 2 heures de marche.

A trois quarts de lieue de Marathon se trouve la grotte de Pan, sur un monticule pierreux et escarpé; c'est de cette caverne que Pan assista les Athéniens lors de la bataille de Marathon, au dessous, l'abondante source Malaria s'échappe d'un mur circulaire bàti en grosses pierres et passe au travers de plusieurs ruines.

PLAINE DE MARATHON.

Cette plaine est célèbre par la victoire que les Athéniens sous la conduite de Miltiade, y remportèrent contre les Perses. le 7 de boédromion, la troisième année de la soixante-douzième Olympiade, le 29 septembre de l'an 490 avant J. C. Le

---

en revenant, son corps ne se disolvait point dans la tombe, sa postérité s'éteignait affligée d'infirmités, etc.

lendemain arrivèrent deux mille Spartiates ; ils avaient fait, en trois jours et trois nuits, douze cents stades de chemin (environ 46 lieucs et demie) : quoique instruits de la fuite des Perses, ils continuèrent leur route jusqu'à Marathon, et ne craignirent point d'affronter l'aspect des lieux où une nation rivale s'était signalée par de si grands exploits; ils y virent les tentes des Perses encore dressées, la plaine jonchée de morts et couverte de riches dépouilles; ils y trouvèrent Aristide qui veillait avec sa tribu à la conservation du butin et des prisonniers, et ne se retirèrent qu'après avoir donné de justes éloges aux vainqueurs.

L'armée Persane perdit environ six mille quatre cents hommes; celle des Athéniens, cent quatre vingt douze héros ; car il n'y en eut pas un qui, dans cette occasion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé ; Hippias y périt, ainsi que Stésilée et Callimaque, généraux Athéniens.

Les Athéniens n'oublièrent rien pour éterniser le souvenir de ceux qui étaient morts dans le combat. On leur fit des funérailles honorables; leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Ces monuments, sans en excepter ceux des généraux Callimaque et Stésilée, étaient d'une extrême simplicité. La plaine a, dans sa plus grande étendue, à peu près 5 milles de longueur sur deux de large. Le grand tumulus qui, probablement est celui des Perses, est au milieu de la plaine; pour y arriver, il faut traverser le chemin de Marathon ; c'est un monticule de terre au sein duquel on a trouvé des pointes de flèches en cuivre et en pierre, comme celles adoptées par les Ethiopiens qui, d'après Hérodote, servaient dans l'armée Persane : des fouilles plus profondes eussent sans doute procuré la découverte d'objets plus intéressans.

Sur le chemin de ce tumulus à la mer en traversant le marais, on remarque entre autres morceaux de marbre, un archi-trave Corinthien. La supposition la mieux établie est que c'est là que furent enterrés les Athéniens morts à la mémorable bataille de Marathon

RHAMNONTE (*Evreò-Kastro*).

A l'extremité nord de Marathon, laissant à gauche le village de Soùli et après avoir passé le pont, on arrive à la plaine de Rhamnonte, au bout de laquelle, sur une éminence , existent encore les ruines du temple de Thémis et celui de l'implacable Némésis, Déesse de la Vengeance, qui fut construit après la bataille de Marathon. Il ressemblait au temple de Thesée à Athènes, mais il était plus petit.

La statue de la Déesse haute de dix coudées était de la main de Phidias, et méritait d'en être par la beauté du travail. Il y employa un bloc de marbre de Paros, que les Perses avaient apporté en ce lieu pour dresser un trophée. Phidias y fit inscrire le nom de son élève Agoracrite qu' il aimait beaucoup. Plusieurs fragments d' une sculpture magnifique sont encore épars dans la plaine. La descente du temple est rapide ; auprès de la mer s'élève un rocher que couronnent les murailles d'une ancienne forteresse, entourée de vestiges d'une ville antique ; C'est l'emplacement de Rhamnonte appelé maintenant Evreò-Kastro. Il existe dans la forteresse une source très profonde, et plus bas auprès d'un torrent, une autre source forme, dans la saison des pluies, une petite cascade qui, par la continuité de l'action, a blanchi et poli les marbres qui l'entourent. Rhamnonte est eloigné de deux heures de Marathon.

De Ramnonte à Oropos.

1 heure 35 m. En sortant du temple, le chemin de Grammatikò traverse des collines boisées; un ruisseau limpide qui se fait jour au travers du roc, pourrait bien être l'ancien Heruns 1 h. 20 m. Une ancienne tour hellénique, de là le pays offre une vue superbe, à 25 m. Kàlamo, village sur le penchant de la montagne. 1 h. 45 m. descente vers Oropòs, situé à 20 minutes de la mer. Ce village parait-être bâti sur l'emplacement de l'antique Oropòs. Elle était réellement Béotienne, mais, située sur les confins de l'Attique, sa position était importante pour les Athéniens, à cause de leurs relations avec l'île d'Eubée; ils n'en eurent jamais la possession durable qu'après que Philippe l'eut prise.

Total de la route 5 heures 5 minutes.

D'Oropòs à Athènes par Kàlamo.

20 minutes, une église.-- 25 m. après avoir quitté le cap et l'église, on trouve une source et une citerne entourée d'anciennes pierres, c'était probablement le puits sacrée d'Amphiaraüs : Il fut un des chefs de la guerre de Thèbes, et comme il faisait les fonctions de devin, on supposa qu'il rendit des oracles après sa mort. Ceux qui venaient le consulter, devaient s'abstenir de vin pendant vingt-quatre heures, ils immolaient ensuite un bélier auprès de sa statue, étendaient la peau sur le parvis et s'endormaient dessus. Le Dieu, à ce que l'on pretendait, leur apparaissait en songe et répondait à leurs questions. Le temple était à côté, quelques blocs de pièrres paraissent en indiquer l'emplacement. 26 m. On descend la montagne près de Kàlamo, 30 m. On passe un ruisseau, la montagne entrant brusquement dans la plaine forme un contraste assez frappant. Delà, la mer, le chateau de Négroponte et les montagues de l'Eubée, offrent un magnifique panorama, 30 m. Kàlamo, 52 m. Après avoir passé Kapandrìti on arrive à la rivière de Marathon d'où, par des bois de sapins, on arrive après 1. h. 5 m. à la cime des montagnes qui s'étendent entre le Parnès et le Pentéli. Ce pays s'appellait Piræ, 35 m. le Céphisse, 3 h. 20 m. Athènes.

Total de la route 8 heures 3 minutes.

Route de la Plaine de Marathon par le sud du mont Pentéli.

5 minutes. En allant vers l'Ouest du pretendu tumulus des Athéniens sur la plage, et après avoir traversé un marais, on arrive de l'autre côté, au pied du mont Pentéli, 4. m. ayant passé quelques tombeaux, à droite un puits à l'extrêmité de la plaine, 15 m. Tumulus, monceau de pierres; à droite, des oliviers, 21 m. à droite un métocki, 10 m. après avoir tourné à gauche une éminence très remarquable et circulaire, elle parait trop grande pour être artificielle. Peut-être était ce un tumulus commun, 9. m. on traverse le lit d'un torrent, 11 m. Une route escarpée en zig-zag, à gauche se voit un petit village, 15 m. une éminences, 14 m. On descend une autre éminence d'où la plaine s'ouvre au S.E. 12 m. Un grand marbre sépulcral à gauche, le monastère ruiné de Daoùt à droite, dans l'église un sarcophage et un petit chapiteau dorique. Cet endroit était autrefois fortifié et defendait le plus haut passage du versant du mont Pentéli qui traverse le chemin, 4 m. Maison isolée, un joli endroit couvert de myrtes avec une belle vue du mont Hymette. Peut-être cette partie du mont Pentéli à gauche, est celle qu'on appela Rapentosa. Il y avoit anciennement un lieu appelé Daoùs, 53 m. descendant sur le versant du Penteli par un chemin escarpé, on traverse un ruisseau, qui coule d'un point élevé, 18 m. Un autre ruisseau, 10 m. une fontaine à droite, 5. m. vue d'Athènes du haut de la sommité, 35 m on traverse un petit ruisseau, oliviers et champs cultivées, 5. m. Monastère de Pentéli, sur le versant de la montagne, un joli endroit retiré ; l'église est dans un bon état, et les moines sont hospitaliers envers les étrangers. La carrière la plus voisine est éloignée de 16 minutes. La grande carrière est à 41 minutes de distance du monastère, 10 m. pour arriver au chemin carrossable qui conduit à Athènes, 2 heures Athènes.

Total de la route 6 heures 16 minutes.

D'Athènes à Eleusis.

La nouvelle route carrossable d'Athènes à Éleusis continue jusqu'à Thèbes. C'est en partie l'ancienne voie sacrée jadis bordée de monuments qui auraient sufli pour la rendre célèbre, si elle n'eut pas été illustrée par la plus imposante des cérémonies religieuses : Tous les cinq ans, des théories ordinairement composées de plus de trente mille personnes, la parcouraient environnées des pompes et de la magnificence du culte mythologique, en portant la statue de Iacchus au temple d'Eleusis, sanctuaire où se célébraient des mystères qu'il n'était pas permis aux mortels de révéler.

A 20 minutes d'Athènes, au milieu d'une forêt d'oliviers, est à gauche le jardin botanique ; la maison en fut batie par un Wayvode turc qui employa à sa construction le pavé du temple de Thésée ; au sortir du bois, on passe le lit du Céphisse, sur un pont en pierre; montée faible; on apperçoit à droite un monticule sur lequel est la petite chapelle de Hagios Elias; quelques personnes ont pris cette situation pour Aphidné; d'autre, pour le mont Poecile, mais il ne se trouve point de restes antiques à l'appui de leur opinion. De cet endroit, la vue embrasse la magnifique plaine d'Athènes. Les voyageurs qui visitent Athènes arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont : ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'apperçoit que la citadelle, quand on vient de la mer, et le Lycabettus coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. La citadelle est en face, de l'autre côté de la plaine, et semble appuyée sur le mont Hymette qui fait le fond du tableau. Elle présente dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée. Deux petites collines, le Lycabettus et le Musée, s'elèvent au Nord et au Midi de l'Acropole. Entre ces collines et au pied de l'Acropole, Athènes se montre encore belle, malgré les ravages du temps et des barbares. Des montagnes qui se terminent à la mer, forment comme une couronne au bassin d'Athènes qui parait divisé en trois bandes ou régions, courant dans une direction paralèlle du Nord au Midi.

La première de ces régions, et la plus voisine de vous, est inculte et couverte de bruyères; la seconde offre un terrain labouré; la troisième présente un long bois d'oliviers qui s'étend un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant au pied du Lycabettus, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui par sa vieillesse semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie, une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette, en surmonte le niveau et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu-à-peu ses monuments.

On entre presque aussitôt dans le défilé de Gaïdàrion qui s'ouvre entre les monts Corydalus et Icare et à mi-chemin, on arrive au monastère de Daphné, bâti sur les ruines du temple d'Apollon. Les deux dernières colonnes de cet édifice avaient été enlevées par le moderne dévastateur du Parthénon; dans l'église, tombée en ruines, on remarque un Christ et des figures en mosaïque bien conservées; vis-à-vis du monastère est une caserne de gendarmerie; en continuant la route, on voit à droite l'emplacement du temple de Vénus-Philé; dans le rocher se reconnaissent facilement les cadres creusés au ciseau qui contenaient les offrandes des fidèles; de là, un chemin escarpé conduit sur la montagne et mène à Stephàni, d'où la vue est superbe; la route passe entre la mer et les lacs Rhéiti ou sources salées: ici était la plus ancienne division du territoire Athénien et Eleusinien; un des lacs était consacré à Cérès, l'autre à Proserpine. Les prêtres du temple d'Eleusis avaient seuls le droit d'y pêcher; l'eau du lac servait dans les cérémonies de l'initiation. Les anciens regardaient comme un fait certain que les eaux de ces lacs provenaient de l'Euripe. De cet endroit, on voit Eleusis; l'ancien chemin était à droite des lacs Rhéiti au pied des monticules, la trace des ornières creusées par les roues des chars, est encore visible dans plusieurs endroits du rocher; à quelques pas de là, on passe le lit du torrent appelé Céphisse Eleusinien, et on entre dans la plaine de Thria. La route

suit la plaine jusqu'à Eleusis, elle est bordée de ruines des deux côtés, en entrant dans la plaine on voit à gauche la mer et l'île de Salamine, à droite les villages de Stephàni, Kalyvia de Chassià, Màndra et Magoùla; le mont Parnès ferme la plaine. Près d'Eleusis sont les ruines d'un aqueduc de construction romaine, qui conduisait l'eau du mont Parnès à Eleusis. La distance d'Athènes à Eleusis est de 4 heures.

Itinéraire d'Athènes à Eleusis.

En sortant de la ville, on laisse à gauche deux monticules formés de cendres.

4 m. Une église Hagia Triàda à gauche, supposée être située sur l'emplacement de l'ancien Dypilon, mais qui est plutôt la porte Sacrée : à droite un chemin qui mène vers le bois d'oliviers.

15 m. le chemin entre dans le bois d'oliviers ; à gauche, le jardin botanique.

11 m. Après le jardin, un pont près duquel sont des pierres qui paraissent indiquer la voie sacrée. L'église de Hagiòs Sàba sur le fronton de laquelle est une inscription. Là étaient probablement: la maison de Phytalus où Cérès lui apprenait l'art de cultiver les figuiers; et un temple dédié à cette Déesse, à Proserpine, à Minerve et à Neptune.

2 m. On passe une autre branche du Céphisse, l'ancien lit de la rivière est dans le voisinage, mais l'eau en est actuellement absorbée pour l'arrosement des jardins et des oliviers.

9 m. On passe une autre branche du Céphisse et on sort du bois d'oliviers : à droite et à gauche un grand tumulus, et des vestiges de tombeaux et du chemin sacré, 38 m. le chemin monte en passant un torrent, à droite sur un monticule est l'église de Hagios Elìas, dans la montée sont des restes de tombeaux, et près de Daphné, des débris de la muraille qui défendait le passage; à gauche sur le sommet du mont, tour circulaire, probablement Corydallus et à droite sur le sommet de l'Icarus, une autre tour et des murailles qui traversent le passage Dema, c'est d'Hàgios Elìas que l'on a la première vue d'Athènes en venant d'Eleusis.

30 m. à droite une caserne de gendarmerie, à gauche le monastère de Daphné bâti sur les débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique.

1. m. fin du jardin du monastère, le chemin descend, on laisse à droite les traces de la voie sacrée.

30. m. A droite l'emplacement du temple de Vénus-Philé.

15. m. point du mont Kakì-Scàla, à droite un tumulus, le chemin est taillé dans le roc, vue d'Eleusis.

10 m. Le chemin passe entre les lacs Rhéiti et la mer.

4 m. On traverse le Céphisse Eleusinien, moulin à droite, ici commence la plaine de Thria ; un chemin du côté du moulin mène à Stephàni et au passage de Dema.

25. m. Tombeau de Straton, avec des Inscriptions et des fragments de marbre, la tour de Créon était assurément dans le voisinage, à droite un chemin qui conduit par

Calyvia de Khassià à Thèbes, à gauche et à droite de là route, des blocs de pierres carrées sont épars çà et là dans la campagne.

34 m. A gauche un tombeau avec des voutes, qui probablement servaient à l'écoulement des eaux, parceque cette plaine était souvent inondée.

12 m. Église de Hàgios Zacharias en bas d'Eleusis; les colonnes du devant ne sont plus à leur place primitive; près de l'église il y a un puits antique.

Total de la route 4 heures.

ÉLEUSIS.

Eleusis, ancienne ville de l'Attique entre Mégare et le port du Pirée, était une des plus célèbres cités de la Grèce , à cause du temple de Cérès, dite Eleusine, où se célèbraient les mystères. C'est elle même, dit-on, qui en règla les cérémonies. L'origine du temple et de ces mystères si vénérables pour l'antiquité, vient de ce que:

Cerès parcourant la terre, sur les traces de Proserpine enlevée par Pluton, arriva dans la plaine d'Eleusis : flatée de l'accueil qu'elle reçut des habitants et de Céléus roi d'Eleusie , et voulant en témoigner sa satisfaction par deux bienfaits signalés, elle leur enseigna l'agriculture et la connaissance de la doctrine sacrée.

Le temple était sur le penchant et à l'extrêmité orientale de la colline, au dessous était la ville. Aux environs et sur la colline même s'élévaient plusieurs monuments sacrés.

Le temple, construit par les soins de Péricles, en marbre Pentélique, sur le rocher même, qu'on avait aplani, était tourné vers l'Orient. Il était aussi vaste que magnifique, l'enceinte avait du Nord au Midi environ 363 pieds, du levant au couchant environ 307 pieds. Les plus célèbres artistes furent chargés de conduire ces ouvrages à leur perfection.

Il est constant que la ville d'Eleusis a été le seul lieu où l'on ait rendu des honneurs excessifs à Cérès, et que lorsqu'elle à été assiegée, elle ne s'est jamais rendue aux ennemis qu'a condition qu'elle demeurerait toujours en possession du temple de Cérès et de ses mystères. Pour ce qui est des mystères il y en avait de deux sortes, que l'on distinguait en grands et petits: les pre-

miers étaient les mystères de Cérès. Les petits ceux de Proserpine. Ceux-ci, dit-on, furent institués pour Hercule, qui souhaitait d'être initié; comme la loi défendait d'admettre des étrangers, les Athéniens n'osant refuser ce Héros, ni enfreindre la coutume, trouvèrent un expédient, et instituèrent des mystères particuliers, en faveur d'Hercule. Les initiés aux grands mystères s'appellaient *Epoptes*, ceux que l'on admettait aux petits, étaient nommés *Mystes*.

Les Epoptes ou *Ephores*, c'est-à-dire, Inspecteurs, pouvaient après l'année expirée de leur initiation avoir part aux mystères les plus secrêts, aux quels on n'était jamais admis d'abord, mais seulement après une année de noviciat. Ptutarque rapporte comme un exemple particulier et fort rare, la licence que se donna Démétrius d'aller d'un plein saut, où tous les autres ne pouvaient parvenir que par dégré. L'année d'epreuve n'était que pour les privilégiés, car ordinairement ceux qui étaient initiés aux petits mystères devaient attendre cinq ans, avant d'être admis aux grands. Ces deux sortes de mystères se célèbraient aussi en divers temps : les grands, au mois Boédromion, qui répondait à notre mois de juin, où l'on commençait les moissons en ces contrées ; les petits au mois Anthesphorion, qui était au commencement du printemps, et dans la saison des fleurs, en mémoire de celles que cueillait Proserpine avec ses compagnes, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. Les novices étaient couronnés de myrte. Leur robe semblait contracter en cette occasion un tel caractère de sainteté, que la plupart la portaient jusqu'à ce qu'elle fut usée, d'autre en faisaient des langes pour leurs enfants ou la suspendaient au temple. Les Athéniens souhaitaient fort d'être admis à ces mystères, dans l'espérance de mener une vie tranquille et d'avoir une mort paisible et une félicité sans bornes. On persuadait aux initiés qu'ils occuperaient une place distinguée dans les champs Elysées, tandisque les autres habiteraient après leur mort des lieux de ténèbres et d'horreurs.

Pour éviter une pareille alternative, les grecs venaient de

toutes parts, mendier à Eleusis le gage du bonheur qu'on leur annonçait. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens étaient admis aux cérémonies de l'initiation, et ceux qui n'y avaient jamais participé, les sollicitaient avant de mourir, car les menaces et les peintures des peines d'une autre vie, regardées auparavant, comme un sujet de dérision, faisaient alors une impression plus vive sur les esprits, et les remplissaient d'une crainte qui allait quelque fois jusqu'à la faiblesse.

Cependant quelques personnes éclairées ne croyaient pas avoir besoin d'une telle initiation pour être vertueuses. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger et ce refus laissa quelques doutes sur sa religion. Lorsqu'on y exhorta Diogène, il répondit: Patæcion, ce fameux voleur, obtint l'initiation; Epaminondas et Agésilas ne la sollicitèrent jamais. Puis-je croire que le premier sera heureux dans les Champs Élysées, tandis que les seconds seront traînés dans les bourbiers des Enfers?

Parmi les ministres attachés au temple, on en remarquait quatre principaux. Le premier était l'Hiérophante; son nom désigne celui qui révèle les choses saintes, sa principale fonction était d'initier aux mystères. Il paraissait avec une robe distinguée, le front orné d'un diadème, et les cheveux flottants sur ses épaules, il fallait que son âge fut assez mûr pour répondre à la gravité de son ministère, et sa voix assez belle pour se faire écouter avec plaisir. Son sacerdoce était à vie, dès le moment qu'il en était revêtu, il devait s'astreindre au célibat; on prétendait que des frictions de ciguë le mettait en état d'observer cette loi.

Le second ministre portait le flambeau sacré, en mémoire de celui que Cérès alluma au mont Etna, lorsqu'elle courait toute hors d'haleine en cherchant sa fille; il devait purifier ceux qui se présentaient a l'initiation, et avait comme l'hiérophante le droit de ceindre le diadème. Il avait soin d'étendre par terre les peaux des bêtes qui avaient été immolées à Jupiter, afin que le sol du temple ne fut point profané par des criminels; il ne leur était pas permis d'y appuyer les deux pieds, mais ils étaient contraint à se tenir sur le gauche jusqu'à ce qu'ils eussent été purgés. Les

deux autres était le héraut sacré, et l'assistant à l'autel. C'était au premier qu'appartenait le droit d'écarter les profanes et de maintenir le silence et le recueillement parmi les initiés. Il s'écriait à haute voix. « Loin d'ici les profanes, les impies et tous ceux dont l'ame est souillée de crime. » Après cet avertissement, la peine de mort pouvait être decernée contre ceux qui auraient eu la témérité de rester dans l'assemblée. Cette loi inspira tant de respect ou de crainte à Néron qu'il n'osa pas se faire initier.

On choisissait l'Hiérophante dans la maison des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes ; le héraut sacré dans celle des Céryces, qui était une branche des Eumolpides; les deux autres appartenaient à des familles également illustres.

La solemnité de l'initiation durait plusieurs jours, le dernier s'appellait Plemochoë, du nom d'un certain vase dont on se servait pendant la cérémonie. La procession n'allait pas d'une traite, d'Athènes à Eleusis : elle se reposait quelque fois en chemin ; à chaque pause, on chantait des hymnes et l'on faisait quelques sacrifices ; ce que Plutarque nous apprend en la vie d'Alcibiade. On s'arrêtait ordinairement au pont de Céphisse: c'était là que la procession essuyait les plaisanteries grossières d'une nombreuse populace qui pendant les fêtes se tenait dans cette espèce d'embuscade, pour s'egayer aux dépens de tous ceux qui passaient et surtout des personnes les plus distinguées de la république. C'est ainsi que Cérès, disait-on, en arrivant à Eleusis, fut accueillie par une vieille femme nommé Jambé.

Au retour on faisait les mêmes pauses. Quelque fois, lorsque les chemins étaient mauvais, ou que pour quelque autre empêchement, on ne pouvait aller par terre à Eleusis, la procession s'y rendait par mer, et alors le voyage se faisait avec plus de simplicité. Les grecs n'avaient point de cérémonies, où le secret fût observé avec plus de soin, car non seulement ceux qui divulguaient les mystères, étaient punis de mort, mais même ceux qui les avaient écoutés ou entendus: on ne voulait point de commerce avec celui qui les avait une fois profané; on ne voulait ni loger, ni voyager avec lui. Les Crétois étaient les seuls à qui on pouvait les révèler

sans danger, parceque les Athéniens les avaient reçus d'eux ; les fêtes Eleusiniennes n'étaient point différentes de celles appellée Epicleidia ; car Epicleidia ne signifie que *abscondita*, secrets, choses cachées, qu'il n'était point permis de divulguer et sur lesquelles on avait la bouche fermée comme avec une clef. Cela paraît clairement par un passage de Sophocle, qui écrit dans l'Oedipe à Colone, en faisant allusion à ce mot Epicleidia, que les vénérables prêtresses de Cérès ont soin des sacrés mystères; sur lesquels la langue des prêtres eumolpides est fermée avec une clef d'or.

Le lendemain du jour où les cérémonies étaient terminées, le sénat d'Athènes, se rendait à Eleusis d'après la loi de Solon, pour s'informer si tout s'était passé dans l'ordre voulu.

Le temple de Cérès fut pillé par Cléomène roi de Sparte, brulé par les Perses lors de leur fuite de Platée, rebâtit par Ictinos, et de nouveau détruit par Alaric, après quoi, il parait ne s'être jamais plus rélevé de ses ruines.

La ville ou plutôt le village de Lepsina. (Eleusis) occupe maintenant la place où étaient anciennement les monuments sacrés ; en se dirigeant vers la ville, on trouve plusieurs ruines du moyen âge et des débris antiques. D'autres constructions du même temps, détruites ou renversées et quelques fragments de marbre, se voyent au pied d'un monticule qui a probablement servi de base à l'antique Acropole d'Eleusis. Des parties de soubassement, de monuments, des fragments de marbre de grande dimension chargés de moulures, des piédestaux romains portant des inscriptions, se remarquent encore dans la ville. Au N. E. de l'Acropole, sur le penchant du monticule, existent les ruines d'un grand monument de l'ordre jonique grec, dont on trouve divers débris intéressants ; ce sont des fûts de colonnes, des chapiteaux, des parties de moulures, le tout d'un très beau caractère. Le temple semble ecroulé sur lui même. Il presente l'aspect d'une montagne composée d'un tas de colonnes et d'autels. Au milieu de ces restes, on distingue ceux de deux monuments grecs de l'ordre jonique, de proportions dif-

férentes, et une espèce de grand médaillon, dont le centre est orné du buste colossal d'un guerrier cuirassé. La tête du buste n'existe plus, quant à la sculpture elle parait romaine. Au côté droit du temple, il y a une cave, qui a du être un endroit mystérieux, mais le tout est tellement couvert de terre, qu'il est impossible de trouver la communication qu'avait le souterrain avec les édifices sacrées. Peut-être servait-il aux cérémonies préparatoires des postulans à l'initiation? Une colonne du grand temple, ainsi qu'une partie de la muraille du Sud du temple, sont encore visibles maintenant; l'épaisseur étonnante de la muraille donne lieu de croire qu'il y avait des chemins secrets en dedans. Entre le grand temple et la petite chapelle sur le roc, on pourrait probablement découvrir les restes d'un petit temple qui y existait. Les Propylées qui laissent encore de grandes ruines, sont une exacte copie des Propylées d'Athènes. Il y avait un temple de Neptune à Eleusis, mais il y a tant de ruines diverses que rien ne peut indiquer sa situation. Dans la plaine vers le N. E. de la ville, s'élève une petite chapelle décorée intérieurement de deux colonnes Egyptiennes en marbre, sur montées de chapiteaux en feuilles de palmier; deux grands piédestaux circulaires portant des inscriptions romaines, sont encore placés en avant de la porte d'entrée. L'Acropole situé sur la montagne est entouré d'un reste de mur d'enceinte, elle contient sept citernes qui sont a moitié remplies de pierres, une autre citerne d'une dimension plus grande existe à la partie Sud de la montagne. La tour vénitienne qui se trouve à l'extrémité du nord de la citadelle repose sur des fondations antiques. La maçonnerie de l'ancienne Eleusis était polygonale et horizontale ; on retrouve aussi à une très petite distance de l'Acropole, les restes d'un port et d'une jetée antiques, avec des ouvertures pour prévenir l'accumulation du sable dans le port. Au milieu d'une plaine vers le S. E. d'Eleusis et sur l'ancien emplacement de la ville basse, on marche sur des ruines romaines en briques, et sur des amas de décombres qui proviennent sans doute de la destruction d'un monument. L'air est malsain à Eleusis et dans quelques saisons il y règne des fièvres.

Un chemin au travers de la plaine, va d'Eleusis à Menìdi, en passant la muraille de Dema qui défendait l'entrée dans la plaine d'Athènes de ce côté; après avoir outre passé cette muraille où mène un autre chemin de Stephàni, on observe les ruines d'un dème.

Avant d'entrer à Eleusis, on voit à droite dans la plaine, un aqueduc sur des voutes de construction romaine qui menait autrefois les eaux de Chassià à Eleusis.

D'ÉLEUSIS A ELEUTHÈRE *(Gyphtò-Castron, Khan de Kàsa.)*

On suit la route qui conduit à Thèbes et à Livadie et qui a été rendue carrossable; elle passe par le village Màndra éloigné d'une heure d'Eleusis, laissant à droite celui de Magoùla et après 5 heures de marche, on arrive au Khan de Kàsa, qui est au pied du mont Cythéron. Là se trouve une caserne de gendarmerie et à l'Est, sur une montagne escarpée, sont les ruines d'Eleuthère qu'on nomme maintenant Gyphtò-Castron. La montagne offre en plusieurs endroits des rochers à pic et d'après sa situation, la forteresse parait avoir été bàtie pour garder le défilé entre l'Attique et la Béotie. C'était la première ville de l'Attique qu'on trouvait sur le chemin de Thèbes; Strabon dit même que plusieurs la regardaient comme appartenant à la Béotie. La forme de l'enceinte s'étend de l'Est à l'Ouest, sa longueur est de 1080 pieds et sa plus grande largeur de 330 pieds. Les murs qui sont encore bien conservés sont de la même construction que ceux de Mantinée et de Messène, ils sont flanqués de tours carrées en saillie, irrégulièrement placées et encore en assez bon état. Elles avaient deux étages dont chacun contenait deux chambres: le premier étage n'a qu'une seule porte de trois pieds et demi à la base et dont la largeur va en diminuant vers le haut; le second étage a deux entrées et trois petites fenêtres: les murs ont cinq pieds demi de grosseur et la largeur intérieure de chaque côté de la chambre est de 15 pieds. Les murs de la citadelle ont huit pieds d'épaisseur;

on y comptait sept portes dont deux au N, et au S., et les autres à l'Est et à l'Ouest. Les portes ont à la base quatre pieds deux pouces et en haut trois pieds huit pouces. Dans l'intérieur du péribole se trouvent les ruines d'une bâtisse oblongue rectangle, formée par des pierres taillées en polygone.

Au bas de cet Acropole est une fontaine de bonne eau. Au Sud-Est, on trouve encore dans la plaine des soubassements en marbre et leur direction fait croire que là devait être Eleuthère et que les ruines dont on vient de parler pouvaient en être l'Acropole.

D'ÉLEUSIS A MÉGARE.

On laisse l'Acropole d'Eleusis à gauche, on marche au nord pour doubler les coteaux et après une demi-heure de chemin, on se dirige vers le Sud en contournant l'extrêmité du côteau de la partie haute d'Eleusis, qui est entièrement isolée de la chaine des monts Keratàs, nom qui dérive de ce que ses deux sommets paraissent au loin comme deux cornes (Κέρατα) près de là est le puits de Callichore. On parvient presque aussitôt à la mer qui s'enfonce de ce côté dans les terres et on trouve les restes d'une chaussée aboutissante à un petit môle; on commence à gravir la base du mont Keratàs et à s'élever sur son versant en suivant un sentier sablonneux qui domine le canal de Salamine et où sont les traces d'une voie romaine. Après une descente très rapide au milieu des bois de pins, on arrive par une belle plaine couverte d'oliviers jusqu'anx collines qui abritent l'échelle de Psato, située sur le golfe de Corinthe; au Nord elle est fermée par le Cythéron sur lequel on découvre le défile nomme Kandìli, passage affreux entre deux rochers magnifiques. On passe le chemin de Mégare à Thèbes, après quelques instans de marche dans la plaine vous avez à gauche une hauteur couverte de ruines et devant vous une montagne sur laquelle est Mégare, ainsi qu'un moulin à vent bâti sur l'emplacement de l'acropole de cette ville; la distance d'Éleusis à Mégare est de quatre heures.

Mégare.

Mégare, doit son nom, selon quelque historiens, à Mégare, fils de Neptune qui, étant venu au secours de Nisus contre Minos, roi de Crète, fut tué dans un combat, et enterré dans une ville, depuis appellée comme lui. D'autres rapportent que ce fut Mégare, fils d'Apollon, qui donna son nom à cette contrée, après l'avoir conquise. Les Mégariens se vantaient d'avoir donné le jour aux Nymphes Sithnides. Jupiter eut de Thiatré, l'une d'entr'elles, un fils nommé Mégare, qui vivait du tems de Deucalion, et qui s'étant sauvé au tems du déluge sur le mont Géranion, appella ainsi toute la contrée voisine. D'autres assurent que Pandion, roi d'Athènes, eut quatre fils: Egée, Lycus, Pallas et Nisus, et que le pays Mégarien fut le partage de ce dernier. On ajoute que du tems de Codrus, les Héraclides entrèrent dans l'Attique, à la sollicitation des Messéniens et des Corinthiens; et que n'ayant pas eu tout l'avantage qu'ils se promettaient de cette expédition, ils se réfugièrent dans le pays Mégarien, qu'ils tirèrent de la domination Athéniènne, et où ils bâtirent la ville de Mégare, après y avoir établi une colonie de Doriens: ce qui est conforme à ce que rapporte Velleïus Paterculus: »les Péloponésiens,» dit-il, «qui étaient entrés en armes dans l'Attique, bâtirent en se »retirant chez eux, la ville de Mégare, presqu'à égale distance »de Corinthe et d'Athènes. Les Joniens qui occupaient aupa»ravant le pays de Mégare en furent chassés, et les habitans »commencèrent à parler le langage des Doriens leurs associés.» On dit qu'au commencement le pays fut gouverné par douze rois, depuis Cléso, fils de Lelex, prince égyptien jusqu'à Ajax, fils de Télamon. Ensuite les Mégariens vécurent en république, jusqu'à ce qu'ils furent soûmis par les Athéniens, et délivrés par les Héraclides. Les Mégariens eurent diverses guerres à soutenir contre les Athéniens et quelques autres peuples. Ils bâtirent Calcédoine à l'emboûchure du Pont-Euxin, selon Thucydide, qui dit aussi que Lamis partant de Mégare, fonda

en Sicile une colonie sur la rivière de Pantace en un lieu nommé Trotile ; qu'il la transporta depuis à Leonte , et qu'en étant chassé, il bâtit Thapse et y mourut. Après sa mort, ceux qui l'avaient suivi allèrent sous la conduite d'Hyblon , prince du pays, fonder Mégare l'Hybléenne, d'où ils furent chassés 245 ans après par Gelon de Syracuse, mais ils fondèrent auparavant Sélinonte 100 ans après leur premier établissement, c'est-à-dire, selon Eusebe vers la XXXIII olympiade , et l'an 648 avant J. C. On dit que les Mégariens étaient de grands rieurs, d'où est venu le proverbe *Megarensis risus* ; mais c'étaient des gens adroits qui trompaient en riant, ce qui donna naissance à cet autre proverbe: *Megarensis ars*. Au reste, cette ville a produit de grands hommes, surtout Euclide, disciple de Socrate, auteur de la secte dite Mégarique, Stilpon disciple d'Euclide , etc.

Mégare n'est aujourd'hui qu'un village appellé Mégara , avec 4000 habitans, les murs restant encore sont de construction cyclopéenne , ils environnent le sommet de la plus haute des collines qui s'elève au N. O. on peut suivre à partir de là, les soubassements du rempart bastionné qui défendait l'Acropole. Au dessus de cette enceinte, se retrouvent, en remuant le sable,les murs helléniques de la Mégare des Grecs , et les longues murailles qui aboutissaient au mouillage de Nisée. La destruction complete des édifices de Mégare vient de la nature des pierres échinites employées à leur bâtisse, elles sont susceptibles d'un détériorement rapide , c'est pourquoi les rempart construits avec la roche primitive des monts Géraniens, ont résisté au temps , tandisque les temples et les édifices helléniques bâtis en pierre tendre , appelée coquillière (κογχίτης) ou Porique ont disparu. A la place des temples qu'a décrit Pausanias, sont maintenant des églises grecques; au nord de la ville, on voit encore dans la plaine les fondations de la fontaine des Nymphes Sithnides. Des fouilles à 4 pieds de profondeur fairaient retrouver les vestiges du mur qui joignit la ville au port Nisée, éloigné d'une demi heure de Mégare. Nisée s'appèlle maintenant Dòdeka-Ecclesiæ, il y à des restes d'antiquités, et sur une petite

colline ; une fortification vénitienne; cette position, ainsi que la ville, avaient déjà été prises par les Français, en 1204.

DE MÉGARE A CORINTHE, PAR LE MONT GÉRANION.

Deux chemins conduisent de Mégare à Corinthe; l'un près de la mer par Kakì-Skàla, ou les rochcs scironiennes et l'autre par le mont Géranion, maintenant nommé Makriplàgi. Pour aller par la dernière route, on passe par la fontaine des nymphes Sithnides, après deux heures et demi, on approche de la base de la montagne et on découvre la mer de Corinthe et le mont Parnasse; on fait une demi-lieue entre la double perpective des deux golfes et on voit que les monts Oeniens se trouvent séparés de ce côté, des chaines parallèles de l'Attique, comme ils le sont vers Corinthe, des montagne de l'Epidaurie. Ainsi ce groupe escarpé peut être considéré comme un système isolé entre le grand continent de la Grèce et la presqu' île de Morée.

On entre dans le lit desséché de deux torrents qui se rendent au golfe des Alcyons; après une légère montée couverte de pins est le Khan de Kandìli où aboutit le chemin de Thèbes; la vue plane de là, sur la baie de Livàdostros, sur les villages de Pòrto-Germàno regardé comme l'ancienne Aegosthène et de Psàthos, lieu voisin de Pagæ. On monte jusqu'au col des monts Oeniens appelés Aéras, où la Tourmente, en laissant à droite, un torrent qui se décharge dans le golfe de Corinthe; en face deux pics calcaires, servent de points de reconnaissance au navigateur pour se diriger vers les Bonnes-îles (Calà-Nissià) et on entre dans le passage de Kaki-Scàla. Cette descente conduit à une route tracée sur le versant du mont Macryplàgi, en face du golfe de Saros. On domine à gauche sur un terrain inculte, traversé par le torrent du Massacre, qui coule du Nord-Ouest au Sud-Est, lieu horriblement célèbre par l'extermination des Albanais en 1779, par le Visir Hassan Pacha; on gravit une colline d'où l'on descend par un sentier difficile au fond d'une gorge traversée par un ruisseau, qui coule

vers le port Schoenus, arrivant ensuite à une route pavées en dalles schisteuses, on franchit un second coteau, puis un ruisseau, le dernier avant de monter au plateau de Migiais; là sont une source abondante et de grands réservoirs; dans l'espace d'une demi-heure, trois ruisseaux coupent la montée d'une colline argileuse; tout à coup apparaissent les deux mers, la campagne de Corinthe, les montagnes de l'Arcadie, et le Taygête à l'horizon. C'est un des plus beaux tableaux qui puissent se présenter. Mais il s'évanouit comme une scène magique, dès qu'on change de position, à quelques pas de là, tout disparait. Entré dans le lit desséché d'un torrent bordé de distance à d'autres par des rochers, on suit son cours jusqu'au coude qu'il forme pour se rendre au golfe de Corinthe: on voit le chemin qui conduit a Loutràki où sont des eaux thermales, et de là au bourg de Péra-Chôra; continuant à marcher dans la plaine sur le bord de la mer, on arrive après 2 1/4 heures, à Corinthe.

Itinéraire de Mégare par le grand défilé, à Corinthe.

A 10 m. lit d'un torrent, près d'un grand nombre de blocs de pierre. 10 m. on tourne à gauche, 8 m. deux tumulus, 9 m. torrent, base du mont Géranion couverte de halliers, le mont Cythéron restant à la distance de deux milles à droite, 20 m. oliviers, citerne creusée dans le roc, tumulus, 18 m éminences boisées, 30 m. église au pied du mont Cythéron. Arbrisseaux; on aperçoit la baie de Phalère en Attique, 30 m. rochers contre lesquels les Perses lancèrent, dit-on, des flèches, 10 m. soubassements d'un mur antique, 5. m. enceinte présumée de la ville de Tripòdiscos, situé sur un renflement de la base du mont Géranion, 20 m. restes d'antiquités, tumulus à droite, 30 m. baie de Livadòstro, le village de Pòrto-Germanò regardé comme l'ancienne Aegosthène. Psàthos, lieu voisin de Pagæ. Ces villes étaient situées dans deux golfes formés par les projections du mont Cythèron, à 15 m coude ombragé de pins, 30 m. passage anciennement fortifié entre deux sommets des montagnes; il pourrait devenir inexpugnable, 20 m. la vue s'étend, 30 m. croupe du mont Géranion, couvert de pins à droite, large torrent, 35 m. soubassements d'une ancienne muraille, 20 m. descente rapide, 20 m. terrain saccadé et labouré de torrents, ruisseau fourré de myrtes et de grenadiers, carrés de terrain cultivés, séparation du mont Géranion des monts Oeniens, 12 m. ruisseau, 15 m. platane, Migiais, citernes, 20 m. point de vue d'où l'on plonge sur les deux golfes, 6 m. fontaine à droite 21 m. descente vers le golfe de Corinthe, 2 3/4 heures chemin dans la plaine, Corinthe

Total 11 h. 19 minutes.

De Mégare a Corinthe, par Kaki-Scala.

(Roches Scironniennes)

Le chemin qu'on prend ordinairement pour se rendre de Mégare à Corinthe, est par les roches Scironiennes ou Kakì-Scàla; (ce qui veut dire mauvaise route.) on arrive au bord du golfe Saronique après avoir monté par un chemin tres rocailleux un des contreforts, Est, du mont Géranien d'où l'on découvre la mer à gauche; suivant le littoral, on arrive après deux heures de marche, au passage de Kakì-Scàla. Ici, la route est très étroite, elle n'a que 6 pieds et en plusieurs endroits trois seulement de largeur, elle est rude et elevée d'à-peu-près 600 pieds au dessus de la mer, sur la croupe d'une montagne, qui est coupée à pic, et parait porter sa tête dans les cieux; c'est le fameux défilé, d'où l'on dit que Sciron précipitait les voyageurs dans la mer, après les avoir depouillés, et à qui Thésée fit subir le même genre de mort. Rien de si effrayant que ce trajet, au premier coup d'œil; on n'ose arrêter ses regards sur l'âbime; le mugissement des flots semble avertir le voyageur à tout moment, qu'il est suspendu entre la mort et la vie. Bientôt on se familiarise avec le danger et l'on goûte le plaisir d'un spectacle intéressant. Quelquefois des vents impétueux franchissent le sommet des rochers qu'on a à droite, grondent au dessus de votre tête, et, divisés en tourbillons, tombent à plomb sur différents points de la surface de la mer, la bouleversent et la blanchissent d'écume en certain endroits, tandisque dans les espaces intermédiaires, elle reste unie et tranquille. Le voyageur prudent descend de cheval et fait ce court trajet à pied.

La route continue toujours auprès de la mer et mène au village de Kinéta à 3 lieues de Mégare; de là, le chemin passe par Hagios Theòdoros, emplacement de Krommyon, ancien port et chateau des Corinthiens, par un chemin plus commode et plus beau, toujours au bord de mer; on arrive à Kalamàki éloigné de 7 heures de Mégare. Le village de Kalamàki sur l'emplacement de l'ancien port Schœnus, se compose seulement

de quelques petites maisons, d'une douane et d'une caserne pour les gendarmes. Il est situé sur une plage sablonneuse, couverte de petits buissons et au pied de montagnes ombragées par de jeunes pins. Sa position en fait le passage ordinaire des voyageurs qui se rendent de Corinthe à Athènes et dans les îles de l'archipel.

Itinéraire de Kalamaki à Corinthe.

A 15 m. sur la droite vers l'O. un tumulus à 15 m. sur la gauche, les ruines du théâtre et de l'Acropole, à 10 m. on traverse les ruines de la grande muraille, à 50 m. des débris de constructions, à 10 m. on passe un ruisseau, le long duquel existe un reste de construction de mur antique, à 10 m. un village à 27 m. On arrive sur un monticule d'où l'on a une très belle vue de Corinthe et de son Acropole, à 25 m. on monte sur des rochers. Ayant à gauche un amphithéâtre taillé dans le roc, à 21 m. on entre dans Corinthe.

Total de la route 3 heures 3 minutes.

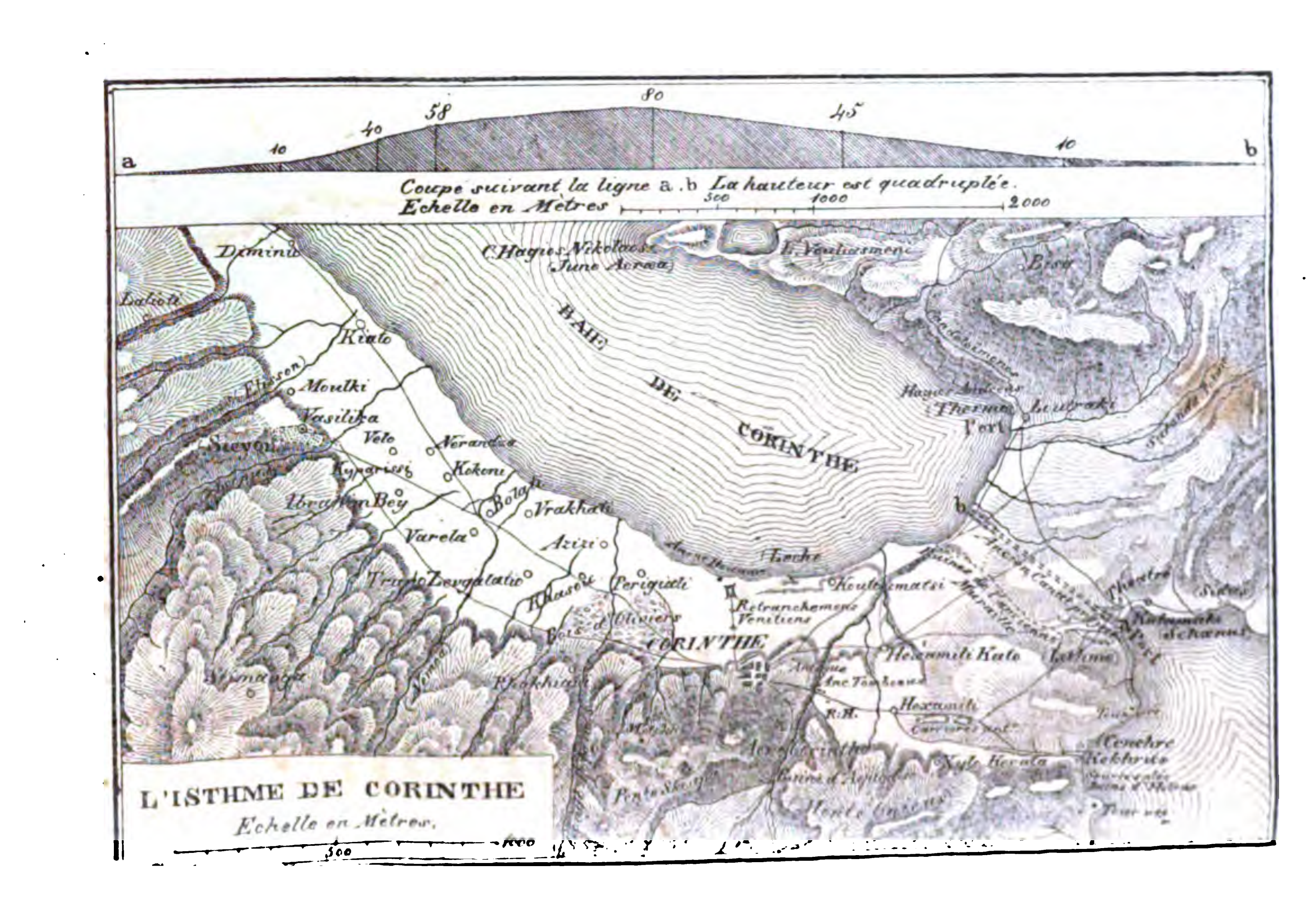
ISTHME DE CORINTHE.

L'Isthme peut-être regardé comme un pont construit par la nature au milieu des mers pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce. On y célèbrait les jeux Isthmiques. Ils furent institués par Sisyphe, l'an 1326 avant J. C., en mémoire de Mélicerte, qui fut changé en Dieu marin, lorsque sa mère Ino se précipita avec lui dans la mer. Son corps ayant été jeté par les flots sur le rivage, Sisyphe lui fit rendre les derniers devoirs et institua des jeux périodiques.

Les jeux Isthmiques avaient lieu tous les cinq ans, ou selon d'autres auteurs, de trois ans en trois ans. Ils furent interrompus pendant plusieurs années, mais Thesée les rétablit en l'honneur de Neptune, et leur donna une organisation nouvelle: suspendus encore une fois pendant quelque temps, par l'oppression violente que Cypsèle fit peser sur ses sujets, ils furent repris par la suite avec plus de splendeur et de magnificence, et durèrent plusieurs siècles. La ruine même de Corinthe ne put en empêcher la célébration. Seulement les Romains ôtèrent aux Corinthiens le droit d'y assister comme juges, pour le donner

aux Sicyoniens, et ne le leur rendirent qu'après le rétablissement de Corinthe. On y disputait, comme aux jeux Olympiques, le prix de la lutte, de la course, du saut, du disque et du javelot. Les vainqueurs y recevaient des guirlandes de feuilles de pins. Le concours était si grand à ces jeux qu'il n'y avait que les principaux membres des villes de la Grèce, qui pussent y être placés. Les Eléens, seuls de tous les Grecs ne s'y trouvaient point, pour éviter l'accomplissement des imprécations que Molione, femme d'Actor, avait faites contre eux s'ils osaient jamais y assister. Enfin ce qui augmentait le lustre de ces jeux, c'est qu'ils tenaient lieu d'Ère aux Corinthiens. Les jeux Isthmiques furent entièrement abolis sous le règne d'Adrien, vers l'an 130 de l'ère chrétienne.

Dans l'année 1837, le gouvernement actuel a fait construire une route carrossable de Kalamàki à Loutràki, pour former une communication entre les golfes de Corinthe et d'Athènes, afin d'éviter le tour du Péloponèse; mais comme Loutràki n'offre pas un abordage sûr, cette entreprise n'a pas eu la réussite qu'on en espérait. De Kalamàki, la route passe auprès des ruines d'un théâtre qui reste à droite. Le point le plus élevé de la route au dessus du niveau de la mer, est de 82 mètres; la vue est superbe et s'étend sur les deux golfes, la route a une longueur de 11,000 mètres et aboutit à Loutràki; en la construisant on trouva les colonnes d'un temple, à 10 minutes de Loutràki est une source chaude qui sert de bain. En allant de Kalamàki à Corinthe, on arrive après 10 minutes au canal commencé par les Romains et qui devait établir une communication entre les golfes de Corinthe et d'Athènes, parceque les navigateurs d'alors, peu expérimentés n'osaient affronter la mer orageuse qui s'étend depuis l'île de Crète jusqu'au Cap Malée en Laconie. On disait alors, en manière de proverbe: avant de doubler ce cap, «oubliez ce que vous avez de plus cher au monde.» La longueur de l'Isthme, là où devait être creusé le canal, est de 5,900 mètres; sur la partie la plus élevée on voit douze trous ou puisards qui ont une circonférence de 16 pieds carrés creusés pour



a
b
10
40
58
80
45
10
Coupe suivant la ligne a.b La hauteur est quadruplée.
Echelle en Mètres
500
1000
2000
BAIE DE CORINTHE
C. Hagios Nikolaos
Domina
Lalioti
Kiato
Moulki
Vasilika
Sicyon
Velo
Neranda
Kokoni
Kyparissi
Ibrahim Bey
Bolati
Vrakhati
Varela
Azizi
Leche
Koutomatsi
Perigiali
Retranchemens Vénitiens
CORINTHE
Bois d'Oliviers
Hexamili Kato
Hexamili
Isthme
Therma
Port
Loutraki
Theatre
Cenchre
Kekhries
L'ISTHME DE CORINTHE
Echelle en Mètres.
500

essayer la nature du sol du rocher avant d'éxécuter la coupure à travers de l'Isthme qui a été souvent l'objet de différentes spéculations. Le terrain est en quelques endroits de 80 mètres au dessus du niveau de la mer, de sorte que l'entreprise serait gigantesque.

Les anciens ont souvent renoncé à couper l'Isthme par un canal, à cause des craintes, fondées sur des idées fausses, relativement à l'équilibre des eaux entre les mers opposées. Mais si les anciens se trompèrent sur ce point, il n'ignorèrent pas que le golfe de Corinthe, comme tous les Euripes, était sujet à un mouvement périodique. Le flux et le reflux sont peu sensibles aux environs de Patras et jusqu'aux châteaux de Morée, mais ils se font plus sentir dans la baie de Salone, où la mer s'élève et s'abaisse de six en six heures, de manière à couvrir et à laisser à sec, une grande étendue de son rivage. Au reste, ce phénomène n'est bien remarquable que dans cette partie du canal où l'on peut déterminer l'imbat et le reversement des eaux, occasionnés par le changement périodique des vents, qu'il faut se garder de confondre avec les marées.

La variation des brises a lieu deux fois dans vingt-quatre heures, lorsqu'elle n'est point contrariée par des vents extraordinaires. En été, deux heures avant le passage du soleil au méridien, les eaux commencent à rentrer ; et le vent qui s'élève à la partie du Nord-Ouest, donne le signal du départ pour l'intérieur du golfe. Il n'est pas rare alors de faire le trajet de Patras à Corinthe, à la faveur de son impulsion et de la direction des courants, dans l'espace de huit à dix heures. En même temps que les vaisseaux levent l'ancre à Patras pour l'intérieur du golfe on voit arriver les caboteurs de Céphalonie, d'Ithaque et de Missolonghi, poussés par les brises anti-éoliennes qui ne s'étendent pas au-delà des Oxyes, à la hauteur des quelles il règne des vents et des mouvements sous-marins diamétralement opposés.

Vers minuit la scène change. Comme dans le sein Ambracique, le reversement des eaux s'opère et le retour des naviga-

teurs a lieu au moyen des brises qui soufflent des plus hautes montagnes de la Moree et de la Romélie. Tel est l'ordre naturel de la navigation du golfe de Corinthe sauf les exceptions suivantes. Il arrive par exemple, après le solstice d'été et jusqu'à la fin de la canicule, que le vent d'Est défend l'entrée de cette mer pendant des semaines entières. Alors l'air est frais à Vostitza et sur la côte septentrionale du canal, tandis qu'il est brulant à Patras, où l'on ne commence à respirer qu'après le coucher du soleil. Pendant l'automne, les vents du Sud-Ouest et de l'Occident qui sont accompagnés d'averses avec des intervalles de chaleur, élèvent à leur tour des trombes marines dans les lieux les plus larges du golfe. L'atmosphère est chargée d'électricité, les tonnerres se succèdent et le gonflement de la mer ne finit qu'au moment où les vents passent au nord.

A 20 minute du canal, dans la direction de Corinthe, on voit sur la route qui y conduit, l'enceinte d'une Acropole, dont les murs construits en pierres appareillés par assises, se lient d'un côté à une grande muraille élévée suivant le même système et qui traversait l'Isthme le long d'un ravin.

Près de l'enceinte de l'Acropole, à l'Ouest, sont encore les restes d'un théâtre ou amphithéâtre dont la construction en blocage formé de pierrailles, remonte au temps du bas Empire. Les murailles de l'enceinte et celles qui traversaient l'Isthme, datent de la même époque. Quelques fragments de colonnes appartenant à des monuments plus antiques sont épars çà et là parmi les ruines. Le mur qui traversait l'Isthme avait une longueur de 7500 mètres; ce lieu fut nommé Hexamilion, parceque sa longueur avait à-peu-près 6 milles. Il est difficile de dire à quelle époque fut construit pour la 1ère fois, le mur de l'Isthme, nous savons d'après Hérodote, qu'après la mort de Léonidas, les Péloponésiens craignant une invasion des Perses, détruisirent la route Scironiènne et bâtirent en toute hâte un mur sur l'Isthme ; au temps d'Épaminondas, l'Isthme fut fortifié par les Spartiates et les Athéniens. Dans la suite, ce boulevard a été souvent démoli et rétabli : sous l'Empereur Valérien, pour s'opposer à l'irru-

ption des Scythes et sous l'empereur Justinien, qui y ajouta 153 tours. En 1413, l'empereur Emanuel le fit encore relever.

Amurat II ayant levé le siège de Constantinople en 1424, fit démolir l'Hexamilion, nonobstant la paix qu'il venait de conclure avec l'empereur grec. Les Vénitiens, pour conserver leurs possessions dans la Morée projettèrent de rétablir ce rempart, et en 1463, l'amiral Louis Lorédanos, débarqua des troupes, et les joignit à celles de Bertolds d'Este, pour les employer conjointement à un si grand ouvrage. Ils y firent travailler trente mille ouvriers, qui en quinze jours de tems le conduisirent à sa perfection, en y ajoûtant des doubles fossés, et cent trente-six tours. Les infidèles vinrent attaquer cette forte muraille, mais ils furent repoussés, et se retranchèrent aux environs. Loredano alla au siège de Corinthe, et peu de temps après Bertolds se rendit au camp, où il reçut un coup de pierre qui termina sa vie. Bertino de Calcinato, qui prit après lui le commandement de l'armée, craignant l'approche du Beglierbey, qui s'avançait à la tête de quatre-vingt mille hommes, abandonna le siège, et la défense de cette fameuse muraille, qui avait occasionné une dépense incroyable. En 1696 les Vénitiens la rétablirent de nouveau.

CORINTHE.

Corinthe, ville de la Grèce dans la Morée, est située près de l'Isthme, c'est-à-dire, de cette petite langue ou col de terre, qui joint la Morée à la Grèce, entre le golfe de Lepanto, et celui d'Egine. On croit que Sisyphe, fils d'Eole, la bâtit environ l'an 1438 avant J. C., et du monde 2597. Elle fut appellée diversement Centhyre, Epopé, Ephire, et ayant été sauvée du feu et rebâtie par Corinthus, fils de Pélops ou d'Oreste, elle prit le nom de ce second fondateur. On lui donna aussi le nom d'Héliopolis, ou ville du soleil. Elle était défendue par une citadelle, qu'on appellait Acro-Corinthe, bâtie sur la croupe d'une montagne. Les Corinthiens établirent diverses colonies : la se-

conde année de la XIX Olympiade et 703 ans avant J. C., ils bâtirent la ville de Corcyre, depuis Corfou, dans l'isle de ce nom. Avant de se former en république, leur ville avait été gouvernée par des rois Sisyphe, et ses successeurs la possedèrent environ 308 ans, jusqu'à ce que les Héraclides, descendus d'Hercule, s'étant saisis du Péloponèse, sous la conduite de Témène, Cresphonte et Aristodème; environ cinquante-cinq ans aprés la prise de Troye, Alétès chassa Doride et Hyantides, et s'y établit l'an 2895 du monde, et 1130 avant J. C. ; il règna 35 ans, et eut pour successeur Ixion. On compte douze rois de cette famille, pendant les 323 ans qu'elle a gouvernée, jusqu'à Automène, qui ne régna qu'un an. Il mourut, selon les uns, ou fut déposé, selon les autres, environ l'an 807 avant J. C. On lui substitua un magistrat annuel, qu'ils appellaient Prytane. L'an 658 avant J. C., Cypsèle et ensuite son fils Périandre, usurpèrent une espèce de tyrannie sur les Corinthiens, et la tinrent l'un trente, et l'autre quarante-quatre années. Corinthe eut depuis, beaucoup de part aux guerres qui se firent dans la Grèce. Léocrates général des Athéniens, les défit sous la LXXX Olympiade, l'an 459 avant J. C. Vinqt ans après et sous la LXXXV Olympiade, la guerre de Corinthe fut comme le prélude de celle du Péloponèse, si célèbre dans l'histoire grecque. L'an 243 avant J. C., Aratus préteur des Achéens, surprit la citadelle de Corinthe, et en chassa la garnison qu'y tenait Antigonus Gonatus, roi de Macédoine. Cette ville avait eu aussi part aux malheurs de la Grèce, sous les règnes de Philippe de Macédoine, d'Alexandre le grand, et de leurs successeurs. Cicéron dit que cette ville est une des trois que les romains reconnurent seules capables de soûtenir le poids d'un grand empire, et de devenir Capitale. Strabon nous apprend qu'on lui donnait ordinairement l'épithete de sourcilleuse, et que la situation de son Acro-Corinthe la faisait considérer comme la forteresse de toute la Grèce. Seule, elle a mérité qu'on dit: «qu'il n'était pas permis à chacun d'y aborder» *non licet omnibus adire Corinthum*, ou, comme dit plus

élegamment Horace, *non cuivis homini contingit adire Corinthum* D'autres disent que ce proverbe prenait son origine de Laïs courtisanne de Corinthe, qui demandait des sommes excessives à ses amans; ce qui fit dire à Démosthène, qu'il n'achetait pas si cher un repentir. Corinthe a produit d'excellens ouvriers, et surtout des peintres, des architectes et des sculpteurs. Enfin elle fut misérablement détruite par les romains, la troisième année de la CLVIII Olympiade, et 146 avant J. C. Lucius Mummius, qui commandait l'armée, avait soumis toute l'Achaïe, ce qui lui valut le surnom d'Achaïque. On ne saurait s'imaginer combien de richesses se perdirent, et furent consumées par le feu, à la prise de Corinthe: on dit que le métal si fameux, qu'on appelle airain de Corinthe, et dont on faisait tant de cas, n'était que des restes de cet embrasement; d'autres disent que les Corinthiens plongeaint, dans la fontaine Pyrène, leur cuivre au sortir de la fournaise, pour lui donner une meilleure qualité. Jules-César fit rebâtir et repeupler cette ville dont il fit une colonie romaine nommée *Laus Julia Corinthus*. S. Paul y prêcha la foi chrétienne et y demeura un an et demi. Il écrivit depuis aux Corinthiens les deux épîtres que nous avons encore. Sous les empereurs d'Orient, Corinthe fut métropole, soumise au patriarcat de Constantinople, et eût pour suffragans, Zante et Céphalonie: elle était métropole de la Grèce, lorsque saint Paul vint y prêcher l'évangile. Saint Eraste le tresorier, saint Crispe, S. Caïus, étaient de cette ville, de même que Phebée et d'autres saints du temps de cet apôtre. Elle fut aussi dans la suite une métropole ecclésiastique, tant sous les empereurs de Constantinople, que sous les Vénitiens. Saint Crispe et saint Caïus, furent baptisés de la main mêms de saint Paul; ce qui est arrivé à peu de personnes. Le premier était chef de la synagogue des Juifs de Corinthe; et l'on dit qu'il fut depuis évêque de l'île d'Égine, près de la côte d'Attique; Saint Caïus était macédonien, mais il demeurait à Corinthe; lorsque saint Paul y arriva, il le logea chez lui. Le bourg de Cencres ou Cenchrea était le port de Corinthe, du côté de l'Asie. Les Chrétiens y avaient aussi une

église, dès le temps de saint Paul; Phebée en était diaconesse. Saint Denys fut évêque de Corinthe, du temps d'Adrien. Saint Cyriaque célèbre anachorète de Palestine, était né à Corinthe en 448.

Corinthe, située sur le chemin de tous les conquérants, fut pillée en 261, par les Hérules, qui saccagèrent Argos et Sparte. En 395, elle éprouva les fureurs des hordes d'Alaric, et Stilicon général de l'Empereur lui fut aussi funeste que les Barbares dont il la délivra. Exposée aux incursions des Scytho-slaves, elle avait été délivrée de leur joug quand elle passa, ainsi que la Morée, sous la domination des Français au commencement du treizième siècle. En 1205, le seigneur de Champlitte assiégea Corinthe, gouvernée alors par Léon Sgouros de Nauplie, qui avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur Alexis, veuve du célèbre Mourzuphle, il prit la ville basse et s'y retrancha comme aux temps anciens, afin de réduire par la famine une citadelle qui ne pouvait être emportée de vive force.

Cette ville tomba depuis sous la domination des vénitiens, et Mahomet II. empereur des Turcs, s'en rendit maître en 1458 Corinthe fut pillée et rançonnée en 1612, par Vagueras, commandeur de l'ordre de Malte, chef de la langue de Provence. Elle fut reprise en 1687 par les Vénitiens, après la victoire qu'ils remportèrent proche de Patras. Le séraskier ayant perdu la bataille, se sauva à Corinthe avec le reste de son armée; mais le généralissime Morosini le poursuivit avec sa flotte augmentée de quatorze Galiotes qui avaient été prises sous les châteaux de Lépante, pendant que le comte de Konigsmark s'avança pour s'y rendre par terre; le désespoir où le Séraskier se vit, de ne pouvoir se défendre, le porta à mettre le feu aux magasins, et aux principaux endroits de la ville: après quoi il prit la fuite vers les montagnes de Thèbes, et abandonna ainsi Corinthe et toute la Morée. Les Vénitiens firent promptement éteindre le feu, et se rendirent maîtres de la ville et de la citadelle. Le 3 juillet 1715, le grand vizir parut devant Corinthe qui capitula cinq jours après. Elle resta au pouvoir des turcs

qui la remirent aux Grecs, par capitulation le 26 janvier 1822; reprise au mois de juillet par Dramali Pacha, (1) elle fut définitivement occupée en 1823, par les Grecs qui en restèrent possesseurs.

---

(1) Kiamil-Bey de Corinthe, s'étant trouvé à Tripolitza au moment où les Grecs mirent le siège devant cette place, n avait pu regagner sa citadelle de l'Acro-Corinthe. Il était le plus riche propriétaire de la Morée et issu d'une des familles les plus anciennes et les plus considérées de l'empire;on l'avait epargné lors du massacre,espérant par son entremise la capitulation de l'Acropole; trainé en esclave au pied de ces remparts qui jadis ne s'ouvraient qu'a sa voix, et dans lesquels depuis un siècle, nul chrétien ne pénétrait, il n'avait plus qu'une occassion de manifester sa puissance, c'était en ordonnant à ses soldats, à ses fidèles serviteur, à sa famille, qui s'y trouvaient renfermés, de livrer cette redoutable enceinte à ses ennemis. Sur une invitation de sa part, que l'on n'obtint qu'après des menaces terribles et réitérées, des pour-parlers s'ouvrirent avec les assiégés de l'Acro-Corinthe qui consentirent à remettre la citadelle aux conditions déjà stipulées dans les capitulations de Malvoisie et de Navarin.

Des excès deplorables suivirent la chute de cette forteresse. Les bandes irrégulières qui en formaient le blocus, et d'autres amenées par le fils de Colocotroni s'introduisirent dans l'intérieur. Des meurtres, des vengeances signalèrent leur entrée. Le Kiaïa-bey, à son arrivée dans le Péloponèse, jeta dans l'Acro-Corinthe une partie des Albanais venus avec lui d'Epire. Leurs frères pris dans Tripolitza, qui, seuls entre tous les Musulmans renfermés dans cette place,avaient obtenu de quitter la péninsule à condition de ne plus porter les armes contre les Grecs et d'entrer dans les rangs de leurs compatriotes restés fidèles à Ali-Pascha, ne tardèrent pas à trahir leur serment en passant sous les drapeaux de Kourchid. Ceux de l'Acro-Corinthe portèrent la peine de ce parjure : tous furent égorgés. Ainsi dans cette guerre d'extermination, on vengeait la violation de la foi jurée, en la violant encore.

L'opulent Kiamil-Bey, ce Sybarite sur qui la fortune s'était plue à répandre ses faveurs, dont la vie n'avait été qu'un cercle de délices et de plaisirs, avait perdu en un jour, liberté, grandeur, richesses ! cependant de plus cuisantes douleurs l'attendaient, car tous les trésors, qu'on lui supposait encore, n'étaient point entre les mains des vainqueurs. Cette forteresse imposante, naguère sa propriété et sa gloire, devait lui servir de prison et peu après de tombeau. Du lieu où on le renferma, sa vue planait sur ces fertiles campagne de Sicyone et de la Mégaride, sur ces riches vignobles, sur ces maisons de plaisance qui bordaient la mer de Crissa, et dont il avait été l'heureux possesseur. Ramenait-il ses regards au dessous de lui, il appercevait ce vaste palais bâti par ses ancêtres, ces bains voluptueux, ce harem autrefois peuplé de beautés empressées à lui plaire, ces riants bosquets d'orangers et de jasmins et ces canaux qui'y entretenaient la fraicheur, detruits, renversés de fond en comble. Victime déplorable des jeux de la fortune il devait voir ses nombreux enfants, son orgueil et son espoir, expirer en détail, et son epouse déshonorée, pour ains' dire, sous ses yeux.

Le 1 juillet, Dramali partit des rives du Pené et arriva le 13 a l'entrée du grand Dervent, defilé de l Isthme non moins formidable que celui des Thermophyles, mais 1800 hommes de milice du canton de Tripolitza, chargés de defendre ce defilé, prirent la fuite

Du temps de Pausanias, Corinthe offrait encore des restes de sa grandeur passée, entre autres, un théâtre un stade de marbre blanc, un temple de Neptune orné d'un grand nombre de statues, et contenant dans son enceinte le temple de Palémon et l'autel des Cyclopes. Mais si Corinthe avait conservé quelques restes intéressants de ses anciens monuments la plupart étaient de ceux qu'Auguste avait érigés lorsqu'il rétablit cette ville. Presque tous ces monuments s'élevaient sur la place publique, comme celui de la Fortune; le Pantheon en était voisin,

---

à la vue de ces masses d'infidèles. Ils portèrent l'alarme dans toute la péninsule. Dramali énorgueilli de ce succès, monte sur l'Air, endroit élévé de la Corinthie et signale son entré dans le Péloponèse par une décharge générale de son artillerie, il y revêt de la charge de grand prévôt des chemins, un Albanais nommé Moustapha Tsolaki et distribue les provinces de la péninsule à plusieurs avides Beys de l'Albanie. La garnison de l'Acro-Corinthe éprouva la première les pernicieux effets de la fuite des Grecs: effrayée de voir l'armée ennemie descendre des monts Géraniens, sans que le passage lui eut été contesté sur aucun point du long espace qu'elle avait déjà parcouru, elle n'attendit pas qu'elle fut au pied des remparts : le commandant de l'Acro-Corinthe, privé de tout talent militaire, est saisi d'épouvante et délaisse cette forteresse, que le gouvernement avait confié à sa garde. Au lieu d'emmener Kiamil-bey qui s'y trouvait renfermé et pour lequel on aurait pu obtenir une rançon considérable, ils l'égorgèrent ! Telle fut la fin du meilleur des Turcs que la fortune ait fait tomber entre les mains des Grecs. L'apparition des colonnes ennemie qui put lui donner quelques espérance de voir ses fers brisés, fut le signal de sa mort. Il périt sans avoir declaré où étaient les trésors qu'on lui supposait encore, bien que tous les moyens eussent été mis en œuvre pour obtenir de lui cette révélation. Depuis longtemps, on l'avait privé de toutes ces douceurs dont les musulmans contractent l'habitude dès l'enfance et qui deviennent pour eux de véritables nécessités; ne pouvant plus disposer, même d'une pipe, on le voyait aspirer avec avidité la fumée dont ses gardes remplissaient sa prison.

Il ne resta dans l'Acro-Corinthe que l'épouse de cet infortuné et cinq femmes de sa suite qui avaient été comme elle, victimes de l'incontinence d'Achiléas, et auxquelles pour cette raison sans doute il laissa la vie.

Dramali vint le 14 au soir, camper avec son armée entre Corinthe et le rivage de la mer, à une distance assez considérable de la forteresse pour n'avoir rien à craindre de son artillerie. Surpris de la tranquillité des Grecs, il redoutait quelque embûche, mais l'épouse de Kiamil-bey, couverte d'un long voile, entourée de ses esclaves, le reçoit aux portes et lui indiquant l'enclos d'un jardin, dans lequel étaient enfouis les trésors de son mari, elle le supplie, les larmes aux yeux, de venger sa mort, lui ayant fait savoir la fuite de la garnison, il se hâta de prendre possession de l'Acro-Corinthe. Arrivé si aisément à sa destination, il se voyait maître, sans le sacrifice d'un seul homme d'une position formidable, regardée à juste titre comme la clef du Péloponèse, et dont l'investissement eût paralysé une partie de ses forces.

beaucoup de statues ornaient ces temples et la place publique dominée par le temple d'Octavie sœur d'Auguste. Des Propylées se présentaient au sortir de la place, par le chemin qui conduit à Lechée; un peu plus loin, on arrivait à l'entrée de la fontaine Pyrène, elle était ornée de marbre blanc, l'eau en était très bonne. Dans divers endroits de la ville, étaient construits des bains ; les plus renommés étaient contigus au temple de Neptune. Euryclès, Spartiate, les avait bâti et orné de marbre, de différentes espèces et surtout de marbres des carrières de Crocée en Laconie. A droite de la route, conduisant de la place publique à Sicyone, était un temple d'Apollon et un peu plus loin, la fontaine de Glaucée au dessus de laquelle s'élévait l'Odéon. Tout auprès, on remarquait le tombeau des enfants de Médée. Le temple de Minerve Chalinitis était voisin de ce tombeau, et dans la direction du théâtre qui dominait le temple de Jupiter Coriphée. L'ancien gymnase et la fontaine de Lerne n'étaient pas très éloignés du théâtre et avoisinaient le gymnase, auprès duquel se voyaient encore deux temples dédiés l'un à Jupiter, et l'autre à Esculape.

Corinthe était suivant tous les auteurs, une des plus belles et des plus florissantes villes de la Grèce. Les femmes se faisaient distinguer par leur beauté, les hommes par l'amour du gain et des plaisirs ; ils ruinaient leur santé dans les excès de la table, et l'amour n'était chez eux qu'une licence effrénée. Loin d'en rougir, ils cherchaient à la justifier par une institution qui semblait leur en faire un devoir. Vénus était leur principale divinité, ils lui avaient consacré des Courtisannes chargées de leur ménager sa protection ; dans les grandes calamités, dans les dangers éminents, elles assistaient aux sacrifices et marchaient en procession avec les autres citoyens, en chantant des hymnes sacrés. A l'arrivé de Xerxès, on implora leur crédit et on leur attribue la gloire d'avoir sauvé la Grèce. Un si beau triomphe multiplia cette espèce de prétresses. Les particuliers qui voulaient assurer le succès de leurs entreprises, promettaient d'offrir à Vénus, un certain nombre de courtisannes qu'ils fai-

saient venir de divers endroits. On en comptait plus de mille dans cette ville. Elles attiraient les marchands étrangers; elles ruinaient en peu de jour, un equipage entier. Les Corinthiens montraient avec beaucoup de complaisance le tombeau de la fameuse Laïs, sur lequel était une lionne qui tenait un bélier dans ses pattes de devant. Aujourd'hui il ne reste presque plus rien de cette ville autrefois si opulente, rien de son antique splendeur.

Sur le point le plus élevé de la ville, se retrouvent les ruines d'un temple, cinq colonnes de la façade restent encore de bout, ainsi que deux de la partie latérale, presque toutes surmontées d'architraves; elles sont en pièrre calcaire et étaient couvertes d'un stuc, qui les revèt encore en plusieurs endroits.

Les proportions de ce temple sont lourdes. Les fùts des colonnes sont d'un seul morceau jusqu'aux filets du dessous des chapiteaux; audessus et près de la ville moderne, on reconnait un reste d'amphithéâtre taillé dans le roc. En parcourant les ruines de la ville, et en descendant vers la mer, on ne retrouve plus que quelques décombres, parmi lesquelles gisent des fragments de colonnes de marbres, des bas reliefs et des inscriptions mutilées, des ruines de bains, des caves, des fontaines, et quelques ruines romaines en briques. La fontaine si transparente et si pure, que les anciens vénéraient comme une divinité, roule encore vers la mer ses ondes argentées. Toutes les révolutions qui ont bouleversé Corinthe n'ont pu interrompre son cours, ni altérer la limpidité de ses eaux. En suivant la même direction, on découvre sous les roches, des grottes d'où l'eau tombe comme de la pluie; il y a aux environs un rocher dans lequel est taillée une salle de forme carrée qui se divise en trois galerie parallèles.

On commence à rebâtir d'après un plan régulier, une nouvelle ville, chef lieu du gouvernement de la Corinthie et siège d'un évêque grec. Elle contient 2000 habitans.

L'Acrocorinthe est bâtie sur le sommet d'une montagne qui domine Corinthe. A l'époque de Pausanias, plusieurs temples existaient encore sur cette montagne, c'étaient ceux de la Necessité, de la Force, de la Mère des Dieux, des Parques, de Cérès et de sa fille, de Junon Bunéa et de Vénus; derrière le temple de Vénus, se trouvait une fontaine qui tirait ces eaux de l'Asope, suivant la fiction des poëtes. On monte à l'Acro-Corinthe par un chemin praticable pour les chevaux, les remparts furent bâtis dans le moyen âge et reposent en grande partie sur d'antiques murailles de construction hellénique; il faut deux heures pour monter à la citadelle; elle est élévé de 575 mètres, mais on est récompensé de ses sueurs et de ses fatigues, par la magnificence de la vue qui se déploie de la cime de la montagne. Le golfe de Lépante étend à vos pieds ses eaux limpides et calmes; à droite la campagne, se prolongeant jusqu'à Delphes, laisse voir les sommet de l'Hélicon et du Parnasse; sur la gauche sont les plaines fertiles de Nemée jusqu'à Mycènes; vers l'Est, Égine, Mégare, Eleusis, le mont Hymette, le Parthénon et le cap Sunium, se disputent une place à l'horizon; au midi c'est Epidaure, le mont Arachnée et la mer d'Argos qui suspendent l'admiration muette, entre toutes les merveilles qu'on vient de contempler. Il semble vraiment que de ce point, on tienne toute la Grèce sous son regard. Cette incomparable situation fit naître la pensée d'établir à Corinthe le siège du nouveau gouvernemen de la Grèce. Mais l'insalubrité de l'air et le mauvais mouillage du port, ont dû faire renoncer à ce projet.

L'Acro-Corinthe est la barrière du Péloponèse; place très grande et bien fortifiée; elle contient beaucoup de citernes. Son enceinte renferme les ruines d'une ville qui devait être assez considérable; à la partie la plus élevée, on reconnait les débris d'un monument antique; de ce point en descendant au Sud, sont les ruines d'un autre monument, et plus bas près de l'entrée, les traces d'un ancien édifice. On voit encore dans l'Acropole différents fragment de marbre, tels que colonnes

chapiteaux corinthiens, vases, mais le tout est d'un très mauvais style et date de la décadence.

Sur la citadelle se trouve encore maintenant la fontaine Pirène, appellée Draco-Nerò ou source du Dragon. Ce fut près de cette fontaine, dit la fable, que Bellérophon se saisit de Pégase qui était venu s'y désaltérer; l'eau en est extrêmement froide et limpide. Ce dégorgeoir d'un fleuve souterrain, qui coule sans doute en forme de syphon, des montagnes de la Solygie, ne perd, en aucun temps, rien du volume ni de la fraicheur de ses eaux qui se répandent dans quatre cents puits de construction antique, épars dans la citadelle. Les eaux de ces espèces de citernes, versées dans la ville basse au moyen de canaux inconnus, suffisaient à ses besoins avant que les Romains eussent fait construire les aqueducs qui y apportaient les eaux d'une source voisine du Stymphale.

Au midi de l'Acro-Corinthe est un monticule surmonté d'un plateau, mais escarpé partout et entouré de ravins profonds : ce fut là que le Prince Guillaume Geoffroy fit bâtir un chateau, qu'on appela Montesquiou. Μοῦντε Σκοῦδε (maintenant il est appelé Pente-Scoùphia).

Lechée.

A une demi-lieu au nord de la ville, est l'ancien port Lechée qui a reçu son nom de Léchès fils de Neptune et de Pirène fille d'Achélous. Du temps de Pausanias, il y avait à Léchée, un temple de Neptune où le Dieu était en bronze.

Maintenant le port est tout-à-fait encombré et il ne reste plus rien du temple mentionné par Pausanias; à un quart de lieu à l'Ouest de ce port, il existe encore un retranchement Vénitien, en terre, qui va de la mer jusqu'à la ville de Corinthe.

Itinéraire de Corinthe à Cenchréæ.

80 m. laissent la route de Mégare à gauche, vous trouvés au milieu des champs les ruines d'un bel amphithéâtre taillé dans le roc ; on passe une rivière venant de droite: sur ses bords des ruines de tombeaux; c'est dit-on le lieu rendu célèbre par l'entrevue d'Alexandre et de Diogène, qu'un même jour vit mourir ; l'un sur le trône de Darius

à Babylone, et l'autre dans son tonneau au milieu de la populace de Corinthe (1). 3 m. une route tourne à gauche vers Kalamàki, 5 m. à gauches ruines, 10 m. on passe un ruisseau, 8 m. village d'Hexamìlia. Il y a une route qui conduit d'Hexamìlia à Kalamàki, le long de laquelle sont plusieurs anciennes carrières fort curieuses, 14 m. le village de Xylo-Keratià à droite au pied des hauteurs, 6 m. pierre circulaire et autre vestiges ; à droite sur une éminence ancienne, muraille, 13 m. vestiges de murailles traversant la route, on descend doucement, une colline à gauche 18 m. la descente devient plus rapide en avançant dans la gorge : à gauche une église; à droite un ruisseau, 9 m. muraille à gauche sur le hauteur ; à droite des murailles probablement modernes, 17 m. une muraille et le port de Cencheæ.

Total de la route 2 heures 15 minutes.

Cenchréæ.

Cenchréæ était d'après Pausanias, un port des Corinthiens, auquels Cenchries, fils de Neptune, avait donné son nom; à l'extrémité de la jetée qui avance dans la mer se voyait un Neptune en bronze et à l'autre point vis-a-vis les temples d'Esculape et d'Isis. Là étaient les bains d'Hélène, source abondante qui tombait du haut d'une roche dans la mer et dont l'eau était salée et naturellement chaude. On ne trouve plus les ruines qui serviraient à déterminer l'emplacement des temples d'Esculape et d'Isis. La source est à l'occident du port, à l'endroit appelé Mylos; la cascade se précipite sur la roue d'un moulin et le fait tourner rapidement. Les habitans fréquentent ces eaux thermales et viennent y chercher la guérison de plusieurs maladies: à une demi-heure au Sud de Cenchréæ sur un promontoire, se trouve une tour ruinée.

ROUTE DE CORINTHE A SICYONE.

Au sortir de Corinthe en se dirigeant au N. O., et laissant à gauche le temple de Neptune, on entre dans une plaine. Après avoir traversé un bois d'oliviers et le fleuve Cléontes, on voit à droite, le golfe de Lépante, et de l'autre côté du golfe, les montagnes de la Béotie ; à gauche celles de la Corinthie, couvertes de verdures. Plusieurs villages s'offrent tour à tour à la vue. On apperçoit aussi une riche vallée, bornée par des montagnes boisées et arrosée par l'Asope. Bientôt on passe ce fleuve sur un

(1) La première année de la CXIVe Olympiade, Alexandre agé de trente trois ans et huit mois, mourut à Babylone le 29 Thargélion (1 Juin, 324 ans avant J. C) et le même jour, Diogène le Cynique termina sa carrière dans un faubourg de Corinthe, âgé de quatre-vingt-dix ans.

beau pont, et quelques instants suffisent pour arriver au village de Vasilicà, l'ancienne Sicyone.

Itinéraire de Corinthe à Sicyone.

A 18 m. de Corinthe une fontaine, 32 m. deux petits ponts sur un cours d'eau, 10 m. le fleuve Cléontes, reste de pavé, 20 m. un petit pont sur un ravin, 15 m. une ruine moderne, 13 m. le lit du Nemée, 20 m. à gauche un village, à droite un autre auprès du rivage, 28 m. débris de constructions, 18 m. une petite rivière et des ruines, 4 m. après avoir traversé une muraille ruinée, 6 m. on entre dans le village de Vasilicà.

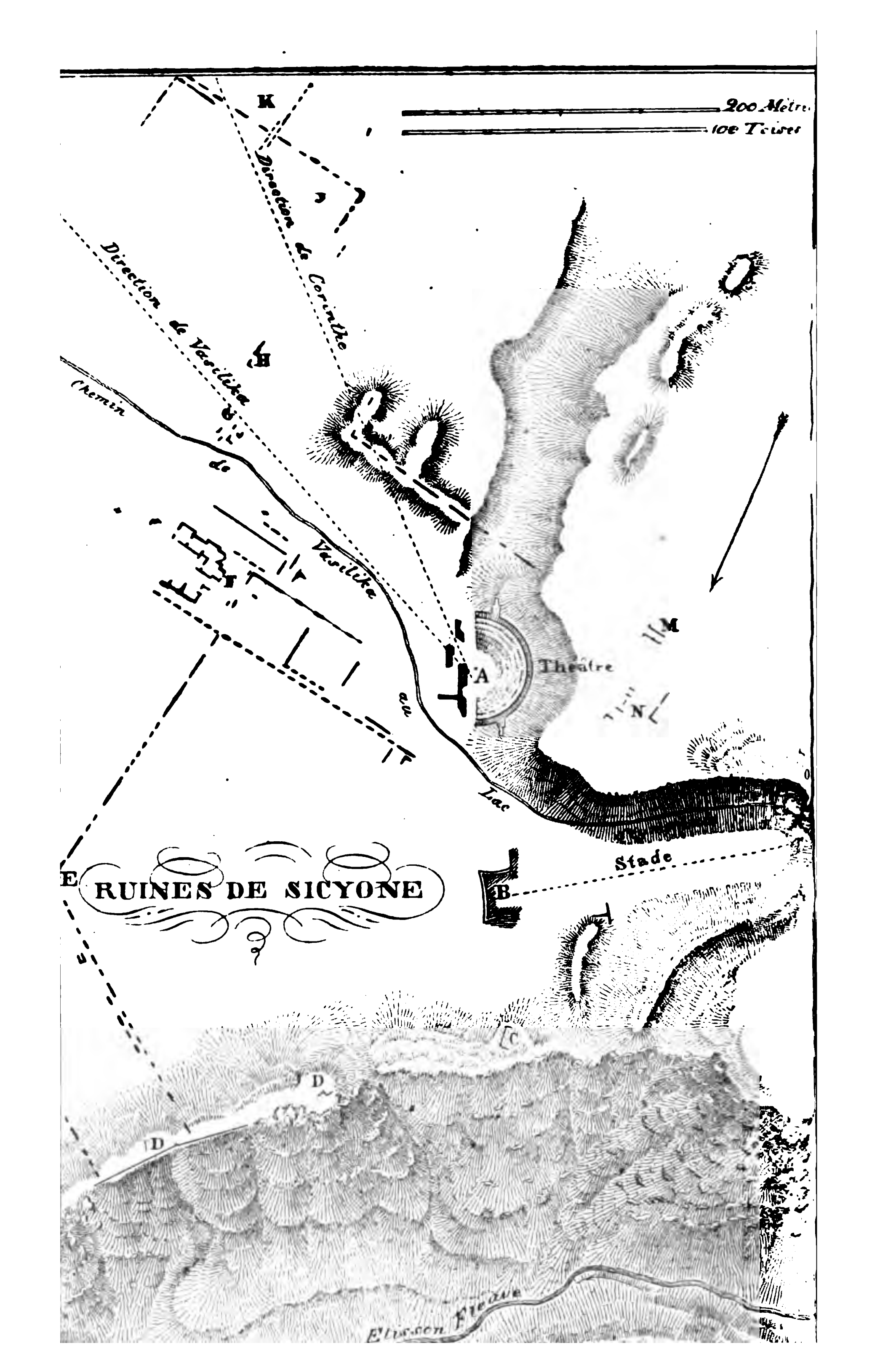
Total de la distance, 3 h. 4 minutes.

SICYONE.

Cette ville illustre fondée 232 ans avant Argos, par conséquent 2089 ans avant J. C. fut appelée successivement: Aegialé, Demétriade, Mekone, Sicyone. Ayant été prise par Demétrius Poliorcète, il força les habitans de quitter la ville basse qui s'étendait jusqu'à la mer et de se retirer dans l'Acropole qui était bien fortifiée et munie d'eau.

Sicyone avait été le centre des arts, dont la connaissance fut apportée d'Égypte, berceau de la civilisation et des erreurs des hommes. On y travaillait les métaux avec une rare perfection dès un temps très ancien. Son école s'était signalée par quelques essais heureux pendant la première Olympiade, mais la sculpture et la peinture n'y prirent leur essor que vers le temps de la bataille de Marathon. Alors les magistrats ordonnèrent que l'étude du dessin entrerait dans l'éducation des citoyens, et ils ajoutèrent, plus sagement encore, que les beaux arts ne seraient plus abandonnés à des mains serviles. Cette impulsion honorable imprimée au génie donna naissance à la poésie du pinceau et de la sculpture.

Du temps de Pausanias, la citadelle de Sicyone, était encore ornée du temple de la Fortune et de celui des Dioscures. Le théâtre et le stade se reconnaissent encore aisément, ainsi qu'une grande ruine romaine dominée par les restes de ces deux antiques monuments. Pausanias fait mention d'un théâtre placé


200 Mètres
100 Toises
K
Direction de Corinthe
Direction de Vasilika
H
Chemin de Vasilika au Lac
Théâtre
A
M
N
Stade
B
E
RUINES DE SICYONE
C
D
D
Fleuve

au-dessous de la citadelle. Il se retrouve, en effet, au pied d'une colline, et se reconnait facilement par deux arcs ou vomitoires placés sur les côtés pour servir d'entrée et de sortie à la foule des spectateurs et qui, comme la scène, étaient construit dans le roc. Au N. O. on retrouve un Stade taillé dans un évidement de rocher. Il est attenant au théâtre, et son extrémité, du côté de la campagne, est supportée par un soubassement de construction cyclopéenne. Pausanias parle encore de huit autres temples qu'il vit dans Sicyone, de plusieurs autels et du monument héroïque d'Aratus. Il reste seulement quelques ruines de tant d'édifices divers, il y a aux environs de Vasilicà, un grand nombre de petites églises tombant en ruine, et quelques fragments antiques de peu d'intérêt. Dans l'église de Vasilicà même, on remarque un chapiteau corinthien d'un assez beau caractère, mais presque entièrement dégradé, ainsi l'emplacement de Sicyone, ne contient plus à présent que des citernes et des pierres éparses çà et là. La ville antique s'élevait sur un plateau d'où la vue très-étendue embrasse l'Acro-Corinthe, les montagnes de l'Isthme, le golfe de Lépante, et, au delà du golfe, le Parnasse, l'Hélicon et les montagnes de toute la Béotie. Sicyone fut détruite par un tremblement de terre.

La citadelle fut toujours regardée comme un poste important et les turcs y mirent une garnison en l'an 1654.

Le village de Vasilicà est bâti sur l'emplacement de l'ancienne ville.

PLAN DES RUINES DE SICYONE (ἡ Σικυών).

A. Théâtre.

B. Partie du stade soutenue par une construction cyclopéenne.

C. Construction antique.

D. Mur d'enceinte en construction régulière,

E. F. Constructions antiques: la partie F. en briques, plus élevée que toutes les autres, n'a cependant que 2 mètres 1/2 de

hauteur. G. H. J. K. L. M. N. O. Traces diverses de ruines antiques et de fragments de colonne qui s'élèvent très-peu au dessus du sol.

ROUTE DE VASILIKA (SICYONE) A VOSTITSA.

De Sicyone, le chemin descend dans la plaine, traverse les villages de Moùlki et de Kiàto, puis l'Elisson, une plaine bien cultivée, et suit le bord de la mer jusqu'au village Dimìnio où il y a plusieurs belles maisons ; la route continue à côtoyer le rivage sablonneux de la mer et coupe une plaine plantée de raisin de Corinthe; les montagnes à gauche sont boisées, on passe la rivière Xylò-Kastron, (Sys ὁ Σῦς,) près de l'embouchure de laquelle se trouvait le port d'Aristonaute (οἱ Ἀριςοναῦται) qui servait d'Echelle à la ville de Pellène (ἡ Πελλήνη) dont les ruines se voient encore sur une montagne à deux lieues au S. O. (1) le village de Xylò-Kastron reste à un quart de lieue à gauche, après la rivière, les montagnes se rapprochent jusqu'à la mer et on arrive au khan de Kamàri. Dans une plaine entre les hauteurs et la côte, se voyent des traces d'antiquités, laissant à quelque distance à droite le village de Kamàri, ainsi nommé d'un aqueduc, dont il reste plusieurs arches; à gauche sur un pic élévé, il y a une église appelée Panagìa tis Koruphis (la vierge de la colline) on traverse une rivière profonde et encaissée, pour venir à l'emplacement de Loutrò (bain) jadis con-

---

Pausanias dit en parlant de Pellène : Les Pelléniens sont limitrophes des Aegirates; ils sont situés à l'extrémité de l'Achaïe entre Sicyone et le pays d'Argos ; à les croire ils ont pris leur nom de Pallas qui était un des Titans, mais les Argiens prétendent que leur fondateur fut Pellen d'Argos, fils de Phorbas, et petit fils de Triopas. Le port des Pelléniens se nomme les Aristonautes ; il est à six-vingt stades de la partie maritime d'Egire à Pellène, et à soixante du port d'Egire à Pellène. Le nom d'Aristonautes vient, à ce qu'ils disent de ce que les Argonautes mouillèrent à ce port. Pellène est sur une montagne pointue dont les maisons au lieu d'être continues suivent la disposition du terrain, et sont bâties des deux côtés sur le penchant de la colline.

nu par ses eaux thermales, qui ont disparu à la suite d'une commotion souterraine, mais où sont encore les restes d'étuves bâties en briques; à gauche est le mont Avgà de forme conique qui s'avanec vers la mer, il est d'une blancheur éblouissante et s'apperçoit de toutes les parties du golfe; la plaine s'élargit et le chemin continue au bord de la mer jusqu'à la rivière de Zàkholi laissant le village Akhoùria Variàtika à gauche, là de nouveau, la route suit le pied des montagnes qui se rapprochent du rivage: de l'autre côté de la rivière un Khan ; de-là, Mavro Lithàri ainsi nommé à cause des pierres noires qui sont au dessus des deux môles, espèce de porte servant autrefois à fermer le défilé qui sépare le canton de Vostitsa de celui de Corinthe. C'était également là que finissait l'Achaïe, à droite de la route sont les ruines du port encombré de la ville d'Aegira et à trente minutes à gauche sur la crête d'une montagne boisée, les intéressantes ruines de l'ancien Aegira. (ἡ Αἴγειρα) Sur la seconde pente de la montagne est un tombeau vouté creusé dans le roc. On distingue la circonférence des murs de la ville qui ont une lieue et un quart de tour, et sur la hauteur se trouve l'Acropole avec des murs helléniques. Toute la ville est parsemée de ruines, de colonnes sur pied, de substructions immenses d'édifices et dc temples. La situation escarpée vers l'Orient et l'Occident, où on a érigé assez adroitement les murs sur les précipiccs, correspond assez bien avec la belle description de Polybe dans le 4e livre, chapitre 57. Vers le Midi du mur, se trouve une tour hellénique assez bien conservée, et un aqueduc qui parait être l'ouvrage du moyen âge. Delà, en deux heures et demi, on passe par une profonde vallée, toute couverte de bois coupée de ruisseaux qui murmurent de tous parts jusqu'à un grand bourg nommé Zàkholi; dans une situation pittoresque, aux environs était l'ancienne ville de Pheloë (ἡ Φελόη πόλισμα) elle était riche par la culture de la vigne quoique située au milieu de montagnes rocheuses.

Après Mavro-Lithàri on traverse le Crius; (ὁ Κρῖος) dont le rivage est parsemé de tuiles et de vestiges douteux d'antiquités; des vignes à gauche; la mer à droite; on traverse sur

un long pont l'Acrato-pòtamos (Cratis) (ὁ Κρᾶθις (1) originaire de la montagne du même nom, et dont le Styx est un des affluents; ce fleuve coule pendant toute l'année, il a peu d'eau en été, mais en hiver son volume et sa rapidité sont l'effroi des voyageurs : sa violence brise les ponts, et interrompt souvent les communications durant des semaines entières. Le Khan d'Acràta est à la rive gauche du Crathis, les montagnes sur la gauche sont couvertes de bois, et la plaine jusqu'à la mer est bien cultivée ; un canal alimenté par les eaux de la rivière qui servent de moteur à un moulin à bled; une source à proximité du rivage, à droite un cap très bas ; les montagnes se rapprochent de la mer et on commence aussitôt à gravir le défilé de Kakì-Scàla (voie escarpée) flanqué de rochers à pic, dominant la mer à 70 pieds d'élevation sur une étendue d'à-peu-près 500 toises. Dans les rochers à gauche de la route, sont des grottes et des niches. On descend et en suivant le pied des hauteurs, on passe une rivière venant de Diakoptò (Erasinus) pour entrer dans une plaine boisée d'oliviers ; on laisse un cap très bas à droite, le village de Diakoptò, et le chemin reste dans la plaine jusqu'à Vostitsa. (Comme il faut un peu se détourner pour voir la grotte d'Hercule, je décrirai cette partie de la route.) En laissant le bois d'oliviers à droite et tournant à gauche, on passe la rivière de Kalàvryta. (Bouraïkos) (ὁ Βουραϊκός) nommée ainsi parcequ'elle passe près de Kalàvryta. Le ravin ou gorge dans lequel la rivière se précipite offre une de ces grandes scène de la nature. Les rochers sont coupés à pic des deux côtés, et là où il y a le moins de place au talus, les arbres viennent couvrir de leur feuillage ce précipice; aucune partie de l'Achaïe ne présente d'aspects aussi pittoresques. Les tremblement de terre si fréquents dans

(1) A l'embouchure du Crathis était située la ville d'Aegæ (αἱ Αἰγαί) elle était ruinée à l'époque de Pausanias et même longtemps avant, puisque Polybe n'en fait pas mention; aucun voyageur n'a vu ses ruines, qui doivent être ensevelies sous les alluvions du Crathis. A Aegæ on voyait un temple des Euménides, bâti dit-on par Oreste, et si un coupable souillé d'un crime y entrait, il était agité pas les furies et tombait dans le délire.

cette partie de la côte, ont laissé à la surface, les formes les plus étonnantes ; tantot des ravins profonds, tantot des rocs à pic qui se perdent dans les nuages. Le Bouraikòs passe près de la ville de Bura, (ἡ Βοῦρα) détruite par un tremblement de terre en même temps que Hélice; après le pont on tourne à droite, ensuite une montée fort raide au milieu d'un bois de pins, va sur la gauche réjoindre Métoki, ferme dépendante de Megaspileon ; de là le chemin gravit péniblement au milieu des pins et côtoye à droite les fondations d'un temple d'Apollon et à gauche une caverne sépulcrale; continuant à serpenter au milieu des broussailles, vous arrivez sur une hauteur à gauche, à la grotte d'Hercule : au devant est un portique et une terrasse soutenue par une muraille avec des trous disposés pour recevoir des soliveaux; l'intérieur qui parait en quelques endroits avoir été taillé au ciseau, conserve plusieurs encadrement pareils à ceux du rocher voisin de Vénus-Philé, situé sur la voie sacrée d'Eleusis et dans lesquels on suspendait des ex-votos. C'est là tout ce qui reste de ce soupirail prophétique, où la crédulité venait interroger les sorts au moyens de dès marqués de signes, expliqués sur une table où était la clef de cette espèce de chiffre.

Qui ne serait tenté de croire, en considérant Delphes et Bura qu' une sorte de rivalité n'eut présidé à l'établissement des autels du fils de Latone et de celui d'Alcmène en face l'un de l'autre, sur les rives opposées du golfe des Alcyons, le temple d'Apollon et le Sacellum d'Hercule, desservis par des prêtres auxquels on attribuait également le don de prédire l'avenir ; non moins avides de biens que ces dieux l'étaient de gloire, leurs ministres avaient exigé la dîme des fruits de la terre. Ainsi les préposés du fisc sacré versaient dans les magasin de Delphes les fruits de la Phocide, et ceux d'Hercule Buraïque rassemblaient les denrées de l'Achaïe dans les greniers de Bura, ce qui prouve combien il y a de temps que l'on exploite la crédulité des peuples. La ville de Bura était bâtie sur la cime de la montagne; elle devait son nom à une fille d'Ion et d'Hélice, appellée Bura. Le même tremblement de terre qui engloutit la ville d'Hé-

lice se fit tellement sentir à Bùra que toutes les statues des Dieux [furent brisées dans les temples, et qu'il n'y eut de sauvés que les citoyens qui étaient à l'armée ou en voyage. Le chemin au pied de la montagne est coupé par le Cerynite (ὁ Κερυνίτης) qui inonde la plage couverte de rizières entourées d'oliviers; à gauche au dessus de Rhizòmylo est une Acropole et des ruines, qui doivent avoir appartenus à Cerynia (1) (ἡ Κερύνεια πόλισμα) vous marchez quelque temps dans un fourré épais d'agnus castus, de lauriers-roses et de sabiniers pour arriver au village de Zevgalatiò où passe le Selinous (ὁ Σελινοῦς) qui prend sa source dans le mont Olenos. Ce torrent nommé aujourd'hui rivière de Vostitsa, traversait le territoire d'Aegium, et non cette ville, comme l'ont écrit tous les géographe d'après Strabon; il se jette à la mer à 5 Kilomètres à l'Est de Vostitsa et parait avoir abandonné un lit un peu plus rapproché de la ville antique; il y a plaine jusqu'à la mer. L'Homérique Hélice (ἡ Ἑλίκη) qui existait autrefois à droite de la route, fut détruite par un tremblement de terre et submergée la quatrième année de la dixième Olympiade (373 ans a J. C.) époque non moins mémorable par cet événement que par la destruction de Platée par les Thébains. Elle contenait un temple magnifique dedié à Neptune, qui en reçut le nom d'Heliconiades (2) le chemin circule dans la plaine jusqu'à Vostitza, Kàto et Apàno Teméni restent à droite.

Itinéraire de Vasilica (Sicyone) à Vostitza (Aegium).

A 17 m. de Vasilikà le village de Moulki, 11 m. pierres d'un canal grec, 30 m. le village de Kiàto, 5 m. où passe l'Elisson, et plusieurs petites rivières; la route est sa-

---

(1) Pausanias dit «Après Hélice en quittant le rivage de la mer et en prenant à droite »vous arrivez bientôt à Cerynia, petite ville bâtie sur une montagne au dessus du grand »chemin. Elle a été ainsi appelée du nom ou de quelque petit souverain, ou du fleuve »Cérynite; cette ville servit autrefois de retraite à ceux de Mycènes, dans la nécessité »où ils furent d'abandonner le pays d'Argos.»

2) Pausanias nous apprend que les Achéens, qui habitaient Hélice, manquèrent de parole à de pauvres supplians qui s'étaient réfugiés dans le temple de Neptune et les égorgèrent. La colère du dieu ne tarda pas à éclater sur eux par un tremblement de de terre, qui non seulement renversa leurs maisons, mais anéantit leur ville au point qu'il n'en resta pas le moindre vestige.

bloneuse et côtoye la mer, 45 m. Dimìnio, joli village, la route reste au bord de la mer, les montagne sur la gauche sont boisées et la plaine cultivée de raisins de Corinthe. 1 h. 30 m. Pyrgos Sykià à droite, 30 m. le village Karyàti à gauche, 30 m. on passe le fleuve de Trikala (Sys) à gauche sur le versant de la montagne Xylò-Kastron, à droite le port Aristonautæ, les ruines de Pellène se trouvent à deux lieues sur la gauche dans les montagnes, 40 m. les montagnes se rapprochent de la mer, Khan et village de Kamàri, sur un pic élevé au dessus de Kamàri, il y a une église appelée Panagia tis Koruphis (la vierge de la montagne) que quelques-uns ont cru l'ancienne Gonœsse, 20 m. on traverse une rivière profonde dont les rives sont encaissées et qui prend sa source près de Karyà. Loutrò reste à gauche, 44 m. on traverse un courant d'eau, 38 m. fontaine, 6 m. une pointe sous la montagne conique nommée Avgò: on la voit de Vostitsa. Jolies hauteurs couvertes de pins, 7 m. on traverse le Guilini qui a sa source dans le mont Màvro-Oros (Chelydoria), 5 m. débris de briques, le village Akoùria Korialika reste à gauche, 55 m. on traverse la rivière de Zàkholi, Khan, 2 m. meules ou pierres meulières taillées sur le chemin, 22 m. grand tombeau hellénique, 20 m. petit ruisseau. Sur la gauche se trouve la hauteur boisée où existait Aegira. On voit à droite les ruines de son port encombré de sables. Les pièrres noires au dessus des deux môles lui ont fait donner le nom de Mavro-Lithàri. 39 m. on traverse une grande rivière (Crius) on trouve sur le rivage des tuiles et des vestiges douteux d'antiquités ; des vignes à gauche, la mer à droite, 15 m. un puits à gauche Akhoùria de Véla, 6 m. on traverse une petite rivière ; des tuiles, 50 m. on traverse le Crathis dans lequel se jete le Styx qui sort du mont Crathis. Les montagnes à gauche sont couvertes de bois. On dit que l'ancien Aegiæ était près de la mer à l'embouchure du Crathis, Khan, 14 m. moulin au dessous de la route à droite, et source au bord de la mer, à gauche un cap très bas, 4 m. dans le rocher à gauche des niches probablement naturelles, 6 m à gauche une grotte avec des niches, 30 m. Un cap à gauche, 5 m. La route suit encore le pied des hauteurs, ayant la mer à droite, 10 m. rivière (Erasinus) venant de Diàcopto, village éloigné d'une heure sur la gauche, 12 m. terrains cultivés et un cap à droite, 3 m. traces de chars marquées dans le rocher, une grotte, 6 m. on traverse un ruisseau, 9 m. on traverse une muraille de briques brisées, la mer tout près à droite et les montagnes sur la gauche, 11 m. à droite un rocher très curieux taillé par l'art, ayant des marches, soit qu'il ait servi de tombeau, de piedestal ou d'autel, 17 m. on tourne à gauche pour marcher le long de la côte ayant la mer à droite, 12 m. on passe le Buraïkos et l'on tourne à droite. Le ravin dans lequel la rivière se précipite offre un des tableaux les plus étonnans. Les rochers sont coupés à pic des deux côtés, 10 m. au pied d'une descente fort raide, au milieu d'un bois de pins, on tourne à gauche sur le bord de la rivière, 5 m. Troùpia, métochi, ou ferme dépendant de Mégaspileon, qui est à 4 heures de distance, 3 m. Après avoir laissé un puits à droite en quittant la grande route qu'on laisse également à droite, on s'éleve par un chemin raide au milieu de pins, et l'on voit à droite les fondation d'un temple, à gauche une grotte sépulcrale 3 m. sur une hauteur à gauche la grotte d'Hercule, 18 m. maison de campagne au milieu d'un jardin; les ruines de Bura à gauche sur la montagne, 34 m. on traverse une rivière, 12 m. on traverse un cours d'eau les villages de Rhizòmylo et Zevgalatiò à gauche; les ruines de Cerynia à gauche sur la hauteur, 24 m. un tumulus à gauche. La ville d'Hélice engloutie par un tremblement de terre, était située à droite près de la mer, 20 m. on passe le Selinus, les village de Bonéta, Kàto et Apàno Timéni à droite, 35 m. la ville de Vostitsa, l'ancien Aegium.

Tot. l de la route 15 heures.

Itinéraire de Vasilika (Sicyone) par Liopési, Trikhala, Zàkholi, à Mavro Lithària (Ægira.)

13 m. après être descendu de Vasilikà, rivière à passer, 59 m. en revenant sur ses pas, ou se trouve sous les anciennes murailles de Sicyone, à droite vers l'extrémité de la citadelle, terrain cultivé, 30 m. montée par un sentier raide et tortueux, 4 m. on traverse un cours d'eau, route très difficile , 12 m. murailles, blocs et tour à droite , on tourne à droite ; après avoir traversé quelques faibles cultures, on continue à s'élever : quelques traces d'antiquités se voyent sur le sommet d'une hauteur, l'emplacement du temple de Titane, à droite et au-dessous de cette hauteur, le village de Paradisi, 6 m. Le village de Liopési, d'où l'on voit Corinthe dans la direction S. E. La hauteur où était placé le temple (supposé celui de Titane) est appelée Hàgios Ilias. Le péribole et d'autres parties sont encore visibles A environ, 30 m. au S. de Liopési, il y a un petit Kastro Hellénique fort curieux, c'était peut-être la ville de Titane. Au-dessous de ce Kastro, sur une pointe, existe une église avec des ruines : ce terrain offre des traces de tremblement de terre. La vue du côté de l'Isthme de Corinthe et de la vallée d'Hàgios Geòrgios ou Phlius est magnifique, 26 m on gravit une montagne fort raide : se retournant, vers Corinthe le coup d'œil est superbe. 17 m. petite plaine où il y a un monastère à gauche de la route, bois de chênes, 31 m. on monte au milieu des chênes. Un plateau au sommet; on descend, 37 m. vallée et lac de Kliméndi, la route le traverse, on découvre le mont Ziria ou Cyllène, 11 m. on traverse un ruisseau coulant à gauche , il forme un lac dans la plaine, d'où par un conduit souterrain, on dit qu'il tombe dans le lac de Zàracca, vue du village de Kæsâri, 19 m. on monte vers le côté occidental de la plaine, 27 m. village de Kleméndi, Khiònia sur le lac de Stymphale est éloigné de trois heures de marches, dans le village de Kleméndi une petite source, 13 m monticule , forêt de chênes et de pins, 6 m. à droite la route de Markàsi, 29 m descente à travers les plus beaux pins du monde, 33 m. source, près de là, pierre circulaire comme un autel à moitié ruiné, 23 m. là commence à s'ouvrir la vallée de Trikhala, 51 m. tuiles, 10 m. après une descente, un ruisseau (Sys) coule dans une gorge profonde, venant de Zyria, à gauche, et tombe du côté de Xylò-Kastron dans le golfe de Corinthe, on tourne en montant vers la droite, 38 m. Un ruisseau venant de gauche. Une montée rude et tournant en zig-zag, 10 m. ruines peut-être celles du temple Mysæum qui était consacré à Cérès. Chapelle, 20 m. le village de Trikhala. Xylò-kastron est eloigné d'environ 4 heures vû le mauvais état de la route; les ruines de Pellène se trouvent à deux heures à droite près du village Zougra, 3 m. on traverse un cours d'eau, 11 m. l'église de Trikhala; montée escarpée et tortueuse, 41 m sommet de la chaîne; on descend un ravin fort triste à gauche vers les monts Zyria (Cyllène), pays cultivé mais triste, 63 m Caryà, village, une rivière qui coule à gauche vers Phònia, position très élevée, 34 m. on traverse un cours d'eau qui se rend dans la rivièré de Phònia , on entre dans une vallée, à gauche une route conduisant au village Saradâpikhon éloigné d'une demi-heure , au village Hàgia-Varvàra eloigné de deux heures et à Kalàvryta eloigné de 5 heures. Près de Hagia-Varvàra dans le mont Chélmos (Monts Aroaniens) est la chûte du Styx , 18 m. on descend au milieu d'un bois de pins de l'espèce nommés Peukos , 42 m. une longue descente dans une vallée ; à droite le Màvro-Oros (Chalydoria) formant des rochers très élevés, couverts de bois. Le lit desséché de la rivière forme une bonne route; une belle source; on descend par une route très raide, 56 m. le village de Zàkholi; d'ici en allant au rivage de la mer, on traverse une gorge à droite à l'endroit le plus élevé du passage, est un roc escarpé, où le chateau de

Phelloe peut avoir existé, à 2 heures 30 m. de Zakholi est l'Acropole d'Aegire, 30 m. descente, Mavro-Lithàri.

Total de la route 17 heures 11 minutes.

VOSTITSA (*Ægium τὸ Αἴγιον*).

La ville de Vostitsa, chef-lieu de la Dimarchie, est bâtie sur l'emplacement de l'ancien Aegium: quand prit-elle le nom de Vostitsa? il est difficile de le dire: Lorsque Messire Guillaume de Champlitte arriva l'an 1205 en Morée, elle existait déjà; dans le partage que fit Messire Guillaume elle fut donnée à Hugues de Oel. Les divinités tûtélaires d'Aegium, ses temples, ses monuments, et les souvenirs historiques qu'elle rappelait, rendirent long-temps cette ville une des plus célèbres de la Grèce. Elle tenait son nom du maître des dieux. C'était dans ses murs qu'Agamemnon avait réuni les rois pasteurs des peuples, pour former, sous les auspices de Jupiter Homagyrius, la coalition destinée à venger les Atrides de l'injure qui fut la cause, ou le prétexte de l'expédition contre Troie. Depuis cette guerre, chantée par Homère, et qui ne fut pas la première de cette espèce, Aegium prit, après la destruction d'Hélice, le premier rang parmi les villes de l'Achaïe. Tite-Live la cite comme le lieu où se rassemblait la diète des Achéens, parlement national qui finit avec les libertés de la Grèce, lorsque le Péloponèse fut réduit en province romaine. Pausanias, qui vit cette place déjà asservie, rapporte quelle s'étendait en plaine sur un terrain terminé au N. par la pointe appelée maintenant Aliki (les salines), et sur la croupe aplatie d'un promontoire qui commande la plage. Elle dut être distinguée en acropole ou ville haute, et en ville basse, qui se déployait au pourtour de la montagne de Vostitsa. Les recherches faites à l'Occident le long du port, prouveraient que les temples dédiés à Vénus, à Neptune, à Proserpine et à Jupiter Homagyrius, existèrent près de la berge orientale de ce havre et si des fouilles étaient faites, on retrouverait peut être, en descendant au Midi, à peu de distance d'une fontaine abondante, l'emplacement de ceux de Cérès Panachéenne et de la déesse Salus, dont la statue n'était vue que des prêtres.

Les édifices que je viens d'énumérer dans l'ordre où Pausanias les indique, couvraient le terrain sur lequel on voit la douane et les magasins de la moderne Vostitsa ; Les laboureurs et ceux qui remuent la terre, ont découvert et trouvent à peu de profondeur, des chapiteaux, des colonnes et des soubassements, qui sans permettre d'assigner des noms particuliers à telle ou telle ruine, n'en sont pas moins des preuves évidentes de la véracité du récit de Pausanias. On pourrait s'orienter, pour les rechercher, en partant de la fontaine située près du temple de la déesse Salus. Cette source coule maintenant par quatorze robinets, ornés de mascarons enclavés dans une maçonnerie antique, divisés en autant d'encadrements qu'il y a de jets d'eau. C'est vis-à-vis de cet Agiasma, auquel les habitants prennent l'eau nécessaire à leurs besoins, que s'élève le magnifique Platane objet de leur admiration et de celle des étrangers. Quoique endommagé par la foudre, il est encore remarquable par sa grosseur et l'étendue de son ombrage.

Aegium, renversée par tous les Barbares qui désolèrent le Péloponèse, dévastée en 1536 par les Turcs, fut le lieu d'où partit le cri d'insurrection poussé en 1770, par le métropolitain Parthénius, archevèque de Patras, qui y avait rassemblé les archontes de son exarchat. Elle fut incendiée à cette époque par les Albanais et sortit peu après de ses ruines; le 23 août 1817, éclata un tremblement de terre et en dix-sept minutes, la ville n'offrait plus qu'un amas de ruines. La partie basse du rivage, et le cap Aliki, qui s'étaient abîmés, étaient couverts par les eaux de la mer devenues tout-à-coup très-chaudes. La secousse, comme celà a été observé anciennement, fut très-peu sensible à Corinthe; mais elle éclata avec violence à Patras et jusque dans l'Elide. Pendant la guerre de la révolution, elle fut également détruite et rebâtie; elle est maintenant une des plus riches villes de la Grèce.

Les magasins sont situés auprès de la mer d'où un passage souterrain taillé dans le roc, conduit à la ville haute située sur un plateau. d'assez belles maisons, et de beaux jar-

dins rendraient cette habitation charmante si l'air malsain ne portait les habitans à bâtir une nouvelle ville sur une colline voisine plus élévée.

La température de Vostitsa est variable comme les vents du golfe orageux qui baigne ses côtes ; mais les habitants redoutent particulièrement le vent malfaisant du mont Mavrichìotis, situé au S. E. de leur ville. Les eaux de cette partie des montagnes, qui arrosent Vostitsa au moyen de canaux souterrains, sont dures et de si mauvaise qualité, qu'on ne boit que celle de la fontaine Salus : de la ville, on a une superbe vue du Parnasse, de l'Hélicon et des autres montagnes de la Phocide et de la Béotie C'est le principal débouché des raisins de Corinthe: la ville actuelle à 2000. habitans.

DE VOSTITSA A PATRAS.

De Vostitsa, la route longe le bas des montagnes, laissant la mer; à droite après une demi-heure, elle traverse le Meganitis (ὁ Μεγανίτας) Gaidouro-Pnìktis et ensuite une autre rivière, à gauche avant d'arriver au Thalo-Pòtamos sont les ruines de Rhypes (1) (Ῥύπες ou αἱ Ῥύπαι) ensuite un pont en pierres sur le Thalo-Pòtamos laissant le village Lòngos à droite et traversant le Loubìstas (Phœnix ὁ Φοίνιξ); on fait un mille en plaine jusqu'au Khan de Lambir-ta-Ambélia, établi au pied de la chaine du mont Voìdia, l'ancien Panachàïcon; le terrain couvert de tuiles et de débris est l'emplacement d'Erinéus (τὸ Ἐρινέον) port de Rhypes, qui suivant Thucydide se recourbe en demi-lune. Delà, le plus beau paysage se déroule à vos yeux : d'un

(1) Cette ville est comptée au nombre des douze villes de l'Achaïe par Hérodote, Pausanias et Strabon, et il est assez étonnant que Polybe n'en ait pas fait quelque mention, puisqu'elle ne fut détruite qu'au temps d'Auguste : elle était située a 30 Stades du port Erineus et à même distance d'Aegium. On voit ses ruines à droite de la route à 5.200 mètres de Vostitsa et à même distance du port Lambir-ta-Ambélia sur la rive droite du Thalo-Pòtamos. Strabon parle en outre d'un bourg de la Rhypide nommé Leuctrum.

côté les îles de Trisònia qui semblent collées au rivage de la Locride, les rochers Phédriades, le Zycorée et le double sommet du Parnasse ; à l'Orient, l'horizon est borné par les chaines bleuâtres de l'Hélicon et du Cythéron ; la côte du Péloponèse se déploye dans le lointain, jusqu'aux montagnes crayeuses de la Sicyonie qui se rattachent aux faites du mont Crathis. Gravissant une rampe élévée de plus de quatre-vingts pieds au dessus de la mer, on trouve un cours d'eau sur la gauche et une belle cascade d'environ 400 pieds de haut. Après être redescendu sur le bord d'un lac à gauche, entouré d'absynthe sauvage et qui n'est qu'un ancien port comblé, vous remarquez un tumulus composé de blocs antiques, débris de quelque trophée; un sentier tracé au milieu d'un fourré de lentisque, de pins et d'arbousiers vous mène au Khan de Xantò Pyrgos, après avoir aigayé une petite rivière laissant sur votre gauche le village Dràpano, et à droite le cap Drépanun (τὸ Δρέπανον) qui a conservé son nom antique (1) vous êtes vis-à-vis de Lepànte, (Naupacte). Le mont Panachaïcos détache de cette hauteur un contre fort qui s'abaisse insensiblement en se recourbant au N. O. pour former le cap Drépanum, franchissez cette chaine peu élevée, donnez un coup d'œil à droite, au port Pànormos vide de navires, et à gauche, au village Plàtani et passez le Bòlinèus et le Sélemnus (2) (ὁ Σέλεμνος) Sur la rive du premier était autre fois la ville de Boline (ἡ Βολίνα) on se trouve à hauteur du Cap Rhium (τὸ Ῥίον ἄκρα) appelé maintenant Kastèli ou château de Morée. Quant à son nom moderne il dérive de la forteresse qui fait face à celle de Romélie située sur le cap d'Anti-Rhium: les deux châ-

(1) C'est-là dit-on, que Saturne jetta la faulx avec laquelle il avait mutilé le Ciel son père : c'est pourquoi on a donné le nom de Drépanum à ce promontoire. Δρέπανον en grec signifie une faulx.

(2) Selemnus fut un beau jeune berger qui plût à la nymphe Argyre, tous les jours elle sortait de la mer pour le venir trouver, cette passion ne dura pas longtemps, il semblait à la nymphe que le berger devenait moins beau, elle se dégoûta de lui et Selemnus en fut si touché qu'il mourut de déplaisir. Venus le métamorphosa en fleuve. Aussi croyait-on dans le pays, que les hommes et les femmes, pour oublier leur amours, n'avaient qu'à se baigner dans le Sélemnus ; ce qui en rendrait l'eau d'un prix inestimable, si l'on pouvait s'y fier.

teaux croisent leurs feux. Les grecs leur donnent le nom de Petites Dardannelles ; et ils pourraient, plus efficacement que les forts de Sestos et d'Abydos ne protègent l'entrée de l'Hellespont, défendre le passage du golfe de Corinthe, si cette mer méritait d'être close, comme au temps où elle était l'entrepot du commerce de la Grèce et de Rome; l'espace entre les deux châteaux est de 2000 mètres : des fragments de colonnes et des plaques de marbres incrustées dans la maçonnerie du chateau de Morée, sont les seuls débris existans du temple de Neptune protecteur de cette plage (1).

L'emplacement d'Argyra (ἡ Ἀργυρὰ) qui était près de l'embouchure du Sélimnus est couvert de pierres et de gravier que les torrents répandent sur la campagne; à 1200 mètres au sud du château de Morée sont des ruines, entre autres celles d'un arc de triomphe ou d'une porte monumentale qui conviennent à cette position. Les eaux de la fontaine Argyra sortent au pied des montagnes et se jettent à la mer, à l'Est de ces ruines. Du

---

(3) Au mois d'octobre 1828, une convention en forme avait été passée avec le Pacha de Lépante, pour l'évacuation du château de Morée. Mais le jour fixé pour la remise du château aux troupes françaises, les agas qui y commandaient se révoltèrent contre leur chef, ils refusèrent d'accéder à la capitulation et déclarèrent formellement qu'ils s'enseveliraient sous les ruines du chateau plutôt que de le rendre. Tous les moyens de conciliation que put employer le général Schneider, échouèrent devant l'obstination des rébelles qui commencèrent même les hostilités, en chargeant le général et un capitaine d'Artillerie qui s'étaient approchés pour reconnaître la place. Alors le général dut penser à réduire par force le chateau de Morée et dans la nuit du 19, il fit commencer devant cette place les travanx d'attaque.

Le 30, les batteries de brêche et celle qui étaient destinée à prendre de flanc les ouvrages, ou à combattre les crêtes étant achevées, le feu fut ouvert à 6 heures du matin ; en quatre heures une brêche assez large était faite, et l'ennemi n'osait plus paraître sur les remparts, alors la batterie de brêche continua à agir avec violence. Un parlementaire sortit de la place et peu après le drapeau blanc y fut arboré en signe de paix. Le général en chef Maison déclara au parlementaire qu'il n'accorderait pas de capitulation à des gens qui en avaient violé une, qu'ils se mettraient à sa disposition ou qu'ils les passerait tous au fil de l'épée avant deux heures, au reste il leur donnait une demi-heure pour ouvrir les portes et paraître devant lui sans armes. Ils se soumirent sur le champ en disant que puisqu'ils se trouvaient devant un représentant du puissant roi de France, ils se remettaient en ses mains et à sa merci. La forteresse fut remise par le général en chef entre les main du gouvernement grec.

pont jetté sur le Charadrus (1) vous découvrez les villages Bozaïti et Katoskéna à gauche, et vous entrez sur le terrain cultivé de Patras au delà du Milichius. Ne cherchez plus les traces du temple de Diane Triclarienne, horriblement renommé par les sacrifices humains qui s'accomplissaient sur les bords de l'Ameilichos (2) (l'inflexible). La suppression de cette coutume barbare a amené le changement de nom du fleuve, c'est maintenant Méilichos, le doux (ὁ Μείλιχος). Des hauteurs de la Scala Vounà, le chemin serpente dans la plaine et après avoir rencontré un moulin et une fontaine et à droite les marais qui descendent jusqu'à la mer, vous entrez dans la jolie ville de Pâtras qui est éloigné de 8 heures et demi de Vostitsa.

---

(1) Les anciens croyaient que les animaux qui au printemps buvaient de l'eau de ce ruisseau engendraient pour l'ordinaire des mâles. C'est pourquoi ceux qui gardent les troupeaux ont soin de les faire boire ailleurs.

(1) La prêtresse de Diane était toujours une vierge, qui était obligée de garder la chasteté jusqu'à ce qu'elle se mariât et pour lors le sacerdoce passait à une autre. Or il arriva qu'une jeune fille d'une grande beauté nommé Comethe étant revêtue du sacerdoce, Mélanippus, le jeune homme de son temps le mieux fait et le plus accompli, devint amoureux d'elle. Voyant qu'il en était aimé réciproquement, il la demanda en mariage à son père. Le naturel des vieillards est de s'opposer toujours à ce que souhaitent les jeunes gens et d'être surtout fort peu touchés de leurs amours. Par cette raison Mélanippus ne put obtenir de réponse favorable ni des parens de la fille, ni des siens propres. On vit en cette occasion comme en bien d'autres, que quand une fois l'amour nous possède, toutes les loix divines et humaines ne nous sont plus de rien. Mélanippus et Cometho satisfirent leur passion dans le temple même de Diane, et ce saint lieu allait être pour eux comme un lit nuptial, si la Deésse n'avait bientôt donné des marques terribles de sa colère, car la profanation du temple fut suivie d'une stérilité générale, en sorte que la terre ne produisit aucun fruit, et ensuite des maladies populaires emportèrent une infinité de monde. Ces peuples ayant eu recours à l'oracle de Delphes, la Pythie leur apprit que l'impiété de Mélanippus et de Cometho était la cause de tous leurs maux, et que le seul moyen d'appaiser la Déesse était de lui sacrifier à l'avenir, tous les ans, un jeune garçon et une jeune fille qui excellassent en beauté sur tous les autres. De ce barbare sacrifice, le fleuve qui passe auprès du temple de Diane Triclaria fut nommé Amilichus ; jusque-là il était demeuré sans nom.

Ainsi pour le crime de ces deux amans, on voyait périr de jeunes filles et de jeunes hommes qui en étaient très innocens ; leur sort et celui de leurs proches était bien cruel, tandisque Mélanippus et Cometho, les seuls coupables, paraissaient moins malheureux, du moins avaient-ils contenté leurs désirs, et les amans se trouvent heureux de pouvoir se satisfaire même aux dépens de leur vie.

Itinéraire de Vostitsa, à Patras

En quittant le plateau de Vostitsa, on trouve :

10 m. un cap qui s'avance vers la droite, 20 m. une rivière ou large torrent Meganitas, 20 m. un puits à gauche, 3 m. une rivière, 37 m. un pont; une église à gauche; des briques brisées : les ruines de Rhypes, à gauche avant de passer le Thelo-Potamo, 25 m. des débris de poteries, 3 m. le village de Longos à droite, 17 m. grand torrent. Phœnix, 33 m. un ruisseau, ici se termine la plaine ; il existe un autre sentier à travers les montagnes à gauche, 7 m. un Khan agréablement situé dans une baie, au pied de la chaîne du Mont Vòdia ; l'ancien Panachaicon; bois agréable ; le Khan se nomme Lambir-ta Ambélia. Port Erineus, 30 m. une fontaine ; un cap à droite; beau paysage ; une église à gauche, 19 m. Une source à droite, au-dessous de la route, 8 m. une église à droite : la route est tracée sur le flanc de la montagne, la mer à droite, 19 m. On traverse un cours d'eau, 10 m. sur la gauche une chûte d'eau magnifique; d'environ 400 pieds de haut, 12 m, On traverse un cours d'eau : beau point de vue, 7 m. un autre cours d'eau, 5. Après être descendu sur le rivage, on a à gauche un lac, qui n'est qu'un ancien port comblé, près duquel se trouve un tumulus, avec des blocs antiques ; village de Drépano à gauche, le promontoire peu élevé de Drépano; qui a conservé son nom ; après l'avoir dépassé, un second pont ruiné, près duquel il y a une église ruinée à droite, qui était construite sur un petit monticule ou tumulus, 60 m. on se trouve en face de Lépante, à gauche, un tumulus, tellement considérable qu'il pourrait être naturel ; des débris de tuiles, 62 m. la côte devient basse ; le château de Morée se trouve à un mille à droite ; il est situé sur un cap anciennement nommé Rhium, 62 m. toujours un pays bas : après avoir traversé le Charadrus à l'embouchure duquel se trouve l'emplacement d'Argyra et le Melichius, on entre dans la plaine, qui a environ deux milles de large ; ici le terrain cultivé de Patras commence, et les hauteurs nommées Scàla-Vouno se rapprochent de la route, 25 m. Patras.

Total 8 heures 14 minutes.

PATRAS (AI ΠΑΤΡΑΙ).

Patras, ville de l'ancienne Achaïe, près de l'entrée du golfe de Lépànte et du cap de Rhium. Elle s'étend sur la plage, et est défendue par une citadelle bâtie au sommet d'un contre fort du mont Voidià. Les grecs, accoutumés à rattacher leur histoire aux dieux et aux héros, se plaisaient à raconter que Patras fut fondée par Eumèle, auquel Triptolème, venu de l'Attique, avait appris l'art de bâtir, et de semer le blé. Il est problable, d'après cette tradition, que ce fut en constructions cyclopéennes que les colons de l'Egialée élevèrent la première enceinte destinée à protéger leurs habitations, puisqu'elle fut appelée Aroé, ou ville des laboureurs. Ils avaient dans la suite fondé Anthèe et Messatis, lorsque les Achéens ayant chassé les Ioniens de cette con-

trée, leur chef Patraeus agrandit et fortifia Aroé, à laquelle il donna son nom, sans pouvoir faire oublier celui qu'elle porta primitivement, puisqu'il est reproduit jusque sur les médailles romaines. Il paraît que postérieurement à la restauration d'Aroé par Patræus, cette ville avait joui d'une longue paix, lorsque ses habitans s'engagèrent dans une expédition ayant pour but de secourir les Etoliens contre les Gaulois. Pausanias, qui parle de cette entreprise, raconte que les Patréens échappés au fer des Barbares, furent tellement effrayés, qu'au lieu de rentrer dans leur ville, ils se retirèrent dans les places voisines, telles qu'Anthée, Messatis, Boline, Argyre et Arbas. Depuis cette catastrophe, Patras n'avait fait que décliner, et elle était menacée d'une destruction totale, lorsqu'après la bataille de Nicopolis, Auguste ordonna de la relever. Soit qu'il la jugeât propre au commerce, ou plutôt à devenir un arsenal pour ses flottes, il y envoya des vétérans, et usant du droit des dévastateurs, il dépeupla les villes de l'Étolie pour transporter leurs habitans dans sa nouvelle colonie, qui fut appelée *Colonia Augusta Aræ Patrensis*. La protection d'Auguste en fit une des principales villes du Péloponèse, le commerce y florissait. Elle était ornée de temples, de portiques, d'un théâtre et d'un odéum qui ne le cédait en magnificence qu'à celui d'Hérode Atticus. Le rivage de la mer était bordé d'édifices consacrés aux divinités protectrices de la Grèce et de l'Achaïe. Les Propylées étaient embellis des statues des héros Achéens. On voyait près du port les bustes en bronze de Mars et d'Apollon ; près de là, le bois sacré, dans la plaine les temples d'Apollon, de Cérès, et non loin de ce dernier, une fontaine prophétique appelée Salus. L'empereur Auguste accorda aux Patraens le droit de bourgoisie Romaine. Diane, déesse des bois y était adorée ; elle exigeait tous les ans le sacrifice sanglant d'un jeune garçon, et d'une jeune fille. Il y avait aussi d'autre , temples fort célèbres, dédiés à Minerve, à Cybele, à Atys, à Jupiter Olympien , et à d'autres divinités.

La tradition reçue est que l'apôtre saint André prêcha l'évangile à Patras, et qu'il y souffrit le martyre. Au mois de mai 1205, Messire Guillaume de Champlitte s'empara de Patras et lui donna le titre de duché. Un des princes qui succédèrent à Messire Guillaume de Champlitte ne se sentant pas assez fort pour s'y maintenir, la vendit en 1408 aux Vénitiens, à qui les Turcs l'enlevèrent en 1463.

Le fameux André Doria assiégea Patras en 1533 et s'en rendit maître sans trouver beaucoup de résistance, parce que les fortifications étaient en mauvais état. Peu de temps après il assura cette conquête, par la réduction de la forteresse, qui fût contrainte de capituler, quoique autrefois elle eut tenu contre une armée entière de l'empereur Constantin Paléologue, vers l'an 1450. En 1543 les Turcs revinrent avec des troupes nombreuses, et en chassèrent les Vénitiens, qui l'ont reprise et perdue depuis. Les troupes de la république, dans l'expédition de 1687, étaient commandées par le généralissime Morosini, comte de Kœnigsmark, maréchal de camp, par le général prince Maximilien-Guillaume de Brunswick et de Lunebourg, et par le Lieutenant général d'Avila. Sous la conduite de ces chefs, l'armée Vénitienne partit de Climno le 20 juillet 1687 et se trouva le lendemain dans le voisinage de Patras. Le 24 il se donna un combat entre les Vénitiens et les Turcs. Ceux-ci furent défaits: il y en eut près de deux mille de tués, le reste prit la fuite. La garnison de Patras ayant vu cette déroute, abandonna la ville, avec tout ce qu'elle renfermait d'artillerie et de munitions. Le Pacha Méhemet qui était avec six mille hommes du côté du château de Romélie, prit aussi la fuite avec la garnison de cette place. Guifulderem Méhemet, qui avoit son camp près du château de Morée, en fit de même. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la ville de Lépante, quoique très-forte, se rendit aussitôt sans résistance. En 1715 elle rentra au pouvoir des turcs. De Patras, partit le signal de l'insurrection donné en 1770, par son archevêque Parthénius, signal répété en 1821 par le métropolitain Germanos. Le 4 avril 1821, commencent les hostilités : les mahométans mettent le feu à la ville de Patras,

et s'enferment dans la citadelle, d'où ils bombardent les maisons des primats. Le 6 les grecs de la campagne, armés de massues accourent à Patras; précédés de leurs prêtres, ils baptisent dans leur route les enfants turcs qu'ils trouvent dispersés dans les champs, comme pour signaler le caractère religieux de leur révolte. Après que Ibrahim Pacha eut évacué la Morée, le général Maison prit possession de Patras par capitulation le 5 octobre 1828 (1).

La ville nouvelle est bâtie d'après un plan régulier; ce sera un jour l'une des premières ville du royaume attendu sa bonne position pour le commerce. Parmi les ports de la méditerannée connus sous le nom d'Echelles du Levant, Patras est l'un des plus fréquentés, il l'emporte au moins sur tous ceux du Péloponèse. Les diverses puissances de l'Europe y entretiennent des consuls; et les comptoirs étrangers qui vivifient son commerce et ses relations avec l'Italie par les villes maritimes de l'Adriatique, avec la France par Marseille, rendent son séjour fort agréable. Riche des produits de son sol, elle est encore l'entrepôt des soies de l'Etolie, des huiles de la Romélie et des raisins de Corinthe, que viennent y charger de nombreux navires, flottants sous vingt pavillons divers. Le bateau à vapeur autrichien qui fait le voyage de Trieste en Levant y relâche, ainsi que le bâteau à vapeur Anglais allant des îles Joniennes à Malte deux fois chaque mois. C'est la résidence d'un gouverneur, et d'un evêque métropolitain du rit-grec, il y a également une église Catholique.

Patras est bâtie sur le penchant du coteau où se trouve la

(1) Le général français Schneider vint avec sa brigade le 4 octobre 1828, à terre près de Patras, avec ordre de chasser les Turcs de Patras et du château de Morée. Il entre en négociation avec Hadji-Abdulah, pacha de Patras et du château de Morée. Après bien des pour-parlers qui ne menaient à rien, le terme de 24 heures donné pour réponse définitive étant expiré, le général Schneider forma aussitôt ses trois régiments en trois colonnes, son artillerie traînée à bras entre les colonnes marcha droit sur la place devant laquelle il les déploya à portée de canon, et l'enveloppa entièrement. Ce mouvement hardi produisit son effet et une capitulation en fut le résultat. La forteresse fut remise par le général en chef entre les mains du gouvernement grec.

citadelle et est entourée de vignobles et de jardins: la plaine qui l'environne produit du blé, des olives, des oranges et des raisins de Corinthe, et est bien cultivée. Un bas-relief en marbre blanc est incrusté dans la muraille de la citadelle, sur la gauche avant d'arriver à la porte du fort, à l'Ouest du château, à 1,200 verges de la ville: la grève est jonchée des ruines de l'église Saint André.

D'après l'opinion commune, l'église aurait été edifiée sur l'emplacement même du temple de Cérès: à une faible distance est la fontaine Salus, que la crédule superstition consultait, afin de connaître, par la divination au moyen d'un miroir, l'issue des maladies de ceux pour lesquels on interrogeait la Naïade de cette source. Elle est maintenant séparée de l'enceinte religieuse par un mur solide, dans lequel on reconnait une substruction hellénique. Comme autrefois, on y descend par quelques degrés; mais ses eaux, encaissées d'une margelle, ne forment plus un cours extérieur. Leurs vertus divinatoires sont oubliées; et cependant les Patréens s'y rendent encore en foule, le jour du panégyrie de Saint André, afin de boire de ses eaux, regardées comme un spécifique contre toutes les maladies.

Il n'y a plus parmi les décombres du temple de Cérès, que bien peu de traces de l'église de Saint-André; la pierre fétide qui y existait encore du temps de Spon, a disparu. En revanche, on fait toujours voir aux fidèles le sarcophage de l'apôtre dont la relique transportée à Rome, fut profanée par les soldats du connétable de Bourbon, lors du sac de cette ville. A la verité, il faut toute la perspicacité des yeux de la foi pour reconnaître le saint cénotaphe dans un morceau de frise antique renfermé dans une petite chapelle à peine abritée par un toit de tuiles soutenues sur des roseaux; outre le sarcophage déjà cité, on retrouve encore dans ce petit sanctuaire un reste du pavé en mosaïque, qui servait de parvis à la basilique, ouvrage somptueux de la magnificence des empereurs chrétiens et qui fut renversé par les turcs; ce fragile *sacellum*, objet de la vénération des grecs est l'unique reste d'un si bel édifice. En ce moment, 1840 on bâtit

une église grecque sur l'emplacement de l'ancienne qui reste enclavée dans la nouvelle enceinte; Le temple est bien construit, spacieux; il est cependant à regretter de voir sur sa façade quatre colonnes qui n'appartiennent à aucun ordre et qui sont hors de toutes proportions.

Le port de Patras n'est qu'une simple rade où le mouillage est sûr; la contrée à l'Est de la ville est entourée de marais provenant des éboulements du mont Panachaïcos que les torrens et les ruisseaux y déposent sans cesse; les eaux qui y croupissent rendent l'air de Patras tellement insalubre que peu d'étrangers peuvent s'y acclimater et causent des maladies qui affligent les habitans, quoique les défrichements aient déjà produit une amélioration sensible dans l'état habituel de l'athmosphère.

Dans les montagnes qui ferment le golfe du côté de l'Étolie, le pic élevé de Kakiscala, le Taphiasus des anciens, se fait facilement distinguer. Sur la partie orientale ou à droite du golfe, on retrouve l'emplacement de Macynia près d'une tour moderne. A gauche du Taphiasus, et sur la côte, se reconnaissent les ruines de Lycorma ou Halicyma, qui sont encore visibles. Calydon était à 30 stades ou 3 milles dans l'intérieur des terres, et près d'un lieu actuellement nommé Kabro-Limné. Plus à l'Ouest, on découvre la magnifique montagne de Chalcis, maintenant conue sous le nom de Galata, et au-delà les bouches de l'Evenus, aujourd'hui nommé Phidari ou Ophitari, qui forment un bas-fond long et dangereux; encore plus a l'ouest, les marais salins, ou lac de Missolongi; l'horison à l'Ouest, est fermé par la vue de Céphalonie, Ithaque, S.te Maure et de quelques autres Iles Joniennes.

Le ciel de Patras n'est jamais plus beau qu'aux approches du coucher du soleil: quiconque assistera à cette scène diurne éprouvera une vive émotion quand l'astre du jour, s'enfonçant tout à coup à l'horizon, relève en masses d'or et de pourpre, à la surface de la mer, les îles d'Ithaques et de Céphalonie, ainsi que les faites vaporeux de Leucade.

Longeant d'abord l'église de St. André et après avoir traversé plusieurs ruisseaux, on suit pendant trois-quarts d'heures, les bords du golfe, couverts de touffes d'hysope jusqu'après le Glaucus (ὁ Γλαῦκος) qui a son embouchure dans la mer. Ce fleuve, maintenant appelé Levka, autrefois l'objet de tant de fables, prend sa sources à deux lieues et demie à l'Orient, dans le mont Voida (Panachaïcos), énorme massif de 1,900 mètres de hauteur qui s'avance vers le golfe, s'interposant entre les parties orientales et occidentales de l'Achaïe, la route reste dans la plaine, laissant à gauche les village Saràvali, Ovrià, Midiloghi et Neokhòri; on passe plusieurs ruisseaux et on laisse une fontaine à gauche; à droite un pan de mur en brique soi-disant les débris d'un chateau bâti par le comte de Champlitte, bailli de Morée; demi mille plus loin de pareilles ruines; quelques pas au delà les restes d'un édifice en pierre; à gauche sur le versant d'une colline couverte de myrtes et de lentisques, le village Drystena: en poursuivant la route, le pont de Thérianou, bâti sur un torrent, impétueux seulement dans le temps des pluies; on entre dans un defilé, au sortir duquel il y a une demi-lieue à faire au bord de la mer sur des attérissements formés de facus et de plantes marines gravissant un coteau pendant un quart de lieue de développement qui aboutit à la rive droite du Piras ou Mélas (ὁ Μέλας ὁ Πεῖρος) que les modernes appelent Kaménitza; le village de Kamènitza était anciennement une ville épiscopale, sous l'archevêque de Patras; comme au temps de Pausanias, ses bords sont converts de platanes, le passage est dangereux en hiver, mais après ce temps, son fond sablonneux et la tranquillité de son cours permettent aux piétons mêmes de le passer à gué; à trois lieues au S. E. sur le Piras, est le village Privétos, près de là sont les ruines de Pharæ (1) (αἱ Φάραι) après avoir passé le Pir-

---

(1) Phare était une ville d'Achaïe qu'Auguste avait réunie au domaine de Patras. On compte de l'une a l'autre cent cinquante stades et de la mer au continent, on en compte environ soixante et dix. Le fleuve Pirus passe fort près des murs de Phare; c'est le même qui baigne les ruines d'Olène, et qui est appellé Pirus du côté de la mer. La

ries et gravi pendant vingt minutes un coteau boisé, on arrive au village de Kato-Achaïa, où fut (Olenos ἡ Ὤλενος) ses ruines se voient à la rive gauche de l'embouchure de la Kamenitsa ; l'Acropole occupait une petite colline arrondie à 8 minutes au Sud du village et les ruines de la ville descendent jusqu'au bord de la mer.

DU KHAN DE PALÆO-ACHAIA A PYRGOS.

Du Khan de Palæo-Achaïa vous tournez aussitôt au midi, ayant au nord la chaîne de Mavro-Oros qui se trifurque pour former les pointes du Cap Papàs et du Cap Kològria, on prend généralement le premier pour le Cap Araxus (Ἄραξος ἄκρα), mais c'est le Cap Kalogrià, plus occidental et plus proéminent. A droite les ruines de Dyme (ἡ Δύμη). Cette ville ayant secouru Persée contre les romains, Sulpitius l'abandonna au pillage. Les romains y envoyèrent peu de temps après une colonie. Cette ville aurait été sans port, suivant Strabon, mais on voit dans Thucydide, Tite-Live et Ptolémée, qu'elle était peu éloignée de la mer et qu'elle devait avoir un port qu'on peut placer à la douane de Karavostàsi. On reconnait Dyme aux ruines d'ailleurs assez apparentes situées à l'Est de la chapelle Hagios Konstantinos. Vous entrez dans une plaine, la route suit pendant une lieue, une forêt où est une chapelle en ruines ornée de marbres d'un édifice antique; à peu de distance delà les arbres s'éclaircissent et la plaine se dégage : après un quart de lieue

place publique de Pharæ était bâtie à l'antique et son circuit était fort grand: au milieu était une statue en Mercure de marbre; on disait que ce Dieu rendait là des oracles; immédiatement devant sa statue il y avait une Vesta, qui était aussi de marbre. La Déesse était environnée de lampes de bronze attachées les unes aux autres et soudées avec du plomb. Celui qui voulait consulter l'oracle faisait premièrement sa prière a Vesta, il versait de l'huile dans toutes les lampes et les allumait, puis s'avançant vers l'autel, il mettait dans la main droite de la statue une petite pièce de cuivre, c'etait la monnaye du pays, ensuite il s'approchait du dieu, et lui faisait à l'oreille telle question qu'il lui plaisait. Après toutes ces cérémonies, il sortait de la place en se bouchant les oreilles avec les mains, dès qu'il était dehors il écoutait les passants et la première parole qu'il attendait lui tenait lieu d'oracle.

de marche, vous-laissez à un quart de lieue à gauche, le village des Apostoli; en continuant d'avancer au Midi pendant un quart-d'heure vous avez en vue à l'occident Pera-Metochi; à une lieue et un quart au Nord-Ouest, est le château-fort désigné par Polybe sous le nom de Tichos, on le reconnaît à une enceinte cyclopéene située sur un rocher escarpé (τὸ Τεῖχος). Après 25 minutes vous ètes au bord du fleuve Màna, l'ancien Larissus (ὁ Λάρισσος). A une lieue au sud ouest au faite d'un coteau boisé est l'église de St. Pierre de Counòpolis (1) c'est l'emplacement de Hyrmina (Ὑρμίνη), où il y a une Acropole de construction Cyclopéenne. Cette extrémité de la Morée forme un des caps du golfe Cyllène, et parait avoir dù nécessiter l'établissement d'un poste d'observation pour les gardes-côtes; il y a aussi des eaux thermales qui ont la propriété de guérir les affections psoriques. Enfin après avoir marché pendant une lieue et un quart depuis le fleuve Màna entre des champs cultivés, vous arrivez à Ali Tchélébi qui est éloigné de quatre heures et demi du Khan de Palæo-Achaïa; d'Ali-Tchélébi la route reste dans la plaine, le village de Manolada reste à un quart-d'heure au Sud-Ouest ainsi qu'une église bàtie par les empereurs grecs; après trois-quarts de lieue, vous rencontrez le fleuve Verga qui prend sa source dans la parties des roches Oléniennes vulgairement appelées montagne de Santa Méri; à dix minutes plus loin il faut passer la petite rivière de Psari ainsi que quatre autres qu'on rencontre dans l'espace d'une lieue, et qui versent toutes leurs eaux dans le lac de Kotiki; les villages de Psari et Bedeni restent à gauche. Cette partie de la plaine est presque impraticable en hiver à cause des fondrières. A 10 minutes plus loin, on est en face des villages de Rhétouni et Kalòtikos qui restent à droite; à gauche des ruines de haute antiquité vraisemblablement l'emplacement de Myrtuntium, et après une heure et demie on arrive à

(1) Counopolis, la ville des cousins, à cause de la quantité de ces insectes qui pullulent dans les marais voisins. Ils sont en général très-grands et de l'espèce appelée ἐμπὶς, dont le milieu du corps est marqué par une ligne blanchâtre.

Andravida (1) laissant Leckæna à droite. D'Andravida on marche pendant trois-quarts d'heures dans une campagne qui aboutit à Kavasila, village situé sur la rive droite du Pénée, (ὁ Πειναιὸς) que les modernes appellent le fleuve de Gastouni, après trois-quarts d'heures de marche à Gastouni, ville de 2000 habitans laissant sur la rive droite du fleuve ; le village de Vartholòmion.

A l'ouest de Gastouni au faîte de la montagne qui domine le golfe Hellénien, est la forteresse de Clemoutzi, ou Castel Tornese (2), en bas de la montagne à l'Ouest, se trouve une source sulfureuse; la grandeur des ruines du fort Clemoutzi très-bien conservées méritent que le voyageur les visite, ainsi que le hameau de ce nom; au Nord de cette montagne est le village et le fort Clarentza, l'emplacement de Cyllène (ἡ Κυλλήνη). Elle servait de port à Élis, on est encore incertain sur la position à donner à cet arsenal maritime des Éléens. On sait qu'il était situé

(1) Dans le trezième siècle, la ville d'Andravida était florissante et fut dans la suite le siège de la souverainete. Lorsque les français s'étant emparés de Patras, eurent appris par les gens du pays que la plus belle contrée de la Morée était du côté d'Andravida, ils résolurent de s'en rendre maître. Cette place, dit le chroniqueur de la Morée est en plaine, ouverte de toute parts sans être dèfendue ni par des tours, ni par des murailles. Les francs se mirent en chemin enseignes déployées, et se dirigeant de ce côté. A leur appreche, les habitans, grands et petits, tenant entre leurs mains des croix et des images des saints, se soumirent au champenois Guillaume de Champlitte, qui en homme sage, les accueillit gracieusement, en leur promettant qu'il ne permettrait pas qu'on leur fit aucun tort, qu'il leur conserverait leurs propriétés, et leur accorderait des honneurs et des bienfaits;il y a une église gothique bâtie par les français qui fut jusqu'au quinzième siècle la métropole des évêques latin institués peu de temps après la conquête totales de l'Elide par le duc de Mont ferrat.

(2) La chronique de la Morée nous apprend que Geoffroy de Ville-Hardoin fit bâtir Clèmontzi aux dépens d'un clergé toujours pret à se révolter contre l'autorité, quand elle veut l'obliger à contribuer à la défense de l'état. » Vous savez, Monseigneur» disait le président du conseil des ministres à ce prince, « que les églises possèdent environ le tiers de toute la principauté de Morée. Elles se tiennent aujourd'hui fort tranquilles, goûtant les douceurs du repos, et ne craignant rien de la guerre que nous faisons aux grecs. Nous croyons donc, Monseigneur, qu'il convient de les inviter à nous aider de leurs troupes dans l'attaque des places ennemie qui nous restent à prendre; et si elles n'obéissent pas, nous vous conseillons de saisir leurs biens et d'annuler leurs privilèges.»

entre les promontoires Araxus et Chélonàtas. La forme du rivage, ne permet pas d'admettre d'autre position que le port aujourd'hui comblé de Glarèntza; partout ailleurs vers le Nord, la mer est sans profondeur, et par suite inabordable pour des bâtimens propres au commerce. La petite quantité de ruines et d'une époque incertaine n'empêche pas d'adopter cette opinion. Les grandes constructions faites dans le moyen âge à la ville de Glarèntza et au fort Khlemoùtsi ont fait disparaître les ruines antiques. La ville de Glarèntza était la capitale du duché de ce nom qui avait ses ducs particuliers; on croit que ce duché comprenait l'Achaïe propre des anciens, Sicyon et Corinthe. Le penchant de la montagne vers l'Ouest forme le cap Chélonates, (Χελωνάτες ἄκρα) le promontoire le plus occidental du Péloponèse près de l'île San Giovanni.

De Gastoùni le chemin passe par une plaine bien cultivée sur Pachista; après une demi-heure on arrive au bord du Pourlèska; à deux heures à l'Est, est le village de Geràki situé sur la rivière Pourléska, et au pied du mont Besère où il y a une église de moyen âge: c'est un lieu important à visiter: on pourrait peut-être y retrouver la ville de Vlisirì, de la chronique de la Morée. On suit pendant quelques instants le rivage de la mer qui est bordé de myrtes; Dervisch-Tchélébi reste une demi-heure à gauche, des ruines au bord de la mer, on passe la rivière de Kàrdama et huit

Le prince goûta fort cet avis, manda les prélats en sa présence, qui répondirent que n'ayant aucun secours à exiger d'eux, ils ne lui devaient qu'honneur et respect, parceque ils tenaient leurs possessions du pape dont ils relevaient; sur quoi le prince fit saisir les fiefs, bénéfices et privilèges qu'ils possédaient et il en employa les revenus à faire bâtir la place de Clemoùtzi. Il fut excommunié par les prélats, mais ayant terminé son entreprise au bout de trois ans, il dut être relevé des censures par le souverain pontife. Le considérant de l'absolution papale portait sur ce qu'on ne dirait plus la messe en latin dans le Péloponèse, si les Français en etaient chassés, et que la chose était rendue impossible depuis qu'on avait élevé la forteresse de Clemoutzi, dont la possession suffisait dans tous les temps pour tenir le pays en bride et pour le reconquérir sur les hellènes. Messire de Ville Hardoin etait blanc comme neige de tout péché actuel. La tolérance aurait mieux assuré la possession de la Morée à ses conquérants que Clemoûtzi, dont les ruines rappellent aux Grecs que les Papes furent les ennemis constants de l'église d'Orient.

minutes plus loin le Vouvò, qu'on passe sur un pont en pierres, qui porte le nom particulier de Liaphyti; on entre dans un défilé tracé entre les coteaux de la contrepente du mont Pholoë; au bout de cinq minutes on passe à gué la rivière de Missolongàki, le terrain devient inégal, on descend dans un chemin creux qui aboutit au fond d'une vallée, à gauche reste le village Alepokhòri et à droite Mertià, peut-être l'emplacement de Dyspontium (τὸ Δυσπόντιον). Après peu de temps on passe le fleuve Jardanus qui se jette à la mer au nord du monastère Panagìa Skaphidià (1) bâti près de l'extrémité du cap Pheïa (ἡ Φειά) qu'il ne faut pas confondre avec le promontoire Ichthys, pointe plus méridionale.

Près du village de Alepokhòri il existe des pans de murs et quelques fragments de pavés en mosaïque, qui ont fait autrefois partie de thermes ou bains d'étuves; il s'y trouve encore des eaux sulfureuses. Le promontoire Ichthys (ἡ Ἰχθύς) qu'on appelle maintenant Katàkolo, reste sur la droite; là se trouve un chateau en ruines nommé Pondikò-Kastron, chateau des rats : on dit que ce nom lui vient, à cause de la ressemblance du cap sur lequel il est bâti, avec un de ces animaux. Lorsque Guillaume de Champlitte débarqua près de Patras, Pondikò-Kastron était déjà fortifié et après la prise de Corinthe, il attaqua le fort Pontikòs par terre et par mer, et comme il était très faible il le prit d'assaut; le château actuel également en ruines a été bâti par Geoffroy de Ville-Hardoin.

On laisse l'étang de Mourià à droite et on suit le chemin jusqu'à Pyrgos, qui est bâti sur l'emplacement de Letrines et éloigné de 5 heures de Gastoùni. Pausanias fixe l'emplacement de Letrines à cent-vingt stades d'Olympie et à cent-quatre-vingts

(1) Le monastère Panagìa Skaphidià a pris son nom d'un village bâti à peu de distance, dont les habitans exerçaient autrefois le métier de fabricans d'auges en bois (Skaphìdia) dans laquelle on lave, on pétrit et qu'on transforme souvent même en berceau pour y coucher les enfants, c'est le meuble essentiel de chaque famille. Il est toujours creusé dans un tronc d'arbre, il y en a de toutes sortes de dimensions.

d'Élis (1). Il ne restait plus que quelques maisons de cette ville fondée par Létreus fils de Pélops, lorsque cet historien la visita. La campagne aux environs de Pyrgos est composé d'un terreau noirâtre où l'on fait très souvent jusqu'à deux récoltes par an, quand les pluies et les irrigations secondent les efforts des Laboureurs.

La ville de Pyrgos a 3500 habitans: elle est bâtie sur une éminence et on y a construit de vastes et belles maisons, elle est le siège du gouverneur de l'Elide; l'air, plus salubre que celui de Gastoùni y a attiré la majeure partie de sa population, qui se borne au commerce et à l'agriculture; le vin qu'on récolte est un des meilleurs de la Morée: il est à observer que dans la Triphylie, dans cette petite contrée pierreuse qui n'avait pas 25 lieues de surface, les anciens signalaient douze villes. De nombreuses découvertes appellent le voyageur dans cette contrée trop négligée. Scillonte, la retraite de Xénophon, est encore à trouver, il en est ainsi d'Epitalium, d'Hypana, de Typaneæ, de Pyrgus, de Macistus et d'une foule de monuments de grand intérêt, tels que les temples de Neptune Samien et de Minerve Scillontienne.

Itinéraire de Patras à Palaio-Achaia (Olénus).

6. m. pour arriver au rivage, l'église de St. André et le puits de Cérès, 4 m. on traverse un cours d'eau, 6 m. après, une rivière venant du mont Vòda; à gauche des vignes. 9 m. après avoir passé deux ruisseaux, un cap à droite, 5 m. deux canaux artificiels, 8 m. deux autres canaux artificiels, à gauche le village de Saravàli sur une montagne; un autre ruisseau, 4 m. un pont à gauche; un ruisseau et des marais, 5 m. un pont à gauche, la belle rivière de Léuka (Glaucus), 11 m. deux caps à droite, 17 m. On traverse une rivière; un cap à droite, 3 m. Neokhoriò, à trois-quarts de mille à gauche, la côte tourne vers l'occident, 7 m. une fontaine à gauche, une plaine de trois-quarts de mille de largeur, 10 m. on traverse un ruisseau à la pointe d'une montagne isolée, 21 m. on traverse le lit d'un torrent desseché; une fontaine à gauche; des champs cultivés, 5 m. aqueduc de briques ruiné, 16 m. aqueduc de briques ruiné, 6 m. pierres et ruines, 2 m. on traverse deux murailles; tuiles, 34 m. puits à gauche, la mer tres près, sur la droite, 31 m. Vallée; une plaine, 3 m. Les bords de la Kaménitza (Pi-

---

(1) C'est à dire quatre heures et demie d'Olympie et six heures trois quarts d Elis.

enus), rivière très profonde et très difficile à passer à gué, à gauche parmi des arbres sont les ruines de la ville d'Olenus, à droite, marais, 23 m. Khan, les ruines sont à environ 200 verges au midi.

Total de la route 3 heures 35 minutes.

Itinéraire de Palæo-Achaïa à Métokhi

10 m. après avoir traversé un ruisseau il faut tourner à gauche, 10 m. route sur Kalyvia de Gerbàch, situé sur une montagne à gauche, 23 m. on traverse une muraille, 3 m. un tumulus et des pierres à gauche, 4 m. Kalyvia à droite, un étang à gauche, 8 m. Une église à droite ; à gauche Gòmastò, village éloigné d'une heure et un quart, 10 m. vestiges à gauche, dits Palæò-Kastron, rangées de pierres ; la ville de Dyme, 13 m. Vestiges, 15 m. puits à gauche, forêt de chênes de Velànea, 7 m. Caràbeaca village où ont été trouvés des tombes et des vases, 5 m. Une église et une fontaine, 2 m. on passe une rivière, 10 m. une église, 7 m. un lac s'étendant, vers le Cap Papa, il est très poisonneux, 18 m. Après avoir laissé une église à droite, un château sur une montagne rocailleuse. Castro Mavro-Voùni l'emplacement de Téiches les murs sont mal bâtis et n'ont pas de tours, 28 m. on passe une rivière qui se jette dans un marais, à droite des chênes, un metoki à droite, à gauche la rivière de Làrisos, 23 m. en tournant à droite, la maison où les étrangers peuvent loger.

Total de la route 3 heures 18 minutes.

Itinéraire de Métokhi à Capeletti.

4 m. forêt de chênes abondante en sangliers ou cochons sauvages de l'antique espèce ; à droite, un tumulus, et des pierres à gauche, en se dirigeant à peu près vers l'occident, 80 m. Le village de Ali-Tchelèby, à droite la route de Kounòpolis, rocher sur la côte avec une petite baye sablonneuse, source minérale sur le rivage. Au sommet du rocher, les vestiges d'une ancienne forteresse, probablement Hyrmina, on passe une rivière, à droite un lac, 25 m. autre rivière, on traverse une route allant vers le S. O; quelques chênes et quelques myrtes, 15 m. on passe une rivière, 15 m. monastère, ferme et église à droite à un mille : on passe deux ponts, 8 m. on traverse une rivière, 4 m. une source à droite, 28 m. on passe un ruisseau qui coule vers un grand lac à droite sur la côte, cap boisé, côte sablonneuse, 7 m. en quittant la grande route il faut tourner à gauche ; tuiles, 29 m. Capelétti.

Total de la route 3 heures 29 minutes.

Itinéraire de Capalètti à Palæòpolis (Elis).

10 m. on passe un ruisseau ; bois, 14 Kalòtikos, village à droite, 6 m. à gauche, une église, un tumulus et quelques colonnes, vestiges de la plus haute antiquité, l'emplacement de Myrtuntium, à droite le village de Rhetoùni sur la même ligne que Clemoùtzi ou Casteltornèse, le village de Lékhæna. En tournant à gauche, après avoir marché du côté de l'Ouest, le pays devient moins boisé, 22 m. passage d'un ruisseau, 23 m. un

pont ; à gauche le village de Màxi, une fontaine à gauche, 24 m. on passe une rivière, 54 m. après avoir laissé sur la gauche, le chemin direct de Gastoùni, et descendu dans une plaine humide, on passe un ruisseau ; à gauche une église et un tumulus, 19 m. une plaine buissonneuse, un tumulus à droite, 23 m. on passe une rivière; trois tumulus à gauche; à droite de Castèl Tornèse, on voit Neokhòri. à droite Andràvida, 6 m. Lekhæna!, à une heure à droite, 4 m. on passe une rivière, un tumulus à droite, 15 m. Tràgano, on tourne à droite, une église à droite, 30 m gué du Penée, rivière large et rapide, appelé rivière de Gastoùni, 42 m. Kalyvia dans la plaine. 4 m. ruine romaine, sur l'emplacement d'une partie de la ville d'Elis, 18 m. village de Palæòpolis ; la tour au-dessus est appelée Kaloscòpi, ou belvédère.

Total de la route 5 h. 14 m.

ELIS (Ἡ ἨΛΙΣ).

C'est sous le nom de Palæòpolis (vieille ville) que les grecs designent maintenant la ville d'Elis ainsi nommée d'Elée, fils de Tantale, et qui fut fondée sous les auspices de Jupiter. L'histoire nous apprend de quelle manière elle s'était successivement embellie de la pompe des arts, et nous ne savons que par tradition ses malheurs et sa ruine. Elis (Caloscòpi, c'est-à dire belle vue) capitale de l'Elide proprement dite commandait à la confédération de cette province. C'était après Athènes et Corinthe la ville la plus remarquable de la Grèce pour le nombre des édifices et des statues. Les habitans d'Elis disputèrent long temps, mais en vain à ceux de Pise le privilège de présider à la célébration des jeux olympiques. Les peuples respectaient le territoire de l'Elide au point de déposer les armes dès qu'ils touchaient à sa frontière. Elis fut la patrie de Pyrrhon fondateur de la secte pyrrhonienne, et de Phédon chef de la secte élienne ; au dernier, Platon a consacré le dialogue de Socrate annonçant les dogmes sacrés de la divinité et de l'immortalité de l'âme. L'Acropole ne fut fortifié qu'au temps des successeurs d'Alexandre. Ses ruines qui occupent une demi-lieue carrée en surface depuis la rive gauche du Penée, commencent auprès du village de Kalyvia et aboutissent vers l'orient au lieu appelé Palæòpolis.

Il est difficile de trouver parmi tant décombres où est le Xyste

(1) où l'on distribuait le prix de le beauté; le temple de Minerve, où les femmes qui étaient jugées les plus parfaites, recevaient une couronne de Myrte; l'hippodrome, le Cénotaphe, les autels d'Achille, le lieu où se faisait la métamorphose de l'eau en vin. Dans l'Acropole il n'y a plus qu'un soubassement carré en maçonnerie. Si l'on fouillait Elis dans certains endroits, probablement les artistes admireraient encore quelques restes des chefs d'œuvre de Phidias et des grands maîtres qui avaient embelli Elis de statues et de bas-reliefs.

En remontant le cours du Penée une demi-lieu à l'Est de Palæòpolis, on arrive au village de Skliroù, situé en face de Soùli, et à peu de distance de là au confluent du Ladon d'Elide; c'est le long de sa rive gauche que croit le raisin de Corinthe autrement nommé Passoline et qui est le principal produit du pays. Au confluent du Ladon et du Penée sur la rive gauche du dernier, est le village d'Agrapidòkhori, où sont des ruines d'une assez grande étendue, vraisemblablement celles d'Alesium mais on n'y remarque ni enceinte ni monuments. En remontant pendant deux heures le Ladon, principal affluent du Penée, on trouve une Acropole et les ruines d'une ville antique; près delà sont les village de Kouloùgli et de Klìsoura, dont le dernier à raison de son nom et de son site sert à signaler l'emplacement de Pylos (ἡ Πῦλος)(1). Cette ville était en effet par sa position la porte de l'Elide, du côté des défilés qui conduisent dans le Pisatide. En remontant le Penée (rivière de Vérveni) pendant quatre heures, on arrive à la route directe de Patras à Olympie par Pharæ et le mont Pholoë; sur une colline très élevée et à la rive droite du Penée est une vaste Acro-

---

(1) Du mot grec Ξύω, je polis: cette enceinte fut ainsi nommée, parcéqne Hercule fils d'Amphytrion pour s'endurcir au travail, nettoyait tous les jours ce terrain et en arrachait les ronces et les épines.

(1) Pylos était éloigné de quatre-vingts Stades d'Elis; elle avait été bâtie par Pylas de Mégare, fils de Cléson; cette ville détruite par Hercule et bâtie ensuite par es Eliens, était déjà de puis long-temps déserte, au dire de Pausanias. La rivière de Ladon passait au milieu.

pole, entourée des ruines d'une ville. Le village de Skiàda est à 1,500 mètre dans le N. E. Si, à partir de là on suit par sa base l'extrêmité de la chaîne de l'Erymànthe, on trouve au dessus du monastère de Notèna, les ruines d'un temple dans la position la plus pittoresque. En continuant à remonter la gorge parallèle au faite de l'Erymanthe dans laquelle coule le torrent de Ver-véni, on trouve au sommet d'un pic à 2 Kilomètres de Kakòtari les ruines d'un Palaeò-Kastron Hellénique.

DE PYRGOS A OLYMPIE.

A dix minutes de la ville, on passe sur un pont en pierre une petite rivière, et neuf minutes plus loin une seconde qui après s'être réunie à la précédente, se jette dans l'Alphée. Le sentier qui tourne brusquement à l'Orient vous conduit en dix minutes en vue de Parbàsena, village qui donne son nom à une gorge bordée de micocouliers et remplie de vignobles; on côtoye l'Alphée, bientôt on se dirige au N. E. pendant dix minutes en traversant un défilé flanqué de mamelons coniques plantés de pins odorants, de lentisques et de myrtes, et au sortir, vous vous trouvez en face du hameau de Volàntza, bâti sur la rive gauche de l'Alphée. On marche un quart de lieue au milieu des vignobles, pour arriver de là à Kòkoura dont le vallon est en partie arrosé par le Lestenìsta (Enipée). En partant des bords encaissés et blanchâtres du Lestenìsta, on laisse l'Alphée à dix minutes à droite; à gauche reste le village et la tour de Stréphi, situé à l'extremité d'une gorge qui présente de toutes parts une culture riche et variée, ainsi que des paysages enchanteurs; la rivière qui baigue cette vallée, est le Cythérius qui prend sa source à Broùma situé à une heure à gauche de la route, et l'emplacement de Heracléa. Les eaux de la rivière forment à quelque distance plus bas, un marais traversé par une chaussée percée d'arches; à une demi-lieue au Nord, on apperçoit Krekoùki et à un quart de lieue en avançant à l'E. N. E. on laisse à un mille à gauche, le village de Plàtanos qui

envoye un ruisseau à l'Alphée. Vous entrez immédiatement dans une troisième vallée qui est celle de Phlòka ; près du village on trouve une église ornée de colonnes d'ordre dorique. Après avoir traversé la vallée de Phlòka, on pénètre dans un défilé boisé, on fait route ensuite sur une falaise couverte de champs cultivés, qui se terminent au bord du fleuve, dont la rive est ombragée par une bordure magnifique de platanes. Enfin, après trois heures seize minutes de route depuis Pyrgos, on descend dans le lit de la rivière de Stravo-Képhali. C'est sous cette dénomination qu'on désigne maintenant le Cladée (ὁ Κλαδέος), que les anciens révéraient à l'égal de l'Alphée, et qui coule au milieu d'une contrée sauvage depuis les hauteurs de Chélidonie jusqu'a Olympie; on passe le Cladée et sur sa rive gauche est l'emplacement d'Olympie.

OLYMPIE (Η ΟΛΥΜΠΙΑ).

Au nom seul d'Olympie, l'imagination d'un poète s'enflammerait, et trouverait dans la description de ce lieu, autrefois si célèbre, le motif de belles pages consacrées sans doute à retracer ces jeux qui durent leur origine aux dieux de l'Olympe, et auxquels Hercule, Apollon, Mars, et Mercure daignèrent prendre part. Laissant un libre cours aux pensées qui lui seraient inspirées, il nous peindrait cette plaine couverte des plus beaux monuments, chefs-d'œuvre des Phidias et des Alcamènes, où tous les quatre ans les peuples de la Grèce se rassemblaient, et où les plus beaux génies de l'antiquité venaient mettre le sceau à leur gloire immortelle en se disputant une couronne d'olivier. Mais incapable de rendre dignement la poésie de ces lieux inspiratenrs, et devant d'ailleurs réduire tous ces beaux souvenirs du passé à une simple description du présent, nous bornerons notre récit à faire connaître fidèlement la vallée de l'Alphée, jadis brillante de toutes les richesses et de toutes les gloires, et qui aujourd'hui n'offre plus qu'un désert.

C'est à Olympie que l'Alphée paraît dans toute sa largeur, sa beauté, grossi des eaux de plusieurs autres fleuves considérables, tels que l'Hélisson, le Brenthéate, le Gortynius, le Buphagus, le Ladon et l'Érymanthe. Les jeux olympiques étaient les plus célèbres de la Grèce. Il se célebraient tous les quatre ans auprès d'Olympie, vers le solstice d'été et duraient cinq jours. Leur retour servait d'époque pour dater les événement importans (1). Quant à l'ordre et à la police des jeux olympiques,

---

(1) Comme on a souvent besoin de réduire en années de J. C. les années des diverses ères adoptées par les historiens, et réciproquement, nous allons indiquer ici les calculs par lesquels on peut y parvenir ; mais seulement pour les ères principales, qui sont celles de la création du monde, 4004 ayant J. C. ; de la période Julienne; 4714 avant J. C. ; des Olympiades, 766 avant J. C. ; de Rome, 753 avant J. C. ; et de Nabonassar, 747 avant J. C.

I. Réduction des années du monde en années avant J. C., et réciproquement.

1. Réduire les années avant J. C. en années du monde.

On ajoute 1 à 4004, ce qui fait 4005, et de cette sommé on retranche l'an donné avant J. C. ; le reste égale l'an du monde correspondant :

Exemple : 1755 ans avant J. C, =4004 + 1=4005—1755 =2250 du monde.

2. Réduire les ans du monde en ans avant J. C.

De même que dans l'opération précédénte, on ajoute 1 à 4004, d'où résulte 4005, et de cette somme on ôte l'an donné du monde ; le reste est l'an de J. C. demandé.

Exemple : 1755 ans du monde =4004 + 1 = 4005 — 1755 = 2250 de J. C.

II. Réduction de la période Julienne en années des ères chrétiennes, de Rome, des Olympiades et de Nabonassar.

1. Réduire en années avant J. C. des années données de la période Julienne.

On soustrait l'année donnée de 4714 ; le reste donne l'année avant J. C.

Exemple : Années de la pér. Jul. 4402=4714—4402=312 avant J. C.

2. Réduire en années après J. C. des années données de la période Julienne.

De l'année donnée on soustrait 4713 ; le reste est l'année après J. C.

Exemple : An de la période Jul. 6517 =6517—4713 = 1804 après J. C.

3 Réduire des années avant J. C. en années de la période Julienne.

L'année donnée est déduite de 4714 ; le reste est l'année de la période Julienne.

Exemple : An 747 avant J C. =4714—747 = 3967 de la période Jul.

4. Réduire des années après J. C. en années de la période Julienne.

L'année donnée est ajoutée à 4713 ; la somme est l'année de la période Julienne.

Exemple : An de J. C. 86 =86+4713 =4799 de la période Jul.

III. Réduction des Olympiades en années de l'ère chrétienne.

1. Réduire en années avant J. C. les Olympiades qui ne passent pas la 194e.

voici ce qui s'observait. On offrait d'abord un sacrifice à Jupiter ; ensuite on ouvrait le pentathle ; la course à pied venait après ; puis la course de chevaux, qui n'avait pas lieu le même jour. Les habitans d'Elis, qui eurent presque toujours la direction de ces jeux, nommaient un certain nombre de juges pour y présider, y maintenir l'ordre, et empêcher qu'on n'usât de supercherie pour remporter le prix. C'est ainsi qu'en la cent-deuxième olympiade Callipe, Athénien, ayant acheté de ses an-

---

On diminue d'une unité la quantité des Olympiades donnée ; ce reste est multiplié par 4 ; au produit on ajoute les années de l'Olympiade donnée, moins une, cette somme est déduite de 776, le reste donne l'année avant J. C.

Exemple : Olymp LXXII, 3. = 776—([72—1] × 4 + (3—1]) = 490 avant J. C.

2. Réduire en années après J. C. les Olympiades qui passent la 194.e

On diminue d'une unité la quantité d'Olympiades donnée ; le reste est multiplié par 4, au produit on ajoute l'année courante de l'Olympiade, de la somme on soustrait 776 : le reste donnera l'année après J. C.

Exemple : Olymp. CCLIX, 4 = ([259—1] × 4) + 4—776 = 260 ans après J. C.

3. Réduire en Olympiades des années avant J. C.

L'année donnée, diminuée d'une unité, est soustraite de 776 ; le reste est divisé par 4 ; le quotient donne les Olympiades é c o u l é e s, et le reste, s'il y en a, l'année courante de l'Olympiade c o u r a n t e.

Exemple : Avant J. C. 490 =

$\frac{776-(490-1)}{4}$ = 71 + 3 = Olymp. LXXII, 3.

4. Réduire en Olympiades des années après J. C.

L'année donnée après J. C. est additionnée à 775 ; la somme est divisée par 4 ; le quotient donne les Olympiades é c o u l é e s, et le reste, s'il y en a, augmenté d'un, l'année courante de l'Oympiade c o u r a n t e.

Exemple : Après J. C. 260 =

$\frac{260+775}{4}$ = 258 + 3 = Olym. CCLIX, 3.

IV. Réduction de l'ère de Nabonassar en années de l'ère chrétienne:

1. Réduire en années avant J, C. des années de l'ère de Nabonassar jusqu'à 748.

Si l'année Nabonassarienne donnée n'est pas plus grande que 227, on la soustrait de 748, le reste est l'année avant J. C., si elle est entre 278 et 748, on la soustrait de 749.

Exemples : Années de Nabonassar.

209 = 748—209 = 539 avant J. C.

446 = 749—446—303.

2. Réduire en années après J. C. des années de l'ère de Nabonassar, depuis 748.

Si l'année Nabonassarienne donnée est entre 749 et 1688, on en soustrait 748 ; si el-

tagenistes le prix du pentathle, fut condamné a l'amende. Les athlétes combattirent tout nus depuis la trente-deuxième olympiade, où Orosippus perdit la victoire, parce que dans le combàt son vêtement, s'étant dénoué, l'embarrassa de manière à lui ôter la liberté des mouvemens. Ce réglement en exigea un antre, par lequel il fut défendu aux femmes et aux filles, sous peine de la vie, d'assister à ces jeux, et même de passer l'Alphée pendant tout le temps de leur célébration. Cette défense fut si exactement observée, qu'il n'arriva jamais qu'à une seule fem-

---

le est plus forte que 1687, on soustrait 749, le reste est l'année après J. C.

Exemples : Années de Nabonassar.

827= 827—748= 79 après J. C.

1828=1828—749=1079.————

3. Rèduire en années de Nabonassar des années avant J. C.

Si l'année avant J. C. donnée est plus grande que 520, on la soustrait de 748, si elle est plus petite que 520, on la soustrait de 749 le reste est l'année de Nabonassar.

Exemples : Avant J. C.

597=748—597=151 an de Nab.

480=749—480=269.————

4. Réduire en années de Nabonassar des années après J. C.

Si l'année apres J. C. donnée n'est pas plus grande que 939, on y ajoute 748, si elle est plus grande, on y ajoute 749, la somme est l'année de Nabonassar.

Exemples : Après J. C.

284= 284+748=1032 de Nab.

1804=1804+749=2553.————

V. Réduction de l'ère de la ville de Rome en années de l'ère chrétienne.

1. Réduire les années de Rome en années avant ou après J. C.

Si l'an de Rome est plus grand que 753, on en déduit 753, le reste donne l'année après J. C. S'il est plus petit, on le diminue d'abord d'une unité, et l'on déduit ce reste de 653, le reste donnera l'année avant J. C.

Exemples :

Ans de Rome 839=839—753=86 après J. C.

————716=753 - (716—1)=38 avant J. C.

2. Réduire des années avant ou après J. C., en années de Rome.

Si l'année donnée est avant J. C., on la déduira de 754, le reste donnera l'an de Rome, si l'année donnée et après J. C., on y ajoutera 753.

Exemples :

Ans avant J. C. 49=754— 49=705 de Rome.

Ans après J. C. 86= 86+763=839.————

m (1) de l'enfreindre. Les vainqueurs recevaient une couronne d'ache, d'olivier ou de laurier.

Les Éléens prétendaient que dès l'âge d'or, Saturne avait un temple à Olympie ; ils attribuaient l'origine des jeux Olympiques à Hercule, qui proposa un jour à ses quatre frères Péoneüs, Epinède, Jasius et Ida, de s'exercer à la course, et de décerner au vainqueur une couronne d'olivier, arbre qu'Hercule avait importé en Grèce; d'autres racontaient que Jupiter et Saturne combattirent ensemble à la lutte dans Olympie, et que l'empire du monde fut le prix de la victoire ; enfin il y en avait qui soutenaient que Jupiter ayant triomphé des Titans, institua lui-même ces jeux, où Apollon, entre autres, signala son adresse en remportant le prix de la course sur Mercure, et celui du pugilat sur Mars.

C'est pour cela que l'on joue sur la flûte des airs pythiens, consacrés à Apollon. Ces jeux furent souvent interrompus jusqu'au temps de Pélops, qui les fit représenter en l'honneur de Jupiter, avec une pompe nouvelle. Ils furent encore négligés après lui ; on en avait presque perdu le souvenir lorsque Iphitus, législateur de Sparte, les rétablit ans 884 avant J. C. La Grèce était alors déchirée par des guerres intestines, et désolée par la peste. Iphitus alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui répondit que le rétablissement des jeux olympiques serait le salut de la Grèce, et lui dit d'y travailler avec les Eléens. On s'appliqua aussitôt à se rappeler les anciens exercices de ces jeux; et, à mesure qu'on se ressouvenait de quelqu'un d'eux, on l'ajoutait à ceux qui avaient été retrouvés.

Ainsi dès la première olympiade on proposa un prix de la course; dès la quatorzième on ajouta la course du stade doublé; dès la dix-huitième, le pentathle (c'est-à-dire les cinq exercices : le

---

(1) Callipatira, fille de Diagoras, se déguisa en maître d'exercice pour accompagner son fils Pisidore aux jeux olympiques, malgré la défense des magistrats. Pisidore ayant remporté la victoire, elle s'élança ivre de joie dans l'arène, et décela son sexe par ses transports. Mais on lui fit grâce en considération de son fils. Depuis ce temps, on ordonna qu'à l'avenir les maîtres d'exercice seraient nus ainsi que les athlètes.

saut, la course, le disque, le javelot et la lutte) fut entièrement rétabli. Le combat du ceste fut remis en usage dans la vingt-troisième olympiade; dans la vingt-cinquième la course du char à deux chevaux : dans la vingt-huitième le combat du pancrace et la course avec les chevaux de selle. Ensuite les Eléens établirent des combats pour les enfans, quoiqu'il n'y en eut aucun exemple dans l'antiquité. Ainsi en la trente septième olympiade on leur décerna des prix pour la course et pour la lutte; en la trente-huitième on leur permit le pentathle entier. Mais les inconvéniens qui en résultèrent firent bientôt exclure les enfans de tous ces exercices violens. La soixante-cinquième olympiade vit introduire encore une nouveauté : des gens de pied se disputérent tout armés le prix de la course; en la quatre-vingt-dixième on attela deux jeunes poulains à un char. Quelque temps après on imagina une course de deux poulains menés en main, et une course de poulains montés comme des chevaux de selle.

Dans la même ville d'Olympie, les filles célébraient une fête particulière en l'honneur de Junon, et on les faisait courir dans le stade, distribuées en trois classes. les plus jeunes couraient les premières, celles d'un âge moins tendre venaient ensuite, et après toutes les autres, les plus âgées. En considération de la faiblesse de leur sexe, on ne donnait que cinq cents pieds à la longueur du stade, qui en avait huit cents dans son étendue ordinaire.

La solennité des jeux olympiques attirait de toutes les parties de la Grèce une foule considérable qui arrivait par terre et par mer; elle était consacrée par un décrét qui suspendait toutes les hostilités, et en vertu duquel des troupes qui seraient alors entrées dans la terre d'Olympie auraient été condamnées à payer une amende de deux mines par soldat.

Suivant l'ancien usage, les vainqueurs, deja comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentraient dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortége nombreux, vêtus d'une robe de pourpre, quelque fois sur un char

à deux ou quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. En certains endroits, le trésor leur fournissait une subsistance honnête : à Lacédemone ils avaient l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du roi ; presque partout ils avaient la préséance à la représentation des jeux ; et le titre de vainqueur olympique ajouté à leur nom, leur conciliait une estime et des égards qui faisaient le bonheur de leur vie.

En suivant la route qui conduit de Pyrgos à Miraca, c'est-à-dire en remontant vers l'Est, le long des coteaux sablonneux qui bordent la vallée de l'Alphée, après avoir traversé le lit encaissé du Cladée, dans lequel se trouvent quelques grosses pierres provenant sans doute de monuments antiques, on reconnait à quelques ruines romaines en briques, l'emplacement d'Olympie; le mont Cronius, au pied duquel était l'Altis dont la place est facile a reconnaître par les restes du fameux temple de Jupiter Olympien, dont nous parlerons plus tard avec détails; à gauche de la route, dans la petite vallée qui forme un angle droit avec celle d'Olympie, au pied du mont Saturne, est une autre ruine romaine en briques formant une salle carrée, dont la voûte est tombée : à l'intérieur se voient encore quelques restes de stuc. Plus loin et dans l'encaissement du Cladée sont d'autres vestiges d'antiquités du même temps, mais dont on ne peut reconnaître la destination, non plus que de celle dont nous avons parlé précédemment. En revenant vers la rive de l'Alphée, à droite de la route de Pyrgos, se voient deux autres ruines romaines aussi en briques, et qui sont sans intérêt. C'est à quelques pas de là, vers l'est, que se trouvent les restes du temple de Jupiter. Un peu plus loin et sur la droite est encore une autre ruine romaine en briques, qui laisse reconnaître dans son plan une salle octogone, et en contre-bas, le long du terrain à pic qui entoure une plaine plus basse sont attenantes à cette salle octogone cinq ou six petites salles carrées et parallèlement placées, que quelques auteurs ont désignées pour être les remises des chars qui s'exerçaient à la course

dans l'hippodrome, lequel, suivant ces écrivains, est reconnaissable par le terrain à pic dont nous venons de parler et dont nous parlerons encore plus loin.

Par le plan général que nous donnons et où se trouve indiqué le cours de l'Alphée comme il était lors du voyage de Stanhope, et par comparaison avec son cours comme il est aujourd'hui, on peut juger des variations qu'il a éprouvées dans un espace de peu d'années ; et lorsqu'on a cru qu'un ancien lit de ce fleuve était l'emplacement de l'hippodrome, et qu'on en a même déterminé d'après cela la longueur, on s'est évidemment trompé ; car si les auteurs qui donnent ces mesures, avaient étendu leurs observations à un mille au-delà des bornes, qu'ils donnent à l'hippodrome d'Olympie, ils auraient trouvé d'autres encaissements qui les auraient désabusés, puisque partout où l'Alphée coule dans une plaine, il laisse des traces semblables à celles que nos auteurs indiquent comme des restes de ce monument.

Une autre observation qui vient détruire tout-à fait ces suppositions, c'est que les fouilles que la commission scientifique française a fait faire au temple de Jupiter Olympien, ont prouvé que le sol antique de la plaine était de 10 et 12 pieds en contre-bas du sol moderne, et que dans ce sol moderne, qui est un terrain d'alluvions amenées par les eaux de l'Alphée et descendues des montagnes sablonneuses qui environnent la vallée, on ne doit pas chercher de traces de l'hippodrome et du stade, puisque ce terrain n'existait pas lorsqu'il y avait un stade et un hippodrome.

Il est donc constant, d'après ces observations qui reposent sur des faits matériels, que les cailloux et les sables, venant des hautes montagnes et roulés par le cours torrentueux de l'Alphée, opèrent chaque année un surhaussement dans son lit et dans toutes les vallées basses comme l'est celle d'Olympie, et que pour trouver les traces de l'hippodrome et du stade, il faudrait chercher au-dessous du sol moderne, et à-peu-près au niveau des basses eaux du fleuve.

EXPLICATION DES PLANCHES.

A. Rouphià (Alphée), fleuve.

B. Stavro-Kephali (Cladée), rivière.

C. Mont Saturne ou Cronius.

D. Temple de Jupiter Olympien découvert par les membres des sections d'archéologie et d'architecture de l'expédition scientifique de Morée.

E. Diverses ruines romaines en briques.

F. Église du moyen âge, decouverte par M. Dubois.

G. Ancien lit du fleuve indiqué à tort pour l'ancien hippodrome.

H. Cours de l'Alphée lors du voyage de Stanhope.

J. Rou'e de Pyrgos à Carytæne.

K. Route de Miraca.

L. Miraca.

M. Ruisseau de Miraca.

N. Tombeaux turcs.

O. Ruine d'un aquéduc romain. (1)

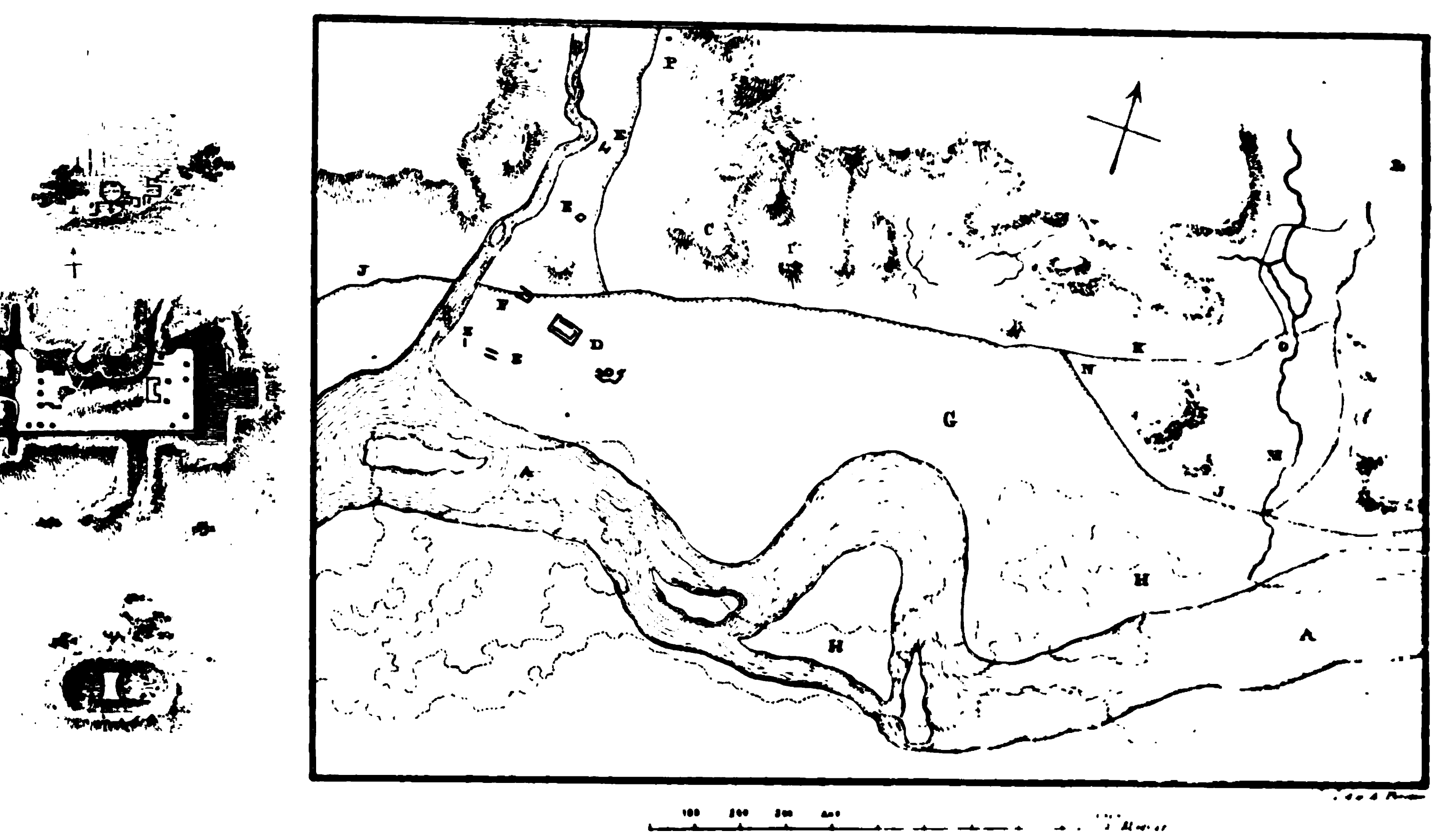
P. Route de Lala.

TEMPLE DE JUPITER A OLYMPIE.

De toutes les descriptions de Pausanias aucune n'est aussi circonstanciée aussi précise que celle du temple de Jupiter à Olympie. « Le bois consacré à Jupiter portait depuis les temps

---

(1) On devait cet édifice à Hérode Atticus, qui procura ainsi des eaux fraiches à Olympie, où la chaleur faisait périr beaucoup de monde à l'époque de la célébratien des jeux qui avait lieu vers lé solstice d'été. L'air qui circule à peine au fond de cette gorge était si étouffant, suivant Élien, qu'un maitre irrité contre son esclave le menaçait de le mener à Olympie plutôt que de l'envoyer au moulin ; et c'était, dit le même auteur, une punition beaucoup plus rude d'y être dévoré par les rayons du soleil que de tourner la meule. Cependant Péregrin déclamait contre Hérode Atticus en disant qu'il avait amolli le courage des Grecs, que les spectateurs devaient supporter la soif et que même il était glorieux d'en mourir : Lucien nous apprend comment ce frondeur qui buvait de l'eau contre laquelle il déclamait, n'échappa à une grêle de pierres avec lesquelles le peuple répondit à ses déclamations, qu'en cherchant un asile dans le temple de Jupiter.



PARTIE DES RUINES

PLAN [illegible]

»les plus anciens le nom d'Altis; la Statue et le temple de Jupiter »avaient été faits du butin que rapportèrent les Eléens dans la »guerre où ils détruisirent Pise et toutes les villes circonvoi»sines qui s'étaient soulevées. Le temple, d'architecture dorique, »est entouré de colonnes en dehors, et on l'a construit avec »une espèce de tuf qu'on trouve sur le lieu; il a 95 pieds de »largeur et 230 de longueur et fut bâti par Libon, architecte »du pays.«

Les fouilles ont fait découvrir les ruines d'un temple entouré de colonnes, construit en tuf très dur, très poreux et par consequent très propre à se lier avec le stuc dont il est recouvert. Les mesures que donne Pausanias sont en pieds grec de 11 pouces 4 lignes (pieds français); si on les reduit en mesures françaises on aura pour la largeur 89 p. 8.o 8 ou 29 mètres 146 millimètres et pour la longueur 217 pieds 2o 8 ou 70 mètres 562 millimètres. En comparant les dimensions des ruines trouvées par la fouile, avec celles indiquées par Pausanias, la différence est si minime qu'il n'est pas possible de douter que ce monument ne soit le temple de Jupiter; on en sera d'autant plus convaincu, que Pausanias, dans sa description d'Olympie, ne parle d'aucun monment dont les dimensions puissent à beaucoup près se rapprocher de celles de ce temple.

»Il y a dans l'intérieur du temple, ajoute t-il, des colonnes »qui soutiennent des portiques supérieurs sous lesquels est »l'entrée qui conduit à la statue: toute la partie du pavé qui est »devant la statue n'est point en marbre blanc, mais en marbre »noir entouré d'un rebord en marbre de Paros, qui sert à con»tenir l'huile qu'on y verse; l'huile en effet est necéssaire pour »la conservation de la Statue d'Olympie, elle empêche l'humidi»té de l'Altis, qui est un endroit marécageux, de gâter l'i»voire.«

On a trouvé deux colonnes de la décoration intérieure du temple, renversées, elles sont en pierre grise, semblable à celle des colonnes extérieures; elles devaient être enduites de stuc, mais il n'y en a plus de vestiges, on a cependant pu recon-

envoye un ruisseau à l'Alphée. Vous entrez immédiatement dans une troisième vallée qui est celle de Phlòka ; près du village on trouve une église ornée de colonnes d'ordre dorique. Après avoir traversé la vallée de Phlòka, on pénètre dans un défilé boisé, on fait route ensuite sur une falaise couverte de champs cultivés, qui se terminent au bord du fleuve, dont la rive est ombragée par une bordure magnifique de platanes. Enfin, après trois heures seize minutes de route depuis Pyrgos, on descend dans le lit de la rivière de Stravo-Képhali. C'est sous cette dénomination qu'on désigne maintenant le Cladée (ὁ Κλαδέος), que les anciens révéraient à l'égal de l'Alphée, et qui coule au milieu d'une contrée sauvage depuis les hauteurs de Chélidònie jusqu'à Olympie; on passe le Cladée et sur sa rive gauche est l'emplacement d'Olympie.

OLYMPIE (Η ΟΛΥΜΠΙΑ).

Au nom seul d'Olympie, l'imagination d'un poète s'enflammerait, et trouverait dans la description de ce lieu, autrefois si célèbre, le motif de belles pages consacrées sans doute à retracer ces jeux qui durent leur origine aux dieux de l'Olympe, et auxquels Hercule, Apollon, Mars, et Mercure daignèrent prendre part. Laissant un libre cours aux pensées qui lui seraient inspirées, il nous peindrait cette plaine couverte des plus beaux monuments, chefs-d'œuvre des Phidias et des Alcamènes, où tous les quatre ans les peuples de la Grèce se rassemblaient, et où les plus beaux génies de l'antiquité venaient mettre le sceau à leur gloire immortelle en se disputant une couronne d'olivier. Mais incapable de rendre dignement la poésie de ces lieux inspirateurs, et devant d'ailleurs réduire tous ces beaux souvenirs du passé à une simple description du présent, nous bornerons notre récit à faire connaître fidèlement la vallée de l'Alphée, jadis brillante de toutes les richesses et de toutes les gloires, et qui aujourd'hui n'offre plus qu'un désert.

»en tête ; auprès de lui Stérope, son épouse, l'une des filles »d'Atlas. Myrtilus, qui conduisait le char d'Oenomaüs, est aussi »devant les chevaux du quadrige. Derrière lui sont deux hom»mes dont on ne connait pas les noms, mais qui étaient proba»blement aussi chargés par Oenomaüs du soin des chevaux; »tout-à-fait a l'extrémité se voit le fleuve Cladéus: c'est, après »l'Alphée, celui que les Éléens honorent le plus. A la gauche de »Jupiter sont Pélops et Hyppodamie, ensuite le conducteur du »char de Pélops, ses chevaux, deux palefreniers, et à l'extrémité »du fronton, à l'endroit où il se retrécit, le fleuve Alphée. Le con»ducteur du char de Pélops se nommait Sphérus, si l'on en croit »les Troezéniens; mais l'exégète d'Olympie dit qu'il se nommait »Cilla. : Toutes les sculptures du fronton antérieur sont de Paco»nius, originaire de Mendes, ville de Thrace. Le fronton posté»rieur du temple fut sculpté par Alcamènes, contemporain de »Phidias, et le plus habile statuaire après lui. Il y représenta le »combat des centaures et des Lapithes, aux noces de Pirithoüs. »Ce héros est au milieu; auprès de lui sont d'un côté, Eurythion, »qui enlève la femme de Pirithoüs, et Cénéus, qui défend ce »dernier; de l'autre, Thésée qui combat les Centaures avec une »hache, un de ces Centaures veut enlever une vierge; un autre »saisit un jeune garçon. Alcamènes a probablement choisi le su»jet, parce qu'il avait appris par les vers d'Homère, que Piri»thoüs était fils de Jupiter, et qu'il savait que Thésée descen»dait de Pélops à la quatrième génération.«

DE PYRGOS A SAMICUM.

De Pyrgos le chemin reste dans la plaine; gué de l'Alphée que les modernes appellent Rouphià, sa rive gauche est brisée de monticules couverts de vignobles entre lesquels on marche pendant un quart-d'heure pour monter à Agoulinitza. Il résulte de divers passages des anciens que Epitalium (τὸ Ἐπιτάλιον) était située sur une hauteur, près du gué de l'Alphée. Strabon la re-

m (1) de l'enfreindre. Les vainqueurs recevaient une couronne d'ache, d'olivier ou de laurier.

Les Éléens prétendaient que dès l'âge d'or, Saturne avait un temple à Olympie ; ils attribuaient l'origine des jeux Olympiques à Hercule, qui proposa un jour à ses quatre frères Pé͏onéüs, Epinède, Jasius et Ida, de s'exercer à la course, et de déc n r au vainqueur une couronne d'olivier, arbre qu'Hercule avait importé en Grèce; d'autres racontaient que Jupiter et Saturne combattirent ensemble à la lutte dans Olympie, et que l'empire du monde fut le prix de la victoire ; enfin il y en avait qui soutenaient que Jupiter ayant triomphé des Titans, institua lui-même ces jeux, où Apollon, entre autres, signala son adresse en remportant le prix de la course sur Mercure, et celui du pugilat sur Mars.

C'est pour cela que l'on joue sur la flûte des airs pythiens, consacrés à Apollon. Ces jeux furent souvent interrompus jusqu'au temps de Pélops, qui les fit représenter en l'honneur de Jupiter, avec une pompe nouvelle. Ils furent encore négligés après lui ; on en avait presque perdu le souvenir lorsque Iphitus, législateur de Sparte, les rétablit ans 884 avant J. C. La Grèce était alors déchirée par des guerres intestines, et désolée par la peste. Iphitus alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui répondit que le rétablissement des jeux olympiques serait le salut de la Grèce, et lui dit d'y travailler avec les Eléens. On s'appliqua aussitôt à se rappeler les anciens exercices de ces jeux; et, à mesure qu'on se ressouvenait de quelqu'un d'eux, on l'ajoutait à ceux qui avaient été retrouvés.

Ainsi dès la première olympiade on proposa un prix de la course; dès la quatorzième on ajouta la course du stade doublé; dès la dix-huitième, le pentathle (c'est-à-dire les cinq exercices : le

---

(1) Callipatira, fille de Diagoras, se déguisa en maître d'exercice pour accompagner son fils Pisidore aux jeux olympiques, malgré la défense des magistrats. Pisidore ayant remporté la victoire, elle s'élança ivre de joie dans l'arène, et décela son sexe par ses transports. Mais on lui fit grâce en considération de son fils. Depuis ce temps, on ordonna qu'à l'avenir les maîtres d'exercice seraient nus ainsi que les athlètes.

une demi-lieue dans la direction S. S. O. Parvenu à cette distance vous tournez une grande flaque d'eau, afin de revenir au bord du lac Kàïpha. L'aride contrée des Lépréates est comme au temps de Pausanias, un pays aréneux planté de pins clairsemés, dont la pàle verdure augmente la tristesse; enfin à 25 minutes en continuant la route, au milieu des sables, vous faites halte au khan d'Hàgios Isìdoros; en quittant le khan vous passez la rivière de ce nom, l'ancien Acidas, qui coulait près du tombeau de Jardanus; à une demi-lieue de ses bords dépouillés de verdure, se voit Piskìni, petit village situé à peu de distance d'une Acropole ruinée; de là pendant deux heures, le chemin reste dans la plaine, à droite la mer, à gauche les villages de Glàtza, Hàgios Ilias et Prasidàki et on arrive au khan de Boùrzi sur la rivière de ce nom qui est l'antique Neda; l'ayant passée sur un pont d'une seule arche, vous longez le pied des montagnes nommées Sandanoïvounò pendant une heure, puis passant un torrent dont le courant à beaucoup changé, à peu de distance, vous traversez la rivière de Kartèla et après une heure et un quart, vous vous reposez à Arcadia éloignée de 8 heures de Samicum.

ARCADIA (CYPARISSIA) (αἱ Κυπαρισσίαι).

Il y vivait autrefois un assez grand nombre de familles musulmanes, elles ont disparu dès le commencement de la dernière revolution. Ibrahim marcha pendant la nuit du 9 juin 1825 sur la ville d'Arcadia venant de Maniàki (1) les habitans s'é-

(1) Le 9 juin, Papa-Flèchas, ayant sous ses ordres quinze cents hommes, courut occuper Maniàki, bourg d'Arcadie; l'avant garde d'Ibrahin s'y présenta le lendemain au point du jour, et le combat s'engagea bientôt avec une égale ardeur des deux côtés, mais dans l'après midi, cinq cents Spartiates perdirent courage tout à coup, et desertèrent un poste important qui dominait Maniàki; entrainé par leur exemple, le reste de l'armée, à l'exception de trois cents Arcadiens, prit aussi la fuite, et Papa-Flèchas, avec ses fidèles compagnons se vit cerné par l'ennemis. Les brave Hellènes se battirent vaillamment jusqu'au soir; accablés enfin par le nombre, ils succombèrent, après

tant enfuis, l'armée ennemie se précipita sans coup férir, dans la ville y mit le feu, massacra les enfants, les femmes et les vieillards qui n'avaient pas eu le temps de se retirer.

Sous le gouvernement actuel, on a commencé à rebatir la ville; elle a maintenant 2500 habitans. La ville d'Arcadia est délicieusement située à mi-côte, et à peu de distance de la mer; elle est environnée de plantations d'oliviers, d'orangers, de muriers et de grenadiers; sa position au penchant du promontoire Platanistus, dût en faire dans tous les temps une place importante parcequ'elle commande les chemins qui conduisent de l'Élide dans la Messenie, soit qu'on suive le defilé de Messène, pour pénétrer au midi dans le bassin de Pamissus, soit enfin que l'on remonte en sens inverse vers la Triphylie.

Les rues y sont irrégulières, étroites, sinueuses, grimpantes comme des chemins de chèvres. L'église de la Trinité, bâtie dans le haut, est assez belle.

La pointe du contrefort de Psykhrò, sur l'extremité de laquelle est bâtie la ville, se relève comme pour dominer celle-ci; dès la plus haute antiquité on dut profiter de la coupure à pic des rocs dont elle est formée, pour y construire une Acropole. Du côté du sud des substructions primitives, reposent sur la roche vive; elles sont composées d'assises d'un calcaire grossier jaunâtre, qui n'est pas celui des environs, taillé en grosses pierres de trois à quatre pieds de long, sur deux environ de hauteur. Ailleurs sont d'autres constructions en pierres moins considérables tirées des environs, et qui ressemblent à celles des remparts de Messène; deux grands contreforts et une petite

---

avoir tué près de huit cents barbares. Deux grecs seulement purent se sauver, ils racontaient que pendant que leur capitaine le sabre en main, résistait tout seul à plusieurs Arabes qui le serraient de près, Ibrahim étonné de sa bravoure lui cria » Papas, jette bas les armes, et je t'accorderai la vie. Qui sait se révolter, répondit l'Archimandrite, sait bien aussi mourir. »

porte encastrée dans un mur méridional moderne avec sa partie supérieure en encorbellement, remontent évidement à la même époque, et présentent surtout un caractère grec qui disparait, parmi des constructions d'une époque portérieure. Les remparts firent, d'Arcadia, dès avant le treizème siècle, une place importante que la Chronique mentionne entre les douze principales ville de la Morée ; vers 1205. La citadelle, très forte pour ces temps là, élevée sur des escarpements inaccessibles, au septentrion, était étroite et alongée, ses murs, très solides et munis de bonnes tours, sont crénelés audessus d'une banquette par laquelle on peut intérieurement en faire le tour à mi-hauteur. Du côté qui regarde la montagne, dont une large coupure naturelle les sépare, ils se terminent par une batterie voûtée, où des embrasures pour des canons sont fort bien conservées. Une tour carrée, plus forte que toutes les autres, en occupe le milieu, et la plate-forme de celle-ci atteint à 164 mètres au dessus du niveau de la mer. La chapelle est de l'autre côté de la porte intérieure, qui était fort bien défendu et d'un difficile abord ; on y montait par une etroite rampe, couverte de bonne murailles, percée de meurtrières du côté de la ville: la principale entrée est de style vénitien. De très grandes citernes en fort bon état existent dans la première cour et dans plusieurs autres parties de la forteresse, du haut de laquelle on jouit d'une vue immence, qui s'étend du Nord au Sud sur un grand développement de côtes. L'enfoncement, appelé golfe d'Arcadia ou de Kyparissia, s'y montre comme un arc ouvert. Pline et Pomponius Mela, mentionnent ce Golfe ; mais Strabon l'omet dans son énumération des golfes du Péloponèse. Il est à peine fait mention d'Arcadia dans l'histoire : d'où lui pût venir le nom d'une province avec laquelle cette ville ne dut guère avoir de rapports? Elle est nommée Kyparisséis ou Kyparissias chez les anciens, Pausanias non plus que Strabon ne nous apprennent rien de ce qui la concerne; il parait qu'au temps de ce dernier elle était déserte. Il n'en est question nulle part jusqu'à l'époque où des seigneurs français

vinrent enlever le Péloponèse, alors généralement désigné sous le nom d'Achaïe, à l'empire d'Orient. (1)

---

(1) On lit dans la Chronique de Romanie et de Morée. »Que le Champenois (Guil»laume de Champlitte) ayant pris d'assaut Ponticos, et y ayant laissé une bonne gar»nison, mit ses navires en mouvement ; et que, tandis qu'ils gagnaient la haute mer, »les troupes de terre se dirigèrent sur Arcadia, où ils devaient rejoindre la flotille et »reposer quelques instants. Arrivés devant la ville, ils etaient bien décidés à ne l'at»taquer que lorsque la flottille serait proche, et qu'on pourrait prendre en même temps »le château qui est du côté de la mer et domine le port; mais quelques troupes d'infan»terie, ayant engagé le combat sans ordre, pénétrèrent dans le faubourg et tuèrent à »coup de sabre ceux qu'ils surprirent, le reste se sauva dans le château. Après le »conflit, les Francs se mirent en marche du côté de Modon.«

Il n'existe plus de port à Arcadia ; le château est assez loin du golfe, et la flotille de Champlitte n'eut rien pu contre lui ; ou la côte s'est défigurée en cet endroit, ou bien le récit du chroniqueur est inexact; Après avoir conquis Modon, le Champenois revint sur Arcadia »Ayant paru devant la ville vers midi, il déploya ses tentes dans la plaine, »et somma les grecs de se rendre aussitôt. Ceux-ci s'y refusèrent, attendu que le châ»teau est situé sur un rocher d'un difficile accès, et qu'il est protégé par une tour très »forte, bâtie du temps des Hellènes. Ils étaient bien approvisionnés et espéraient ne pas »être obligés de se rendre. Le jour entier se passa ainsi ; mais à la pointe du jour sui»vant, le Champenois ordonna de dresser les trébuchets ; de l'autre côté les arbalé»triers attaquèrent avec vigueur. Les Arcadiotes, élevèrent une croix haute et reclamè»rent d'être reçus à capitulation. Le maréchal Messire Geoffroi fit aussitôt cesser les »hostilités. Les Arcadiotes demandèrent à conserver leur franchises et leurs proprié»tés, on le leur promit par serment, et la place fut livrée.«

Comme le château venait de se rendre, Guillaume de Champlitte apprit la mort de son frère aîné, le comte de Champagne, et se détermina à retourner en France. Avant son départ, il distribua le pays à ses guerriers, comme Guillaume le Conquérant l'a fait en Angleterre. Ses principaux officiers eurent des fiefs, dont la valeur et le rang étaient proportionnés aux emplois qu'ils avaient occupés dans l'armée, ainsi qu'à leurs services : sans qu'il soit parlé de ce qui fut laissé aux habitans du pays dont cependant plusieurs paraissent avoir été des seigneurs ou des personnages puissans. Le maréchal, qui n'avait rien réclamé d'une conquête où il s'était pourtant si distingué, procéda, avec deux prélats, deux barons et cinq autres chefs, au partage des terres, alors le Champenois admirant le desinteressement de Messire Geoffroy son compagnon de gloire et son principal conseiller, lui donna un anneau d'or et l'investit de la meuse de Calamata et d'Arcadia en lui disant :

» Messire Geoffroi, dores et en avant, vous êtes mon homme lige, maintenant vous »tenez vos terres sous ma suserainelé, votre devoir est de m'être soumis en toutes »choses. Je vous confierai de mon côté toutes mes affaires, et, puisque je dois passer »en France, je vous prie, je vous ordonne même, de recevoir de moi, et de tenir par »affection pour moi, tous les pays que j'ai conquis dans la Morée, sous la condition »qu'ils me resteront et que vous en serez le Bailly. Messire Geoffroi, en hom»me plein de sagesse, continue le chroniqueur s'inclina respectueusement devant le »Champenais, lui fit mille remerciemens de l'honneur qu'il lui faisait, des éloges qu'il

En sortant de la ville par le chemin qui conduit à la plaine, on trouve des jardins dont beaucoup sont enclos de haies, entre ces plantations, des traces d'antiquités, méritent d'être étudiées; on trouve une fontaine abondante, avec un bassin qu'ombrage une masse serrée de Cannevères (Arundo Donax) construit en pierres carrées, dont la taille et le volume dénotent la grande antiquité. Elle est encore regardée comme sacrée à cause des vertus miraculeuses que les habitans attribuent à ses eaux. Pausanias dit »qu'en arrivant à Cyparissias du côté de Pylos, on voit non loin de la mer, au dessous de la ville, une source que Bacchus fit, dit-on, jaillir en frappant la terre de son thyrse, et qui se nommait par cette raison Dyonisiade. Il ajoute qu'il y avait au même lieu, un temple d'Apollon et un temple de Minerve Cyparissiàde. A peu de distance et à deux pieds seulement du rivage de la mer, dans les écueils, surgit une autre source d'eau douce qui a encore plus de vertu que la première. De cet endroit, qui forme la pointe la plus avancée de la baie, revenant vers la ville en longeant le rivage qui formait le port de Kyparissia, on voit quelques débris de constructions antiques : Les ruines d'une chapelle avec des tronçons de colonnes dispersés aux environs, sont-elles des restes des temples mentionnés par Pausanias ?

»lui donnait, des dons précieux dont il le comblait, et accepta le Baillage avec la sou- »veraineté du pays ainsi que le Champenois l'en priait. « La seigneurie d'Arcadia passe dans la suite au sire Anceau de Toucy, maréchal de Romanie, l'un des chevaliers français qui s'était signalé dans la guerre, elle appartint plus tard à messire Vilain d'Aunoy, dont le chroniqueur, dit, que la fille Agnès épousa messire Étienne Lenoir, il ne resta de celui-ci pour héritier qu'un seul enfant, du nom d'Érard, qui prenait le titre de seigneur d'Arcadia, et de l'administration duquel se sont bien trouvés les »orphelins. Grâce à lui, les veuves ont amélioré leur situation, et les pauvres et indi- »gens ont été arrachés à la misère, souvenez-vous de lui dans vos oraisons, et priez »Dieu pour lui, car c'était un bon prince. « Il n'est plus question d'Arcadia après Érard, et Cornelli n'en dit pas un mot.

D'ARCADIA (CYPARISSIA) A NAVARIN.

Le golfe Cyparissien ne présente aux navigateurs qu'un

mouillage exposé à tous les vents, contre lesquels il faut être en garde, soit pour gagner Prodano quand ils soufflent de l'occident, soit pour se réfugier, quand on craint l'aquilon, dans la baie de Katàkolo; mais en ce cas, les marins préfèrent chercher un abri au port Khéri, dans l'île de Zante. Ici le système des montagnes du Péloponnèse se groupe en s'élevant pour former les masses gigantesques qui séparent la plage de Cyparisséis du golfe de Messénie. Les beaux plants d'oliviers qu'on voit aux environs d'Arcadia datent du temps des Vénitiens. D'autres sont beaucoup plus anciens, et nulle part le fruit de ces arbres séculaires respectés des hivers, n'est aussi beau et ne fournit autant d'huile. Là, comme dans l'île de Chios, le lentisque résineux donne le mastic en larmes; mais, pour le bonheur des habitants, on n'a pas pensé à le faire cultiver par les paysans, pour qui les dons de la nature ne sont qu'un moyen infaillible de vexation qu'ils doivent subir afin de satisfaire l'avidité du fisc et des maîtres auxquels ils sont subordonnés.

On compte onze heures de marche entre Arcadia et Navarin. En prenant cette direction, on trouve à dix minutes de distance deux petites chapelles en ruines, et quinze minutes plus loin, on passe sur un petit pont une rivière, auprès de laquelle une fontaine est remarquable par la limpidité admirable, de ses eaux. Les restes d'un mur d'enceinte font présumer qu'il exista dans cet endroit une tour de gardes-côtes détruite depuis très long-temps. Les montagnes de gauche qui sont boisées dans la partie supérieure de leurs ressauts, un ruisseau qu'on passe sur un pont, et une église environnée d'un grand bois d'oliviers, sont les seuls objets qui se présentent au voyageur dans le trajet d'un mille qu'il parcourt pour arriver au pied du mont appellé Maille ou Mali (montagne) Hagiàni. Après avoir prolongé sa base pendant un mille, et au bout d'un quart d'heure en montant vous arrivez au village d'Arménie. Au versant opposé du même contrefort, il faut traverser le sentier qui conduit de Pharaklàda à Agrile, et à vingt-

six minutes plus loin passant la rivière de Pharaklàda sur un pont en pierre, le village dont elle emprunte le nom reste du côté du mont Geranie et le second au voisinage de la mer, à la distance de mille toises. Le pays est couvert de halliers; la chaîne principale des montagnes, comme tous les faites supérieurs des mornes du Péloponèse, porte le nom de Saint-Élie, prophète dont les chapelles ont remplacé les autels et les hiérons à ciel ouvert que les Hellènes avaient consacrés au soleil. Enfin ayant passé une rivière, on voyage à travers des vergers et des bois d'oliviers, toujours entremêlés de plantation en raisin de Corinthe et au bout d'une demi-heure de chemin, est Philatrà, distant depuis Arcadia de trois lieues de pays.

Le bourg de Philatrà, situé à une demi-lieue de la mer, semble placé au centre d'une forêt composée d'oliviers aussi vieux que Nestor, à qui cette contrée appartenait probablement dans l'antiquité, car le fils de Nélée était un des rois les plus puissants de la Messénie. La principale culture est la vigne; le vin, qu'on exporte dans plusieurs villes du Peloponèse est renommé. Les maisons disséminées sont entourées de vergers, de jardins, et surtout de cyprès, arbres très-répandus dans tout l'Orient, où ils semblent annoncer que la demeure des hommes n'est qu'un tombeau anticipé. Un bourg si populeux et assis dans un lieu si fertile, ne peut cependant être que fort ancien, et quoiqu'il n'en soit pas question dans la chronique de la Morée, il dut être quelque riche fief. On est tenté en le visitant d'y reconnaître l'agréable Arène d'Homère, qui florissait sous les lois de Nestor.

Au sortir de Philatrà, la campagne qu'il faut traverser contient des veines d'argile colorée, dont on fait des briques grossières; des fossés, des murs en terre et des haies vives bien tenues, environnent des cultures soignées, qui, se multipliant, sans qu'il reste un pouce de terrain perdu, annonce le voisinage d'un lieu qu'habite une population laborieuse; des arbres fruitiers de diverses espèces, de beau poiriers et des figuiers

surtout, avec de magnifiques oliviers, finissent par former une riche forêt, partout où ne s'étendent point des vignobles entièrement composés de plants de Corinthe. Le raisin que produit ce plant, faisait autrefois la principale richesse des côtes méridionales du Golfe de Lepante, et Patras était l'entrepôt où l'Europe en venait chercher les grains sans pepins soigneusement séchés: depuis quelque temps la ville qui lui donna son nom en avait perdu le monopole, parceque vers le commencement du siècle, on s'est avisé d'en cultiver sur les rives occidentale de la Morée, où ce genre de plantation réussit au delà de toute espérance. Après une lieue et un quart, on s'arrête à la fontaine Hagìa Kiriakì (Saint Dominique). Une construction ancienne qui tombe en ruines permet de croire que cette source fut autre fois consacrée à quelque Naïade. L'ombre de plusieurs platanes en fait maintenant le rendez-vous des bergers qui parquent leurs troupeaux autour de la Longobàrdo, rivière bordée de myrtes et de lauriers-roses, qui circule au milieu des halliers jusqu'a la mer, d'où l'on arrive, à la grotte de Kokkinò-Petra. Des côteaux tapissés de vignobles, une scène de bocages pittoresques, la suavité d'un air parfumé de milles plantes balsamiques, le beau spectacle de la mer, rendent cette contrée l'une des plus délicieuses de la douce et poétique Messénie.

On laisse à main gauche le hameau de Valta. Un mille plus loin, après avoir parcouru une futaie de chênes, vous visitez la caverne de la poudre; Barouti-Spilià, dans laquelle il se recueille une grande quantité de salpêtre de houssage, et après avoir passé vis-à-vis de l'île de Pròdano (1) vous arrivez

---

(1) Pròdano (Proté) est éloigné de la côte d'environ trois quarts de lieue, elle a un peu plus d'une demi-lieue du N. E. au S. O. On peut mouiller à l'abri de cette ile, entre elle et la terre; on y trouve dix-sept et dix-huit brasses d'eau bon fond et bonne tenue, elle est moins élevée que l'ile de Sapience, et les rochers qui la composent paraissent être groupés en trois portions principales. L'eau y manque absolument, ce qui n'empêche pas les habitans de Gargaliàno d'y avoir des vignobles et des jardins, qui sont assez productifs.

en un quart-d'heure, à Gargaliàno, bourg éloigné de trois lieues de Philàtra. Sa position au milieu d'une plaine charmante, ses maisons entourées de cyprès, couvertes de tuiles d'un rouge éclatant; des champs de coton, des vignobles, en font un lieu de délices, et surtout beaucoup d'oliviers enrichissent la campagne, cependant malgré sa bonté, jamais les Turcs ne se sont établis dans ce canton. Un charmant côteau, par lequel Gargaliàno est garanti des vents du nord, couvert de vieux cyprès pyramidaux produit un effet pittoresque (1)

En partant de Gargaliàno pour se rendre à Navàrin, ville éloignée de cinq lieues, on passe devant une chapelle dédiée à Saint Nicolas, à peu de distance sur la gauche, s'élève un monticule d'où l'on jouit d'une fort belle vue, et dont le sommet est à 250 mètres au dessus du niveau de la mer; ce point domine tout le canton de Kàmbo, qui est un plateau faisant suite à celui de Koubéli et qui s'étend du Nord au Sud à la base de la chaine Géréniènne. Cette étendue parait fort unie; mais des ravins très-encaissés, courant de l'Est à l'Ouest la sillonnent; sa pente générale est fort adoucie vers la mer, et cesse tout à coup par un escarpement, dont il faut longer la base pour se rendre à Philiatrà, et qui distingue en plaine supérieure et en plaine inférieure, l'espace contenu entre les monts et la mer. La blancheur du village de Khristiàno situé au loin et au pied de Hagia Varvàra, vous fait remarquer ce lieu qui passe pour avoir été anciennement fort considérable, il est situé à 12 Kilomètres au sud d'Arcadia; l'evêque de Cristianopolis en porta le titre, jusqu'assez avant dans le moyen âge; on a cru que c'était celui d'Arcadia; mais si cette ville eut possédé un siège épiscopale dès l'origine, pourquoi son pasteur eùt-il prit un

(1) Ce lieu est indiqué dans les premières cartes de Morée sous le nom de Gurgùlia, et il est écrit Gurgulia Olim Pelame sur une carte de 1685: cette position répond exactement à celle que d'Anville donne à Platamodes que mentionne Strabon et qu'il dit se trouver à 120 stades de Coryphasium et de la ville qu'on nomme aujourd'hui Pyles.

autre nom ? Il est probable que le siège de Khristiàno fut le premier fondé dans la Messénie occidentale, et qu'il fut transféré au Cyparissias de l'antiquité, quand cette cité se relevant de ses ruines, commença à s'appeler Arcadia, tandisque le chef-lieu du canton se dépeupla. Il est difficile d'établir à quelle époque précise ces changements ont eu lieu. On y voit une église de construction byzantine, que les habitans prétendent avoir été bâtie sur le modèle de Sainte Sophie. Parmi les beaux matériaux employés à sa construction, on remarque des colonnes de marbre vert antique, ou breche de Thessalonique. De Saint Nicòlas dans une heure de marche, on traverse une vallée bien cultivée, qui se dessine en forme demi-circulaire. Il faut, à partir de cet endroit, plus de trente minutes pour gravir et descendre par un sentier scabreux un contrefort au delà duquel on trouve un cours d'eau qui est reçu par un aqueduc. La source de cette rivière n'a d'autre nom que celui de Vryò-Nero, cette vallée charme surtout par la fraîcheur de ses majestueux ombrages, entrecoupés de vertes prairies qu'arrose une eau limpide, en suivant avec un doux murmure les sinuosités du fleuve dont ces lieux sont vivifiés. Le voyageur arrive en vue de plusieurs villages ou tchiflicks qui portent les noms de Susmàn-aga et de Hassàn-Aga et de Pisàki. Une vallée marécageuse, et le mont Lyràki servent à signaler cet espace, baigné par une rivière appelée Ròmanos. A deux milles de ses bords, à peu de distance de la grande baie de Pylos, autour de laquelle gisent le vieux Navarin ou Zonchio, est Petrachoriò, et une église de Saint Nicòlas, entourée d'une foule de ruisseaux qui descendent du mont Tavolàki ou Pilaf-Tepé, pour se rendre au port dans lequel ils se déchargent. Le pays, ne présente à de grandes distances que peu de terrains cultivés, entremêlés de parcours dans lesquels paissent une multitude de moutons et de chèvres, car les grasses génisses ainsi que les taureaux qui faisaient l'opulence du roi de Pylos, pasteur des hommes, n'existent plus depuis long-temps que dans l'Illiade et l'Odyssée d'Homère.

Itinéraire d'Arcadia (Cyparissia) à Navarin.

13 m. Un petit ruisseau, et une source transparente, un mur en ruines, 24 m. Église de Hàgios-Geòrgios, bois d'oliviers, 18 m. une fontaine à gauche, 6 m. la mer à un demi mille à droite, 34 m. branche de la rivière Pharaklàda ; on traverse le chemin de Pharaklàda à Agrilé, 3 m. pont sur la rivière Pharaklàda dans une gorge, 26 m. on passe un pont; plus bas vers la droite se voyent les ruines de deux autres ponts, à gauche le village de Kànalpou, et près de là celui appelé Khalazònia, 2 m. un vallon avec une rivière Philiatrò-Nero, 32 m. Philiatrà, 28 m. bois d'oliviers, 21 m. descente vers une rivière, fontaine appelée Hagìa Kyriakì, qui coule vers le port de Philiathrà, 51 m. à droite, une plaine remplie de broussailles ; la rivière de Longobàrdo ; vers laquelle on descend, à droite une fontaine et un pont, 12 m. dans une gorge à gauche une grotte appelé Kokinò-Petra, 14 m. à gauche le village Vàlta éloigné de cinquante minutes, 11 m. à gauche, dans le pied de la montagne une caverne d'où l'on tire du nitre. Baroùti Spilià ; 20 m. une route vers la côte opposée de l'Ile de Protè à droite; à gauche cavernes dans le roc, 15 m. une fontaine et un puits dans la montée de la plaine à Gargagliàno. 3 m. le village Gargagliàno, 8 m. chapelle de Hagios Nicòlaos, 11 m. un sommet, 28 m. vallée demi-circulaire, 18 m. fond cultivé, 7 m. après une montée escarpée sommet, 28 m. un cours d'eau ou aqueduc, 14 m. rochers stériles, et bois à droite et à gauche, 7 m. on monte : bruyères et bois ; 37 m. vallée boisée à droite et pont sur le Ròmanos, 19 m. puits, montagne appelée Lyràki, 2 m. aqueduc et platane, 4 m. eminence s'avançant vers la route à gauche ; la plaine s'étend à gauche, on apperçoit les village Susmàn-Aga, et Hassàn-Aga, 39 m. des montagnes bornent la route, 15 m. rivière, 7 m. rivière ; en tournant vers le nord est l'église d'Hagios Nicòlaos à gauche, 8. m. vers la gauche les montagnes s'avancent vers la mer, 13 m. un pont en ruine sur une eau profonde ; deux courans d'eau, puis un autre, à droite une jolie vallée, 9 m. une plaine, le mont Pilati; montagne conique à gauche, 3 m. on descend. 5 m. pont ruiné et petite rivière, 40 m. à droite une tour, à gauche une fontaine, le port à droite, par un mauvais chemin on arrive à Navarin.

Total de la route 10 heures 53 minutes.

NAVARIN NEOKASTRON.

Le nouveau Navarin est une ville évidemment moderne : on ne saurait trouver chez les anciens un passage qui s'y puisse réellement appliquer. Dans la suite l'importance de la situation de Navarin à l'entré d'un golfe spacieux a été reconnue. Sa position militaire, par rapport au col sur lequel s'élève la route de Modon, devenait importante pour les seigneurs francs, maîtres du vieux Navarin et qui voulurent protéger le canton contre les Vénitiens, possesseurs du midi de la Messénie, et qui eussent pu venir les inquiéter par ce débouché. Aussi la pre-

mière notion positive que nous avons sur le nouveau Navarin, existe-t-elle dans la chronique de la Morée où il est dit » que messire Nicolas de Saint-Omer, vieux seigneur d'une haute noblesse et fort riche, qui avait fait bâtir un petit fort au pays de Maïna, pour protéger la contrée contre les attaques des Vénitiens fit ensuite bâtir la place de Navarin, dans l'intention d'obtenir du Roi (celui de Naples, alors seigneur suzerain du pays) qu'il en fit un fief pour son neveu, le grand Protostrator, et qui s'appellait aussi messire Nicolas.» Cette fondation dut avoir lieu de 1310 à 1320. C'est donc à tort qu'on la fait remonter à deux siècles seulement. Les Turcs ne firent qu'augmenter les défenses de Navarin (vers 1500) qui était déja une forteresse, une place, selon l'expression de la chronique de la Morée. Place qui avait été longtemps entre les mains des infidèles, lesquels, dit Coronelli la gardait avec beaucoup de jalousie. On la voit poursuit l'historiographe de la république de Venise à gauche du vieux Navarins, sur un penchant, fortifiè de bonnes murailles, avec une citadelle à six bastions, que les Turcs y bâtirent en 1571 : au pied est un port le plus spacieux de la Morée. En 1644, le Sultan Ibrahim le choisit pour rendez-vous de la flotte, composée de deux mille voiles, avec laquelle le Sélictar Pacha s'y rendit le 21 juin, et en partit ensuite pour envahir Candie. En 1686, le généralisme Morosini ayant pris Zònchio ou le vieux Navarin et voulant s'assurer l'entrée du port, afin de faciliter le transport des canons, des mortiers et des vivres, qui étaient necéssaires aux troupes commandées pour former le siège du nouveau Navarin, une forteresse royale d'une haute importance, donna les ordres nécessaires pour que dans là nuit du 4 et du 5 juin, ses gabares entrassent dans le port. Le général fit porter en des lieux avantageux dixhuit mortiers qui tirèrent des bombes de cinq cents livres de balles, avec une batterie de vingt pièces de canon de cinquante livres. La place s'étant rendue, le général Morosini y entra le 18 : il y trouva 100 pieces de canon en batterie, plus de trois milles turcs, dont milles bons soldats for-

mant la garnison, qu'on embarqua peu après en vertu de la capitulation pour être transportée à Alexandrie. Les Turcs étaient redevenus maîtres paisibles de tous ces lieux après la conquête de 1715 (ils prirent Navarìn le 27 août 1715), lorsqu'en 1770, au mois d'avril, le nègre Annibal, général russe, detaché du siège de Coròn, fut chargé de s'emparer de Navarìn. La garnison capitula aux premiers coups de canon, et fut conduite sur un bâtiment anglais dans un port de Candie. Les troupes d'Alexis Orloff abandonnèrent leur prise peu de jours après. Alexis avant de s'éloigner, fit charger toutes les mines, et donna ordre en s'embarquant qu'on allumât les mèches, afin qu'après son départ la forteresse ensevelit sous ses décombres les Turcs qui y seraient rentrés, mais les mines ne partirent point, et ceux qu'on croyait y prendre, ayant trouvé en batterie plusieurs canons que les Russes, dans leur evacuation précipitée, n'avaient pas même encloués, tirèrent sur les fugitifs, lesquels eurent la honte de se voir tuer des hommes par leurs propres boulets.

1821 la garnison de Navarìn offrait de se rendre aux conditions qu'avait obtenues la ville de Monemvasie ; mais elle appréhendait la mauvaise foi et l'exaspération des vainqueurs. Cependant décimés par la famine, les Turcs se determinèrent à capituler avec qui voulùt les recevoir. On leur promit la vie sauve, et qu'ils seraient transportés par mer dans les Etats de la domination du Grand Seigneur. Dès que les grecs tinrent ces infortunés en leur pouvoir, ils les jetèrent sur Kulonèski, écueil de quelque cent pas de longueur, aplati, peu élevé audessus des flots, depouillé de verdure, entierement privé d'eau, situé précisément au milieu de la baie de Navarìn. L'évêque de Modòn qui commanda cette violation de la foi jurée, pensait la justifier en disant. «Kulonèski n'est-il pas une terre de l'obéissance du grand seigneur, puisqu'elle est remplie de Turcs, dont nous avons respecté les jours et que nous y avons transportés par mer?» Les prisonniers, au nombre de plus de quatre cents, moururent de faim et de soif sur la pierre

aride. Dans les premiers jours de mars 1822, la flotte ottomane voulut tenter un coup de main sur Navarin; elle entre en pleines voiles dans le port; déjà ses embarcations mettent à terre un millier d'Albanais: soudain un boulet tiré de la forteresse atteint la frégate du vice-Amiral Ismaïl-Gibraltar, et fracasse le mât de misaine; ce barbare efféminé donne le signal de la fuite et met la confusion dans toute l'escadre. Le général Normann avec 1400 hommes fond sur les ennemis débarqués, les culbute et en massacre la plus grande partie. L'armée navale des Turc se retira à Patras.

En 1825, Ibrahim se rendit maître de l'île de Sphactérie (1)

(1) Le nom de Sphactérie remonte à 425 ans environ avant l'ère chrétienne, et doit son étymologie à un massacre «Il est assez ordinaire, dit Pausanias, que des lieux obscurs deviennent tout-à-coup célèbres pour avoir servi de théâtre aux jeux de la fortune, dans quelques événements considérables; ainsi le naufrage d'Agamemnon et des guerriers qu'il ramenait de la guerre de Troie, a rendu fameux en Eubée le promontoire de Céphurée, jusqu'alors ignoré; c'est encore ainsi que Psytalie est aujourd'hui connue par la fin tragique de ces quatre cents Perses, qui avaient fait une descente sur cette petite île, à l'opposite de Salamine. Il en est de même pour Sphactérie: La défaite des Spartiates a tiré cette île de l'obscurité ou elle était, et l'on y voit encore dans la citadelle une statue de la victoire que les Athéniens y ont laissée pour monument des avantages qu'ils y remportèrent.» Strabon ajoute que les Lacédémoniens y perdirent trois cents des leurs; d'après Thucydide les assiégés se trouvèrent réduits aux plus affreuses extrémités On a remarqué que ce furent les frondeurs de Naupacte, Messéniens d'origine, qui, dans cette occasion, assommèrent impitoyablement les Spartiates, qui se laissaient prendre, prétendant venger ainsi leurs pères des maux soufferts au temps de la chute d'Ithome et d'Ira. L'Ile était alors très-boisée; elle est maintenant complètement dépouillée, on n'y trouverait pas un buisson de trois pieds de haut. Les vents d'Ouest qui s'y font ressentir sans obstacles, forcent la végétation à se coucher contre le sol rocailleux. Quelques bergers en afferment la pâture durant deux ou trois mois d'hiver. Quand la dent des moutons et le rayons du soleil printanier ont passé à sa surface, il n'y existe plus une feuille.

En 1770, un autre événement tragique arriva à Sphactérie. Orloff occupait Navarin, où s'étaient réfugiés ses soldats battus à Corôn et sous Modôn. Il en fit fermer impitoyablement les portes à la multitude de malheureux grecs qui s'étaient rassemblés aux pieds des remparts. «Vous nous avez promis criaient-ils, aux Russes, de nous affranchir, nous ne vous demandons qu'un asyle. »Cependant les Turcs approchaient, et quoiqu'ils ne vissent point paraître leur flotte, enhardis par le succès, leur troupe victorieuse marchait précipitamment vers Navarin. La foule des fugitifs, ne se croyant plus en sûreté sous les remparts dont l'entrée leur était interdite, se jette, en poussant des cris lamentables, dans tous les bâteaux qui sont au rivage. Au milieu de

et du vieux Navarin et attaqua le nouveau où il ne se trouvait pas plus de mille hommes de garnison, commandés par Panajotaki Jatracos de Mistrà et George Mavromichalis fils de

---

cette confusion, la mer engloutit une partie de ces infortunés ; le reste parvint sur l'Ile de Sphactérie. Quatre ou cinq mille grecs réfugiés sur ce rocher, sans eau, sans abri, sans vivres, y périrent de soif et de faim, voyant flotter autour d'eux les cadavres de leurs enfans et de leurs femmes. Le souvenir de telles horreurs et de l'odieuse conduite d'Alexis Orloff qui, s'embarquant bientôt après avec tout ce qui lui appartenait, échappa aux musulmans, s'est perpétué dans le pays.

Sphactérie reçut enfin sa dernière célébrité dans la guerre de l'indépendance; les détails rappèllent singulièrement ceux que nous a conservés Thucydide, touchant la fin tragique des Lacédémoniens sur la même plage. Au printemps de 1825, l'armée turco-Egyptienne vint assiéger Navarin. Au lieu de profiter de la terreur que sa présence avait répandue pour prendre Navarin par un coup de main, Ibrahim, après être débarqué à Modòn, voulut préparer un siège. Le brave Tsamadòs, qui commandait une division aux ordres de Miaulis, fit un débarqnement sur Sphactérie et y placa quelques pièces de canon de ses bâtimens, afin de protéger l'entrée et la sortie du port ; des marins, pris dans ses équipages, furent chargés de la defense de ce poste, abondamment approvisionné de vivres et de munitions de guerre ; Anagnoste-Papa-Georgis ministre de la guerre, fut en outre chargé de s'y établir avec douze cents hommes. Un corps de six mille cinq cents Roméliotes et Souliotes commandés par dix sept généraux couvraient Navarin du côté opposé à Modòn. Il réclamait sa solde. Ibrahim profita des discussions qui s'ensuivirent, dressa des batteries contre Navarin, et prépara une expédition sur Sphactérie. Le 26 avril, ce Pacha envoya une trentaine de transports chargés de troupes, et le débarquement fut opéré dans les premiers jours de mai. Les grecs firent des prodiges de valeur pour s'y opposer, une bataille des plus meurtriè res s'engagea le 9. Les Hellènes pressés de toutes parts, et forcés de céder au nombre, voulurent gagner leur flotte, mais il était trop tard. Tsamados cependant encouragea ses compatriotes à vendre chèrement leur vie, et à l'exemple de ce brave capitaine, qui tomba criblé de blessures ils se firent tuer jusqu'au dernier. Stavro Sahini à la tête de ses Hydriotes prit l'étendard de la croix, chargea l'ennemi et le repoussa deux fois. Il fut enfin obligé de se réfugier dans une petite chapelle, où étaient les munitions de guerre, et s'y étant défendu jusqu'à ce qu'il ne restât plus que six hommes avec lui, il mit le feu au poudres et périt avec ses compagnons. La prise de Sphactérie coûta cher à l'ennemi, auquel il n'eut pas fallu beaucoup de semblables victoires pour qu'Ibrahim se trouvât seul en Morée. Maurocordatos eut à peine le temps de gagner le brick de Tsamados; ce bâtiment, gouverné par Demétrius Sactouris et Nicolas Votsis après avoir resisté pendant plus de cinq heures à treute cinq vaisseaux de guerre, se fit jour à travers une escadre de cent voiles, et revint à Hydra tout criblé de coups. Le ministre de la guerre qui pendant le combat s'était caché dans une grotte, y fut trouvé massacré par les Arabes après la conquête de Sphactérie. C'est aussi dans cette journée désastreuse que succomba le Piémontais Santa-Rosa, écrivain distingué, homme d'état. il avait exercé une haute influence dans la révolution piémontaise.

Petrobey. Le 18 mai elle capitula. La garnison, embarquée sur des bâtimens anglais et autrichiens que le hasard avait conduit dans le port, fut, sous la protection des Européens, transportée à Calamàta, et l'on peut juger du sort qu'elle eut éprouvé, si des étrangers ne fussent intervenus, par la manière dont, au mépris des articles du traité, le Pacha retint prisonnier le capitaine Hadgi-Christos, l'evêque de Modòn, et Mavromichalis. Navarin resta au pouvoir des Turcs jusqu'au 7 octobre 1828 que les français en prirent possession (1).

Le général français remit aussitôt Navarin entre les mains du gouvernement grec, mais il y laissa garnison.

La rade de Navarin est trop vaste pour que les gros temps n'y fassent point ressentir leur influence. Elle n'est pas un port à proprement parler, et pour peu que le vent du midi particulièrement, souffle violemment, la mer y devient très orageuse. Elle a acquis de la célébrité par le grand combat naval (2) du 20 octobre 1827, dans lequel les escadres combinées Française, Anglaise et Russe, anéantirent la flotte turco-Égyptienne.

La rade de Navarin est fermée à l'ouest par l'île de Sphactérie, qui comme un mur allant du Nord au Sud, semble se

---

(1) Le général Higonnet se rendit lui-même le 6 octobre 1828 auprès du commandant Turc de Navarin, qui se disait malade. Mr. l'amiral de Rigny qui était venu sur les lieux s'y rendit aussi, mais ils n'obtinrent l'un et l'autre que des réponses évasives qui se bornaient à ceci. »La Porte n'est pas en guerre avec les Français ni avec les Anglais, on ne commettra aucun acte d'hostilité, mais on ne rendra-pas la place.« L'ordre de marcher sur la forteresse fut en conséquence donné et exécuté rapidement.

Les sapeurs rendirent praticable une ancienne brèche ; Le général Higonnet l'escalada à la tête des troupes, pénétra dans la ville et de là dans la citadelle, sans trouver aucune résistence. On trouva dans Navarin 60 bouches à feu dont 50 en batterie et chargées, des magasins de vivres pour plusieurs mois, 800,000 cartouches, de l'eau pour trente jours. La garnison se composait du 59e Bataillon egyptien fort de 400 hommes, de 60 canonniers et de 60 Turcs moréotes, qui furent embarqués incessamment avec armes et bagages pour l'Egypte.

(2) La déclaration franche et vigoureuse des puissances européennes n'arrêta pas la flotte égyptienne, qui se trouvait dans le port d'Alexandrie. Le 8 septembre 1827 elle était dans le port de Navarin.

rattacher au continent dont elle est separée par un canal étroit où ne peuvent passer, dit Thucydide, que deux vaisseaux de front ; or nous savons qu'elle était la dimension des vais-

---

Cette expédition était ainsi composée :

Première division turque : le commandant Capitan-Bey avait sous ses ordres 2 vaisseaux de ligne de 84 canons chacun, et 5 frégates. Sous les ordres de Rialà Bey étaient 3 frégates de Tunis, 9 corvettes de Constantinople, un brick de Tunis. Deuxième division : tous bâtiments égyptiens, équipés à l'européenne ; commandant, Moharém-Bey, gouverneur d'Alexandrie : 4 frégates de 64 canons, 11 corvettes, 4 brick, 6 goelettes et schooners, 6 brûlots ; en tout: 31 voiles égyptiennes.

Division de transports 10 bricks égyptiens armés, servant en même temps d'escorte, un chackbeur égyptien armé, 25 transports turcs ordinaires, 5 navires de commerce européens ; en tout: 41 transports, et dans l'expédition entière, 92 voiles. Jusqu'à ce que la flotte eût joint le commandant Ibrahim-Pascha, le commandement devait être exercée en commun par le Capitàn-Bey] et Moharrèm-Bey. Le 10e régiment d'infanterie, qui se trouvait à bord de la flotte, était fort de 3700 hommes, et commandé par Achméd-Bey. On y avait de plus embarqué 100 hommes de cavalerie, des munitions et des vivres en quantité suffisante, et un million de piastres d'Espagne. Les bâtiments algériens, une frégate de 64 et une corvette de 44 canons, étaient restés en arrière, à Alexandrie. M. Letellier et huit officiers français se trouvaient à bord de l'expédition. Trois mille Arabes de nouvelle formation, composaient les équipages des bâtiments égyptiens. Toute l'expédition était payée complètement jusqu'au 10 août· Les divisions européennes bloquèrent étroitement la flotte égyptienne dans le port de Navarin ; et un armistice de vingt jours fut conclu entre Ibrahim et l'amiral en chef Codrington, le 25 septembre.

L'armistice était expiré ; il avait même été violé par Ibrahim, qui, malgré les engagements formels qu'il avait pris, avait tenté de sortir du port de Navarin, pour se rendre à Patras. Ce fut alors que les amiraux commandant les escadres des trois Puissances signataires du traité de Londres, s'étant réunis le 18 octobre auprès de Zante , pour aviser aux moyens d'atteindre le but spécifié dans le susdit traité c'est-à-dire , l'armistice de fait entre les Turcs et les Grecs.

Ils arrêtèrent de venir prendre position dans Navarin avec les escadres pour renouveller à Ibrahin des propositions qui, entrant dans l'esprit du traité, étaient évidemment dans l'intérêt de la Porte elle même.

Le plus ancien des amiraux devant prendre le commandement supérieur, le vice amiral Codrington arrêta les dispositions nécessaires.

Le 20, à midi, le vent se trouvant favorable, les signaux de préparations, furent faits; chacun prit son poste, le vaisseau amiral Anglais l'Asia en tête, suivi de l'Albion et du Genoa, la frégate la Syrène, portant pavillon de l'amiral Rigny, les vaisseaux le Scipion, le Trident et le Breslau, puis l'amiral russe comte Heyden, suivi de trois vaisseaux et de quatre frégates.

Les Turcs avaient formé une ligne d'embossage en fer à cheval, sur le contour de la baie, en triple ligne, formant un total de 3 vaisseaux de ligne, un vaisseau rasé, 16 frégates, 27 grandes corvettes et autant de bricks.

La force principale se trouvai réunie vers la droite en entrant, et composé de 4

seaux d'alors, nos bâteaux de cabotage peuvent en donner une idée. Le promontoire Coryphasium forme un des côtés de ce

---

grandes frégates, 2 vaisseaux de ligne, une grande frégate, un vaisseau, puis des frégates de divers rangs, achevant le contour, étaient renforcés en deuxième ligne par les corvettes et les bricks.

Six brûlots étaient placés aux extrémités du fer à cheval, pour être à même de venir se jeter sur les escadres alliées, si un engagement avait lieu, et au vent desquelles ils se trouvaient naturellement placés.

La frégate anglaise, le Darmouth, capitaine Fellows, avait été envoyée, deux jours avant, à Navarin, pour porter à Ibrahim une lettre qui avait été renvoyée sans réponse, sous prétexte qu'Ibrahim n'était pas présent. A deux heures, le vaisseau de tête, l'Asia donnait dans le port et avait depassé les batteries ; à deux heures et demie, il mouillait par le travers du vaisseau amiral turc, et était suivi par les autres vaisseaux Anglais. La Syrène suivait, et à deux heures vingt-cinq minutes le capitaine Robert la mouillait à portée de pistolet de la ligne turque ; en ce moment, un canot de la frégate anglaise le Darmouth, accostait un des brûlots auprès desquels elle avait mouillé quelque minutes avant, lorsqu'un coup de fusil, parti de ce brûlot, tua l'officier anglais qui commandait le canot. La Syrène était alors si près du brûlot, qu'elle aurait pu le couler s'il n'y avait pas eu de danger pour le canot anglais ; le Darmouth fit alors une fusillade sur le brûlot, pour dégager ses embarcations. Presque à la même minutes, la Syrène étant vergue à vergue de la frégate égyptienne à deux batteries l'Esnina, l'amiral de Rigny la héla au porte voix, en disant que si elle ne tirait pas, il ne tirerait pas sur elle : au même instant deux coups de canon partirent d'un des bâtimens qui étaient dans la poupe de la Syrène, sur laquelle un homme fut tué, l'autre parut dirigé sur le Darmouth. Dès-lors le combat s'engagea.

Presque en même temps que cela se passait à l'entrée, l'amiral Codrington envoyait une embarcation vers le vaisseau portant pavillon amiral, et le pilote anglais fut tué d'un coup de fusil dans le canot parlementaire.

L'engagement devint bientôt général; les vaisseaux russes eurent à essuyer le feu des forts, qui ne commencèrent à tirer qu'au cinquième bâtiment, qui était le Trident. A cinq heures du soir, la première ligne des Turcs était détruite, les vaisseaux et frégates rasés, coulés, incendiés ; le reste s'en allait à la côte, où ils se brûlaient eux mêmes.

Voici les résultats officiels du combat :

Un vaisseau turc brûlé, deux autres échoués et brisés ; une grosse frégate coulée, une autre échouée et brisée ; deux autres brûlées ; quinze frégates brûlées et coulées; trois échouées et brisées ; une échouée à la côte, mâts debout ; quinze corvettes brûlées et coulées ; neuf bricks brûlés et coulés ; un échoué, mâts debout ; six brûlots et trois transports détruits.

De cet armement formidable, il ne resta plus à flot qu'une vingtaine de corvettes et de bricks en partie abandonnés.

Ibrahim n'était pas présent : Depuis quinze jours il dévastait la Morée, égorgeait et incendiait.

Cette affaire, dans laquelle les escadres alliées ont rivalisé de courage et d'intrépidité, était le signal de la délivrance de la Grèce.

détroit, son sommet qui domine majestueusement le fond de la baie, est couronné par un chateau foit appelé Zònchio ou

---

Le combat de Navarin était un coup décisif, les conséquences en étaient inévitables, mais elles tardaient à se faire sentir, et quelque hésitation succéda à un premier mouvement d'enthousiasme. Il semblait qu'on fût embarrassé, inquiet d'un succès imprévu, mais on avait trop fait pour s'arrêter. La France alors s'empara d'un rôle digne d'elle et résolut de prêter à la Grèce le double appui de sa civilisation et de ses armes.

Le succès ne pouvait être douteux ; mais une pensée douloureuse vient l'attrister. Depuis près de huit années, que de massacres inutiles ! que de victimes eût pu sauver une intervention plus prompte ! que de malheurs en eût prévenus !

Depuis la journée de Navarin, Ibrahim ne cherchait plus à combattre les Grecs ; il bornait ses exploits au ravage des moissons et au massacre de quelques malheureux sans défense. L'arrivé de l'expédition francaise l'arrêta dans ses sanglantes tournées. Un des principaux buts de l'expédition était l'évacuation de la Morée par les troupes égyptiennes. Des pourparlers nombreux et fréquents eurent lieu à ce sujet entre les représentants des trois puissances et le chef égyptien. Ibrahim hésita d'abord et répondit qu'il ne devait obéir qu'au Grand-Seigneur, son maître. Cependant il fallait en finir : les troupes françaises mettaient le pied sur le sol de la Morée ; cette intervention devait être décisive, et Ibrahim ne pouvait plus rester là où il était contraint à l'inaction. Enfin tout fut terminé par la convention passée le 10 août, à Alexandrie avec le pacha d'Égypte.

Le 4 octobre, Ibrahim mit à la voile sur le brick égyptien le Crocodile, emmenant avec lui 20,000 hommes de troupes, et 1,000 chevaux. Mais en vertu des conventions stipulées, il laisa près de 2,500 hommes, tant Turcs qu'Égyptiens, dans les places de Coron, Patras, Modon et Navarin et le château de la Morée. (Rhium)

C'est ainsi que la Grèce a été delivrée de l'homme qui lui a fait tant de mal, et qui, presque seul, par son courage et sa féroce persévérance, à prolongé si long-temps la lutte sanglante qui venait de se terminer.

Après le départ d'Ibrahim, il ne s'agissait plus que de s'emparer des places où il avait laissé des garnisons. Il était réservé à notre époque d'offrir au monde le premier exemple de cet état mixte qui, présentant toutes les apparences et tous les résultats de la guerre, n'exclut pas le maintien de la paix. La bataille de Navarin a commencé cette ère nouvelle. On a vu une flotte détruite, dix milles hommes engloutis dans les flots, et tout cela par accident sans que personne voulût convenir qu'il y avait guerre. Voici maintenant une armée de vingt mille hommes qui capitule, cinq places emportées la bayonnette au bout du fusil, un matériel considérable qui change de maître, et le tout sans hostilités, sans qu'il y ait guerre entre ceux qui prennent les places et ceux qui les perdent. Au nombre des trois pavillons qui remplacent le croissant, se trouve celui d'une puissance engagée avec la Porte dans une querelle acharnée, mais il suffit qu'il soit placé près de deux autres pour participer de leur caractère pacifique. Jamais peut-être la diplomatie n'a enfanté de tels miracles. Un voile épais couvre encore les causes secrètes de ces événements. Les commandants Turcs refusent de livrer les places, ils veulent qu'on les force ; ils se mettent sur leurs rempart, pour voir enfoncer les portes et escalader les breches ; et satisfaits de ces forma-

Vieux Navarin, construit sur l'emplacement de la Pylos de Thucydide; l'examen des lieux fait présumer que c'est aussi le Pylos décrit par Homère, où l'on peut aller du continent par un Isthme très bas qui termine au nord le fond de la rade. La passe du Sud est la veritable entrée de la rade. Du haut du fort, en regardant au S. E., on apperçoit les restes assez considérables d'un aquedue vénitien, qui jadis l'approvisionnait d'eau; c'est à l'extremité de cet aqueduc qu'il faut voir la rade, pour se faire une idée de son étendue et determiner la position de la ville par raport à l'île Sphactérie et au premontoire Coryphasium qui ferment l'horizon.

ZONCHIO, VIEUX NAVARIN OU PYLOS.

De Navarin jusqu'au cap Coryphasium (1) (τὸ Κορυφάσιον)

---

lités, il remettent les places après avoir eu soin-sans doute de faire dresser un procès verbal constatant que tout s'est passé convenablement; à Coron cependant les Turcs commettent une petite insolence, mais ils ont bien soin de ne pas faire usage de leurs fusils, ils jettent quelques pierres et cette vivacité n'a pas de suite. Au château de Morée ce n'est en quelque sorte qu'un revolte d'intérieur. Il semble que ces garnisons n'aient cherché qu'a se mettre en règle.

(1) Thucydide rapporte que les Lacédémoniens avaient oublié le nom antique de Pylos; ils nommaient Coryphasium, le cap sur lequel il avait existé et étendaient même ce nom à la contrée alors déserte qui l'entourait. C'est lors de l'expédition de Démosthènes, que le nom homérique fut rendu par les Athéniens à la place forte qu'ils y construisirent. Ce cap rocheux était limité au nord par le petit port Voïdokilià qui doit être le Bùphras de Thucydide et au sud par la petite entrée de la rade. Le Téméus du même auteur : à moins qu'il ne faille entendre pas ce dernier nom la coupure par laquelle les eaux du marais, à l'Est de Pylos, se déchargent dans la rade. Beaucoup de géographes ont regardé ces deux noms, comme s'appliquant à des montagnes. Pausanias dit »il y a tout au plus cent stades de Mothone au promontoire de »Coryphasium sur lequel Pylos est situé. Cette ville fut fondé par Pylus, fils de Cléson, il y amena une colonie de Léléges, qui habitaient alors la Mégaride; il n'en »jouit pas long temps ayant été chassé par Nélée et les Pélasges d'Iolcos, il se retira »dans le voisinage, et fonda une autre Pylos en Elide. Celle de Messénie devint si florissante par les soins de Nelée, qu'Homère la nomme proprement sa ville. On y voyait le temple de Minerve Coryphasia; la maison qui portait le nom de Nestor, ou »était son portrait; son tombeau. Il y avait encore une caverne qui servait, dit-on à »Nélée, et ensuite à Nestor, d'étable pour leurs bœufs; ces bœufs étaient de race

où il y a aussi un petit Port, la distance est environ d'une lieue et demie dans la direction Nord-Ouest; au pied des rochers du port à gauche, et sur un isthme de sable qui sépare la rade d'un lac marécageux baignant la base du mont Coryphasium, on trouve un puits d'eau douce. De-là, à quelques pas au Sud, sont les vestiges d'une construction antique qui, s'avançant dans la mer, devait y former une jetée. On longe ensuite les bords du petit canal percé entre le promontoire et l'ile Sphactérie, qu'il sépare seulement de quelques toises. L'œil en distingue aisément le fond. En tournant ensuite vers le nord, le sol est jonché de débris de poteries antiques; une route vénitienne pavée et toute délabrée, conduit au travers de plusieurs vestiges du moyen âge, au sommet du promontoire où sont les restes de la ville.

La ville de Nélée et de Nestor repeuplée et fortifiée de nouveau durant la guerre du Péloponèse, se trouvait probablement encore une fois déserte lors de la conquête de la Morée par les seigneurs de Champlitte et de Villehardouin, puisque leur chronique n'en fait aucune mention en énumérant les fiefs qui formèrent la nouvelle division du pays. Quand ces conquérans marchèrent, pour s'emparer de Modòn par Arcadìa, qu'ils attaquèrent en ajournant la prise de son château, ils dûrent passer près de l'antique Pylos, dont ils n'eussent pas manqué de s'assurer, si ce point eût été de quelque importance; c'est plus tard, qu'une dame française veuve de Guillaume de la Roche, seigneur de Carythæne, vint s'y établir et en relever les murailles, c'est à ses successeurs ainsi qu'aux vénitiens qui ne tardèrent pas à s'approprier tout ce que les français avaient réparé ou construit, qu'il faut attribuer des ouvrages dont plusieurs ne manquaient pas de solidité, et qui maintenant sont tombés en ruine, sur des ruines plus vieilles. Plus tard encore

»Thessalienne. Ils paissaient sans doute loin de Pylos, car les environs, en étant sa»blonneux, n'eussent point produit assez d'herbes pour les nourrir. J'en prends à té»moin Homère, qui dit toujours en parlant de Nestor, le roi de la sablonneuse Pylos.
»L'île de Sphacterie est devant le port, situé de même que Rhénée devant l'île de Dé»los.«

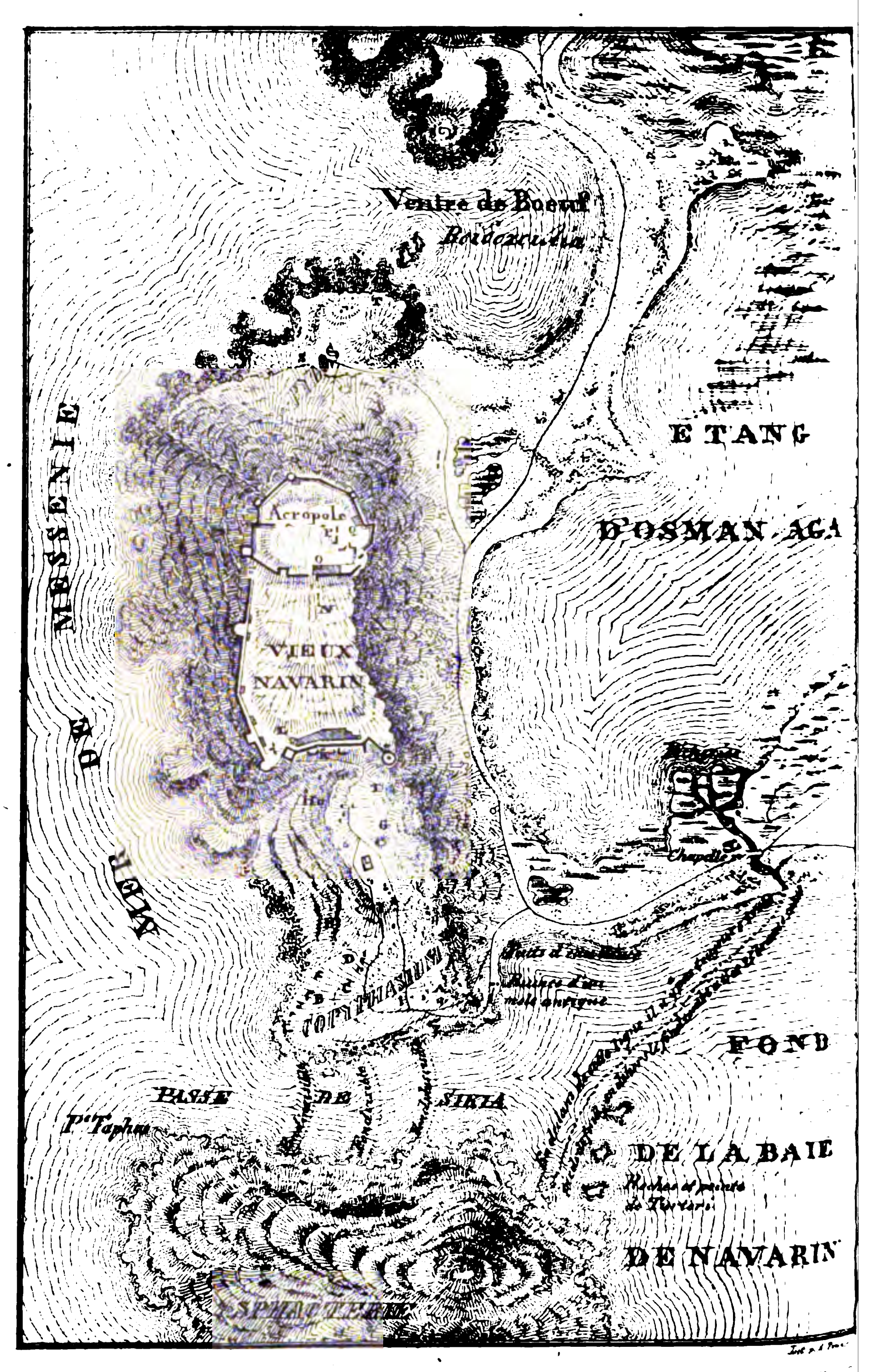
l'indique comme se trouvant dans la ville. Immédiatement au-dessous de la grotte, est un plateau sablonneux, ainsi que l'a dit Homère, parsemé maintenant de tessons de terre cuite mêlés à des fragments de poteries antiques. Au nord de ce plateau où devait être une partie de la ville, et près des rochers à pic qui terminent le promontoire Coryphasium, est un reste de mur antique formant de ce côté l'enceinte et l'extrémité de la ville.

Environ soixante mètres plus loin, les rochers sont interrompus, et la mer, avançant dans les sables, y a creusé, par le battement continuel de ses vagues, une espèce de port demi-circulaire tellement régulier, qu'il semble avoir été formé de main d'homme. Les grecs l'ont nommé Ventre de bœuf, à cause de sa configuration, on y descend par un escalier taillé à plein roc.

De l'extrémité Nord de la ville, en revenant un peu sur ses pas, on trouve à l'Est, sur des sables, une descente au bas de laquelle, en se repliant vers le sud, existe, entre le lac et la base à pic de la montagne qui porte la citadelle, une route vénitienne pavée, conduisant au port que nous avons pris pour point de départ. Il est très-probable qu'une route antique sert de fondation à celle ci, et communiquait du port à l'autre extrémité de la ville

EXPLICATION DES PLANCHES.

A. Traces d'une route antique taillée dans le roc.
B. Traces d'une porte antique.
C. Soubassemens d'une tour antique.
D. Fragmens Cyclopéens.
E. Rochers où il y a une sorte de grotte.
F. Enclos moderne avec un tombeau évidemment turc.
G. Tumulus très distinct qui parait n'avoir pas été violé.
H. Ruines d'une tour du moyen âge.
I. Trou contre le coude de la route.



LE VIEUX NAVARIN ou PYLOS DE NEST

J. Partie de mur saillant, antique.

K. Fausse porte murée.

L. Grande tour de l'entrée de la ville.

M. Plate-forme devant une tour ronde élevée sur un soubassement antique.

N. Citerne défoncée latéralement.

O. Château des Seigneurs Français de Morée.

P. Fissure de rocher et citerne détruite.

Q. Autre vieille citerne dont la voute est enfoncée.

R. Long mur extérieur évidemment Cyclopéen.

S. Restes à fleur de terre d'un mur antique.

T. Restes d'autres murs antiques avec des traces de marbres et d'escalier, taillées dans le roc.

U. Grotte dite de Nestor.

V. Pente sabloneuse où les Grecs firent un tambour en pierres sèches.

X. Grotte inaccessible.

Y. Sorte de grotte ou de puits d'eau saumatre contre la route.

DU PORT DE ZONCHIO A NAVARIN.

On revient à Navarin par terre, en suivant l'isthme de sable qui sépare le fond de la rade du lac aux eaux saumâtres. Après avoir traversé un ruisseau, et les restes d'un aqueduc, on arrive au bout d'une heure de marche, au pied des montagnes, à l'entrée d'une vallée bordée de côteaux, boisés en partie, qui forment un beau paysage. Au milieu de la vallée est le lit d'une petite rivière. En cotoyant la rade sur le penchant des montagnes on arrive au port de Navarin.

Itinéraire de Zonchio à Navarin.

A 6 m. Une chapelle ruinée, et tout près, un petit canal qui communique du lac à la rade, sur le canal, un petit pont ruiné, de deux arches, et très-près un petit aqueduc, 20 minutes. Une ruine de briques, 3 m. Ruines d'habitations ; un petit canal, 8 m. Quelques chaumières ; un gué, 10 m. On arrive au bas des montagnes; champs de ré-

glissea, 35 m. après avoir traversé le petit torrent, il faut laisser la route à droite pour prendre celle de Navarin, 5. m. belle vue de la vallée; descente pavée, 15 m. torrent dans la vallée, 8 m. Armàca, village ruiné; on monte, 7 m. aqueduc, 5 m. Route sur le penchant d'une montagne, 17 m. Quelques grands arcs de l'aqueduc, 8 m. Fontaine.

Total de la route, 2 heures 27 minutes.

De Navarin à la prise d'eau de l'aqueduc.

Un aqueduc vénitien qui portait l'eau à Navarin vient du nord, et la fontaine d'ou partent les eaux et distante de 3 heures de Navarìn', est appelée par les grecs, Koumbé, nom qu'ils donnent aussi à la grande forêt qui, de ce lieu, s'étend fort loin vers Nisì.

Au Sud-Est de cette source et à une assez grande distance, on aperçoit le mont conique appelé Pilàw, et anciennement Témathéa. Pour arriver à la source il faut traverser le village Zaïmogli, on passe sur une montagne dont les couches de pierres découvertes forment une espèce de pavé antique; on traverse en suite un petit torrent qui, avec la cascade qui lui fournit ses eaux et qu'on voit à peu de distance vers la gauche, présente un paysage délicieux; elle se précipite perpendiculairement tout en se brisant contre des pointes saillantes d'un mur gigantesque composé par des assises calcaires, elle est pour le volume de ses eaux écumeuses comparable à plusieurs de celles à l'aspect desquelles on s'émerveille dans les plus beaux pays de montagnes, et qu'on se plait à représenter dans les paysages de Suisse ou des Pyrénées. Mais en été, elle est moins abondante, et quelques fois, elle ne consiste plus qu'en un ruisselet. Elle s'échappe d'une fissure en forme de V, ouverte dans la crête du rempart, où croit un platane séculaire entre les puissantes racines duquel bouillonnent des globes d'écume. La Grèce dans ses temps poétiques, n'eut pas manqué d'y supposer le séjour de quelque nymphe épanchant le liquide azur et les perles roulantes de son urne cachée au sein du vieil arbre vaste et creux. La végetation la plus vigoureuse parait du faîte

à la base de l'escarpement et presque sur les moindres corniches de rocher. La cascade, dont les humides exhalaisons entretiennent tant de feuillage, est le tribut qu'apportent à la Djalòvà deux torrents venant du plateau de Koumbés et réunis au village de Keukounàra, pour ne plus former qu'un canal jusqu'à la chûte de leurs eaux, qui se déployent en trois nappes successives, l'inférieure n'a pas moins de quarante à cinquante pieds. Elle alimente en bouillonnant un bassin arrondi fort creux d'où s'éleve une fraiche vapeur. Le bruit continu de la chûte est assez fort pour que dans le voisinage il soit nécessaire de crier pour s'entendre. La seconde cascade est à deux mille mètres environ plus haut et du même côté de la Djalòva. Dans un ravin git maintenant l'aqueduc, entièrement couvert de lierre et entouré d'une végétation des plus pittoresques ; près de là, est la fontaine qui fournit les eaux à Navarin.

ROUTE DE NAVARIN A MODON.

La route de Navarìn à Modôn est dans la direction du Nord au Sud, en laissant à droite le mont St. Nicòlas dont la base se termine par le rocher sur lequel est bâtie la citadelle de Navarìn; au sommet du mont est une chapelle comme il y en a sur presque toutes les montagnes de la Grèce. Du col qui forme la partie la plus élevée de la route, on découvre la plaine de Modon, et plus loin la mer, les îles Sapiences, Cabréra Venético, et le cap Gallo. En descendant ensuite, on trouve à moitié chemin de Navarìn à Modòn, une petite fontaine turque. A quelque distance, à gauche dans la plaine, une église grecque à moitié en ruines. L'intérieur est orné de peintures à fresque représentant divers sujets de l'Écriture Sainte. Quoique ces peintures ne soient pas bien correctes, elles ne sont cependant pas sans mérite, et leur caractère est le même que celui des premières peintures de la renaissance des arts en Italie ; caractère qui se retrouve dans toutes les églises du moyen âge et qui parait être un type consacré, puisque les peintures sacrées encore au-

jourd'hui en Grèce ont conservé le même style. A droite de la route, vis-à-vis de l'église, sous les rochers qui flanquent le mont St. Nicolas, sont des tombeaux antiques taillés dans le roc et décorés de grandes niches où l'on déposait les corps. Quelques-uns de ces tombeaux ayant été convertis en chapelles, on y fit des peintures semblables à celles de la petite église que nous venons de décrire. A peu de distance, en continuant la route, les restes d'un camp d'Ibrahim, composé de huttes ruinées, carrées, en terre, basses, étroites et disposées parallèlement les unes a côté des autres. Plus loin est le fauborg de Modòn, d'où l'on découvre l'ensemble de la ville bordée par une ligne de fortifications, qui n'est dominée que par les plus hautes maisons.

Si au lieu de suivre la route directe de Navarìn à Modòn, on passe par la montagne qui borde le côté gauche de la plaine, on arrive en une heure et demie de marche sur une pointe assez élevée, couronnée par la ruine d'une chapelle; de ce lieu l'on découvre Modòn, les îles qui l'avoisinent et la mer qui forme l'horizon de cette belle vue. Descendant ensuite dans la direction de la ville, on rencontre un village ruiné nommé 'Opsimou où deux petites chapelles grecques très-simples, sises l'une à côté de l'autre ressemblent à deux hermitages. En continuant à descendre vers l'Est, on traverse plusieurs ravins magnifiquement ombragés de lauriers-roses, d'ébéniers et de myrtes, après lesquels viennent les ruines d'une grande église dont les débris offrent quelques fragments antiqnes. Près de là, dans un village appelé Métaxàda, on passe sur un petit pont moderne dont la base est antique. En se dirigeant ensuite vers le Sud, on arrive en une heure au fauhourg de Modòn, et l'on entre dans la ville après avoir traversé une rivière sur un pont de deux arches assez bien construit.

Itinéraire de Navarin à Modon.

En sortant de Navarin par la porte de la citadelle, on trouve à 5 minutes les ruines du faubourg; 4 m. un petit pont sur l'aqueduc qui conduit l'eau à Navarin, 3 m. un ravin dans des rochers, 10 m. fragment de route pavée, 9 m. un ravin, la route est près d'un aqueduc, 17 m. le point le plus élevé de la route; à gauche, une petite fontaine ruinée; à droite le mont St. Nicòlas; ensuite la descente; route pavée, 29 m. un ravin sur le bord, une citerne ruinée; à gauche, Vrichi, village détruit, 7. m. fontaine et réservoir, 2 m. une citerne détruite, 5 m. à droite sur le penchant de la montagne, des ruines d'habitations, 11 m. à droite, une citerne ruinée; à gauche, un torrent et plus loin, Metaràda village, 16 m. un plateau sur lequel sont des traces d'anciens murs; à droite, dans le haut des rochers, des grottes ou tombeaux antiques, à gauche une petite église en ruine, 7 m. ruines d'un camp d'Ibrahim, à gauche le torrent, 22 m. fauboug de Modòn, 5 m. Modòn.

Total de la route 2 heures 32 minutes.

MODON (Ἡ Μοθώνη).

Située sur un promontoire qui s'avance au Sud vers l'île Sapience. Modòn a une seule entrée par terre. Au milieu de la place principale s'élève une colonne de beau granit rouge d'Egypte, couronné d'un chapiteau du bas empire évidemment œuvre des Vénitiens, qui, pour la construire l'empruntèrent d'un plus ancien monument, dont on ne saurait retrouver aucune trace dans les environs. Les murs de la ville, du côté du port, sont assis sur des parties de constructions helléniques, une tour servant de fort, sur le môle, a pour base un rocher qui doit être celui qu'a indiqué Pausanias, et qui est très-étroit comme l'indique également le même auteur. Si, avec une jetée de construction antique et qui forme un petit port, l'on ne trouve plus à Modòn les restes du temple de Minerve Anémotìs, fondé, dit-on, par Diomède, ni celui de Diane, ni le puits bitumineux, néanmoins les restes antiques du port, dont la description s'accorde si parfaitement avec celle de Pausanias, suffisent pour déterminer d'une manière certaine l'emplacement de la ville antique de Mothone, dont le nom moderne n'est qu'une légère altération. Avant la guerre de Troye et même durant cette guerre, elle se nommait Pédase. Les Mothoniens disent qu'ensuite une fille d'Oenéus lui donna son nom; d'autres croient que cette ville fut appellée Mothòne

d'une grosse roche ainsi nommée par les gens du pays et qui forme là une espèce de rade fort étroite, car cette roche avançant dans la mer rompt la furie des vagues et sert comme d'abri aux vaisseaux.

L'an 1124. Mothòne ou Modòn, fut prise par le Doge Doménico Michièli, au retour de son troisième voyage de la Terre Sainte. L'année suivante, les Vénitiens remirent cette place à l'empire Grec; mais dans le partage qui se fit de cet empire en l'année 1204, elle retourna à la république de Vénise. Léon Vetràno, corsaire Génois, la lui enleva l'an 1208 et n'en jouit pas long-tems. L'an 1498. Bajazet II. vint se poster devant Modòn à la tête de cent cinquante mille hommes. Il foudroya les murailles du bourg; ce qui obligea les chefs Vénitiens de se retirer dans la ville. Le Sultan les y pressa si vivement, qu'ils étaient presque sur le point de capituler, lorsque la flotte de la république leur amena du secours et parut à la vue des ennemis. Les galères Vénitiennes étant entrées dans le port, les soldats quittèrent leurs postes, pour venir recevoir ce secours, mais les Turcs profitant de cette faute des assiégés, avancèrent jusque dans la place, y firent un effroyable massacre, et s'en rendirent les maîtres. En juin 1676, le généralissime Morosini, qui venait de faire la conquête des deux Navarins, fit marcher l'armée de terre vers Modòn, où la flotte se rendit en même tems. Les Turcs abandonnèrent la ville, et se retirèrent dans la forteresse, où le Séraskier venait de jeter cinq cents soldats. Morosini battit la place à coups de canon, et y jeta quantité de bombes. Le Disdard ou gouverneur de Modòn ne perdit point courage, et le généralissime des Vénitiens ayant trois fois inutilement fait sommer la place de se rendre, redoubla le feu des batteries; enfin, les assiegés n'étant plus en état de se défendre, arborèrent le drapeau blanc et demandèrent à capituler. Il fut convenu que les Turcs remettraient incessamment le château aux Chrétiens; qu'ils sortiraient dans quatre jours de la place dont ils n'emporteraient que le strict nécessaire: et qu'ils laisseraient

dans la ville tous les esclaves Chrétiens et tous les Négres, tant hommes que femmes. Les infidèles sortirent de la place le 10 juillet, au nombre de quatre mille personnes, dont mille hommes d'armes. Les Vénitiens y trouvèrent beaucoup de munitions, et quatre vingt dix-neuf pieces de canon de différente grosseur. En 1715 les turcs y rentrèrent de nouveau. En 1770 le Prince Dolgoroùki ayant attaqué Modòn fut abandonné par six milles Maïnotes, au moment ou la ville allait capituler. Après cette défection, le prince dut, malgré des prodiges de courage, sacrifier son artillerie qui consistait en vingt quatre pièces de gros calibre, qu'il laissa aux Turcs pour se retirer sur Navarin. Du temps de l'occupation par les français, ces 24 canons y étaient encore.

C'est à Modòn que débarqua Ibrahim, lorsqu'au mois de Février (25) il vint porter le ravage en Morée; les neuf mille hommes de troupes qui l'accompagnaient furent campés dans la plaine où on retrouve les débris de leur camp ; ils s'y préparèrent au siège de Navarin. Les grec n'opposèrent aucune résistance à leur descente. Les turcs en furent expulsés à leur tour par les Français, sous le commandement du général Maison le 7 octobre 1828 (1) il remit Modòn entre les mains du gouvernement grec ; la ville actuelle à 800 habitans.

Le Génie français a beaucoup ajouté aux défenses

---

(1) Le 6 octobre 1828 le général Durrieu, somma Modòn de se rendre; Achmet-Bey y commandait les Egyptiens et Hassàn-Pacha les Turcs et la forteresse, mais ils répondirent de concert ce qu'on avait répondu à Navarin. (V. Navarin). Le général en chef ordonna de faire sauter les portes de la place, dont les murs étaient en bon état, avaient beaucoup de relief, et ne présentaient pas comme à Navarin un point susceptible d'escalade. Le 7 à midi, les troupes s'étaient rendues devant la citadelle à demi-portée de canon, couvertes par un ravin qui les masquait. Le vaisseau français Breslau, et le vaisseau anglais Wellesley s'étaient embossés pour tirer sur la place au premier signal. Les sapeurs s'avancèrent sur le pont jusqu'à la porte de terre, qu'ils commencèrent à enfoncer en présence de la garnison qui n'osait pas faire un mouvement offensif, lorsqu'on demanda de nouveau à parlementer. Le Pacha déclare de nouveau qu'il ne pouvait pas rendre la forteresse, mais qu'il lui était impossible de résister ; que si on la prenait malgré lui, il espérait qu'on lui accorderait les mêmes avantages qu'à la garnison de Navarin. On le lui promit, et sans attendre d'autre explication, la porte fut jeté à bas. Celles que les marins et les voltigeurs étaient chargés d'enlever ayant présenté moins de résistance, les capitaines Maitland et Maillard qui étaient entrés à

de Modòn, en conservant les murs du moyen âge, ainsi que la citadelle qui pourrait servir de réduit si la place était enlevée par mer; cette citadelle fait toute la force de Modòn; du côté du Nord pour en garantir les approches, on y a fait un bon chemin couvert avec de nouveaux remparts et de beaux glacis. La ville actuelle de Modòn n'a du être originairement qu'une sorte d'Acropole. La cité devait s'étendre beaucoup plus en dehors, et sa première enceinte comprenait certainement presque tout l'espace qui se trouve entre les hauteurs et l'embouchure du torrent, à partir du pont qu'on voit sur celui-ci. Les soubassements de ce pont sont évidemment antiques, et dans les travaux que faisait le génie pour construire le glacis, on à trouvé des traces de vieilles constructions qui répondaient à des murailles extérieures des âges reculés. Ces murailles furent peut-être celles de la première Pédase. Quoiqu'il en soit, tout l'art de l'ingénieur ne pourra faire que Modon devienne autre chose qu'un de ces postes qu'on parvient à mettre à l'abri, seulement d'un vigoureux coup de main, la ville étant dominée du côté de l'entrée, et ses murs anciens étant assez mauvais, dans l'intérieur du port surtout. Le siège ne pourrait être long ni par terre ni par mer, dans le système actuel d'attaque.

ROUTE DE MODON A CORON (*Kolonides, Κολώνη*).

En sortant de la ville par le pont deja cité et en se dirigeant à droite, la route, laissant à gauche le hameau de Kalafàti, s'élève sur des hauteurs que commandait la plus méridionale

---

leur tête, se montrèrent en ce moment sur les remparts au milieu des Turcs. Elle était pourvue de plus de six mois de vivres, de munitions pour deux sièges, 100 pièces de canon et 1,078 hommes de garnison, dont 508 Turcs et 570 Arabes du 4e bataillon. Modon avait, ce qui c'est pas commun dans l'Orient, un chemin couvert palissadé, un enorme fossé, une double enceinte, et des murs qui ont un relief considérable.

des redoutes égyptiennes, on se dirige à l'Est, et on marche quelque temps sur un plateau anfractueux, dont les eaux coulent d'un côté dans le Silòzo, et de l'autre descendent à la mer. Après deux lieues environ on arrive dans une plaine du genre de celle de Modòn, que traversent successivement deux cours d'eaux, dont le second, qui est le plus considérable, s'appelle Lakanàdes du nom d'un village situé à une lieue de la mer sur la rive gauche. Ce fleuve descend presque en droite ligne des pentes méridionales de Zarnàoura et de Lycodìmo, il a près de trois lieues de longueur, et s'est légèrement encaissé vers son embouchure dans le sol gras de l'attérissement que ses transports lui ont formé; des Nérions entremêlés à des touffes de Canevères, se pressent sur ses bords, il tombe dans un petit lac oblong, que la profondeur de ses eaux limpides fait paraître d'un bleu très-vif, et qu'une barre de sable sépare de la mer, il n'a donc point d'embouchure à proprement parler. Tous les fleuves de la Morée, les plus grands comme les plus petits, sont sujets au même inconvénient, auquel les côtes d'Elide notamment, bordées de lagunes et d'étangs, doivent leur insalubrité; ce n'est que dans la saison hyémale, et lorsque les grandes pluies coulent à plein canal, rompent leurs barres et triomphent de tous les obstacles que leur oppose l'action des vagues, qu'ils portent directement leur tribut au réservoir commun; en tout autre temps, les terres et galets qu'ils entraînent, s'arrêtant et s'amoncelant dans la ligne de contact de leur courant et des flots contraires, s'accumulent en bancs de sable et de galets, et finissent par en obstruer les dégorgeoirs. L'Alphée, le Pamissus et l'Eurotas, sont les seuls qui ne se bouchent point complétement; néamoins des barres s'y élèvent au point que les moindres bateaux n'y sauraient plus entrer dès la fin de Juin.

De l'autre côté d'un très-faible contrefort est une autre petite plaine riveraine, herbeuse vers la mer surtout, couverte de roseaux, il y coule un fleuve qu'on nomme le Grìvi, et qu'on passe sur un pont d'une arche en

pierre fort détérioré. A droite entre la route et le rivage qui dans cet endroit forme un enfoncement très prononcé, est peut-être le port Phœnicus (Φοινικοῦς λιμὴν) de Pausanias, qui offre encore un très bon mouillage quand les vents du Sud ne sont pas trop violens. Un tel abri n'avait pu être négligé dans un temps où, naviguant le long des terres, les marins attachaient une grande importance aux moindres plages sur lesquelles pouvaient se tirer leurs navires, surtout quand il fallait se préparer à passer d'un golfe dans un autre, en doublant un cap dangereux. Là existent des ruines dignes de toute l'attention des géographes et des antiquaires. On trouve une construction romaine en briques; ce qui reste de la voûte est orné de compartimens de stuc sculptés et dénotent le bon gout romain ; des conduits et une retraite formant bassin, font présumer que cette ruine était une salle de bain : sur une butte voisine s'élèvent les débris d'une église assez considérable du moyen âge, au pourtour, principalement vers la côte sont des citernes comblées, beaucoup de décombres, de moëllons et de fragmens de poterie, avec les traces d'un mur qui pourrait bien avoir appartenu à quelque enceinte, comme les fondations d'une porte de ville du côté du Nord-Est. Ces témoignages de l'existence d'une cité antique, intéressent d'autant plus que Danville place Asiné (ἡ Ἀσίνη) en ce lieu même. Les cartes modernes, qui se sont généralement accordées à retrouver Calonides dans Coron, ont conclu d'après un passage de Pausanias qu'Asiné avait dû exister à moitié chemin de Coron au Cap Gallo. (Acritas ὁ Ἀκρίτας Ἄκρα) or, non seulement, dans cet endroit, on ne trouve pas de traces d'une ville, mais pas même un site où il y en ait jamais pu avoir. La côte y est dangéreuse et ne présente pas la moindre anse dans laquelle pût s'abriter la plus frêle barque.

Peu après les ruines, on quitte la conque pour gravir à l'Est, sur les montagnes qui en forment le pourtour, par un étroit et rapide défilé, nommé Paleodérvena ; ce mauvais pas est creusé à travers des rochers.

Après la montée, on trouve un plateau fertile, et sur la droite s'élève à 516 mètres, le sommet de l'Hagios-Demétrios d'où se distingue au Nord-Ouest le mont Mandélia, si riche en fossiles ; vers le Septentrion sont les crêtes du Lycòdimo et de Karvàoura. Leurs pentes adoucies vers le Sud, entièrement dépouillées d'arbres paraissent sillonnées par des ravins profonds qui séparent de petits plateaux. Le mont où l'on se trouve, regardant au contraire le Nord, est plus verdoyant, plusieurs des torrens qui s'y creusent des encaissements assez profonds n'ont point d'issues et forment des bassins à Katàvotron; montant toujours jusqu'à l'emplacement de Paleogritzi, nom qui semblerait indiquer que ce lieu avait eu jadis une certaine importance. Les environs de Paleogrìtzi où croissent d'assez beaux arbres fruitiers sont merveilleusement arrosés par une multitude de fontaines et de filets d'eau exquise descendant d'un Kephalovrìsi situé dans un enfoncement de la montagne, espèce de col qui sépare le faîte de l'Hagios-Dimìtrios d'une autre cime boisée qui prend son nom du village de Saràtza; en continuant à traverser des plateaux, des pentes douces et des ravins plus ou moins creux. Après la jolie fontaine de Kapòni et une dernière montée, on passe par l'église d'Hagios Nicòlaos, dans la ruine de laquelle quelques peintures sont encore reconnaissables. Après l'église d'Hagios-Nicòlaos, on entre dans le versant du golfe Messéniaque ou de Coron, c'est de là qu'on peut admirer la belle contrée dans laquelle on va descendre ; entre le point d'où on la contemple, et le rivage occidental du golfe qui semble très rapproché, quoiqu'il soit à une grande distance, il y a deux lieue d'un terrain en pentes moëlleusement ondulées, à qui la multitude des oliviers donne une riche teinte de vert argentin. A travers ces forêts oléagineuses, on découvre un grand nombre de villages. Les eaux calmes du golfe interposent entre vous et le prolongement de la Laconie, parallèlement à celui de la Messénie, une large bande d'azur foncé, sur laquelle des lignes grisâtres, diversement sinueuses indiquent divers courans ; au dessus s'élèvent vers les

cieux, aussi bleu que la mer, l'éblouissant Taygète et ses cinq pointes de neige, qui forment avec les montagues fertiles de la Messénie un de ces beaux spectacles dont la nature à été si prodigue pour la Grèce: vous reconnaissez sur votre gauche vers le fond du bassin du Pamisus, l'Evan et l'Ithôme qui se confondent en une seule montagne; à droite, c'est la vaste étendue de la Méditerannée qui limite tant de pompe.

Peu après avoir commencé à descendre, la route passe à Dràiza, et entre dans la plaine, marchant à l'ombre de beaux oliviers. Ibrahim, qui aurait eu trop à faire de les détruire tous, s'était contenté de brûler ça et là ceux qui appartenaient à des chrétiens : on avait, dans l'incendie, épargné les plants innombrables dont les Musulmans étaient propriétaires, dans l'espoir qu'ils rentreraient en possession d'un canton dont le commerce des huiles fit de tout temps la principale richesse. A une demi-lieue de Kandìl-Oglou, est Karakoupis, de cet endroit jusqu'à Coron, qui n'en est plus guère qu'à une lieue, on aperçoit sur la gauche et sur la droite, plusieurs hameaux, appelés Arméni, Petriàdes, Hagios-Dimìtrios, Katiniàdes, Aïdìni etc. A partir de Gerakàda, le pays se découvre, et bientôt commence un pavée vénitien assez bien conservé; en suivant la route, la roche dénudée dont se compose le sol est remplie d'excavations; on trouve aussi à proximité, sur le milieu du plateau à l'extrémité duquel est la ville, les parapets d'une batterie dirigée contre la citadelle, lors de l'échauffourée de 1770. Enfin l'on arrive à Coròn dont l'entrée fortifiée présente, avec le golfe et le Taygète, un point de vue des plus pittoresques.

Itinéraire de Modon à Coron.

En sortant de Modòn, après la porte à 4 minutes le pont; ensuite, on tourne à droite près d'une citerne, pour gagner le rivage de la mer. Sur ce rivage s'élèvent trois grands piliers qui sont des regards d'aqueduc, 18 m. la route monte à l'E. on quitte la vallée pour entrer dans une gorge, à 11 m. une citerne, à gauche un petit village en ruines, appelé Calafàti, à 10 m. l'extrémité d'un ravin, à gauche, un fort en terre, fait par Ibrahim. A 4 m. une citerne, des restes d'une route vénitienne, à 23 m un ruisseau qu'on passe sur un très-petit pont en maçonnerie, à 4 m. un ruisseau, à

28 m. sommet de la montagne. A gauche, à une demi-lieue environ, un vieux château; de ce point une très-belle vue, à 13 m. à une heure sur la gauche, Lakhanàda village, ou plutôt Lakhanàdes, car il y en a deux de ce nom. A 10 m. un ruisseau, une fontaine, quelques habitations, à 12 m. champs cultivés; un ruisseau; une rivière nommée aussi Lakhanàda, bordée de myrtes et de lauriers-roses; ruines d'un pont du Bas-Empire; belle vallée près de la mer. A 19 m. autre vallée; à gauche un château. A 3 m. un pont vénitien, sur un ruisseau, à 8 m. ruisseau; à droite, du côté de la mer, une tour gothique bien conservée. A 7 m. ruines d'une tour près d'un puits, à 3 m. le Grìvi, torrent; sur le bord, à droite, une ruine romaine. Plus loin, ruines d'une église; à 5 m. une montée, partie de route pavée, à 18 m. à gauche, un petit village sur une montagne, un ruisseau, à 7 m. champs cultivés et oliviers, à 7 m. un village ruiné, une chapelle à 5 m. à droite dans un fond une autre chapelle ornée de peintures et, tout près, une église, à 3 m. sommet de la montagne, à 4 m. ravin boisé, à 16 m. un ruisseau, à 14 m. Paleokhòri, village, à 4 m. le point le plus élevé de la route; vue du golfe et du Taygète, à 25 m. un ruisseau, à 26 m. une petite rivière, à droite, Kandìrogli, village, dans un champ d'oliviers, au milieu, un château-fort, à 10 m. un ruisseau, champ d'oliviers, à 8 m. Kavakopis, village considérable, à 9 m. à gauche, Kantiàdes village, à 4 m. chapelle ruinée; champs d'oliviers, à 9 m. à une demi heure sur la gauche, Hàgios Demétrios, village; à droite Tsaphérogli village; un cimetière, près de la route; encastrements de tombeaux antiques, à 15 m. route pavée, à 6 m. entrée de Coròn.

Total de la route 6 heures 12 minutes.

CORON, AUTREFOIS COLONIDES. (Κολώνη)

Cette ville doit son origine à une colonie d'Athéniens. Ses habitants disent que Colænus, qui les amena de l'Attique, prit, d'après un oracle, une alouette pour guide de son expédition : rien n'annonce aujourd'hui comment elle a changé ce nom d'origine fabuleuse contre celui de Coron, qui est aussi celui du golfe de Messénie. Coron a la figure d'un triangle, dont un des angles regarde un rocher escarpé, sur lequel en 1463 les vénitiens élevèrent une tour. Les deux autres angles vùs du golfe de Coron, ne sont pas battus des eaux de la mer; et l'on peut en les côtoiant, faire facilement le tour de la forteresse. Coron fut soumise en 1204 aux vénitiens alliés de quelque princes, qui partagèrent avec eux les débris de l'empire grec. (1) En 1208 le corsaire genois Leon Vetrano

(1) Vers ce temps se présentèrent devant les murs de la ville les seigneurs croisés, dont

ou Scutrano s'empara de cette place, aussi bien que de Modòn; mais la république de Vénise s'y rétablit peu de temps après. Le sultan Bajazet II. ayant conquis Modòn en 1498. tourna ses armes victorieuses du côté de Coròn, et s'en rendit maitre par composition. En 1533. l'amiral Doria, qui commandait la flotte d'Espagne, composée de trentecinq gros vaisseaux de guerre, et de quarante-deux galères, résolut de l'attaquer. Les troupes espagnoles avaient pour général Jeròme Mendoza; les Italiennes obéissaient à Jeròme Tuttavilla, et au comte de Sarno. On foudroya la place, on fit bréche, on donna l'assaut, les turcs resistérent avec beaucoup de bravoure: mais les Espagnols redoublant d'efforts, obligèrent enfin le commandant à capituler. Les infidèles en sortirent vie et bagages sauves: quelques années plutard les Turcs la bloquèrent de nouveau et les espagnols l'abandonnèrent, suivant les ordres de l'Empereur, qui ne voulait point d'engagemens susceptible

---

»Champlitte était le chef. On lit dans la chronique de la Morée « Que les Francs, »étant sortis de Modòn après l'avoir pris, se dirigèrent sur Coròn; ils trouvèrent également cette place dans le plus mauvais état, aussi bien sous le rapport de ses murailles que de ses tours; c'était une espèce de caverne profondement encaissée dans »l'intérieur du rocher. La cavalerie et l'infanterie commencèrent l'attaque par terre »et dressèrent leurs trébuchets, la serrèrent de près, et ne permirent point aux assié»gés de se montrer sur les murailles: effrayés du nombre des troupes franques et »de leur audace guerrière, ceux-ci capitulèrent et convinrent de rendre la place, à »condition que les Francs jureraient de leur conserver leurs maisons et toutes leurs »propriétés. Le maréchal messire Geoffroi n'hésita pas à leur assurer ces avantages »par serment et les hostilités cessèrent. Les Francs entrèrent dans la place, en pri»rent possession, l'approvisionnèrent et y mirent une garnison. «

Au partage d'Andravida, l'évêque de Coròn fut porté pour deux fiefs de chevaliers.

Les Francs étaient en possession de la meilleure partie de la Morée excepté Nauplie et Monemvasia, mais ces deux places étant situées sur la mer et ayant des ports, il fallait les assiéger à la fois par terre et par mer. Les Vénitiens s'engagèrent à donner des galères pour servir d'auxiliaires aux dits sièges et on leur livra Coròn avec toutes ses dépendances et la place de Modòn avec les villages qui relevaient immédiatement de la juridiction du prince et qui devaient à l'avenir être possédés par le duc de Vénise, mais dans cette cession ne se trouvaient point comprises les terres et les fiefs des seigneurs féodaux.

de troubler la paix de Hongrie. En 1685. le général Morosini assiégea Coròn; aussitôt les Turcs vinrent du côté de la terre se poster à une portée de pistolet de ses lignes, qu'ils attaquèrent, et prirent une redoute ; mais il les chassa après 3 heures de combat. Les vainqueurs les poursuivirent, en tuèrent environ 400 et en blessèrent un pareil nombre. Les chrétiens firent un riche butin, prirent 17 drapeaux exposèrent 130 têtes de turcs au bout de leurs piques', pour intimider les assiégés. La perte des chrétiens ne fut que d'environ 130 hommes morts ou blessés. Le commandeur de Latour, général de terre des Maltais, y perdit la vie,: Les Turcs qui avaient été mis en déroute, rallièrent, leurs troupes, et se jettèrent sur les tranchées des chrétiens, mais ils furent repoussés vivement, et le Visir Halì-Pacha leur général fut emporté d'un coup de canon. Le 17 août, Morosini se rendit maître du camp des infidèles où il se trouva un riche butin, beaucoup d'artillerie et de munitions, plus de 300 chevaux, des tentes, des drapeaux et enseignes, et six canons de bronze : mais ce qui ajouta un grand lustre à cette victoire, ce fut la prise de l'étendard du Sultan, et des queues de cheval, insignes de l'autorité de Halì-Pacha. Les Vénitiens se préparèrent ensuite à donner l'assaut qui fut soûtenu par les assiégés avec une vigoureuse resistance, mais enfin ils arborèrent le drapeau blanc, pour traiter de la capitulation, elle n'eut point d'effet par la perfidie de ces barbares. Les vénitiens s'en vengèrent bientôt et après 49 jours de siège ils forcèrent les retranchemens des ennemis, passèrent au fil de l'épée la garnison, et tout ce qu'ils rencontrèrent d'habitans. La place était encore garnie de 128 pièces de canon et d'une grande quantité de munitions de guerre et de bouche. L'étendard du sultan fut suspendu par ordre du sénat dans l'église des Théatins à Vénise; ce lieu fut choisi de préférence, parce que la victoire fut remportée le jour que l'église célèbre la fête de saint Gaëtan, fondateur des Théattins.

Les caractères gravés sur le côté droit de la lance, à laquelle l'étendard est attaché, signifient en Françàis : *Au*

nom du très-haut , Dieu tout-puissant , Dieu , Seigneur de toutes choses ; Au nom des saints Prophètes élevés au dessus des autres saints, Mahomet, Abubehir, Homer, Osman et *Ali*. De l'autre côté les mots turcs signifient. *Il n'y a d'autres Dieu que Dieu , et Mahomet est son Prophète* ; *notre Dieu , vous êtes le créateur des Nations , vous êtes le souverain bien et le dispensateur du bien* : Et au bas : *Hali-Pacha* La même sentence est encore brodée sur le fond de l'étendard.

Il se fit durant ce mémorable siège de grandes actions de bravoure, maintenant toutes oubliées, mais dont l'Europe ne retentit pas moins alors ; un commandant de Latour , gentilhomme français , un prince de Brunswick et un comte de Savoye, s'y distinguèrent ; la gloire qu'en acquit Morosini enivra pour ainsi dire Vénise , qui proclama son général , Vainqueur des vainqueurs.

Coròn demeura donc pour la troisième ou quatrième fois aux Vénitiens, qui la perdirent définitivement au mois d'août 1715 , que cette malheureuse ville revint aux Turcs : c'est de cette époque que date la ruine complète du pays, où le commerce des Européens devint à peu près nul ; l'avarice et la cruauté des Pachas absolus et capricieux qu'envoyait la Porte, ôtant toute confiance aux étrangers.

En 1770, les Russes, sous les ordres du comte Orloff tentèrent de prendre Coròn d'assaut, mais après de vains efforts , ils abandonnèrent l'entreprise le 26 mai de la même année. Aussitôt que la garnison turque eut aperçu l'escadre à la voile, elle sortit de la citadelle , et détruisit entièrement la ville grecque.

Les remparts de la ville haute et de la citadelle sont d'un bel aspect et en bon état, ayant été réparés par les Turcs. Quoiqu'il soit probable que les constructions des Vénitiens sont établies sur le plan de celles de l'Acropole antique, rien ne vient confirmer cette opinion.

Le port, qui tient à cette partie de la ville, se compose d'une anse en partie formée par une jetée antique dont les pierres,

autrefois régulièrement taillées, ont été rongées et défigurées par le mouvement continuel des vagues.

A l'Est de la citadelle, sur un cap aujourd'hui cultivé, se rencontrent aussi une grande quantité de débris de terres cuites et de poteries, ainsi que six citernes antiques bien conservées; cinq sont circulaires, et une est carrée; leurs ouvertures sont presque entièrement cachées sous les herbes, de sorte que sans l'avis des guides, on courrait risque d'y tomber et de s'y noyer, car elles sont à-peu-près pleines d'eau. A l'extrémite de ce plateau, qu'occupait probablement la ville antique, sur le bord de la mer, sont des parties de murs de construction romaine du Bas-Empire, et, dans une masse de rochers à pic qui forment le rivage, quelques marches taillées, conduisant à la mer.

Les Turcs de Coròn qui passaient pour les plus méchants de la péninsule, avaient provoqué trop de haines pour n'être pas au nombre des premières victimes du réveil des grecs; les massacres qui s'ensuivirent achevèrent la destruction d'un lieu dont les remparts avaient causés tous les malheurs. L'entrée des Français le 9 octobre 1828 (1) vint sauver le peu qui restait d'une population misérable, réduite tout au plus à cinquante

(1) Le 6 octobre 1828, le général Maison fit sommer Coròn, mais elle ne se montra pas décidée à se rendre. Le Général Sébastiani se présente le 7 devant la porte de cette ville, annonçant que Navarin et Modòn étaient au pouvoir des Français; le commandant turc n'en persista pas moins dans sa résistance. Voyant que les pourparlers ne menaient à rien, le général Sébastiàni se décida à tenter une escalade le lendemain, 8. Des pierres jetées du haut des murailles blessèrent quelques sapeurs; Le général Sébastiàni quoique indigné de l'insulte faite à ses troupes, ayant ordre de ne pas tirer le premier, et voyant les soldats prêts à enfreindre ses ordres, fut assez maître de lui pour les faire retirer hors de portée; il évita par là un engagement inutile, d'autant que ses bateries étaient prêtes; que l'Amphytrite était embossée a demi-portée et qu'il était sûr de ruiner en peu de temps toutes les défenses des Turcs, mais la guerre était alors commencée entre eux et les Français

Le Breslau et le Wellesley arrivèrent le soir devant Coròn et se joignirent à l'Amphitrite pour en imposer aux Turcs. Les commandants furent aussitôt a terre et il fut convenu qu'on signifierait au gouverneur d'envoyer un officier turc s'assurer de la prise de Modòn, et qu'un quart d'heure après le retour de cet officier; la place serait remise aux troupes françaises, ou qu'elle serait attaquée par terre et par mer et dé-

familles. M. le Marchal Maison livra la ville avec ses fortifications délabrées, au gouvernement grec peu après s'en être emparé. Coròn recommence à se relever de ses ruines et a 3600 habitans.

ROUTE DE CORON (COLONIDES.)

AU PORT PETALIDI (CORONE.)

Au sortir de la ville, on passe sur les vestiges des tombeaux antiques dont nous avons déjà parlé, près de Kharakòpio. Plus loin, laissant à gauche la route de Modòn pour se diriger vers le Nord, on côtoye la mer au milieu de champs d'oliviers en partie détruits et brûlés par les Turcs.

A droite et à gauche de la route, se voyent les villages de Pétriàdes, Kombì, Vounària; on arrive à Kastélia: c'est l'emplacement indiqué par Pausanìas et quelques autres modernes, du temple d'Apòllon Corynthus, décoré de deux statues, l'une de bois et l'autre d'airain, dédiées à Apòllon Argous par ceux qui montèrent le navire Argo. Sur un mamelon nommé Hàgios Ilìas qui domine le village, et près d'une citerne, existe encore un massif de construction antique, formant parallélogramme, auprès duquel sont épars plusieurs fragments en marbre d'assez grandes dimensions. Il est probable que tous ces restes ont appartenu au temple déjà cité.

C'est au milieu de ce beau site, couvert de la plus riche végétation, et à l'aspect enchanteur des montagnes qui environnent le golf de Messénie, que, du temps de Pausanias, les malades venaient chercher la santé. Sans doute, l'influence d'un

---

truite avec sa garnison. Ces mesures produisirent leur effet et le 9, Coròn ouvrit ses portes.

Cette place était sous le rapport des fortifications, en moins mauvais état que Navarin, mais elle n'offre qu'un amas de masures renversées les unes sur les autres.

On y trouva des vivres, des munitions et des moyens de résistance abondants; son armement était de 80 pièces et mortiers.

si délicieux séjour devait contribuer beaucoup à leur procurer ce qu'ils venaient demander à Apòllon.

Après Kastélia, la route continue à longer le rivage de la mer, et n'en est éloignée que de quelques pas. On traverse plus loin, un gué appelé Lònga, du nom d'un village qui se voit à gauche, sur le penchant de la colline, qui est environné de cyprès et d'arbres de Judée. Le chemin se prolonge au milieu de massifs de myrtes et d'arbousiers sillonnés par de nombreux ruisseaux, comme dans un délicieux jardin. Quelques fragments de route pavée, et le lit boisé d'un petit torrent, conduisent au port Pétalìdi, où une jetée antique, partant du rivage, s'étend jusqu'à la mer. Sur les rochers qui servent de base à la jetée, cinq ou six pierres d'assises régulières viennent après plusieurs siècles, témoigner de l'existence passée du port de Coròne.

Itinéraire de Coròn au Port Pétalìdi.

En sortant de Coròn on rentre dans la route de Modòn, sur laquelle, après 58 minutes de marche, se retrouve le village de Kharakòpio ; on quitte alors cette route pour prendre, au nord, celle de Pétalìdi qui traverse des bois d'oliviers. A 11 m. Pétriàdes, village. A 24 m. Kombì, à 16 m. Vounària, village, à droite, sur un cap. A 8 m. Kastélia, village, dominé par une montagne sur laquelle sont les ruines du temple d'Apollon Còrynthus. A 20 m. Lònga, rivière venant d'un village du même nom qui s'aperçoit sur le penchant d'une montagne, la route se prolonge dans une campagne riche de végétation. A 52 m. ruisseau et fontaine. A 23 m. torrent dans un ravin boisé. A 43 m. plusieurs ruisseaux, un petit torrent couvert d'arbustes. A 8 m. à droite, ruines d'une tour ronde ; à 29 m. torrent dans un ravin. A 30 m. à droite, jetée antique du port de Coròne qui s'étend assez loin dans la mer. A 11 m. maisons du port Pétalìdi.

Total de la route 5 heures 33 minutes.

PÉTALIDI, ANCIENNEMENT CORON. (Ἡ ΚΟΡΩΝΗ.)

Une ruine du moyen âge et deux habitations ruinées sont les seules constructions qu'on rencontre sur le port. A l'O. N. O. sur le versant de la montagne où s'élevait la ville antique qui se nommait Epeïa, (1) avant la restauration des Messéniens

(1) « Coroné dit Pausanias, est une ville vers la mer, au pied du mont Thimathias,

dans le Péloponèse. On rencontre plusieurs débris de la même époque, et quelques constructions romaines ; parmi ces dernières, une salle décorée à l'intérieur, de renfoncements en arcades, et deux fragments de statues antiques.

Sur le point culminant de la côte, sont les ruines de l'Acropole, dont il reste quelques parties d'enceinte de construction hellénique ; mais il n'y a plus aucune trace des temples de Diane, de Bacchus et d'Esculape, non plus que du forum ni de la statue en bronze de Jupiter Sauveur.

Il n'est aucunement fait mention de Pétalìdi dans l'histoire moderne, on ne retrouve pas plus ce nom que celui de Coroné, dans les auteurs du moyen âge, soit byzantins, soit francs ou Vénitiens. Le gouvernement actuel à designé Pétalìdi pour y établir une colonie composée seulement de Spartiates. Il reçoivent du gouvernement, des terrains et de l'argent pour la culture. Dejà plus de 80 familles s'y sont établies et il est à espérer que cette colonie fleurira , étant le principal port de la Messénie.

ROUTE DE PETALIDI (CORONE) A NISI.

En remontant au nord, vers le rivage, le sol est jonché de plusieurs ruines du moyen âge et de débris romains ; traversant ensuite plusieurs ruisseaux à leur embouchure, et enfin, une

---

»non loin de l'endroit où Ino sortit des flots pour monter au ciel, après avoir été mise »au rang des divinités sous le nom de Leucothoé. Cette ville se nommait anciennement »Épéia , mais Épimélide ayant été envoyé par les Thébains pour la rétablir, quand »ils eurent rappelé les Messéniens dans leur patrie, lui donna le nom de la sienne. Il »était de Coronée en Béotie , d'autres disent que ce changement de nom vient de »qu'on y trouva une corneille de bronze, en creusant pour les fondations de nouvelles »murailles. Diane Hédotrophos, Esculape et Bacchus y avaient des temples , on y vo»yait sur la place publique la Statue de Jupiter Sauveur, en bronze , une Minerve , du »même métal , tenant une corneille à la main était dans la citadelle , on y montrait le »tombeau d'Épimélide.«

Épéia ou Aepéia est mentionnée dans Homère avec l'épithète de belle, au nombre des villes situées pour la plupart sur le golfe Messéniaque , qu'Agamemnon promet de donner à l'impetueux Achille pour l'appaiser.

petite rivière appelée le Kariàs. On arrive à la plage où les Français, commandés par le général Maison, débarqnèrent, en 1828, pour secourir la Grèce.

Dans cette plaine fertile, sillonnée par plusieurs ruisseaux, coule le Gigiòri, rivière autrefois nommée Bias.

La route, conduit à Nisì au travers de champs cultivés, couverts de plantations d'oliviers, de mûriers et de nopals.

Route du Port Pétalìdi à Nisì.

Après avoir passé près de plusieurs constructions modernes et du Bas-Empire, on traverse, après 29 minutes, une petite rivière nommée Gianè, à 21 m. une autre rivière appelée le Kariàs; c'est là que les Français débarquèrent en 1828. A 10 m. une fontaine, à 6 m. la Vélica, rivière qui traverse une plaine cultivée. A 18 m. un pont en pierre sur l'Arràmi, rivière; ensuite, Philippàki, village. La route se dirige vers le N. E. A 23 m. fontaine, dans une vallée, près d'une plantation de mûriers A 3. un pont en pierre, sur le Gigiòri (Bias), ensuite, des plantations de mûriers d'oliviers et de nopals, à 60 m. Nisì, ville assez considérable, à 10 m. au-delà de la ville, une fontaine qui arrose toute la campagne. Total de la route jusqu'à la fontaine, 3 heures.

Nisì, située dans une plaine, à quelque distance du fond du golfe de Messénie, et près du Pamisus, est une ville moderne assez considérable. Là, l'intrépide Mavromichalis, retranché dans une maison avec 22 hommes, arrêta, pendant trois jours, en 1770, l'effort des Turcs, pour protéger la fuite d'Orloff.

Il y a de remarquable dans la ville une église du moyen-âge, assez considérable, et quelques autres d'une moindre importance, à l'extrémité N. de la ville, est une fontaine dont les eaux abondantes arrosent les prairies d'alentour. Nisì à 4500 habitans une grande filature de soie d'après la methode Italienne, laquelle occupe 150 personnes et file à peu près 2000 okes de soie.

ROUTE DE MODON A CALAMATA.

De Modòn, en prenant la route vers le nord, le mont St. Nicòlas reste à gauche, et la redoute d'Ibrahim à droite; le chemin longe la rive droite du Silòso que l'on passe à gué à une demi-heure environ de Modòn; une montée peu rapide ferme la plaine au Nord-Est, petite plaine, assez bien cultivée avec les ruines d'une chapelle près d'un Katàvothron, à droite sur un coteau est situé le village de Kynigoù descendant ensuite par une pente raide et par un très mauvais chemin jusqu'à une rivière qu'il faut passer sur un pont en pierre d'une seule

arche. Montée assez rapide et descente de même, toujours terrain inculte; seconde rivière qu'on passe à gué et qui se jette dans la rade de Navarin; après l'avoir traversée, on monte en laissant à gauche les ruines de cinq moulins, l'un au dessus de l'autre, et à droite l'aqueduc qui porte l'eau de la forêt de Kombés à Navarin. Au haut de la montée est la plaine de Kombés assez bien cultivée et susceptible de l'être beaucoup; superbe vue; à gauche la rade de Navarin, l'île de Sphacteria et à droite le mont Lykòdimo. Entrée de la forêt de Kombès passage à gué d'une petite rivière très encaissée dans les rochers et couverte par des arbres superbes; il faut à-peu-près une heure et demie pour traverser la forêt; église, petite plaine au pied du mont Lykòdimo à droite, descente très rapide par un fort mauvais chemin couvert de pierres, superbe vue du golfe, de la plaine de Kalamàta, et de la côte occidentale du Magne; au bas de la descente, Khan de Miska, un autre Khan, petite plaine, descente dans la plaine de Kalamàta par un chemin vénitien serpentant dans une gorge profonde et boisée, à l'extrémité de laquelle se trouve un peu à droite une petite montagne, en pain de sucre; plaine cultivée, passage de la rivière Skariàs, moulin à gauche, petite plaine, descente faible, gué de la rivière de Vélika, petit marais et plaine près de la rivière de Tchukàla qu'on passe sur un pont en pierre de deux arches; à la sortie de ce pont, sont trois embranchemens de chemins, celui de gauche conduit à Androùsa, celui du milieu à Nisì. La montée est faible; on laisse le village de Tzitzòri à droite et la route traversé par plusieurs jardins entourées de haïes de nopals, conduit jusqu'à Nisì.

Après un quart d'heure de marche, toujours entre des haies de nopals, on arrive, en sortant de Nisì par le côté du Levant, à la Pirnàtza (Pamìsus, ὁ Πάμισος) sur un pont en bois à 4000 mètres environs de la mer. Le sol profond et gras à travers lequel coulent ses eaux; devient de plus en plus marécageux et durant près d'une lieue, ce n'est qu'une affreuse boue, tenace, entrecoupée de fossés dangereux, à travers lesquels il doit être

presque impossible de voyager en hiver ; durant la saison pluvieuse, il faut pour se rendre de Nisi à Kalamàta chercher d'autres chemins. En sortant de ces insalubres marécages, qu'il serait facile d'assainir et de fertiliser, on passe le Langàda, fort ruisseau qui descend de Kalàmia. Kalàmia pourrait bien représenter l'antique Kalàme, que plusieurs ont mal à propos cru reconnaître dans Kalamàta, où l'on arrive après avoir marché encore une heure et demie, et traversé Aspròkhoma, bourg situé sur un monticule et dans lequel on parvient entre des haies de nopals, qui sont encore plus hautes et plus fourrées que celles des pourtours d'Androùsa et de Nisi. Aspròkhoma est très riche par le revenu de ses huiles ; de là, un bois d'oliviers conduit jusqu'aux bords d'un large torrent venant de Megalo-Anastàsova, village situé à quatre ou cinq lieues dans les montagnes ; ce torrent fut certainement le Nédon de l'antiquité. Son lit est encombré par des blocs de toutes sortes de roches polies et bleuâtres qui, pendant plus de deux cents mètres de largeur, présentent un tableau de désolation. L'encaissement où le Nédon s'enfonce, depuis sa naissance jusqu'à son entrée dans le plat pays sous le fort de Kalamàta, est étroit, effroyablement escarpé de côté et d'autre ; il porte un caractère de déchirement rempli d'horreur et de majesté. La ville de Kalamàta est située sur la rive gauche et s'élève en pente douce.

Itinéraire de Modòn à Calamàta.

En quittant Modòn à 35 m. de marche, on prend à droite vers le nord et l'on gagne le haut des collines. A 45 m. on arrive dans une petite plaine marécageuse, où est une très petite église et un Katàvotron à droite, sur un côteau, est situé le village de Kynigòu. A 33 m. restes de route pavée. A 27 m. on traverse un torrent. A 30 m. on parvient à la route de Navarin ; à gauche, dans l'éloignement, s'aperçoit une cascade : près de la route existe une partie de l'aqueduc de Navarin. plusieurs moulins ruinés. A 30 m. on arrive à la fontaine Koubé, placée au pied du mont Pilàw, près de cette fontaine se trouve un mauvais Khàn. A 18 m. on traverse un torrent. A 57 m. une ruine moderne; sur la gauche dans la forêt de Koubé. A 30 m. une citerne. A 41 m. les Khans de Mina. A 40 m. une descente pavée ; à droite, sur une hauteur, Karakaelli, village, et au delà, la campagne de Petalidi. A 35 m. une chapelle en ruine, sur la gauche. A 52 m.

on traverse le Giòrgi, fleuve. A 1 h. 13 m. plaine immergée où l'on cultive le maïs. A 25 m. on traverse le village d'Asprokhoma. A 50 m. on entre à Calamàta,

Total 10 heures 24 minutes.

KALAMATA.

Kalamàta suivit toujours la destinée de Modòn, depuis l'ère chrétienne ; au treizième siècle, elle était comptée parmi les forteresses de Morée et le Champenois après avoir pris Coròn partit le lendemain pour Kalamàta, cette place était peu habitée, elle avait l'air d'un couvent ; à son arrivée il l'attaqua et la prit d'assaut. Les vainqueurs accordèrent à Kalamàta les mêmes avantages qu'aux autres places. Elle fit partie de la mense qui échut au grand-maréchal de Ville-Hardouin, lors du partage des fiefs; son successeur deuxième du nom, l'affectionnait parcequ'il y était né et se distinguait par l'épithète de *Calamàtis*, qu'il aimait à s'entendre donner ; il voulut y être enterré; son tombeau doit exister dans l'église principale. Passée dans les mains des Vénitiens, qui en agrandirent le château, elle tomba bientôt au pouvoir de ce Bajazet duquel data la domination definitive des Osmanlis en Europe. Coronèlli dit «qu'il s'y trouvait en »1659 une grosse garnison de Turcs, qui empêchait six mille »Maniotes de la religion grecque d'exécuter le dessein qu'ils »avaient formé de secouer le joug des infidèles, et d'offrir leur »service au généralisme Morosìni. Ce seigneur profita de cette »occasion pour faciliter à ces peuples le moyen de se joindre à »la république ; et le chevalier de Grémonville, fut chargé avec »de bonnes troupes, d'enlever le château« on trouve dans les mémoires de Dangeau, sous la date de 1685, que l'ambassadeur de la République à donné part au Roi de la prise de Kalamàta en Morée par les Vénitiens, et d'une défaite des Musulmans qui venaient au secours de la place.

Pendant l'insurrection de 1770, l'incendie révolutionnaire s'étant allumé à Calamàta y fut châtié avec une extrême rigueur et les chefs de l'insurrection russe furent massacrés par les Turcs. Mais l'heure de la liberté etant venue et le réveil de la

Morée ayant éclaté le 4 avril 1821 à Kalàvryta, Petròbey descendit aussitôt à Kalamàta, où il organisa un sénat Messénien, dont il fut président. C'est de ce lieu qu'il adressa son manifeste à l'Europe. (a)

La ressemblance des noms a fait prendre Kalamé et Kalamàta pour la même chose. Kalamàta répond bien mieux à Phæré ou Pharæ (Φηραί), dont il est dit quelques mots dans Pausanìas, et qu'on prétendait avoir été fondée par un fils de Mercure, appelé Phàris. Il n'y reste néanmoins aucunes ruines du temple que Isthmiùs, fils de Glaucus, y fit bâtir en l'honneur de Gorgasus et de Nicòmachus, non plus que de celui où la Fortune, était adorée; mais les premiers temps de l'ère moderne et du moyen âge y sont profondément empreints. Le château, situé sur une hauteur escarpée du côté de l'Ouest, porte tous les caractères de l'époque des croisés et de la domination vénitienne; on reconnaît que l'enceinte en était assez considérable et for-

---

(a) Manifeste adressé aux cours européennes par le commandant en chef des troupes Spartiates, Pierre Mavromichali, et le sénat Messénien, séant à Calamàta.

Le joug insupportable de la tyrannie ottomane pèse depuis plus d'un siècle sur les malheureux Grecs du Péloponèse. Sa rigueur était parvenue à un tel point, qu'il ne restait plus à ses victimes qu'un souffle de vie pour fournir à leurs gémissements. Dans cet état de choses, privés de tous nos droits, nous avons résolu, d'un commun accord, de prendre les armes contre nos tyrans. Toute contestation ou discorde intestine est plongée dans l'oubli, comme un fruit de la tyrannie, et nous respirons tous l'air de la liberté. Nos mains ont brisé leurs chaînes, et se signalent déjà contre les barbares. Nous ne courons plus jour et nuit pour exécuter les corvées d'un maître impitoyable. Nos bouches se sont ouvertes: naguère muettes, ou occupées à solliciter nos bourreaux par de vaines prières, elles chantent aujourd'hui avec éclat cette délivrance, que nous jurons d'achever ou de mourir. Nous invoquons donc l'assistance et les secours de toutes les nations civilisées de l'Europe, afin de pouvoir atteindre plus promptement le but d'une entreprise juste et sacrée, reconquérir nos droits et relever notre malheureuse nation. La Grèce, notre mère, fut le foyer des lumières qui se répandirent sur vous : à ce titre, elle compte sur les effets de votre active philanthropie. Armes, moyens pécuniaires, conseils, voilà ce qu'elle attend de vous. Nous vous garantissons sa vive reconnaissance, qu'elle prouvera par des faits en des temps plus heureux.

Au quartier-général de Calamàta. le 28 mars (v. s.) 1821.

Pierre Mavromichali.
commandant en chef.

(Suivent les autres signatures.)

mée de grosses murailles flanquées de distance en distance, de bonne tours carrées, entre lesquelles celle où était la porte subsiste encore dans son intégrité; le réduit ou château intérieur dominait tous les ouvrages et plonge sur le lit du Nédon. Du haut de ses ruines, la vue est merveilleuse; du côté des montagnes, elle s'arrête dans l'embrasure épouvantable par où se précipite le torrent et de l'autre, l'œil plonge sur d'immenses forêts d'oliviers, dont le vert grisâtre est encadré dans la bande d'azur que forme le golfe de Laconie.

Une église située au bas de la ville, date de l'époque byzantine: des pierres carrées, proprement taillées, en forment les murs, et y sont disposées en assises qui alternent avec d'autres assises de briques; une autre église bâtie dans l'une des rues de la partie haute, pourrait bien remonter au règne du Sire de Ville-Hardouin-Kalamàtis; aux côtés de la porte d'entrée sont sculptées deux fleurs de lis très reconnaissables.

La ville est petite, mais bien bâtie. Des nopals et des oliviers ombragent ses maisons, elle est le chef lieu du gouvernement de Messénie, il s'y trouve des jardins plantés d'orangers; elle a 3500 habitans.

ROUTE DE NISI A ANDROUSA.

Ayant dépassé la fontaine, on se dirige au nord vers une plaine magnifique, au milieu de laquelle, serpente le Pamisus; à droite, au pied d'une montagne qui forme les premiers échelons du Taygète, se voyent plusieurs villages dont les plus apparents sont, Aïzaga, Kourt-chaoùchi, Mikromàni et Peperìtza. Après s'être dirigé parallèlement au cours du Pamisus, il faut quitter la plaine pour monter vers le Nord-Ouest sur une colline, au sommet de laquelle est située la ville d'Androusa.

Itinéraire de Nisì à Androùssa.

A 30 m. on apperçoit à gauche, Gaïdourokhori, village appelé par les paysans Aï-

né. A 25 m. un ruisseau ; à 15 m. à gauche, sur un mamelon, Vromovrysi, village. A 15 m. à droite, Aïdini, village ; un petit pont sur un ruisseau. A 4 m. un autre petit pont. A 7 m. à droite, Kalamàra, village. A 22 m. après avoir monté, Androùsa.

Total de la route 2 heures 8 minutes.

ANDROUSA.

Cette ville assez considérable domine la plaine, au milieu de laquelle coule le Pamisus. Selon toute apparence, Androùsa doit son origine au moyen-âge, quoique quelques auteurs aient prétendu qu'elle a été bâtie sur l'antique Andània, que Pausanias indique à huit stades du bois sacré de Carnàsium, près de la plaine de Stenyclàros.

Depuis la destruction d'Androùsa qui date de quelques années, une partie des maisons ont été rebâties, mais la végétation ayant envahi ses ruines, elle présente l'aspect de la désolation. On voit, à l'Est, un château-fort en ruines, et de sa plateforme toutes les campagnes environnantes : d'un côté, le mont Évan et l'Ithôme ; de l'autre, la chaîne du Taygète et le golfe azuré de Caròn. Au nord du château, de l'autre côté d'un ravin, et sur le penchant d'un coteau boisé, est une petite chapelle bien conservée, très-pittoresque, dont la construction offre un mélange de pierres et de briques très-heureusement combinées. Avant la révolution elle n'était habitée que par des Turcs, elle contient maintenant 300 habitans.

ROUTE D'ANDROUSA A MAVROMATI (MESSÈNE).

Les restes d'un aqueduc bien construit, qu'on rencontre en sortant de la ville, prouvent qu'Androùsa avait quelque importance. Delà, pour se rendre à Mavromàti, l'on traverse, à l'Ouest de l'Evàn, un ravin sur un petit pont, près d'une fontaine. On rencontre deux petits villages et ensuite, dans une vallée qui est à gauche de la route, on apperçoit une petite église qui est celle de Siamàri, petit village au-delà, sur un

côteau boisé. Ce petit monument du moyen-âge, qui dépend du monastère de Vourkàno, est l'un des plus complets et des mieux conservés de ce genre. Il peut offrir le type des églises grecques qui, en général, ont une grande similitude.

La construction de celle-ci, qui se compose d'assises de pierres séparées par des lignes de briques, ainsi que la couleur de ses toits, lui donne, au milieu de la végétation variée qui l'environne, l'aspect le plus pittoresque.

A l'intérieur, sont des peintures à fresque, représentant des sujets tirés de l'Ecriture-Sainte, et du même style que toutes celles dont il a été déjà parlée. Deux colonnes en marbre blanc veiné portent l'un des côtés du pendentif du milieu. A l'extérieur, le portique et la petite tour carrée qui le surmonte, sont portés par deux colonnes en pierre que le temps a noircies, ainsi que les deux piliers extrêmes de ce portique.

Le porche, qui décore l'entrée latérale, s'appuie également sur une colonne en pierre, supportant une arcade.

En continuant la route qui conduit à Messène, on marche sur le versant occidental de l'Evàn. Sur les montagnes qui ferment l'horizon, au Nord, s'élève un grand mur flanqué de tours : il fait partie de l'enceinte de Messène. Le village de Simìza se trouve en-deçà des murs opposés à ceux précédemment cités. Tout l'espace renfermé dans ses immenses murailles, en y comprenant le mont Ithôme, embrassait autrefois une ville superbe qui n'est plus aujourd'hui qu'une grande et belle vallée couverte de champs cultivés, au milieu de bosquets de lauriers et d'oliviers sauvages, qui, semés abondamment sur le sol, l'enrichissent de leur végétation variée.

Près d'un ruisseau qui serpente à peu de distance de Simìza, sont couchés à travers le chemin des débris de constructions antiques qu'il faut franchir pour arriver à Messène. Plus loin, sur le versant de l'Ithôme, est le village de Mavromàti.

Itinéraire d'Androùssa à Mavromàti (Messène).

En sortant de la ville, vers le nord, on remarque sur la route un aqueduc assez considérable. A 17 m. une partie d'aqueduc, à 38 m. après avoir tourné une petite montagne on voit dans une vallée, à gauche, l'église de Samàri près du village de même nom. A 20 m. au bas d'une descente difficile, la rivière appellée Mavromàti, au milieu d'une vallée ; ensuite, on remonte sur le versant occidental du mont Évan. A 45 m. Sinìtza, village dans la vallée de Messène. A 24 m. un ruisseau, des constructions antiques ; des murs de l'enceinte de Messène. La route, ensuite, monte vers la base de l'Ithôme et l'on arrive; après 17 m. au village de Mavromàti qui se trouve sur le penchant de la montagne.

Total de la route 2 heures 41 minutes.

En partant de l'église de Samàri pour se rendre à Mavromàti, si, au lieu de passer à l'ouest de l'Évan, on prend par son versant opposé, l'on arrive à un monastère assez considérable, nommé la Panagìa de Vourkàno.

Il serait difficile de rencontrer un lieu plus beau que celui qu'ont choisi les moines de ce couvent pour y établir leur demeure: Au pied d'un mont majestueux, à l'abri des vents du nord, et sur un sol assez élevé pour pouvoir embrasser d'un seul coup-d'œil l'immense et magnifique plaine de la Messénie qu'arrose le Pamìsus, les montagnes d'Arcadìe à gauche, vis-à-vis et à droite, la chaîne du Taygète, et le golfe de Coròn qui termine par un horizon sans fin ce magnifique tableau.

Le couvent, dont l'ensemble est très-pittoresque, est entouré de plantations de cyprès qui se détachent en vigueur sur le fond brillant qui l'environne, à l'entour, sont des champs cultivés et des jardins appartenant au monastère, auquel un petit aqueduc amène de l'Evan une eau excellente. Près de l'entrée, à gauche, sont scellés dans la muraille deux pieds antiques en marbre d'une très-belle sculpture. Au milieu de la cour est une église du moyen-âge; l'intérieur, d'un bel effet, est orné de peintures à fresque bien conservées. Tous les sujets, tirés de l'ancien Testament, sont traités d'une manière remarquable.

De ce couvent, en gravissant le côté Est de l'Évan par un sentier assez escarpé, l'on entre sur le col qui sépare ce mont de l'Ithôme, et l'on entre dans l'antique Messène par la porte

de Spàrte. Un chemin, qui part de ce point et qui suit le contour de l'Ithôme, conduit en dix minûtes au village de Mavromàti.

MESSÈNE.

Lorsqu'on pense à décrire le site et les monuments de l'antique Messène, l'esprit se trouve entrainé par la vive sympathie qu'éveillent les souvenirs d'héroïsme et de constance de son peuple, dans trois guerres successives dont le récit offre l'épisode le plus intéressant, peut-être, de l'histoire de la Grèce.

Avant le rétablissement de l'indépendance de cette contrée, par les Thébains, à la suite de la bataille de Leuctres, aucune ville n'avait porté le nom de Messène. Ce fut Épaminòndas qui fonda cette nouvelle cité au pied de l'Ithôme, qui devint son Acropole. Sur le sommet de ce mont, et dès la plus haute antiquité, des temples étaient consacrés au culte des grandes déesses Cérès et Proserpine, ainsi qu'à Jupiter Ithômate. C'est sur l'Ithôme, et presque dans le sanctuaire de leurs divinités tutélaires, que les Messéniens, accablés par la puissante Lacédémone, vinrent, dans la première et la troisième guerre qu'elle leur suscita, chercher un dernier refuge et se défendre avec un courage désespéré ; mais après des années d'heroïques efforts, deux fois ils y virent expirer leur liberté. Sparte, que les institutions de Lycurge avaient rendue forte et ambitieuse, convoitait les riches campagnes de la Messénie, et cherchait contre elle des prétextes de guerre. Une rixe violente, dans laquelle Téléclus, l'un de ses deux rois, fut tué, éclata à Limna, ville située sur la limite des deux Etats et consacrée au culte commun des deux peuples : Ayant exigé des Messéniens des réparations humiliantes qui leur furent refusées, les Lacédémoniens s'emparèrent aussitôt par surprise d'Ampheïa et des autres places frontières, dont ils massacrèrent les habitants.

Les Messéniens coururent aux armes, et après plusieurs

combats meurtriers dont le succès fut douteux il se retirèrent sur l'Ithôme, dans la douzième année de la guerre.

Assiégés dans leur citadelle par une armée nouvelle, ils lui firent éprouver plusieurs défaites ; mais une résistance si glorieuse et si longue épuisait toutes leurs ressources, et Aristodème, leur roi, après avoir bravé pendant cinq ans les efforts des Spartiates, trouva sa position si désespérée qu'il se donna la mort.

Les Messéniens découragés, et d'ailleurs épuisés par la famine, abandonnèrent la place dans la vingtième année de la guerre. Le peuple se retira sur le territoire de ses alliés, en Argolide et en Arcadie. Ceux qui restèrent en Messénie furent soumis à l'humiliante condition de porter à Sparte la moitié du produit annuel de leurs terres ; mais ce joug était trop pesant pour qu'il pût durer.

Quarante ans après la prise de l'Ithôme, les Messéniens se révoltèrent et prirent pour chef un prince du sang royal, Aristomène, général habile et audacieux. Après un premier combat soutenu glorieusement, Aristomène courut en Laconie, et pénétra pendant la nuit dans le temple de Minerve, au milieu de l'Acropole de Sparte, et y consacra à la déesse un bouclier pris sur les Spartiates.

Ceux-ci, pour se conformer à l'oracle, ayant pris pour les commander le poète Tyrtée, n'en éprouvèrent pas moins trois défaites dans les plaines de Sténycláros ; découragés par ces revers, ils voulaient renoncer à la guerre, mais Tyrtée s'y opposa et les excita de nouveau à combattre. Les Messéniens, trahis par le roi d'Arcadie leur allié, furent vaincus à la bataille de la grande Tranchée, et se retirèrent sur le mont Ira, qu'Aristomène défendit pendant onze années.

Plus tard, profitant d'un orage, et instruits d'ailleurs par un transfuge de l'état souffrant de leur général, les Spartiates attaquèrent les Messéniens, et s'emparèrent d'Ira, après quatorze années de combats glorieux pour les vaincus. Aristomène fit néanmoins sa retraite au milieu des assiégeants, et conduisit

les débris de sa troupe chez les Arcadiens, où une nouvelle trahison fit échouer le hardi projet qu'il y avait conçu de surprendre et de détruire Sparte.

Une partie des Messéniens restèrent en Arcadie, tandis que les autres allèrent s'établir à Zanclé, en Sicile, qui reçut d'eux le nom de Messane, aujourd'hui Messine.

Deux siècles après la chute d'Ira, les Ilotes et les Messéniens, voulant profiter du désordre qu'avait occasionné à Sparte un tremblement de terre qui ensevelit 20,000 de ses habitants, se révoltèrent et prirent les armes; mais ayant été repoussés dans leurs premières attaques par Archidamus, roi de Lacédémone, ils se retirèrent sur l'Ithôme, où leur courage héroïque et l'assistance de Pise firent durer le siège dix années.

Après la prise de l'Ithòme, les Athéniens recueillirent les Messéniens et les établirent à Naupacte; mais ils en furent chassés par les Lacédémoniens, quand le succès de la bataille d'Aegos Potamòs leur eut rendu la prépondérance qu'ils avaient perdue. Quelques-uns alors allèrent rejoindre leurs frères en Sicile; d'autres fondèrent une colonie en Libye.

La victoire qu'Epaminòndas remporta à Leuctres contre les Lacédémoniens étonna la Grèce, et ébranla la puissance de Sparte. Pour tenir leurs rivaux dans l'abaissement, les Thébains se firent les protecteurs de tous les peuples, qu'ils avaient asservis; l'Arcadie et la Messénie recouvrèrent leur indépendance; mais pour la consolider, Epaminòndas fit relever leurs murailles, et les Arcadiens, d'après son conseil, bâtirent Mégalòpolis, afin de réunir en un seul point la population de quarante villes éparses. Il rappela de tous les pays où ils étaient dispersés les descendants des Messéniens bannis, et qui, chose digne de remarque, rapportèrent dans leur ancienne patrie les mœurs, le costume et le langage doriens qu'ils avaient conservés intacts au milieu de différents peuples.

Epaminòndas songea à leur fonder une ville qui pût devenir un asile redoutable à l'ennemi. L'heureuse position de l'Ithôme et l'assiette du terrain à la base de ce mont, si admi-

rablement disposée pour asseoir une place de guerre, n'échappèrent pas à la sagacité d'un général si habile, et il choisit ce lieu déjà sacré aux yeux des Messéniens. Mais pour se conformer aux idées religieuses du temps, et pour agir puissamment sur l'esprit superstitieux d'un peuple que quatre siècles d'infortunes avaient rendu craintif, il fit consulter les augures pour connaître la volonté des dieux, et la réponse, comme on peut le penser, fut conforme à ses desseins.

Il mit aussitôt tout en œuvre pour l'exécution de son projet, imprima la plus grande activité aux architectes et aux travailleurs, surveilla tout; les temples, les maisons s'élevèrent, et une ceinture de murailles formidables environna la cité nouvelle, qu'Epaminòndas nomma Messène, voulant sans doute réunir comme en un seul faisceau tous les souvenirs glorieux de la Messénie entière qu'il faisait renaître forte et menaçante devant sa rivale humiliée.

Depuis cette époque, la Messénie prit son rang parmi les États libres de la Grèce, et le conserva jusqu'à la domination romaine. Seulement Messène fut surprise pendant la nuit par Démétrius, que son père Philippe, roi de Macédoine, avait envoyé pour lever des tributs d'argent sur les contrées voisines. Connaissant bien les localités, il escalada la muraille entre la ville et l'Acropole, mais repoussé par les habitans de la cité, et écrasé par la garnison de la citadelle, il s'enfuit dans le plus grand désordre, après avoir perdu presque tous ses soldats.

Peu de temps après l'association de Messène aux Achéens, Cléomènes, fils de Léonidas et petit fils de Cléonymus prit Mégalòpolis, contre la foi des traités, en massacrant plus d'un tiers de ses habitants: Les Messéniens, se rappelant alors les services que leur avaient rendus les aïeux des victimes au temps d'Aristomène, en recueillirent les restes avec humanité. Combien peu de stabilité ont les choses humaines! Les Messéniens donnèrent à leur tour un asyle aux Arcadiens et ce qui pouvait encore moins se prévoir, les Dieux voulurent qu'ils prissent Sparte; car ils combattirent contre Cléomènes à Sellasie,

et s'emparèrent de Lacédémone avec Aratus et les Achéens. Le tyran Nabis ayant pris Messène à son tour, Philopœmen et les Mégalopolitains y arrivèrent dans la même nuit et la délivrèrent.

Les Achéens, ayant eu dans la suite quelque sujet de plainte contre les Messéniens, marchèrent contre eux; mais Dinocràtis, qui en était le chef, vint avec ceux de la ville et de la campagne garder tous les défilés, et força Lycòrtas à la retraite. Philopœmen, qui vint à son secours avec quelques cavaliers, fut lui même vaincu et fait prisonnier; ce héros ayant été conduit à Messène l'on s'assembla pour délibérer sur ce qu'on ferait de lui. Le peuple le voulait sauver, les plus considérables d'entre les citoyens le firent mourir par le poison. Mais bientôt après, Lycortas ayant rassemblé des forces, accourut pour venger Philopœmen, le peuple de Messène se rangea de son côté, et les meurtriers abandonnés, subirent la punition qu'ils avaient méritée. Dinocrates, le plus coupable, se tua lui même. Les Arcadiens emportèrent le corps de leur gé-général à Mégalòpolis.

Dans la grande agonie de la république romaine, Messène prit parti pour Antoine contre Auguste; le vainqueur l'en punit; après le châtiment qui lui fut infligé, sur lequel l'histoire donne peu de renseignemens, et qui consista principalement dans une diminution de territoire, cette ville n'est plus que très légèrement citée dans le troizième et sixième siècle de l'ère moderne; elle s'efface ensuite pour ainsi dire à petit bruit, quoi qu'on y trouve les indices d'une population de l'epoque byzantine. Il n'en est pas dit un mot dans la chronique de la Morée, aucun chevalier croisé ne s'y étant établi et retranché féodalement

Parmi les ruines qu'offre cette ville célèbre, son mur d'enceinte, dont on retrouve encore de grandes parties, tient le premier rang. L'abbé de Fourmont, qui voyageait en Grèce en 1729 dit qu'alors les murs de Messène étaient flanqués de trente-huit tours. Aujourd'hui la porte de Mégalòpolis, celle de Laconie et plu-

sieurs tours sont encore de bout, quelques-unes sont même dans un état parfait de conservation.

Aux endroits où ces constructions ont été renversées, on retrouve les traces de la muraille, et l'emplacement des tours; et dans ceux où il n'existe plus rien, la forme du terrain, jointe à la disposition des restes qui l'avoisinent, indique leur ensemble d'une manière qui n'est point douteuse, de telle sorte qu'on a pu relever avec certitude le plan de ces murailles, ainsi que celui de la double enceinte qui forme la citadelle sur l'Ithôme.

Dans l'intérieur, on retrouve une quantité de ruines et de débris en place dont il est difficile de reconnaître la destination; d'autres ont suffisamment conservé de leurs formes primitives pour permettre de les comprendre facilement. Parmi ces derniers se trouve le stade, entouré de portiques doriques d'un beau caractère; à son extrémité on retrouve tous les fragments d'un ædicule passablement conservé. Ensuite, les ruines du théâtre; des soubassements d'édifices; des files de colonnes renversées ou en place, des bases de tombeaux; deux ou trois fragments de sculpture; quelques inscriptions et les restes antiques de la fontaine Clepsydre, qui aujourd'hui encore, fournit de l'eau assez abondamment pour la consommation des habitants de Mavromàti et pour la culture des terres de la vallée. Sur la citadelle est un petit couvent (a) qui occupe

(a) Les moines du couvent de Vourcàno racontent de la manière suivante l'histoire de cette église. Au temps de l'Empereur Andronic, un grand orage éclata sur le Vourcàno, où l'on vit de vives lumières à travers de gros nuages noirs, et où l'on entendit des bruits extraordinaires semblables à ceux du Sinaï; quand le beau temps fut revenu, des bergers qui y montèrent virent dans les branches d'un arbre l'image miraculeuse de la Panagie que les anges y avaient déposée; quelques hermites qui vivaient à la place où est le couvent de Vourcàno, furent chercher la sainte représentation pour la transporter dans leur église, mais dans la nuit elle en disparut, et des clartés qui brillèrent sur la pointe de la montagne indiquèrent que la Reine du ciel y était, retournée. Les hermites furent encore l'y prendre, mais elle y remontait sans cesse, alors on comprit que c'était en ce lieu qu'il lui fallait bâtir une chapelle, ce que la renommée ayant appris à l'épouse de l'Empereur, cette sainte princesse ordonna que l'on bâtit le

probablement l'emplacement du temple de Jupiter, dont la statue avait été faite par Agéladas pour les Messéniens réfugiés à Naupacte, après la guerre d'Aristomène. A côté, sont deux citernes antiques, et au nord, un soubassement d'édifice, probablement celui du temple consacré aux grandes Déesses.

PLAN GÉNÉRAL DE MESSÈNE.

Son enceinte immense que Pausanias trouvait la plus belle construction de ce genre, embrasse l'Ithôme, plusieurs monticules et une grande vallée cultivée où sont éparses les ruines antiques. L'immensité des terrain compris dans les murailles, et dont quelques parties escarpées étaient inhabitables, donne à penser que l'enceinte, indépendamment de la ville, renfermait des champs où les Messéniens, protégés par leurs remparts pouvaient en temps de guerre, faire paître leurs troupeaux.

A. Monastère de Vourcano bâti sur l'emplacement du temple de Jupiter Ithômate.

B. Emplacement du temple des grandes Déesses.

C. Citernes antiques.

D. Fontaine Clepsydre.

E. Emplacement de la fontaine Arsinoé.

F. Petite fontaine moderne.

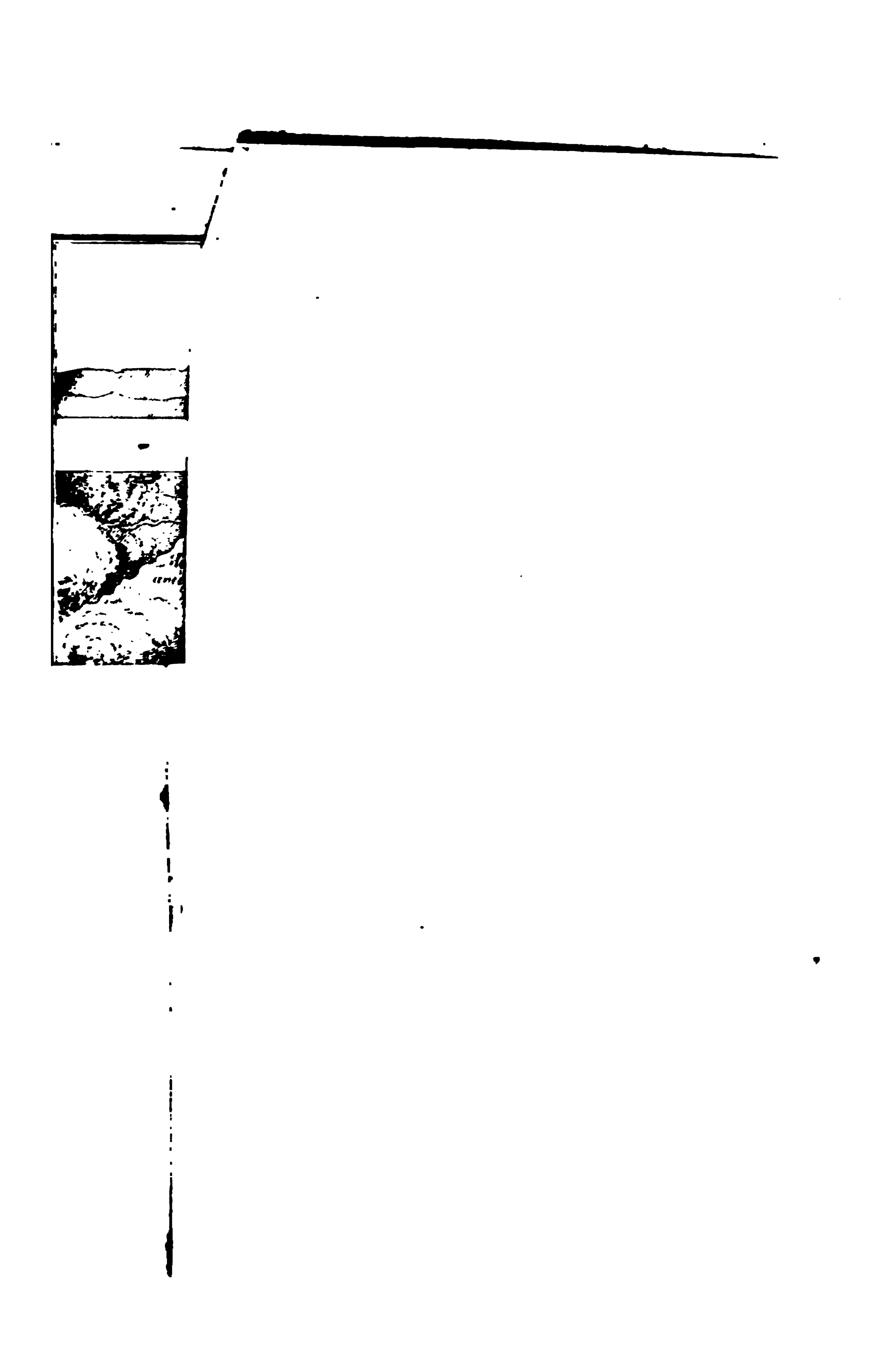
G. Sousbassemens du plus grand des temples de Messène.

H. Petit temple au bas du Stade.

J. Gros mur antique contigu au Théatre

---

monastère : l'église qu'ils devaient quitter à mi-côte pour aller s'établir là-haut est devenu le couvent actuel, et l'on y fonda un chapitre avec de grands privilèges, que les Vénitiens avaient gardés, mais qui ont été perdus sous les Turcs. Dans ces derniers temps de désordres, on à descendu la Panagia au couvent. Il est probable qu'au temps où le Champenois conquit la Morée, le couvent de Vourcàno nommé aussi le couvent des Cyprès fut au moins restauré, s'il ne fut pas même une de leurs œuvres, dont les moines croient illustrer l'origine en l'attribuant à la magnificence d'un empereur d'Orient, les fleurs de lis sculptées aux deux portes de l'église indiquent assez son origine française.



J. Ruines d'une chapelle du moyen âge construite avec des débris antiques.

K. Tour de l'enceinte antique très bien conservée en dehors et à deux étages.

L. Tours carrées de l'enceinte antique plus ou moins intactes.

M. Autre tour de l'enceinte arrondie en dehors.

N. Autre tour arrondie contre laquelle est une sorte de poterne.

O. Ruine extérieure.

P. Soubassemens d'autres tours antiques.

Q. Tour de la porte de Laconie.

R. Nombreuses ruines où sont des fragmens indiquant des portiques.

S. Colonnes en place du pourtour du Stade.

T. Tombeaux prabablement turcs.

STADE, A MESSÈNE.

Ce stade, dont Pausanias fait mention dans sa description de Messène, et qui, de son temps, renfermait une statue en bronze d'Aristomène, se retrouve aujourd'hui conservé en grande partie. La longueur de ce monument, dont la forme présente quelques particularités, s'accorde parfaitement avec celle donnée par Vitruve. Il était presque entièrement environné de portiques, dont beaucoup de colonnes, encore en place ou couchées auprès de leurs bases, permettent de rétablir l'ensemble d'une manière à peu près certaine. A la partie supérieure du stade, un triple rang de colonnes formait un double portique; sur les côtés, ce portique était simple, ouvert à l'intérieur, et à l'extérieur presque entièrement fermé par un mur.

Du côté du double portique, le stade se termine par seize gradins en pierre formant un hémicycle; une colonne encore en place, d'autres qui sont renversées, ainsi que la forme du terrain, font présumer que ces portiques retournaient vers les gradins, et formaient de chaque côté un avant-corps qui fermait la partie supérieure et en faisait ainsi une enceinte réservée pour la classe privilégiée, ou pour une destination différente. Des talus ou gradins en

terre, qu'on voit encore presque entiers, terminaient toute la partie inférieure, probablement destinée au peuple.

Situé dans la partie basse de la ville, le stade se trouvait, en quelque sorte, tracé par le mouvement du terrain : les monticules qui l'environnent formaient naturellement les talus qui l'entourent de trois côtés. A son extrémité inférieure, qui est fermée par le mur d'enceinte de la ville, est un petit monument dont on retrouve tous les fragments assez bien conservés.

Le ruisseau qui passe au milieu du stade, et qui est alimenté par les eaux de la fontaine Clepsydre, avait sans doute une autre direction, car, s'il eût été comme aujourd'hui, il aurait empêché les exercices qui se partiquaient dans les établissemens de ce genre.

FONTAINE CLEPSYDRE.

Sa position est indiquée par la lettre D *dans le plan général. Située sur le penchant de l'Ithôme au milieu du village de Mavromati, cette fontaine dont parle Pausanias est celle où les nymphes Ithôme et Néda lavèrent Jupiter enfant, après qu'il eut été soustrait par les Curètes à la barbarie de son père ; depuis ce larcin, elle a toujours conservé le nom de Clepsydre. Tous les jours les, Messéniens portaient de l'eau de cette fontaine au temple de Jupiter Ithômate. Une autre fontaine, la fontaine Arsinoë, qu'on voyait sur la place publique, était alimentée par ses eaux, lesquelles n'étant plus réglées dans leur cours, se répandent là où était jadis une ville florissante, et arrosent la fertile vallée que couvraient de nombreux édifices.*

Une forte muraille de construvtion antique forme la fontaine Clepsydre, dont les pierres, détachées par l'abondance des eaux, sont aujourd'hui recouvertes de la plus riche végétation.

PORTE DE SPARTE A MESSÈNE.

Cette porte est sur le col de la montagne, entre le mont Ithôme et le mont Evan. Un seul côté reste debout, l'autre ayant croulé jus-

qu'en bas des rochers qui forment la base de la porte ; on voit à la partie existante une espèce de canal en pierre qui paraît avoir servi à recevoir une traverse en bois que l'on poussait derrière la porte pour la fermer.

PORTE PRINCIPALE DE MESSÈNE.

De toutes les ruines de l'ancienne Messène, les restes de cette porte sont, sans contredit, ce qui frappe le plus d'étonnement. Le choix et le bel appareil des matériaux employés dans sa construction devaient la rendre indestructible ; mais les lauriers et les lentisques, en poussant leurs branches vigoureuses entre ces pierres, sont parvenus, à la longue, à les détacher, et même à les renverser malgré leur dimension extraordinaire.

L'endroit où elle a été élevée ne permet pas de douter que ce ne soit la porte qui conduisait à Mégalòpolis: du temps de Pausanias, on y voyait un Hermès, ouvrage Athénien. En dehors, elle est flanquée de deux tours dont les soubassements qui existent encore sont de même dimension que ceux des autres tours de l'enceinte de Messène. Près de la première porte, à l'entrée d'une cour circulaire, se trouve de chaque côté une niche. Dans les profils qui couronnent celle qui est à gauche, il existe encore une inscription du temps des Romains, qui doit avoir rapport à une restauration faite à la statue placée dans cette niche. De l'autre côté de la cour circulaire est une seconde porte, où se trouve encore aujourd'hui, et tombé seulement d'un côté, un grand linteau en pierre qui fermait la partie supérieure de cette porte. A quelques pas au-delà, en descendant dans la ville, on trouve une partie de dallage en pierres oblongues qui formaient le pavement de la voie antique.

Des tenons réservés pour la pose des pierres pendant la construction, et qui se voient encore en plusieurs endroits, indiquent que cette porte n'a pas été entièrement achevée, et pourraient faire croire qu'on la retrouve aujourd'hui presque dans l'état où elle a été laissée, si les tours qui sont auprès n'attestaient par leur entière conservation, que la porte de Megalopolis, vû son importance, a dû

être terminée comme ces tours, moins quelques parties de son revêtement.

Ce qui étonne surtout dans cette construction, c'est l'énorme pierre qui formait le linteau de la porte du côté de la ville, et qui se trouve aujourd'hui tombée d'un côté, et restée de l'autre presque en place.

ROUTE DE MAVROMATI (MESSÈNE) A FRANCO-ECCLISSIA (ANDANIE).

Pour aller à Franco-Ecclissìa, que M. Pouqueville indique comme étant sur l'emplacement de l'antique Andanìe, la route est la même que celle qui conduit à Mégalòpolis. Après être sorti par la porte de Mégalòpolis, le chemin tourne au Nord, et se continue à l'ombre de quelques vieux chênes sur le versant de l'Ithôme; descendant ensuite vers la plaine de Stenyclàros, dont l'ancienne fertilité n'est plus attestée maintenant que par quelques champs cultivés et quelques plantations d'oliviers qui bordent la rivière appelée Mavro-Zoùmene (Dalyra). Cette rivière se jette à peu de distance du point où on y arrive, dans une autre appelée aujourd'hui Pirnàtza et que les anciens historiens nomment Pamìsus. Au confluent de ces deux rivières se trouve un pont d'une disposition toute particulière : il est divisé en trois branches; l'une de ces branches se dirige sur la route de Messène, l'autre sur celle de Mègalòpolis, et la troisième, qui se trouve à la pointe formée par la rencontre de deux rivières, est dans la direction de Franco-Ecclissìa.

Ce pont, tel qu'il est aujourd'hui, semble moderne ou tout au plus appartenir au moyen âge; cependant, quelques restes d'anciennes constructions de même caractère et de même époque que celles des murs de Messène, servent de base à plusieurs de ses parties. C'est ainsi qu'à l'extrémité du côté de Messène, se voit encore une petite porte couverte par une plate-bande, et la base d'une des arches, dont les pierres posées en encorbellement indiquent un commencement de cintre.

Si l'on continuait la portion de cercle qui existe encore du pont antique, comme elle a été continuée par la construction moderne, on formerait une espèce d'ogive ; et bien que cette forme d'arcade puisse ne pas paraître admissible pour des constructions antiques, il faut observer qu'elle est cependant justifiée par plusieurs exemples, parmi lesquels on peut citer le Trésor d'Atrée à Mycènes.

En se dirigeant au Nord par la partie du pont qui conduit à Alitoùri, on trouve à peu de distance un tumulus ou tertre, sur lequel sont des débris de constructions et un fragment de colonne en pierre; près de là, une ruine d'église byzantine appelée Franco-Ecclissìa, dans laquelle sont quelques débris en marbre

Si Andanìe, ville qui dut sa fondation à Polycàon, époux de Messène, fille de Triòpas, était, comme le pensent quelques auteurs, où est aujourd'hui Franco-Ecclisìa, il n'en reste plus d'autres traces que le tumulus mentionné plus haut, et quelques débris en marbre et en pierre dans les églises en ruine du village nommé Alitoùri, qui est au Nord, près de Franco-Ecclisìa.

Route de Mavromàti (Messène) A Franco-Ecclissìa) (Andanie).

En partant de Mavromàti et en se dirigeant vers le nord, on trouve à 26 m. la porte de Megalòpolis. A 7 m. les ruines d'une chapelle A 12 m. un bois de chênes. A 40 m. apres une descente, un ruisseau. A 9 m. champ d'oliviers, la route au nord-est. A 16 m. vallon cultivé, rivière A 5 m. un moulin sur le bord de la rivière. A 3 m. un bras de rivière. A 2 m. le pont triangulaire, du milieu du pont, en se dirigeant au nord, à 13 m. près de la route est le tumulus. A 3 m. une ruine byzantine appelée Franco-Ecclissia, dans le lointain à gauche se remarque un château-fort sur une montagne.

Total de la route, 2 heures 16 minutes.

ROUTE DE FRANCO-ECLISSIA A ARCADIA (CYPARISSIA.)

En se dirigeant au Nord-Ouest, vers une forêt de chênes, par laquelle la route est fort belle vous arrivez auprès d'une rivi-

ère appelée le Còcla, que l'on traverse à un endroit où est un khan. A gauche, sur une montagne, un ancien château fort d'un aspect imposant; sans doute l'ancienne demeure de quelques-uns des chefs francs ou Vénitiens qui furent pendant si long-temps maîtres du Péloponèse. La route continue toujours dans la forêt, au milieu de laquelle sont des champs cultivés. En marchant toujours vers l'ouest, après avoir passé sur deux petits ponts, vous voyez à droite de la route, presque à la cime d'une montagne, Agrilìa, village considérable; et de chaque côté un autre village plus petit. On entre ensuite dans des défilés, et vous traversez sur un beau pont en pierre le lit très-profond d'un torrent qui se jette près de là dans la rivière d'Arcadìa. Les montagnes, qui, en cet endroit, se coupent en sens divers, et la grande élévation du pont au milieu de cette nature si variée, produisent un ensemble des plus pittoresques. La route, ensuite, longe la rivière d'Arcadìa, et après avoir monté par un chemin très-rapide le long d'une gorge boisée, on découvre la mer et les iles Joniennes, et derrière soi, dans le fond, les monts Ithôme et Évan, et de la cime de la montagne, Arcadìa. Enfin, arrivé dans la plaine, après avoir passé, au milieu des lentisque et des oliviers, plusieurs ruisseaux qui l'arrosent, vous traversez la rivière appelée Kartèla, et montez ensuite jusqu'à Arcadìa à travers des champs d'oliviers.

Itinéraire de Franco-Ecclisìa à Arcadìa (Cyparissia).

A 10 minutes, à droite, une fontaine; à gauche, une chapelle ruinée. A 25 m. une forêt. A 23 m. Kòkla rivière. A 40 m. on traverse le Kòkla. A 5 m. khan de Kòkla. A 14 m. rivière. A 11 m. gué sur un bras de la rivière] auprès de quelques maisons. A 21 m. on passe successivement sur deux petits ponts. A 13 m. sur le flanc de la montagne, à droite, Agrilìa village. A 47 m. on entre dans les défilés. A 22 m. une rivière. A 20 m. beau pont en pierre. A 29 m. on passe à gué la rivière d'Arcadìe; montée. A 84 m. Kartèla, autre rivière champs cultivés sous des oliviers. A 23 m. après avoir traversé plusieurs ruisseaux, on tourne pour monter à Arcadìa. A 6 m. entrée de la ville.

Total de la route 6 heures 38 minutes.

ROUTE D'ARCADIA A STROVITSI (LEPREUM) (ΤΟ ΛΕΠΡΕΟΝ).

Le voyageur suit pendant long-temps la route qui conduit aussi à Pyrgos, et qui remonte au Nord à travers la campagne du bord de mer. A peu de distance, il traverse sur un pont de pierre la rivière appelée Kartèla, et se trouve sur une plage couverte de buissons de lentisque; plus loin, près du lit d'un torrent dont le courant a beaucoup changé, puisqu'un grand pont en pierre, sur lequel on le traversait autrefois, est maintenant à côté et est devenu tout-à-fait inutile, la route continue sur la plage au milieu des sables; à droite, est Sandanoï-Voùna, montagnes côniques et rougeâtres qui commencent la chaîne des montagnes de la Triphilie. En longeant le pied de ces montagnes, au milieu des bosquets de lentisques, on arrive au pont de Bourzi, sur la rivière de ce nom, qui est l'antique Néda, (Ἡ Νέδα) et ensuite à la rivière de Strovìtsi, sur laquelle est un petit pont d'une seule arche en ogive. C'est là que, pour se rendre à Strovìtsi, il faut quitter la côte et la route de Pyrgos pour remonter le cours de la rivière, dans une vallée que bordent de chaque côté des montagnes couvertes en grande partie de pins, ce qui donne à ce pays un caractère tout particulier et très-pittoresque. Plus on avance dans la montagne, plus la forêt devient épaisse et la route difficile. De Kalìvia, le chemin continue et monte, au milieu d'une forêt, après laquelle se trouve une riche vallée, où sont quelques maisons formant le village de Strovìtsi.

Itinéraire d'Arcadia (Cyparìssia à Strovìtsi (Lepreum).

A 20 m. d'Arcadia en se dirigeant au nord-est, on traverse la rivière Kartèla sur un pont en pierre. A 44 m un torrent dont le lit est très-étendu; à côté est un grand pont. A 18 m. ruines du moyen âge; la route sur le rivage dans les sables. A 41 m. à droite Sandanoï-Voùna. A 27 m. ruisseau et fontaine; ruine de chapelle. A 18 m. rocher appelé Stenò; il y a, dit-on, une ancienne inscription. A 33 m. pont de Boùrzi sur la Néda, grand pont en pierre, à droite au milieu de la rivière un massif de construction qui paraît antique. A 6 m. à droite une ferme. A 49 m. un soubassement moderne; un

petit pont en pierre sur la rivière de Strovitsi, près de la montagne une tour carrée, on quitte la route pour remonter dans la vallée le long de la rivière. A 23 m. Kalivia, village au milieu de la forêt A 13 m. un ruisseau sous un petit pont en pierre. A 42 m. on monte dans la forêt. A 20 m. plusieurs petites cascades, des moulins et le village de Strovitsi dans la vallée, au dessus, l'Acropole de Lepréum.

Total de la route 5 heures 48 minutes.

STROVITSI (LEPREUM).

Pausanias en parlant de Lepreum dit que c'était une ville de la Triphilie, province faisant autrefois partie de l'Elide, et qui plus tard fut réunie à celle d'Arcadie. Lepreon a été bâtie par Lepréus qui lui donna son nom, et qui, ayant eu la présomption de se mesurer avec Hercule, succomba dans cette lutte inégale; d'autres veulent que ce nom de Lépréates soit venu aux habitans de ce pays, de ce que dans l'origine ils étaient sujets au mal de la lèpre.

Cette ville, au dire des habitants, possédait un temple de Jupiter Leucæus, le tombeau de Lycurgue, fils d'Aléus, et celui de Caucon; du vivant de Pausanias il n'y avait plus rien de remarquable que le temple de Cérès: encore était-il de brique crue et dépouillé de sa statue. La fontaine Arène est à peu de distance de la ville.

Les Lépréates donnaient chaque année aux Eléens leurs alliés, un talent, pour l'entretien du temple de Jupiter Olympien.

Aujourd'hui, Strovitsi, qui occupe l'emplacement de Lepréum, est situé au milieu d'une riche vallée sillonnée par des ruisseaux qui distribuent leurs eaux à quelques moulins et arrosent toute cette fertile campagne. Au Sud-Est de ce village est un plateau escarpé et accessible d'un seul côté, sur lequel se trouvent les débris d'un monument antique, et entre autres un fragment de colonne. A l'Est-Nord-Est du village, en montant par un chemin difficile et cependant praticable pour des chevaux, on trouve des fragments antiques de muraille en place, et, au sommet de la montagne, l'Acropole, dont les



STROVITZI (LEPREUM)

murs sont en grande partie conservés. Le guide vous fera entrer dans cette enceinte par une porte dont plusieurs voyageurs ont parlé. Les constructions de cette citadelle sont de deux époques : l'une, la plus ancienne, est à joints horizontaux, réguliers, et à bossages, à peu près comme celle des murs de Messène. La seconde est antique aussi, mais postérieure, car dans quelques parties elle a été superposée à l'autre, les pierres étant d'une qualité inférieure, sont généralement plus dégradées que celles de la première. Les assises de la dernière construction sont à parements lisses, et les pierres, toutes de même grandeur, forment des refends réguliers. L'Acropole est divisée en deux parties par un mur de séparation ouvert au milieu par une grande brèche, où était probablement une porte. Dans la partie la plus élevée, se retrouvent des soubassements antiques : tout porte à croire que ce sont les restes des temples indiqués par Pausanias. Attenant au mur d'enceinte, sont d'autres portions de muraille qui s'étendent en descendant dans la vallée, et qui formaient nécessairement l'enceinte de la ville.

A l'Est de l'Acropole, sur la cime d'une montagne qui la domine un peu, on voit les ruines d'une fortification et de longs murs d'enceinte d'une place forte moderne, qui parait avoir été construite avec des débris de murailles anciennes d'une ville qui, selon les géographes modernes, aurait été Macistus. (ὁ Μάκιστος) mais comme elle n'est eloignée que de 600 mètres, il est plus probable qu'elles appartiennent à Lepréum, divisée comme l'indique Polybe en plusieurs parties.

EXPLICATION DES PLANCHES.

A. Strovitsa, village dans la vallée.

B. Acropole antique de Lepreum.

C. Ancienne forteresse supposée sur l'emplacement de Macistus.

D. Plateau escarpé sur lequel se trouvent les débris d'un monument antique.

E. Murs antiques qui formaient l'enceinte de la ville.

ROUTE DE LEPREUM A SAMICUM (ΤΟ ΣΑΜΙΚΟΝ).

En partant de l'Acropole de Lepréum, la route se dirige au Nord-Est, et passe sur le versant gauche de la montagne où sont les ruines de Macìstus, elle tourne ensuite vers le Nord, et puis enfin vers l'Ouest jusqu'au bord de la mer. C'est à peu de distance sur cette route, qu'est le village appelé Mophìtsa. En continuant à marcher dans les montagnes, en partie boisées et très-pittoresques, on rencontre une petite église en ruine, semblable à presque toutes celles de la Morée ; dans celle-ci sont des restes de peintures et des colonnes en marbre. Après, on traverse une forêt de pins et le village de Glàtsa, remarquable par ses beaux grenadiers ; plus loin on trouve Sarìena. La route conduit de là à Piskìni, ensuite au village de Zàkharo, et peu-après à la rivière Sìdero, (Anigros) (ὁ Ἄνυγρος) ; lorsqu'on a traversé cette rivière, le Khan ou auberge d'Hagios Sìderos (St.-Isìdoros) s'offre, aux voyageurs à peu de distance du rivage. Du Khan de St.-Isìdore pour aller à Samicum, la route se dirige vers le Nord-Ouest, et passe entre la mer et un lac d'eau saumâtre sur un terrain étroit et sablonneux au milieu d'une forêt de pins. C'est à l'extrémité de ce lac, appelé Kaïàpha, qu'est le défilé Klidì où se trouvent les ruines de deux forts du moyen âge, et près delà au pied méridional du rocher Kaïàpha les grottes des nymphes Anigrades, assez près de ce fort, et au revers septentrional du mont Kaïàpha on apperçoit les murs de l'Acropole de l'ancienne Samìcum.

Route de Lepréum à Samìcum.

Partant de l'Acropole de Lepreum, à 22 m. on passe sous les murs de Macìstus. A 23 m. on trouve un fontaine au milieu du village de Mophitsa, la route au Nord-Ouest. A 1 h. 28 m. une église en ruine dans un bois. A 11 m. deux routes dans une forêt de pins. A 9 m. Glàtsa, village. A 13 m un torrent. A 52 m Sarèna, village. A 36 m. une grande chapelle au-dessus de Piskini. A 23 m. une fontaine dans une vallée cultivée. A 13 m. la riviere et le village d'Hagio-Sidero. A 35 m. forêt de sapins, entre le marais et la mer. A 43 m jetées en pierre dans le marais. A 3 m. à gauche un

rocher escarpé, au bas une ruine, à droite un autre rocher, au-dessus un fort. A 15 m. on passe au-dessus de Samìcum en quittant la route pour monter sur une pente très-rapide. On arrive en 15 m. sur les murs de Samìcum.

Total de la route 7 heures 15 minutes.

SAMICUM.

Strabon et Pausanias disent que Samìcum est Arène, qu'Homère place près de la rivière Anigrus; suivant Polybe, cette ville qu'il nomme toujours Samìcum était, après Lepréum, la plus forte, la plus considérable de la Triphilie. Philippe s'en empara au temps de la ligue Achéenne; elle était encore ville sous Théodose, et depuis elle a été abandonnée.

Le terrain sur lequel sont les restes de cette ville forme une pente très-rapide du Sud au Nord; à l'extrémité Sud, qui est la partie la plus élevée et celle qui se lie au mont Smyrne, est une roche à pic, sur laquelle on trouve des fragments de constructions, probablement la base d'un édifice: dans le terrain qui s'étend depuis le pied de cette roche jusqu'à l'extrémité nord de la ville, on retrouve de grands murs de soutènement pour les terres, qui sont très-inclinées dans cette partie, et des bases d'édifices; on y remarque aussi de grands rochers à pic, dont l'élévation est d'environ huit mètres; dans le bas de cette enceinte est une partie de rocher taillée de manière à former une ouverture, ou était probablement l'entrée de l'Acropole; la ville devait s'étendre au-delà sur un terrain en pente jusqu'au bas d'une vallée, au milieu de laquelle coule une petite rivière. Les murs de l'Acropole, qui existent presque entiers, sont d'une construction qui paraît fort ancienne; dans quelques parties elle est régulière, et dans d'autres elle est polygonale, mais toujours appareillée avec le plus grand soin: quelquefois la roche qui sert de base à ces murs a été taillée de manière à se lier avec la construction et à en former des parties; plusieurs petites portes ont été ménagées dans

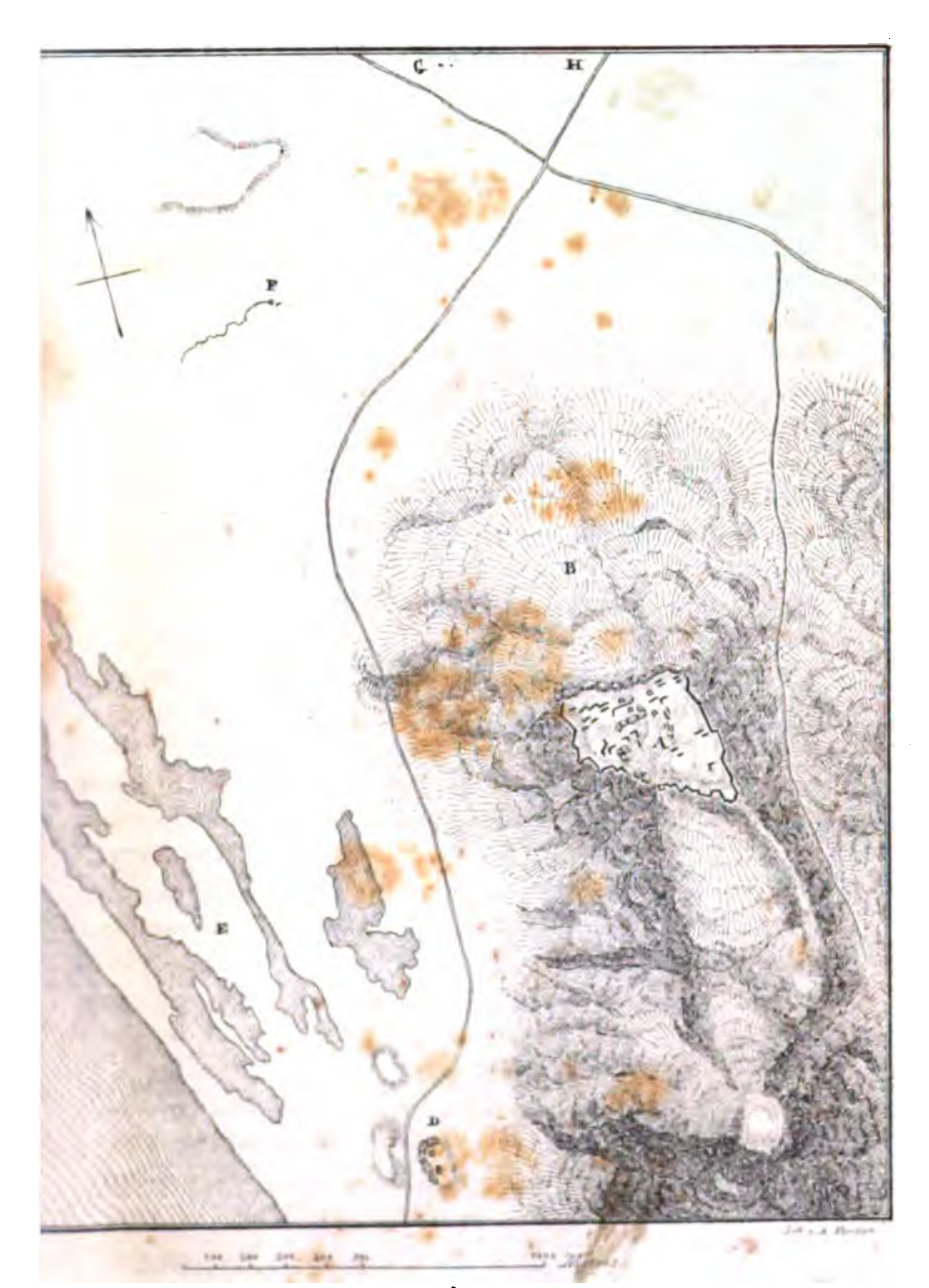
les murailles pour donner accès dans la campagne environnante.

Explication des Planches.

A. *Acropole.*
B. *Emplacement de la ville.*
C. *Contrefort du mont Smyrne (Minthe).*
D. *Fort Clidi, fermant le défilé de Kaïapha.*
E. *Marais ou pêcheries de Tàvla.*
F. *Fontaine.*
G. *Route d'Olympie.*
H. *Route de Pyrgos.*

ROUTE DE SAMICUM A OLYMPIE.

La route de Samium à Olympie est sans doute encore celle qu'a suivie Pausanias. En partant du bas de la montagne sur laquelle sont les remparts de la ville antique, dirigeons nous comme lui vers le Nord-Ouest, au pied des coteaux dans une plaine marécageuse, en laissant à gauche une fontaine, la seule eau douce qu'on trouve dans cet endroit. A peu de distance, à l'extrémité du terrain incliné sur lequel était sans doute la ville, la route tourne au Nord et passe par une vallée, au milieu de laquelle coule une petite rivière appelée Mandrìtza. Du haut d'un coteau qui ferme l'autre côté de la vallée, remarquons à droite sur une montagne des masses de rochers qui semblent être des constructions antiques, probablement les ruines de Scillonte qu'on doit trouver dans ces environs. Lorsque nous serons descendus du coteau nous entrerons dans une vallée bordée de chaque côté par des montagnes sablonneuses couvertes de pins. La route, qui est pavée dans quelques parties, suit le bas de la vallée au milieu de terrains cultivés et arrosés par des eaux courantes. Le tableau



C
H
F
B
A
E
D

que présente ce riche vallon, bordé de montagnes tres-pittoresques, est fermé dans le fond par les monts Olénos, les plus élevés du Péloponèse. A l'extrémité de cette vallée est une plaine fertile, au milieu de laquelle coule le plus grand fleuve de la Morée ; les modernes l'appellent Rouphià, corruption d'Alphée qui était son ancien nom. Bien que ce fleuve soit assez considérable, on le traverse cependant à cheval, son lit comme celui de beaucoup de torrents, est très-étendu et très-irrégulier, son cours est rapide, et sa plus grande profondeur, à l'endroit où on le passe, est d'environ deux pieds et demi ; les habitants des bords de ce fleuve y naviguent dans de petites barques d'un seul morceau creusées dans un tronc d'arbre et nommées Monòxïlo. Arrivés de l'autre côté, nous prendrons la route de Pyrgos, et remonterons le fleuve au milieu d'une riche vallée, en partie cultivée et bordée de chaque côté par des coteaux couverts de pins : après quoi nous dirigeant vers l'Est, nous traverserons une rivière appelée Stavro-Kephàli, l'ancien Cladée, et arriverons à la plaine d'Olympie.

Itinéraire de Samicum à Olympie.

En partant du bas de la côte qui sert de base aux remparts de Samicum, on trouve à 18 m. sur la gauche une fontaine dans des terrains marécageux A 3 m un petit pont sur un ruisseau, près de là une grande construction moderne, la route au nord A 10 m. à droite, sur une montagne, des rochers qui semblent être des assises A 17 m on entre dans les montagnes ; forêt de pins ; dans un défilé une fontaine. A 48 m. Macrésa, nom d'un moulin, on voit dans le fond la cime du mont Olénos. A 30 m. sur une montagne à gauche, Làdikou, village. A 36 m. on entre dans une grande vallée entourée de montagnes couvertes de pins. A 13 m. les bords de l'Alphée. A 5 m. l'autre rive, on remonte ensuite vers l'Est au bas des montagnes. A 35 m. au gué une petite rivière appelée le Cladée, et on trouve de l'autre côté quelques ruines romaines qui indiquent l'emplacement d'Olympie.

Total de la route 3 heures 35 minutes.

ROUTE D'OLYMPIE A NEROVITSA (ALIPHÉRA).

La route va, en remontant le cours de l'Alphée à l'E. S. E,

à travers une vallée qui se rétrécit et qui pendant quelque temps conserve le même aspect qu'à Olympie. A peu de distance, au dessus de la petite rivière de Mìraca, la vallée de l'Alphée ombragée de platanes, de myrthes de lentisque et d'oliviers, forme, avec les montagnes couvertes de pins, qui la bordent de chaque côté et le beau fond qui la termine, un paysage des plus riants et des plus majestueux. Après avoir tourné la pointe élevée de Palæo-Phànaro, où se trouve une Acropole antique, l'ancienne Phrixa (ἡ Φρίξα) (1), laquelle se reconnait d'une manière incontestable dans les ruines de Palæo-Phànaro, il faut une heure pour monter des bords de l'Alphée au sommet aigu du pic qui les supporte: de là, la route prend la direction du S.E. et conduit aux bords de la Dogàna, nom nouveau du fleuve Erymanthe, qui perd son nom, en mêlant ses eaux, près de là à celles de l'Alphée. Le cours de cette rivière qu'on passe à gué ne laisse pas d'être rapide. Le lit en a été beaucoup agrandi par les débordements. Elle coule entre deux chaines de montagnes, dont les cimes n'offrent que des roches caverneuses; à son embouchure, près de l'Alphée, on trouve un grand tumulus tronqué.

Après avoir traversé l'Erymanthe, en continuant à remonter le cours de l'Alphée, trois quarts-d'heure suffisent pour arriver aux bords d'une autre rivière appelé Làndona, corruption bien évidente de Ladon (ὁ Λάδων) son ancien nom. Ainsi que l'Erymanthe, cette rivière qui sort des montagnes de l'Arcadie, va se jetter dans l'Alphée, près de l'endroit où on le passe; il y a assez d'eau pour être obligé de se servir du bac que les paysans entretiennent à l'usage des voyageurs; un peu au dessus du Ladon, il faut encore traverser l'Alphée et remonter l'autre rive. Ce ne sont plus alors des montagnes couronnées de pins qui bordent ce fleuve; mais des buissons

(1) Cette petite ville faisait remonter ses origines bien-au delà de la colonisation mynyenne. Pausanias indique sa position sur une colline pointue près de l'Alphée vis-à-vis l'embouchure du Leucyanias.

de chênes, de lentisques, et autres arbustes, qui divisent des prairies.

C'est en sortant de Bàrtzi, village situé sur un coteau, qu'on quitte les bords de l'Alphée, pour entrer dans les montagnes, en se dirigeant au Sud, vers Rongòzio, autre village, qui est la halte d'une longue montée. Sa position, à l'extremité d'une vallée est admirable. Derrière est un plateau avec quelques débris de constructions, le tout dominé par un plateau très-élevé, sur lequel sont les restes de l'antique Aliphéra, aujourd'hui Nerovitsa.

NEROVITSA (ALIPHERA) (Η ΑΛΙΦΕΡΑ) (1)

Cette ville, située sur le point le plus élevé des montagnes environnantes, à conservé les murs de son Acropole, à l'extrémité de laquelle est l'enceinte sacrée qui devait enclorre le monument principal. La construction des murailles d'Aliphéra est semblable à celle des murailles de Samicum, c'est-à-dire, qu'elle est en partie régulière et en partie polygonale. Plusieurs des tours dont les murs actuels sont flanqués, sont encore les tours de l'ancienne Acropole. De cette hauteur, se déroule toute la vallée de l'Alphée et l'œil embrasse une grande partie des montagnes de l'Arcadie.

(1) Aliphéra était une petite ville qui fut abandonnée de la plupart de ses habitans, lorsque les Arcadiens prirent la résolution d'accroitre et de peupler Mégalòpolis. Aliphère avait pris son nom d'Alipherus autre fils de Lycaon; ses temples étaient au nombre de deux; l'un dédié à Esculape, l'autre à Minerve, déesse à laquelle ces peuples avaient une dévotion singulière, persuadés qu'elle nacquit et fut nourrie chez eux. C'est dans cette idée qu'ils avaient érigés un autel à Jupiter Lochéate, c'est-à-dire, à Jupiter qui accouche de Minerve, et ils avaient donné le nom de Tritonis, à une fontaine à laquelle ils attribuent tout ce que l'on disait du fleuve Triton, ils sacrifiaient aussi à Myiagus, parcequ'ils lui attribuaient la vertu de chasser les mouches durant le sacrifice.

Itinéraire d'Olympie à Nerovitsa (Aliphera).

En partant de la petite rivière de Miraca, et en se dirigeant à l'E. S. E. après avoir traversé trois ruisseaux, vous arrivez en 58 m. vis-à-vis de Palæo-Phànaro. Après six autres ruisseaux ou petites rivières à 2 heures 10 m. on en traverse un septième sur un petit pont en maçonnerie. A 17 m. La Dogàna (l'ancien Erymanthe) près de son embouchure, un grand tumulus A 36 m. une petite rivière. A 10 m. la rivière Làdona (Làdon) A 22 m. Passage de l'Alphée. En remontant sur la rive opposée. A 21 m. un petit village. A 3 m. une petite rivière. A 18 m Bàrtsi, petit village. A 13 m. entrée des montagnes A 55 m. débris de construction formant tumulus. A 27 m. un ruisseau et une fontaine. A 5 m. Rongòzio village. A 13 m. quantité de débris de constructions modernes. A 14 m. vous vous trouvez au dessous de l'Acropole antique d'Aliphera.

Total de la route 7 h. 27 m.

ROUTE DE NEROVITSA A PAULITSA (PHIGALIE).

En suivant toujours la même route et après une heure de marche est le village de Phanàri presque entièrement détruit pendant la guerre. Ce village est traversé par un torrent, que l'on passe sur un pont en pierre, près duquel est une fontaine abondante; à son extrémité est un autre torrent. Phanàri est en amphithéâtre, sur le penchant d'une montagne d'où la vue est superbe. Il devait être fort remarquable, avant que les Grecs et les Turcs alternativement eussent comme à l'envi, pris à tâche de la réduire à quelques masures délabrées.

De Phanàri pour se rendre à Andrìtsena, il faut après avoir traversé un torrent, gravir une côte assez difficile : des vallons presque tous cultivés, quelques restes de route du moyen âge, et une fontaine, accidentent le paysage ; peu de minutes après, Andrìtsena, ville assez considérable, attriste le voyageur de ses ruines moderne, suites d'une guerre de barbares; située sur le penchant d'une colline, au dessus, d'une vallée très bien cultivée, ses maisons ont des jardins plantés de muriers, et de cyprès, ce qui lui donne un aspect riant et très-pittoresque. L'horizon au N. est d'une immense étendue, et n'est borné, que par les hautes montagnes de l'Arcadie, en montant et vers le Sud, après avoir traversé plusieurs ravins, vous arrivez à une descente rapide, au bas de laquelle il faut passer un

murs sont en grande partie conservés. Le guide vous fera entrer dans cette enceinte par une porte dont plusieurs voyageurs ont parlé. Les constructions de cette citadelle sont de deux époques : l'une, la plus ancienne, est à joints horizontaux, réguliers, et à bossages, à peu près comme celle des murs de Messène. La seconde est antique aussi, mais postérieure, car dans quelques parties elle a été superposée à l'autre, les pierres étant d'une qualité inférieure, sont généralement plus dégradées que celles de la première. Les assises de la dernière construction sont à parements lisses, et les pierres, toutes de même grandeur, forment des refends réguliers. L'Acropole est divisée en deux parties par un mur de séparation ouvert au milieu par une grande brèche, où était probablement une porte. Dans la partie la plus élevée, se retrouvent des soubassements antiques : tout porte à croire que ce sont les restes des temples indiqués par Pausanias. Attenant au mur d'enceinte, sont d'autres portions de muraille qui s'étendent en descendant dans la vallée, et qui formaient nécessairement l'enceinte de la ville.

A l'Est de l'Acropole, sur la cime d'une montagne qui la domine un peu, on voit les ruines d'une fortification et de longs murs d'enceinte d'une place forte moderne, qui parait avoir été construite avec des débris de murailles anciennes d'une ville qui, selon les géographes modernes, aurait été Macistus. (ὁ Μάκιστος) mais comme elle n'est eloignée que de 600 mètres, il est plus probable qu'elles appartiennent à Lepréum, divisée comme l'indique Polybe en plusieurs parties.

EXPLICATION DES PLANCHES.

A. Strovitsa, village dans la vallée.

B. Acropole antique de Lepreum.

C. Ancienne forteresse supposée sur l'emplacement de Macistus.

D. Plateau escarpé sur lequel se trouvent les débris d'un monument antique.

E. Murs antiques qui formaient l'enceinte de la ville.

le long des pentes, où de petits cours d'eaux dirigés avec soin fertilisent la terre; en plusieurs endroits il y a des prés, des champs et de jolis bouquets d'arbres soigneusement ménagés: laissant à droite le village de Kàkava, il faut pour passer d'un vallon qu'on a remonté durant quelques instans, à celui par lequel on doit arriver à Siderò-kàstron, gravir péniblement un contrefort dans la longueur duquel est un col, d'où l'on jouit du plus beau coup d'œil. Le Taygète, éloigné de onze lieues environ, s'y fait remarquer par l'éclat de ses neiges; l'Ithôme semble faire partie de ses racines; un peu vers la droite un ravin ou vallon profondement creusé, descendant du Nord, est à vos pieds; sur l'escarpement oriental de celui-ci se distingue Mourtàtou, qu'à son étendue on prend pour un gros bourg; on compte deux heures et demie de ce village à Arcadìa. La route devient meilleure ou du moins plus distinctement tracée à partir du col; elle contourne une vallécule, laissant à gauche deux sommets inégaux, elle descend ensuite par une pente assez bien ménagée dans le grand ravin de Mourtàtou que l'on passe pour le remonter par sa rive droite; un mur soutient la route du côté du torrent, et les flancs des remparts latéraux, dépouillés de terre, présentent de puissantes couches de calcaire Moréotique passant souvent au saccharoïde le plus beau, parmi lesquelles certaines veines magnifiques sont d'une si éclatante blancheur, qu'elles ne le cédent en rien aux marbres de Paros et du Penthéli pour la sculpture.

A l'extrémité du vallon, la montée devient très rapide, et l'origine du ravin se confond avec la route étroite toujours flanquée de veines de marbre. Après trois heures et un quart de marche, on parvient sur le petit plateau qui forme un col à la gauche duquel est situé Siderò-Kastron. Ce lieu contient plusieurs débris antiques et des fragmens de marbres travaillés; ses maisons sont éparses dans l'espace que laissent entre elles deux monts ou mamelons assez élevés; à droite il y a d'autres mamelons, dont trois, assez rapprochés, ont éga-

lement l'aspect de cônes volcaniques, encore qu'il n'existe pas la moindre trace de l'action des feux souterrains dans leur constitution. Le château qui est comme perché à une certaine distance, n'est accessible que par une route fort escarpée, il ne consiste aujourd'hui qu'en décombres, et l'on ignore à quelle époque et par qui ses murs composés de petites pierres furent bâtis. Il existe encore d'autres ruines plus ou moins reconnaissables dans les environs et sur les montagnes de Koùtra, (l'ancien Elaius) qui se rattachent au Tétrage par le sommet de Kouvèla, et l'on y découvrirait plusieurs choses fort intéressantes, si l'on explorait soigneusement les vallons et les sommets du bassin de la Néda, surtout par son côté méridional. De Siderò-Kastron la route circule d'abord dans un joli bassin parfaitement uni, où se voit à droite un moulin, puis le chemin de Ripési, village considérable, environné de riches cultures, qu'on apperçoit sur les hauteurs, peu-après sont des pans de rocs coupés en murs, les pentes du mont Koùtra qu'on longe et qui régnent du côté du N. sont entièrement couvertes de pistachiers, après lesquelles viennent des bois de gaînier, qui teignent tout le pays de leur carmin tendre, on trouve ensuite une region d'asphodèles. En un endroit où la plaine s'élargit, on laisse à droite le chemin du chef-lieu appelé Soulìma, et peu-après, la rivière bordée de Platanes en un endroit nommé Kriovrìssy; il faut gravir les flancs rapides de la chaîne qui domine en ce lieu un gros sommet calcaire; quand on arrive à sa base méridionale, on laisse à droite une autre route qui descend à Soulìma, et on franchit un col assez dangereux, par lequel on parvient dans un vallon analogue et parallèle à celui qu'on vient de quitter: dans ce vallon sont les villages Karamoustaphà et Platània. Il est très boisé dans le haut, tandis que le fond consiste en bonnes terres de culture, souvent soutenues en échelons par des murs en pierres sèches, susceptibles d'être fort bien arrosées par divers torrents latéraux et par plusieurs sources, dont l'une forme la plus jolie cascade en un lieu où il faut encore monter en

zig-zag afin de sortir par un nouveau col de ce site pittoresque susceptible de devenir l'un des plus agréables séjours de la Grèce. On se trouve alors au pied d'une belle montagne arrondie nommée Gligoréma et qui reste à droite; d'innombrables chênes couvrent ses flancs majestueux, et le plateau sur lequel on marche nourrit de puissants hêtres; à vos pieds est un vaste enfoncement semblable à l'un de ces bassins fermés, d'où l'eau ne peut sortir que par des Katàvothron. Une épaisse forêt tapisse les pentes assez douces de cet entonnoir. Le pays est magnifique et le chemin assez bon, lorsque distinguant sur votre droite à quelque distance le sommet boisé de Kouvéla, qui s'élève à 1400 mètres; on commence à descendre au lieu nommé Dryma, le long d'un ravin bordé d'arbres séculaires énormes, où les platanes dominent; les branches robustes de ceux-ci s'entrejoignent d'un bord à l'autre; peut-être nulle contrée en Europe n'offre de plus somptueuses voûtes de verdures; on arrive à un lieu charmant où coule à plein bord, avec le plus gracieux murmure, un torrent limpide qui descendant des cimes du Kouvéla répand au loin une salutaire fraicheur; là une riante prairie, mollement inclinée s'étend entre la rive humide et la forêt profonde dans l'épaisseur de laquelle vous voyagez. En continuant à cheminer par une pente de plus en plus rude, au bruit d'une cascade qui tombe sur votre gauche, vous trouvez des escarpements de rochers tapissés de lierres éternels, puis le lit du Dryma; tout se creuse alors, de plus en plus autour de vous, et quand vous passez auprès d'une autre petite cascade tombant des rochers de la gauche, on peut dire sans métaphore qu'on se précipite dans l'abîme : continuant la route par un mauvais chemin que l'on peut même dire dangereux, on arrive au fond de la gorge si prodigieusement encaissé, où roule le Boùrzi qui est la Néda de l'antiquité renommée par ses cascades. (1) on traverse le fleuve sur un pont fort élevé,

(1) Néda fut l'une des nourrices de Jupiter : cette nymphe était représentée avec

étroit, solide, mais sa construction ne porte point le caractère de cette haute antiquité qu'il doit avoir: un peu plus bas est l'étroite embrasure par laquelle s'echappe la Néda dans toute sa singularité, c'est-à-dire, flanquée de deux escarpemens gigantesques, presque à pic, richement verdoyans et n'ayant peut-être pas dix à douze mètres de large.

La montée de l'autre coté du fleuve est plus praticable que celle qui lui est opposée, il y existe du moins une sorte de route, et après moins d'une demi-heure on arrive sur un plateau borné au Nord et au Couchant par des rochers coupés à pic, le sol en est fertile; des pans de murailles et des traces d'enclos avec des amas de décombres reçouverts de terre indiquent que ce lieu était autrefois peuplé et qu'il y eut beaucoup de maisons et de jardins; c'était peut-être l'emplacement de quelque bas-quartier de Phigalée : après avoir traversé l'emplacement de cet antique faubourg, on passe, à l'origine de deux faibles ravins, contre un escarpement, d'où tombent deux jolies petites cascades à la suite l'une de l'autre, et dont la seconde, plus abondante, alimente des canaux d'arrosement qui se perdent dans les cultures inférieures du village de Paulìtsa, où on parvient par une dernière montée très rude, on y trouve ça et là, de grosse pierres taillées qui, pour être disjointes et dispersées, n'en indiquent pas moins qu'on s'élève à travers l'épaisseur d'une antique muraille, et qu'il dût y avoir une porte de ville en cet endroit.

Itinéraire d'Arcadia à Paulìtsa (Phigalée).

8 m. En quittant Arcadìa, l'ancienne Cyparissia, on passe un cours d'eau, 10 m. oliviers et champs de blé- Xéro Vrysies, fontaine à sec l'été, 2 m. Un cours d'eau. Cartéla, 8 m. A gauche, vue de Vrysies, à droite est Phléméniana, petit village, près duquel est un monastère appelé Katsémikada, 4 m. On passe un ruisseau bordé de cistes; on quitte les oliviers; les montagnes d'Arcadìa finissent à droite, 25 m. Une rivière avec un pont vers la mer à gauche, 10 m. Sur un sommet, une église à gauche,

---

d'autres personnages autour du Dieu enfant, dans le magnifique temple de Tégée : elle donna son nom au fleuve.

31 m. Arcadia, rivière ; on monte en la quittant, il y a des ruines près du gué de la rivière d'Arcadia, 30 m. Ruisseau, 20 m. Village de Kòkava à droite, 12 m. Ruisseau; le pays est couvert de chênes, de myrtes, d'arbousiers, etc 13 m. Mûriers sauvages sur une hauteur, 15 m. Un petit ruisseau, 10 m. Le ruisseau de Siderò-Castron ; la route le suit à travers un étroit passage presque entravé par des broussailles, 10 m. Montée rude de Siderò-Castron, 15 m. Siderò-Kastron 25 m. Du village de Siderò-Castron, à la dernière extrémité de la montagne du château, 12 m. On traverse un ruisseau, Gennédi, 21 m. On monte dans une vallée; village de Ripèsi à droite; une caverne et une fontaine à gauche, le mont Kùrto, N. – O ; on traverse un ruisseau, 24 m. On passe un ruisseau, 11 m. Village de Kara Mustaphà, à un demi-mille de distance à droite, 2 m. Un sommet ; contrée belle et pittoresque, couverte de bois ; la route devient fort mauvaise après la pluie ; on voit le village de Platania, 15 m. Après un passage dangereux entre des chênes, on trouve des champs cultivés, 7 m. On rencontre, dans une vallée, les fondemens d'une tour, et des vestiges d'habitations, à gauche un chemin conduisant à Platania, on voit le cap Catàcolo et Zante vers le N.-O., à Platania sont les ruines d'une forteresse, 11 m. Une chapelle ruinée, la chûte d'eau de Dryma, à gauche, la source du cours d'eau n'est pas éloignée, 17 m. Une éminence ; on y parvient par un mauvais passage, une fontaine ruinée sur la descente, bois clair-semés où il pousse du blé, 4 m. Fondations d'une tour ronde, 4 m. Sur le bord d'un ruisseau limpide qui coule vers la Néda, on entre dans une gorge resserrée, et qui ne laisse de passage qu'au chemin, et à un ruisseau ; bois épais de platanes et de lauriers, on passe un ruisseau, 11 m. On traverse les ruines d'une ancienne muraille, 11 m. On repasse le principal cours d'eau, on monte par un chemin tournant, 8 m. Une gorge très-resserrée, on passe une belle cataracte qui tombe ombragée par des lauriers, 5 m. Des masses de rochers écroulés rendent le passage très-dangereux, 30 m. Après une descente très-périlleuse en zig-zag, on repasse le cours d'eau devant un four à chaux, on passe la Néda, maintenant nommé le Boùrzi, sur un pont d'une seule arche fort élevée, rien n'égale la beauté des bords de cette rivière, les magnifiques cataractes de la Néda mentionnées par Pausanias, comme dignes de remarque aux environs d'Ira, sont dans le voisinage, 2 m. Un ruisseau et une chûte d'eau tombent dans la Néda à droite, 15 m. Après une montée raide, on passe le mur d'une ancienne ville, 5 m. village de Paulitsa.

Total de la route 7 heures 3 minutes

PAULITSA (PHIGALÉE, ΦΙΓΑΛΙΑ).

Phigalée dût être une ville considérable et puissante, à en juger par ce qui reste de ses murailles, mais l'histoire en parle peu et l'époque de sa totale destruction n'y est point mentionnée. Le nom vient, d'après d'antiques traditions, d'une Dryade, et semble indiquer que, lorsque les hommes s'établirent en ces lieux, ils y vécurent au milieu des forêts dans l'épaisseur desquelles étaient censées se plaire ces sortes de divinités. La fondation

que présente ce riche vallon, bordé de montagnes tres-pittoresques, est fermé dans le fond par les monts Olénos, les plus élevés du Péloponèse. A l'extrémité de cette vallée est une plaine fertile, au milieu de laquelle coule le plus grand fleuve de la Morée ; les modernes l'appellent Rouphià, corruption d'Alphée qui était son ancien nom. Bien que ce fleuve soit assez considérable, on le traverse cependant à cheval, son lit comme celui de beaucoup de torrents, est très-étendu et très-irrégulier, son cours est rapide, et sa plus grande profondeur, à l'endroit où on le passe, est d'environ deux pieds et demi ; les habitants des bords de ce fleuve y naviguent dans de petites barques d'un seul morceau creusées dans un tronc d'arbre et nommées Monòxilo. Arrivés de l'autre côté, nous prendrons la route de Pyrgos, et remonterons le fleuve au milieu d'une riche vallée, en partie cultivée et bordée de chaque côté par des coteaux couverts de pins : après quoi nous dirigeant vers l'Est, nous traverserons une rivière appelée Stavro-Kephàli, l'ancien Cladée, et arriverons à la plaine d'Olympie.

Itinéraire de Samicum à Olympie.

En partant du bas de la côte qui sert de base aux remparts de Samicum, on trouve à 18 m. sur la gauche une fontaine dans des terrains marécageux A 3 m un petit pont sur un ruisseau, près de là une grande construction moderne, la route au nord A 10 m. à droite, sur une montagne, des rochers qui semblent être des assises A 17 m on entre dans les montagnes ; forêt de pins ; dans un défilé une fontaine. A 48 m. Macrésa, nom d'un moulin, on voit dans le fond la cime du mont Olénos. A 30 m. sur une montagne à gauche, Làdikou, village. A 36 m. on entre dans une grande vallée entourée de montagues couvertes de pins. A 13 m. les bords de l'Alphée. A 5 m. l'autre rive, on remonte ensuite vers l'Est au bas des montagnes. A 33 m. on gué une petite rivière appelée le Cladée, et on trouve de l'autre côté quelques ruines romaines qui indiquent l'emplacement d'Olympie.

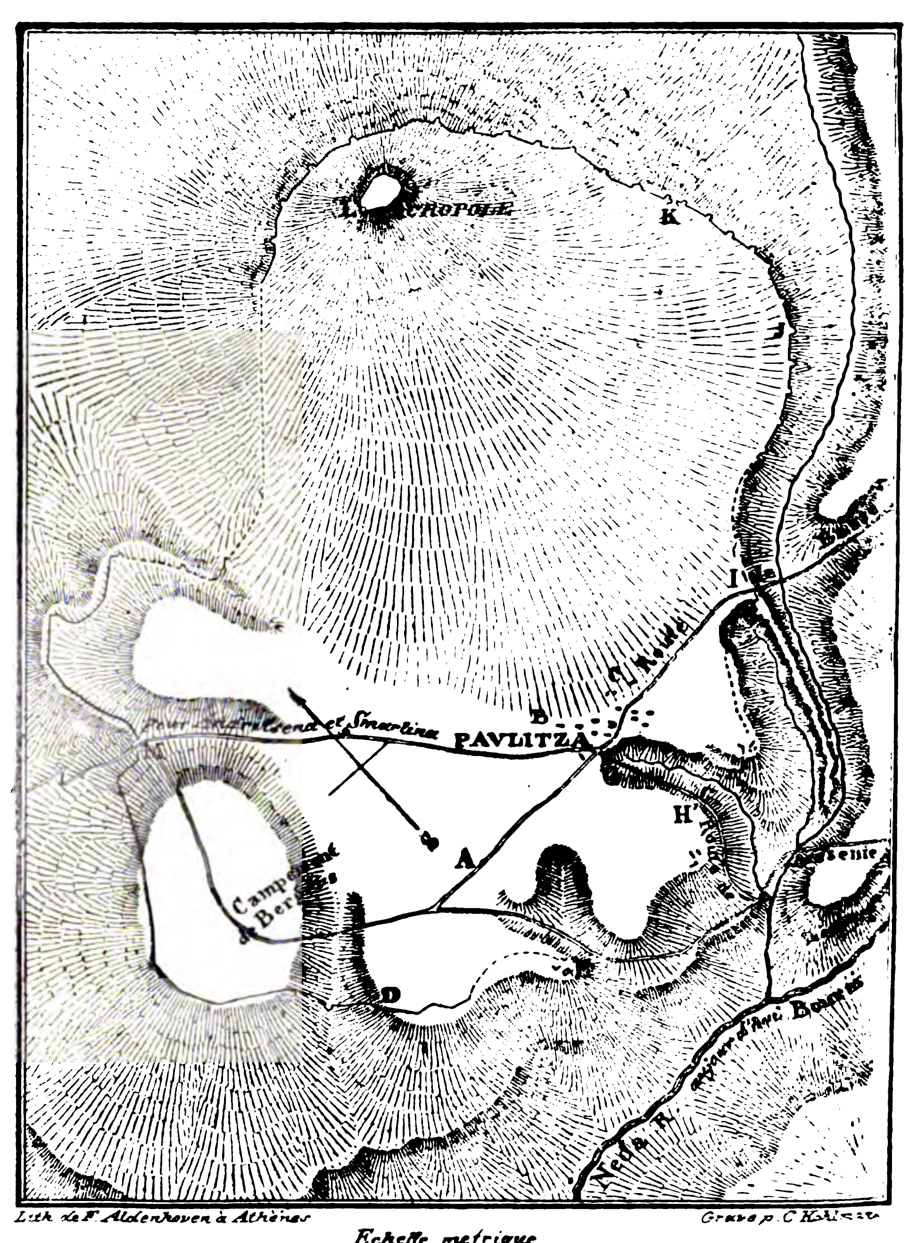
Total de la route 3 heures 35 minutes.

ROUTE D'OLYMPIE A NEROVITSA (ALIPHÉRA).

La route va, en remontant le cours de l'Alphée à l'E. S. E.

se voyait sur la place publique, où des sacrifices annuels étaient offerts à leurs mânes. «La ville, ajoute Pausanias, est située »dans un endroit très-élevé et très escarpé, ses murs sont en »grande partie bâtis sur les rochers; en montant un peu, la »colline devient plus unie et forme, en s'élargissant, une grande »plaine.« Cette description est exacte; du côté du Midi se précipite la Néda, avec ses majestueux escarpemens; vers l'Est sont les remparts naturel qu'il faut gravir; au Couchant et au Nord coule un torrent profondément encaissé, dont l'origine couvrait une Acropole extérieurement inaccessible, par laquelle la ville demeurait protégée. Un plateau accidenté, assez considérable, se trouve aussi compris entre de hautes coupures, qu'on avait couronnées de murailles et, qui ne le cédaient en rien pour la force et l'etendue, à celles qu'on admire à Messène. La ville antique n'occupait sans doute point la totalité d'une si grande surface qui n'a pas moins de six à sept cents toises dans son moindre diamètre, et sur laquelle se voient aujourd'hui des pâturages, des champs cultivés et des bosquets, avec deux fontaines. Avec la moindre attention, on retrouve les trace des murailles et on ne la perd nulle part, une grande partie demeure à-peu-près debout, elles sont beaucoup mieux conservées du côté de l'Est à la circonférence de l'Acropole que partout ailleurs, elle offre dans son développement de 4600 mètres (25 stades) un beau modèle de l'achitecture militaire des Grecs au temps de la guerre du Péloponèse; leur construction moins régulière que celle des remparts de Messène montre des restaurations qu'on peut attribuer à l'époque de ces derniers. L'existence d'une ville aussi grande, dans une contrée aussi sauvage ne peut s'expliquer que par l'industrie. Une vingtaine de tours carrées et d'autres tours rondes subsistent de distance en distance; près de l'une de ces dernières, est une petite porte parfaitement intacte, et l'on en voit plusieurs autres en moins bon état. Une hauteur en pain de sucre était la citadelle, au faîte de la quelle se trouvent les décombres d'un château du moyen âge avec les restes de deux

RUINES DE PHIGALEE



chapelles l'une dédiée à Saint-Élie, l'autre à la Panagia, celle-ci remplace probablement un temple de Diane Soteira, ou conservatrice, qui était construit, dit Pausanias, sur une plate-forme assez spacieuse. La statue de la Déesse était de marbre et la représentait debout. En descendant, est une grotte cachée entre des buissons. A partir de ce lieu jusqu'à l'escarpement de la Néda, le mur paraît avoir été démoli à dessein jusqu'au tiers au moins de sa hauteur : aux approches d'une porte dont le haut manque, on dirait que les grosses pierres en ont été placées les unes sur les autres en dehors et en dedans des remparts, auxquels on voulait ôter leur hauteur sans les détruire entierement. Phigalée possédait un gymnase, où se voyait un Mercure qui semblait mettre son manteau, mais qui était carré par le bas et n'avait pas de pieds : dans la place publique était la statue d'un certain Arrachica, célèbre Pancréatiste, qui fut couronné deux fois aux jeux olympiques, et la seconde malgré qu'il fût mort dans le combat ; enfin il y existait un temple dédié à Bacchus.

Le village de Paulitza, presque tout entier renfermé dans l'ancienne ville, est traversé par deux cours d'eau qui y prennent leur source. La partie en dehors des murs est comme nichée sur les rochers escarpés, qui entourent la Néda et forment de ce côté une gorge boisée d'une immense profondeur et de l'effet le plus pittoresque possible ; au dessous de Paulitza la rivière se précipitant dans un ravin étroit avec un bruit effroyable, ajoute encore à l'impression profonde que produit ce sévère paysage.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

A. Ruine du temple de Bacchus Acrotophore (1).
B. Petit temple et tombeau des Oresthasiens.
C. Petit temple orné de peintures.
D. Porte antique du Sud-Ouest.

(1) Tout le bas de la statue était caché par des lauriers et des lierres, de sorte qu'on ne le voyait pas, et toute la partie découverte était illuminée de vermillon.

E. Soubassement d'un ancien réduit.

F. Grotte dans les broussailles.

G. Fontaines.

H. Où dût être la porte de Mèssénie.

I. Tronçon de colonne supposé appartenir à la porte d'Arcadie.

J. Tour ronde contre laquelle est une poterne.

K. Porte antique la mieux conservée.

L. Tour ronde du moyen âge dans l'Acropole antique.

M. Porte d'Elide d'où l'on descend dans le bassin de la Néda.

ROUTE DE PHIGALÉE AU TEMPLE D'APOLLON ÉPICURIUS.

En se dirigeant vers l'Est de Paulìtza pour se rendre à Bassœ, au temple d'Apollon, la route est très difficile à cause des ravins et des montées rapides qui la hérissent. Des pierres formant soubassement, et posées comme celles des temples d'Olympie et de Bassœ, un fragment d'architrave déplacé, et d'autres débris de constructions antiques qui précèdent le village de Tragogé, font reconnaître que là fût un temple, et que parconséquent ces ruines ne sont pas celles d'un réservoir, comme le prétendent les habitans, ni des bains comme le croit Mr. Gell. A peu de distance de là est Tragogé, dans une situation très pittoresque. Ce village dont les habitations sont dispersées, est coupé par un torrent, que l'on traverse sur un petit pont ombragé par des platanes; tout auprès, les nayades laissent échapper de leur urne, en forme de cascade, une eau limpide qui tombe parmi des roches agrestes d'un charmant effet. Après le village, en continuant à monter par un chemin rocailleux, on rencontre une fontaine, puis dans une petite vallée riante et ombragée de chênes, une autre fontaine, probablement celle du mont Cotyllus indiquée par Pausanias, puisque, comme il le dit, les eaux qui en sortent se perdent sous terre à peu de distance. Au fond de la vallée est une montée assez

rapide, sur le haut de laquelle se voit le temple d'Apollon Épicurius. Au Nord-Ouest du temple, à environ dix minutes, sur un plateau plus élevé et qui forme presque la cime du mont, gissent des débris de constructions auxquelles on ne peut assigner d'époque ; mais à l'entrée de la plate-forme sont plusieurs grandes pierres taillées qui doivent avoir appartenu au temple de Vénus dont parle Pausanias, et qui de son temps, n'était pas couvert.

Itinéraire de Phigalée au Temple d'Apollon.

En partant de Paulitza, à 6 m. la muraille antique et une source à 4 m. ruine d'une chapelle, à 20 m. une montée à 25 m. construction antique, à 15 m. village de Tragogé, à 8 m. un torrent, pont et cascade, à 12 m. chapelle et autre partie du village, à 8 m. montée escarpée, à 31 m. fontaine, à 39 m. autre fontaine dans une vallée, à 6 m. montée difficile, à 4 m. le temple.

Total de la route 2 heures 58 minutes.

Les restes du temple de Vénus sont à 10 minutes au Nord-Ouest du temple d'Apollon. On peut éviter la montée de Tragogé, en laissant à droite le village, pour tourner sur la crête de la montagne qui conduit au temple, mais ce chemin est aussi très mauvais et beaucoup plus long.

TEMPLE D'APOLLON EPICURIUS A BASSOE.

Bien que la distance de Phigalée au temple ne s'accorde pas parfaitement avec celle de 40 stades indiquée par Pausanias, et que ce monument ne soit pas tout en marbre, comme il le dit aussi, il est cependant incontestable que ce temple est celui qu'il désigne sous le nom d'Apollon Epicurius; situé à deux heures et demie de marche, à l'Est de la ville, presque sur le sommet boisé du mont Cotylius, et audessus d'une petite vallée dans laquelle surgit la fontaine dont parle le voyageur grec, il domine par sa position élevée presque toute la partie méridionale du Péloponèse. Au dessous est la Néda, bordée par les ruines d'Ira, la première Messène, plus loin le mont Ithôme, la Messène d'Epaminondas, et dans le fond le

golfe de Coron (Colonides) flanqué à droite par les côtes de la Messènie, et à gauche par les hautes montagnes du Taygète, formant de ce côté, les limites de la Laconie.

Pausanias raconte que ce temple, que l'on admirait le plus, après celui de Tegée, pour la beauté du marbre et l'harmonie des proportions, a été construit par Ictinus, l'architecte du Parthénon, qui florissait sous Périclès. Il fut élevé à Apollon surnommé Epicurius (secourable) parcequ'il secourût les Phigaléens attaqués d'une maladie épidémique, à l'époque de leur guerre contre les Athéniens, et les peuples du Péloponèse. Le temple est tout en marbre, même le toit. La statue en bronze d'Apollon, haute de 12 pieds qui était dans le temple, vint décorer la place publique de Mégalopolis.

C'est donc à l'époque la plus brillante des arts dans la Grèce, et sous la direction du plus célèbre architecte de Périclès, que le temple d'Apollon à été construit; aussi est-ce avec quelque vraisemblance que Mr. le Baron de Stackelberg suppose pour qu'il y ait harmonie parfaite, qu'Alcamène fut chargé d'en faire les sculptures. Construit dans la 86e olympiade, dit ce voyageur, il fut détruit dans le moyen âge, afin d'enlever les bronzes qui liaient les pierres ensemble. On peut aussi attribuer la chûte de plusieurs parties de ce monument à des tremblements de terre, d'après les hors d'aplomb qui se font remarquer dans presque toutes les colonnes restées debout, et qui seraient infailliblement droites sur leurs bases, si de violentes secousses ne les eussent ébranlées.

Parmi les auteurs modernes qui ont décrit ce monument, nous citerons Mr. Chandler dont la description est imitée de celle de l'architecte français Bocher.

Ce fut en 1818, que le Baron C. Haller, M. Linkh, M. Bronsted et les artistes Anglais C. R. Cokerell, et J. Forster, entreprirent les fouilles, où ils trouvèrent la fameuse frise de marbre qui ornait l'entablement du Naos, et qui représentait le combat des Centaures contre les Laphythes, et celui des Grecs contre les Amazônes. Ils tirèrent aussi du fond du

Naos, les débris d'une statue colossale, et en avant du temple, des fragments de métopes en marbre appartenant au frontispice du Pronaos. Toutes ces sculptures, savamment expliquées par M. le Baron de Stackelberg, sont maintenant au Musée de Londres. Les mêmes fouilles ont aussi fait connaître quantité de morceaux d'architecture, restés sur place et quelques parties d'ornements qui ont été enlevés, tels qu'un chapiteau Corinthien, des petits ornements en bronze, des fragments de tuile en terrecuite et des marbres provenants du toit du temple.

L'ouvrage de Mr. le Baron Stackelberg, remarquable et enrichi de belles planches, contient des recherches archéologiques sur le monument et de savantes descriptions des bas-reliefs qu'il a pu y voir. Après lui, Mr. Donaldson publia en 1830, l'architecture du temple; dans l'un et dans l'autre de ces ouvrages se trouvent mentionnés quelques fragments qui n'existent plus sur les lieux.

Les ruines du temple de Phigalée, se trouvent encore aujourd'hui à-peu-près dans l'état ou elles furent laissées, après les fouilles de 1818. De toutes les antiquités du Péloponèse, il n'en est pas qui offrent autant de parties intactes et autant de fragments renversés. Presque toutes les colonnes du portique extérieur sont debout et couronnées de leur architrave. Il en est de même de la partie inférieure du mur de la cella, et comme document très précieux, de toutes les bases des colonnes Ioniques engagées de la décoration intérieure du Naos. Une de ces colonnes est presque entière. Là gissent des chapitaux, des soffites, des caissons en pierre et en marbre, des corniches, toutes les parties de la couverture et quantité d'autre débris.

Deux choses particulières à ce temple, et dignes de remarque, sont: d'abord sa disposition qui est presque au Nord, tandis que tous les temples dans l'antiquité, étaient tournés vers l'Est; et en second lieu la colonne Corinthienne de l'intérieur, unique et que nous rétablissons d'après l'opinion incontestable de Mrs. de Stackelberg et Donaldson, cette colonne élevée précisement vis-à-vis la statue du Dieu, à donné lieu à diverses expli-

cations archéologiques, que nous laissons à examiner à d'autres. Elle est, suivant M. de Stackelberg, le plus ancien exemple de l'ordre Corinthien.

Si pour complèter la description de cet édifice, nous ajoutons que tous les soins, même les plus minutieux ont été apportés dans sa construction ; qu'on n'y a employé que la pierre calcaire la plus dure et la plus fine, et le marbre de Paros; il faudra conclure que le temple de Phigalée était un des plus parfaits que l'antiquité eut élévé à ses dieux. La belle qualité et la dureté de la pierre, le poli et l'état de conservation de tout ce qui reste, ne permettent pas de croire qu'un parement aussi soigné ait pu avoir été recouvert de stuc. S'il y a eu des couleurs, comme le pensent Mrs. de Stackelberg et Donaldson, elles ne devoient pas être sur de grandes faces planes, mais seulement sur des moulures, comme il en existe beaucoup d'exemples dans les monuments non recouverts de stuc. En tout cas, si ce genre de décoration avait été employé, l'état de conservation parfaite où se trouvent beaucoup de parties sur lesquelles on voit encore le travail de l'outil, en ferait appercevoir quelques traces et il n'y en a absolument aucune.

La colonne Corinthiènne isolée que Mr. Donaldson regarde comme une singularité, et l'originalité des détails de l'ordre Ionique, lui font supposer que l'intérieur du temple peut être d'une autre époque que l'extérieur. Cependant la manière dont les deux parties sont liées entre elles nous empêche d'adopter cette opinion, et nous pensons que cette décoration intérieure n'est pas plus singulière que quelques autres qui devaient faire croire au contraire que les Grecs étaient beaucoup plus variés dans leur architecture qu'on ne le supposait, en examinant seulement les fabriques extérieures généralement mieux conservées où l'on reconnait en effet beaucoup plus d'uniformité, que dans le peu d'intérieurs qui nous sont restés (1).

(1) On lit dans la gazette qui, paraissait à Zante en 1812, une note sur la découverte

Route du temple d'Apollon Epicurius à Olympie.

Le chemin, au Nord, passe sur une crête de montagnes couvertes de rochers ; des chênes majestueux ombragent ça-et-là le sommet du mont Cotylius: descendant en suite vers une petite fontaine, après laquelle il faut franchir un torrent, on retrouve la route de Phigalée à Andritzena, qu'on remonte jusqu'à la

du temple de Bassæ. Il est dit : «ceux qui s'intéressent à l'antiquité grecque, apprendront avec satisfaction qu'une nouvelle et très importante découverte a été faite tout »récemment dans le Péloponèse, sur le mont Cotylus en Arcadie, dans le temple d'A»pollon. Elle consiste en 96 pieds de bas-reliefs en marbre, avec cent figures de la »proportion de plus de deux pieds, non autrement endommagées que par la »chûte soufferte lors de la destruction du temple. Le sujet est double : une suite »de cinquante trois figures représente un combat d'Amazônes contre les héros hel»lènes, et les quarante sept autres figures présentent le combat des Centaures et des »Lapithes, aux noces de Pirithoüs: on ne saurait dire exactement combien de siecles ces »restes précieux de la sculpture grecque sont restés ensevelis sous les gros blocs de »pierre qui les cachaient »

Ce qu'on en a transporté à Londres n'a pas été jugé, par quelques personnes, digne des éloges qu'on y avait prodigués afin de donner plus de valeur aux objets que les spoliateurs avaient soi-disant préservé de la destruction, moins par amour des beaux arts que par amour de l'argent. Il est naturel que des frises sculptées pour être vues de bas en haut, à vingt ou vingt-cinq pieds d'élévation, ne produisent point, appuyées au bas d'un mur et dans un grand état de délabrement, le même effet que quand elles étaient à leur place, et celles de Bassæ n'en sont pas moins fort précieuses, soit qu'on les vante, soit qu'on les dénigre outre mesure. La gazette ajoute «La lon»gueur de la frise, s'accorde exactement avec le pourtour de l'entablement et de la »cella du temple qu'elle couronnait dessous l'hypêtre; l'un et l'autre étaient portés de »chaque côté par cinq pilastres d'ordre Ionique et par une seule colonne isolée vis-à-vis »de la porte. Ces pilastres avaient avec l'entablement vingt pieds de haut, la cella en a »autant de large sur trente quatre de long. La statue d'Apollon doit avoir été placée »contre la colonne vis-à-vis de la porte. On trouva dans les fouilles deux mains et »deux pieds en marbre blanc d'un beau travail et d'une grande proportion; nombre de »fers de lance, quelques ornemens en bronze et en argent, un petit vase en bronze, »une petite statue d'Apollon en bronze, mais rustiquement travaillée et du style égy»ptien ; puis une petite armure de jambe en cuivre, exactement de la forme de celles »qu'on voit sur les vases étrusques, c'était sans doute un ex-voto. Il reste encore sur »pied trente six colonnes des trente-huit qui composaient le péristile dorique de dix»neuf pieds et demi de haut, six à la façade et treize latérales. » Les possesseurs des dépouilles du temple de Bassæ, ayant étalé leurs larcins dans l'une des îles Ioniennes, sous la protection du gouverneur brittanique, firent publier par toute l'Europe qu'ils les vendraient à l'enchère le premier mai 1814 et que nulle offre ne serait admise au dessous de soixante mille talaris d'Espagne.

Un savant voyageur Allemand, Christian Muller dit à ce sujet. «Les colonnes Ioniques du »temple de Bassæ supportaient cette célèbre frise que le vandalisme en arracha et en-

ville d'Andritzena pour rejoindre l'Alphée, près de l'embouchure du Ladon, il n'est pas nécessaire de suivre la route de Phanàrie ; il est mieux de se diriger au Nord vers Olympie, de laisser Phanàrie à gauche et de traverser les vallées inférieures coupées par des côteaux qui forment les premiers échelons des hautes montagnes de l'Arcadie. Toute cette campagne, en partie cultivée, embellie de bosquets, d'arbres, de fontaines et d'habitations, est d'un aspect charmant. Après avoir presque constamment descendu depuis le temple jusqu'à l'Alphée, par des côteaux qui bordent ce fleuve, jusqu'aux rives d'un ruisseau, non loin duquel on traverse la petite rivière de Rongòzio, il faut en passer une autre voisine de son embouchure, gravir ensuite une éminence jonchée des ruines d'un hameau d'où l'on apperçoit le village d'Hagios Joannis, de l'autre côté de l'Alphée, et enfin traverser ce fleuve pour regagner Olympie.

Route par distance du temple d'Apollon à Olympie.

Après la montagne à 16 m. descente ; mauvais chemin, à 20 m. fontaine, à 46 m. torrent, à 16 m route de Phigalée à Andritzena, à 8 m. torrent. à 17 m. fontaine, à 13 m. Andritzena, à 39 m. hameau dans une vallée cultivée, à 25 m réservoir ; fragment de route pavée, à 88 m. côteaux coupés par de riches vallées, à 48 m. côteaux qui bordent la vallée de l'Alphée, à 17 m. rivière de Rogòzio, à 28 m. autre petite rivière, à 5 m. hameau ruiné sur un côteau, à 4 h. 57 m. après avoir traversé l'Alphée, le Ladon et l'Erymanthe, on arrive à Olympie par la route décrite (pag 229).

Total de la route 11 h 23 m.

»leva à main armée, pour la porter sous le ciel brumeux d'une ville enfumée, où peu »d'artiste étrangers sont admis à l'étudier, et dont peu d'habitans sentent la beauté. »C'est un trait qui fait pendant avec le brigandage auquel Lord Elgin s'est livré à »Athènes; ces deux expéditions seront toujours caractéristiques dans l'histoire de l'art, »et la postérité saura que ce qu'aucune nation n'eut osé faire, ce qui répugnait aux »Turcs même, les Anglais le firent.« En effet Véli Pacha fils d'Ali, s'étant opposé à ce qu'on détériorât pour en emporter des morceaux, le monument qu'avaient respecté tant de siècles et qui fut peut-être le seul dans l'univers que la barbarie du moyen âge n'eut point degradé, on s'en empara clandestinement; on le vola.

Route d'Olympie à HagiosJoannis (Heroea) par Làla.

La route passe au pied du mont Saturne, se dirige au Nord-Est vers la vallée du Cladée et à peu de distance entre dans les montagnes, en remontant le cours d'un torrent, dans une gorge ombragée de platanes et de buissons de lentisquès. Après avoir rencontré sur cette route montueuse qui offre des accidents assez pittoresques, le village de Stravokéfali, et deux fontaines Làla Kivrìsi, vous arrivez sur un plateau, où sont quelques arbres et les ruines de Làla. Cette ville qui avait été fondée par une colonie albanaise et qui était considérable est maintenant presque ruinée; il n'y reste plus que les vestiges de quelques châteaux bâtis avec des fragments du temple d'Olympie, mais qui sont réduits en moëllons et n'ont plus aucune forme architecturale.

L'air de Làla passe pour être le meilleur de la Morée. Dans cet endroit s'est livré le premier combat de la révolution grecque; les turcs y ont été défaits par les gres des îles Ioniennes sous les ordres du comte Métaxas. Les Turcs ne manquèrent pas avant de se diriger sur Patras de bruler la ville. En sortant de la ville, la route continue à travers une plaine que couvrent d'épaisses fougères et quelques chênes, jusqu'à un défilé qui descend en côtoyant le lit d'une petite rivière, coulant silencieusement dans une gorge bordée de rochers couverts de platanes énormes, et ombragée par une forêt dechênes verts; cet ensemble offre à chaque pas les effets les plus variés, et les plus beaux sujets d'étude pour les paysagistes; descendant toujours, vous remarquerez une cascade à droite; et au bas de rochers caverneux couverts de végétaux, se trouve un moulin alimenté par les eaux de la cascade qui se précipite avec fracas dans un ravin d'une grande profondeur; c'est une belle horreur. La rivière ou le torrent, ainsi que le moulin, s'appellent Karatzàri. Au dessus est le village de Nemoùta; plus loin en descendant, et toujours en longeant le torrent au versant d'une montagne, l'horizon s'étend sur la

vallée de l'Erymanthe ou Dogana, que l'on traverse, sur un petit pont en pierre qui apparait au milieu de cette riche végétation de la manière la plus pittoresque et près de l'endroit où le torrent se précipite. Dans un rocher au dessus du pont, une caverne murée et crénelée sur le devant, a servi de fort et de refuge aux grecs dans la dernière guerre. De ce point en traversant au Sud une forêt de chênes et des champs cultivés, vous arrivez au Ladon qu'il faut passer à gué, à un endroit où son cours est si rapide que les chevaux s'y tiennent à-peine, quoiqu'il n'y ait que deux pieds et demi d'eau; en continuant dans la même direction, et après avoir laissé sur la route quelques ruisseaux et des moulins, vous ne vous arrêtez que quelques instans au village de Tsouka; après lequel une forêt de chênes, conduit à Agijanni ou Hagios Joannis (Herœa).

HAGIOS IOANNIS (HEROEA) (Ἡ ἩΡΑΙΆ). (1)

Suivant les géographes, ce petit village remplace l'antique Herœa. Au Sud-Ouest, près d'une chapelle, existe une ruine romaine, au dessous une fontaine; en remontant vers le village, un fragment de mur hellénique; et plus haut dans la plaine quelques débris de constructions, sont les seuls restes de l'ancienne ville.

Itinéraire d'Olympie à Hagios Ioannis (Heroea) par Làla.

A 55 m. du temple un ruisseau, à 8 m. StravoKéfali-village en remontant le cours du Cladée, à 5 m. un ruisseau, à 43 m. gorge très resserrée, montée rapide, à 24 m. restes de route pavée, à 12 m. un ruisseau, à 20 m. Cascades formées par le Cladée, à 5 m. deux fontaines, à 23 m. cime de la montagne, à 18 m. Làla, à 10 m. ruines de tombeaux turcs, à 15 m. la route descend dans un ravin, à 60 m. défilé, à 8 m. lit d'une rivière, à 19 m. source, à 23 m. cascade très pittoresque, au dessous un mou-

(1) Herœa eut pour fondateur Héréus, fils de Lycaon; Elle possédait des bains publics et deux temples dediés: l'un à Bacchus Polites et l'autre à Bacchus Axités. Pan avait aussi son temple dans la ville où il était honoré des Arcadiens, comme un Dieu originaire du pays.

lis, Karatzèri, à 23 m. pont en pierre sur l'Erymanthe, à 15 m. ruisseau, à 22 m. autre ruisseau dans la forêt, à 65 m. descende rapide au milieu des bois, à 15 m. le Ladon. à 86 m. fontaine, à 16 m. Tsouka village, à 10 m. petite rivière, fontaine, à 32 m. ruisseau, Agi Janni, ou Hagios Joannis, village sur l'emplacement d'Heroea.

Total de la route 10 heures 2 minutes.

ROUTE DE HAGIOS JOANNIS (HEROEA) AUX RUINES HELLENIQUES.

De Hagios Joannis, se dirigeant au Sud-Est, par une route qui suit parallèlement et à quelque distance, le cours de l'Alphée, on traverse plusieurs ruisseaux qui prennent leur source dans les montagnes voisines. Plus loin est Anàziri, village où se voient des restes d'un château moderne. En sortant de ce village, la route monte à l'Est jusqu'aux ruines antiques.

Itinéraire d'Hagios Joannis aux ruines hélléniques.

A 5 m. fontaine au bas d'un coteau boisé, à 25 m. lit de la rivière à 12 m. beaux oliviers sur un plateau, à 9 m. Anàziri, village, à 30 m. on arrive sur le haut d'une montagne rocailleuse, à 15 m. lit d'un torrent. à 15 m. autre torrent, à 16 m. ruines hélléniques.

Total de la distance 2 heures 7 m.

Sur cet emplacement sans nom, et qui peut malgré sa distance, être l'Acropole de Melée, des parties de murs antiques, construits par assises régulières ne permettent pas de douter par leur disposition qu'ils n'ayent formé l'enceinte d'une Acropole. A l'extrémité Sud-Ouest et sur le point le plus élevé, qui se termine de ce côté par un rocher escarpé, sont quelques restes de murailles que ont dû aussi appartenir à une autre enceinte, au milieu sont d'autres constructions qui, bien qu'informes, laissent reconnaître le soubassement d'un monument, probablement un temple.

En descendant au Sud-Ouest de l'Acropole, à travers un ravin, on voit au delà une grotte habitée dans les rochers escarpés, qui forment la base de l'Acropole. Delà en continuant à descendre dans une vallée cultivée, il existe près de

l'Alphée une fontaine, et tout auprès Kàkora, village. C'est à peu de distance de ce village et dans une gorge boisée, que se trouvent les ruines de Mélée ou Mélanéa, ville ancienne, située dans un ravin, à la source très abondante d'une petite rivière qui se jette près de là dans l'Alphée; on y remarque une construction romaine formant une grande salle que les modernes ont transformée en église; la forme en est carrée, couverte par une voûte sphérique en briques, l'intérieur est orné de stucs et de peintures modernes. Une partie de la voûte est tombée. Les terres amoncélées dans ce ravin s'élèvent jusqu'à la naissance des arcs et 18 pouces d'eau recouvrent le seuil du monument; malgré cela l'office divin y est célebré et les habitans disent qu'au mois d'août, quand la rivière est à sec, il y a toujours de l'eau dans l'église, qui dans l'origine, peut bien avoir été un réservoir. A côté, est une autre ruine peu apparente, appartenant à un bain romain.

Itinéraire des ruines helléniques à Meléa, (αἱ Μηλαιτεαὶ)

En partant de l'Acropole à 7 m. arrivée au près du ravin, à 8 m vue d'une grotte habitée audessus de l'Acropole, à 43 m. Kàkora village, à 15 m. ravin boisé, à 12 m. autre ravin boisé où sont les ruines romaines appelées Melée ou Melanéa.

Total de la distance 1. h 25 m.

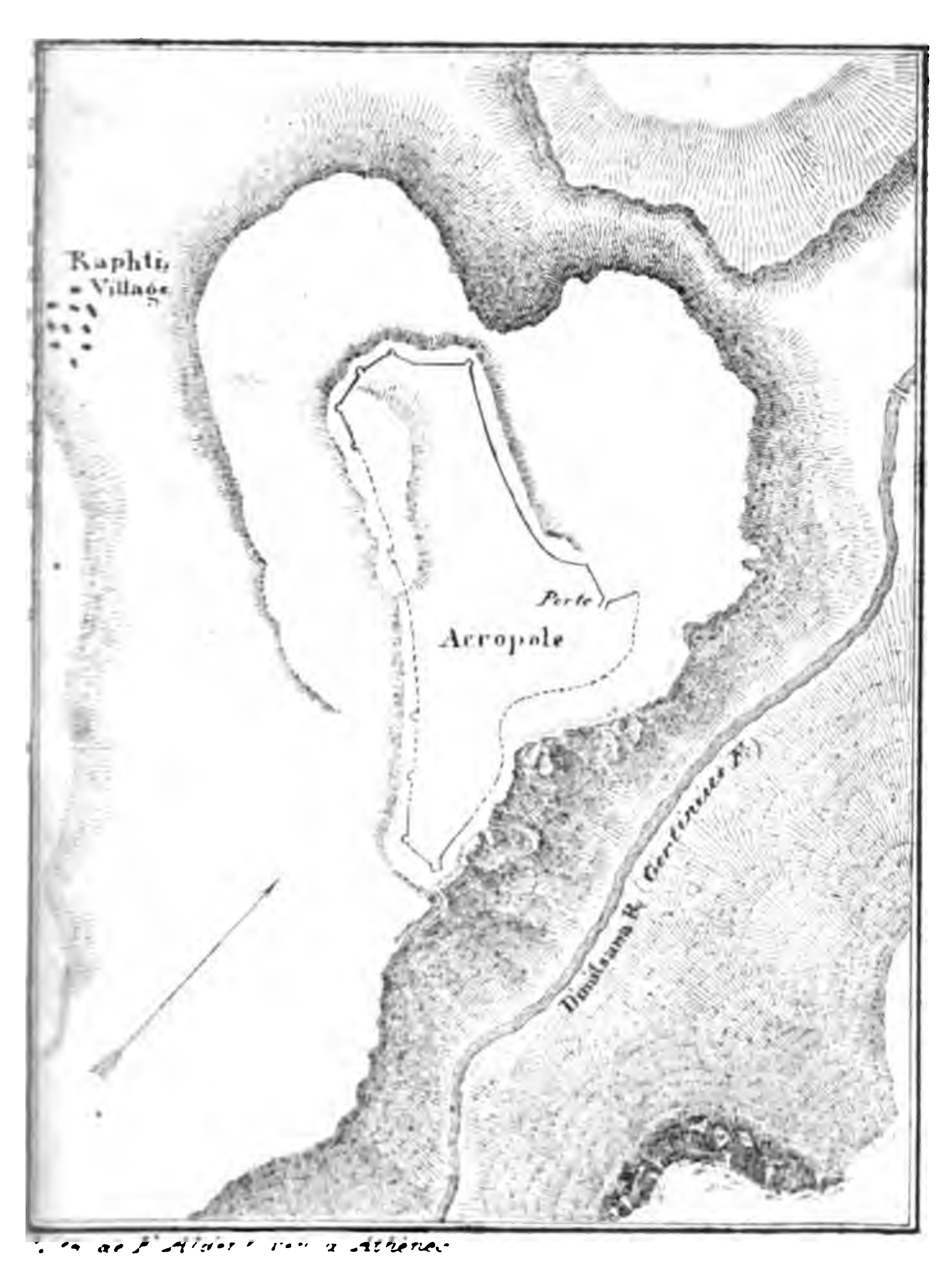
ROUTE DE MÉLÉE A GORTYS.

De Melée pour se rendre à Gortys en longeant à quelques distance le cours de l'Alphée; la route va presque toujours en remontant vers la source de ce fleuve; elle est coupée par de petites rivières sortant des montagnes de Dimitzàna. C'est près d'une de ces rivières que l'on traverse après le village de Trypaes, qu'il faut quitter la route de Karytæna pour monter vers l'Est à Atsìkolo, village où se trouve l'Acropole de Gortys.

Itinéraire de Melée à Gortys.

A 47 m. fontaine à 11 m. petite rivière sous des platanes, à 3 m. à droite grottes

GORTYS.



300 Mètres

dans les rochers, à 14 m. chapelle, à 10 m. Trypæs, village : tout près une cascade, à 13 m. lit d'un torrent, à 32 m débris de construction au pied d'un platane, à 5 m. fontaine, à 25 m. montée escarpée au milieu des rocs, à 25 m. un ravin, à 40 m. un autre à 5 m. chapelle dans laquelle sont quelques pierres et un fragment de fût de colonne d'un monument antique, à 15 m. l'Acropole de Gortys.

Total de la distance 4 h. 15 m.

GORTYS (Η ΓΟΡΤΥΣ).

Du temps de Pausanias, Gortys n'était déjà plus qu'un bourg. Esculape y était adoré dans un temple de marbre pentélique il s'y voyait encore la cuirasse et la pointe de la lance qui, suivant les habitants, y avaient été consacrées par Alexandre. L'Acropole, dont presque toute l'enceinte existe encore aujourd'hui, est située au dessus de la rivière appelée Demitzàna, et autre-fois Gortynius, celui de tous les fleuves dont les eaux étaient les plus fraîches ; d'un côté de cette enceinte, les restes de la porte par laquelle on communiquait à l'extérieur par un plateau sur lequel pouvait être une partie de la ville, entre le fleuve et la citadelle. Les pierres de la porte sont remarquables par leur grandeur ; leur proportion moyenne est de 6 pieds de long sur 3 de haut ; elles forment des polygones irréguliers, les autres parties de l'enceinte sont construites avec des pierres plus régulières et de moins grande dimension à l'extérieur ; diverses parties de bases d'édifices, dont on ne peut reconnaître la forme, sont probablement les restes de ceux dont parle Pausanias.

PLAN DE GORTYS

Aux extrémités Sud et Nord-Ouest de l'enceinte, sont des bases de plusieurs tours rondes et carrées ; à l'Est, des rochers escarpés qui dominent le fleuve, au Nord et au Sud, des terrains cultivés où pouvait être autrefois la ville.

ROUTE DE GORTYS A KARYTAENE.

Au Sud de l'Acropole de Gortys, en descendant pour se rendre

à Karytæna, on laisse à gauche un monastère bâti sur des rochers à pic, qui bordent le fleuve et forment la base de la citadelle; à côté du couvent, existe une caverne dans laquelle à été établie une fortification. Tout l'ensemble de cette gorge creusée dans les rochers par le Gortynius est du caractère le plus imposant. La route qui descend à travers ce beau paysage conduit à un endroit du fleuve très rapide, où se trouve un pont en pièrre, qu'il faut traverser.

C'est à peu de distance à l'Ouest, et près de l'embouchure du Gortynius dans l'Alphée, qu'était selon toute apparence, l'ancien Rhætées. Depuis le pont jusqu'à Karytæna, que l'on apperçoit de loin, la route va toujours en montant. Avant d'entrer dans cette ville et en s'arrêtant à une fontaine qui n'est qu'à quelques minutes, on jouit du beau coup d'œil qu'offrent la citadelle, qui s'élève sur un rocher escarpé, et la partie de la ville que l'on découvre de ce côté.

Distance de Gortys à Caritène.

A 11 m. la route passe au dessus du monastère : à 10 m. un ruisseau à 7 m. un autre ruisseau, à 25 m. un pont en pierre, à 50 m. un ravin à droite l'Alphée, à 15 m. une fontaine, à 5 m. Carytæna.

Distance totale 2 h. 3 m.

KARYTAENA.

Tous les auteurs modernes s'accordent à désigner l'emplacement de Karytæna comme celui de l'ancien Brenthès, bien qu'on n'y trouve aucune construction antique. Mais le passage de Pausanias (Lix. VIII chap. XXVIII) qui parle de cette ville ne parait pas laisser de doute à cet égard, d'ailleurs la situation de ce lieu, peut-être le plus pittoresque du Péloponèse, était la plus favorable à la construction d'une ville suivant les usages anciens ; il est donc permis de croire qu'elle aura été dans l'antiquité une place importante par sa position, comme elle le fut au moyen âge. Karytæna est située sur une montagne très élevée qui borde l'Alphée, elle est domi-

née par la citadelle construite par Hugues de Brienne ainsi que le dit la chronique de la Morée » qu'au partage d'Andràvida »messire Hugues de Briennes, qui avait vingt-deux fiefs de »chevaliers dans le pays des défilés de Scòrta, reçut encore des »privilèges et fit bâtir dans le pays un château appelé Ka- »rytæna ; messire Geoffroy de Ville-Hardouin eut depuis un »fils qui en fut seigneur et en prit le titre. «Celui-ci qui avait épousé Hellène, fille de Guillaume de la Roche, duc d'Athènes ou Mégaskir, est très célèbre dans les chroniques du temps. C'est lui dont la mort fut considerée comme une calamité publique telle que, selon l'expression grecque d'un vieil auteur. »Tous les hommes, grands et petits le pleurèrent et »jusqu'aux oiseaux, demeurant muets, s'attendrirent sur son »sort».

Sur le point le plus élévé sont deux belles citernes. Dans la ville au Sud de l'Acropole est une petite église dediée à la Vierge, dont la disposition est semblable à presque toutes celles qui se trouvent en Morée. On y remarque trois beaux portraits à l'huile, d'un style grec du moyen âge. Les murs sont peints à fresque. Dans la petite cour qui précède est un fragment de pied d'autel antique avec des cannelures en spirale. A côté de l'église est une petite cour carrée qui forme avec l'église un ensemble assez remarquable; à l'Ouest au dessous de la citadelle est une seconde église à peu près comme la première, et dans laquelle sont aussi trois tableaux semblables qui paraissent avoir été faits par la même main. Pendant les derniers temps, Colocotroni avait réparé les donjons féodaux du sire de Brienne, en les armant de quatre pièces de canon. Ce lieu est plus de 540 mètres au dessus de la mer : en réparant ses vieux ouvrages, on y avait trouvé des armures, consistant en cuirasses, brassards et casques du moyen âge, Karytæna à maintenant 1000 habitans.

DE KALAMATA PAR VEIS-AGA (THURIA Η ΘΟΥΡΙΑ) A KARYTÆNA.

Après avoir passé le Nédon, la route traverse d'abord des vergers et des jardins, que remplissent des arbres fruitiers de diverses espèces; on y cultive entre autres le grenadier, le citronnier et l'oranger. L'arrosement a lieu en partie par des puits à godets, les jardins sont enclos de canevères, quand les nopales n'en composent pas les impénétrables haies; le pays qui vient ensuite est fertile quoique sablonneux, quelques bouquets d'yeuse et d'autres bois, mêlés à des cultures, sont peut-être les restes de cette forêt de Cornium consacrée à Apollon, et qui s'étendit dans les temps reculés, sur une bonne partie du bassin du Pamisus, notament entre Pharès et Thuria. Les villages de Léika, de Kalàmi, de Katzikòvo, d'Aizàga, de Kourtchaùchi, restent successivement sur la droite. Les collines qu'ils couronnent, composées de transports d'alluvions, appuyés à des monts calcaires, rocailleux et arides, présentent des érosions du plus étrange aspect; au fond du ravin de Fourtsàla, une de ces buttes ressemble a un tombeau monumental taillé de main d'homme. Les maison du village de Fourtsàla se relèvent sur les deux rives d'un torrent, qui traverse un bois d'olivier. A partir de ce lieu, ce sont de riches plantations de mûriers environnées de haies et de vignobles très bien tenus; on laisse encore plusieurs villages à droite, où les collines s'élèvent et s'accidentent de plus en plus; et l'on trouve bientôt deux églises dédiées a St. Nicolas et à S. George : celle ci, qui est bâtie avec des matériaux antiques, s'élève à droite près d'un terrain marécageux; elle doit occuper la place de ce temple Limnatide, où commencèrent, par la mort d'un roi de Lacédémoine, les guerres des Spartiates et des Messéniens, si l'on n'aime mieux la rechercher dans les marais qui sont en avant d'Armyros; on quitte la route et à gauche se trouvent au milieu de nombreux figuiers et oliviers, les ruines considérables de bains romains, qui, dans le pays conservent le nom de Loutrò. On ne sait ni quand ils

ont été détruits; ce qui en reste consiste en salles voûtées, où se voit l'embouchure de plusieurs des canaux par où venait l'eau. D'autres ruines en sont rapprochées et peuvent bien être celles des réservoirs : montant de là au village de Veissàga, laissant à droite celui de Pharnùsi, on arrive par un étroit sentier, pratiqué dans un escarpement calcaire, sur un plateau couvert de décombres, et qui fut l'emplacement de l'antique Thuria. Cette ville descendit plus tard dans la plaine, et le Loutrò, fut sans doute un des monuments de la Thuria inférieure et nouvelle; selon Pausanias, la supérieure répondait à Anthéa dont il est parlé dans Homère ; elle fut détachée de la Messénie par l'Empereur Auguste, pour être donnée aux Spartiates. Il y reste quelques pans de murs d'un temple de la Déesse de Syrie, avec des remparts parfaitement reconnaissables. Ceux-ci flanqués de grosses tours carrées, paraissent avoir été rasés et ce qui en subsiste, peu élevé au dessus du sol, est composé de pierres en tout semblables pour la taille les dimensions et l'assemblage, à celles de l'enceinte de Messène ; les moins maltraités par le temps la couvrent à l'Est, du Sud au Nord, le long de la crête du ravin qui vient du mont Malévo et qui passe à Polianì. On y voit beaucoup plus de restes des vieux âges que n'en cite Pausanias; divers soubassemens de temples ou autres édifices s'y reconnaissent fort bien : on y trouve l'une des plus grandes citernes de toute la péninsule, et à laquelle celle d'Hiéro d'Epidaure peut seule être comparée: cette citerne a plus de vingt-cinq pas de long sur dix huit au moins de large, et dans la multitude des décombres qui la remplissent se trouvent des quartiers de diverses sortes de marbres. On voit ça et là quelques tambours de colonnes, sans un seul chapiteau, et vers le Nord dût être une porte de ville, dont les soubassemens sont parfaitement en place, l'enceinte a été assez étendue, et lors qu'on sort pour traverser ce qu'on appelle Paleò-Kastron, où est une fontaine, il y a sur la gauche un village à peu de distance, dans un enfoncement, à l'origine d'un vallon ombra-

gé, une chapelle de S^e Marie très digne d'attention; voisin d'une source fraîche et dans un site des plus pittoresques, ce monument s'élève au milieu des murs d'un temple antique, peut être celui de la déesse de Syrie qu'on adorait à Thuria, et sa partie moderne parait dater des temps byzantins; le linteau de l'entrée consistant en une seule pierre, y est posé comme le fut celle de la porte d'Elide à Messène. Thuria est éloignée de trois heures de Kalamata.

DE THURIA A KARYTAENA.

En quitant Palæò-kastron, le terrain se déchire de plus en plus; pour redescendre dans la plaine, il faut traverser des collines arides, ravinées, horribles à voir, composées de dépots pulviformes, remplis de débris roulés de coquilles; on dirait des amas de vases dessechés, fendillés et pilés, qui témoignent d'un vaste dépôt laissé par les flots au fond d'un golfe dont les rivages auraient été des hauteurs calcaires. Les pluies ont sillonné en tout sens ces lieux de confusion, où se trouve une chapelle de Hagia Barbàra, construite sur les soubassements helléniques d'un édifice qui dut être beaucoup plus grand, dans les hauteurs de droite sont d'innombrables cavernes très rapprochées les unes des autres et dont plusieurs sont fort profondes.

Dans la plaine, est Pìdima, où jaillissent de la base des hauteurs, de volumineuses sources. Les ruines en briques d'un viêux château féodal y avaient autrefois dominé des moulins considérables qui faisaient tourner ces belles eaux; il ne reste plus que quelques uns de ces moulins et des vignes détériorées, jadis très étendues; les environs sont métamorphosés en herbeux marécages, qui, s'ils étaient assainis, seraient susceptibles de la plus riche culture: une véritable rivière en résulte presque aussitôt et coule au Sud pour aller se réunir à la Pirnàtza au dessus de Nisì. C'est évidemment le Pamisus de l'an-

tiquité dont les Képhalovrìsis de Pìdima représentent les sources citées par Pausanias comme très-salutaires aux petits enfants qu'on y baignait. Si l'on ne partage pas cette opinion sur la situation des sources du Pamisus il faudrait les aller chercher au-delà du torrent Vromovìrevma, sous les frais ombragas d'Hagios Flòros (1).

A deux heures de marche environ de Thurìa, le lit de ce Vromovìrevma est profondément encaissé ; ses eaux, quand il en roule, se perdent ainsi que celles de la plupart des autres gorges voisines dans les sables et les cailloutages dont se compose le sol d'une plaine aride, de plus d'une lieue de large qu'il faut traverser ; il en est de même pour tous les ravins qui sillonnent les montagnes qui sont à droite, et qui laissent filtrer dans de vastes réservoirs existants sous leurs bases, les trésors liquides si abondamment rendus au bassin du Pamisus par les magnifiques Kephalovrisis de Pìdima et d'Hagios Flòros. Ce dernier alimente un grand bassin, enclos de digues en pierres qui sont assez bien construites, mais qu'on a laissé ruiner par les eaux dont le suintement se fait jour à travers milles brisures, il dut y avoir aussi des moulins en ce beau lieu ; mais il ne reste, contre un ressaut de terrain, qu'une chapelle construite à l'ombre d'un grand figuier. Quoiqu'on n'y observe rien d'antique, il est impossible qu'il n'ait pas

(1) Les sources du Pamisus (ὁ Πάμισος) sont pour Pausanias comme pour Strabon, les magnifiques Kephalovrìsis de Pìdima ou de Hagios Flòros qui forment un lac et des marais étendus. Le Pamisus, le plus large des fleuves du Péloponèse, n'avait que 100 Stades de cours, suivant Strabon ; c'est en effet la distance exacte des sources d'Hagios Flòros à la mer. On doit remarquer en outre qu'il n'est plus question du Pamisus dans la description de la vallée supérieure, dont Pausanias nomme tous les ruisseaux. Les Grecs anciens et modernes, n'attachent pas la même idée que nous à la source d'un fleuve, et ne la fixent pas à l'origine de l'affluent le plus éloigné de l'embouchure, mais ordinairement à la source la plus remarquable. Cette différence dans les conventions adoptées à cet égard, est toute naturelle : nos rivières vont croissant graduellement, depuis l'origine du vallon le plus éloigné jusqu'à la mer, et on peut les personnifier dans toute cette étendue. Dans la Grèce, au contraire, les vallées supérieures sont souvent dépourvues d'eau, et la rivière n'a réellement son origine que là où des sources abondantes commencent à lui donner un cours continu.

existé à la même place quelque Hiéron consacré aux divinités des sources : le site est trop frais pour avoir été dédaigné par les adorateurs des Nayades : de magnifiques platanes croissent aux alentours, des roseaux flexibles semblent couvrir toute la plaine jusques vers l'Evan et l'Ithôme. On a ces deux montagnes à l'Occident et sur leurs flancs on reconnait les noirs cyprès du couvent de Vourcàno.

Au-delà de Hagios Floros, la route s'élève sur des rochers dont elle traverse plusieurs contreforts bizarrement dépouillés, arides, et séparés par des lits de torrents à sec ou par de petites plaines altérées, semblables en diminutif à l'entrée du Vromovìrevma. Après une bonne heure de marche, on monte par un joli vallon, couvert d'oliviers, à Skàla, situé sur une chaîne transversale de hauteurs qui, joignant le système des monts Hélénìtza à celui du Kondovoùnia par l'Ithôme et l'Evan, sépare la plaine de Stenì Klàros ou bassin supérieur de la Pirnatza, de celle de Nisì, qui en est le bassin inférieur et proprement celui du véritable Pamisus des anciens. Skàla est un fort beau lieu, les maisons s'y perdent entre de plantureux jardins et vergers enclos de haies et de murs, il y a de beaux arbres fruitiers. Les Egyptiens avaient totalement ravagé le village, qui maintenant s'est relevé de ses ruines. En quittant Skàla pour descendre dans le vaste bassin qui s'ouvre devant vous, le chemin passe contre une aire, solidement construite en pierres et monumentalement élevée de quelques pieds au dessus du sol, il se creuse ensuite dans le détritus calcaire dont la montagne est composée. En moins d'un quart d'heure, on se trouve rendu sur la plaine de Steniklaros, qui est aussi uni qu'une table ; une demi-heure après on passe près du Khan de Miliaticotiàni : le village de Tchaouchi reste à gauche. A une lieue à droite dans les montagnes un palæòkastron Kokyla (1) peut être l'emplacement Amphia. A droite

(1) Amphia (ἡ Ἀμφεια) place frontière à l'époque de la première guerre contre

vers la base des monts peu éloignés de Katzavoùni, s'ouvre le lit d'un grand ravin qui, pareil à tous ceux devant lesquels on passe jusqu'au khan de Sakona, ne laisse pas la moindre trace dans le plat pays ; après avoir profondément sillonné les pentes orientales, leurs eaux au temps des pluies, se perdent au pied des monts ; ce sont peut-être ces mêmes eaux qui, passant par les hauteurs de Skàla, reparaissent en si grande abondance au Kephalòvrisi d'Hagios Flòros. Sandanie (1) est l'un des villages que l'on laisse au loin derrière soi dans la plaine. Le khan de Sakona est éloigné de cinq heures de marche de Thuria. Partant du khan de Sâkona, et s'élevant vers l'Arcadie, on remonte le long de ses pentes septentrionales, un torrent desséché peut-être l'Amphitus, qui s'encaisse de plus en plus et va grossir le Mavrozoùmena (Balyra) au pont triangulaire. Ici les Nérions cessent, mais quelques gatiliers persistent; le paliure épineux avec son port étrange, son feuillage comme vernissé, et ses bouquet de fleurs d'un jaune brillant est l'arbuste le plus commun, et quand on trouve des bois, il ne sont plus composés que d'Yeuses. A une heure de marche on arrive au khan de Makripotàmi ; ou Makrìplagi ; aux alentours d'une belle source croissent des arbres séculaires. Un assez grand village, Souli, où l'on dit que sont des grottes taillées et des ruines, se voit de l'autre côté du vallon dans les montagnes.

Sparte, sur une colline élevée, où les sources sont abondantes, place d'arme commode pour les Lacédémoniens dans leurs projets de conquête; enfin peu éloignée de la route d'Ithôme à Delphes. Ces diverses circonstances conviennent à la montagne dite Kokyla, extrémité d'un contre-fort de l'Hellenitsa, auquel elle ne tient que par un sentier bordé de précipices. Les ruines antiques y sont rares, elles auront sans doute servi à la construction d'un grand nombre d'eglises (trois cent soixante cinq, au dire des grecs) qui couvrent le penchant de la montagne. On y a trouvé un basrelief représentant les Muses. La tradition locale fait de ce lieu le théâtre d'un massacre tel, que le sang coulait jusque dans la plaine de Sakona. Il serait possible que cette tradition, au lieu de remonter à la prise d'Amphia, fut relative à la victroire remportée par Ville-Hardouin à la longue-côte ou à Makriplàgi, et que ce lieu saint fut le Thanàtro-mesi de la Chronique. Deux cours d'eau convergent au pied de la montagne où nous placons Amphia et forment, suivant nous, l'Amphitus qui débouche dans la plaine au Sud de Loutrò et du khan de Sakona.

(1) Le nom de Sandanie rappelle, presque sans altération, celui de la ville perdue

À peu de distance du Khan, dans le bois où les arbousiers ont disparu, le torrent se fourche, on laisse en ce lieu la route de Léondari, et prenant sur la gauche on gravit à travers des pentes schisteuses durant huit à dix minutes: le site est charmant, bientôt on passe par un étroit sentier creusé entre des murs naturels de roches calcaires le plus singuliérement disposées qu'on puisse imaginer. L'origine du ravin creusé en cirque, formé de nombreuses assises superposées et couronnées d'un joli bois touffu, est à gauche sous vos pieds, quand sortant d'entre les pierres si bizarrement entassées on se trouve tout à coup dans une agréable plaine herbeuse entourée de collines, s'abaissant vers de légers vallons ombragés et arrosés par de petites fontaines qui vont se perdre dans un des affluens de l'Alphée, appelé Khorémi, où il faut descendre, laissant à gauche la montagne d'Isàri et à droite une source admirable: la végétation est fraîche: des prairies naturelles, entrecoupées de bouquets d'arbres, et la chausse-trape avec le panicaut des champs croissant le long des routes, vous rappellent les régions à pâturages de l'Europe occidentale; on comprend alors pourquoi les Arcadiens ont dû être de tout temps pasteurs; tandis que les Messéniens furent agriculteurs et les Spartiates des guerriers continuellement incommodes à leurs voisins. On passe l'Alphée, maintenant appelé Rouphià, pe[illegible] après avoir laissé le village de Dedebey sur la droite, ensuit[e] dans un bassin qui fut aussi le fond d'un ancien lac, comm[e] le plaine de Sténikleros, et qui s'est vidé quand ses barriè[res] septentrionales se sont brisées sous Karytæne; c'est d'ici qu'o[n] commence à distinguer le rocher en pain de sucre que su[r]monte le vieux château de Karytæne vers lequel on se dir[ige] par la rive orientale du fleuve. Partout, des troupeaux a[vec] leurs bergers munis de la mangoura et vétus de tuniques t[el]les qu'elles sont exactement représentées dans les bas-reliefs a[n]tiques où des pâtres d'Arcadie furent sculptés, traversent l'e[...]

d'Andania et semble indiquer qu'on pourait bien y trouver des ruines qu'on [...] encore recherchées qu'en des lieux où rien n'indique qu'elle peuvent être.

bouchure de l'Hélisson des anciens ; le grand village de Vromòsella reste à gauche, et l'on arrivé au pied des hauteurs de Karytæna.

Itinéraire de Karytæna à Hagios Ioannis (Heræe).

1. h. 5 m. On passe le pont Atsikolo (Gortynus) 35 m. Jonction du Gortynus et de l'Alphée, à l'endroit anciennement appelé Rhaetées, dont on apperçoit les ruines sur une éminence entre les deux rivières; la route est tracée sur la rive droite de l'Alphée.

17 m. après, on arrive en face de la jonction du Tramagane, rivière, ayant l'Alphée à gauche. 13 m. on passe un courant venant de Ràphti, village sur une haute montagne à droite, 55 m. on voit à l'autre côté de l'Alphée à gauche le village de Lavda; sur la hauteur est un Paleò-kastron au pied duquel s'étendent les ruines d'une ville probablement Thisoa (Θείσοα) ville de Cynurie, située sur le revers septentrional du mont Lycée; la nymphe Thisoa lui avait donnée son nom, ce qui la distingue de Thisa située à la source du Gortynus, en bas des ruines jaillit une source qui serait la fontaine Thisoa, 50 m. petit village de Sarakinò, 10 m. on passe un ruisseau, 75 m. le village de Trypies, les sources du Buphagus (Βουφάγος) situées à 40 stades plus haut que Mélæna, doivent être le Képhalovrysi de Trypies, près duquel passe encore la route actuelle. La rivière sort d'une caverne près de laquelle sont des ruines ; c'est là sans doute le lieu dit Buphagium (Βουφάγιον) si on voulait attribuer ce nom à un chateau fort, on pourrait le voir dans le Palæò-kastron de Zoula-Zarakini, qui avec celui de Làvda fermait la gorge de l'Alphée, aux limites naturelles entre les Heræes et les Mégalopolitains ; l'Alphée coule ici dans un lieu étroit, profond et rocailleux, 30 m. petit village de Stroùza à droite, on quitte les champs cultivés de Trypies, au dessous, à gauche, sont plusieurs trupæ ou cavernes dans le roc, qui ont donné le nom à l'endroit; on descend dans une plaine, 14 m. on passe un courant venant de Tristena et Tourko-Raphti, 26 m. Kòkora village à droite, 30 m. une ruine et une église dédiée à la vierge, les ruines sont celles d'un bain romain, avec un dôme en briques, couvert d'une maniere agréable par des lauriers et d'autres arbustes, auprés est une belle source, qui était, dit-on, chaude autre fois, 5 m. vestiges d'antiquités, 10 m. le village Kakoùraika , une chapelle avec des colonnes de pierres, elles sont d'ordre dorique avec seize cannelures et ont quinze pouces de diamétre. Le lieu se nomme Kakoùraika à cause d'un puissant Képhalo-vrysi qui inonde la plaine et les ruines pendant l'hiver et qui tarit en été Les ruines sont peut-être ceux de Melænes (αἱ Μελαιναί). (Pag. 232) Cette ville était située sur la route d'Heræa à Mégalopolis; à une heure de Kakoùraika sur la droite de la route en se rendant à Héræa près de la rivière Hellénika, sont les ruines d'une ville. L'Acropole en assises horizontales irrégulières occupe le sommet d'un plateau. L'antiquité ne nomme aucune ville dans cette position et il est à présumer qui ce doit être Mélænes dont Pausanias n'aurait vu que les bains et les édifices construits sur la route militaire, 18 m. on passe une rivière venant d'Hellinika ; Palaeò-kastron situé près du village de Papades, 20 m. une source considérable à droite, 20 m. village d'Auaziri, 14 m une rivière se jette dans l'Alphée, 30 m. le village de Hagios Ioannis, l'emplacement de Heraea. (Pag. 230).

Total de la route 8 heures 57 minutes.

Itinéraire d'Hagios Ioannis à Galatas (Teuthis).

En descendant d'Hagios Ioannis à l'Alphée, le village de Pyri ou Peri, à droite, et les bords de la rivière présentent de fort beaux sites; les montagnes vers le nord deviennent de petites éminences, 28 m les rives du Ladon, à sa jonction avec l'Alphée, 25 m. Après avoir tourné à droite vers le Nord, on s'avance sur la rive gauche du Ladon, Merkouni et Agiani a droite, 12 m. Belesi se voit à gauche, 12 m. montée par une chaussée, 6 m. vue du village de Tsarési 23 m. joli petit bois, 9 m. rivière, 10 m. village de Tsouka; le pays est enchanteur quittant Tsoûka, et passant un ruisseau, à 20m. on en passe un autre; on voit Rhenèsi, 6 m. un Kalyvia, 26 m. Pyrgomàchi, ruines d'une ville dont l'époque de l'existence est incertaine, 10 m. Bords de la rivière de Langadia à gauche; entrée de la gorge; jolies campagnes, 20 m rivière à droite s'unissant à la dernière; briques et vestiges, 13 Cabanes à gauche; au-dessous le chemin, de l'autre côté de la gorge des cavernes; à droite le Langadia, rivière, 10 m. moulin au dessous à gauche et chemin, descente longue et rapide, 35 Zulatika, village sur une hauteur; près de là sont de beaux rochers, avec une vue belle et étendue, 19 m. descente au travers d'un champ entouré de murailles, peut-être les restes d'une ancienne forteresse, 13 m. fontaine limpide, plateau au-dessus; quelques vestiges d'habitations, 22 m. on passe un ruisseau venant de droite, rivière à gauche, vue admirable, un précipice profond avec des rochers et des bois, 30 m. un moulin et un pont, rivière venant de gauche, village ruiné, Phouskàri sur une hauteur à gauche, 4 m. On passe près d'un moulin à eau, pont et rivière; la route en zig-zag est rapide, Rhekouni, sur une hauteur à droite, 41 m. on passe une rivière venant de Langàdia, ville placée à 3 heures 30 m. de Dimitzàna; 15 m. on quitte la rivière, probablement le Tuthoa; on passe un mur de défense, 35 m. village ruiné de Paleo-Ràchi, probablement Teuthis, à gauche de ce lieu est un Kastro ou forteresse : dans une église, une table de marbre blanc, et une colonne de 18 pouces de diamètre, 20 m. On descend, puis on monte à Galatas.

Total 7 heures 44minutes.

La position de Teuthis (ἡ Τεύθης κώμη) réduite à l'état de bourg au temps de Pausanias n'est indiquée que par son voisinage de Thisoa. Il existe des ruines sur un petit plateau entre les villages de Galatas et de Khoutouza, qui pourraient avoir appartenu à cette ville antique; mais il y a en outre des ruines du moyen âge beaucoup plus étendues Cette position de Teuthis est confirmée par la situation des ruines à la source d'une rivière dans laquelle on ne peut manquer de reconnaître la Tuthoa (Τευθέα ποταμὸς) de Pausanias, qui se jette dans le Ladon, au Nord de son confluent avec l'Alphée, embrassant une plaine qui à conservé dans le nom de Liodòria, la signification antique du nom Pedion, la plaine. Ce lieu est bien indiqué dans la chronique de Morée sous le nom de Lidòria à une journée de marche de Karytaena, en descendant l'Alphée. Les ruines du moyen âge que l'on voit à Teuthis peuvent être celles d'Akova, château du fief de Gauthier de Rousseau : toute cette région se nomme aujourd'hui Akovaa. A l'Orchoménie devait appartenir une ville dont les ruines ont été apperçues près du village de Glanitsa à la rive gauche du Ladon; ce pourrait être Callia, ville que Pausanias cite entre Teuthis et l'Hélisson : c'est un lieu à étudier.

il s'y rencontre cependant quelques chênes et un peu de culture aux environs du village Isàri, situé sur le versant du côté de Mégalopolis. La vue s'étend de ce village sur tout le pays compris entre l'Elide et la Messénie.

En redescendant à l'Est vers Lycosure, le pays qu'on traverse est coupé par quelques ruisseaux qui coulent dans des vallées boisées, et c'est au milieu d'une riche campagne que se trouvent, sur une colline, les ruines de Lycosure.

Itinéraire de Kacolètri (Ira) à St. Georges (Lycosure).

De Kacolètri à 27 m. après des ruines modernes, une chapelle où sont quelques traces antiqùes, à 76 m. sommet du mont Tètrage, à 38 m. une source, à 71 m. le village d'Isari, à 23 m. un ruisseau, à 19 m. une chapelle dans une plaine entourée de côteaux boisés, à 38 m. un ruisseau à 17 m. Saint Georges (Lycosure).

Total de la route 5 h .9 m.

LYCOSURE (Η ΛΥΚΟΣΟΥΡΑ).

Lycosure est, suivant Pausanias, la plus ancienne ville connue, et celle, d'après laquelle les hommes ont appris l'art de construire des villes. Elle fut bâtie sur le mont Lycée par Lycaon, fils de Pelasge. L'Acropole est située sur une montagne dont le côté Ouest est formé par des rochers à-pic inaccessibles. L'enceinte dont on retrouve une partie est d'une construction qui a de l'analogie avec celle de Samicum, mais elle est beauconp plus ruinée, elle ressemble aussi à quelques parties des murs de Tyrinthe, quoique les pièrres soient d' une moins grande dimension. Au milieu de l'enceinte, est une chapelle dans laquelle sont plusieurs fragmens de colonnes et un pied d'autel antique. En redescendant par le côté Sud de l'Acropole, où devait être la porte, on rencontre les ruines d'un petit temple, dont les détails offrent quelques particularités. Dans la plaine entre la rivière et la montagne est une autre ruine de chapelle, où se trouvent aussi des fragmens antiques. A l'Est de l'Acropole et à une certaine distance de ses murs, sur un mamelon

on monte à Velimakhi, grand village. Après le village une montée raide et en zigzag, parmi des sapins, 35 m. Sommet de la montagne, descente rapide conduisant à la vallée d'Erymanthe, on voit Mostinitsa sur une espèce de cratère élevé. Dans le village est le Pyrgos d'Olenos, peut-être Pholoé ou Erimanthe, 10 m. halte: belle vue sur le vallon, au confluent de la rivière de Porésto dans celle de Livàrtzi, près de la position de Psophis, 25 m. On passe un pont qui conduit aux ruines de Psophis, un Khan Le Khan est entre deux rivières, dont l'une coule dans une vallée à droite, et dont l'autre, que l'on passe en entrant à Psophis, coule dans une seconde vallée vers Sopoto ; la description de Psophis par Polybe est fort exacte, le pays est très-froid l'hiver. Cet endroit est appelée Tripotàmia à cause de ses trois rivières.

L'Acropole de Psophis (ἡ Ψωφίς) de construction cyclopéene, s'élève au Nord des ruines et peut être regardée comme la Phégia (Φηγία) homérique. D'après Pausanias, Psophis était fille d'Eryx roi de Sicanie, qui voyant sa fille grosse et ne pouvant la souffrir dans sa maison, l'envoya chez son hôte et son ami Lycertas à Phégia, ville qui avant le règne de Phégeüs se nommait Erymanthe. Là, Psophis, grosse du fait d'Hercule, se délivra de deux enfants, Echéphron et Promachus, qui dans la suite donnèrent à la ville de Phégia le nom de Psophis leur mère. Des ruines en construction polygone, à 25 m. au dessous du Khan de Tripòtamos, signalent peut-être la position de Tropaea (τὰ Τρόπαια) qui se trouvait d'après Pausanias entre Psophis et Thelphuse.

Total de la route 3 heures 44 minutes.

ROUTE DE KARYTAENE A L'HIPPODROME DU MONT DIAFORTI (LYCÉE).

En descendant au Sud-Est de Karytæne, on traverse l'Alphée sur le seul pont qui se trouve dans cette partie très montagneuse du Péloponèse; il est de cinq arches, et sa construction en maçonnerie est du moyen âge; en quittant ce pont, on se dirige vers le Sud-Ouest, le long d'un ravin, pour monter au sommet du mont Diaforti; continuant toujours à gravir par un chemin souvent difficile, on laisse à gauche le village appelé Karyæs, qui se cache sous les noyers dont l'endroit tire son nom. (village des noix) Comme tous ceux du canton, il est bâti en blocs de schiste, et les toits y sont faits en plaques tégulaires de la même roche. C'est près de là que, d'un point très élevé on découvre d'un seul coup d'œil toutes les montagnes de la Laconie, et après avoir franchi des sommets de montagnes arides, on arrive à l'hippodrome du mont Diaforti : (Lycée) (τὸ Λύκαιον ὄρος) le lieu où s'observent les ruines

elle diffère totalement de beaucoup de villes antiques du second ordre, qui, le plus ordinairement, sont placées sur des rochers à pic, ou sur des versants de montagnes d'un accès toujours difficile. Mégalopolis est au contraire au milieu d'une plaine vaste et fertile, protégée par un horizon de montagnes, sur le penchant desquelles, se trouvent de nombreuses forêts de chênes. Son emplacement est partagé par l'Helisson, petit fleuve qui coule de l'Est à l'Ouest, et va se jetter à quelques milles de là dans l'Alphée.

Les Spartiates la contemplèrent long temps d'un œil d'envie et de haine, sans oser l'attaquer à cause de son alliance avec les Thébains; mais sitôt que ceux-ci furent occupés tout entiers par la guerre sacrée, ils entrèrent dans l'Arcadie, et assiegèrent sa capitale, mais sans succès. Ce ne fut que bien plus tard que Cléomène s'étant emparé de Mégalopolis par surprise, la fit piller et incendier par ses troupes. Elle fut réédifiée peu de temps après, lorsque les Mégalopolitains qui s'étaient réfugiés en Messénie, y rentrèrent sous le commandement de Philopœmen.

Mégalopolis était célèbre surtout par le rôle important qu'elle joua lors des guerres de la confédération Achéenne, dans laquelle elle entra 232 av. J. C. Deux Tyrans y avaient regné. Aristomène vers l'an 336 av. J. C. et Lysiade 70 ans après: le premier qui était fils d'Artylas, et natif de Phigalée parvint néanmoins à se faire donner le nom de juste, à force de vertus.

«A l'endroit où les bords de la rivière s'élèvent le plus, (ex»pressions de Pausanias Livre VIII) était la place publique en»tourée d'une enceinte de pierres, un temple de Jupiter Ly»céen, au devant une statue d'Apollon, en bronze, haute de »douze pieds venant du temple de Bassæ; à droite de cette »statue, une plus petite de la Mère des dieux; le portique nom»mé Philippeum; un autre moins grand renfermant les ar»chives des Mégalopolitains; celui nommé Myropolis; le »cipe de Polybe; l'édifice où s'assemblait le conseil; et l'A-

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

A. La fontaine Hagno.

B. Ruines d'un temple, peut être celui de Pan, on y retrouve des fragments de fûts de colonnes doriques cannelées de 0,65 *de diamètre.*

C. Mur de soutènement de construction polygonale.

D. Angle de la base d'un monument antique.

E. Constructions antiques.

F. Mur de soutènement.

G. Espace régulier où pouvoit être le stade.

H. Ruines antiques dans lesquelles on remarque des constructions par assises réglées.

ROUTE DE L'HIPPODROME DU MONT DIAFORTI AU TEMPLE D'APOLLON EPICURIUS.

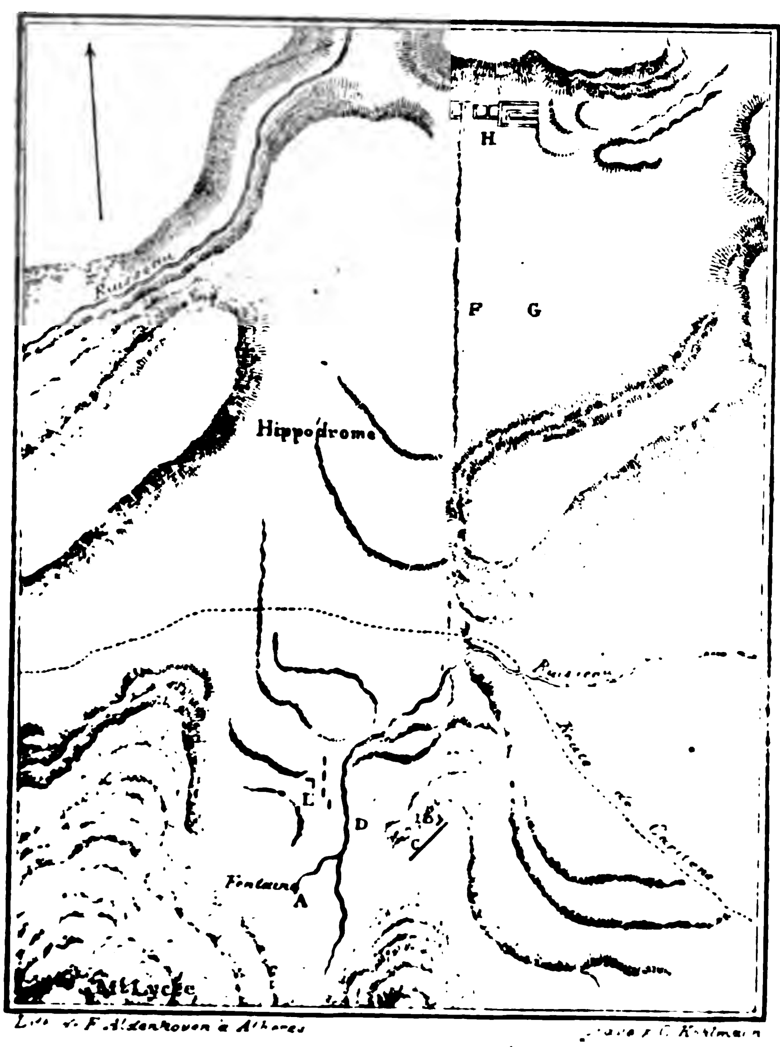
En continuant à monter, la route qui conduit de l'hippodrome au temple d'Apollon Epicurius se dirige vers l'Ouest et passe sur les sommets du mont Diaforti, où se trouvent les ruines d'un château fort, après lequel on traverse une forêt de chênes. Placé sur ce point élévé, vous voyez à droite, à une heure de marche environ, sur le sommet d'une montagne que vous dominez, un plateau régulier, qui parait être l'emplacement d'une ville : ce lieu s'appele sainte Helène. En descendant de là dans une vallée à gauche, vous passez au village de Sklirou après lequel une montée conduit au temple d'Apollon.

Itinéraire de l'Hippodrome au temple d'Apollon Epicurius.

A 5 m. plusieurs pierres d'un temple antique, à 35 m. sommet du mont Diaforti, ruines d'un château fort, à 38 m. fontaine dans une forêt, à 25 m. à droite, le plateau appelé Sainte Helène, à 50 m. le village de Sklirou, à 40 m. montée raboteuse à 18 m. temple d'Apollon.

Total de la route 3 heures 31 minutes

HIPPODROME DU MONT DIAFORTI (*LYCÉE*)



100 Mètres
50 Toises

la surface même du sol, qu'aucun lieu n'offrirait aux recherches de l'Architecte plus de chances de découvertes. Un vaste théâtre dont la scène est carrée, a seul résisté aux ravages des temps.

Oresthasium (Ὀρέστιον) doit assurément avoir été située dans la belle plaine entre Sinano et Rousvàn-aga. Le bourg Athenæum (τὸ Ἀθήναιον χωρίον) où il y avait un temple de Minerve et qui était à 20 stades à l'Ouest d'Asea, était probablement situé au dessous du village d'Alika où se trouvent quelques ruines de murs en plaine.

PLAN DES RUINES DE MEGALOPOLIS.

Rive Gauche de l'Hélisson.

A. et B. deux chapelles grecques modernes, faites avec des fragments de monuments antiques, tels que murs de Cella et autres. Ces murs s'élèvent seulement à 1 m. 30 cent. au dessus du sol et ne sont pas couverts; ils forment plutôt des enceintes religieuses que des chapelles achevées. Un fragment de chapiteau jonique et une inscription ornée de moulures, ont été trouvés dans la chapelle B.

C. Emplacement de temple, amas de colonnes renversées et murs de Cella; les cannelures sont presque effacées.

D. Murs s'étendant jusqu'au devant du théâtre, ils sortent à peine de terre; dans les parties où le terrain est plus bas, on s'apperçoit que leurs assises sont d'une forme polygonale. Est-ce le Tercilium que Pausanias indique à peu de distance du théâtre?

E. Un théâtre, il est creusé dans le flanc d'une colline; on a rapporté des terres pour compléter sa hauteur et le mettre en rapport avec la grandeur de son rayon. Il est de nos jours entièrement dépouillé de ses gradins et de tout ce qui le décorait; il ne reste plus maintenant que des parties de murs destinés jadis à soutenir les terres, et à recevoir les différentes rangées de gradins, ainsi que les escaliers qui servaient à y monter. D'après les arrachements de murs qu'on retrouve sur ceux de soutènement, il est certain qu'il

être les restes d'habitations du moyen-âge un canal souterrain, y conduisait les eaux de la montagne. C'était une des sept villes que, dans Homère, Agamemnon promettait à Achille. C'est dans Ira que se réfugièrent les Messéniens, et elle ne fut prise qu'après onze ans de siège par les Lacédémoniens qui en devinrent les maîtres l'an 671 av. J. C. La conquête de cette place importante décida la fin de la seconde guerre de Messénie et la supériorité des Lacédémoniens. Il est curieux de comparer à l'architecture militaire de Messène, celle de la forteresse d'Ira, construite trois siècles plutôt et celle des villes Minyennes de la Triphylie, fondées suivant Herodote huit siècles avant la même époque.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

A. Acropole, où se trouvent plusieurs traces d'édifices antiques.

B. Ruines d'une forteresse moderne.

C. Plateau entouré de murs antiques, dont la construction est semblable à celle des murs de Messène et de Phigalée[1]; on y remarque les restes d'une tour ronde et d'une autre tour carrée.

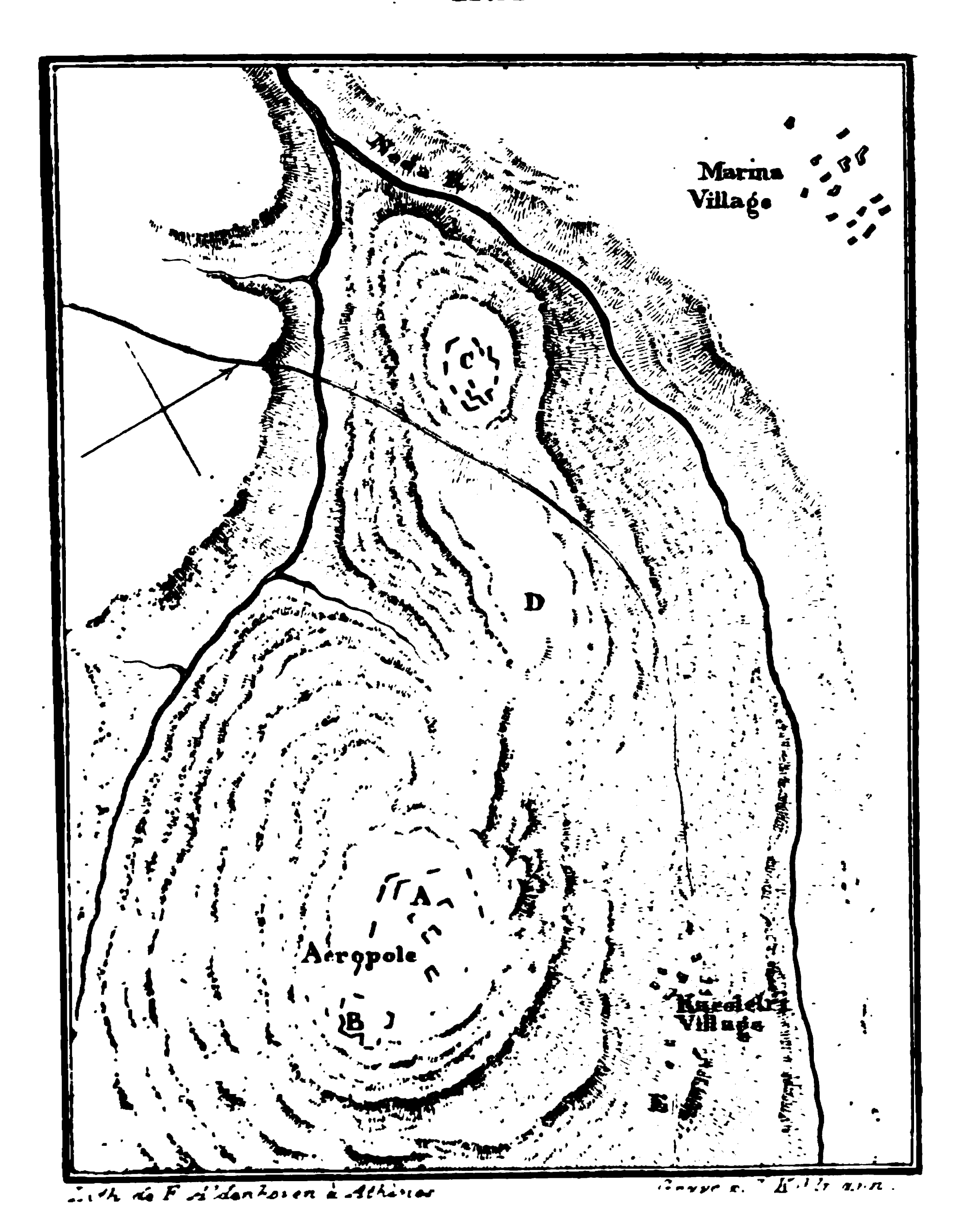
D. Emplacement où pouvoit être la ville. A l'Est de l'Acropole, quantité de débris de constructions du moyen âge, qui auront été des habitations. La ville s'étendait de ce côté jusqu'à une petite chapelle où sont les fragments d'un monument antique.

E. Kacolètri, village où il y a une fontaine.

ROUTE DE KACOLETRI (IRA) A S[t] GEORGES (LYCOSURE).

La route de Lycosure est à l'Est de Kacolètri; après avoir traversé les débris de constructions modernes que nous venons d'indiquer sur l'emplacement supposé de la ville antique, on gravit avec grande difficulté pour arriver au sommet du Tétrage; delà se voyent à l'Ouest, toute la vallée de la Néda jusqu'à la mer Ionienne; au Sud, les montagnes de Messénie, le mont Taygète jusqu'au cap Ténare, et au Nord-Est, toute la partie supérieure de l'Arcadie. Le sommet du mont Tétrage est aride;

IRA.



200 Mètres

il s'y rencontre cependant quelques chênes et un peu de culture aux environs du village Isàri, situé sur le versant du côté de Mégalopolis. La vue s'étend de ce village sur tout le pays compris entre l'Elide et la Messénie.

En redescendant à l'Est vers Lycosure, le pays qu'on traverse est coupé par quelques ruisseaux qui coulent dans des vallées boisées, et c'est au milieu d'une riche campagne que se trouvent, sur une colline, les ruines de Lycosure.

Itinéraire de Kacolètri (Ira) à St. Georges (Lycosure).

De Kacolètri à 27 m. après des ruines modernes, une chapelle où sont quelques traces antiques, à 76 m. sommet du mont Tétrage, à 38 m. une source, à 71 m. le village d'Isari, à 23 m. un ruisseau, à 19 m. une chapelle dans une plaine entourée de côteaux boisés, à 38 m. un ruisseau à 17 m. Saint Georges (Lycosure).

Total de la route 5 h .9 m.

LYCOSURE (Η ΛΥΚΟΣΟΥΡΑ).

Lycosure est, suivant Pausanias, la plus ancienne ville connue, et celle, d'après laquelle les hommes ont appris l'art de construire des villes. Elle fut bâtie sur le mont Lycée par Lycaon, fils de Pelasge. L'Acropole est située sur une montagne dont le côté Ouest est formé par des rochers à-pic inaccessibles. L'enceinte dont on retrouve une partie est d'une construction qui a de l'analogie avec celle de Samicum, mais elle est beauconp plus ruinée, elle ressemble aussi à quelques parties des murs de Tyrinthe, quoique les pièrres soient d' une moins grande dimension. Au milieu de l'enceinte, est une chapelle dans laquelle sont plusieurs fragmens de colonnes et un pied d'autel antique. En redescendant par le côté Sud de l'Acropole, où devait être la porte, on rencontre les ruines d'un petit temple, dont les détails offrent quelques particularités. Dans la plaine entre la rivière et la montagne est une autre ruine de chapelle, où se trouvent aussi des fragmens antiques. A l'Est de l'Acropole et à une certaine distance de ses murs, sur un mamelon

herissé de rochers, est une troisième chapelle, dans laquelle on voit encore des débris antiques, sans doute les restes d'un temple qui à dû exister dans ce lieu, remarquable par sa position, et que l'on croit avoir été consacré à Apollon. La chapelle est dédiée à St. Georges ; c'est le nom moderne de Lycosure. Un peu au Nord-Est de cette chapelle, on voit une belle source dont les eaux sont reçues dans un bassin formé par de beaux blocs de marbre blanc. Au nord de ce mamelon, sont les restes de murailles qui enveloppent un plateau où pouvoit être une partie de la ville, qui devoit s'étendre dans la plaine environnant l'Acropole et le mamelon où est la chapelle. Au Nord, coule la rivière Stalla probablement l'ancien Plataniston (ὁ Πλατανιστὼν). Le plateau au Levant et au Nord est couvert de ruines parmi lesquelles on doit chercher le Mégarion, le temple de Despœna et celui de Diane Hégémoné. Pausanias partage ainsi les 20 stades qui séparaient le temple de Despœna du passage de l'Alphée : à 4 stades on trouvait Acacesium (Ἀκακήσιον) près d'une colline du même nom, à 7 stades plus loin, Daséa (ἡ Δασέα) ; à la même distance Macaria (Μακαρέαι) qui n'était qu'à deux stades de l'Alphée. La célébrité du temple de Despœna avait accumulé la population sur cette route, de sorte que ces villes se touchaient en quelque sorte, en suivant la même direction, on ne trouve rien qu'on puisse attribuer à ces antiques constructions; il faudrait une topographie exacte de cette partie si intéressante de l'Arcadie (1)

---

(1) Les auteurs anciens ne nous indiquent pas quelle pouvait être la position d'Acontium (τὸ Ακόντιον) et de Prosenses (οἱ Προσεῖς). Pausanias qui décrit la Parrhasie avec tant de détails n'en fait mention que dans le dénombrement des cités fondatrices de Mégalopolis.

Le chapitre 29 de Pausanias montre que la Trapézuntie (ἡ Τραπεζουντία) subdivision de la Parrhasie, ne pouvait être que le petit espace angulaire compris entre les deux contreforts du mont Lycée qui se dirigent, l'un vers Dragoumanou, l'autre vers Phloris. Il est probable que Trapezus se trouvait près de ce dernier village et vis-à-vis de Karytaena. Bathos (τὸ Βάθος) lieu qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de

elle diffère totalement de beaucoup de villes antiques du second ordre, qui, le plus ordinairement, sont placées sar des rochers à pic, ou sur des versants de montagnes d'un accès toujours difficile. Mégalopolis est au contraire au milieu d'une plaine vaste et fertile, protégée par un horizon de montagnes, sur le penchant desquelles, se trouvent de nombreuses forêts de chênes. Son emplacement est partagé par l'Helisson, petit fleuve qui coule de l'Est à l'Ouest, et va se jetter à quelques milles de là dans l'Alphée.

Les Spartiates la contemplèrent long temps d'un œil d'envie et de haine, sans oser l'attaquer à cause de son alliance avec les Thébains; mais sitôt que ceux-ci furent occupés tout entiers par la guerre sacrée, ils entrèrent dans l'Arcadie, et assiegèrent sa capitale, mais sans succès. Ce ne fut que bien plus tard que Cléomène s'étant emparé de Mégalopolis par surprise, la fit piller et incendier par ses troupes. Elle fut réédifiée peu de temps après, lorsque les Mégalopolitains qui s'étaient réfugiés en Messénie, y rentrèrent sous le commandement de Philopœmen.

Mégalopolis était célèbre surtout par le rôle important qu'elle joua lors des guerres de la confédération Achéenne, dans laquelle elle entra 232 av. J. C. Deux Tyrans y avaient regné. Aristomène vers l'an 336 av. J. C. et Lysiade 70 ans après : le premier qui était fils d'Artylas, et natif de Phigalée parvint néanmoins à se faire donner le nom de juste, à force de vertus.

«A l'endroit où les bords de la rivière s'élèvent le plus, (expressions de Pausanias Livre VIII) était la place publique entourée d'une enceinte de pierres, un temple de Jupiter Lycéen, au devant une statue d'Apollon, en bronze, haute de douze pieds venant du temple de Bassæ; à droite de cette statue, une plus petite de la Mère des dieux; le portique nommé Philippeum; un autre moins grand renfermant les archives des Mégalopolitains; celui nommé Myropolis; le cipe de Polybe; l'édifice où s'assemblait le conseil; et l'A-

(ὁ Ἑλισσὼν) à peu de distance de son embouchure dans l'Alphée fut fondé par Epaminondas qui voulant réunir en un centre commun les forces trop dispersées de la ligue Arcadienne contre Lacédémone persuada à presque toutes les villes et bourgades de l'Arcadie, d'envoyer la plus grande partie de leurs citoyens, dans une ville nouvelle; delà, le nom de Mégalopolis (grande ville μεγάλη πόλις), à cause de la population et de la grandeur de cette cité. (1) Elle était située de la manière la plus heureuse sous le rapport des avantages agricoles dont elle devait jouir : en cela,

---

Kephalovrysi situé au bourg d'Alonistena, dont le nom n'est pas sans quelque rapport avec Helisson. Plus loin elle contourne la base de la montagne de Piana où il existe un Palaeòkastro, et elle entre dans la plaine de Dàvia où l'on doit chercher les ruines de Dipoea (ἡ Δίπαια). Lycos se trouvait ensuite et on peut la placer aux ruines d'un Paleòkastron situé à l'occident de la plaine. Pausanias en se rendant à cette plaine paraît avoir abandonné la vallée de l'Hélisson au confluent de l'Elaphus, en sorte que c'est sur le plateau de Rhakhamytaes que l'on doit chercher les ruines de Peraethes (Ἐρείπια Περαιθέων) à 58 stades de Mégalopolis.

(1) D'après Pausanias, les villes suivantes se laissèrent persuader soit par amour pour la nouveauté, soit par haine pour les Lacédémoniens, d'envoyer la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis. Dans la province de Ménale: Aléa, Pallantium, Eutée, Sumatie, Asée, Apérethe, Helisson, Oresthasium, Dipée et Alycée, Dans le pays des Eutrésiens, Tricolons, Zoetée, Charisie, Ptolederme, Cnausion et Parorée. Chez les Epytiens, Scirtonium, Malée, Cromès, Belemine et Leuctron. En Parrhasie, Lycosure, Thocnée, Trapezunte, Prosée, Acacésium, Acontion, Macarie et Dasée. Parmi les Cynuréens d'Arcadie: Gortys, Thise sur le Licée, Lycos et Aliphère suivireut l'exemple des autres. Enfin du pays des Orchoméniens les villes de Thisoa, de Méthydrium et de Teuthis, auxquelles se joignirent Tripolis, Callia, Dipoene et Nonacris. La plupart de ces peuples se soumettant à une résolution prise du consentement unanime de toute la nation se transportèrent volontiers à Mégalopolis: il n'y eut que les Lycoates, les habitans de Tricolons de Lycosure et de Trapezunte qui résistèrent, ne pouvant se résoudre à abandonner les villes où ils avaient pris naissance. Les trois premiers furent obligés de céder, les Trapezuntiens furent les seuls qu'on ne pût persuader, ils aimèrent mieux quitter entiérement le Péloponèse que d'aller demeurer à Mégalopolis. Ceux qui purent échapper à la fureur des Arcadiens s'embarquèrent et allèrent trouver leurs compatriotes qui avaient bati une autre Trapezunte sur le Pont-Euxin et qui les reçureut comme leurs frères. Quant à ceux de Lycosure qui d'abord avaient refusé d'obéir, ils furent épargnés par respect pour le temple de Cérès et de Proserpine où ils s'étaient réfugiés. De toutes les autres villes, les unes étaient désertes, au temps de Pausanias, les autres n'étaient plus que des villages relèvant des Mégalopolitains. Cette transmigration des Arcadiens dans la ville de Mégalopolis arriva la même année que la défaite des Lacédemoniens à Leuctres, et peu de mois après: Phrasiclidès était alors archonte à Athènes dans la cent deuxième olympiade, en laquelle Damon de Thurium, remporta le prix du Stade.

elle diffère totalement de beaucoup de villes antiques du second ordre, qui, le plus ordinairement, sont placées sur des rochers à pic, ou sur des versants de montagnes d'un accès toujours difficile. Mégalopolis est au contraire au milieu d'une plaine vaste et fertile, protégée par un horizon de montagnes, sur le penchant desquelles, se trouvent de nombreuses forêts de chênes. Son emplacement est partagé par l'Helisson, petit fleuve qui coule de l'Est à l'Ouest, et va se jetter à quelques milles de là dans l'Alphée.

Les Spartiates la contemplèrent long temps d'un œil d'envie et de haine, sans oser l'attaquer à cause de son alliance avec les Thébains ; mais sitôt que ceux-ci furent occupés tout entiers par la guerre sacrée, ils entrèrent dans l'Arcadie, et assiegèrent sa capitale, mais sans succès. Ce ne fut que bien plus tard que Cléomène s'étant emparé de Mégalopolis par surprise, la fit piller et incendier par ses troupes. Elle fut réédifiée peu de temps après, lorsque les Mégalopolitains qui s'étaient réfugiés en Messénie, y rentrèrent sous le commandement de Philopœmen.

Mégalopolis était célèbre surtout par le rôle important qu'elle joua lors des guerres de la confédération Achéenne, dans laquelle elle entra 232 av. J. C. Deux Tyrans y avaient regné. Aristomène vers l'an 336 av. J. C. et Lysiade 70 ans après : le premier qui était fils d'Artylas, et natif de Phigalée parvint néanmoins à se faire donner le nom de juste, à force de vertus.

«A l'endroit où les bords de la rivière s'élèvent le plus, (ex»pressions de Pausanias Livre VIII) était la place publique en»tourée d'une enceinte de pierres, un temple de Jupiter Ly»céen, au devant une statue d'Apollon, en bronze, haute de »douze pieds venant du temple de Bassæ; à droite de cette »statue, une plus petite de la Mère des dieux ; le portique nom»mé Philippeum ; un autre moins grand renfermant les ar»chives des Mégalopolitains ; celui nommé Myropolis ; le »cipe de Polybe ; l'édifice où s'assemblait le conseil ; et l'A-

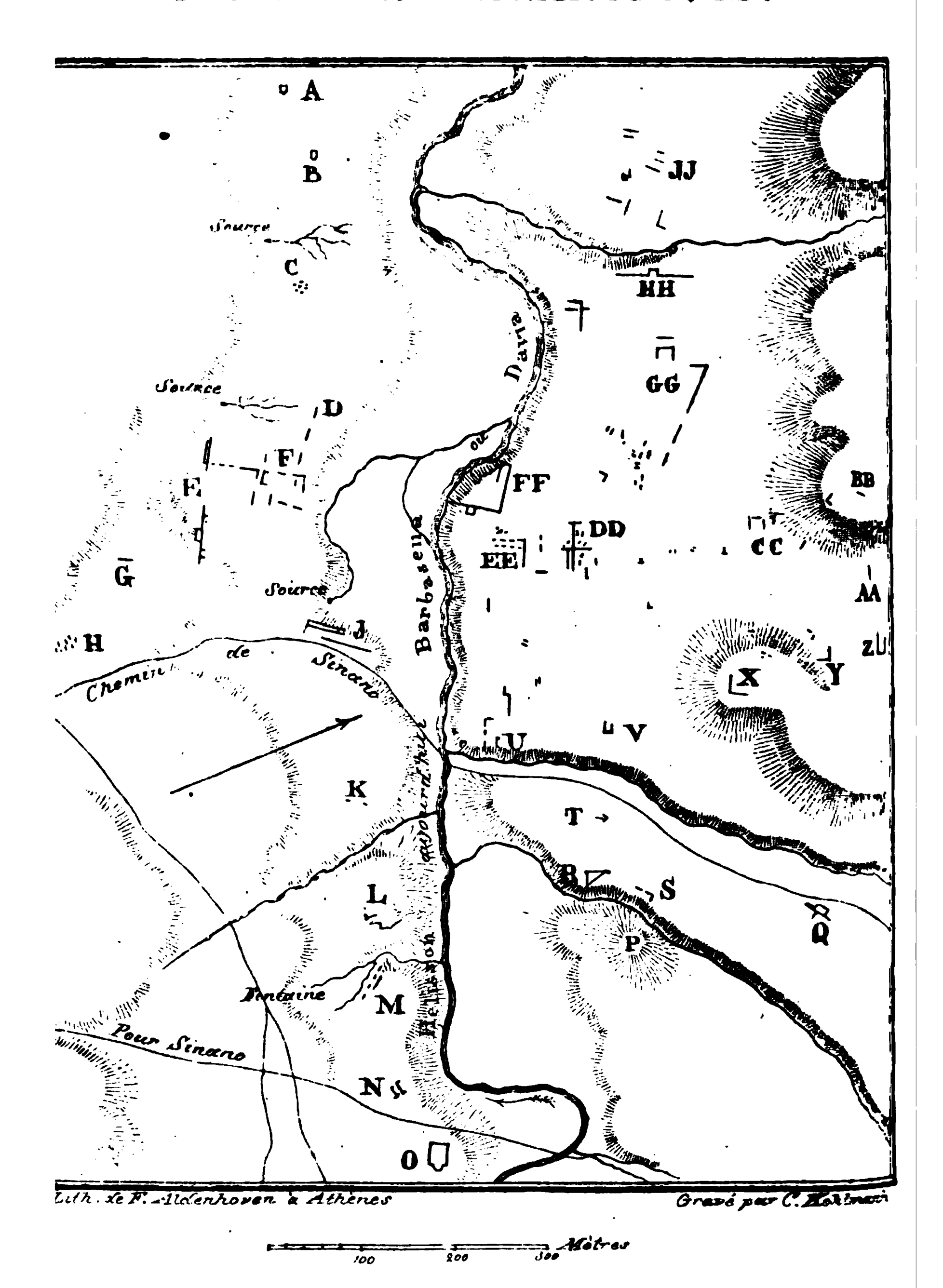
»ristandrium : ces portiques entourent la place publique près »du dernier; du côté du soleil levant, se voit le temple de Jupi»ter Stator ; et à l'autre extrêmité, au couchant, une enceinte »consacrée aux grandes Déesses; elle renferme aussi le temple »de Jupiter Philius, celui de Vénus, et un grand nombre de »statues et d'Hermès ; derrière et plus loin, le grand temple où »l'on célèbrait les mystères des grandes Déesses, à droite de »ce temple, celui dedié à la fille de Cères.«

»Le gymnase tient à la place publique du côté du couchant. »Derrière le Philippéum sont deux collines peu élevées ; sur »l'une d'elles, est le temple de Minerve Polliade, et sur l'autre ce»lui de Junon Teleia; à sa base est une fontaine nommée Ba»thyllus, qui va grossir l'Helisson et au midi sur l'autre rive, »un grand théâtre ; à peu de distance le Tersilium, édifice ou »se rassemblaient les dix-mille représentants des Arcadiens; près »delà une maison bâtie pour Alexandre; puis un temple de»dié en commun aux Muses, à Apollon et à Mercure.»

»Un stade qui tient au théâtre, à son extrêmité, le temple »de Bacchus, et au devant celui érigé en commun à Hercule »et à Mercure. A l'autre extrémité de la ville, et au Levant, »sur une colline, un temple consacré à Diane Agrotera ; à »droite de ce temple une enceinte sacrée avec un temple à »Esculape ; au bas de la colline, un autel à Esculape enfant, »et non loin de ce temple une fontaine.»

De cette ville qui renfermait tant de beaux monuments, il n'y a plus aujourd'hui qu'une multitude de tronçons de colonnes épars, les uns en calcaire moréotique, les autres en marbres divers ; plusieurs de ces tronçons ont jusqu'à trois pieds de diamètre. L'enceinte avait 50 stades de circuit ou environ 9000 mètres, mais elle était tellement irrégulière que la surface de la ville n'était que la moitié de celle de Sparte qui avait à-peu-près le même périmètre. Cette enceinte a complètement disparu dans sa partie méridionale ; il y en a encore quelques traces dans la partie du N. O. Dans l'intérieur de la ville, il existe un si grand nombre de fondations et de débris à

RUINES DE MEGALOPOLIS.



la surface même du sol, qu'aucun lieu n'offrirait aux recherches de l'Architecte plus de chances de découvertes. Un vaste théâtre dont la scène est carrée, a seul résisté aux ravages des temps.

Oresthasium (Ὀρέστιον) doit assurément avoir été située dans la belle plaine entre Sinano et Rousvàn-aga. Le bourg Athenæum (τὸ Ἀθήναιον χωρίον) où il y avait un temple de Minerve et qui était à 20 stades à l'Ouest d'Asea, était probablement situé au dessous du village d'Alika où se trouvent quelques ruines de murs en plaine.

PLAN DES RUINES DE MEGALOPOLIS.

RIVE GAUCHE DE L'HÉLISSON.

A. et B. deux chapelles grecques modernes, faites avec des fragments de monuments antiques, tels que murs de Cella et autres. Ces murs s'élèvent seulement à 1 m. 30 cent. au dessus du sol et ne sont pas couverts; ils forment plutôt des enceintes religieuses que des chapelles achevées. Un fragment de chapiteau jonique et une inscription ornée de moulures, ont été trouvés dans la chapelle B.

C. Emplacement de temple, amas de colonnes renversées et murs de Cella; les cannelures sont presque effacées.

D. Murs s'étendant jusqu'au devant du théâtre, ils sortent à peine de terre; dans les parties où le terrain est plus bas, on s'apperçoit que leurs assises sont d'une forme polygonale. Est-ce le Tercilium que Pausanias indique à peu de distance du théâtre?

E. Un théâtre, il est creusé dans le flanc d'une colline; on a rapporté des terres pour compléter sa hauteur et le mettre en rapport avec la grandeur de son rayon. Il est de nos jours entièrement dépouillé de ses gradins et de tout ce qui le décorait; il ne reste plus maintenant que des parties de murs destinés jadis à soutenir les terres, et à recevoir les différentes rangées de gradins, ainsi que les escaliers qui servaient à y monter. D'après les arrachements de murs qu'on retrouve sur ceux de soutènement, il est certain qu'il

de ces pierres, la beauté de leur taille et de leur arrangement, ne peuvent laisser douter que ce ne soit un monument de l'antiquité. Sa position sur une colline, située au Nord de la ville, donnerait à penser que ce sont les restes du temple de Minerve Poliade, ou de celui de Junon Teleia.

CC. DD. EE. FF. GG. HH. Toutes ces constructions sont antiques et couvrent une très grande étendue de terrain. C'est évidemment là que se trouvait la place publique. Tous ces restes précieux ne peuvent appartenir qu'aux temples, aux portiques, aux archives, au gymnase, et enfin à tous ces beaux monuments au centre desquels elle se trouvait. Un chapiteau remarquable par son profil fut trouvé parmi les ruines DD. et parmi celles EE. et *PP. un profil formant encoignure, plusieurs pierres formant caniveaux, dont quelques unes sont encore en place, ainsi que des fût de colonnes, cannelées seulement dans la partie haute.*

La construction FF. est très importante, la partie où le mur forme des angles rentrants et saillants du côté de la rivière, est élevé d'environ 6 *m.* 25 *cent. au-dessus d'elle; l'appareil de ces murs est semblable à celui du théâtre.*

A la ruine GG est une base de colonne tenant au fût, lequel est cannelé, un autre fragment donne la manière dont se terminent les remplissages de ces cannelures, et enfin un triglyphe.

JJ. Toutes ces constructions sont hourdées en mortier, et ne doivent remonter qu'à l'époque du moyen âge, époque où cette ville paroît avoir été occupée, à en juger par les restes importants qu'on retrouve dans plusieurs de ses parties.

Il est évident que le marbre n'a pas été employé dans l'érection de ces monument, faits tous d'un calcaire très-beau et très-dur, sorti probablement des carrières du mont Lycée, qui est à l'Ouest de cette ville.

ROUTE DE SINANO A LÉONDARI.

Après avoir traversé un ruisseau, ou plutôt un fossé, qui selon quelques voyageurs, forme l'enceinte de Megalopolis, et

il s'y rencontre cependant quelques chênes et un peu de culture aux environs du village Isàri, situé sur le versant du côté de Mégalopolis. La vue s'étend de ce village sur tout le pays compris entre l'Elide et la Messénie.

En redescendant à l'Est vers Lycosure, le pays qu'on traverse est coupé par quelques ruisseaux qui coulent dans des vallées boisées, et c'est au milieu d'une riche campagne que se trouvent, sur une colline, les ruines de Lycosure.

Itinéraire de Kacolètri (Ira) à St. Georges (Lycosure).

De Kacolètri à 27 m. après des ruines modernes, une chapelle où sont quelques traces antiques, à 76 m. sommet du mont Tétrage, à 38 m. une source, à 71 m. le village d'Isari, à 23 m. un ruisseau, à 19 m. une chapelle dans une plaine entourée de côteaux boisés, à 38 m. un ruisseau à 17 m. Saint Georges (Lycosure).

Total de la route 5 h .9 m.

LYCOSURE (Η ΛΥΚΟΣΟΥΡΑ).

Lycosure est, suivant Pausanias, la plus ancienne ville connue, et celle, d'après laquelle les hommes ont appris l'art de construire des villes. Elle fut bâtie sur le mont Lycée par Lycaon, fils de Pelasge. L'Acropole est située sur une montagne dont le côté Ouest est formé par des rochers à-pic inaccessibles. L'enceinte dont on retrouve une partie est d'une construction qui a de l'analogie avec celle de Samicum, mais elle est beauconp plus ruinée, elle ressemble aussi à quelques parties des murs de Tyrinthe, quoique les pièrres soient d' une moins grande dimension. Au milieu de l'enceinte, est une chapelle dans laquelle sont plusieurs fragmens de colonnes et un pied d'autel antique. En redescendant par le côté Sud de l'Acropole, où devait être la porte, on rencontre les ruines d'un petit temple, dont les détails offrent quelques particularités. Dans la plaine entre la rivière et la montagne est une autre ruine de chapelle, où se trouvent aussi des fragmens antiques. A l'Est de l'Acropole et à une certaine distance de ses murs, sur un mamelon

il s'y rencontre cependant quelques chênes et un peu de culture aux environs du village Isàri, situé sur le versant du côté de Mégalopolis. La vue s'étend de ce village sur tout le pays compris entre l'Elide et la Messénie.

En redescendant à l'Est vers Lycosure, le pays qu'on traverse est coupé par quelques ruisseaux qui coulent dans des vallées boisées, et c'est au milieu d'une riche campagne que se trouvent, sur une colline, les ruines de Lycosure.

Itinéraire de Kacolètri (Ira) à St. Georges (Lycosure).

De Kacolètri à 27 m. après des ruines modernes, une chapelle où sont quelques traces antiques, à 76 m. sommet du mont Tétrage, à 38 m. une source, à 71 m. le village d'Isari, à 23 m. un ruisseau, à 19 m. une chapelle dans une plaine entourée de côteaux boisés, à 38 m. un ruisseau à 17 m. Saint Georges (Lycosure).

Total de la route 5 h .9 m.

LYCOSURE (Η ΛΥΚΟΣΟΥΡΑ).

Lycosure est, suivant Pausanias, la plus ancienne ville connue, et celle, d'après laquelle les hommes ont appris l'art de construire des villes. Elle fut bâtie sur le mont Lycée par Lycaon, fils de Pelasge. L'Acropole est située sur une montagne dont le côté Ouest est formé par des rochers à-pic inaccessibles. L'enceinte dont on retrouve une partie est d'une construction qui a de l'analogie avec celle de Samicum, mais elle est beauconp plus ruinée, elle ressemble aussi à quelques parties des murs de Tyrinthe, quoique les pièrres soient d' une moins grande dimension. Au milieu de l'enceinte, est une chapelle dans laquelle sont plusieurs fragmens de colonnes et un pied d'autel antique. En redescendant par le côté Sud de l'Acropole, où devait être la porte, on rencontre les ruines d'un petit temple, dont les détails offrent quelques particularités. Dans la plaine entre la rivière et la montagne est une autre ruine de chapelle, où se trouvent aussi des fragmens antiques. A l'Est de l'Acropole et à une certaine distance de ses murs, sur un mamelon

(ὁ Ἑλισσὼν) à peu de distance de son embouchure dans l'Alphée fut fondé par Epaminondas qui voulant réunir en un centre commun les forces trop dispersées de la ligue Arcadienne contre Lacédémone persuada à presque toutes les villes et bourgades de l'Arcadie, d'envoyer la plus grande partie de leurs citoyens, dans une ville nouvelle; delà, le nom de Mégalopolis (grande ville μεγάλη πόλις), à cause de la population et de la grandeur de cette cité. (1) Elle était située de la manière la plus heureuse sous le rapport des avantages agricoles dont elle devait jouir: en cela,

---

Kephalovrysi situé au bourg d'Alonistena, dont le nom n'est pas sans quelque rapport avec Helisson. Plus loin elle contourne la base de la montagne de Piana où il existe un Palaeòkastro, et elle entre dans la plaine de Dàvia où l'on doit chercher les ruines de Dipoea (ἡ Δίπαια). Lycoa se trouvait ensuite et on peut la placer aux ruines d'un Paleòkastron situé à l'occident de la plaine. Pausanias en se rendant à cette plaine parait avoir abandonné la vallée de l'Hélisson au confluent de l'Elaphus, en sorte que c'est sur le plateau de Rhakhamytaes que l'on doit chercher les ruines de Peraethes (Ἐρείπια Περαιθέων) à 58 stades de Mégalopolis.

(1) D'après Pausanias, les villes suivantes se laissèrent persuader soit par amour pour la nouveauté, soit par haine pour les Lacédémoniens, d'envoyer la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis. Dans la province de Ménale: Alès, Pallantium, Eutée, Sumatie, Asée, Apérethe, Helisson, Orésthasium, Dipée et Alycée, Dans le pays des Eutrésiens, Tricolons, Zoetée, Charisie, Ptolederme, Casusion et Parorée. Chez les Epytiens, Scirtonium, Malée, Cromès, Belemine et Leuctron. En Parrhasie, Lycosure, Thocnée, Trapezunte, Prosée, Acacésium, Acontion, Macarie et Dasée. Parmi les Cynuréens d'Arcadie: Gortys, Thise sur le Licée, Lycoa et Aliphère suivirent l'exemple des autres. Enfin du pays des Orchoméniens les villes de Thisoa, de Méthydrium et de Teuthis, auxquelles se joignirent Tripolis, Callia, Dipoene et Nonacris. La plupart de ces peuples se soumettant à une résolution prise du consentement unanime de toute la nation se transportèrent volontiers à Mégalopolis: il n'y eut que les Lycoates, les habitans de Tricolons de Lycosure et de Trapezunte qui résistèrent, ne pouvant se résoudre à abandonner les villes où ils avaient pris naissance. Les trois premiers furent obligés de céder, les Trapezuntiens furent les seuls qu'on ne pût persuader, ils aimèrent mieux quitter entièrement le Péloponèse que d'aller demeurer à Mégalopolis. Ceux qui purent échapper à la fureur des Arcadiens s'embarquèrent et allèrent trouver leurs compatriotes qui avaient bati une autre Trapezunte sur le Pont-Euxin et qui les reçurent comme leurs frères. Quant à ceux de Lycosure qui d'abord avaient refusé d'obéir, ils furent épargnés par respect pour le temple de Cérès et de Proserpine où ils s'étaient réfugiés. De toutes les autres villes, les unes étaient désertes, au temps de Pausanias, les autres n'étaient plus que des villages relèvant des Mégalopolitains. Cette transmigration des Arcadiens dans la ville de Mégalopolis arriva la même année que la défaite des Lacédemoniens à Leuctres, et peu de mois après: Phrasiclidès était alors archonte à Athènes dans la cent deuxième olympiade, en laquelle Damon de Thurium, remporta le prix du Stade.

elle diffère totalement de beaucoup de villes antiques du second ordre, qui, le plus ordinairement, sont placées sur des rochers à pic, ou sur des versants de montagnes d'un accès toujours difficile. Mégalopolis est au contraire au milieu d'une plaine vaste et fertile, protégée par un horizon de montagnes, sur le penchant desquelles, se trouvent de nombreuses forêts de chênes. Son emplacement est partagé par l'Helisson, petit fleuve qui coule de l'Est à l'Ouest, et va se jetter à quelques milles de là dans l'Alphée.

Les Spartiates la contemplèrent long temps d'un œil d'envie et de haine, sans oser l'attaquer à cause de son alliance avec les Thébains ; mais sitôt que ceux-ci furent occupés tout entiers par la guerre sacrée, ils entrèrent dans l'Arcadie, et assiegèrent sa capitale, mais sans succès. Ce ne fut que bien plus tard que Cléomène s'étant emparé de Mégalopolis par surprise, la fit piller et incendier par ses troupes. Elle fut réédifiée peu de temps après, lorsque les Mégalopolitains qui s'étaient réfugiés en Messénie, y rentrèrent sous le commandement de Philopœmen.

Mégalopolis était célèbre surtout par le rôle important qu'elle joua lors des guerres de la confédération Achéenne, dans laquelle elle entra 232 av. J. C. Deux Tyrans y avaient regné. Aristomène vers l'an 336 av. J. C. et Lysiade 70 ans après : le premier qui était fils d'Artylas, et natif de Phigalée parvint néanmoins à se faire donner le nom de juste, à force de vertus.

« A l'endroit où les bords de la rivière s'élèvent le plus, (expressions de Pausanias Livre VIII) était la place publique entourée d'une enceinte de pierres, un temple de Jupiter Lycéen, au devant une statue d'Apollon, en bronze, haute de douze pieds venant du temple de Bassæ; à droite de cette statue, une plus petite de la Mère des dieux ; le portique nommé Philippeum ; un autre moins grand renfermant les archives des Mégalopolitains ; celui nommé Myropolis ; le cipe de Polybe ; l'édifice où s'assemblait le conseil ; et l'A-

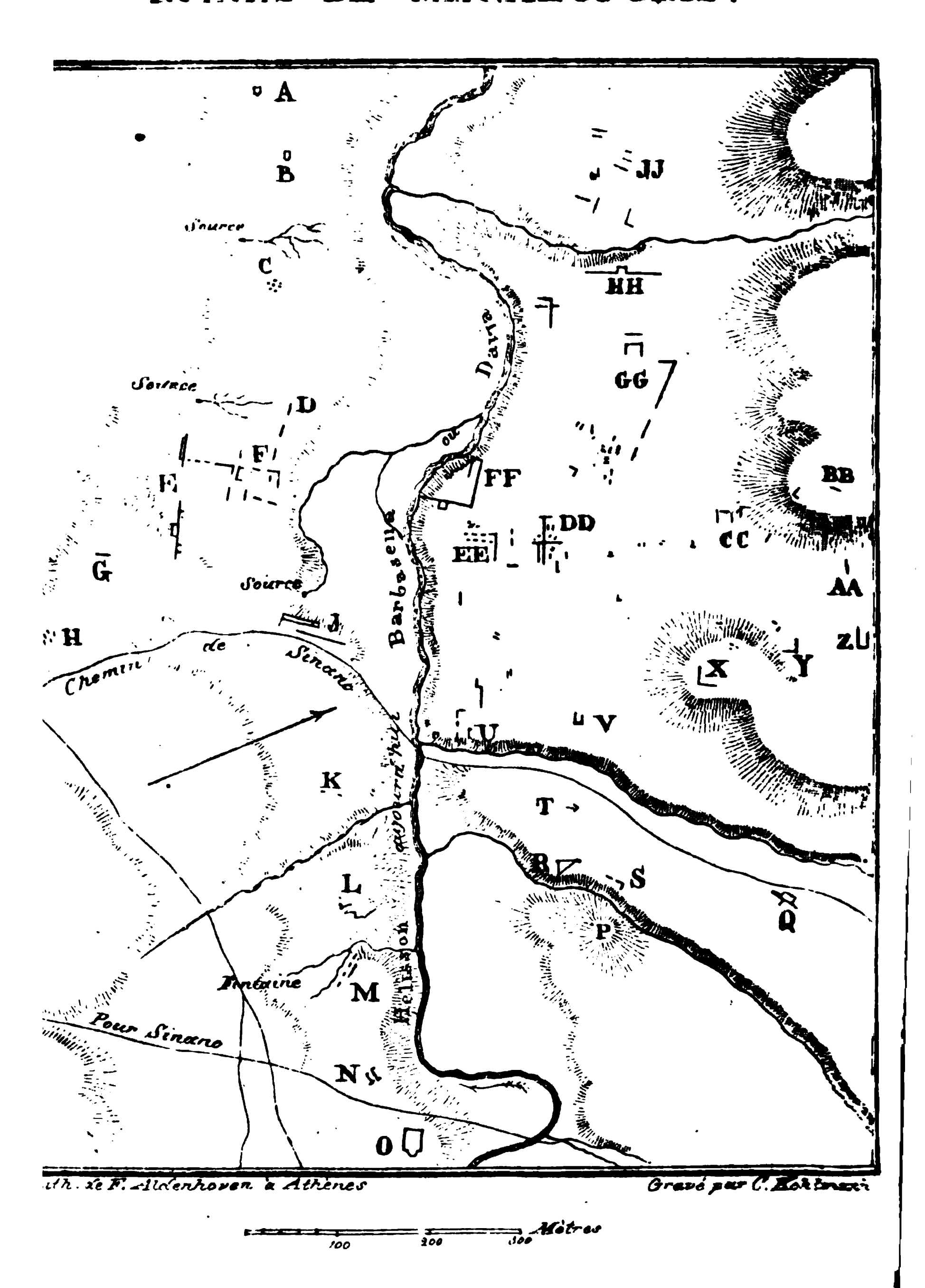
»ristandrium : ces portiques entourent la place publique près »du dernier; du côté du soleil levant, se voit le temple de Jupi- »ter Stator ; et à l'autre extrêmité, au couchant, une enceinte »consacrée aux grandes Déesses; elle renferme aussi le temple »de Jupiter Philius, celui de Vénus, et un grand nombre de »statues et d'Hermès ; derrière et plus loin, le grand temple où »l'on célèbrait les mystères des grandes Déesses, à droite de »ce temple, celui dedié à la fille de Cères.«

»Le gymnase tient à la place publique du côté du couchant. »Derrière le Philippéum sont deux collines peu élevées ; sur »l'une d'elles, est le temple de Minerve Polliade, et sur l'autre ce- »lui de Junon Teleia; à sa base est une fontaine nommée Ba- »thyllus, qui va grossir l'Helisson et au midi sur l'autre rive, »un grand théâtre ; à peu de distance le Tersilium, édifice ou »se rassemblaient les dix-mille représentants des Arcadiens; près »delà une maison bâtie pour Alexandre; puis un temple de- »dié en commun aux Muses, à Apollon et à Mercure.»

»Un stade qui tient au théâtre, à son extrêmité, le temple »de Bacchus, et au devant celui érigé en commun à Hercule »et à Mercure. A l'autre extrémité de la ville, et au Levant, »sur une colline, un temple consacré à Diane Agrotera ; à »droite de ce temple une enceinte sacrée avec un temple à »Esculape ; au bas de la colline, un autel à Esculape enfant, »et non loin de ce temple une fontaine.»

De cette ville qui renfermait tant de beaux monuments, il n'y a plus aujourd'hui qu'une multitude de tronçons de colonnes épars, les uns en calcaire moréotique, les autres en marbres divers ; plusieurs de ces tronçons ont jusqu'à trois pieds de diamètre. L'enceinte avait 50 stades de circuit ou environ 9000 mètres, mais elle était tellement irrégulière que la surface de la ville n'était que la moitié de celle de Sparte qui avait à-peu-près le même périmètre. Cette enceinte a complètement disparu dans sa partie méridionale ; il y en a encore quelques traces dans la partie du N. O. Dans l'intérieur de la ville, il existe un si grand nombre de fondations et de débris à

RUINES DE MEGALOPOLIS.



la surface même du sol, qu'aucun lieu n'offrirait aux recherches de l'Architecte plus de chances de découvertes. Un vaste théâtre dont la scène est carrée, a seul résisté aux ravages des temps.

Oresthasium (Ὀρέστιον) doit assurément avoir été située dans la belle plaine entre Sinano et Rousvàn-aga. Le bourg Athenæum (τὸ Ἀθήναιον χωρίον) où il y avait un temple de Minerve et qui était à 20 stades à l'Ouest d'Asea, était probablement situé au dessous du village d'Alika où se trouvent quelques ruines de murs en plaine.

PLAN DES RUINES DE MEGALOPOLIS.

RIVE GAUCHE DE L'HÉLISSON.

A. et B. deux chapelles grecques modernes, faites avec des fragments de monuments antiques, tels que murs de Cella et autres. Ces murs s'élèvent seulement à 1 m. 30 cent. au dessus du sol et ne sont pas couverts; ils forment plutôt des enceintes religieuses que des chapelles achevées. Un fragment de chapiteau jonique et une inscription ornée de moulures, ont été trouvés dans la chapelle B.

C. Emplacement de temple, amas de colonnes renversées et murs de Cella; les cannelures sont presque effacées.

D. Murs s'étendant jusqu'au devant du théâtre, ils sortent à peine de terre; dans les parties où le terrain est plus bas, on s'aperçoit que leurs assises sont d'une forme polygonale. Est-ce le Tercilium que Pausanias indique à peu de distance du théâtre?

E. Un théâtre, il est creusé dans le flanc d'une colline; on a rapporté des terres pour compléter sa hauteur et le mettre en rapport avec la grandeur de son rayon. Il est de nos jours entièrement dépouillé de ses gradins et de tout ce qui le décorait; il ne reste plus maintenant que des parties de murs destinés jadis à soutenir les terres, et à recevoir les différentes rangées de gradins, ainsi que les escaliers qui servaient à y monter. D'après les arrachements de murs qu'on retrouve sur ceux de soutènement, il est certain qu'il

s'y liait d'autres constructions, devant appartenir à celles que nous rapportons ici. L'appareil de ces murs est fait d'une manière bien remarquable, sous le rapport de la symétrie avec laquelle sont arrangées les assises, aussi bien que par l'habileté qu'on à apportée dans leur taille : chaque pierre à son arête abattue au ciseau, et son parement parfaitement piqué. Une assise de pierre courte alterne avec une assise de pierre longue, et par cet arrangement, le bon effet est concilié avec l'emploi convenable des matériaux ; on a retrouvé quelques parties de gradins; (non pas en place) leur.taille est aussi remarquable que celle dont il est parlé ci-dessus. La grandeur de cette ruine étonne le voyageur et lui donne une idée assez juste de l'importance que devait avoir la ville qui a élevé un semblable monument.

Dans l'espace compris entre la ruine B et le théâtre, il faut reconnaître l'emplacement du stade qui, suivant Pausanias, y tenait et avait à son autre extrémité un temple à Bachus ; ce terrain en amphithéâtre d'un côté, est parfaitement convenable pour un établisement de ce genre. La ruine C. pourrait être celle du temple de Bacchus, et la source près le théâtre, la fontaine que cet auteur y indique.

F. Ces colonnes paraissent en place, elles sortent d'environ 30 centim. de terre, ells sont entourées de plusieurs débris antiques, leur diamètre est de 0,49 cent.

G. Mur hourdé en mortier.

H. Deux colonnes à fleur de terre paraissent être en place, plusieurs renversées, sont auprès, leur diamètre est de 0,50 c.

J. Construction assez considérable ; ces murs à-peine hors de terre, sont hourdés en mortier.

K. La différence qui existe entre ces colonnes laisse douter qu'elles soient en place, elles sortent peu de terre; d'eux d'entre-elles ont 0,43 cent. de diamètre et leurs cannelures sont placées d'une manière uniforme ; la troisième diffère entierement des deux autres, et par son diamètre qui est de 0,55 cent. et par la manière dont elle est cannelée, et par la queue ¶ qu'on y a laissée pour, sans doute, la tenir engagée à une partie de mur ; également les quatre canne-

lures en creux ne se trouvent pas en regard des autres colonnes.

L. Murs helléniques, devant appartenir à une construction considérable.

M. Plusieurs pieds droits, espacés inégalement et placés parallèlement à un mur. Cette construction sort à peine de terre; sa proximité avec un ravin creusé par les eaux d'une source, porterait à croire que ce sont les restes d'un aqueduc. C'est sans doute près de cette source que Pausanias place le temple d'Esculape enfant.

N. Construction romaine en briques, hourdée en mortier; auprès une colonne non cannelée.

O. Eglise moderne, entièrement semblable à celles A et B. (à la grandeur près) Un grande quantité des gradins du théâtre entre dans la construction de ses murs, ainsi que deux profils très bien conservés et formant encoignure.

RIVE DROITE DE L'HÉLISSON.

P. Tumulus en terre.

Q. et *R. Massifs de maçonnerie à fleur de terre, avec arrachements de murs, formant sans doute des parties de soubassement de l'enceinte de la ville.*

S. Construction en petites pierres hourdées de mortier.

U. Tous ces murs sont hourdés en mortier; ceux près de la rivière sont en pierres beaucoup plus fortes, et sembleraient appartenir à un pont bâti dans l'antiquité et qui aurait été rétabli au moyen âge.

V. X. Y. Z. et *AA. Toutes ces construction sont hourdées en mortier, dans les intervalles qui les séparent, on voit quelques colonnes isolées et des amas de pierres où il se trouve des moulures et plusieurs fragments antiques.*

BB. Mur de la Cella d'un temple, un côté de ce mur et une partie en retour sont en place; à la suite de la petite partie en retour, se trouve un assez grand nombre de pierres renversées, sans cependant qu'elles aient été dérangées de leur place première. Le choix

de ces pierres, la beauté de leur taille et de leur arrangement, ne peuvent laisser douter que ce ne soit un monument de l'antiquité. Sa position sur une colline, située au Nord de la ville, donnerait à penser que ce sont les restes du temple de Minerve Poliade, ou de celui de Junon Teleia.

CC. DD. EE. FF. GG. HH. Toutes ces constructions sont antiques et couvrent une très grande étendue de terrain. C'est évidemment là que se trouvait la place publique. Tous ces restes précieux ne peuvent appartenir qu'aux temples, aux portiques, aux archives, au gymnase, et enfin à tous ces beaux monuments au centre desquels elle se trouvait. Un chapiteau remarquable par son profil fut trouvé parmi les ruines DD. et parmi celles EE. et *PP. un profil formant encoignure, plusieurs pierres formant caniveaux, dont quelques unes sont encore en place, ainsi que des fût de colonnes, cannelées seulement dans la partie haute.*

La construction FF. est très importante, la partie où le mur forme des angles rentrants et saillants du côté de la rivière, est élevé d'environ 6 *m.* 25 *cent. au-dessus d'elle; l'appareil de ces murs est semblable à celui du théâtre.*

A la ruine GG est une base de colonne tenant au fût, lequel est cannelé, un autre fragment donne la manière dont se terminent les remplissages de ces cannelures, et enfin un triglyphe.

JJ. Toutes ces constructions sont hourdées en mortier, et ne doivent remonter qu'à l'époque du moyen âge, époque où cette ville paroît avoir été occupée, à en juger par les restes importants qu'on retrouve dans plusieurs de ses parties.

Il est évident que le marbre n'a pas été employé dans l'érection de ces monument, faits tous d'un calcaire très-beau et très-dur, sorti probablement des carrières du mont Lycée, qui est à l'Ouest de cette ville.

ROUTE DE SINANO A LÉONDARI.

Après avoir traversé un ruisseau, ou plutôt un fossé, qui selon quelques voyageurs, forme l'enceinte de Megalopolis, et

près duquel est une fontaine, on arrive, en se dirigeant vers le Sud, à une plaine couverte en grande partie de chênes, et après laquelle on traverse le Megalo-Pòtamo, grand fleuve (autrement l'Alphée). Sur une montagne à droite, sont des restes assez considerables de constructions du moyen âge. Samàra est le nom de cet endroit. Au bas coule le Xérillo, (Carnion) torrent formé par les eaux qui tombent des montagnes, à l'Est desquelles est située Leondàri, ville située à la cime d'une montée assez rapide.

LÉONDARI.

La ville est dans une position tout-à-fait pittoresque, elle domine l'extrémité septentrionale d'une chaîne de hauteurs qui va s'unir au Taygète et qui pourrait même être considérée comme le prolongement septentrional de cette montagne. Léondàri a dû succéder à Leuctre (τὸ Λεῦκτρον) et cette opinion n'est pas sans vraisemblance, quoi qu'il n'y ait plus que des ruines du moyen âge, pouvant avoir appartenu à Véligosti, ville souvent mentionnée dans la chronique de la Morée. La route militaire de Mégalopolis à Sparte passait au dessous de Léondàri à la gauche du Thius, et Léondàri était bien la position que devait occuper le corps de troupes chargé de la défense de cette entrée de la Laconie ; beaucoup de décombres en plusieurs endroits des environs, prouvent que tout le canton fut très-populeux autrefois, mais souvent ravagé dans les guerres des Spartiates et des Arcadiens. Léondàri lui même à beaucoup souffert dans ces derniers temps: ville importante dans le quinzième siècle, elle était à ce qu'il parait, considerée comme la capitale de la péninsule, mais sous Mahomet IV, les Vénitiens unis aux Maniotes ayant chassé les turcs, Léondàri devint un simple bourg: elle à 700 habitans.

Itinéraire de Sinano à Léondàri.

En sortant du village à 5 m. de l'église, un ruisseau ou fossé et une fontaine, à 48

m. une petite rivière, 16 m. le Megelo-Pòtamo (l'Alphée), à 37 m. deux citernes puis une montée, à 4 m. à droite un ravin et au dessus des ruines de château sur une montagne, à 6 m. Leondàri.

Totale de la route 2. h. 16 m.

ROUTE DE KALAMATA A LÉONDARI.

Même route que de Kalamâta à Thuria et de Thuria à Karytaena, jusqu'au Khan de Makrìplagi, (pag. 236) de là, elle suit une gorge belle et tortueuse ombragée par des arbres ; tumulus ou assemblage de pierre qui peut bien être la marque des limites de l'Arcadie et de la Messénie; le village de Samàra avec son Paleò-Kastron à gauche ; après , le passage du Xerillo : (Carnion) laissant à gauche un rocher à pic sur lequel est une chapelle en ruine, on monte le long du château de Leondàri ; la montée est rapide. Leondàri est éloigné de 12 heures de Kalamàta.

DE MESSÈNE A LEONDARI.

Après avoir suivi le mont Ithôme qui s'élève majestueusement à droite, et un ravin profond qui reste à gauche, ombragé par d'énormes chênes, on tourne au Nord ; la route decend rapidement ; village de Belsì; à droite petits ravins , et légers mouvements de terrains au bas du mont Ithòme, commencement de la grande vallée du Pamisus , fermée par le Taygète, grande plaine en partie de paturages, on passe le Pamisus sur un pont en pierre et à trois directions , des marais restent à gauche; en se dirigeant vers un petit monticule isolé au bas du Taygète, puis sur un khan au pied du monticule, après une heure et demie on arrive au khan de Sakona ; il faut passer un ruisseau, et entrer dans un ravin dont la direction est N. E. à gauche ruines d'un moulin, en une heure et demie de montée, on arrive au Khan de Dervèni qui est sur le prolongement du Taygete, on monte encore, puis on descend dans un ravin, une autre forte montée mène au point culminant de la route où se fait la séparation des eaux qui coulent au midi

vers le Pamise et au nord vers l'Alphée ; delà se voyent les montagnes de l'Arcadie ainsi que la plaine de l'Alphée qui se déroule à la droite ; descente continuelle, dans une forêt de chênes, petits ravins ; forte descente dans un bois touffu, on traverse un ruisseau : plaine dans le bois, terrain cultivé, gué du Xerillo, un des bras de l'Alphée , forte montée jusqu'a Léondàri où l'on arrive après 8 heures de marche.

DE MÉGALOPOLIS A TRIPOLITSA.

Cheminant au Levant par la plaine, et laissant à droite de fort beaux vergers enclos de murs en pierre sèche, on parvient, après une forte demi-heure de marche, à la cime du mont appelé Rapsomàti, qui est un prolongement du Ménale , vers ce Khèlmos qu'embrassent les sources de l'Eurotas: on trouve d'abord la jolie fontaine de Malòsa; après une heure de marche vers le Sud on traverse Tziapòga, on suit au travers des champs différentes pentes d'où se distingue à droite et dans toute sa beauté, le bassin supérieur de l'Alphée. Léondàri, au milieu de ses bois d'Yeuses, en domine le centre à l'extrémité septentrionale du Taygète. A peu de distance sur la droite de la route de Tripolitsà existent les sources regardées dans le pays comme celles du Rouphià (Alphée). Ce sont les eaux supérieures du bassin de Francovrìsi, qui, absorbées par le sol ou engouffrées dans un Katavothron, reparaissent ici en bouillonnant au milieu des blocs de roches confusément entassés, et à l'ombre de Platanes séculaires; elle font aussitôt tourner un moulin considérable; le grand chemin pavé , serpentant sur la montagne à travers un bois de chênes assez maigres, laisse à droite la coupure au dessous de laquelle l'onde circule mystérieusement, pour produire tout à coup ce fleuve si célèbre dans l'antiquité par ses disparitions et ses réapparitions, qu'on supposait qu'il passait encore sous la mer, après s'y être jeté, pour aller en Sicile s'unir à la nymphe Aréthuse.

La cime du Rapsomàti se trouve entre deux bassins qui furent évidemment deux lacs contigus, changés en plaines cultivables ; dans le moins étendu sont encore des eaux stagnantes et le khan appelé Papà-Tzioni ; aux environs sont des prairies; le lit de l'Alphée supérieur circule dans la plaine et se fourchait pour se perdre d'un côté dans un Katavothron, et de l'autre sous les éboulements d'une gorge de montagnes. Les galets de ces lieux offrent beaucoup de Schiste micacé, souvent réduit en sable brillant. La plaine est très unie et semble close de tous côtés, excepté vers le Sud, où existe une large ouverture au travers de laquelle on apperçoit le village de Koutroboùkia voisin des sources de l'Eurotas ; où les eaux de Franco-Vrìsi paraîtraient devoir naturellement s'écouler, tandis qu'elles viennent circuler à travers la chaîne qui borne la plaine à l'Ouest, pour se jetter souterrainement dans le bassin de Mégalopolis. Une autre source abondante sortant avec impétuosité des bases du Ménales, dont les sommets dépouillés s'élèvent vers le Nord, donne son nom au bassin ainsi qu'à un second Khan; non loin de cette fontaine des Francs (Franco-Vrisi) est l'emplacement de l'antique Aséa (ἡ 'Ασία). (1)

---

(1) Aséa fut fondée par un fils de Lycaon ; les ruines de cette ville sont très apparentes; sur une colline à sommet applani au bord de la plaine de Franco-vrìsi se voyent encore quelques parties de murs polygonaux. Au dessous dans un terrain marécageux, à droite de la route sont les ruines d'un temple à 1000 mètres au delà de la source de Franco-vrìsi que nous regardons comme celle où reparait l'Alphée ; les vestiges du temple consistent en gros blocs de pierres taillés et amoncelés à-peu-près circulairement : ce fut peut-être celui de la mère des dieux, qui n'avait déjà plus de toiture au temps de Pausanias, et qui se trouvait selon ce voyageur, contigu à l'une des sources de l'Alphée commune à l'Eurotas. Pausanias se dirigea ensuite vers Pallantium ; nous pensons qu'il prit, non la route actuelle de Tripolitsà, quoi qu'elle ait tous les caractères d'une haute antiquité, mais celle qui passe dans un col au pied du mont Borée (Kràvari) elle aboutit dans la plaine près du Choma (τὸ Χῶμα) et un peu à l'Est de Pallantium ; c'est encore le chemin le plus direct suivi par les gens qui vont à Argos et non à Tripolitsà. Sur la première route, Pausanias eut rencontré une ville ou un château fort situé dans une petite plaine au milieu du col, localité dont nous attribuons les ruines à Eutœa (ἡ Εὔταία).

On voit encore quelques traces du Choma, levée en terre destinée à assurer au milieu des marais la communication directe avec Tegée et à préserver de l'inondation, les champs des Pallantiens.

Peu après on gravit le dervéni de Kalogherovoùni que, durant le siège de Tripolitsà, les grecs avaient fermé par un tambour dont les pierres ont été arrachées au pavé de la route. Le chemin devient assez commode en descendant vers le troisième bassin central d'où l'Alphée reçoit des eaux et où est le Khan de Makrì; à une lieue à N. O. est le village Valtétsi célèbre dans la révolution greque (1).

---

(1) Au commencement de l'année 1821, le fameux Kiaïa-bey, ce tartare dont la bravoure et l'activité égalaient la férocité, franchit le golfe de Patras à la tête de cinq à six mille hommes. Il parcourut avec rapidité le Nord et une partie de l'Est de la presqu'île, laissant derrière lui la dévastation, l'incendie et la mort. Les habitans de Vostitsa avaient fui à son approche, leur ville fut anéantie. Il laissa quelques centaines d'Albanais dans la citadelle de Corinthe, signala son passage dans cette ville par des exécutions sanglantes, et marcha sur Argos qu'il livra aux flammes. Enfin, après avoir renforcé la garnison de Nauplie, il se jeta avec le reste de ses soldats dans les murs de Trìpolitsà.

Ayant appris que les grecs s'assemblaient en grand nombre à Valtetsi, il résolut de détruire ce camp naissant, sans leur laisser le temps de reconnaître leurs forces et de commencer à s'organiser. Il fit ordonner aux musulmans de Làla de marcher sur Valtétsi pour prendre les grecs à dos, tandis que lui-même les attaquerait de front. Ces dispositions furent arrêtées de manière que les deux corps devaient arriver à-peu-près en même temps au pied des hauteurs sur lesquelles est bâti ce village. Ce plan était parfaitement conçu, mais son exécution manqua, par un incident remarquable, et dont les suites furent d'un avantage incalculable pour les Grecs. André Métaxas de Céphalonie, à la tête de cinq ou six cents Zantiotes et Céphaloniotes bien armés, débarqua aux environs de l'embouchure de l'Alphée; et sans perdre de temps il se dirigea sur Lala, ignorant encore combien cette détermination de sa part était opportune dans la circonstance. Les féroces habitans de cette ville, la terreur des cantons qui l'avoisinaient, étaient allés peu de jours avant, incendier Agoulinitsa, village grec situé sur la rive gauche du fleuve. Au moment même où les insulaires arrivèrent en Morée, les Laliotes, obéissant à l'ordre du Kiaïa-bey, sortaient de chez eux au nombre de 1200 pour se porter sur Valtétsi. La troupe de Metaxas les rencontra sur les bord d'un ruisseau nommé aussi Làla. Ces Musulmans voulurent continuer leur chemin, mais les insulaires se mirent en devoir de leur disputer le passage. Après un engagement très vif, les Turcs voulurent entrer en négociation; ils offrirent de l'argent pour prix du passage, mais Métaxas n'exigea rien moins que l'évacuation de Làla, et leur donna quelques heures pour se déterminer. Cependant le lendemain l'action recommença avec le même acharnement. Le terrain fut vigoureusement disputé, la victoire long temps indécise : elle allait échapper aux grecs, de beaucoup inférieurs en nombre lorsque enfin les Turcs, affaiblis par la fatigue, opérèrent leur retraite avec précipitation. Làla fut abandonné par ses habitans, qui ne manquèrent pas avant de se diriger sur Patras, de bruler tout ce qui aurait pu tenter ou satisfaire l'avidité de leurs ennemis.

A un quart-d'heure à droite du Khan de Makri sont les ruines de Pallantium (τὸ Παλλάντιον). Cette ville et son petit territoire occupait l'angle S. O. de la plaine de Tripolitsà. Une grande enceinte carrée, de construction albanaise, signale aujourd'hui l'emplacement de cette ville, où l'on trouve encore auprès d'une fontaine les soubassemens d'un temple renversé et une multitude de pierres taillées. Le sol est, comme celui de Mégalopolis entièrement formé de fragmens de poteries et de briques, on retrouve plusieurs blocs de marbres d'un second temple, plus reconnaissable que le précédent. Du temps de Pausanias on y voyait un temple consacré à Evandre et à Pallas avec leurs statues de marbre. Cérès et Proserpine y en avaient aussi un, près duquel était une statue de Polybe. Sur la cime de l'Acropole, il y avait un temple bâti à ces divinités qu'ils

---

Cette affaire qui délivra l'Elide des Laliotes, les empêcha de concourir à l'exécution du projet du Kiaïà-bey.

Tandis que les Insulaires prenaient une part si brillante aux premiers mouvements de la Morée, Kiaïa-bey sortait de Tripolitsà à la tête de cinq mille hommes pour se porter sur Valtétsi. Colocotroni et Agnanostara y commandaient les grecs. Ceux-ci disséminés sur les hauteurs voisines par divisions de quatre ou cinq cents hommes correspondaient la nuit au moyen de grands feux qui leur servaient de signaux. Les Musulmans vinrent camper en leur présense à la chûte du jour, et se croyant surs de leur proie, ils attendaient les Laliotes et l'aurore, vociférant selon leur habitude, des railleries et des injures. Fatigués enfin d'attendre le renfort sur lequel ils avaient compté, les Turcs enlevèrent d'abord quelques positions qui défendaient les approches du village, mais ils perdaient beaucoup de monde. Arrivés aux derniers retranchements que les grecs avaient élevés à la hâte, un feu terrible et bien nourri les força de s'arrêter. Le combat dura plusieurs heures avec une grande opiniâtreté. Enfin, après d'inutiles efforts les Turcs, découragés par l'arrivée de nouvelles troupes qui venaient augmenter le nombre de leurs adversaires prirent le parti de se retirer. Les grecs, profitant de leur avantage, les poursuivirent aux rayons du soleil couchant, et en tuèrent encore un grand nombre.

Cette victoire, par l'effet moral qu'elle produisit, fut d'une grande importance pour les Grecs. Il faut considérer que cet engagement était le premier qu'ils avaient avec les Musulmans. Vaincus au début, le Péloponèse entier pouvait être frappé de découragement et subir, dans toute son étendue, les tristes conséquences du désastre de Valachie. Fiers de leur victoire, et d'avoir vu fuir un ennemi jusque là si redouté, ils acquirent dès lors assez de confiance pour espérer des triomphes d'une plus haute importance. La ville de Tripolitsà, dans laquelle venait de rentrer le Kiaïa-bey les vit camper sur les hauteurs qui la dominent au N. O.

appelaient Pures et par lesquelles ils avaient coutume de jurer dans leurs plus importantes affaires.

La route de Mantinée à Pallantium, que Pausanias indique, devait passer un peu au dessous de Tripolitsà et couper les collines de Thàna, dans un vallon où on trouve une chapelle avec divers débris. Au dessus s'élève un petit pic couronné par une chapelle construite sur les bases d'un sacellum ou monument héroïque en marbre noir. Thàna offre des ruines du moyen âge qui demanderaient à être étudiées. La ville de Pallantium fut l'une des plus anciennes du Péloponèse; elle a été très célèbre dans le commencement de l'empire romain, à cause de la tradition qui en faisait remonter l'origine à Pallas, fils de Lycaon. Evandre, l'un de ses citoyens le plus considérable, en étant, dit-on, parti avec une armée d'Arcadiens, vint fonder une colonie sur les bords du Tibre, où son nom devint dans la suite par la suppression de deux lettres, celui de la partie sacrée de Rome, appelé le mont Palatin. Antonin le Pieux, par cette seule considération repeupla Pallantium et la combla de biens; car elle était ainsi qu'Aséa, demeurée presque déserte, depuis que ses habitans avaient été, avec ceux de beaucoup d'autres villes d'Arcadie, contraints de grossir celle de Mégalopolis; Pallantium, dont Pausanias énumère les monuments, était situé dans la plaine et son Acropole couronnait un petit sommet isolé qui dépend de la chaîne de Kràvari. Au Sud-Est de Pallantium, est un lac; le trop plein de ses eaux se perd dans un immense Katavothron qui est éloigné d'une heure des ruines de Pallantium, il est creusé en grotte dans le flanc des collines occidentales : ce sont ces mêmes eaux qui reparaissent peut-être dans la plaine de Franco-vrìsi; mais peut-être aussi n'alimentent-elles pas l'Alphée une partie pourrait bien; prendre son cours vers la Laconie pour grossir l'Eurotas. Nulle part, on n'observe tant de bizareries que dans la disposition des bassins et des pentes, et c'est au Péloponèse surtout qu'on peut apprécier ce que valent ces théories fondées sur la régularité nécessaire des versans, qui depuis long temps surchargent

les cartes de chaines orographiques systématiquement distribuées. Les Manthyriens (Μανθυρεῖς) s'étendaiént à la droite de Khoma, à uue lieue et demie de Pallantium, sur le territoire des villages de Garoùni et de Kaparéli. On trouve près du premier de ces villages, un plateau couvert de ruines, et dans une chapelle près du ruisseau, divers débris d'un temple d'ordre jonique. Sur le sommet d'une petite colline auprès d'une chapelle qui domine le plateau, se trouvent des ruines helléniques. Ces ruines qui n'ont pas encoré été explorées, annoncent l'importance du bourg dc Manthurium. (1) La fontaine Leuconius est, sans aucun doute la belle source de Kamàri, dont le nom indique l'existance d'un aqueduc, qui en conduisait les eaux à Tegée Du khan près des ruines de Pallantium on passe par une lande déserte et rocailleuse, ensuite dans une gorge bordée de rochers aboutissant à une plaine qui s'étend jusqu'a Tripolitsà, qui est eloignée de 8 heures de Mégalopolis.

TRIPOLITSA.

Tripolitsà est une ville très moderne. «Au temps de la révolution de 1770, dit Rhulières, et après la prise de Mistrà, »les Turcs restant les maîtres paisibles de toute la presqu'île, la »plupart s'étaient réunis en ce lieu nouveau qui n'était encore, il y »peu d'années qu'un village sans nom.» Cependant en 1719, au rapport de Pellegrin, le Sérasquier musulman y résidait déjà, «et, dit le voyageur provençal, les Grecques ne m'y paru»rent pas si farouches que celles du reste de la Morée.» Pausanias parle bien de ce qu'on nommait Tripolis, c'est-à-dire

(1) A droite de la ville est le mont Cresius où il y avait un temple de Mars surnommé Aphnéüs. Aerope, fille de Céphée et petite fille d'Alèüs, ayant eu commerce avec le dieu Mars, mourut dans les douleurs de l'enfantement. Le fils qu'elle venait de mettre au monde cherchant à tetter sa mère, ne laissa pas de trouver les mammelles pleines de lait car, disaient les Tégéates, Mars opérait ce miracle en faveur de son fils. Voilà pour quoi ils donnèrent à ce dieu le nom d'Aphnéüs (Αφενος abondance) l'enfant fut nommé Aèropus.

les trois villes, au cœur de l'Arcadie, mais seulement comme de la réunion des trois bourgs de Callia, de Dipœna et de Nonacris, dont les populations furent comprises dans celles qui composèrent originairement Mégalopolis. Tite-Live cite une Acropole de ce nom sur les confins des Mégalopolitains et de la Laconie ; du reste, la Tripolitsà actuelle est omise dans la plupart des cartes du siècle dernier.

Les Turcs voulurent certainement, avant l'époque où l'indique Rhulières, se faire une place centrale. La capitale de leur sandjiac et la résidence des Pachas avait d'abord été Modon ; mais ce lieu ne pouvait dans leur système d'occupation, valoir un site que sa position rapprochait en quelque sorte de tous les points de la province, parcequ'il se trouvait vers son milieu et dans le fond d'un bassin fertile, très-peuplé, que protégait une enceinte naturelle de hautes montagnes dont il est facile de défendre les passages ou Dervéni. Le climat de ce bassin fermé de toutes parts, est d'ailleurs salubre; les ardeurs de l'été y sont temperées par son élévation; trois grandes cités antiques disposées en triangle dans son étendue, fournissaient des matériaux de construction, comme préparés par les générations effacées, à l'usage des profanateurs ; et Pallantium, Tegée avec Mantinée, furent dans le voisinage comme des carrières pour la nouvelle place, qui fut bâtie avec les débris des trois célébrités oubliées ; on la nomma conséquement Tripolitsà. Il n'est resté de la troisième des villes entrées dans ses bâtisses, qu'une belle enceinte du genre de celle de Coronis et de Phygalée, mais moins magnifique que celle de Messène, les deux autres doivent avoir été, de même que Mégalopolis des villes ouvertes; aussi demeurent-elles moins reconnaissables. Leurs marbres, leurs pierres taillées, leurs colonnes, leurs sculptures, leurs inscriptions servirent de fondations, de coins de murs, de chambranles, de montans de portes de marches, et de pavés, aux moindres échoppes, comme aux principaux édifices de la capitale turque. La multitude de belles choses qu'on eût pu recueillir dans ces décombres, aurait valu la peine que des antiquaires et des architectes s'y fussent éta-

blis pour étudier les trois villes qu' on y transporta.

Après la revolution de 1770 la, Porte sentit la nécessité d'expulser les Albanais; ils reçurent l'ordre d'évacuer la Morée et de retourner chez eux: trop attachés aux douceurs de leur nouvelle existence pour obéir, ils résolurent de se défendre: le fameux et terrible Hassan Pascha fut envoyé pour les réduire ; Colocotroni fut appelé à le seconder avec ses Kleftis: après leur avoir livré plusieurs combats très-meurtriers, Hassan fit construire des tours avec les crânes de leurs morts pour perpétuer la mémoire de son triomphe et de leur châtiment. Il vint enfin les assiéger dans Tripolitsà, où leurs débris s'étaient renfermés et leur promit le pardon du Sultan et toutes les facilités possibles par terre et par mer pour sortir de la Morée. Ce stratagème lui réussit; il se divisèrent en deux colonnes; l'une forte de 11,000 hommes prit le chemin de l'Isthme, l'autre moins nombreuse fut embarquée, mais tout était concerté d'avance pour leur extermination. A bord des bâtimens ils devaient être noyés, et des troupes placées en embuscade attendaient les autres, qui furent tous massacrés. Hassan fit compter à Colocotroni l'argent qu'il lui avait promis, mais comme il n'avait pas stipulé pour sa tète, il ordonna qu'il fut aussitôt attaché au gibet pour le punir de sa rébellion contre le Sultan.

Lorsqu'en 1821, la révolution éclata, la plus grande partie des familles Turques de la Morée se réfugièrent avec leurs familles et leurs richesses dans cette capitale du Péloponèse, croyant y être en plus grande sureté ; la population d'alors était, outre les réfugiés de 24,000 âmes.

Dès le mois d'avril, sous les ordres de Pierre Mavromichalis, de Théodore Colocotroni, de Iatracos et d'Anagnostaras, 4,000 paysans armées de vieux sabres, de lances à demi-rongées, de bâtons ferrés et de fusils dont les batteries étaient attachées par des cordes, avaient mis le siège devant Tripolitsà.

Dès les premiers jours de l'insurrection, Tripolitsà contenait une garnison de huit mille Turcs parmi les quels on comptait trois mille cinq cents cavaliers accourus dans son sein des cantons

près duquel est une fontaine, on arrive, en se dirigeant vers le Sud, à une plaine couverte en grande partie de chênes, et après laquelle on traverse le Megalo-Pòtamo, grand fleuve (autrement l'Alphée). Sur une montagne à droite, sont des restes assez considerables de constructions du moyen âge. Samàra est le nom de cet endroit. Au bas coule le Xérillo, (Carnion) torrent formé par les eaux qui tombent des montagnes, à l'Est desquelles est située Leondàri, ville située à là cime d'une montée assez rapide.

LÉONDARI.

La ville est dans une position tout-à-fait pittoresque, elle domine l'extrémité septentrionale d'une chaîne de hauteurs qui va s'unir au Taygète et qui pourrait même être considérée comme le prolongement septentrional de cette montagne. Léondàri a dû succéder à Leuctre (τὸ Λεῦκτρον) et cette opinion n'est pas sans vraisemblance, quoi qu'il n'y ait plus que des ruines du moyen âge, pouvant avoir appartenu à Véligosti, ville souvent mentionnée dans la chronique de la Morée. La route militaire de Mégalopolis à Sparte passait au dessous de Léondàri à la gauche du Thius, et Léondàri était bien la position que devait occuper le corps de troupes chargé de la défense de cette entrée de la Laconie; beaucoup de décombres en plusieurs endroits des environs, prouvent que tout le canton fut très-populeux autrefois, mais souvent ravagé dans les guerres des Spartiates et des Arcadiens. Léondàri lui même à beaucoup souffert dans ces derniers temps: ville importante dans le quinzième siècle, elle était à ce qu'il parait, considerée comme la capitale de la péninsule, mais sous Mahomet IV, les Vénitiens unis aux Maniotes ayant chassé les turcs, Léondàri devint un simple bourg: elle à 700 habitans.

Itinéraire de Sinano à Léondàri.

En sortant du village à 5 m. de l'église, un ruisseau ou fossé et une fontaine, à 48

douze, cinq ou six pièces de montagne, toutes montées d'une manière pitoyable : enfin, en trois mortiers qui avaient été apportés récemment de Malvoisie avec des peines incroyables et par des chemins affreux. L'un de dix pouces était en assez bon état, les deux autres étaient encloués et non montés.

C'était avec de pareils moyens que les grecs avaient résolu de réduire un ennemi double en nombre, aguerri, parfaitement armé, abrité par des murailles que defendaient soixante canons, et commandés par Kiaïa-bey, chef intrépide, le plus féroce comme le plus courageux de leurs ennemis. Les grecs, rassemblés depuis trois mois sur les hauteurs voisines ne paraissaient songer à aucune opération régulière ; ils semblaient n'être accourus autour de cette place que pour s'exercer; le corps principal de leur armée ne descendait que rarement des fortes positions qu'il occupait, et lorsque les assiégés, pour se procurer du fourage et des vivres faisaient quelques sorties, ce qui arrivait fréquemment, les grecs se contentaient d'échanger avec eux quelques coups de fusils et de leur dresser des embuscades. Quelques fois cependant l'action devenait plus chaude les porte-drapeaux grecs couraient en avant; l'élite de l'armée les suivait de près, et défiait les ottomans par des paroles outrageantes. » sortez lâches Persans ! criaient les Spartiates.— Tremblez ! répondaient les Turcs : tremblez, timides lièvres de la Laconie! «

Ils quittaient leurs remparts ; le combat s'engageait ; les Hellènes, tirant de loin, debout ou à genoux, se couchant sur le flanc ou sur le dos pour se dérober au feu de la mousqueterie, s'avançaient lentement : fatigués bientôt d'une lutte qui ne décidaient point la victoire, ils avaient recours à leurs sabres, fondaient sur les Turcs et tâchaient de pénétrer dans le centre de leur armée ; on en venait aux mains ; on se battait corps à corps; celui qui terrassait son adversaire, le dépouillait et s'enfuyait ; celui qui était tombé blessé, était assailli par les ennemis et secouru par ses compagnons ; la nuit survenue, les hostilités cessaient entièrement; les deux par-

tis s'approchaient des murailles pour converser; les Boudouniotes s'abouchaient avec les Maniotes ; Elmaz-bey avec Colocotronis; Kiamil-bey, le riche Aga de Corinthe, avec Bobelina ; les soldats troquaient des corbeilles de figues sèches, des paniers de raisins, contre des sabres d'acier de Damas et des pistolets garnis d'argent; l'instant d'après, ces manières amicales cessaient,on en venait aux disputes: » Etes-vous fous s'écriaient les » Ottomans, de nous appeler des Persans et de vous décorer du » nom d'Héllènes ? Avez vous oublié qu'hier encore, vous vous nommiez Moraïtes.»

Dans les premiers jours d'Août, Hypsilanti, lassé d'un siège qui trainait en longueur, ordonna aux capitaines de s'assurer de toutes les avenues de Tripolitsà, et défendit à l'armée toute communication avec les ennemis; ceux-ci commencèrent alors à manquer de provisions.

Les Turcs de Tripolitsà perdirent toute espérance, la famine faisait déjà d'affreux ravages dans leurs murs. Le 26 septembre, Colocotroni leur demanda quatre millions de Piastres pour leur accorder la vie et la permission de conserver une partie de leur effets: se récriant ur l'énormité de la somme, ils se retirèrent sans rien conclure.

On devait hâter le siège parceque les neiges couvrent de très-bonne heure les montagnes qui environnent Tripolitsà, et parcequ'il était à craindre qu'elle ne fut secourue à l'ouverture de la campagne suivante. Sa chûte devait porter un grand découragement dans les autres places. Par sa position elle présentait le point le plus favorable à l'établissement d'un gouvernement dans le Péloponèse; enfin l'on devait y trouver des fusils, des canons et cinquante deux millions de francs.

Le 5 octobre, l'assaut commença et la ville fût réduite en ruines (1).

Après la prise de la ville, les grecs y rentrèrent et comman-

(1 Voilà le récit d'une personne qui s'est trouvée à l'assaut et à la prise de cette place. Vendredi 5 octobre 1821, les grecs commencèrent à franchir les murailles sans

cèrent à la rétablir, on y vit bientôt un bazar établi. Encombré des dépouilles conquises sur les Turcs dans la glorieuse journée de Saint Georges, et offrant le spectacle d'un mouvement extraor-

---

trouver d'opposition, l'ennemi se réfugia en foule vers la fortercese, et la citadelle dirigea alors tout son feu vers la ville, qui se remplissait de Grecs.

Déjà commençait ce bruit sinistre, formé des cris des victimes et des cris des vainqueurs. Comme déjà depuis long temps les assiégés n'enterraient plus leurs morts, les rues étaient infectées de cadavre en putréfaction ; mais bientôt de sanglants sacrifices couvrirent ces débris. Le sang ruisselait de tous côtés ; les grecs se precipitaient dans la ville en masse, animés par l'espoir du pillage et le désir de la vengeance.

Quelques turcs se défendaient en désespérés dans leurs maisons, mais ils succombaient successivement sous le nombre, quoique plusieurs vendissent chèrement leur vie. De distance en distance, on rencontrait dans les rues étroites, des monceaux d'infidèles expirants ou morts, qui en occupaient toute la largeur. Le désordre était à son comble, les balles se croisaient en tout sens, et plus d'un grec périssait des mains des siens; confusion désastreuse, tumulte effrayant, dont il est impossible de se faire une idée. A chaque pas, on voyait lancer par les fénêtres, des femmes, des jeunes filles et des enfants. Que l'on se figure l'épouvante et l'horreur qui devaient glacer les sens de ces vierges, élevées à l'ombre d'un harem solitaire, en voyant la main sanglante d'un soldat farouche s'étendre sur elles pour les précipiter dans la fange de la voie publique.

Les soldats se disputaient avec fureur l'entrée des demeures les plus apparentes. Des angles entiers, des pans de murailles, s'écroulaient quelque-fois sous le choc de cette multitude furieuse, comme sous les coups du bélier. Cependant de plusieurs parties de la ville le feu s'élançait avec furie dans les airs, et l'ardeur de l'incendie redoublait la chaleur du jour déjà insupportable. C'était un enfer de feu et de sang, où le fracas des maisons croulantes, les détonations de l'artillerie, le bruit de la fusillade qui ne cessait pas, les cris des mourants et les clameurs forcenées des vainqueurs, se confondaient en un effrayant concert. Les grecs ont un cri particulier lorsqu'ils approchent de l'ennemi, c'est une sorte d'hurlement guttural, mais ce cri prend un autre caractère lorsqu'ils lèvent le poignard ou le jatagan sur une victime. Il est tel alors qu'on ne pourrait en rendre l'expression : l'ironie amère de la victoire, la colère de la vengeance, la joie inhumaine du sang, sont à la fois exprimées dans ce cri qu'accompagne ordinairement un rire sardonique et féroce non moins épouvantable.

Des sommes immences avaient été prodiguées en vain par les infortunés habitans de Tripolitsà : l'opulence avait inutilement payé le prix de sa rançon. Ceux qu'épargnait l'avarice satisfaite étaient immolés par l'avarice déçue.

Dès le premier moment de l'entrée des grecs, Elmaz-Aga avec ses Albanais, s'était renfermé dans la principale cour du palais du visir, ils invoquèrent de là les conditions qui leur avaient été offertes pour capituler, demandant à quitter sur le champ la place, ce qu'on leur accorda facilement d'autant plus que, s'ils avaient voulu résister, la victoire aurait pu rester encore longtemps indécise; ils sortirent au nombre de douze cents Ils franchissaient à-peine les dernières portes du palais, qu'il parut embrasé de toutes parts.

dinaire. Ici l'oreille était frappée par les vociférations d'un courtier ambulant qui trainait après lui un Coursier arabe ou un chameau ; (le cheval se vendait 20 fr . et les chameau de la plus grande taille 10 fr .) Plus loin, on était coudoyé par un sale Maniote enveloppé dans les plis d'un riche Cachemire

---

Les femmes de Kourchid, ces fières beautés passèrent de la garde des Albanais entre les mains d'un détachement de soldats grecs qu'Anagnostara chargea de veiller sur elles. Toutes richement vêtues, avaient selon l'usage oriental, la bouche et le front couvers. Malgré l'horreur de leur situation, la surprise et la colère dominaient dans leurs regards, sur l'expression de l'effroi. Accoutumées à un respect inviolable , elles ne comprenaient par encore tous les dangers qui les menaçaient. On amena aussi tous les personnages de marque. Quant à ceux que l'on trouva dans le Palais sans un titre aux ménagements de la victoire, ils furent tous immolés, ou précipités dans les flammes. Au milieu des nobles turcs épargnés, on distinguait à sa hideuse figure , l'exécrable Kiaïa-bey. On a lieu d'être surpris que ce monstre n'ait point été mis en pièces dans le premier moment.

Cependait on continuait d'égorger avec fureur. La beauté, l'âge, l'enfance, rien n'était épargné souvent un Grec, sur le point de poignarder un Musulman , l'abandonnait pour aller assouvir sur un Juif, une vengance plus ardemment souhaitée; les Israélites de Tripolitsà périrent tous, jousqu'au dernier, et la plus grande partie par le feu.

Cette ville comme toutes celles de l'Orient, abondait en chiens sans maître et abandonnés, espèce mendiante et parasite, qu'une longue abstinence avait rendu féroce. Dans les premiers moments, les bandes de ces animaux parcouraient les rues à la suite des vainqueurs, et se jetaient sur ceux qui tombaient sous leurs coups pour les déchirer et s'en rassasier.

La citadelle tenait toujours, et les Turcs qui se trouvaient entassés dans cette étroite enceinte se défendaient en hommes qui n'espèrent aucun salut. Les Grecs se montraient peu inquiets de ce voisinage , et sûrs que la faim allait bientôt leur livrer une seconde proie , ils attendaient en foule dans les rues les plus rapprochées, le moment d'entrer dans la forteresse. Des richesses suffisantes pour faire pendant longtemps face aux frais de la guerre, y étaient renfermées.

Le 8 au matin, les Turcs de la citadelle, qui se trouvaient depuis trois jours sans vivres et sans eau, furent obligés de se ranger sous la destinée commune. Colocotroni, après leur avoir, de son chef, accordé une capitulation dont l'article unique était qu'on leur laisserait la vie sauve; s'introduisit au milieu d'eux, avec plusieurs membres de sa nombreuse famille, et quelques affidés. Ces prisonniers fouillés et désarmés , furent conduits dans une maison immense, où déjà l'on avait réuni, mais dans des appartements particuliers, le Kiaïa et les femmes du Visir. Colocotroni et les siens conservèrent plusieurs jours la citadelle sans que nul autre grec pût y pénétrer, et ils ne l'abandonnèrent enfin qu'après en avoir fait enlever et mettre en sûreté tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance. Les Grecs exigèrent,pour la rançon des femmes et du Kiaïa la somme de quatre cent milles francs et en outre la mise en liberté d'une partie de la famille de Marco Botzaris et de plusieurs primats grecs que les Turcs retenaient prisonniers. Un navire Anglais vint à Corinthe,apporta une partie de l'argent demandé, et on envoya en

et qui se balançant de l'air le plus plaisant du monde sur un corps en haillons, essayait en vain de saisir une pose en harmonie avec l'état de sa nouvelle coiffure. A quelques pas delà, un autre de ces montagnards fumait gravement dans la chibouque de quelque Pacha, où le rubis de l'Inde et la verte émeraude confon-

---

toute hâte à Tripolitsà, où les captives se trouvaient sous la garde d'un des fils de Pierre Mavromichalis, des exprès chargés de les emmener à Corinthe. Ils firent assez de diligence pour être de retour avec elles au bout de trois jours. Mais le jeune Anastase, vivement contrarié du départ de ses belles prisonnières, ne voulut abandonner à nul autre le soin de les escorter jusqu'au rivage. Elles paraissaient de leur côté, peu satisfaites de quitter les Grecs pour rejoindre un vieil époux dont plusieurs avaient des raisons assez apparentes de redouter la colère: on dit que Kourchid, à leur arrivée, les fit noyer dans des sacs.

Ces femmes étaient parties depuis dix jours, lors qu'une frégate anglaise vint pour prendre Kiaïa-bey et compter le reste de l'argent.

Le Kiaïa-bey ne tarda pas à s'embarquer avec cinq ou six turcs, faible reste de ses nombreux soldats. Ainsi ce brigand qui, à son arrivée en Morée, répandit en tout lieu le ravage et la désolation, fut le seul épargné parmi les principaux prisonniers de Tripolitsà. On ne l'avait conservé d'abord que pour lui infliger un supplice digne de ses forfaits ; et il eut plus tard l'honneur de finir de la mort des braves sur un champ de bataille. Mais quelle différence de sa sortie de la péninsule avec l'entrée qu'il y avait faite dix mois auparavant ! Entouré de hordes d'esclaves, exécuteurs soumis de ses ordres barbares, il voyait alors la terreur précéder ses pas, le meurtre et l'incendie marquer son passage. Lorsqu'au contraire il quitta Tripolitsà pour venir à Corinthe, monté sur un ignoble mulet, en butte aux sarcasmes de ses conducteurs, aux menaces et aux malédictions d'une foule de Grecs que leur animosité poussait sur la route, on l'obligea de s'arrêter près d'un jour à Argos, qu'il avait inondé de sang, livré au pillage et aux flammes. On a lieu de s'étonner que les habitans de cette ville ne l'ayent pas mis en pièces. Après que les Grecs, qui étaient demeurés dans Tripolitsà, eurent satisfait à tous les excès de la vengeance, il resta't à savoir ce que deviendraient les Turcs que la famine avait chassés de la ville avant la fin du siège. Rien n'était encore décidé sur leur sort, lorsque dans la soirée du 7, une bande de furieux prit la résolution de les aller précipiter, à cinq milles de là dans les gouffres où l'Alphée prend sa source. Mais telle était l'impatience de se débarasser d'eux, qu'on ne prît pas la peine de les conduire jusqu'e là. On les massacra tous à l'entrée de la gorge qui conduit à Vitina. Une partie des prisonnier turcs furent attelés à de lourds charriots pour transporter des canons à la mer. Lorsque Théodore Colocotroni vint faire une visite à Marco-Botsaris à Corinthe, celui-ci lui dit. «Camarade, que n'as tu défendu aux soldats les excès qui ont »souillé notre cause sacrée ? Au lieu d'égorger des femmes et des enfants, ne valait-il »pas mieux concilier l'intérêt national avec les vœux de l'humanitée, envoyer l'infirme »population de Tripolitsà, de Navarin et de Monemvasie, à Pàtras, à Modòn et à Co»ròn ? Par cet acte généreux, ces places forcées de nourrir vingt mille affamés de »plus, n'auraient pu tenir long temps, et les étrangers auraient vu dans les Grecs ré»voltés une nation digne d'un meilleur sort».

daient leurs feux sur l'ambre de la Baltique: un autre assis à la porte d'un Café, un sorbet à la main, et peu soucieux d'une chaleur de trente dégrès, arrondissait son dos sous une pelisse de martre ou sous une fourrure de blanche hermine, surprise de se voir associée aux ignobles charouques de ce dernier propriétaire ; dans d'autres parties de la ville, on entend le bruit rauque d'ossements humains s'entrechoquant sous le pied indifférent d'un soldat, ou le tumulte d'une population, préoccupée d'intérêts différents, circulant au milieu des débris de trente mille cadavres.

Mais à peine la ville s'était-elle relevée de ses ruines que Ibrahim-Pacha parut sur les parages de la Grèce. Il prit Navarin, se dirigea le 9 juin 1825, sur Arcadia qu'il brula ainsi que Nisì et Kalamàta, et le 18, il se dirigea sur Tripolitsà où il entra le 22. La ville fut abandonnée par ses habitans après l'avoir livrée aux flammes. Ibrahim détruisit ce qui en restait encore et y demeura jusqu'à ce qu'il s'embarqua le 4 octobre 1828 pour l'Égypte. Alors les grecs y rentrèrent de nouveau, mais il ne resta pas une pierre sur l'autre, ni du mur qui lui servait d'enceinte.

De nouveau sortie de ses ruines, elle fut rebâtie d'après un plan régulier et contient maintenait 1200 maisons, 7000 habitans et 4 Eglises. Elle est le chef-lieu du gouvernement de Mantinée. Par sa situation au milieu du Péloponèse, elle est le marché principal d'une grande partie de cette presqu'île, la

---

La plaine de Mænale (Τὸ Μαινάλιον ὄρος καὶ πεδίον) est celle de Davià et le mont Mænale est le massif de l'Apanokhrepa, élevé de 1560 mètres au-dessus de la mer, à l'Ouest de Tripolitsà. Les ruines de la ville du même nom, si intéressante par sa haute antiquité, sont encore inconnues. A l'Ouest de Tripolitsà et au-dessus de la gorge qui conduit au mont Mænale se trouvent les ruines d'un petit monument carré qui occupe toute la pointe du pic de Pyli.

Sumetia (Σουμητία Σουμάτειον) situé au Sud du Mænale pouvait se trouver sur un plateau couvert de ruines et applani de main d'homme qu'on reconnait au S. O. du Palæokastro de Sélimna ; près delà est le col, passage actuel de Tripolitsà à Karytæne, où devaient se croiser les routes de Pallantium à Methydrium et de Mantinée à la Parrhasie. Là sans doute, était le lieu célèbre dit Triodoi, ou les trois chemins.

plaine est bien cultivée, on y plante surtout beaucoup de vignes, mais ainsi que les montagnes qui l'environnent, elle est entierement dépourvue d'arbres.

Itinéraire de Tripolitsà à Palæopolis (Mantinée).

La route suit une plaine triste et dénuée d'arbres, les montagnes sur la gauche son rapprochées, celles sur la droite vers Tégée et le mont Parthénius sont à environ quatre milles de distance, 38 m. à droite les villages de Mandsàga, Bosoùna, Hagios Vasilios, Zevgalatiò et Paròri, à gauche le village Merkouvòuni, 16 m. à gauche le village Bedlni, vestiges d'antiquités sur une hauteur qui s'avance de la gauche vers la plaine, c'est ici que se rapprochent les montagnes de gauche et de droite, 34 m. on passe sur un pont l'Ophis, 15 m On voit à droite sur les hauteurs le village de Tsipianà, 25 m. on passe un pont sur un fossé qui entoure les murailles de Mantinée.
Total de la route 2. heures 8. m.

MANTINÉE (Ἡ ΜΑΝΤΙΝΕΙ'Α).

La plaine de Tripolitsà était partagée entre les Mantinéens au Nord, et les Tégéates et les Pallantiens au Sud. Les ruines remarquables des murs de Mantinée, appelées par les gens du pays Palæòpolis, se montrent à 12 Kilomètres au Nord de Tripolitsà, au milieu d'une enceinte de montagnes, et sur un sol marécageux. Le contour des murs subsiste dans sa totalité, mais il ne s'élève que de quelques assises : son étendue est de 18 stades (3250 mètres) et sa forme est celle d'un bouclier à peu-près elliptique, sa pointe dirigée vers le Nord. Il y avait huit portes et cent vingt tours carrées, outre quelques autres qui servaient à la défense des entrées : c'est encore, dans son état de ruines, un modèle à étudier pour l'architecture militaire au temps de l'invasion d'Epaminondas.

La position de cette ville devait la rendre froide en hiver, brûlante en été, et malsaine en toutes saisons : non seulement des marais l'entourent, mais un ancien bras de l'Ophis (1) (ὁ Ὄφις) la traverse et forme un marais dans son enceinte.

(1) Il est probable que Pausanias désigne sous ce nom le grand torrent, qui aujourd'-

Mantinéus fils de Lycaon, bâtit une ville à laquelle il donna son nom. Dans la suite en vertu d'un certain oracle, Antinoë fille de Cephée fils d'Aléus, ayant pris pour guide un serpent, bâtit une ville dans l'endroit ou il s'arrêta et y transféra les habitans de l'ancienne Mantinée; c'est en mémoire de ce serpent qu'on avait donné le nom d'Ophis (qui veut dire serpent) au fleuve qui passe par la ville.

Agésopolis, fils de Pausanias, prit la ville non par force mais par adresse. Il détourna le fleuve Ophis et lui fit prendre son cours le long des murs, qui bâtis en brique crue se délayèrent bientôt et n'offrirent aucune résistance. Agésopolis n'eut pas la gloire de l'invention en cette entreprise, il ne fit que ce que Cimon, fils de Miltiade, avait fait avant lui au siège d'Eïon sur le Strymon contre Bogès qui défendait la place pour le Roi de Perse.

Cette ville est surtout célèbre par la bataille qu'Epaminondas, général Thébain, y livra aux armées combinées du Péloponèse, de l'Achaïe et d'Athènes, l'an 364 avant J. C. Ce grand homme y fut tué au sein de la victoire. Philopémen y remporta aussi une victoire sur Machanidas, 206 ans avant J. C. Mantinée fut prise par Antigone, qui la nomma Antigonie. Enfin Adrien parvenu à l'empire fit reprendre à la ville son ancien

---

hui se jette dans un gouffre à 3500 mètres au Sud-Ouest de Mantinée. Ce torrent inonde encore en hiver les fossés de la ville, et une dérivation pourait facilement y amener ses eaux; il prend son origine près de Tegée; une simple tranchée, ouverte sur la route actuelle de Tripolitsà à Argos, suffisait pour jeter dans son lit le grand cours du Saranta Pôtamos, travail exécuté par l'armée d'Agis, 413 ans avant J. C.

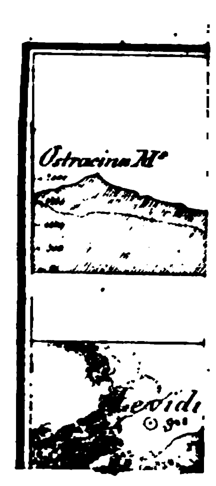
L'Ophis passait encore à travers Mantinée à l'époque où la ville fut prise par Agésopolis (98e Olympiade). Au temps de Philopœmen, un fossé dont on voit encore la trace dirigé de l'Est à l'Ouest, traversait la plaine, sans doute pour préserver la ville des débordemens du torrent; sur ce fossé, à 1400 mètres de Mantinée et dans la direction de Tégée, se voient les ruines d'un pont antique, qui doit être celui près duquel périt Machanidas de la main de Philopœmen. Pour bien concevoir les événements militaires dont cette plaine a été le théâtre à diverses époques, il faut reconnaître que le cours de l'Ophis s'est reporté continuellement vers le Sud, depuis le cours le plus ancien qui traverse Mantinée jusqu'à son lit actuel.

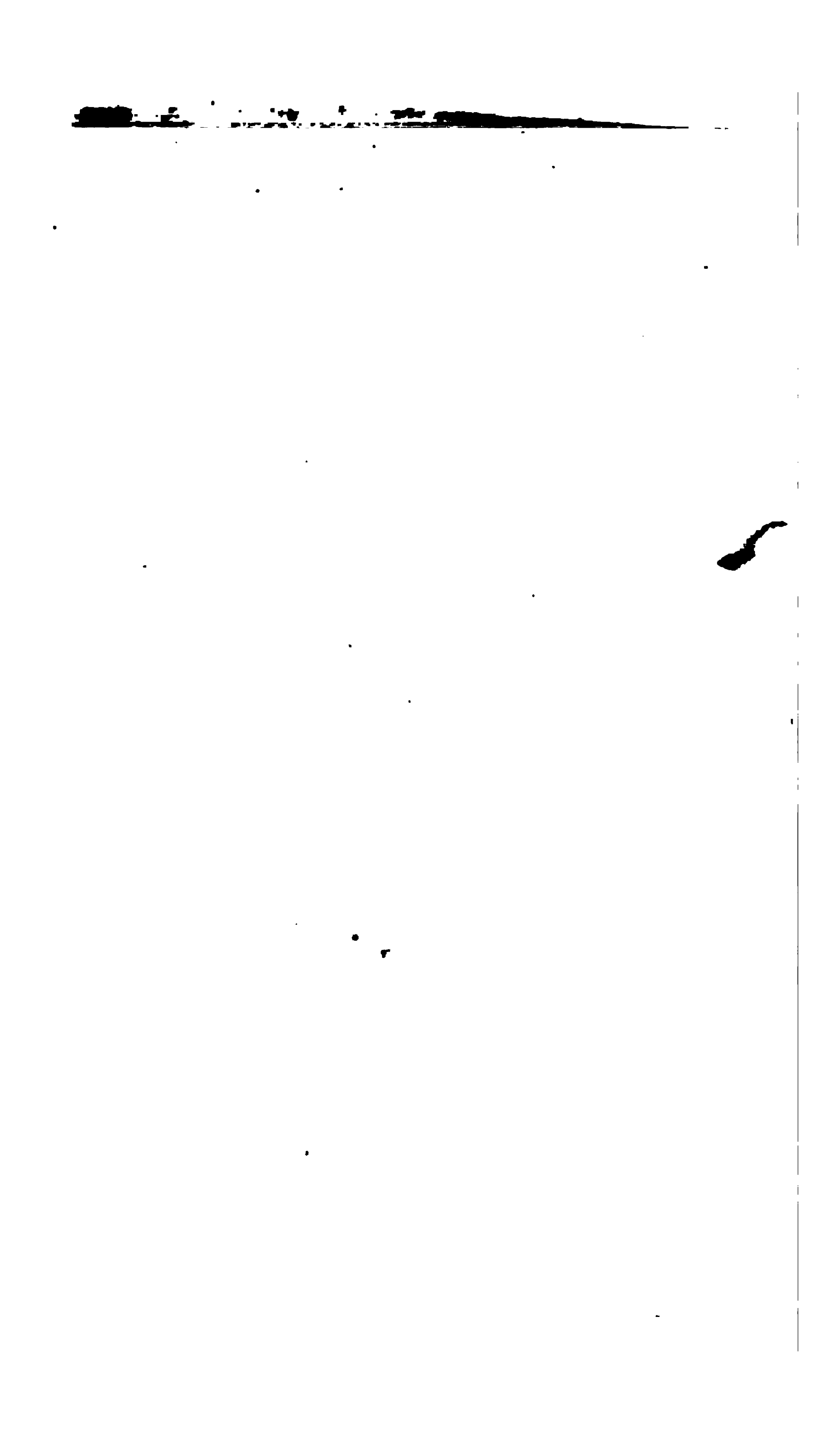
nom, ne trouvant pas bon qu'elle en portât un qui rappellait trop son affection pour les Macédoniens ; il y institua des jeux quinquennaux en l'honneur de son favori Antinoüs.

Pausanias rapporte qu'on voyait à Mantinée un temple double, divisé par un mur, à peu près en deux parties égales, d'un côté était la statue d'Esculape, et de l'autre un temple de Latone et de ses enfans.

Il y avait aussi un temple de Jupiter Epidote, ainsi surnommé parcequ'il distribuait les biens aux mortels. Un temple de Castor et Pollux et dans un autre endroit, celui de Cérès et de Proserpine. Vers le théâtre, celui de Junon et derrière le théâtre les ruines d'un temple de Vénus-Symmachia et de Minerve Alée. Il y avait en outre un temple d'Antinoüs bâti par Adrien, le plus moderne de ceux qu'on voyait à Mantinée.

On y retrouve encore l'emplacement du théâtre et la direction des rues ; tout l'emplacement de la ville est maintenant une terre bien cultivée et il parait que c'est un terrain alluvial, car en faisant des fouilles à 3 et 4 pieds, on trouve des marbres qui ont assurément appartenu aux édifices mentionnés par Pausanias. A mille mètres au Nord de la ville s'élève une colline isolée, sur laquelle devrait avoir été située la ville ancienne, Ptolis, attribuée à Mantinéus, l'aimable Mantinée d'Homère. Cependant il n'y existe aucune ruine, elle est couronnée maintenant d'une petite chapelle, d'où l'on a une vue superbe et sur la ville ancienne et sur toute la plaine de Mantinée. Quant à la ville détruite par Agésipolis, elle occupait sans doute à-peu-près l'emplacement de l'enceinte actuelle. La petite chaîne de montagnes qui sépare la plaine de Mantinée ou Kambos-tis-Miliàs de la plaine de Tsipianà, autrefois plaine d'Argos est le mont Alesius; (τὸ 'Αλήσιον ὄρος) au pied de la montagne sont les traces d'un stade ; plus loin quelques ruines qui peuvent avoir appartenus au temple de Néptune, où d'après Pausanias, il semblerait avoir existé une source salée ; indication précieuse à rechercher. Le temple était à 7 stades de la ville, et à gauche de la route, une faible source la fontaine Arne coule


Ostracina M^e
Levidi



près du col qui conduit à Tsipianà: seize minutes avant d'atteindre le col, et au dessus de la fontaine sont quelques ruines que l'on peut attribuer au temple de Cérès.

Plus loin la route laisse à droite les ruines de Nestane (ἡ Νεςάνη κώμη) sur une colline rocheuse, qui de loin se détache sur la plaine comme une tente noirâtre, elles couvrent une grande partie du sommet; quelques-unes sont du moyen-âge; à gauche au pied du mont Alesius est une fontaine probablement celle que Pausanias nomme fontaine de Philippe; après une heure de marche de Mantinée, on arrive au village de Tsipianà, l'emplacement de Melangia (τὸ Μελαγγεῖον χωρίον). Il ne reste de bien apparent qu'une partie des murs de l'Acropole, construits en assises plus irrégulieres que celles de Mantinée. La porte principale, masquée par une tour carrée, s'ouvre du côté du mont Artèmisium; la ville était inaccessible du côté de la plaine. La topographie de Pausanias est parfaite dans toute cette région: un gouffre situé au pied des ruines de Mélangia, reçoit comme il le dit, les torrens de la plaine d'Argos. La plaine est fort sterile. En grec le mot Argos signifie inutile, oisif; cette stérilité vient de ce que l'eau du ciel qui tombe des montagnes voisines dans la plaine, la tient toujours inondée à tel point qu'elle deviendrait un lac, si l'eau ne trouvait une issue souterraine, en hiver , et quelques fois même au printemps cette plaine est encore submergé; à l'Est de Melangia à moitié de la montagne se trouve un monastère dans une position pittoresque, d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la plaine. Près de Melangia la route qui conduit à Argos se bifurque en deux; l'une au Sud de l'Artémisium, nommée Climax, (Echelle) l'autre au Nord nommée Prinus (1). En allant de Tsipianà à Tripolitsà, on trouve à quinze

(1) La première était plus large et portait ce nom parcequ'autrefois on y descendait par des marches faites de main d'hommes; la dernière route était beaucoup plus étroite et passait par le mont Artémisius où il y avait un temple et une statue de Diane. Le fleuve Inachus a sa source dans cette montagne, et l'endroit où il se forme servait de limites entre les Argiens et les Mantinéens

minutes du village à gauche de la route sur un petit rocher à pic, une tour du moyen âge ; à une demi-heure plus loin on laisse à droite un tumulus et à gauche la vue embrasse la vallée de Loukà , nom d'un village situé au pied de la montagne. Sur le sommet de la colline St. George qui se trouve dans cette vallée, il existe un monument antique de forme polygonale, qui parait avoir été une forteresse servant à la défense de la vallée. Les murs qui sont encore debout ne s'élèvent pas à plus de trois mètres dans la partie le mieux conservée. Les constructions sont parementées à l'intérieur comme à l'extérieur. A l'un des angles est une tour moderne construite avec les pierres de la tour antique.

Mantinée était traversée par un grand nombre de routes qui conduisaient dans le Péloponèse ; c'est ce que l'oracle de Delphes semble indiquer. »L'aimable ville qui est partagée par »trois, par quatre, par cinq chemins.« Les deux routes les plus importantes conduisaient l'une de la Laconie à l'Achaïe, l'autre d'Argos au bassin inférieur de l'Alphée et à l'Elide. Pausanias trace cette dernière depuis Mantinée jusqu'aux limites de Methrydrium. On devait y trouver d'abord, suivant un passage de Polybe, les Elisphasiens , nom peut-être altéré d'un dème qui occupait l' emplacement marécageux au couchant de Mantinée ; au-delà était la plaine Alcimédon , longue, étroite, separée de celle de Mantinée par les collines de Kàpsa. La route suivait alors la gorge au Sud du Saint-Elie de Lévidi , qui est l'Ostracina (τὸ Ὀστρακίνα ὄρος) de Pausanias. Petrosaca (ἡ Πετροσάκα) limite entre le territoire de Mantinée et celui de Mégalopolis, devait se trouver au sommet du col, dans la gorge rocheuse de Kardàra, à plus de 70 stades de Mantinée.

Les routes de Mantinée à Tégée et à Pallantium, ne se séparaient qu'au lieu dit Phœzón (τὸ Φοίζων) à moins de 32 stades de Mantinée , où l'on voyait le monument d'Aréïthoüs ; on trouve sur la route de Tsipianà à Tripolitsà un tumulus entouré de quelques blocs, peut-être l'emplacement de ce monu-

ment. A l'endroit le plus étroit de la plaine sur la route de Pallantium, sont des ruines de murailles antiques, qui n'ont pas eu pour destination de fermer la plaine, mais qui appartenaient à quelques grands édifices ; on peut y placer le temple d'Hercule (τὸ Ἡράκλειον) mentionné par Thucydide : trente stades au delà du lieu dit Phœzôn, le bois Pelagus, devait occuper l'emplacement des collines de Bòsouna et de Mansàga, et près de ces lieux le tombeau d'Epaminondas. (1)

Il est probable, d'après la méthode descriptive suivie par Pausanias, que le territoire de Mantinée s'étendait jusqu'au temple de Jupiter Charmon, ou à 65 stades de la ville. Au-delà du bois Pelagus on entrait dans le Dème Tégéate des Corythéens, le temple de Cérès Corythéenne (ἐν Κορυθεῦσιν) et celui de Bacchus Mystès doivent avoir disparu sous les alluvions du Saranda Pòtamos et du lac Berzovà, lac entouré aujourd'hui de vignobles, comme il l'aura été dans l'antiquité, si l'on en juge par le culte de Bacchus.

Nous venons de signaler les limites de la Tégeatide vers Mantinée; du côté de l'Argolide, elles franchissaient le mont Parthénius et descendaient dans la vallée cultivée d'Agladò-kambos ; du côté de la Laconie, il est à présumer, d'après la position assignée aux Hermès par Pausanias qu'elles suivaient à-peu-près la ligne de partage des eaux entre l'Eurotas et le Saranda Pòtamos et vers l'Ouest le Chòma, où étaient les limites entre Tegée et Pallantium. Ainsi circonscrite la Tégéatide ne pouvait avoir plus de 4 myriamètres de surface.

Pausanias, en suivant la route de Laconie, rencontre à 19

(1) Ce grand homme fut tué à la bataille qui se donna là, 364 ans avant J. C. étant blessé il regarda l'événement du combat d'un lieu que l'on avait depuis lors nommé l'observatoire. Quand il vit la victoire disputée et l'avantage égal de part et d'autre, il debanda sa plaie et rendit l'âme avec son sang. Il fut inhumé sur le champ de bataille, on lui dressa une colonne, on y appendit son bouclier sur lequel un serpent était gravé. Du temps de Pausanias, il y avait deux colonnes sur son tombeau l'une ancienne avec une inscription Béotienne, l'autre moderne que l'Empereur Adrien avait fait ériger avec un nouvelle inscription.

stades de la ville, l'Alphée qui formait la limite entre les deux provinces, et qui est en effet, la distance exacte à laquelle la route pénètre dans le large lit du Saranda-pòtamos, c'est l'un des plus singuliers torrens de la péninsule; il nait au canton Hagios Pétros, à Phylacé (ἐν φυλακῇ) dans le dème des Phylaciens que nous devons placer sur le revers des montagnes de Vérvena; il reçoit un grand affluent qui se précipite des hauteurs de Dolianà, il n'a pas moins de douze à quinze lieues de longueur: il lacère dans son trajet des montagnes dont les dépouilles fracassées causent sur son passage, les plus étranges accidens topographiques. Il roule partout une multitude de roches superbes, où l'on peut choisir de nombreux échantillons dignes de figurer dans les collections les plus magnifiques; on croirait son fond parfaitement horizoniale lorsqu'on y chemine. Il va se jeter, au moyen d'une torsion, vers l'Est, au pied même du mont Parthénius, au fond d'une sorte de golfe de la plaine, où se trouve, pour en recevoir le tribut, le grand kàthavothron de Berzovà. L'opinion commune dans le pays est que ce sont les eaux du Saranda-Pòtamos qui reparaissent à Myli (les moulins d'Argos) dans la plaine riveraine.

Pausanias désigne sans aucun doute le Saranda-pòtamos comme étant l'Alphée, quoi qu'il serait plus rationnel d'attribuer à l'Alphée les belles sources qui forment le ruissseau de Kaparéli et qui vont se perdre dans le lac et gouffre de Brebàti.

Les dêmes des Tégéates, au nombre de neuf suivant Strabon et Pausanias qui cependant n'en nomme que huit, regardant peut être Tégée comme formant le neuvième, étaient les Gareàtes (Γαρεάται) les Phylaciens (Φυλακεῖς) les Caryates (Καρυάται) les Corythéens (Κοριθεῖς) les Potachidæ (Ποταχίδαι) les Manthyriens (Μανθυρεῖς) les Echévéthéens (Ἐχενήθεις) et les Aphidantes (Ἀφείδαντες).

Nous avons dit la position des Corythéens, des Phylaciens et des Manthyriens. Les Caryates occupaient suivant nous, le plateau où, d'un côté la Kéléphina et autres affluents de l'Eu-

rotas, et de l'autre le Saranda-Pòtamos prennent leur origine ; c'est le territoire d'Aràkhova ou de Caryæ, ancienne conquête des Spartiates. Sans doute elle était restée attachée aux Arcadiens, comme toutes les villes frontières, et par suite fut détruite par Archidamus II. Le plateau fertile d'Aràkhova qui domine Kryavrysi dut, en raison des limites naturelles rester en possession des Tégéates. Le fleuve Gareates (ὁ Γαρεάτης) est la rivière de Dolianà, et le dème des Gareàtes devait occuper tout le bassin de cette rivière. C'est près du village de Rhizæs qu'on doit chercher le temple de Pan. La position des Potachides, des Echévéthéens et des Aphidantes est encore inconnue et il y a des recherches à faire sur cela.

TÉGÉE (Η ΤΕΖΕΑ).

Tégée n'était qu'à cent stades de Mantinée : ces deux villes rivales et ennemies par leur voisinage même, se sont plus d'une fois livré des combats sanglants, et dans les guerres qui ont divisé les nations; elles ont presque toujours suivi des partis différents. A la bataille de Platée, qui termine la grande querelle de la Grèce et de la Perse, les Tégéates, au nombre de quinze cents, disputèrent aux Athéniens l'honneur de commander une des ailes de l'armée des Grecs ; ils ne l'obtinrent pas, mais ils montrèrent par les plus brillantes actions qu'ils en étaient dignes. Chaque ville de la Grèce se mettait sous la protection spéciale d'une divinité. Tégée avait choisi Minerve, surnommée Aléa. L'ancien temple ayant été brulé peu d'années après la guerre du Péloponèse, on en construisit un nouveau sur les dessins et sous la direction de Scopas de Paros, le même dont on avait tant de superbes statues. D'après Pausanias, le temple de Minerve Aléa à Tégée, était incomparablement le plus beau et le plus grand de tous les temples du Péloponèse. Scopas employa l'ordre ionique dans les péristyles qui entourent le temple. Sur le fronton de devant, il représenta la chasse du sanglier de Calydon ; on y

distinguait une quantité de figures, entre autres celles d'Hercule, de Thésée, de Pirithoüs, de Castor etc. Le combat d'Achille et de Télèphe décorait l'autre fronton. Le temple était divisé en trois nefs, par deux rangs de colonnes doriques, sur lesquelles s'élevait un ordre corinthien qui attenait et soutenait le comble.

Aux murs étaient suspendues des chaînes, que, dans une de leurs anciennes expéditions, les Lacédémoniens avaient destinées aux Tégéates, et dont ils furent chargés eux mêmes. On disait que les femmes de Tegée s'étant mises en embuscade, tombèrent sur l'ennemi et décidèrent la victiore. Une veuve, nommée Marpessa, se distingua tellement dans cette occasion, que l'on conserva son armure dans le temple. Tout auprès on voyait les défenses et la peau du sanglier de Calydon, échues en partage à la belle Atalante de Tégée, qui porta le premier coup à cet animal féroce. Enfin on montrait jusqu'à une auge en bronze que les Tégéates, à la bataille de Platée, enlevèrent des écuries du général des Perses. De pareilles dépouilles étaient pour un temple des titres de vanité, et quelfois des motifs d'émulation. Ce temple était desservi par une jeune fille qui abdiquait le sacedoce dès qu'elle parvenait à l'âge de puberté.

Du temps de Pausanias on voyait aussi à Tégée les temples de Minerve Poliades, de Diane Hegémone, de Cérès et de sa fille, de Vénus Paphienne, et tout auprès deux temples de Bacchus et un d'Apollon avec sa statue dorée. La ville ancienne de Tegée occupait l'emplacement des villages d'Ibrahìm-Effèndi et de Piàli, et s'étendait jusqu'au pied de la colline d'Hagios Sòstis. Ce sol doit avoir subi un exhaussement considérable depuis le temps même de Pausanias ; il est aujourd'hui nivelé par les alluvions des torrens, tandis qu'alors il devait être ondulé par de faibles collines. L'église de Palæo-Episkopi qui remplace probablement l'un des principaux monuments de Tégée, est une ruine du moyen age, elle appartenait à un évêché de ce temps, peut être à Nìcli et se compose d'une vaste enceinte près laquelle est une fontaine.

Un grande église en ruine, du même temps, et dont les restes sont très pittoresques, est au milieu de cette enceinte; sur un marbre scellé dans un mur, on déchiffre quelques noms grecs, qu'on présume être ceux des guerriers morts à Platée. Cette église a été construite sur le soubassement d'un édifice antique, on y trouve beaucoup de fragments de marbre; autrefois il y en avoit davantage, mais ils ont été employés par les Turcs à la construction des mosquées, des fontaines et de quelques maisons de Tripolitsà: en faisant des fouilles à peu de profondeur, on trouverait beaucoup de fragments qui pouraient peut-être faire connaître l'emplacement des édifices énumérés par Pausanias.

Itinéraire de Tripotamia (Psophis) à Tripolitsà.

25 m. Lopèsi, village sur la hauteur à gauche. 15 m. vestiges à gauche : cette route semble être celle de Pausanias à travers le bois Soron, dans sa route de Psophis, 10 m. Vérsitsi, 3 milles à gauche, belle vallée, 10 m. vestiges d'antiquité, bel aspect. bois, 10 m. village de Dekhoùni à droite, 13 m. à gauche vestiges, et source considérable à droite, 9 m. village de Scoupi, à gauche sur un rocher, 8 m. église et marbres, la vallée s'elargit sur la gauche, 5 m. on passe une rivière qui joint le Ladon dans une autre direction, à gauche un Palæò-kastro et une source, l'emplacement de Paüs (Πάου Χώμης ἐρείπια) à droite les villages Vesini et Nasia, 32 m. vallée qui s'élargit en plaine, 48 m. vestiges, beaux bois, 12 m. Strèzova, grand village d'où l'on a une belle vue sur le Ladon, 38 m. Ruines; après la descente, une belle vallée, 8 m. Podogòra village, tournant ensuite à droite, la vallée de Strètzova, 12 m. Murs et castro sur une montagne, à droite une montée, 24 m. sommet de la chaîne où est le castro; bois, 26 m. descente au Ladon, ruines, 20 m. pont de Kerastò sur le Ladon, 19 m. Montée très rapide conduisant à une station, d'où la vue embrasse le val de Strètzova, 7 m. autre montée très rapide, 12 m. on monte encore; beaux bois. 12 m. vue très étendue du cours du Ladòn, 10 m. un sommet où l'on voit Glanitsa dans un fond; on tourne à gauche, 50 m. village de Korpini, sur un sommet élevé et froid, 35 m. on voit Glanitsa près duquel se trouvent des ruines helléniques, sur la route à gauche il y a un petit Palæò-Kastro, 15 m. Kalyvia de Valtesèniko, 30 m. montée, le village de Valtesèniko, sur le sommet un Palæò-kastron. La situation en est très-élevée, et est découverte de tout le pays, 1 heure 30 m. Korphoxylià, village au milieu des arbres, 20 m. après être descendu, le village de Magoulianà (1) à gauche sur une hauteur, on voit le chateau d'Argyròkastro. Les ruines n'en sont pas hélleniques, 2 heures de Magoulia-

(1) A une heure et demi au Sud de Magoulianà, dans la plaine au dessous du village de Rhàdo, près la source du Gortynius, non loin du moulin et Kephalòvrysi de Kar-

nà, on arrive en descendant aú grand village de Vytina (1), à 15 m. fontaine Nymphasia on gravit le col qui sépare la plaine de Vytina de celle de Levidi et au bout de deux heures de mar che est le village Levìdi d'où le chemin passe par la plaine Alcimédon et après 2 heures conduit à Kàpsa; on entre ensuite dans la plaine de Mantinée, 30 m. Katàvothron à droite, 30 m. autre Katàvothron où s'engouffrent les eaux de l'Ophis. 10 m. Passage de l'Ophis sur un pont, 2 heures plaine jusqu'à Tripolitsà.

Total de la route 11 heures 50 m,

DE MANTINÉE A KALPAKI (ORCHOMÈNE).

Pausanias indique deux routes qui conduisaient de Mantinée à Orchomène: l'une passait par le col de Kakoùri où était la fontaine d'Alalcoménia (Ἀλαλκομενίας πηγὴ) et à 30 stades de la ville, les ruines d'un bourg nommé Mæra (Μαῖρα Κώμη) qu'il ne faut pas confondre avec l'enclos Mæras, situé près de Melangia. Cette route était entièrement unie et la seule propre aux chars: à 1200 mètres au Sud de Kakoùri et à 5,500 mètres (30 stades) des ruines de Mantinée, est une grande source nommée aujourd'hui Karyda, et près de là, sur un petit mamelon qui traverse la route, les soubassements d'un temple et diverses ruines : c'est là évidemment la fontaine d'Alalcoménia et le bourg Mæra. L'autre route plus directe rencontrait au pied

---

kàlou, doivent sc trouver les ruines de Thisa (Θίσα) ville des Orchoméniens que les dernières éditions de Pausanias nomment Thisoa, comme ville du mont Lycée, à la quelle la nymphe Thisoa donnait son nom.

(1) A une demi-heure au Sud de Vytina, sont des ruines appelé Palàtia, au confluent de deux torrents affluens du Tragus, le plus considérable coule à l'Ouest et doit être le Malœtàs (Μαλοιτᾶς) et l'autre le Mylaon (Μυλάων) au dessus des quels s'élevait le mont Thaumasius (Θαυμάσιον) aujourd'hui Madàra. Ces ruines sont sur l'emplacement de Methydrium (τὸ Μεθύδριον) qui selon Pausanias fût bâtie par Orchomène sur une hauteur entre ces deux fleuves. On y voyait de son temps auprès du Malœtas un temple de Neptune Hippias. Les Methydriens disaient que Rhéa, grosse de Jupiter, se retira sur le Thaumasius, mont qui domine le long du fleuve, et que Hoplodamas avec les autres Géants accoururent à son secours pour la défendre contre les violences de Saturne; c'est là qu'elle lui présenta une pierre en place du petit Jupiter. La fontaine de Nymphasia (Νυμφασία πηγή) située a 30 stades de Methydrium se reconnait sans aucune doute, dans la belle source près de Vytina. Le territoir de Mythydrium renferme plusieurs chateaux forts du moyen âge, entre autres Argyrò-kastro, Angelò-kastro et le Palæò-kastro voisin de Kamenitsa qui demanderaient à être étudiés.

du mont Anchisia (τὸ Ἀγχίσιον ὄρος) (1) un temple de Vénus dont les ruines subsistent au près du Khan ruiné de Bilaï. Sur le revers opposé de la montagne, se trouve à la gauche du chemin les ruines du temple célèbre de Diane Hymnia (Ἀρτέμιδος τῆς Ὑμνίας ναός).(2)

D'autres ruines se voyent à peu de distance du bourg de Levìdi ; il est à remarquer, que c'est précisément dans cette position que devait se trouver l'Elymia (ἡ Ἐλυμία) mentionnée par Xenophon. Quittant la route qui mène à Kalàvryta, et laissant à gauche le village de Levìdi, la route se tournant à droite vous mène à Kalpàki distante de deux heures de Mantinée. Kalpàki est bâti sur l'emplacement d'Orchomenus (ἡ Ὀρχομένος). Les ruines très-apparentes entourent le village de Kalpàki ; l'Acropole de construction polygonale qui est peut-être la ville ancienne attribuée à Orchomenus, couronne le sommet de la colline ; la ville moderne s'étendait jusqu'à la plaine (3). On voit au dessous du village de Kalpàki la source mentionnée par Pausanias. Un ravin profond séparait la ville du mont Trachys, dont les sommets culminants portent les noms modernes d'Armeniàdes et de Karoùmbalo.

L'itinéraire de Pausanias indique que la route qui allait d'Orchomenus à Caphyæ *(αἱ Καφυαί)*. (4) passait au sud du marais et que la ville était à l'extrêmité de la plaine; ces circons-

---

(1) Colline de 150 à 200 mètres d'élévation qui formait la limite entre la plaine d'Orchomène et celle de Mantinée; d'après la tradition, le tombeau d'Anchise se trouvait au bas du mont ; car Enée faisant voile pour la Sisile prit terre en un endroit de la Laconie, où son père qui était allé en Arcadie mourut et fut enterré. C'est pourquoi ce lieu fut nommé le mont Anchise.

(2) Le temple était commun aux deux peuples, ils y avaient un prêtre et une prêtresse qui faisaient voeu de chasteté perpétuelle et qui menaient une vie fort austère ; l'usage du bain et plusieurs autres choses permises aux autres hommes, leur étaiant interdites; jamais ils ne faisaient de visites. La fête de Diane Hymnia se célébrait tous les ans.

(3) Du temps de Pausanias, il y existait un temple de Neptune et de Vénus, où les statues de ses divinités étaient en marbre.

(4) Elle prenait son nom de Céphée fille d'Alcus, mais on dit Caphyae pour s'ac-

tances semblent placer Kaphyæ autour du rocher isolé couronné de ruines hellé niques que l'on voit au bout S. O. de la plaine au dessous du village de Plésia: selon d'autres, la ville de Kaphyæ pourrait avoir été près de Paleœ-Kozouna où il y a quelques ruines et une belle source, mais celle ci est située au dessous et non audessus des ruines, comme devait être la fontaine Ménélas ; le bourg de Kondylea (Κονδυλέα) était à un stade de Caphyæ.

ROUTE DE KALPAKI (ORCHOMENUS) A ZARAKA (STYMPHALE).

De Kalpàki on desceend pendant seize minutes dans la plaine où cessent seulement les ruines d'Orchomenus ; on passe une rivière; le chemin pavé antique se voit le long du bas de la montagne, après trente cinq minutes de Kalpàki, on arrive au beau Kephalò-vrysi qui jaillit au pied du mont Trachys, ce sont les sources Ténées (Τενεῖαι) ; il forme sept bassins, qui se réunissent bientôt et donnent existence à une rivière qui est l'un des principaux affluents du lac Orchomenus. A 2 Kilomètres au Nord, sont de nouvelles sources et quelques ruines en grande taille sur l'emplacement d'Amilos (ἡ Ἀμηλος χωρίων). C'est là où se divisaient les routes antiques d'Orchomène, à Stymphale et à Phenée.

A une demi-lieue de la fontaine Tenées, à main droite est un tumulus, et passant un ruisseau qui se débouche dans le lac d'Orchomène, on trouve les traces d'une voie antique. Après cinq quarts d'heures de marche de Kalpàki, la plaine finit et le monastère de Kandìli se présente sur un rocher à droite: il faut encore quelque minutes pour arriver au metochi et ensuite au village de Kandìli, la route devient très-mauvaise, raide et passe par un col qui a une élevation de 1200 mètres: c'est

comoder au langage des Arcadiens ; il y avait un temple de Neptune et un temple de Diane Cnacalésia.

l'Oligyrtus (τὸ Ὀλυγήροτον ὄρος) montagne qui se dirige du Nord au Sud du mont Skhipièza à l'Armeniàdes.

La route passe en zig-zag au bord des ravins et l'accès est très-difficile en hiver et même impraticable à cause des neiges; la montée peut durer une heure et un quart, la descente qui présente également des difficultés dure une heure et demie, et aboutit au village Skotinì. Au Sud, au milieu de la vallée profonde et obscure de Skotinì (Σκοτεινὴ, obscure) et à un Kilomètre N. E. du village de Bougiàti, sont les ruines d'Aléa (ἡ Ἀλλέα) (1).

On voit encore une partie de l'enceinte et un long mur en assises irrégulières qui, descendant en échelons, fermait la vallée.

De Skotinì, la route passe par une plaine bien cultivée; après cinq quarts d'heures de Skotinì, on trouve des traces de murs antiques composés de grandes pierres non taillées; de là il faut monter pendant une demi-heure un chemin rocailleux: arrivé au sommet, la vue s'étend sur le lac Stymphale, descendant en plaine, suivant une voie antique le long du lac du côté de S. E. et laissant le lac à gauche, en passant par la rivière qui vient du village Doùsa, on arrive après 7 heures et un quart de marche de Kalpàki, au village de Zàraka, situé sur une hauteur à un mille au Nord du lac.

Itinéraire de Kalpàki à Zàraca.

15 m. Un moulin et un cours d'eau à droite, 5 m. on traverse un ruisseau ; des hauteurs tout auprès à droite, 18 Képhalovryssi, sortant du pied du Kokkino-voùni, à droite, 15 m. un tumulus à gauche, 16 m une église à gauche; on traverse un cours d'eau courant vers l'Ouest, 8 m. Le monastère de Kandìli, sur un rocher à droite, 12 m. le mé-

(1) Cette ville avait pour fondateur Aléus fils d'Aphidas; trois temples considérables l'embellissaient: celui de Diane Ephésienne, celui de Minerve Aléa, et celui de Bacchus où se voyait sa statue. La fête de Bacchus était appelé Sxieria. elle se célébrait tous les ans; un certain oracle de Delphes avait introduit la coutume de fustiger des femmes à l'autel du Dieu.

tochi de Kàndila, 5 village de Kàndila, presque désert, 14 m. trois moulins à eau. 4 m. on traverse un ruisseau ; plusieurs autres moulins ; ici se termine la plaine de Kalpàki, 69 m. on monte le sommet de la hauteur, point de route on descend, 83 m. une plaine; village de Skotini, tout au près à gauche, 4 m. réunion de deux ruisseaux; près de là, quelques vestiges helléniques, 71 m un puits ; plaine plate et cultivée courant Nord-Est et Est ; vestiges au pied d'une hauteur à gauche, 10 m. on quitte la plaine et on monte vers la gauche, 25 m. le lac Zaraka (Stymphale.) 37 m. après une descente, ancien canal et des pierres ; on traverse une rivière, 5 m. On traverse une autre branche venant de Doùsa, 15 m. on arrive à Zàraka.

Total de la route 7 h 11 m.

STYMPHALE.

Nulle contrée n'offre un spectacle plus lugubre que celle du Stymphale. Les montagnes sévères qui l'encaissent et son aspect solitaire annoncent qu'il fut de tout temps le séjour du deuil et le repaire d'êtres dangereux. Aussi les Mythologues avaient-ils imaginé d'y placer une espèce d'oiseaux qui ne se nourrissaient que de chair humaine, et d'y fixer la retraite de Junon après son divorce avec Jupiter. Les ruines de Stymphale (ἡ Στύμφαλος) (1) sont éloignées d'une heures au S. O. de Zàraka; les premières ruines sont celles d'un temple, consistant en beaucoup de grands blocs qui en formèrent la Cella; à dix minutes de là la source du Stymphale jaillit du rocher avec force : elle est connue actuellement sous le nom de Kephalòvrysi; c'est l'endroit où l'empereur Adrien avait établi la prise d'eau des hydragogues de Corinthe (2). Peu après

(1) Stymphalus petit-fils d'Aroas, était le fondateur de la ville de Stymphale qui n'existait déjà plus du temps de Pausanias, et non de celle qu'on connaissait alors. Ces peuples prétendaient que Téménus fils de Pélasgus habitait l'ancien Stymphale, qu'il y éleva Junon, et qu'il lui bâtit ensuite trois temples sous divers noms, suivant les trois états où il l'avoit vue: l'un à Junon enfant, l'autre à Junon femme de Jupiter, et le troisième à Junon Veuve, après son divorce d'avec Jupiter et sa retraite à Stymphale.

Pausanias vit à Stymphale un vieux temple de Diane surnommée aussi Stymphalée. La statue de la Déesse était en bois; la voûte du temple était ornée de figures d'oiseaux stymphalides et au fond on voyait des statues de marbre blanc représentant de jeunes filles avec des cuisses et des jambes d'oiseaux.

(2) On voit encore dans le lac les traces de la chaussée qui portait l'aqueduc d'A-

elle se jette dans le lac, le traverse et tombe dans le Katavothron qui se trouve au Sud des ruines de Stymphale, pour reparoitre dans les terres des Argiens, non plus sous le nom de Stymphale, mais sous celui d'Erasinus; ce phénomène de la nature est raconté par plusieurs écrivains de l'antiquité; la longueur de son cours souterrain était évalué à 200 stades.

Iphicrates d'Athènes voulut boucher le Katavothron par où les eaux s'engouffraient pour inonder les environs de Stymphalia, mais il en fut empêché, comme disent les auteurs anciens, par l'intervention des dieux.

Le chemin passe au pied de la montagne, sur une route antique pavée en pierres carrées et qui ne ressemble point aux routes romaines, qui sont en polygones irréguliers; de là on vient au village de Khiònia, dont le nom vient d'un débris de temple à cinq cents pas vers l'Est. Khiònia est un nom donné souvent par les grecs aux lieux où l'on trouve des débris de colonnes : à côté sont les ruines d'une très-grande église appelée Catholicon; à cent pas de Catholicon se retrouvent les ruines de Stymphale. Les eaux du lac baignent aujourd'hui le monticule sur lequel était la ville, flanquée de tours carrées construites en grandes pierres polygonales: tout ce côté du lac parait avoir servi à l'emplacement de la ville qui était plus longue que large, et conforme à la situa-

---

drien, travail gigantesque d'environ 10 myriamètres de longueur, remarquable surtout par le hasard heureux qui permit de le conduire à Corinthe, en franchissant un grand nombre de cols et de vallées, presque sans travaux souterrains et sans arcades; ces cols se trouvaient précisément à la hauteur exigée. La prise d'eau commençait au beau Kephalò-vrysi situé sur le bord septentrional du lac. Il est probable que les eaux ne pouvaient sortir du bassin de Stymphale sans un canal souterrain qui les conduisait dans la longue vallée de Skotini ou Aléa dont l'aqueduc suivait le flanc oriental. Il franchissait ensuite un col vers Apàno-Belèsi pour passer sur le versant septentrional de la vallée de l'Inachus où il se maintenait à une grande hauteur afin d'atteindre le col du Trétos, dans la chaine du Dervénàki. Au delà, la disposition du terrain et les ruines montrent qu'il ne suivait pas la vallée du Longo-Pòtamos, mais qu'il passait au dessous d'Hagios-Vasilios pour coutourner le flanc oriental des monts Skòna et de l'Acrocorinthe. Dans ce trajet de près de cent mille mètres, l'aqueduc franchissait au moins six cols et un seul, celui à la sortie de la plaine de Stymphale, parait avoir exigé des travaux souterrains.

tion naturelle du terrain. Au Nord s'élève le Cyllène (ἡ Κυλλήνη ὄρος) (1).

DE STYMPHALE A PHONIA (PHÉNÉE Η ΦΕΝΕΟΣ).

Le chemin qui conduit dans la partie méridionale de la vallée qu'on traverse pour se rendre à Phonia, passe sur l'arcade même du gouffre du Stymphale. La chaussée, qui fut autrefois pavée, est hérissée de pointes de rochers, et tellement dangereuse que les voyageurs prudents mettent pied à terre afin de ne pas tomber dans l'abîme; ce pas franchi, on marche au S. O. et on passe à gué la rivière de Làfka, qui se rend au réceptacle général des eaux de la Stymphalide. Vous voyez le village de Zàraka à quatre milles au N. Bientôt après on cotoye une chaussée solide de quarante pieds d'épaisseur, dont la construction serait plus digne d'être un des travaux d'Hercule que la destruction des oiseaux ; ou si l'on veut des brigands qui infestaient cette contrée. Cette digue, suivant toute apparence, servait, comme elle le fait encore, de voie publique et de défense, pour la partie méridionale de la vallée, contre les inondations du lac. Les champs cultivés vont jusqu'au village de Làfka qui reste une demi-lieue à gauche; vous tournez ensuite à l'occident pour entrer dans la gorge de Castània; bientôt vous accostez une rivière bruyante qui conflue avec celle de Làfka ; à droite reste le village de Kastània au milieu d'un bois de sapins et de chataigniers; là jaillissent trois grosses colonnes d'eau (Tricrènes) dans les quelles on supposait que les Nymphes avaient lavé Mercure au moment de sa naissance.

---

(1) Aujourd'hui mont Ziria connu des ancien pour être la plus haute montagne de l'Arcadie. Cyllen, fils d'Elatus lui donna son nom, mais on ne trouve aucun débris du temple de Mercure sur le sommet culminant situé vers le Nord. La crête demi circulaire qui, vers le Sud s'étend au dessus de la plaine de Stymphale, semble d'après Ptolomée, avoir porté le nom mont de Stymphale. Les anciens varient dans l'élévation qu'ils lui assignent: sa hauteur réelle au-dessus du niveau de la mer est de 2374 mètres et au-dessus de la plaine de Phenée de 1675.

Ces jets-d'eau naturels font maintenant tourner quelques moulins et aboutissent à la rivière de Castanià: aux environs doit être le tombeau d'Egytus, fils d'Elatus, qui mourut de la piqûre d'un serpent. Remontez la gorge de Castanià, gravissez le mont Géronte, qui était la borne commune entre les Phénéates et ceux de Stymphale et arrivant au haut du defilé, vous voyez à vos pieds le riant vallon de Phonià. La descente suit pendant une heure et demie les flancs du Géronte couvert de sapins, de genévriers et de pins, jusqu'à la zône où commence la culture; parvenu à cette distance, on traverse les villages de Mòsa et de Messano, passant par le fleuve Orianius et on arrive au village de Phonià situé à peu de distance de l'ancien Phénée, au flanc d'une montagne boisée.

PHONIA (PHÉNÉE). (1)

Le lac couvre aujourd'hui la totalité de la plaine, la chausée qui conduisait à Phénée n'existe plus. La forteresse de Phenée était escarpée de tous côtés et en plusieurs endroits inaccessible, ce qui fait supposer que les alluvions ont exhaussé le sol autour de la petite presqu'île couverte de ruines que l'on attribue à Phénée. Le village de Phonià est a quelques cents pas au N. O. des ruines. On reconnait au premier coup d'œil

---

(1) Pausanias dit »La plaine de Phénée fut autrefois tellement inondée que l'eau montant toujours, l'ancienne ville de ce nom fut submergée. Il y a encore sur les monts voisins des marques qui font juger jusqu'où l'eau s'est élevée. Au bas des monts Orexis et Sciathis, il y a de larges fossée qui sont comme l'égout des campagnes voisines. Les Phénéates croient qu'ils furent creusés par Hercule. Ces travaux sont continues l'espace de cinquante Stades, et aux endroits où les bords sont revêtus et dans leur entier, le canal a trente pieds de profondeur. Phénéüs orignaire du pays fut le fondateur de Phénée. La citadelle est sur un roc escarpé de tous côtés. On y voyait autrefois un templé de Minerve Tritonia Sur le penchant de la montagne, on a pratiqué un stade, et sur la cime est le tombeau d'Iphiclés, frère d'Hercule et père d'Iolas. Mercure est de tous les Dieux celui à qui ils ont le plus de dévotion; ils célèbrent en son honneur des jeux qu'ils nomment Herméens et lui ont bâti un temple, derrière lequel était le tombeau de Myrtil. Les Phénéates ont aussi un temple de Cérès Eleusinienne où les mystères de la Déesse se célèbrent de la même manière qu'à Elensis. «

à la base des montagnes qui environnent le lac, les traces laissées par les eaux, car elles sont aussi visibles que du temps de Pausanias qui avait fait cette remarque.

Les eaux du lac montent rapidement et pourront encore s'élever de plus de 300 mètres, avant de franchir les limites du bassin, pour se jeter par le col de Guiòza dans la plaine d'Orchomène. (1) Le sommet d'un pic au dessus de Phonià est couronné par un Palæò-kastro, dont l'époque de construction n'a rien de caractérisé.

Itinéraire de Phonià à la chûte du Styx.

En partant de Phonià, le chemin passe Zàroukla. Il pénètre à partir de cet endroit dans les escarpemens du mont Khelmos (1) après deux heures de marche est le village Hagia Varvàra; à sept milles de là, le hameau de Solos, après lequel on entre dans la vallée de Cloukìnais (2) à l'extrémité de laquelle se voit la cascade du Styx, appelée par les modernes Mavrònero, ou l'eau noire, et qui est éloignée de 4 lieues de Phonià Les sources qui forment cette chûte d'eau sont reconnaissables en ce qu'elles se trouvent sur le plateau le plus élevé et le plus abrupte du mont Khelmòs. Placées à trente pas l'une de l'autre, elles donnent naissance à leur sortie à deux ruisseaux isolés, qui se dégorgent par autant de canaux différents sur la pente du rocher, où ils glissent comme un ruban en formant dans leur chûte une colonne d'eau, ou si l'on veut d'écume, dont la masse se perd au fond d'un précipice. A quelques pieds au dessus du gouffre, on remarque une grotte de laquelle jaillit une rivière souterraine qui se perd dans le même réceptacle, d'où elle débouche à peu de distance en plaine sous le nom de Carpàthi, bientôt apès elle se mêle au Cràthis.

---

(1) En 1828, les eaux s'élevaient à 753 mètres au-dessus de la mer et continuaient à monter par suite d'une obstruction des dégorgeoirs souterrains qui ne date que d'une vingtaine d'années: les alternatives d'inondation et de desséchement ont eu lieu à plusieurs reprises, comme on peut le voir dans Ovide, Diodore de Sicile, Strabon et Pausanias.

(1) Monts Aroaniens (τὰ Ἀροάνια ὄρη) cette dénomination s'appliquait, sans aucun doute, au mont Khelmos, peut-être aussi au mont Dourdouvàna et autres sommets voisins dont l'ensemble forme un des massifs le plus élevé (2300 mètres) et le plus étendu des montagnes du Péloponèse. Deux rivières du nom d'Aroanius y prenaient naissance, l'un affluent du Ladon, l'autre du lac de Phénée.

(2) La ville de Nonacris (ἡ Νώνακρις) devait occuper l'emplacement de l'un des nombreux villages de la vallée d'Akràta nommée aujourd'hui Kloukìnaes, on n'a pas encore été assez heureux pour trouver ses ruines, quoique ce canton ait été soigneusement visité; déjà du temps de Pausanias, elle était en ruines, et les débris étaient pour la plupart, ensevelis elle avait pris son nom de la femme de Lycaon.

Tout ce que les anciens ont dit des qualités malfaisantes du Styx (1) est encore répété par les paysans. Le fleuve infernal qui a son origine dans la région des nuages est pour eux un objet de terreur à cause de ses eaux qui n'ont cependant rien de plus extraordinaire que celles de toutes les sources froides. La vallée qu'elles arrosent, pareille aux pâturage du Pinde nourrit des troupeaux, produit du blé et convient aux vignes qui réussissent dans plusieurs de ses aspects méridionaux.

Itinéraire de Kalpàki (Orchomène) à Phonià.

8 m. Ruines d'une muraille qui fermait ce passage, 2 m. Vestiges de la ville ancienne, 23 m. source magnifique ou Képhalo-vrisy, sur la route, l'eau jaillit du rocher par plusieurs ouvertures et coule vers le lac sur la gauche: on tourne à gauche pour traverser la plaine, 3 m. un tumulus à gauche, 26 m. La route qui conduit au lac Stymphale, à Zaraca tourne à droite, 8 m autre belle source près de la route, elle surgit par plusieurs ouvertures du pied de la montagne qui borde la plaine au nord, l'emplacement d'Amilos on tourne un peu à gauche, 14 m. on monte, on tourne à droite, le monastère d'Hagia Triada à droite, on monte ensuite par un sentier raboteux et difficile, qui suit une ravine couverte de taillis, et bordée de rochers à pic, 40 m. sur le sommet on quitte le ravin et on découvre un petit lac à gauche, 6 m. on arrive à un autre sommet, 19 m. on descend dans une gorge très-romantique, que de hauts précipices, qui la rétrécissent, rendent sombre, la route est ombragée par des arbres suspendus au-dessus d'elle, qui la rendent singulièrement obscure et magnifique, 46 m. le village de Giuòza il y a une belle source au-dessous de l'église, 25 m. belle plaine, où l'on arrive après être descendu long-temps ; il y a un tumulus; 27 m. les montagnes qui ont bordé la route s'ouvrent vers la gauche et forment les limites du lac de Phonià. 50 m. après avoir traversé une route qui suit une belle digue bordant la plaine et le lac à droite, on passe une rivière. le mont Zyria, (Cyllène) à droite, 33 m. quittant la digue un monastère à gauche, ainsi qu'une route qui mène à Lycoùria, sur une hauteur agreste à droite, les ruines de Phénéos, on monte ensuite à la ville de Phonià.

Total de la route 5 h 32 m.

Itinéraire de Phonià à Karnesi (Klitor)

Après être descendu de Phonià dans la plaine, vers l'Ouest, on passe entre le lac à gauche et un monastère bâti au pied de la montagne, sur la route. on remarque, à

(1) Il était rédoutable pour les dieux et pour les hommes, les Arcadiens y venaient confirmer leur parole par le plus inviolable des serments ; mais ils n'y étanchaient pas leur soif, le berger n'y conduisait jamais ses troupeaux. Ils croyaient que l'eau du Styx quoique limpide et sans odeur, était mortelle pour les animaux aussi que pour les hommes, et qu'ils tombaient sans vie dès qu'ils en buvaient. D'après le préjugé adopté elle dissolvait les métaux, et brisait tous les vases qui la recevaient, excepté ceux faits de la corne du pied de certains animaux.

droite, un pic élevé, couvert de bois de pins, où il se trouve des ruines, 42 m. blocs de pierres qui indiquent les ruines des fortifications qui défendaient le passage entre les hauteurs et le lac, 34 m. fondemens d'anciennes murailles au pied de la hauteur, à droite, la route court au Sud-Ouest, le Katavothron, gouffre où va se perdre l'eau du lac à gauche. Les eaux après avoir coulé pendant six milles dans un canal souterrain reparaissent auprès du village de Lycoùria, d'où elles se rendent au Ladôn. Ainsi les sources et la renaissance de l'Aroanius étaient parfaitement indiquées par les anciens. On quitte le lac, 33 m. après avoir gravi un sentier difficile au milieu d'un bois de pins, on arrive au sommet du passage ou défilé, où se trouve la limite qui sépare le canton de Corinthe de celui de Calàvryta, on descend rapidement, 40 m. Le village moderne de Lycoùria, situé dans une vallée cultivée enfermée par de hautes montagnes (1), 51 m. la grande source du Ladon (2), 19 m. Chélona-Spélià, à droite ; on tourne à droite pour remonter la vallée de l'Aroanius, qui n'est qu'une gorge, 26 m. ruines sur un rocher à droite, ces ruines sont sans doute le péribole d'un temple, 23 m. moulin, la vallée est belle et bien boisée, 13 m. Point d'où la vue est belle, sur la montagne à gauche une grotte et une chapelle, 13 m. un autre moulin, 22 m. vestiges d'une route ancienne, 13 m. les calyvia de Mazi, 30 m. Rivière de Klitor et plusieurs moulins, 10 m. ville, temple et ruines de Klitor.

Totale de la route 6 heures 11 m.

---

(1) La ville de Lycourla (Λυκουρία χωρίον) autre limite des Clitoriens, vers le lac de Phénée n'était pas dans l'emplacement du village actuel de Lycoùria, mais au sommet du col, point de partage des eaux et limite naturelle, c'est là en effet et non à Lycoùria que reportent les 50 stades assignés par Pausanias à la distance entre les sources du Ladon et l'antique Lycoùria.

(2) Làdon (ὁ Λάδων) aujourd'hui Rouphià, il porte ce nom jusqu'à la mer, en sorte qu'il a dépossédé de sa prééminence l'affluent de Mégalòpolis ou l'Alphée des anciens. En plaçant les sources du Làdon au dessous du village de Lycoùria, ils nous montrent qu'ils n'attachaient pas la même idée que nous à l'origine d'un fleuve, ce serait en effet près de Soudèna, lieu où nait l'affluent le plus prolongé, que nous irions chercher cette origine. Les affluents nommées par Pausanias sont l'Aroanius, rivière de Kastàna, le Tragus, rivière de Dàra, l'Arsen, rivière de Velimàkhi, et la Tuthoa, rivière de Langàdia. Il n'est pas d'Itinéraire en Morée qui offre plus d'intérêt que le cours de ce fleuve sur les bords duquel Pausanias nomme dans la Clitorie Leucasium (Λευκάσιον) Mesoboa, Nàsi, Oryx, Halus, Thaliàdes, le temple de Cérès Eleusinienne, et dans le pays de Thelpuse, cette ville, Oncium, les temples de Cérès Erinnys, d'Apollon Oncæte et d'Esculape enfant, lieux et monuments inconnus, jusqu'à ce jour et non mentionnés généralement par les autres écrivains de l'antiquité: on pèche encore dans le Làdon, comme au temps de Pausanias, des pœciles ou truites, seulement elles sont muettes à-présent, et ne crient plus comme des grives.

Pausanias place la ville de Klitor [1] (ἡ Κλείτωρ) à 60. stades des sources du Ladon ; il décrit très bien la route le long du fleuve Aroanius et la distance totale répond à la distance réelle 11,000 mètres; à l'entrée de la petite plaine des Kalyvia de Mazi se trouvent sur une colline les ruines d'un temple dorique et plus loin un peu au Sud du village de Karnesi l'enceinte de la ville, oblongue, irrégulière et flanquée de tours rondes. Il est remarquable qu'à une lieue à l'Ouest, on trouve dans la montagne un village qui à conservé le nom de Klitouras. La fameuse source Klitor qui donnait de l'aversion pour le vin, sort au-pied des ruines ; cette prétendue vertu est une exagération usitée encore chez les grecs pour vanter leurs sources et même leurs citernes.

La Clitorie renferme plusieurs Palæòkastro qui demanderaient à être visités. Je cite Kastéli près de Clitor, Sigoùni sur la route de Clitor à Kalàvryta, et Dourlàda sur la rive gauche de l'Aroanius en face de Klitor.

Itinéraire de Tripolitsà à Kalàvryta

On suit la route qui a été décrite pour Mantinée où l'on arrive en 2 heures 3 minutes, delà le chemin reste dans la plaine et après 1 heure 15 m. vous rencoutrez le Khan ruiné situé au bas du mont Anchisia, emplacement du temple de Vénus; gravissez le mont Anchisa et après 1 heure, vous trouverez sur un plateau à gauche, une chapelle où fut le temple de Diane Hymnia, et plus loin le village de Levidi près duquel existe une tour héllénique, 15 m. le chemin reste en plaine, une tour sur une montagne et le chemin qui conduit à Kalpàki à droite, 1 heure le village de Bezenikò à gauche, 15 m. ruisseau, 30 m. Palæòkastro à gauche, 15 m la rivière de Vytina, la route reste à la rive droite, la plaine est cultivée, 15 m. le village Guioùsi à droite, 20 m. le Tragus rivière qu'on passe sur un pont, à l'autre rive; le Khan de Dàra, l'emplacement de Nàsi (Νᾶσοι) on n'y trouve cependant nulles ruines Le village de Dàra est situé à une demi-lieue du Khan, à la fin de la plaine au pied de la montagne· le chemin suit pendant 1 heure la rive droite du Tragus, son lit est encaissé, et les montagnes des deux

---

(1) La ville de Klitor avait pris son nom d'un fils d'Azan : ses principeux temples étaient ceux de Cérès, d'Esculape et d'Ilithye ; à quatre stades de la ville il y en avait encore un dédié aux Dioscures, qu'ils appellaient les grands Dieux. Castor et Pollux y étaient en bronze : à trente Stades au delà, sur le haut d'une montagne, il y avait un temple de Minerve Corià.

rives sont boisées On quitte le lit du fleuve passant sur le flanc d'une montagne et après 30 m. on arrive au Làdon où il conflue avec l'Aroanius; on suit pendant 1 heure 10 m. la rive gauche de l'Aroànius par une vallée bien cultivée, où de temps en temps il y a des points de vues pitoresques; passant deux petit ruisseaux et laissant le monastere de Philia situé à mis côte sur une montagne à gauche La rivière de Klitor conflue avec l'Aroanius, la plaine s'ouvre à gauche, Calyvia de Màzi à une demi lieue à l'Ouest. A la fin de la plaine les ruines de Klitor, 15 m à droite sur la montagne le Palæò kastro Dourlàda, 15 m. on passe l'Aroànius, 20 m. le village Vròstena à gauche dans la montagne, 29 m. le village de Kastrià à gauche, 27 m le village de Khàmako à gauche, 10 m. Position d'où l'on jouit d'une belle vue, passage ou defilé sur une plaine élevée, un lac gît à gauche, à droite le magnifique mont Khèlmos, 35 m. village de Soùdena (1), 10 m. le chemin de Kloukinais à droite; une montée raide, bois de pins, 15 m. sommet d'une hauteur, défilé très élévé, 60 m on descend laissant un Castro à droite, 15 m. Kalàvryta

Total de la route 14 heures 19m.

(1) Sur le revers occidental des monts Aroàniens est une grotte profonde, réfuge des habitans de Soùdena pendant la guerre : ce doit être l'antre, où suivant Pausanias les filles de Proetus s'étaient retirées, et il est à présumer que Soùdena occupe à-peu-près l'emplacement de Lusi (οἱ Λουσοὶ χωρίον) cette conjecture est fortifiée en ce que, à l'extrémité Nord de la plaine, sont les ruines d'un temple, sans doute celui si célèbre de Diane Hérmérésia situé entre Lusi et Cynæthéa.

KALAVRYTA.

Cette ville située sur la frontière de l'Achaïe, dans le bassin du Buraïkòs est bâtie au pied d'une montagné dont le sommet est couronné par des ruines auxquelles les grecs donnent le nom de Château des Français, on prétend que sa fondation ne remonte qu'au temps de l'invasion de la Morée par Ville-Hardoin. Le livre de partage dressé par Geoffroi de Ville-Hardoin regarda sans doute l'entrée des défilés du mont Khèlmos comme un passage assez important pour y bâtir un fort; il se trouve à l'Est de la ville ; pour y parvenir, il faut gravir pendant une heure, et par un sentier extrêmement difficile le rocher sur lequel il fut élevé. La circonférence de ce château embrasse un espace d'environ douze cents pas. L'intérieur n'offre aujourd'hui que quelques pans de murailles encore debout, et les restes de plusieurs voutes dans la cons-

truction desquelles ne se reconnait pas l'empreinte de cette antiquité monumentale qui porte le caractère de la force, de la durée et de la grandeur. On ne sait pas comment ce donjon fut abandonné, ni à quelle époque s'éleva, au pied du mont Vélia; la ville actuelle. Phrantza n'en parle que comme d'une ville existante dès l'année 1450.

L'air de la vallée malgré sa hauteur (près de 800 mètres) est fiévreux à cause des marais formés par les débordements du Buraïkòs. La température est extrêmement froide, la neige y couvre la terre pendant des mois entiers et la tourmente force souvent les caravanes d'y stationner. Plusieurs des riches habitans de Kalàvryta passent l'été dans le village de Kerpinì situé à une lieue delà et renommé par son air salubre et sa bonne eau. L'illustration future de la ville de Kalàvryta est certaine; elle a été le berceau de la liberté; et de ce lieu jaillit la première étincelle de l'insurection (1).

(1) Les mahométans effrayés de ce cri nouveau de liberté, symptôme d'un prochain soulévement, resolurent de désarmer le peuple et de se défaire des primats. Instruit de leur dessein, l'Hétériste Germaños, archevèque, orateur éloquent, politique adroit, arrive dans les premiers jours de mars à Kalàvryta. André Zaïmis, Londos, Bénizellos, Coufos, Papa-Diamantopoulos et Sotirakis, primats du Péloponèse s'y trouvaient rassemblés; il leur expose le danger qui les menace, leur indique un seul moyen de salut, la révolte, et plante lui même l'étendard de la liberté sur ces mêmes rochers où s'était établie dans les temps anciens la fameuse ligue des Achéens. En peu de jours, sept cents habitans du mont Cyllène sont rangés sous sa bannière. Germanos adresse alors aux consuls des puissances européennes le manifeste suivant: «Les »Hellènes, abandonnés à l'oppression toujours croissante des Ottomans, ont unanime»ment résolu de vaincre ou de mourir. Nous nous sommes soulevés pour reconquérir »nos droits, nous sommes surs que les peuples et les rois reconnaitront la justice de »notre cause, et qu'ils nous prêteront leur secours, en se rappellant les services ren»dus par nos ancêtres à l'humanité; ainsi nous vous supplions de nous procurer la »bienveillance et la protection de vos augustes monarques.»

D'après les documens fournis par Pausanias et Polybe, sur la position de Cynætha (ἡ Κύναιθα) on a généralement placé cette ville dans la plaine de Kalàvryta; à cette époque, il y avait un temple de Bacchus au milieu de la place publique plusieurs autels consacrés à différentes divinités, et une statue de l'empereur Adrien; à deux stades de la ville, une fontaine d'eau froide avait la propriété de guérir ceux qui ayant été mordus d'un chien enragé venaient boire de son eau, c'est pour cela qu'on la nommait Alysson c'est-a-dire l'eau qui guérit de la rage.

DE KALAVRYTA AU COUVENT DE MEGA-SPILEON.

Le chemin à prendre en sortant de Kalávryta vous ramène au bord du Buraïkos, qu'il faut passer deux fois dans un quart de lieue; après une heure, est le confluent de la rivière de Lapathès avec le fleuve, à l'endroit où elle débouche entre des montagnes rougeâtres, à gauche vous avez le large torrent qui sillonne le flanc du mont Vrachmi, chaîne occidentale du mont Chelmos, on entre alors dans un chemin flanqué de montagnes qui bordent le Buraïkos et au bout de 2 heures de route depuis Kalàvryta, vous apperçevez le monastère de Mega-Spìleon; (la grande Caverne) on passe le fleuve sur un pont auprès d'un moulin, et suivant un sentier tracé en forme de rampe, et qui traverse un ruisseau d'eau vive, vous arrivez au pied d'un rocher à pic, dans lequel est la grande caverne et le monastère de l'Assomption.

DE KALAVRYTA A LA CHUTE DU STYX.

On suit le même chemin qui conduit au monastère de Mega-spiléon arrivé au torrent qui sillonne le flanc du mont Vrachmi, on quitte la rive droite du Buraïkos; en deux heures et demie de marche on passe au village de Mesoroùgi, où se voit une source qui envoye ses eaux au fleuve Cràthis. Un quart de lieue au Nord est Péristerà, un mille plus loin, on apperçoit Khalkiànika et à pareille distance, dans la même direction, Voùnari, au Sud est situé Sòlos. Parvenu à cette hauteur et se tournant au Midi pendant un mille de marche on arrive à la cascade du Styx (Pag 296)

Itinéraire de Kalàvryta à Méga-spiléon.

17 m ayant marché le long de la vallée de Kalàvryta, un pont, 43 m. roches d'une apparence singulière à gauche, 10 m. on voit à 2 milles à droite sur la montagne un

village ; le vallon se contourne vers la gauche ; dans des rochers magnifiques, une grotte à gauche, 20 m. ayant tourné à droite; on traverse un pont, 15 m. La vallée commence à se rétrécir, et ne forme plus qu'une gorge ; on tourne à gauche, 12 m. on traverse un pont au-dessous du couvent de Méga spiléon, 33 m. après une montée raide et difficile on atteint le monastère.

Total de la route 2 heures 30 minutes.

MÉGA-SPILÉON.

Il faut regarder ce couvent qui est le plus grand et le plus riche de la Grèce, comme une vaste maison enchassée dans une caverne et reposant sous une voute de cent vingt pieds de hauteur, depuis le sol jusqu'à l'ogive; au dessus de la caverne s'élève un rocher à pic d'à-peu-près 400 pieds de hauteur. L'ouverture est fermée, dans toute sa largeur et jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, par un mur de façade dans lequel sont pratiquées les fenêtres des divers étages, et qui vient s'appuyer sur les angles du rocher, où l'on a pratiqué du côté du midi, la porte d'entrée. Cette espèce de souterrain obscur et voûté, est fermé à cette extrémité par une herse, recouverte de lames de fer, et défendu au moyen d'un épaulement percé de quarante meurtrières placées le long du rocher, de manière à battre en flanc et par derrière ceux qui tenteraient une attaque à coups de hache, afin de briser la porte. C'est en débouchant par cette poterne, qu'on se trouve de plain-pied au premier étage et en face de l'église de la Vierge que les moines nomment Catholicon. Là se trouve une mosaïque sur le pavé de la nef, représentant le soleil, la lune et un aigle à deux têtes ; les portes en bronze de l'église, sont ornées de bas-reliefs d'un style médiocre, rappellant divers sujets de l'Ecriture Sainte. On vous montrera avec le plus grand mystère, une niche à double fond, où est, sous un voile, l'image miraculeuse de la Vierge, bas-relief couleur de suc de réglisse, attribué à Saint Luc (1).

(1) Les moines racontent de la manière suivante l'histoire de leur monastère. L'image

Le réfectoire est situé au rez-de-chaussé; en y allant, on voit auprès d'une fontaine qui jaillit du rocher, un autel taillé dans un pilier à l'endroit où la pieuse Euphrosine trouva la Sainte Image; au bout d'une voute qui part delà, est la cuisine construite dans un souterrain obscur: la cave est remarquable par

---

de la Vièrge fut découvorte par une Princesse du sang impérial de Constantinople, nommé Euphrosine, qui habitait le villago de Zachloros, situé de l'autre côté du Cérynite. Deux cents ans après, le Monastère avait acquis une grande célébrité. Si on acceptait encore des gâteaux et les prémices des moissons, on était devenu assez éclairé pour préférer des legs pieux tels que des fermes, des vignes, des champ labourables et des plants d'oliviers, qu'on annexa à la mense abbatiale. Mais sa plus grande richesse vint des terrains incultes, que les moines mirent en rapport, et qu'ils adjoignirent à leurs domaines pendant quatre cents ans de constance et de fatigues.

Ils étaient parvenus à un point de splendeur remarquable, lorsque vers le commencement du quatorzième siècle, les Turcs, qui s'avançaient vers la Morée, obligèrent les moines de la Thessalie et de la Phocide à se réfugier dans le mont Cyllène. Les derniers essaims de ces cénobites,et les hommes de lettres qui avaient inutilement cherché un asile dans leurs cloîtres, les suivirent dans cette retraite, où ils apportèrent les écrits des anciens; chaque jour des manuscrits rares grossissaient la bibliothèque de Mega-spiléon, lorsqu'un incendie arrivé en 1400 détruisit ce dépot précieux. Par un zèle facile à expliquer,on sauva l'image miraculeuse de la Vierge, les ex-votos et les reliques, sans s'embarasser de disputer aux flammes les trésors renfermés dans la bibliothèque. Depuis cet événement, la charité des fidèles pourvut à la restauration du monastère ; et les moines qui échappèrent au sac de Constantinople en 1454 formèrent un nouveau dépôt de manuscrits àMega-spileon, mais il eût le sort du premier, par un autre incendie survenu au commencement du dix septième siècle. Enfin ce fut à la suite de cette seconde catastrophe que la Chartreuse dont on sauva encore l'image et les reliques, fut reconstruite telle qu'on la voit maintenant. Pendant les ravages occasionées par la guerre de 1770 qui fit une solitude de la Morée, les moines se firent les protecteurs des mahométans. Aussi éloquents que terrible, sous leur armure évangélique, à force de prières et de menaces, ils parvinrent à arracher à la mort toutes les familles turques de Kalàvryta ; ils leurs donnèrent asyle dans le monastère de Mega-spiléon, et après les avoir soustrait à la première fureur du peuple, il les guidèrent à travers l'Achaïe jusqu'au port de Cryssa Cet acte de bienfaisance éclairée, sauva le couvent. Cette action, digne des beaux jours de l'église ne resta pas sans récompense. Les Turcs qui retombèrent bientôt après sur la Morée n'oublirent point la conduite généreuse des moines de Mega-spiléon. A peine le Séraskier eut pris terre dans la presqu'île qu'il envoya un drapeau et des sauf-conduits afin de garantir le monastère de l'Assomption ainsi que ses religieux. A la faveur de leur passe-port les moines se portèrent au quartier général. et par leurs instances jointes à des sacrifices pécuniaires, ils arrachèrent à la mort ou à l'apostasie, un nombre considérable de chrétiens. Une grande partie de l'Achaïe dût son salut à leur pieuse sollicitude.

deux grands tonneaux qui s'y trouvent: le plus ancien appelé Angélique contient, à ce qu'on dit, 16,000 okes et le second qui est surnommé Stamato, au-delà de 24,00 okes. L'un et l'autre ont été construits dans cet antre, qui est garni d'une quantité d'autres futailles que les moines remplissent avec les vins récoltés aux environs du monastère, et ils vendent ceux de leurs fermes éloignées, ainsi que sept cents milliers environ de raisin de Corinthe. La bibliothèque du monastère n'est pas dans un état brillant. Le lieu ordinaire de la récréation est un plateau situé à l'occident. L'humidité de la grotte est cause que ces pieux cénobites sont généralement affectés de rhumatismes.

La position du monastère est belle et pittoresque, et comme sa situation est de nature à ne pouvoir pas être emportée par un coup de main, le couvent servit lors de la dernière révolution, de réfuge à beaucoup de familles qui y apportaient surtout leurs trésors pour les soustraire à l'avidité des Turcs. Le couvent étant inattaquable de front les Turcs voulurent l'écraser en roulant de grosses pierres du haut de la montagne, mais comme la montagne le surpasse, elles ne purent l'atteindre; les moines se servirent de cette circonstance toute naturelle, pour faire croire au peuple credule, qu'un nouveau miracle avait conservé le couvent.

Itinéraire de Mega-spiléon à Vostitsa.

On descend à un pont au-dessous de Mega-spiléon, 10 m. on passe la rivière de Kalavryta (Bouraïkòs) sur un pont près d'un joli moulin, 37 m. on arrive à un sommet ou plateau d'où l'on jouit d'une vue magnifique du golfe de Corinthe, du Parnasse et de l'Hélicon, le Pinde se découvre au-delà. La vue du côté de l'Achaïe est également belle et pittoresque, 30 m. un autre sommet d'où la vue est aussi magnifique, 35 m. une source près d'une espèce d'isthme qui réunit une chaîne de montagnes très élevées à un pic dont le sommet est couronné par les ruines d'une ancienne ville (celle de Bura, comme l'indique la grotte d'Hercule Buraïcus, qui est sur le côté septentrional de ce rocher) (Pag. 96). On voit, par la nature du terrain, qu'il a été tourmenté par de violens tremblemens de terre, 8 m. on traverse les fondations de quatre murailles destinées à garder le passage qui se trouve entre la ville et les montagnes. Une montagne à gauche; on tourne à droite, sous le rocher presque perpendiculaire de Bura; à gauche, une gorge pittoresque dans laquelle coule une rivière tombant du

mont Phtéri : on dit qu'il existe une belle fontaine au milieu des ruines, 68 m. Moulin ruiné, à gauche, près les bords de la mer. On quitte les montagnes pour traverser une rivière, 21 m. La route quitte le lit d'un torrent qu'elle a suivi pendant longtemps: elle peut avoir trois-quarts de mille de largeur: l'emplacement de la ville d'Hélice, engloutie par un tremblement de terre reste à droite de la route (pag 97), 25 m. village à un mille sur la gauche, 10 m. un moulin à 500 verges à gauche, 6 m. Tumulus à droite, 14 m. Le Sélinus, rivière rapide, qui ne présente quelquefois que le lit desséché d'un torrent, 12 m. ruine d'un pont, d'où la riviere s'est retirée, 19 m. ville de Vostitsa sur l'emplacement de l'ancien Aegium. (pag. 99).

Total 4 heures 55 minutes.

DE KALAVRYTA A PATRAS.

Le plus court chemin de Kalàvryta à Pàtras est de passer le fleuve de Kalàvryta en faisant trois-quarts de lieue en plaine à l'Ouest-Sud-Ouest; arrivé au pied des montagnes nommées Gourzoumìstra, qu'on franchit en une heure de temps, vous vous dirigez à l'Ouest pour arriver dans le vallon de Lapàthes. Les villages de Goumenìtsa, Saràdi, Phlàmboura, Làpala, Neokhòri, Triklìstra, répandus sur les coteaux de ce bassin verdoyant, et une multitude de ruisseaux dont les eaux forment une rivière qui conflue avec le Làpata tombant plus au Nord dans la rivière de Vostìtsa (Sélinous) font de cet endroit une charmant paysage. On passe son cours sur un pont et se dirigeant de-là au Nord-Ouest vous arrivez à une tranchée appelée défilé du massacre, ravin enveloppé d'un bois ténébreux où une horde de brigands, qui du temps des Turcs infestaient la Morée, fut exterminée: traversant une forêt on arrive après cinq milles de chemin à la belle fontaine du Despòtis. La situation de cette source au fond d'une gorge boisée, ses eaux limpides en font une halte délicieuse; de là on suit pendant un demi-mille le cours d'une petite rivière qui conflue plus bas avec le Sélinous, tournant à l'Occident, on arrive au bord du Sélinous; l'ayant passé on remonte durant un quart de lieue, par sa gauche, une rivière que l'on traverse à cette distance, laissant à une demi lieue au Midi le village de Démestikha, on avance delà sur un plateau sans arbres qu'on traverse pour arriver au Khan

de St. Jean, situé à moitié chemin de Kalàvryta à Patras; à l'Est du Khan est le village de Gouzomìstra; tout auprès sont des ruines, que les gens du pays appellent Hagios Andréas d'une église qui est vis-à-vis. Deux acropoles avec ruines de villes, et situées l'une et l'autre à 18 Kilometres (120 stades) de Pharæ, conviennent également à la position de Tritæ (1) (ἡ Τρίταια) l'une est auprès de Gouzomìstra sur la route de Patras à Clitor et à Phoneos; l'autre nommé Kastrìtsi, près des sources du Selinus et du Pirus, sur la route de Pharæ aux mêmes villes. Ce n'est que sur de faibles probabilités qu'on peut placer Tritæ au premier lieu et Leontium, qui n'est connu que par Polybe, au second. Cependant si l'on admettait que ce Leontum n'est autre chose que le Lectrum de Strabon, place dépendante de Rhypes, la version opposée serait alors plus probable.

En partant du Khan de Saint Jean et coupant dans la direction N. O. on suit un coteau pierreux qui traverse une forêt pendant deux heures; entièrement débarassé du rideau de chênes et autres arbre qui cache l'horison, on franchit un contrefort parallèle au mont Voìda, formant une vallée dans laquelle se trouve le village Topòlova. Le bassin, cultivé comme un de ces oasis perdus au milieu du désert, aboutit à un bois taillis qu'on traverse pour arriver à la fontaine Carìta,

---

(1) D'après Pausanias Tritæ était éloigné de six-vingts Stades de Pharæ, c'était une ville d'Achaïe en terre ferme et selon le vouloir d'Aguste, de la dépendance de Patras. Avant d'entrer dans la ville, on voyait un magnifique tombeau de marbre blanc, plus précieux encore par les peintures de Nicias, que par les ouvrages de sculpture dont il etait orné. Une jeune persone de grande beauté était représentée assise dans une chaise d'ivoire : à côté d'elle était une de ses femmes qui lui tenait une espèce de parasol sur la tête, de l'autre côté était un jeune garçon sans barbe, vêtu d'une tunique, un manteau de pourpre pardessus; près de lui un esclave qui d'une main tenait des javelots et de l'autre des chiens de chasse en laisse. Les uns donnent pour fondateur à la ville de Tritæ, Celbidas originaire de Cumes en Opique, d'autres disent que Tritia fille du fleuve Tréton après avoir été prêtresse de Minerve, fut aimée du dieu Mars, que de ce commerce naquit Melanippus, qui bâtit une ville, et du nom de sa mère l'appella Tritia; il y avait un temple qu'on nommait le temple des plus grands dieux, leurs statues n'étaient que de terre. Minerve y avait aussi un temple avec une statue en marbre.

station des voyageurs et rendez-vous des bergers, qui ont leurs campements dans les gorges du mont Panaichaïcos; longeant pendant un quart de lieue les côteaux, on entre dans un défilé creusé entre des sommets qu'il faut suivre l'espace de trois milles pour arriver au faîte du mont Panachaïcòs. On découvre alors le promontoire Araxe qui se présente en forme de trident; Zante, Ithaque, Céphalonie, les côtes de l'Etolie et de l'Acarnanie jusqu'a Leucade; laissant immédiatement sur la gauche le sentier qui conduit au monastère d'Omblos, pour prendre une rampe sinueuse entrecoupée de terrasses semblables aux paliers d'un escalier, qu'on trouve placées à des distances presque égales jusqu'au bas du mont Panachaïcos. On arrive ainsi d'étage en étage au pied des montagnes et au bout d'une lieue et demie de chemin dans la plaine où est Pàtras.

Itinéraire de Kalàvryta à Patras.

4. m une grotte daus la hauteur à droite, pres de la quelle se trouvent une église et une autre grotte sépulcrale, 5 m. source dans le marais; la route de Trìpotàmia, qui tourne vers la gauche; à droite, un métokhi dépendant de Mégaspileon, 29 m. à l'extrémité de la plaine, fondemens de murailles anciennes, 30 m. après être monté, on descend parmi des bois de chênes, 15 m. on passe un pont et plus loin une fontaine dans la plaine, on voit le mont Olonòs à gauche: après avoir traversé la plaine, on monte dans des bois de chênes et de platanes, 68 m fontaine du Despòtis: ce lieu était autre fois renommé par les brigands qui l'infestaient; la route suit toujours le lit d'un torrent, 24 m. débris de briques: 18 m. on traverse la rivière de Vostitsa (Selinus), 68 m. Khan de Hagios Iohannis. un palæò-Kastrò à droite: les ruines de Tritaea connues sous le nom de St André, le village de Gouzomistra qui se trouve près des ruines est à l'autre côté d'une petite rivière et à 20 m. du Khan, 23 m. on traverse un torrent, 77 m. on traverse une rivière, 22 m. on traverse une riviére, village àdroite, 60 m. bois et montagne, 66 m. des tuiles et quelques cabanes, le mont Voida (Panachaïcou) à droite, 27 m. après avoir traversé une plaine cultivée, une descente rapide, 41 m. on traverse un torrent qui serpente dans la plaine de Patras, 69 m. ville de Patras.

Total de la route 11 h. 6 minutes.

DE TRIPOLITZA A SPARTE.

On voyage d'abord par une plaine rougeâtre, laissant à droite sur la hauteur le village de Thàna appellé également Paléotripolitsà, c'est probablement en cet endroit que dut être le Trìpoli de Pausanias ou de Tite-Live, il s'y trouve aussi

dans les murs de beaux débris de Tegée ; après deux heures de marche on arrive à Kamària, en suite on gravit la colline que l'antiquité nommait le mont Crésius et laissant à droite dans l'éloignement, le grand Katàvothron du lac marécageux près de Pallantium, on descend dans le lit du Saranda-Pòtamos. Après cinq heures de marche, est le Khan de Kryovrìtsi (Symbolia Σύμϐολια) (1) Cet endroit devait être une position fort importante dans les anciens temps, la grande route de Tegée à Sparte, y coupait celle de Messénie en Argolide.

La fontaine qui donna son nom moderne (eau froide) à ce lieu est d'une construction turque, mais les masses carrées de marbre blanc qu'on y a employées sont évidemment des vestiges de la plus haute antiquité; l'endroit d'où sort l'eau qui l'alimente et qui se perd entre les roches roulées du torrent, demeure à quelque distance en arrière dans un enfoncement de la gorge qui vient de Hagios-Pètros. Sur la rive opposée et vis-à-vis le Khan, sont les ruines d'une tour importante, avec un mur d'enceinte bien caractérisé ; ce fut une forteresse très militairement assise. La variété des galets est prodigieuse aux alentours. Laissant à gauche le plus grand de ces bras, qui venant de Hagios-Pétros, tombe presque à angle droit dans celui qui suit la route de Mistrà, on marche toujours vers le Sud et dans le fond du Saranda-Pòtamos qui se rétrécit de plus en plus, mais qui demeure tellement horizontal qu'on serait tenté de s'y croire en plaine, si l'on n'y était dominé par des parois que forment d'arides blocs calcaires.

Les poiriers sauvages et l'aubépine sont les arbres qu'on rencontre le plus fréquemment en arrivant sur des terrain schisteux, où le fer oligiste ne tarde point à se montrer en nombreux filons, dont le détritus entre souvent pour la plus grande

(1) Le Saranda-Pòtamos était regardé dans l'antiquité comme l'Alphée. «Ce fleuve »dit Pausanias, forme la limite entre le pays des Laconiens et celui de Tégée, il naît à »Phylacé (ἐν φυλάκῃ) et à peu de distance il reçoit les eaux d'un grand nombre de fon»taines, ce qui fait donner à ce lieu le nom de Symbolia (confluent).

partie, dans la composition d'un sol réniforme, noir et brillant. Sans s'appercevoir qu'on change de versant à travers de petites plaines ou de jolis bassins circonscrits, dont le fond est couvert de prairies quelque fois très-humides, et qui dépendent du singulier plateau d'Aràkova, on se trouve dans le bassin de l'Eurotas où l'on entre par un défilé qui s'appèle Klisoùra, des Térébenthes et des Lentisques reparaissent; ce changement dans la végétation fait connaître qu'on s'est abaissé sensiblement vers le niveau de la mer; après quatre heures de marche depuis le Khan de Kryovrìtsi, on arrive au Khan de Kravàta ; peu-après on passe un torrent dont l'eau rapide et froide, descend des hauteurs à droite; vous trouvez ensuite la belle vallée du grand affluent de l'Eurotas qui vient d'Aràkova. Beaucoup de fragments de briques et de poteries remplissent les environs où à 820 et quelques mètres au dessus du niveau de la mer se trouve l'emplacement de Sélasie (ἡ Σελλασία).

Cette ville située sur la route de Sparte à Tegée , non loin de l'embranchement de ce chemin avec ce lui d'Argos, sur le bord de la rivière Oenus et près d'un petite plaine s'étend sur ses deux rives. Les circonstances et tous les détails topographiques donnés par Polybe (1) ne peuvent s'appliquer qu'à la plaine du Khan de Kravatà. Sa largeur est de 600 à 800 mètres sa longueur de 1000 à 1200; au dessous la vallée se resserre en une gorge de deux lieues de longueur que suivait la voie ancienne ; on trouve des débris antiques sur toutes les collines qui bordent la plaine au Midi , entre autres un petit sacellum très-rapproché de la route. La montagne qui domine le Khan de Vourlia est couronnée par une enceinte, en partie moderne, en partie ancienne ; c'est un des deux camps retranchés des monts Evas et Olympus. Le second

(1) Le détroit ou l'on combattit est formé par des montgnes, dont l'une s'appele Eva et l'autre Olympe ; le fleuve Oenus coule entre les deux ; sur le bord est la route qui conduit à Lacédémone.

doit se trouver de l'autre côté du torrent sur les hauteurs de Bàssara. Cette gorge où combattirent 25,000 hommes, où périt l'indépendance de la Grèce, mérite d'être étudiée par les voyageurs. A 6000 mètres de Sparte, l'Oenus (ὁ Οἰνοῦς) se jette dans le grand torrent d'Agrianos et réunis, ils confluent avec l'Eurotas à 1400 mètres au dessous du pont antique.

En traversant une sorte de col, on passe par le Khan de Vourlia, auprès duquel est une riche fontaine ; de ce lieu pittoresque et verdoyant vous apparait la plaine de Lacédémone, dans toute sa splendeur; elle est bornée par les flancs abruptes et sombres du Taygète (1) passant alors contre le gracieux hameau de Voutianì qui reste à gauche avec ses peupliers, on descend le long d'un torrent très-creux, dans les parois calcaire duquel sont des grottes, le chemin assez bien tracé, quoique pierreux, est parfois taillé en marche d'escalier ; il y a une forte lieue entre le Khan de Vourlia et l'Eurotas qu'on traverse sur un pont très pittoresque ; en passant contre un

---

(1) Taygète (Ταΰγετον ὄρος) le nom s'appliquait à toute l'étendue de la chaîne depuis le cap Matapan jusqu'à Léondari ; elle ne porte de nos jours aucune dénomination générale. Strabon décrit très-bien la manière dont elle se termine dans une espèce de borceau formé par les montagnes de l'Arcadie. Cette chaine a cela de remarquable qu'elle s'abaisse progressivement, depuis le Saint-Elie jusqu'à Léondari, en même temps que le sol qui le supporte s'élève vers le centre de l'Arcadie. Un de ses contreforts s'écroula dans le fameux tremblement de terre qui détruisit Sparte, 469 ans avant J. C., à une lieue au N. de Mistra, se trouvent ses débris à la surface du sol ancien; ils forment de petits monticules, au dessous de Paxamidi, pic qui, vu de Sparte, parait le plus élevé de la chaine.

Toute la partie méridionale du Taygète renferme les marbres les plus beaux et les plus variés, dont quelques-uns sans doute furent exploités sous la domination romaine; cependant c'est le porphyre vert antique, ou prasophyre, le Λίθος Κροκεάτης de Pausanias qui fut constamment désigné sous le nom de marbre lacédémonien. On trouve au sommet de la montagne des marbre siliceux, comparables aux pierres dites du Levant. Sur le sommet culminant, d'Hagios Ilias, le Taletum consacré au soleil dans l'antiquité, n'offre aucune ruine ; c'est encore aujourd'hui un lieu consacré, où le culte de Saint Elie a remplacé celui du Soleil à l'époque du solstice d'été. La chapelle formée de quelques pierres brutes, devient alors, le lieu d'un pénible pèlerinage pour les habitans de la vallée ; ils en rapportent avec orgueil une petite fleur bleue, qui ne croit, disent-ils, que sous les neiges de son sommet.

amas de rocs bizarrement entassés. Le fleuve qui descend du N. O. porte ici le nom de Karavàs, qu'il perd un peu plus bas dans la plaine après le confluent du bras qui lui vient d'Aràkova, pour s'appeller Iri. Au dessus du pont, le fleuve est encaissé; son eau rapide est de la plus suave teinte; d'abord captif dans ses berges de pierres à pic, au fond d'une austère vallée, ils s'ouvre ensuite, à travers de grands Nérions, qu'enlacent des guirlandes de Smilax. A partir du pont, commence également cette abondance de Canevères, signalées comme des roseaux par les poètes, et dont les belles touffes, mollement caressées par les vents, méritèrent au fleuve de la Laconie, l'épthète de Καλλιδόναξ, mais les Cignes ne s'y trouvent plus.

Le chemin suit d'abord parallèllement les bords du fleuve, au pied de collines rougeâtres, qui ne permettent plus d'appercevoir Mistra, et qui furent autrefois très-bien cultivées si l'on en juge par les murs en dégrès, qu'on y voit encore, et qui furent destinés à soutenir le sol. Ensuite à travers un canton de terres en labour ou couvertes de Muriers laissant à gauche le village de Pavleïka (1) on arrive à l'emplacement de Sparte.

ROUTE DE LÉONDARI A LA SOURCE DE L'EUROTAS.

Une fois qu'on est sorti de Léondari, un chemin vénitien à droite duquel est une chapelle fort remarquable passe auprès d'énormes rochers nommés Asprilàta, et suit au Sud-Est sur le versant d'une montagne boisée. A gauche est une

(1) Sur la colline de Pavleika, près du sentier conduisant de Sparte à la vallée d'Oenus, se trouvent les ruines d'un temple, servant de soubassement à une chapelle ruinée; cette colline est peut-être le Thornax (Ὁ Θρόναξ) montagne célèbre par un temple d'Apollon mentionné par Hérodote et Pausanias. «Les Thébains descendant de »Sellasia, campent dans la plaine près du temple d'Apollon« ce n'est seulement qu'après avoir gravi cette colline qu'on apperçoit Sparte.

belle et riche vallée ; sur la montagne la chapelle de St. Nicòlas, dans la vallée le petit village de Klimatéro, arrosé par plusieurs ruisseaux, puis une chapelle en ruine au milieu de chênes verts, et plus loin une fontaine également ombragée de chênes. Après avoir rencontré un torrent, on aperçoit, à droite une montagne conique faisant partie du mont Léondàri, et sur le sommet la chapelle Bouraïkos à gauche, près d'un vallon cultivé et en grande partie planté de vignes, est le village de Pétrina, (1) arrosé par plusieurs ruisseaux ou torrents. La vue se porte alors d'un côté, sur le mont Kerasia, audessous duquel est le village de Ciparìssia, de l'autre, sur les restes d'une ville antique, dont l'enceinte presque entièrement détruite, couronne la cime très élevée du mont Chelmos. On y trouve des substructions de construction polygonale, sur lesquelles sont les murs d'une fortification vénitienne du moyen âge (2). On arrive ensuite dans une plaine entourée de montagnes boisées, et qui est traversée par un ruisseau que bordent de grands peupliers, elle est cultivée et plantée de mùriers et d'oliviers. A gauche, près de la rivière Longàniko, est un tumulus, puis un ruisseau et plus loin Zacària, Pyrgo, dans une gorge étroite. Après avoir monté à travers des collines arrondies et couvertes de Lentisque, de Myrtes et de Lauriers roses, on arrive sur un plateau appelé Agropidò-

---

(1) Sur le plateau au Sud de Pétrina sont des ruines bien étendues, l'emplacement de Belemina (Βελεμίνα). Le territoire de cette ville s'étendait, suivant Strabon jusqu'à l'entrée de l'Eurotas dans la Laconie et parcouséquent jusqu'au col de Lianou ; c'est le canton actuel de Vrousto-khoria. Il faisait lui même partie de l'Aegytis, division du Péloponèse plus ancienne, dans laquelle existait la ville d'Aegis (ἡ Αἴγος). Archelaüs, fils d'Agésilas, la détruisit à cause de son ancien attachement aux Arcadiens (850 ans avant J. C.

(2) Cette forteresse antique défendait l'embranchement des chemins de Sparte, d'un côté à la Parrhasia et de l'autre à la Mœnalia, elle est mentionnée dans les chroniques de la Morée sous le nom de Khelmos : on y dit. «Ils partent d'Amyclée, prennent »la direction de Khelmos, s'avancent sur Véligosti dont ils brûlent le marché, le len»demain ils arrivent à Carythaena. Ils chargent la garnison de Nikli de parcourir les plaines jusqu'a Véligosti aussi bien que les environs de Khelmos.

Campo, où sont les vestiges d'une ville. Quantité de débris s'offrent aux regards : des pierres sont amoncelées en forme de tumulus et cependant ces ruines ne paraissent pas être des restes de constructions antiques. Enfin au pied du plateau, on entre dans une vallée où une source abondante appelée Kephalo-vrìssi, forme la rivière Iré, anciennement l'Eurotas (1).

Cette source est au pied d'une montagne dont le caractère est assez remarquable. La route passe sur un quartier de rocher au pied duquel surgissent paisiblement les eaux limpides du fleuve; à côté sont quelques pierres d'une construction antique dont deux seulement sont en place, rien n'indique à quel monument ces pierres pouvaient appartenir.

Itinéraire de Leondari à la source de l'Euròtas.

A 15 m. de Léondari un ravin, à 7 m. à droite la chapelle de Saint Nicolos, à gauche le village de Limatéro, à 18 m. à gauche une chapelle ruinée, à 10 m. une fontaine, à 13 m. un torrent, à 15 m. à droite sur une montagne conique, la chapelle appelée Bouraïkos, à 37 m, à gauche le village de Petriua, à 45 m. un ruisseau et à droite le mont Kerasia, à 8 m. à droite le village de Kiparissia, à 8 m. en apperçoit à gauche. la cime du mont Khelmos, à 36 m. à gauche daus la vallée un tumulus en terre et la rivière Longàniko, à 16 m. un tombeau turc, à gauche Zacarià Dervéni, Pyrgo, à 38 m. Agrapidò-campo, à 26 m. Kephalo-vrìssi (source de l'Eurotas).

Total de la route 4 heures 32 minutes

ROUTE DE LA SOURCE DE L'EUROTAS A MISTRA.

En prenant la route au Sud-Est, on trouve le hameau de

---

(1) L'Eurotas (ὁ Εὐρώτας) avait sa source dans la plaine d'Asea (Francovrysi) coulait dans le même lit que l'Alphée pendant 20 stades, et se perdait pour reparaitre à l'entrée de la Belminatis, tandis que l'Alphée sortait à Pegae, dans le territoire de Mégalopolis. Cette opinion n'est pas aussi absurde, qu'elle le parait au premier abord Les sources qui naissent à l'Est des ruines d'Asea, se réunissent et se confondent dans un marais, dont les bords sont aujourd'hui de niveau d'un còté avec le col de Lianou audessus de la gorge profonde ou nait l'Eurotas, et de l'autre avec le col qui conduit vers Léondari : c'est une véritable bifurcation. Le nom moderne de l'Eurotas est Iri, le nom de Vasilopòtamos doit plutôt s'appliquer à la magnifique rivière qui prend naissance aux sources de Skàla, et se jette dans la mer à l'Ouest de l'Euròtas après un cours de deux lieues.

Géorgitsi; à gauche, sur un plateau, sont les restes d'une fortification moderne, à droite s'étend la chaîne du Taygète, à l'Est, le mont Menelaïon et au milieu une plaine qui se termine au golfe de Laconie. Tout ce paysage presque entièrement dépourvu d'arbres, est d'un aspect sévère et remplit l'âme d'une sorte de tristesse. Mais on arrive bientôt à une autre plaine, cultivée et plantée de muriers, de laquelle en sortant, il faut traverser un ruisseau; à droite est le village de Perivolià, audessus le bourg de Kastanià. Quand on est parvenu au bord de l'Euròtas, il faut longer son cours dans une gorge assez resserrée, au milieu de rochers couverts de platanes, de lentisques, de térébinthes et de lauriers roses; on voit la berge de la rive gauche formée par un mur cyclopéen, le seul de cette nature existant dans l'intérieur de la Laconie. Un magnifique Kephalovrysi sort près delà du pied des collines, et se jette dans l'Euròtas. C'est ici qu'il faut placer Pellàna (ἡ Πελλάνα) au pied de deux collines surmontées de chapelles où dùt être l'ancien emplacement de l'Acropole. Sur la rive gauche, on trouve la plaine de Konidìtsa, avec un Kephalovrysi plus puissant encore que ceux que nous venons de nommer: les habitans prétendent qu'il vient du lac situé dans la plaine de Tripolitsà entre Pallantium et Tegée. Sur le chemin sont plusieurs parties de route pavée, de plantations de muriers, et une ruine d'aqueduc construit en blocs faits avec des cailloux du fleuve. Toutes ces vallées qui se succèdent sont environnées de petites montagnes couvertes de verdure, mais sans aucun arbre, tandis que dans le bas, au contraire, les champs sont cultivés, couverts de muriers, et coupés par des bosquets de myrtes, de lentisques, de térébinthes et de lauriers roses: on voit encore plusieurs aqueducs du moyen âge, et au dessus sur un rocher, un fragment de construction hellénique irrégulière. En sortant du défilé, on entre dans une plaine, où l'on prend la route de Tripolitsà, puis laissant à gauche le village de Papiotì, et en montant sur une colline, on apperçoit dans la vallée, une ruine d'aqueduc, dont la partie basse paraît être antique; la partie su-

périeure, en brique, est du moyen âge: au dessous coule un ruisseau. Du haut d'une montagne, un très-beau point de vue domine la ville de Mistrà, dont la citadelle est bâtie sur un rocher très-élevé, détaché du Taygète. A gauche, près d'une rivière, est une ruine de temple antique en pierre : il y a même encore en place le bas d'une colonne presque ruinée d'environ 1 m. 30. cent. de diamètre. Enfin après avoir traversé plusieurs rivières et plusieurs petits ruisseaux, on vient dans un champ d'oliviers qui est à l'entrée de Mistrà.

Itinéraire de la source de l'Euròtas à Mistrà.

A 41 m. le hameau de Géorgitsi, à 47 m. ruisseau, le village de Périvolià, à 41 m. l'Euròtas, à 19 m. un torrent à 5 m. ruine d'un aqueduc, à 4 m. source, à 11 m. une fontaine, à 40 m. on traverse une rivière sur un pont, à 12 m. on entre dans la montagne à 12 m. on trouve la route de Tripolitsà, à 28 m on laisse à gauche le village de Papioti, 10 m. ruines d'un aqueduc, à 4 m. une fontaine, à 18 m. vue de Mistra, 14 m. ruine d'un temple antique près d'une rivière, à 20 m. une rivière à 3 m. une chapelle, à 6 m. une rivière et un pont à 13 m. Mistra.

Total de la route 5 heures 48 minutes.

SPARTE (Η ΣΠΑΡΤΗ).

Ce serait ici le lieu de remonter à l'origine du Royaume de Lacédémone, depuis Lelex, Eurotas, Lacédémon, et autres Rois des temps fabuleux, jusqu'à Eurystène et Proclès, et depuis ces deux derniers, tiges des deux familles qui ont regné conjointement jusqu'à la ruine de cet état. Au reste, nous ne spécifierons point ici les querelles particulières des Lacédémoniens avec les peuples voisins, et nous ne mentionnerons que les événemens les plus remarquables. Ils terminèrent glorieusement deux guerres sanglantes contre les Messéniens ; la première 722 ans, la seconde 669 ans avant J. C. Ensuite ils jouirent d'une longue paix, et l'an 510 avant l'ère chrétienne, ils envoyèrent un secours aux athéniens, et contribuèrent à ruiner la tyrannie des Pisistratides. Les Athéniens ayant brûlé la ville

de Sardis, attirèrent les armes des Persans sur la Grèce; ils envoyèrent demander des troupes auxiliaires aux Lacédémoniens; Mais ceux-ci retenus par le superstitieux prétexte de ne point donner de bataille avant la pleine Lune, firent marcher le secours trop tard, de sorte qu'ils ne combattirent point à la fameuse bataille de Marathon qui se donna 490 ans avant J. C. Depuis, les Lacédémoniens prirent un intérêt particulier à la défense de la Grèce ; c'est le temps de la plus grande splendeur de cette république. Elle devint l'effroi des Persans et l'objet de la vénération des grecs, qui y trouvaient un asile. Les Athéniens furent alors tellement persuadés de la valeur des Spartiates, qu'ils n'hésitèrent point à leur céder le commandement de l'armée des Grecs. Thémistocle ne dédaigna pas de servir sous le Lacédémonien Eurybiade, et ce fut sous les ordres de ce général que l'armée grecque, triompha encore des Persans à la bataille de Platée, l'une des plus célèbres de ces temps là. Eurybiade porta ses armes victorieuses dans l'île de Chypre et dans l' Hellespont, et se rendit maître de Byzance. Ce fut alors que la jalousie commença à brouiller Lacédémone et Athènes. Un grand tremblement de terre ayant ruiné la ville de Sparte, et la rébellion des Hilotes étant survenue en même-tems, les Lacédémoniens demandèrent assistance aux Athéniens, et s'en repentirent incontinent, s'étant imaginés qu'ils seraient les premiers à les opprimer. Néanmoins ils battirent les rébelles, et renvoyèrent le secours à moitié chemin. Les Athéniens irrités de cet affront, firent éclater leur ressentiment au bout de quatre années. Après quelques combats, les Athéniens, conduits par le capitaine Tolmidas, vinrent ravager la Laconie. Cimon ménagea une trève de quinze ans, qui fut rompue la quatorzième année par les Athéniens. Quatre ans après, commença la célèbre guerre du Péloponèse, décrite par Thucydide. Dans la dixième année de cette guerre, Brasidas général des Lacédémoniens, et Cléon général des Athéniens, étant morts tous deux à la bataille de Torone en Thrace, les deux républiques firent une trève de cinquante ans. Elle fut rompue au

bout de huit ans, par la guerre de Sicile, fatale aux Athéniens, qui y furent battus, et où Nicias fut tué. La valeur d'Alcibiade balança quelque-tems la prospérité des Lacédémoniens, jusqu'à ce que s'étant refugié chez eux, il leur persuada d'augmenter leurs forces navales. Par ce moyen, ils furent les maîtres de la mer pendant dix-sept ans entiers. Lysandre gagna la bataille d'Aegos-Potamos : ce fut le coup fatal pour les Athéniens. Athènes dût se rendre et recevoir garnison Lacédémonienne; ses murailles furent rasées, et elle fut réduite sous le joug de Lacédémone. Le fameux Athénien Thrasybule rétablit six ans après, la liberté dans Athènes, et en chassa les Lacédémoniens, qui depuis se liguèrent avec le jeune Cyrus contre son frere Artaxerxès, Roi de Perse. Ils envoyèrent Agesilaüs dans l'Asie, où il fit de très belles actions. Ce fut alors que les Grecs firent une ligue contre les Lacédémoniens, et qu'Agesilaüs donna une bataille aux Béotiens, dont l'issue fut douteuse. Bientôt après, les affaires des Lacédémoniens commencèrent à décliner. Ils perdirent la bataille navale de Cnide', que gagna l'Athénien Conon, général des Perses. Plus tard, les Lacédémoniens s'emparèrent par adresse de Thèbes, d'où ils furent chassés quatre ans après par Pelopidas. Ils perdirent la bataille de Leuctres contre Epaminondas, l'an 371 avant J. C. cette sanglante déroute leur ôta l'empire de la Grèce. Ensuite les Arcadiens les vainquirent, et Sparte fut assiegée par Epaminondas, qui saccagea toute la Laconie. Ils implorèrent inutilement le secours des Athéniens; mais enfin les Persans les réconcilièrent avec les Thébains. Cette paix ne dura guères. Les Lacédémoniens perdirent encore la bataille de Mantinée contre Epaminondas qui, pour leur bonheur, mourut en cette sanglante journée. Depuis ils secoururent avec peu de succès les peuples de la Phocide, attaqués par les Thébains, et par Philippe, Roi de Macédoine. Cette guerre qui fut appellée la guerre sacrée, commença 355 ans avant J. C. Ils virent avec jalousie la prospérité des Macédoniens, et furent les seuls de la Grèce qui ne voulurent point reconnaître Alexandre le Grand pour capi-

taine général contre les Persans. Pendant les conquêtes d'Alexandre, les Spartiates attaquèrent son lieutenant Antipater, qui gagna sur eux une bataille, où périt leur roi Agis. Quelque tems après Cléonyme, le plus jeune des fils de Cléoméne II du nom, Roi de Lacédémone, se voyant exclus de la couronne, équipa une armée navale, et vint faire la guerre aux Romains en faveur des Tarentins. Il gagna quelques batailles contre les alliés de Rome, et fut enfin vaincu par le consul Aemilius, l'an 452 de la fondation de Rome, et 302 avant J. C. Ensuite les Lacédémoniens continuèrent à se brouiller avec les successeurs d'Alexandre, et furent vaincus par Démétrius.

Cléonyme, à son retour d'Italie, appella Pyrrhus à la conquête de la Laconie, mais la valeur des habitans de Sparte contraignit Pyrrhus à lever le siége qu'il avait mis devant la la ville. Lacédémoine tourna alors ses propres armes contre elle-même, selon la destinée des grandes puissances, quand elles sont parvenues à leur période. Le roi Agis y voulant réformer les mœurs et rétablir l'ancienne discipline, s'attira la haine de l'autre Roi Léonidas, avec le malheureux succès raconté par Plutarque. Cleomène III. qu'on peut appeller le dernier des braves de Lacédémone, après avoir fait des actions admirables pour soutenir les projets d'Agis, perdit malheureusement la bataille de Sellasie, et se sauva en Egypte où il mourut en l'année 223 avant J. C. Alors toute la splendeur de Lacédémone s'évanouit. Un Lycurgue, qui n'était pas de la race des Héraclides corrompit les éphores, et se fit élire Roi; ce fut le dernier. Le tyran Machanidas usurpa l'autorité, et fut enfin tué devant Mantinée par Philopœmen. Le cruel Nabis prit sa place et fut tué par les Etoliens. Alors Philopæmen associa Lacédémone à la ligue des Achéens, mais avec tant de répugnance, qu'elle envoya des députés à Rome pour s'en plaindre. Elle eut quelques démélés avec le dernier Philippe, Roi de Macédoine qui fut enfin vaincu par les Romains et se vit contraint de laisser Lacédémone en repos. Les Romains rendirent la liberté aux Lacédémoniens, et leur permirent de vivre selon leur lois, sans autre sujétion que celle de fournir des troupes

auxiliaires quand la république de Rome en solliciterait. Cette condition était délicate pendant les guerres civiles des Romains, où chaque chef de parti prétendait représenter le corps de la République. Par bonheur pour les Lacédémoniens, ils suivirent le parti de César, et après sa mort, s'attachant aux interêts de son successeur, il combattirent contre Brutus à la bataille de Philippes, où il y eut deux mille Lacédémoniens de tués du côté d'Auguste. La douzième année de l'Empire de Tibère, qui était la 25e de J. C. la ville de Lacédémone eut un différent à Rome contre les Messéniens pour le temple de Diane Limenetides, rapporté dans le quatrième livre des annales de Tacite; l'affaire fut jugée à l'avantage des Messéniens. Lacédémone jouit d'une profonde tranquillité sous les autres empereurs Romains, qui lui laissèrent l'usage de ses lois. Xiphilin a remarqué que lorsque Néron visita les villes de la Grèce et qu'il entreprit de couper l'isthme; il n'osa entrer dans Lacédémone, parceque la manière de vivre de ce prince répugnait à l'austorité des lois de Lycurgue, qui étaient encore observées. Ce fait est confirmé par Philostrate; il dit qu'Apollonius de Tyane, qui vivait sous l'empire de Domitien, passa à Lacédémone, et y trouva les lois de Lycurgue dans leur première force. La réputation de l'ancienne valeur des Spartiates, continua jusque dans le Bas-Empire. Herodien écrit que l'empereur Caracalla entretenait parmi ses légions, une phalange Laconienne et outre cela, une compagnie levée dans Lacédémone et composée de l'élite de la jeunesse. Les successeurs de Constantin le Grand, entretenaient aussi auprès de leur personne une garde Lacédémonienne.

La ville de Lacédémone dont le nom et la gloire ont fait grand bruit dans le monde, et dans les écrits des plus célèbres historiens, portait aussi le nom de Sparte: cette dénomination est plus ancienne que celle de Lacédémone, et même, les auteurs n'employent guères cette derniere, sans y ajouter le mot de ville, encore font-ils une distinction et donnent le nom de Spartiates aux habitans de la campagne: Herodote,

Xenophon, et Diodore, l'ont presque toujours ainsi observé, quand ils ont fait le dénombrement des troupes de la République, pour distinguer celles de la ville d'avec celles du pays.

Pausanias, après nous avoir dit que les Lacédémoniens assurent que Lelex, enfant de la Terre, fut le premier qui ait régné dans le pays, et que de son nom ses peuples furent nommés Léléges, ajoute que ce prince eut deux fils, Myles et Polycaon. Myles étant mort, son fils Eurotas lui succéda, et ce fut lui qui donna son nom au fleuve qui coule dans le pays. N'ayant point d'enfants mâles, il laissa le royaume à Lacédémon, qui avait pour mère Taygète (fille d'Atlas), laquelle aussi donna le sien à une montagne. Lacédémon avait épousé Sparté, fille d'Eurotas, et dès qu'il eut pris possession du royaume, il voulut que tout le pays et les habitants s'appelassent comme lui; ensuite il bâtit une ville qu'il nomma Sparte, du nom de sa femme; nom que cette ville a toujours gardé jusqu'à son entier anéantissement. Quelques-uns attribuent la gloire d'avoir bâti Sparte à Spartus, fils du Roi Amyclas, et d'autres à Cécrops, qu'on a fait aussi fondateur d'Athènes; d'autres enfin au prince Spartus, fils de Phóronée, roi d'Argos, qui mourut après 60 ans de règne l'an 1782 avant J. C. La ville était de forme à peu près ronde au dire de Polybe, qui ajoute que son terrain était inégal, et coupé par des collines : ce qui est confirmé par Strabon. Le premier de ces deux auteurs nous en trace le plan dans son quatrième livre et dans le neuvième, il lui donne 48 stades de tour, environ de 8 à 9 Kilomètres. L'espace occupé par les ruines à bien la périphérie donnée par Polybe; quand à la forme ronde, qui n'est pas compatible avec la disposition du terrain, nous croyons que Polybe a voulu dire que l'enceinte n'était pas irrégulière comme celle de Mégalopolis, à laquelle il la compare. Ce circuit était bien différent de celui d'Athènes, qui approchoit de 200 stades. C'est la dessus que Thucydide fait une si belle remarque sur la fortune de ces deux fameuses villes, qui ont autrefois partagé toute la Grèce pour leurs intérêts, quand il les compare ensemble dans

le livre 1er de la guerre du Péloponèse. Imaginons-nous, dit-il, que la ville de Lacédémone soit rasée, et qu'il reste seulement les temples et le plan de ses édifices : en cet état, la postérité ne pourrait jamais se figurer que sa puissance et sa gloire fussent montées au point où elles sont ; mais au contraire, si nous supposons que la ville d'Athènes ne soit plus qu'une esplanade, son aspect devroit toujours nous persuader que sa puissance aura été deux fois plus grande qu'elle n'est.

Dans les premiers tems, la ville de Lacédémone n'avoit point de murailles, d'où Xenophon et Cornélius Népos prennent sujet de louer Agesilaüs, de ce qu'étant ainsi ouverte, il ne laissa pas de la défendre contre Epaminondas après là bataille de Leuctres. Elle demeura de la sorte près de 800 ans, comme Lycortas de Mégalopolis en fait souvenir les Lacédémoniens dans le 39 livre de Tite-Live. Ils délibérèrent s'il était à propos de la fermer lorsque les Persans envahirent la Grèce. Le même Tite-Live remarque en un autre endroit que sous la domination des derniers Tyrans, on plaça des corps-de-garde dans les postes élevés de la ville, et que le terrain plat fut garni de murailles. Justin écrit que les Tyrans commencèrent à lui donner cette enceinte pendant la guerre que leur fit Cassander, Roi de Macédoine. Pausanias assure que ce fut lorsque Demétrius et Pyrrhus attaquèrent Lacédémone que le tyran Nabis mit ses murailles en un état de défense très-avantageux, afin de placer ses exécrables jours hors des atteintes de la haine publique; ce qui est confirmé par Tite-Live. Plutarque témoigne qu'ensuite Philopœmen les fit abattre, et Pausanias rapporte dans ses Achaïques, que le romain Appius Claudius les fit rebâtir bien-tôt après. Lorsque de petits princes, qualifiés de Despotes, sous la décadence de l'Empire d'Orient, regnèrent au même lieu, les débris des anciens monuments servirent de matériaux à des fortifications dans lesquelles la population se concentra.

Lorsque les Conquérans champenois vinrent soumettre le Péloponèse, ils marchèrent sur Lacédémone encore importante,

et dans laquelle commandait un certain Léon Chamarète ; ils la prirent et ajoutèrent de nouveau ouvrages défensifs à ceux qui n'avaient pu leur résister. De cette époque, funeste aux arts, date l'irréparable profanation des restes nombreux de l'antiquité, que les siècles de désastres et de dilapidations antérieures n'avaient pas suffi pour bouleverser entièrement.

« Lacédémonia était, dit la chronique de la Morée, une belle » et grande place bien garnie de tours et de murailles fabri- » quées de chaux; ses habitans s'y étaient vigoureusement for- » tifiés, avec l'intention de ne pas se rendre; pendant cinq » jours les Francs tournèrent jour et nuit en combattant tout » autour, et dressèrent des trébuchets qu'ils avaient amenés de » Nicli. »

Quand Lacédémonia eut capitulé, Ville-Hardouin en personne établit son quartier dans l'intérieur de la ville, dont l'Evêque avait eu, au partage d'Andravida quatre fiefs de chevalier pour sa part. On y fit un second partage des conquêtes récentes; et c'est tandis que le vainqueur y vaquait, en qualité de Bailli, qu'eut lieu cette singulière mystification, qui transféra à messire Geoffroy la souveraineté du pays. Le Champenois, en retournant en France pour succéder à son frère aîné dans son Comté, avait fait promettre à son Lieutenant de remettre le pouvoir au seigneur qu'il lui expédierait avant une année révolue. Le cousin Robert fut joué de façon à n'arriver en Grèce qu'après l'expiration du terme ou Ville-Hardouin pouvant se considérer comme dégagé de la parole jurée,[1] avait le droit, aux termes de la convention, de demeurer, seul maître des conquêtes, qu'il avait faites de moitié avec Champlitte.

Après il n'est plus question de Lacédémonia, et ses monuments furent employés à bâtir Mistra.

Le gouvernement du Roi Othon décrèta sur la demande des habitans et des autorités locales que le chef-lieu de la province de Lacédémone serait bâti sur l'emplacement de l'ancienne Sparte, que la nouvelle ville reprendrait cet illustre nom, qu'elle serait regardée comme la seconde ville du royaume

et que le gouvernement favoriserait son accroissement. On y bâtit un hôtel de ville, des puits et une fontaine en prenant les eaux de la source voisine. On pourrait avec peu de dépenses fairer entrer dans la ville les eaux limpides du Knàkion, petite rivière qui se jette près de Sparte dans l'Eurôtas.

Plusieurs particuliers, ont également construit des maisons, et il est à espérer que la ville s'accroitra avec le temps. Il y existe une filature de soie, à la manière italienne qui, occupe à-peu-près 200 personnes, et file environ 14,000 oka de soie par an. La ville actuelle contient 130 maisons et une population de 500 ames.

EMPLACEMENT DE SPARTE.

Bien que nous ne prétendions pas examiner avec sévérité les recherches faites par les différents voyageurs modernes qui ont parlé de Sparte, nous croyons néanmoins devoir affirmer que leurs investigations ont été faites avec légèreté, puisque suivant plusieurs d'entre eux, il ne devait exister que très-peu de vestiges de cette importante cité, et qu'à notre grand étonnement nous avons rencontré de nombreux témoins de son ancienne existence.

Il ne faut cependant pas croire que l'on retrouve sur l'emplacement de Sparte, ainsi qu'on le voit à Athènes, et dans d'autres lieux de la Grèce, des ruines présentant des élévations riches et imposantes ; au contraire rien ne sort de terre, à quelques exceptions près pourtant, et celles qui ont maintenant le plus d'importance comme aspect, appartenaient à une époque que les a vu construire avec d'autres ruines plus précieuses sous le rapport du goût et de l'art. Il est donc facile à un œil exercé de reconnaître par un examen attentif des lieux et des divers débris qu'on y voit, les différentes existences de Sparte.

Un théâtre, des restes d'un style pur et sévère faisaient par-

tie de la Sparte antique avant l'occupation romaine, qui elle-même a laissé des preuves de son passage dans des fragments de sculpture appartenant à des temples, dans des inscriptions, aussi bien que dans ces grandes ruines en briques qui couvrent une étendue de terrain considérable.

La Sparte du moyen âge est incontestablement indiquée par ces nombreuses églises grecques et vénitiennes, et par ces restes de monuments qui n'ont de remarquable que le peu de soin qu'on a mis dans leur exécution, ce qui forme un contraste choquant lorsqu'on les compare aux constructions des deux époques qui ont précédé cette dernière.

Avant de passer à la description des lieux indiqués sur le plan général, nous citerons sommairement les différents monuments dont parle Pausanias. «La place publique où se tient »le Sénat, dit cet auteur, est ornée par le portique des Perses »avec les statues en marbre blanc de tous les chefs de l'armée »des Barbares, et par deux temples, l'un consacré à César, »l'autre à Auguste. On y voit encore la statue d'Apollon »Pythius, celle de Diane et celle de Latone. L'endroit où sont »ces statues est une enceinte qu'ils appellent Chœur, parce »que toute la jeunesse de Sparte va là et forme des chœurs »de musique en l'honneur d'Apollon. Auprès, sont plusieurs »temples, l'un consacré à la Terre, l'autre à Jupiter Agoréus, »un autre à Minerve Agoréa, et un quatrième à Neptune »Asphalius. Apollon et Junon ont aussi chacun le leur. Une »grande statue représente le peuple de Sparte; un peu plus »bas sont le temple des Parques, et tout auprès, le tombeau d'O-»reste, ainsi que les salles où les Lacédémoniens prenaient les »repas publics appelés Phiditia.

»Au sortir de la place, en prenant par la rue des Barri-»ères, on trouve le Boonète, maison du roi Polydore, et »le temple de Minerve Céleuthéa: au bout de la rue des Bar-»rières, plusieurs sépultures de Héros, entre autres celle d'Iops et »Lelex; assez près delà, le temple de Neptune Ténarius. Du »même côté, la place Hellénie; auprès, le tombeau de Tal-

»thybius, un autel dédié à Apollon Acritas, un temple de la »Terre Gasepton, celui d'Apollon Maléatès, et un autre d'Arsi»noé.

«Quand on a passé la rue des Barrières, tout contre les »murs de la ville, on remarque une chapelle dédiée à Di»ctynna et les tombeaux des rois Eurypontides. Du côté des »remparts, on trouve le temple de Diane, et, un peu plus loin, »la sépulture des divins appelés Jamides. Maron et Alphée ont »aussi là leurs temples, et auprès est celui de Jupiter Tro»péüs. Le temple de la mère des dieux, les monuments hé»roïques d'Hippolyte et d'Aulon sont à côté de ce dernier.

«La grande place de Sparte a encore une autre issue, et de ce »côté là se trouve le Sxias, édifice où les habitans vont prendre »le frais ; une rotonde où l'on voit la statue de Jupiter Olym»pien et celle de Vénus Olympienne, ensuite le tombeau de Cy»nortas, celui de Castor avec son temple, celui de Proserpine »conservatrice, celui d'Apollon Carnéus ; les portiques de fi»gures carrées, trois autels dédiés à Jupiter Ambulius, à Mi»nerve Ambulia et aux Dioscures. Vis-à-vis est l'éminence ap»pelée Colona, où il y a un temple à Bacchus Colonate, et non »loin delà, celui de Jupiter Évanemus, le monument héroïque »de Pleuron, et auprès, sur une colline, le temple de Junon Ar»giva.

«Après être sorti de la place, au couchant, est le cénotaphe »de Brasidas, et ensuite le théâtre, bâti en marbre blanc, vis-à-vis, le tombeau du roi Pausanias, et à côté, celui de Léo»nidas.

»Il y a un quartier de la ville, nommé Théomélide, où sont »les tombeaux des rois Agides ; on y voit le Lesché, por»tique où les Crotanes, s'assemblaient ; le temple d'Es»culape Enopadon, le tombeau de Ténarus, le temple de Neptune Hippocurius, celui de Diane Éginéa et celui de Diane »Issoria, le temple de Sérapis, et un autre de Jupiter Olympien. »En cet endroit se trouvent le Dromos et ses deux Gymnases, »la maison de Ménélas, les temples des Dioscures, des Grâces,

»de Lucine et de Diane Hégémaque et à droite du Dromos, le »temple d'Esculape Agnitas, le trophée de Pollux, les statues »des Dioscures, etc. Plus loin, le Plataniste: on y passe sur deux »ponts; à l'entrée de l'un, il y a une statue d'Hercule, et à l'en- »trée de l'autre, celle de Lycurgue.

»Le collège est hors de la ville et voisin du quartier appelé »Thérapne; près du Plataniste, sont le monument héroïque de »Cynisca, un portique, derrière lequel se trouvent d'autres mo- »numents héroïques, le temple d'Hélène et celui d'Hercule situé »sous les des murs de la ville.

»En sortant du Dromos du côté de l'Orient, est le temple de »Minerve Axiopénas; ensuite on voit celui d'Hipposthène.

»Un autre Lesché se trouve encore à Sparte, on le nomme »Pœcile; aux environs sont plusieurs monuments héroïques.

»En reprenant le chemin du théâtre, on voit le temple de Ne- »ptune Généthlius et les deux monuments héroïques de Cléodée »et d'Oebalus. Esculape a aussi plusieurs temples à Sparte; mais »le plus célèbre est celui qui est auprès du Boonète, et à la »droite duquel est le monument héroïque de Téléclus.

»Plus avant sur une petite colline le temple de Vénus »est décoré d'une statue de la déesse armée; c'est un »temple singulier par sa forme, car à proprement parler, ce sont »deux temples l'un sur l'autre; celui de dessus est dédié à »Morpho, qui est un surnom de Vénus. Le temple, le plus »proche de ce dernier est celui d'Hilaire et de Phœbé.

»En allant vers la porte de la ville, on rencontre le monument »héroïque de Chilon et celui d'un héros Athénien. Les Lacédé- »moniens ont aussi bâti, comme à un dieu, un temple à Lycurgue »leur législateur. Derrière ce temple est le tombeau de son fils Eu- »cosmus, et vis-à-vis, la sépulture de Théopompe et celle d'Eu- »rybiade, ensuite le monument héroïque d'Astrabacus. Delà »on passe dans une rue nommée Limnée, où il y a un temple »dédié à Diane Orthia et non loin delà celui de Lucine.

»Les Lacédémoniens, suivant Pausanias, n'ont pas de cita- »delle bâtie sur une hauteur, comme la Cadmée à Thèbes, ou

»Larisse à Argos; mais ils ont plusieurs collines dans l'en-»ceinte de leur ville; la plus haute de ces collines leur tient lieu »de citadelle. Minerve y a un temple sous les noms de Po-»liuchos et Chalcioecos; ce temple n'ayant point été achevé, »les Lacédémoniens, long-temps après, en construisirent un »nouveau qui est tout d'airain, comme la statue de la Déesse. On »trouve ensuite une chapelle dédiée à Minerve Ergané, et aux »environs du temple deux portiques, l'un au Midi, l'autre au »Couchant. Vers le premier est une chapelle surnommée Cos-»métès, et au-devant de cette chapelle le tombeau de Tyndare. »Sur le second portique, on voit deux aigles éployés qui por-»tent chacun une Victoire. A gauche du temple d'airain, est »une chapelle consacrée aux muses; derrière est celle de Vé-»nus Aréa, et à droite une statue de Jupiter en bronze, qui est »de toutes les statues de bronze la plus ancienne. Si delà on »passe par la rue Alpia, on trouve le temple de Minerve »Ophthalmitis et plus loin celui d'Ammon.«

Pausanias cite encore un grand nombre de statues, d'autels et de monuments funèbres que nous n'avons pas cru devoir nommer, ces monuments ayant dû être, par leur nature, les premiers qui ont disparu du sol sur lequel ils avaient été érigés: nous parlerons cependant encore du temple élevé en l'honneur des deux Grâces Phaënna et Cléta, le premier que l'on rencontre, quand on va de Sparte à Amyclée, après avoir vu la Tiase, petite rivière qui va se jeter dans l'Eurotas.

Examinons avec attention chacune des ruines indiquées sur le plan de l'emplacement de la ville, et tâchons qu'elles nous aident à reconnaître les principaux monuments, les quartiers et autres lieux célèbres qui étaient renfermés dans l'enceinte de Sparte, à laquelle Polybe donne une circonférence de quarante-huit stades, et dont il est surprenant de ne retrouver aucun vestige.

ENVIRONS DE SPARTE.

Après avoir quitté Mistra et suivi la route de Tripolitsà, on

trouve d'abord, sur la droite, les ruines d'un temple, et plus loin, dans des positions analogues, deux aqueducs qui paraissent avoir été construits par les Romains : le second de ces aqueducs étant trop éloigné, il n'a pu être indiqué sur la carte. Plusieurs chapelles modernes se voient également à gauche et droite de cette route.

En suivant le chemin de Mistra à l'emplacement de Sparte, on traverse la petite rivière nommée Pantéleimonia, et en arrivant à Magoùla, on passe une autre rivière qui porte le nom de ce village; dans l'antiquité elle s'appelait Tiase. A droite on trouve les traces en pierre d'une dérivation antique, et auprès, un chapelle avec les restes bien frustes d'une ancienne statue. Étant arrivé sur l'emplacement de Sparte, et après avoir rencontré les ruines d'un aqueduc, et plus loin, sur la hauteur à gauche, un sacellum, on se trouve enfin sur les bords de l'Eurotas, où l'on aperçoit les restes d'un pont. Au-delà du fleuve, les traces d'une chaussée antique qui conduisait à Tégée, ainsi que le chemin actuel d'Argos, sur lequel se reconnaissent les traces d'un temple.

Les autres chemins, à l'exception de celui de Marathonisi, ont moins d'importance que ceux qu'on vient d'indiquer. On peut reconnaître celui qui se trouve dans la direction d'Amyclée, en suivant les traces d'un sentier traversant la Tiase, et sur lequel Pausanias place le temple des Grâces: il nous reste encore à faire connaître notre opinion sur la position que nous pensons devoir donner au Plataniste. Le Plataniste était placé sur la rive droite de l'Eurotas et enveloppé par les rivières Pantéleimonia, l'Eurotas et la Tiase, puisque l'espace compris entre ces rivières a presque la forme d'une *île*, et que cette ressemblance est tout à fait d'accord avec ce qu'en dit Pausanias, qui se sert de cette même expression. D'après cette supposion, deux ponts devaient être placés sur la Tiase pour y parvenir, l'un sur la route de Sparte à Amyclée, et l'autre un peu plus haut, à l'endroit où en ce moment se trouve un moulin, alimenté par une dérivation des eaux de la Tiase ou Magoula, ou peut-être bien

encore sur l'Eurotas près du confluent des deux rivières avec ce fleuve. Ce qui confirmerait encore notre croyance, c'est que, dans cet espace, on aperçoit quelques débris antiques, entre autres, deux sacellum, et non loin delà, sur la rive opposée de la Tiase, un sarcophage en marbre blanc, avec des sculptures en bas-reliefs.

Cette conjecture n'est en aucune manière contraire à l'indication fournie par Pausanias ; car cet historien ne nomme pas le fleuve qu'on doit traverser pour se rendre au Plataniste, et ne désigne pas davantage l'orientation que ce dernier doit avoir par rapport à Sparte ; la configuration physique du sol doit donc être prise beaucoup plus en considération que les renseignements, souvent mal compris, qui nous ont été laissés par les anciens auteurs.

PLAN DES ENVIRONS DE SPARTE.

A. Théâtre que Pausanias indique au couchant de la place publique. Ses murs de soutènement sont en marbre blanc, on ne retrouve que deux fragments de gradins également en marbre blanc. Leur forme est remarquable. Le mur qui vient tomber perpendiculairement sur celui en marbre qui tend au centre du cercle, est de l'époque romaine, auprès sont deux colonnes en marbre qui paraissent être encore en place. Les autres murs sont modernes.

B. Amphithéâtre qui vraisemblablement fut construit à l'époque du Bas-Empire.

C. Bain romain, construit en briques et en moëllons, hourdé en mortier, l'intérieur des salles est recouvert en stuc ; des tuyaux en grès se voient encore dans les encoignures.

D. Restes de thermes, construits comme le bain ci-dessus. Une grande salle, terminée par des culs-de-four et ornée de niches, se distingue parfaitement. Ces murs sortent de terre d'environ 3,00 *dans les parties les plus hautes.*

E. Bain romain, sortant de la terre.

F. Restes de grands culs-de-four, devant appartenir à des bains.

G. Grandes ruines de bains semblables à celles ci-dessus.

H. Construction en moëllons et en briques, hourdée en mortier. La salle circulaire a un diamètre de 10$_m$,00. *Le tout sort de terre d'environ* 1^m,50.

J. Cette ruine, formée par de belles assises, paraît remonter à une haute antiquité; elle devait servir de soubassement soit à un tombeau, soit à un petit temple, puisque ses assises n'ont qu'un seul parement extérieur. Une construction hourdée en mortier, pratiquée dans l'intérieur, fait présumer qu'elle devait servir de chapelle dans les temps modernes.

I. Construction en moëllons et en briques, hourdée en mortier, sortant de terre de 2,$_m$00 *environ.*

K. Colonne en place et portion de mur de Cella.

L. Soubassement d'une construction du moyen âge.

M. Reste d'un mur hellénique ayant deux ouvertures.

N. Église grecque moderne : les voûtes sont enfoncées.

O. Colonnes en place entourées de décombres.

P. Colonne en marbre, cannelée et en place, de 0^m,52 *de diamètre.*

Q. Église grecque moderne entièrement ruinée; elle a été construite sur une plate-forme en maçonnerie de 30^m,00 *de largeur sur* 41^{m}00 *de longueur, qui elle-même se trouve sur une colline où devait être placé le temple de Vénus Morpho.*

R. Cette plate-forme était sans doute celle d'un temple, elle est couverte de débris antiques, parmi lesquels on voit un fragment d'architrave en marbre et des pierres d'une forte dimension.

S. Église grecque moderne, construite avec des débris antiques et du moyen âge. On y retrouve encore des enduits recouverts de peintures faites grossièrement.

T. Construction moderne.

U. Constructions vénitiennes.

V. Grande construction militaire du moyen âge; le mur, termi-

né par une tour, a 2^{m},00 d'épaisseur et servait de rempart. La grande tour a 65^{m},00 sur 61^{m},00.

X. Grande construction du moyen âge.

Y. Chapelle grecque moderne en ruines.

Z. Restes d'un pont. Une portion des piles de ce pont paraît être antique ; il est facile de voir qu'il a été réparé à différentes époques. Il est placé dans la direction de la chaussée antique de Tégée et sur celle du chemin actuel d'Argos.

AA. L'éminence Colona, où se trouvent les restes du temple de Bacchus Colonate.

BB. Colline sur laquelle était le temple de Junon Argiva.

CC. Restes de constructions de différentes époques ; celles qui sont du côté du fleuve sont les plus anciennes ; celles qui lui sont opposées sont du moyen âge, à l'exception de la partie teinte plus en noir, qui se compose de fortes assises antiques.

L'espace compris entre ces anciens débris devait être le Dromos: la disposition du terrain formant encaissement paraît fort convenable pour son usage, et c'est sans doute à cause de l'habitude que l'on avait de célébrer des jeux en cet endroit, qu'on a construit auprès, sous le Bas-Empire, un amphithéâtre indiqué par la lettre B.

DD. Restes de constructions romaines du Bas-Empire.

EE. Soubassement en pierre d'un monument antique.

FF. GG. et *HH. Constructions romaines en blocage et brique.*

C'est en cet endroit, depuis les lettres CC. jusqu'à celles HH, que se trouvait le quartier Théomélide où étaient le tombeau des rois Agides, le Lesché, le portique des Crotanes etc.

II. Sacellum.

JJ. Tombeau taillé dans la masse.

KK. Traces de l'enceinte de la ville.

LL. Aqueduc romain.

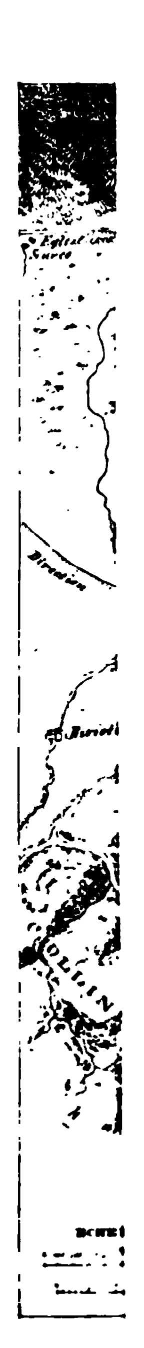
MM. Construction en fortes pierres d'une apparence antique.

NN. Construction antique.

OO. Construction romaine.

PP. Matériaux provenant de quelque temple antique.

QQ. colonnes en marbre.



RR. Restes d'un temple antique.

D'après les nombreux débris sans forme qu'on retrouve sur l'emplacement de Sparte, il serait trop présomptueux de prétendre reconnaître un grand nombre des monuments indiqués par Pausanias ; on ne peut se prononcer avec certitude que pour ceux dont la base n'a pu être dérangée par les différentes révolution qui ont bouleversé cette ville si renommée.

MISTRA.

L'architecture de la ville n'offre qu'un mélange confus du genre oriental, du style gothique, grec et italien ; elle fut fondée trois ans après le premier débarquement des Français, c'est-à-dire en 1207, par Guillaume de Ville-Hardouin. On lit dans la chronique de la Morée. « Pendant un tour que fit dans la contrée le nouveau Prince, messire Guillaume trouva, à une lieue de Lacédémonia, un monticule élevé, au-dessus d'une plus haute montagne, cette position lui parut convenable pour y placer un fort ; il en fit effectivement construire un sur cette montagne, et lui donna le nom de Mésithra, qu'il porte encore aujourd'hui »

La citadelle est bâtie sur le versant Est du Taygète à 634 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quoiqu'il y ait à sa partie basse quelques traces de constructions antiques, nous ne pensons pas qu'elles doivent faire présumer qu'nne ville ait été construite à cet endroit. L'histoire ne place de ce côté aucune cité. Il faut donc regarder ces vestiges d'antiquité comme devant appartenir à quelques constructions militaires.

Après la division qui fut faite de l'empire d'Orient, Mistra fut un apanage des frères et des fils ainés des Empereurs. On donna le nom de Despote aux Princes et le nom de Despotat à la forme du gouvernement. La Morée en dépendait et la residence de ces Despotes était ordinairement à Mistra et quelque fois à Corinthe. Un seigneur Français nommé Philibert de Naillac, prieur d'Aquitaine et grand

23*

maitre de Rhodes, traita au nom de l'ordre de S. Jean pour le Despotat, en l'an 1403. Cette souveraineté était alors entre les mains de Théodore Porphyrogeneti, frère d'Andronic et d'Emmanuel, qui furent successivement Empereurs de Constantinople.

Le sultan Bajazet venant de gagner la bataille de Nicopolis, sur Sigismond Roi de Hongrie, et sur Jean, Comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, le despote Théodore désespéra de pouvoir disputer la Morée à cet heureux conquérant, et voulut céder Mistra et Corinthe aux chevaliers de Rhodes, qui n'étaient plus en pouvoir de les conserver. Mais lorsque l'invincible Tamerlan eut triomphé de Bajazet, sa victoire releva le courage des Spartiates qui se crurent alors assurés contre les Turcs. Comme ils haïssaient la domination des Latins, ils ne voulurent jamais souffrire que Theodore aliénât la Tzaconie. Ainsi le traité fut rompu, les chevaliers rendirent Corinthe où ils s'étaient déja établis. Théodore laissa par sa mort le Despotat à un autre Théodore qui était son neveu et fils de l'empereur Emmanuel. Ce second Théodore épousa une Italienne, qui était de la maison de Malatesta, ce qui fit passer le titre de Duc de Mistra dans cette famille. Théodore II alla à Constantinople, dans l'espérance d'hériter de l'Empire à la place de son frère Jean, et laissa le Despotat à son autre frère Constantin surnommé Dragosés, qui a été le dernier empereur d'Orient. Ce prince, après avoir pris la couronne impériale, partagea la Morée entre ses deux frères Démétrius et Thomas, les deux plus jeunes des six enfants de l'Empereur Emmanuel, ils furent les derniers Despotes du pays. La ville de Mistra échut à Démétrius et celle de Corinthe à Thomas. Une haine mortelle s'alluma entre les deux frères; et la Morée fut également la proie des grecs et des étrangers. Thomas fut soutenu par les Latins et Démétrius par les Turcs. Les deux Despotes s'accusèrent réciproquement devant Mahomet II. chacun d'eux lui paya tribut, et implora sa protection contre l'autre. A la fin, l'effort des Turcs tomba sur Thomas qui fut

contraint de se sauver à Rome. Mahomet II. se rendit maître de Mistra, et fit scier le gouverneur du château par le milieu du corps. Il dépouilla en même temps Démétrius de son Despotat, l'envoya à Adrianople et épousa la princesse sa fille, qu'il n'osa pourtant jamais appeler dans son lit, de peur qu'elle ne le tuat, parce que cette jeune princesse avait un très-grand courage. Ce fut en l'année 1460 que la ville de Mistra tomba sous la domination des Turcs, sept ans après la perte de Constantinople, cinq ans après celle d'Athènes. La troisième année après que les Turcs s'en furent emparés, c'est-à-dire 1463. Sigismond Malatesta, Prince de Rimini, la vint assiéger, et la prit après une longue résistance, mais il ne put emporter le château ; et se voyant contraint à lever le siège, il mit le feu dans la ville dont il ruina la plus grande partie. Ce prince avait été excommunié par le Pape Pie II. pour des barbaries insignes, et avait cru peu-être les réparer en faisant la guerre aux Turcs ; mais par la façon dont il traita les chrétiens de Mistra, on l'accusa d'avoir voulu expier ses premiers crimes par de plus énormes. Colleone Général de la République de Venise prit Mistrà en 1473, mais sa mort empêcha qu'il ne se rendit maître du château. Les Vénitiens rentrèrent dans Mistra l'an 1687 sous la conduite du généralisme Morosini après la prise de Corinthe et ils la perdirent en 1715. Cette ville est sans contredit, dans une des positions les plus pittoresques de la Grèce. La ville basse où l'on remarque plusieurs tours d'églises, des Cyprès à la forme pyramidale; la citadelle est située au haut d'un rocher presque conique, et qui est le dernier échelon du mont Taygete: tout cet ensemble est du caractère le plus imposant. Le chateau fort tombe en ruine, tout est abandonné. Vùe du château de Mistra, la vallée de la Laconie est admirable, elle s'étend à-peu-près du Nord au Midi, elle est bornée à l'Ouest par le Taygète et à l'Est par les monts Olympe et Ménèlaïon (Μενελάϊον ὄρος) (1)

(1) Polybe, en décrivant le position de Sparte, exagère beaucoup la hauteur des

De petites montagnes obstruent la partie septentrionale de cette vallée, elles vont en descendant au Midi et en diminuant de hauteur et forment de leurs dernières croupes les collines où Sparte était jadis située. La plaine fertile qui s'étend depuis cet emplacement jusqu'à la mer est arrosée par l'Eurotas.

La ville de Mistra étant d'origine moderne, on n'y trouve d'antiquités que celles qui viennent des ruines de Sparte, qui en sont tout au près, parceque les conquérants qui bâtirent cette place se servirent des matériaux qu'ils trouvaient tout préparés, pour construire leurs forteresses et leurs principaux édifices. Les seuls fragments antiques sont les sarcophages qui ornent deux fontaines et quelques bas-reliefs incrustés dans les murs de l'archevêché.

Lors de la révolution de 1770, Mistrà était le chef-lieu de la province appelée du temps des Vénitiens, *Braccio di Maina* (1)

collines sur lesquelles est assis le Ménélaïum. Leurs pentes sont abruptes; mais leur hauteur au-dessus de la vallée ne dépasse pas 250 mètres; et il est facile de voir, par un autre passage du même auteur, qu'il n'entend pas parler de la grande chaîne des monts Malévo, mais des collines qui avoisinent le fleuve.

Elles décrivent sur la rive gauche de l'Eurotas, un arc de cercle autour de la plaine de Tsouni et d'Aphisou en se rapprochant ensuite du fleuve, de manière à ne laisser qu'un étroit passage, défilé bien indiqué par Polybe. Cet écrivain et Tite-Live décrivant la marche des armées sur la rive gauche de l'Eurotas ne nomment point Therapné (ἡ Θεράπνη) mais le Ménélaïum, que Tite-Live désigne comme une montagne, et Polybe comme un lieu particulier situé sur les collines vis-à-vis de Sparte; or, c'est dans le voisinage de ces mêmes collines que nous devons, d'après Pausanias, chercher Therapné, où étaient situés les tombeaux et le temple de Ménélas, et où, suivant Isocrate et Hérodote, le culte d'Hélène était joint à celui de Ménélas. Remarquons en outre que Pausanias ne nomme pas le Ménélaïum, et que Tite-Live et Polybe ne nomment pas Therapné. Ce bourg n'était donc autre chose que le Ménélaïum des historiens cités; il était assis sur des collines élevées par rapport à Sparte: et Pindare a pu dire «Les Dioscures qui habitent le sol élevé de Therapné».

Ni dans la plaine, ni sur les collines de la rive gauche, on ne trouve les monuments décrits par Pausanias; cependant au près du village d'Aphisou, il y a quelques ruines et une source qui semblent indiquer Therapné et la fontaine Messeïs.

(1) Les habitans des chaînes du Taygète sont encore ceux de tous les Européens dont les siècles ont le moins altéré la primitive physionomie et le sublime langage. Insoumis depuis l'époque où Rome, dont ils furent toujours assez bien traités, perdit ses

et comptait 16,200 habitans, dont plus de 14,000 étaient grecs. Ce nombre s'était encore accru lorsque la guerre de l'indépendance éclata, on l'évaluait à près de 20,000 habitans.

---

droits sur eux, les Empereurs d'Orient, les princes indigènes appelés Despotes, les conquérans français, du temps des croisades, les Vénitiens et les Turcs même, ne purent jamais les réduire à cet état de servitude où se plia, presque sans résistance, le reste de l'Orient. En vain l'on éleva des forteresses sur toutes leurs communications pour les tenir en respect, ils n'ont guère payé que les tributs qu'ils s'imposaient eux mêmes et n'ont jamais fourni un soldat pour servir hors de chez eux, qu'il n'ait été un volontaire, dans toute l'acception du mot ; enfin les Musulmans lassés de ce qu'ils appelaient leurs insupportables révoltes ; avaient fini par consentir à leur émancipation, moyennant quelques légères redevances, et sous la promesse qu'ils ne descendraient plus dans le plat pays pour le mettre à contribution ; il fut reglé par un traité de 1777, que le Magne serait séparé du Sangiac de Morée et qu'il passerait avec les Cyclades, sous la protection du grand Amiral ou Capitan-Pacha qui remplaça le bach-Bagou des Lacons par un Bey. Ce Bey gouverne le Magne en qualité d'officier de la couronne, mais sans être sacré, comme cela se pratique à l'égard des Hospodars de Valachie et de Moldavie, que l'huile sainte du Patriarche Oecuménique n'empêche pas d'être pendus. Les firmans qui instituent les beys du Magne, écrits dans le style de la diplomatie orientale, sembleraient annoncer que ce pays est soumis à l'autorité des Sultans, mais il n'en est pas ainsi. A peine un capitaine est il nommé Bey suprême, qu'il compte autant de rivaux qu'il avait de camarades ; et le peuple lui rend en haine et en soupçons au delà de ce qu'il a acquis en prerogatives et en dignités. On ne le regarde plus que comme un homme suspect, chargé d'obligations, de devois, envers les Turcs ; on se méfie de lui, c'est un agent du capitan Pacha, auquel on le sacrifie quand celui-ci veut s'en défaire. Ces petits princes, toujours remuants, souvent adonnés à la piraterie, donnèrent plus d'un sujet de mécontentement au Divan, qui les faisant enlever, ou les attirant à Constantinople sous divers prétextes, les fit presque tous mourir l'un après l'autre Ils furent constamment tirés des familes les plus illustres par leur ancienneté et leurs richesses : Huit ont soucessivement gouverné le Magne jusqu'à l'époque où l'affranchissement de la Morée a placé le Magne sous la loi commune.

Le firman spécial par lequel Zanetaki-Koutoupharis fut le premier élévé à cette dignité, était ainsi conçu et lui fut adressé le 20 janvier 1777.

FIRMAN SPÉCIAL.

Gazi Hassan, par la grace de Dieu, vezir et capoudan pacha.

Honorable Zanetaki, avec notre présent, glorieux et puissant ordre, nous vous faisons savoir que nous avons humblement rapporté à notre très-puissant Roi (Padischa) votre respectueuse et humble servitude et votre grande soumission, que vous êtes entré au nombre de ses sujets, que vous conserverez toujours les mêmes sentiments et votre bonne résolution, ainsi que tous les autres habitans, comme fidèles sujets. Il a fait son firman, changeant sa colère en compass'on, et sa vengeance en clémence. Et voilà qu'il vous a élevé bey botouk, c'est-à-dire, commandant en chef de tout le Magne, ce dont il vous assure par le firman de sa puissante Majesté, qui sera indissoluble pen-

Pendant le commencement de la révolution, les Turcs de Mistra intimidés, s'étaient retirés dans Tripolitsa. La province n'étant pas exposée aux ravages des troupes a fourni pendant la

---

dant tous les siècles. Nous vous l'adressons ; et en le recevant avec respect, prenez possession du commandement et de toute l'autorité du Magne, c'est-à-dire, soyez Bey Boïouk ; faites des prières pour la prolongation des jours de notre très-puissant et très-humain Roi, qui a eu pitié de votre pays, et vous a pardonné vos fautes dès à présent et pour toujours. Conduisez-vous avec sagesse, prudence et soumission, ainsi que tous les autres sujets du Magne. Faites le commerce en toute liberté et sans crainte dans nos ports ; nous vous prenons sous notre protection, et nous vous secourrons dans tous vos besoins. Notre main ne manquera pas de vous accorder des graces quand vous les demanderez et quand vous en connaîtrez l'utilité et l'avantage.

Ordonnons en même temps par notre présent, glorieux et brillant commandement, à tous les chefs et autres habitans du Magne, comme aussi à tous les capitaines, de vous obéir et de vous être soumis, parce que notre très-puissant Roi vous a élevé Bey Boïouk, c'est-à-dire, chef et commandant de tout le Magne, par son respectable firman. Faites ainsi et non autrement.

Le premier bey Zanetaki Koutoupharis commanda sept ans ; il était de Kitries il se fit aimer dans le Magne, qu'il voulait étendre jusqu'au fleuve Iri et dans tout l'Hélos, soutenant que les Mainotes avaient des droits incontestables depuis les temps les plus reculés. Ayant été engagé à venir à Constantinople pour y exposer ses prétentions, il eut l'imprudence de s'y rendre sans réfléchir que le cordon l'y pouvait attendre, et il fut effectivement étranglé peu d'heures après son arrivée. On raconte, à Sparte, des actions merveilleuses de sa veuve, qui, femme guerrière, vengea Zanet-bey d'une manière éclatante, et fut durant le reste de sa vie la plus redoutable ennemie des turcs de la Morée. Elle leur fit autant de mal à elle seule que leur en firent ensemble les Klephtes les plus fameux ; ses conquêtes furent si grandes dans le canton de Mavrovouno, qu'elle incorpora au Magne le territoire de Trinisa, en deçà de Marathonisi.

Le successeur de ce premier Bey fut Michael-bey, de la maison de Troupianos, il était dès-lors ennemi déclaré de la famille des Mavromichalis de Magne, lesquels ne cessèrent de travailler, par des agens secrets qu ils avaient auprès de la Porte, pour le renverser; cependant, il commanda durant six ans, au bout desquels oubliant le sort de son prédécesseur, il fit l'inexplicable faute d'accepter un cafetan d'honneur que lui fit offrir le Sultan ; s'étant rendu à Constantinople pour recevoir ce hochet, il y trouva la mort. Mais les intrigues de ceux qui l'avaient perdu ne leur procurèrent point encore ce pouvoir dont ils avaient soif, et auquel, dès cette époque, ils ont continué à aspirer en intriguant pour faire détrôner chaque nouveau bey, espérant qu'à la fin la première dignité tomberait sur l'un d'eux dès lors aussi les grandes familles se liguèrent, afin de traverser leurs projets ambitieux, et l'odieuse politique du moyen âge vint s'enraciner dans le Magne, si uni autre fois par cet esprit patriotique qui faisait d'eux tous, comme un seul homme. La domination, qui échappait aux instigateurs du trépas de Michel-bey, fut dévolue en 1780 à Dzanetaki-Glygoraki; c'était un homme sage et pru-

guerre de l'indépendance beaucoup de provisions de bouche. Mistra fut occupé par les grecs et resta toujours en leur pouvoir, même lors de l'excursion que fit Ibrahim qui tenta inutilement de prendre le chateau ; cependant il ruina la ville ; elle fut dans la suite rebâtie en partie, et a actuellement 200 maisons et 1000 habitans,

---

dent, dont l'administration fut paternelle; il régla beaucoup de choses qui, jusqu'à lui, avaient été des causes de troubles entre ses devanciers ; et affermit la puissance de sa maison en y incorporant définivement les conquêtes de cette veuve terrible qu'avait laissée le premier Dzanet-bey. Il a construit des routes, des châteaux, des canaux et des moulins dans l'éparchie de Marathontsi, ainsi qu'au canton de Mavrovouni, qui de son temps, devint très-florissant : il est celui de tous les princes du Magne qui s'est le plus long temps conservé à la tête des affaires ; seulement, après seize ans de sourdes menées, les Mavromichalis ont pu opérer sa chûte; mais Dzanet-bey second, ne fit point la faute de passer les Dardanelles, il disait de Constantinople, comme le frère de l'apologue de l'antre du lion ; et pour ne point s'exposer a un supplice qui eût entrainé la confiscation de son patrimoine, il parut résilier volontairement le pouvoir, quand il connut qu'il ne le pouvait plus conserver, et se retira dans les Iles Ioniennes, où plusieurs voyageurs ont pu le voir sur la fin de ses jours paisibles, jouir du respect universel

Panayot-bey Komodoraki de Kàmbos, le remplaça en 1803: enlevé avec son fils à peine adolescent, par les troupes du fameux Pacha de Janina, sur quelqu'une de ses possessions où il avait porté les armes, son vainqueur l'envoya au Sultan, son maitre, qui le fit enfermer dans un cachot, où nous présumons qu'il a fini cruellement : Anton-bey Gregoraki d'Agéranos, près de Passava au Magne oriental, lui succéda en 1808.

Il n'occupait point encore depuis un an sa haute dignité que déjà le Divan avait décidé de le faire enlever ; il le sut, se mit en mésure de se defendre dans ses domaines, où l'on n'osa point venir l'attaquer, et fut de son vivant remplacé par Constantin Zervahos de Malèvri,

Celui-ci fut surpris l'année suivante, conduit à Constantinople et ignominieusement pendu, sous prétexte de piraterie.

Théodoro, de la famille Glygoraki, régna à sa place en 1810: il était natif de Mavrovouni Quand ce pauvre Théodoro Bey s'est laissé, malgré tant de sinistres précédens, attirer à Constantinople, où il est mort dans les prisons. la famille Mavromichalis a pu enfin parvenir au but vers lequel on la voyait tendre depuis un quart de siècle. Son chef, sous le nom de Pètro-bey, a été élevé à la premier dignité de Sparte en 1811.

Pausanias, après avoir rayonné de Sparte vers Amyclée, puis vers Thérapné, indique ensuite une route vers le Taygète qui le conduit à Alesiæ,(Αἱ Ἀλεσίαι χωρίον) bourg où Mylès inventa la meule et où Lacédemon fils de Taygète, avait un monument Ἡρῷον,

encore sur l'Eurotas près du confluent des deux rivières avec ce fleuve. Ce qui confirmerait encore notre croyance, c'est que, dans cet espace, on aperçoit quelques débris antiques, entre autres, deux sacellum, et non loin delà, sur la rive opposée de la Tiase, un sarcophage en marbre blanc, avec des sculptures en bas-reliefs.

Cette conjecture n'est en aucune manière contraire à l'indication fournie par Pausanias ; car cet historien ne nomme pas le fleuve qu'on doit traverser pour se rendre au Plataniste, et ne désigne pas davantage l'orientation que ce dernier doit avoir par rapport à Sparte ; la configuration physique du sol doit donc être prise beaucoup plus en considération que les renseignements, souvent mal compris, qui nous ont été laissés par les anciens auteurs.

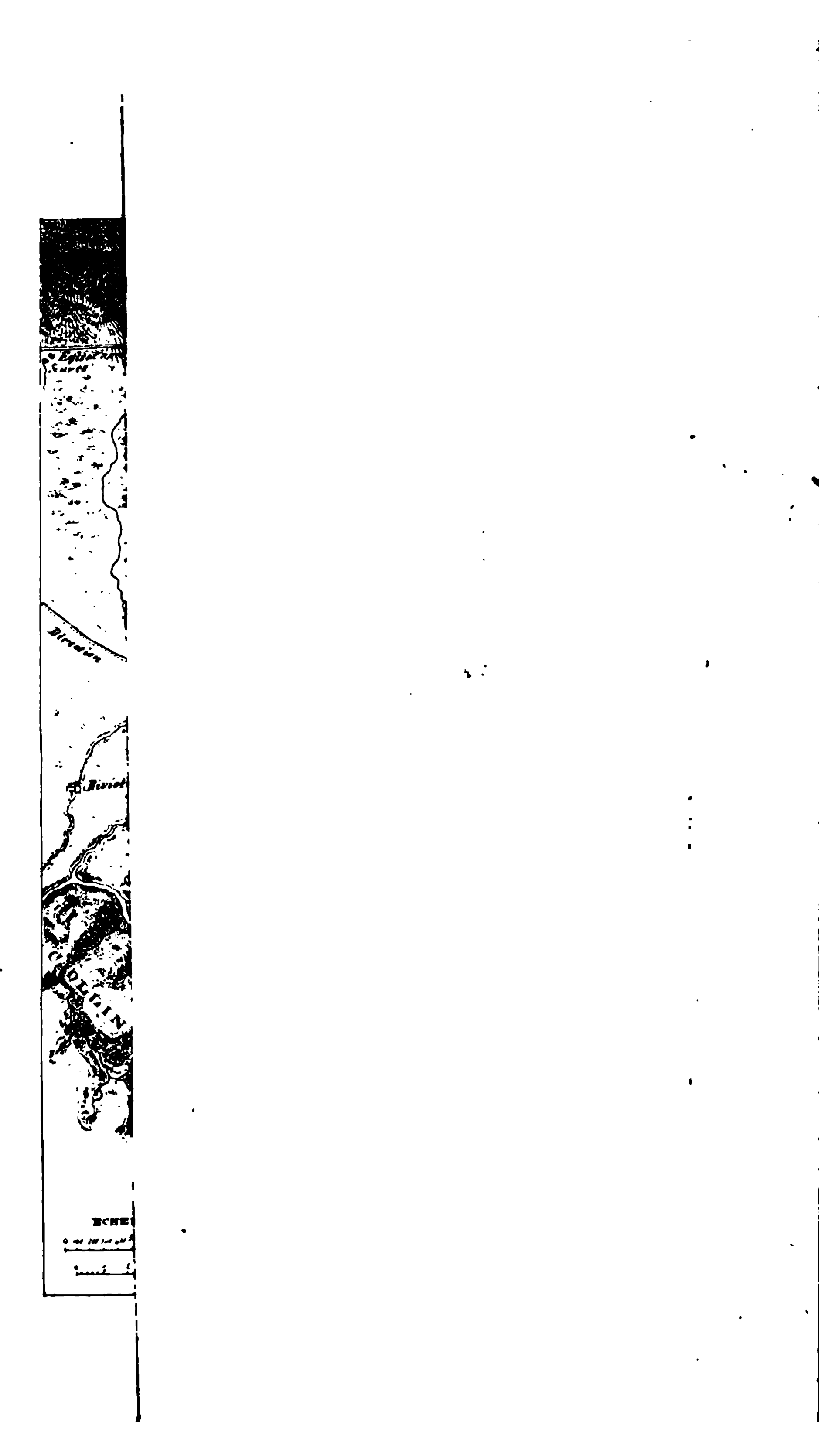
PLAN DES ENVIRONS DE SPARTE.

A. Théâtre que Pausanias indique au couchant de la place publique. Ses murs de soutènement sont en marbre blanc, on ne retrouve que deux fragments de gradins également en marbre blanc. Leur forme est remarquable. Le mur qui vient tomber perpendiculairement sur celui en marbre qui tend au centre du cercle, est de l'époque romaine, auprès sont deux colonnes en marbre qui paraissent être encore en place. Les autres murs sont modernes.

B. Amphithéâtre qui vraisemblablement fut construit à l'époque du Bas-Empire.

C. Bain romain, construit en briques et en moëllons, hourdé en mortier, l'intérieur des salles est recouvert en stuc ; des tuyaux en grès se voient encore dans les encoignures.

D. Restes de thermes, construits comme le bain ci-dessus. Une grande salle, terminée par des culs-de-four et ornée de niches, se distingue parfaitement. Ces murs sortent de terre d'environ 3,00 dans les parties les plus hautes.


Direction

né par une tour, a 2^{m},00 *d'épaisseur et servait de rempart. La grande tour a* 65^{m},00 *sur* 61^{m},00.

X. Grande construction du moyen âge.

Y. Chapelle grecque moderne en ruines.

Z. Restes d'un pont. Une portion des piles de ce pont paraît être antique; il est facile de voir qu'il a été réparé à différentes époques. Il est placé dans la direction de la chaussée antique de Tégée et sur celle du chemin actuel d'Argos.

AA. L'éminence Colona, où se trouvent les restes du temple de Bacchus Colonate.

BB. Colline sur laquelle était le temple de Junon Argiva.

CC. Restes de constructions de différentes époques; celles qui sont du côté du fleuve sont les plus anciennes; celles qui lui sont opposées sont du moyen âge, à l'exception de la partie teinte plus en noir, qui se compose de fortes assises antiques.

L'espace compris entre ces anciens débris devait être le Dromos: la disposition du terrain formant encaissement paraît fort convenable pour son usage, et c'est sans doute à cause de l'habitude que l'on avait de célébrer des jeux en cet endroit, qu'on a construit auprès, sous le Bas-Empire, un amphithéâtre indiqué par la lettre B.

DD. Restes de constructions romaines du Bas-Empire.

EE. Soubassement en pierre d'un monument antique.

FF. GG. et *HH. Constructions romaines en blocage et brique.*

C'est en cet endroit, depuis les lettres CC. jusqu'à celles HH, que se trouvait le quartier Théomélide où étaient le tombeau des rois Agides, le Lesché, le portique des Crotanes etc.

II. Sacellum.

JJ. Tombeau taillé dans la masse.

KK. Traces de l'enceinte de la ville.

LL. Aqueduc romain.

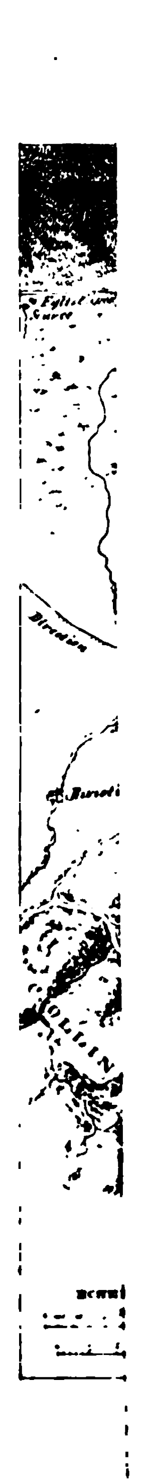
MM. Construction en fortes pierres d'une apparence antique.

NN. Construction antique.

OO. Construction romaine.

PP. Matériaux provenant de quelque temple antique.

QQ. colonnes en marbre.



RR. Restes d'un temple antique.

D'après les nombreux débris sans forme qu'on retrouve sur l'emplacement de Sparte, il serait trop présomptueux de prétendre reconnaître un grand nombre des monuments indiqués par Pausanias ; on ne peut se prononcer avec certitude que pour ceux dont la base n'a pu être dérangée par les différentes révolution qui ont bouleversé cette ville si renommée.

MISTRA.

L'architecture de la ville n'offre qu'un mélange confus du genre oriental, du style gothique, grec et italien ; elle fut fondée trois ans après le premier débarquement des Français, c'est-à-dire en 1207, par Guillaume de Ville-Hardouin. On lit dans la chronique de la Morée. «Pendant un tour que fit dans la con-»trée le nouveau Prince, messire Guillaume trouva, à une »lieue de Lacédémonia, un monticule élevé, au-dessus d'une »plus haute montagne, cette position lui parut convenable »pour y placer un fort ; il en fit effectivement construire un »sur cette montagne, et lui donna le nom de Mésithra, qu'il »porte encore aujourd'hui »

La citadelle est bâtie sur le versant Est du Taygète à 634 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quoiqu'il y ait à sa partie basse quelques traces de constructions antiques, nous ne pensons pas qu'elles doivent faire présumer qu'une ville ait été construite à cet endroit. L'histoire ne place de ce côté aucune cité. Il faut donc regarder ces vestiges d'antiquité comme devant appartenir à quelques constructions militaires.

Après la division qui fut faite de l'empire d'Orient, Mistra fut un apanage des frères et des fils ainés des Empereurs. On donna le nom de Despote aux Princes et le nom de Despotat à la forme du gouvernement. La Morée en dépendait et la residence de ces Despotes était ordinairement à Mistra et quelque fois à Corinthe. Un seigneur Français nommé Philibert de Naillac, prieur d'Aquitaine et grand

maitre de Rhodes, traita au nom de l'ordre de S. Jean pour le Despotat, en l'an 1403. Cette souveraineté était alors entre les mains de Théodore Porphyrogeneti, frère d'Andronic et d'Emmanuel, qui furent successivement Empereurs de Constantinople.

Le sultan Bajazet venant de gagner la bataille de Nicopolis, sur Sigismond Roi de Hongrie, et sur Jean, Comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, le despote Théodore désespéra de pouvoir disputer la Morée à cet heureux conquérant, et voulut céder Mistra et Corinthe aux chevaliers de Rhodes, qui n'étaient plus en pouvoir de les conserver. Mais lorsque l'invincible Tamerlan eut triomphé de Bajazet, sa victoire releva le courage des Spartiates qui se crurent alors assurés contre les Turcs. Comme ils haïssaient la domination des Latins, ils ne voulurent jamais souffrire que Theodore aliénât la Tzaconie. Ainsi le traité fut rompu, les chevaliers rendirent Corinthe où ils s'étaient déja établis. Théodore laissa par sa mort le Despotat à un autre Théodore qui était son neveu et fils de l'empereur Emmanuel. Ce second Théodore épousa une Italienne, qui était de la maison de Malatesta, ce qui fit passer le titre de Duc de Mistra dans cette famille. Théodore II alla à Constantinople, dans l'espérance d'hériter de l'Empire à la place de son frère Jean, et laissa le Despotat à son autre frère Constantin surnommé Dragosés, qui a été le dernier empereur d'Orient. Ce prince, après avoir pris la couronne Impériale, partagea la Morée entre ses deux frères Démétrius et Thomas, les deux plus jeunes des six enfants de l'Empereur Emmanuel, ils furent les derniers Despotes du pays. La ville de Mistra échut à Démétrius et celle de Corinthe à Thomas. Une haine mortelle s'alluma entre les deux frères; et la Morée fut également la proie des grecs et des étrangers. Thomas fut soutenu par les Latins et Démétrius par les Turcs. Les deux Despotes s'accusèrent réciproquement devant Mahomet II. chacun d'eux lui paya tribut, et implora sa protection contre l'autre. A la fin, l'effort des Turcs tomba sur Thomas qui fut

et comptait 16,200 habitans, dont plus de 14,000 étaient grecs. Ce nombre s'était encore accru lorsque la guerre de l'indépendance éclata, on l'évaluait à près de 20,000 habitans.

---

droits sur eux, les Empereurs d'Orient, les princes indigènes appelés Despotes, les conquérans français, du temps des croisades, les Vénitiens et les Turcs même, ne purent jamais les réduire à cet état de servitude où se plia, presque sans résistance, le reste de l'Orient. En vain l'on éléva des forteresses sur toutes leurs communications pour les tenir en respect, ils n'ont guère payé que les tributs qu'ils s'imposaient eux mêmes et n'ont jamais fourni un soldat pour servir hors de chez eux, qu'il n'ait été un volontaire, dans toute l'acception du mot; enfin les Musulmans lassés de ce qu'ils appelaient leurs insupportables révoltes; avaient fini par consentir à leur émancipation, moyennant quelques légères redevances, et sous la promesse qu'ils ne descendraient plus dans le plat pays pour le mettre à contribution; il fut reglé par un traité de 1777, que le Magne serait séparé du Sangiac de Morée et qu'il passerait avec les Cyclades, sous la protection du grand Amiral ou Capitan-Pacha qui remplaça le bach-Bagou des Lacons par un Bey. Ce Bey gouverne le Magne en qualité d'officier de la couronne, mais sans être sacré, comme cela se pratique à l'égard des Hospodars de Valachie et de Moldavie, que l'huile sainte du Patriarche Oecuménique n'empêche pas d'être pendus. Les firmans qui instituent les beys du Magne, écrits dans le style de la diplomatie orientale, sembleraient anuoncer que ce pays est soumis à l'autorité des Sultans, mais il n'en est pas ainsi. A peine un capitaine est il nommé Bey suprême, qu'il compte autant de rivaux qu'il avait de camarades; et le peuple lui rend en haine et en soupçons au delà de ce qu'il a acquis en prerogatives et en dignités. On ne le regarde plus que comme un homme suspect, chargé d'obligations, de devois, envers les Turcs; on se méfie de lui, c'est un agent du capitan Pacha, auquel on le sacrifie quand celui-ci veut s'en défaire. Ces petits princes, toujours remuants, souvent adonnés à la piraterie, donnèrent plus d'un sujet de mécontentement au Divan, qui les faisant enlever, ou les attirant à Constantinople sous divers prétextes, les fit presque tous mourir l'un après l'autre Ils furent constamment tirés des famiiles les plus illustres par leur ancienneté et leurs richesses: Huit ont successivement gouverné le Magne jusqu'à l'époque où l'affranchissement de la Morée a placé le Magne sous la loi commune.

Le firman spécial par lequel Zanetaki-Koutoupharis fut le premier élévé à cette dignité, était ainsi conçu et lui fut adressé le 20 janvier 1777.

FIRMAN SPÉCIAL.

Gazi Hassan, par la grace de Dieu, vezir et capoudan pacha.

Honorable Zanetaki, avec notre présent, glorieux et puissant ordre, nous vous faisons savoir que nous avons humblement rapporté à notre très-puissant Roi (Padischa) votre respectueuse et humble servitude et votre grande soumission, que vous êtes entré au nombre de ses sujets, que vous conserverez toujours les mêmes sentiments et votre bonne résolution, ainsi que tous les autres habitans, comme fidèles sujets. Il a fait son firman, changeant sa colère en compassion, et sa vengeance en clémence. Et voilà qu'il vous a élevé bey boïouk, c'est-à-dire, commandant en chef de tout le Magne, ce dont il vous assure par le firman de sa puissante Majesté, qui sera indissoluble pen-

Pendant le commencement de la révolution, les Turcs de Mistra intimidés, s'étaient retirés dans Tripolitsa. La province n'étant pas exposée aux ravages des troupes a fourni pendant la

---

dant tous les siècles. Nous vous l'adressons ; et en le recevant avec respect, prenez possession du commandement et de toute l'autorité du Magne, c'est-à-dire, soyez Bey Boïouk ; faites des prières pour la prolongation des jours de notre très-puissant et très-humain Roi, qui a eu pitié de votre pays, et vous a pardonné vos fautes dès à présent et pour toujours Conduisez-vous avec sagesse, prudence et soumission, ainsi que tous les autres sujets du Magne. Faites le commerce en toute liberté et sans crainte dans nos ports ; nous vous prenons sous notre protection, et nous vous secourrons dans tous vos besoins. Notre main ne manquera pas de vous accorder des graces quand vous les demanderez et quand vous en connaitrez l'utilité et l'avantage.

Ordonnons en même temps par notre présent, glorieux et brillant commandement, à tous les chefs et autres habitans du Magne, comme aussi à tous les capitaines, de vous obéir et de vous être soumis, parce que notre très-puissant Roi vous a élevé Bey Boïouk, c'est-à-dire, chef et commandant de tout le Magne, par son respectable firman. Faites ainsi et non autrement.

Le premier bey Zanetaki Koutoupharis commande sept ans ; il était de Kitries il se fit aimer dans le Magne, qu'il voulait étendre jusqu'au fleuve Iri et dans tout l'Hélos, soutenant que les Mainotes avaient des droits incontestables depuis les temps les plus reculés. Ayant été engagé à venir à Constantinople pour y exposer ses prétentions, il eut l'imprudence de s'y rendre sans réfléchir que le cordon l'y pouvait attendre, et il fut effectivement étranglé peu d'heures après son arrivée. On raconte, à Sparte, des actions merveilleuses de sa veuve, qui, femme guerrière, vengea Zanet-bey d'une manière eclatante, et fut durant le reste de sa vie la plus redoutable ennemie des turcs de la Morée. Elle leur fit autant de mal à elle seule que leur en firent ensemble les Klephtes les plus fameux ; ses conquêtes furent si grandes dans le canton de Mavrovouno, qu'elle incorpora au Magne le territoire de Trinisa, en deçà de Marathonisi.

Le successeur de ce premier Bey fut Michael-bey, de la maison de Troupianos, il était dès-lors ennemi déclaré de la famille des Mavromichalis de Magne, lesquels ne cessèrent de travailler, par des agens secrets qu'ils avaient auprès de la Porte, pour le renverser; cependant, il commanda durant six ans, au bout desquels oubliant le sort de son prédécesseur, il fit l'inexplicable faute d'accepter un cafetan d'honneur que lui fit offrir le Sultan ; s'étant rendu à Constantinople pour recevoir ce hochet, il y trouva la mort. Mais les intrigues de ceux qui l'avaient perdu ne leur procurèrent point encore ce pouvoir dont ils avaient soif, et auquel, dès cette époque, ils ont continué à aspirer en intriguant pour faire détrôner chaque nouveau bey, espérant qu'à la fin la première dignité tomberait sur l'un d'eux dès lors aussi les grandes familles se liguèrent, afin de traverser leurs projets ambitieux, et l'odieuse politique du moyen âge vint s'enraciner dans le Magne, si uni autrefois par cet esprit patriotique qui faisait d'eux tous, comme un seul homme. La domination, qui échappait aux instigateurs du trépas de Michel-bey, fut dévolue en 1789 à Demetaki-Glygorakis; c'était un homme sage et pru-

guerre de l'indépendance beaucoup de provisions de bouche. Mistra fut occupé par les grecs et resta toujours en leur pouvoir, même lors de l'excursion que fit Ibrahim qui tenta inutilement de prendre le chateau ; cependant il ruina la ville ; elle fut dans la suite rebâtie en partie, et a actuellement 200 maisons et 1000 habitans,

---

dent, dont l'administration fut paternelle; il régla beaucoup de choses qui, jusqu'à lui, avaient été des causes de troubles entre ses devanciers ; et affermit la puissance de sa maison en y incorporant définitivement les conquêtes de cette veuve terrible qu'avait laissée le premier Dzanet-bey. Il a construit des routes, des châteaux, des canaux et des moulins dans l'éparchie de Marathonisi, ainsi qu'au canton de Mavrovouni, qui de son temps, devint très-florissant : il est celui de tous les princes du Magne qui s'est le plus long temps conservé à la tête des affaires ; seulement, après seize ans de sourdes menées, les Mavromichalis ont pu opérer sa chûte; mais Dzanet-bey second, ne fit point la faute de passer les Dardanelles, il disait de Constantinople, comme le frère de l'apologue de l'antre du lion ; et pour ne point s'exposer à un supplice qui eût entrainé la confiscation de son patrimoine, il parut résilier volontairement le pouvoir, quand il connut qu'il ne le pouvait plus conserver, et se retira dans les Iles Ioniennes, où plusieurs voyageurs ont pu le voir sur la fin de ses jours paisibles, jouir du respect universel.

Panayot-bey Komodoraki de Kàmbos, le remplaça en 1803: enlevé avec son fils à peine adolescent, par les troupes du fameux Pacha de Janina, sur quelqu'une de ses possessions où il avait porté les armes, son vainqueur l'envoya au Sultan son maitre, qui le fit enfermer dans un cachot, où nous présumons qu'il a fini cruellement : Anton-bey Gregoraki d'Agéranos, près de Passava au Magne oriental, lui succèda en 1808.

Il n'occupait point encore depuis un an sa haute dignité que déjà le Divan avait décidé de le faire enlever ; il le sut, se mit en mésure de se défendre dans ses domaines, où l'on n'osa point venir l'attaquer, et fut de son vivant remplacé par Constantin Zervahos de Malèvri,

Celui-ci fut surpris l'année suivante, conduit à Constantinople et ignominieusement pendu, sous prétexte de piraterie.

Théodoro, de la famille Glygoraki, régna à sa place en 1810: il était natif de Mavrovouni. Quand ce pauvre Théodoro Bey s'est laissé, malgré tant de sinistres précedens, attirer à Constantinople, où il est mort dans les prisons. la famille Mavromichalis a pu enfin parvenir au but vers lequel on la voyait tendre depuis un quart de siècle. Son chef, sous le nom de Pétro-bey, a été élevé à la premier dignité de Sparte en 1811.

Pausanias, après avoir rayonné de Sparte vers Amyclée, puis vers Thérapné, indique ensuite une route vers le Taygète qui le conduit à Alesiæ,(Αἱ Ἀλεσίαι χωρίον) bourg où Mylès inventa la meule et où Lacédemon fils de Taygète, avait un monument Ἡρῷον,

Ce bourg devait être situé dans les jardins au-dessous de Mistra. On y trouve une multitude de gros blocs d'un grès particulier (anagénite) employé par les modernes et par les anciens à faire des meules, comme on peut en juger par les débris existant à Sparte et par les meules ébauchées sur les blocs eux mêmes. Cette roche, la seule propre en Grèce à cet usage, ne se rencontre qu'audessous de Mistra et dans la basse ville elle-même. Auprès du monastère en ruine situé à 500 où 600 mètres au-dessous du marché. se voyent les débris d'une enceinte en gros blocs irréguliers, qui pourrait être celle consacrée à Lacédemon. La route de Pheræ dont parle Tite-live, prenait à peu-près cette direction, elle devait suivre la rive gauche de la Magoùla, à partir du village de ce nom où sont des blocs qui ont dû appartenir à un pont antique, et se dirige ensuite vers Phéræ (Kalamàta) par la gorge de la Langàdia, c'est la gorge qu'Homère fait suivre deux fois à Télémaque. Pausanias ne l'ayant pas parcourue, on ignore quel est le temple dont les ruines se trouvent à la rive gauche de la Magoula, près du lieu où elle coupe la route de Léondari à Mistra.

Les Cæadas ('Ο Καιάδας) étaient, suivant Strabon, des fentes produites dans les montagnes de la Laconie par les tremblements de terre. Le Cæadas d'où l'on précipitait les criminels, était l'un de ces gouffres. Les petites collines sablonneuses de Sparte n'offrent rien de pareil, mais en face de la ville sont les deux plus sombres et les plus profondes ouvertures du Taygète : l'une derrière Mistra, l'autre derrière Paroria. C'est dans cette dernière, dont le gouffre a une profondeur verticale de près de 200 mètres, que la tradition place l'aventure d'Aristomène.

DE MISTRA A KALAMATA.

Pour aller de Mistrà à Kalamàta, il y a deux chemins. Celui qui passe par Léondari et la route est de 16 heures ; ou celui qui longe le Taygète qui n'a que 8 heures de marche : mais ce dernier chemin, ou plutôt ce sentier, est un des plus mauvais de la Grèce: on ne peut le suivre qu'avec des Mulets dont il faut même descendre pendant cinq heures de temps, à cause des dangers et des difficultés des passages. L'hiver, les neiges obstruent tellement plusieurs endroits de la route qu'elle est impraticable ou du moins extrêmement périlleuse: par cette route et après une heure de voyage, vous arrivez au village de Tripi; delà vous gravissez jusqu'à Ladokoùtsava, premier village qui appartienne à la province de Messénie : jusqu'alors, le chemin est praticable, mais depuis Ladakoùtsava, il descend par des sentiers effrayans et vous ne voyez de toutes parts que des abymes, jusqu'à un quart de lieue de Kalamàta.

Une route bordée de haies de nopals et se dirigeant vers le Sud conduit de Kalamàta à Scardamoùla. Le pays qui s'étend entre ces deux lieux est arrosé par des ruisseaux, et par des torrents, et entrecoupé de ravins. Après une demi-heure de marche environ, on arrive au pied d'une haute montagne entourée de terrains soutenus par de petits murs qui forment terrasses; près de là, s'élève une muraille de défense au devant d'un ravin profond; qui va jusqu'à la partie inaccessible de la montagne. Jamais les Turcs n'ont franchi cette barrière, et dans une bataille qu'ils livrèrent en cet endroit contre les Maniotes, ils perdirent trois mille hommes en très-peu de temps.

On y trouve une fontaine salée qui donne le nom d'Armyros au premier port du Magne du côté de la Messénie, et dont les eaux se déchargent près des ruines d'Abia (ἡ Ἀβία) (1)

L'aspect du pays est sauvage : des ravins multipliés, des rochers couverts de buissons, des montagnes presque partout d'un difficile accès ne laissent à la culture que de rares espaces. Les habitants luttent contre l'aridité du sol : ils recherchent la terre végétale, l'amassent et la transportent au pied des montagnes, où ils l'accumulent et la soutiennent avec des murs de pierre. Ils ne trouvent malgré tant de travaux pénibles que des moyens de culture insuffisants; Aussi les habitations ne paraissent-elles que de loin en loin et les villages sont-ils rares. Des châteaux forts, dont le caractère sévère semble être en

(1) Les ruines se trouvent au village de Palæòkhora situé sur le bord du golfe; elles sont assez étendues sans avoir rien de monumental; on y voit quelques traces de constructions polygonales, et de grands murs sous la mer; c'est l'Ira d'Homère, suivant Pausanias: Strabon confond cette Ira homérique avec celle qui était située sur la frontière de Messénie et d'Arcadie; c'était une des sept villes qu'Agamemnon promettait de donner à Achille, comme Homère le rapporte. La tradition ajoute qu'après qu'Hyllus et les Doriens eurent été défaits par les Achéens, Abia, la nourrice d'Hyllus vint à Ira qu'elle y établit sa demeure, et y bâtit un temple à Hercule, qu'ensuite Cresphonte entre autres honneurs qu'il rendit à la memoire de cette femme, voulut que la ville d'Ira changea son nom en celui d'Abia: du temps de Pausanias on y voyait encore deux beaux temples: dédiés l'un à Hercule, et l'autre à Esculape.

harmonie avec l'âpreté de la campagne, arrêtent seuls l'attention du voyageur.

Quelque triste que soit l'aspect du pays, il est cependant un lieu qui offre de grandes beautés naturelles: C'est un passage resserré entre des rochers baignés par un torrent, et sur le sommet desquels s'élève une chapelle. Près de là, le joli village, Kàmbos, renferme plusieurs églises. Des cyprès entourent de leur feuillage les maisons et les églises. A droite, sur une montagne, s'apperçoit un autre village, Varoùsa ; il est défendu par un château dont les murs reposent sur les restes d'une enceinte de ville cyclopéenne. (a)

Rien de remarquable jusqu'au bourg de Scardamoùla, situé sur un rocher peu élevé (b). Les maisons y sont bien bâties, et quelques-unes d'entre elles sont flanquées de tours crénelées ; à l'Est de Scardamoùla se voit, au devant d'une première ligne

---

(a) Zarnàta fut fortifié par les conquérans Français : elle est située sur une éminence très agréable. Sa figure est presque circulaire. C'est un poste que l'art et la nature semblent s'être plus à rendre considérable. Zarnàta fut prise par les Turcs quand ils envahirent le Péloponèse pour la première fois. Les Vénitiens l'attaquèrent en 1685. Le capitan Pacha n'en était qu'à cinq milles et à la tête d'une bonne armée ; mais il n'osa tenter de la secourir et il fit retraite. La garnison se rendit au généralisme Morosini. L'Aga qui commandait cette place, craignant pour sa tête se retira parmi les chrétiens et passa à Venise. Morosini y laissa une garnison de 250 hommes, elle retomba au pouvoir des Musulmans, lorsque la République perdit définitivement la domination du pays, et ceux-ci en furent chassés peu après par les habitans soulevés. Il n'existe plus de cette ville que des décombres et des débris de plusieurs chapelles presque méconnaissables. La population s'est portée vers le centre de la plaine à Kàmbos.

Il reste encore à Zarnàta des ruines cyclopéennes ; vraisemblablement l'emplacement de Gérénie (ἡ Γερηνία) qu'Homère appelait Enopée. Machon fils d'Esculape, et son frère Podalyre, autre médecin, guerrier et monarque des temps héroïques, y eurent leur tombeau, il y avait aussi une statue de ce dernier qui rendait la santé aux malades. Là, étaient les limites de la Messénie et de la Laconie.

(b) Sur un plateau escarpé au Nord-Est de Scardamoùla, à environ 1300 mètres de la mer, se trouvent de grandes ruines là fût Cardamyle ἡ Καρδαμύλη. Il y avait un temple de Minerve et une statue d'Apollon Carnésius. Pyrrhus, fils d'Achille, allant à Sparte pour épouser Hermione, et passant par Cardamyle, les Nymphes, filles de Nerée, voulurent contempler ce beau prince, elles sortirent de leurs humides retraites, et s'avancèrent hors de la mer jusqu'en un lieu où, pour éterniser le souvenir d'un tel événement, on bâtit une enceinte sacrée.

de montagnes et à la distance d'un mille, le village de Petro-voùni, au delà duquel s'offrent encore à la vue deux autres villages, Androvìsta et Tséria, dominés tous les deux par un pic des montagnes arides du Taygète.

La route continue au S. E. de Scardamoùla à travers quelques plantations d'oliviers. Vers la gauche paraissent les cimes du Taygète presque toujours couvertes de neige. Vers la droite on aperçoit une chapelle et un couvent construits sur un rocher formant un petit port et le village de Leftro (a). Plus loin s'élève au-dessus de la mer une île contenant un couvent et quelques pans de muraille de défense; à quelques distances dans la mer sont des sources sous-marines. Plusieurs villages, Néokhòri bâti auprès d'une plaine cultivée; Pyrgos situé sur des montagnes arides; Rhìnglia, construit à peu de distance d'un torrent roulant sur des rochers; sont alternativement rencontrés sur la route. On passe la rivière Miliàs (Pamisus) à l'embouchure duquel doit avoir été situé Pephnus (ἡ Πέφνος) (b) dans la vallée de Milias était aussi probablement Thalamæ (αἱ Θαλάμαι).

Laissant derrière soi un autre village, Plàtsa, posé sur des rochers, on a à sa gauche les montagnes dépouillées du Taygète, et à sa droite une chapelle et une église assises sur des

a) Emplacement de Leuctrum (τὸ Λεῦκτρον). On y voit beaucoup de ruines ; sur la presqu'île qui s'avance, en face de Leftro est un palæo-Kastro dont les fondations sont antiques. Selon Pausanias, elle prit son nom de Leucippe, fils de Périérès. Les habitans révèrent Esculape plus que tous les autres dieux; ils le croient né d'Arsinoé fille de Leucippe. On voyait à Leuctrum deux statues de marbre, l'une d'Esculape, l'autre d'Ino, un temple et une statue de Cassandre, fille de Priam, que les gens du pays appellaient Alexandra et quelques statues de bois d'Apollon Carnéüs qui fut honoré à Leuctres de la même façon qu'à Sparte. Un temple et une statue de Minerve décoraient l'intérieur de la citadelle.

b) Il existe à l'embouchure de la rivière Milià, un petit rocher très bas qui forme le port de Plàtsa, et renferme des tombeaux que les grecs érudits attribuent aux Dioscures. Pausanias rapporte que Castor et Pollux ont pris naissance dans cette île : les jumeaux étaient représentés en bronze par deux statues qui n'avaient pas plus d'un pied de haut et qui étaient exposées à l'air ; quoique la base fut continuellement battue par les flots de la mer elles restaient immobiles, ce qui était réputé un miracle.

encore sur l'Eurotas près du confluent des deux rivières avec ce fleuve. Ce qui confirmerait encore notre croyance, c'est que, dans cet espace, on aperçoit quelques débris antiques, entre autres, deux sacellum, et non loin delà, sur la rive opposée de la Tiase, un sarcophage en marbre blanc, avec des sculptures en bas-reliefs.

Cette conjecture n'est en aucune manière contraire à l'indication fournie par Pausanias ; car cet historien ne nomme pas le fleuve qu'on doit traverser pour se rendre au Plataniste, et ne désigne pas davantage l'orientation que ce dernier doit avoir par rapport à Sparte ; la configuration physique du sol doit donc être prise beaucoup plus en considération que les renseignements, souvent mal compris, qui nous ont été laissés par les anciens auteurs.

PLAN DES ENVIRONS DE SPARTE.

A. Théâtre que Pausanias indique au couchant de la place publique. Ses murs de soutènement sont en marbre blanc, on ne retrouve que deux fragments de gradins également en marbre blanc. Leur forme est remarquable. Le mur qui vient tomber perpendiculairement sur celui en marbre qui tend au centre du cercle, est de l'époque romaine, auprès sont deux colonnes en marbre qui paraissent être encore en place. Les autres murs sont modernes.

B. Amphithéâtre qui vraisemblablement fut construit à l'époque du Bas-Empire.

C. Bain romain, construit en briques et en moëllons, hourdé en mortier, l'intérieur des salles est recouvert en stuc ; des tuyaux en grès se voient encore dans les encoignures.

D. Restes de thermes, construits comme le bain ci-dessus. Une grande salle, terminée par des culs-de-four et ornée de niches, se distingue parfaitement. Ces murs sortent de terre d'environ 3,00 *dans les parties les plus hautes.*

contraint de se sauver à Rome. Mahomet II. se rendit maître de Mistra, et fit scier le gouverneur du château par le milieu du corps. Il dépouilla en même temps Démétrius de son Despotat, l'envoya à Adrianople et épousa la princesse sa fille, qu'il n'osa pourtant jamais appeler dans son lit, de peur qu'elle ne le tuat, parce que cette jeune princesse avait un très-grand courage. Ce fut en l'année 1460 que la ville de Mistra tomba sous la domination des Turcs, sept ans après la perte de Constantinople, cinq ans après celle d'Athènes. La troisième année après que les Turcs s'en furent emparés, c'est-à-dire 1463. Sigismond Malatesta, Prince de Rimini, la vint assiéger, et la prit après une longue résistance, mais il ne put emporter le château ; et se voyant contraint à lever le siège, il mit le feu dans la ville dont il ruina la plus grande partie. Ce prince avait été excommunié par le Pape Pie II. pour des barbaries insignes, et avait cru peu-être les réparer en faisant la guerre aux Turcs ; mais par la façon dont il traita les chrétiens de Mistra, on l'accusa d'avoir voulu expier ses premiers crimes par de plus énormes. Colleone Général de la République de Venise prit Mistrà en 1473, mais sa mort empêcha qu'il ne se rendit maître du château. Les Vénitiens rentrèrent dans Mistra l'an 1687 sous la conduite du généralisme Morosini après la prise de Corinthe et ils la perdirent en 1715. Cette ville est sans contredit, dans une des positions les plus pittoresques de la Grèce. La ville basse où l'on remarque plusieurs tours d'églises, des Cyprès à la forme pyramidale; la citadelle est située au haut d'un rocher presque conique, et qui est le dernier échelon du mont Taygete: tout cet ensemble est du caractère le plus imposant. Le chateau fort tombe en ruine, tout est abandonné. Vùe du château de Mistra, la vallée de la Laconie est admirable, elle s'étend à-peu-près du Nord au Midi, elle est bornée à l'Ouest par le Taygète et à l'Est par les monts Olympe et Ménèlaïon (Μενελάϊον ὄρος) (1)

---

(1) Polybe, en décrivant le position de Sparte, exagère beaucoup la hauteur des

né par une tour, a 2^{m},00 d'épaisseur et servait de rempart. La grande tour a 65^{m},00 sur 61^{m},00.

X. Grande construction du moyen âge.

Y. Chapelle grecque moderne en ruines.

Z. Restes d'un pont. Une portion des piles de ce pont paraît être antique ; il est facile de voir qu'il a été réparé à différentes époques. Il est placé dans la direction de la chaussée antique de Tégée et sur celle du chemin actuel d'Argos.

AA. L'éminence Colona, où se trouvent les restes du temple de Bacchus Colonate.

BB. Colline sur laquelle était le temple de Junon Argiva.

CC. Restes de constructions de différentes époques ; celles qui sont du côté du fleuve sont les plus anciennes ; celles qui lui sont opposées sont du moyen âge, à l'exception de la partie teinte plus en noir, qui se compose de fortes assises antiques.

L'espace compris entre ces anciens débris devait être le Dromos: la disposition du terrain formant encaissement paraît fort convenable pour son usage, et c'est sans doute à cause de l'habitude que l'on avait de célébrer des jeux en cet endroit, qu'on a construit auprès, sous le Bas-Empire, un amphithéâtre indiqué par la lettre B.

DD. Restes de constructions romaines du Bas-Empire.

EE. Soubassement en pierre d'un monument antique.

FF. GG. et *HH. Constructions romaines en blocage et brique.*

C'est en cet endroit, depuis les lettres CC. jusqu'à celles HH, que se trouvait le quartier Théomélide où étaient le tombeau des rois Agides, le Lesché, le portique des Crotanes etc.

II. Sacellum.

JJ. Tombeau taillé dans la masse.

KK. Traces de l'enceinte de la ville.

LL. Aqueduc romain.

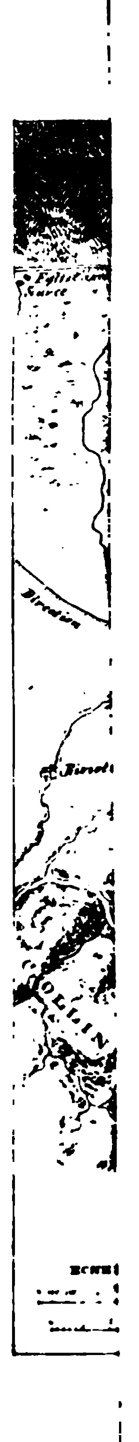
MM. Construction en fortes pierres d'une apparence antique.

NN. Construction antique.

OO. Construction romaine.

PP. Matériaux provenant de quelque temple antique.

QQ. colonnes en marbre.



RR. Restes d'un temple antique.

D'après les nombreux débris sans forme qu'on retrouve sur l'emplacement de Sparte, il serait trop présomptueux de prétendre reconnaître un grand nombre des monuments indiqués par Pausanias ; on ne peut se prononcer avec certitude que pour ceux dont la base n'a pu être dérangée par les différentes révolution qui ont bouleversé cette ville si renommée.

MISTRA.

L'architecture de la ville n'offre qu'un mélange confus du genre oriental, du style gothique, grec et italien ; elle fut fondée trois ans après le premier débarquement des Français, c'est-à-dire en 1207, par Guillaume de Ville-Hardouin. On lit dans la chronique de la Morée. «Pendant un tour que fit dans la contrée le nouveau Prince, messire Guillaume trouva, à une lieue de Lacédémonia, un monticule élevé, au-dessus d'une plus haute montagne, cette position lui parut convenable pour y placer un fort ; il en fit effectivement construire un sur cette montagne, et lui donna le nom de Mésithra, qu'il porte encore aujourd'hui »

La citadelle est bâtie sur le versant Est du Taygète à 634 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quoiqu'il y ait à sa partie basse quelques traces de constructions antiques, nous ne pensons pas qu'elles doivent faire présumer qu'une ville ait été construite à cet endroit. L'histoire ne place de ce côté aucune cité. Il faut donc regarder ces vestiges d'antiquité comme devant appartenir à quelques constructions militaires.

Après la division qui fut faite de l'empire d'Orient, Mistra fut un apanage des frères et des fils ainés des Empereurs. On donna le nom de Despote aux Princes et le nom de Despotat à la forme du gouvernement. La Morée en dépendait et la residence de ces Despotes était ordinairement à Mistra et quelque fois à Corinthe. Un seigneur Français nommé Philibert de Naillac, prieur d'Aquitaine et grand

maitre de Rhodes, traita au nom de l'ordre de S. Jean pour le Despotat, en l'an 1403. Cette souveraineté était alors entre les mains de Théodore Porphyrogeneti, frère d'Andronic et d'Emmanuel, qui furent successivement Empereurs de Constantinople.

Le sultan Bajazet venant de gagner la bataille de Nicopolis, sur Sigismond Roi de Hongrie, et sur Jean, Comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, le despote Théodore désespéra de pouvoir disputer la Morée à cet heureux conquérant, et voulut céder Mistra et Corinthe aux chevaliers de Rhodes, qui n'étaient plus en pouvoir de les conserver. Mais lorsque l'invincible Tamerlan eut triomphé de Bajazet, sa victoire releva le courage des Spartiates qui se crurent alors assurés contre les Turcs. Comme ils haïssaient la domination des Latins, ils ne voulurent jamais souffrire que Theodore aliénât la Tzaconie. Ainsi le traité fut rompu, les chevaliers rendirent Corinthe où ils s'étaient déja établis. Théodore laissa par sa mort le Despotat à un autre Théodore qui était son neveu et fils de l'empereur Emmanuel. Ce second Théodore épousa une Italienne, qui était de la maison de Malatesta, ce qui fit passer le titre de Duc de Mistra dans cette famille. Théodore II alla à Constantinople, dans l'espérance d'hériter de l'Empire à la place de son frère Jean, et laissa le Despotat à son autre frère Constantin surnommé Dragosés, qui a été le dernier empereur d'Orient. Ce prince, après avoir pris la couronne Impériale, partagea la Morée entre ses deux frères Démétrius et Thomas, les deux plus jeunes des six enfants de l'Empereur Emmanuel, ils furent les derniers Despotes du pays. La ville de Mistra échut à Démétrius et celle de Corinthe à Thomas. Une haine mortelle s'alluma entre les deux frères; et la Morée fut également la proie des grecs et des étrangers. Thomas fut soutenu par les Latins et Démétrius par les Turcs. Les deux Despotes s'accusèrent réciproquement devant Mahomet II. chacun d'eux lui paya tribut, et implora sa protection contre l'autre. A la fin, l'effort des Turcs tomba sur Thomas qui fut

Maina bâti par les Turcs l'an 1570 pour brider les Mainotes; mais la même année, Quirini, capitaine du golfe, partit de Candie avec 24 galères, s'empara des ports et de la forteresse, et en ayant enlevé le matériel, il la ruina pour favoriser la liberté des Maïnotes affectionnés à la républipue de Vènise.

De Porto Quaglia, la route passe par le village de Korogoniànika ; delà à Làgia ; une forte descente abóu tit au bord de la mer, après avoir laissé le Pyrgos de Karàkes à doite, et le village de Péra, et Méssa Dimarìstika à gauche, on continue à suivre le rivage et par une faible montée d'environ deux heures, on peut se rendre au Monastère de Koùrno près duquel se trouvent des ruines de plusieurs temples antiques (a) de là, au village Nymphi, la route se prolonge au Nord en suivant le bas des montagnes et ayant la mer à droite, et après avoir laissé les villages de Dryàli et Argilla à gauche, on arrive au fond de la baie de Kolokynthà ; tournant brusquement à droite, on parvient au village de Kotrònes, où sont

qu'ils se réservent les armes à la main, et sur lesquelles ils prennent les Cailles en masse avec des filets. Pendant que les hommes traitent de ces démarcations, ce qui n'est pas une petite affaire, leurs femmes emploient au rivage les mois de juillet et d'août à préparer un sel qui bientôt trouvera son emploi. Une longue perche et une grande cuillère en bois avec laquelle chacune puise au grand réservoir l'eau dont elle vient remplir chaque matin, et quand il fait excessivement chaud deux fois par jour, les moindres trous des rochers, où l'ardeur du soleil en faisant évaporer promptement l'humidité, y laisse enfin un dépôt de sel gris, légèrement amèr, parfumé et des plus propre à la conservation de la viande. Quant ce sel est recueilli et quand les cailles sont arrivées, ils plument et vident au fur et à mesure celles que prennent leurs maris, elles leur coupent ensuite la tête et les pattes, les aplatissent un peu entre deux planches, qu'on charge de cailloux, et les saupoudrent, après les avoir disposées par couches dans des barils avec le sel, corrosif, et conservateur à la fois. Les cailles préparées de cette manière sont expediéés dans tout l'Orient, et il y a des ménages qui après en avoir fait provision pour six à huit mois, peuvent encore en vendre pour cinquante à soixante thalaris.

(a) Kiona, est le nom moderne des ruines de ces deux temples, au sommet des montagnes du Kakovùni, près de la belle source du monastère Koùrno et entre les villages de Nymphi et de Pakhiànika. Le sol est couvert de débris de colonnes, dont les chapitaux ont été emportés à Cérigo ; quelques-uns ont roulé dans les précipices. Les temples étaient construits sur une étroite plate-forme, au milieu de rochers de marbre

De petites montagnes obstruent la partie septentrionale de cette vallée, elles vont en descendant au Midi et en diminuant de hauteur et forment de leurs dernières croupes les collines où Sparte était jadis située. La plaine fertile qui s'étend depuis cet emplacement jusqu'à la mer est arrosée par l'Eurotas.

La ville de Mistra étant d'origine moderne, on n'y trouve d'antiquités que celles qui viennent des ruines de Sparte, qui en sont tout au près, parceque les conquérants qui bâtirent cette place se servirent des matériaux qu'ils trouvaient tout préparés, pour construire leurs forteresses et leurs principaux édifices. Les seuls fragments antiques sont les sarcophages qui ornent deux fontaines et quelques bas-reliefs incrustés dans les murs de l'archevêché.

Lors de la révolution de 1770, Mistrà était le chef-lieu de la province appelée du temps des Vénitiens, *Braccio di Maina* (1)

collines sur lesquelles est assis le Ménélaïum. Leurs pentes sont abruptes ; mais leur hauteur au-dessus de la vallée ne dépasse pas 250 mètres ; et il est facile de voir, par un autre passage du même auteur, qu'il n'entend pas parler de la grande chaîne des monts Malévo, mais des collines qui avoisinent le fleuve.

Elles décrivent sur la rive gauche de l'Eurotas, un arc de cercle autour de la plaine de Tsouni et d'Aphisou en se rapprochant ensuite du fleuve, de manière à ne laisser qu'un étroit passage, défilé bien indiqué par Polybe. Cet écrivain et Tite-Live décrivant la marche des armées sur la rive gauche de l'Eurotas ne nomment point Therapné (ἡ Θεράπνη) mais le Ménélaïum, que Tite-Live désigne comme une montagne, et Polybe comme un lieu particulier situé sur les collines vis-à-vis de Sparte ; or, c'est dans le voisinage de ces mêmes collines que nous devons, d'après Pausanias, chercher Therapné, où étaient situés les tombeaux et le temple de Ménélas, et où, suivant Isocrate et Hérodote, le culte d'Hélène était joint à celui de Ménélas. Remarquons en outre que Pausanias ne nomme pas le Ménélaïum, et que Tite-Live et Polybe ne nomment pas Therapné. Ce bourg n'était donc autre chose que le Ménélaïum des historiens cités ; il était assis sur des collines élevées par rapport à Sparte : et Pindare a pu dire «Les Dioscures qui habitent le sol élevé de Therapné».

Ni dans la plaine, ni sur les collines de la rive gauche, on ne trouve les monuments décrits par Pausanias; cependant au près du village d'Aphisou, il y a quelques ruines et une source qui semblent indiquer Therapné et la fontaine Messéis.

(1) Les habitans des chaînes du Taygète sont encore ceux de tous les Européens dont les siècles ont le moins altéré la primitive physionomie et le sublime langage. Insoumis depuis l'époque où Rome, dont ils furent toujours assez bien traités, perdit ses

encore à Skutàri. Les seigneurs qui l'ont bâti et possédé ont du être très-puissants. Après ce village, le pays devient moins aride', les montagnes commencent à être parées de verdure, les rivières bordées d'arbres, les champs cultivés et les villages rapprochés les uns des autres; près du village, à une heure à l'Est au-dessous de Palæo kalyvia, il y a des ruines helléniques. De Scoutàri, on descend dans une petite plaine bien cultivée, où sont plusieurs sources salées et les ruines d'anciens bains romains, et après une pente rapide, on parvient à hauteur du village d'Ageranòs qu'on laisse sur un cap à droite (a)', descendant dans une autre plaine, on arrive au moulin Alifèrena. situé sur la rivière de Vathy (Smenus ὁ Σμῆνος) qui par ses eaux fraiches et limpides en toutes saisons, répond à ce qu'en dit Pausanias. Las (ὁ Λᾶς (b) était situé à 5 stades de sa rive droite, et à dix stades de la mer, parconséquent aux environs de Kosiari. Au Nord du Cap Vathy est le Cap Petàlea, jadis promontoire de Diane Dictyme. La rivière de Vathy qui prend sa source au bourg Polyzaràvo, coule au pied d'un rocher de marbre rouge qui supporte les ruines de Passavà. L'enceinte bien conservée, consiste en un mur crénelé, flanqué de petites tours carrées. Cette forteresse était destinée a entretenir les communications entre Marathonìssi et Vìtylo (c). Du moulin Ali-

---

(a) La position du village d'Ageranòs convient parfaitement au bourg Ara'nos (Ἀράίνης χωριον) dans lequel Pausanias mentionne le tombeau de Las. Au sortir du village, et en descendant, on trouve des ruines de bains et une église construite avec les débris d'un temple qui doit avoir été celui de Jupiter. Près delà, coule la rivière de Karicòpolis, anciennement Scyras (ὁ Σκύρας).

(b) Suivant Pausanias, la ville était située entre trois montagnes: le mont Ilion, le mont Asia et le mont Knacadius. Elle fut originairement bâtie sur le sommet du mont Asia où l'on voyait encore, de son temps, les ruines de l'ancienne ville, et devant les murs, une statue d'Hercule avec le trophée érigé à l'occasion de la défaite des Macédoniens. Du milieu des ruines de l'ancienne ville surgissait un temple de Minerve surnommée Asia, bâti par Castor et Pollux, en actions de graces de ce qu'ils étaient heureusement revenus de leur expédition de la Colchide. Auprès de la ville neuve était la fontaine Knaco. Sur le mont Ilion, le temple de Bacchus; tout au haut celui d'Escuape, et sur le mont Knacadius un temple dedié à Apollon Carnéus.

(c) Ce fut à messire Jean de Neuilly qu'elle échût lors du partage d'Andràvida,

Pendant le commencement de la révolution, les Turcs de Mistra intimidés, s'étaient retirés dans Tripolitsa. La province n'étant pas exposée aux ravages des troupes a fourni pendant la

---

dant tous les siècles. Nous vous l'adressons ; et en le recevant avec respect, prenez possession du commandement et de toute l'autorité du Magne, c'est-à-dire, soyez Bey Boïouk ; faites des prières pour la prolongation des jours de notre très-puissant et très-humain Roi, qui a eu pitié de votre pays, et vous a pardonné vos fautes dès à présent et pour toujours Conduisez-vous avec sagesse, prudence et soumission, ainsi que tous les autres sujets du Magne. Faites le commerce en toute liberté et sans crainte dans nos ports ; nous vous prenons sous notre protection, et nous vous secourrons dans tous vos besoins. Notre main ne manquera pas de vous accorder des graces quand vous les demanderez et quand vous en connaitrez l'utilité et l'avantage.

Ordonnons en même temps par notre présent, glorieux et brillant commandement, à tous les chefs et autres habitans du Magne, comme aussi à tous les capitaines, de vous obéir et de vous être soumis, parce que notre très-puissant Roi vous a élevé Bey Boïouk, c'est-à-dire, chef et commandant de tout le Magne, par son respectable firman. Faites ainsi et non autrement.

Le premier bey Zanetaki Koutoupharis commande sept ans ; il était de Kitries il se fit aimer dans le Magne, qu'il voulait étendre jusqu'au fleuve Iri et dans tout l'Hélos, soutenant que les Maïnotes avaient des droits incontestables depuis les temps les plus reculés. Ayant été engagé à venir à Constantinople pour y exposer ses prétentions, il eut l'imprudence de s'y rendre sans réfléchir que le cordon l'y pouvait attendre, et il fut effectivement étranglé peu d'heures après son arrivée. On raconte, à Sparte, des actions merveilleuses de sa veuve, qui, femme guerrière, vengea Zanet-bey d'une manière eclatante, et fut durant le reste de sa vie la plus redoutable ennemie des turcs de la Morée. Elle leur fit autant de mal à elle seule que leur en firent ensemble les Klephtes les plus fameux ; ses conquêtes furent si grandes dans le canton de Mavrovouno, qu'elle incorpora au Magne le territoire de Trinisa, en deçà de Marathonisi.

Le successeur de ce premier Bey fut Michael-bey, de la maison de Troupianos, il était dès-lors ennemi déclaré de la famille des Mavromichalis de Magne, lesquels ne cessèrent de travailler, par des agens secrets qu ils avaient auprès de la Porte, pour le renverser; cependant, il commanda durant six ans, au bout desquels oubliant le sort de son prédécesseur, il fit l'inexplicable faute d'accepter un cafetan d'honneur que lui fit offrir le Sultan ; s'étant rendu à Constantinople pour recevoir ce hochet, il y trouva la mort. Mais les intrigues de ceux qui l'avaient perdu ne leur procurèrent point encore ce pouvoir dont ils avaient soif, et auquel, dès cette époque, ils ont continué à aspirer en intriguant pour faire détrôner chaque nouveau bey, espérant qu'à la fin la première dignité tomberait sur l'un d'eux dès lors aussi les grandes familles se liguèrent, afin de traverser leurs projets ambitieux, et l'odieuse politique du moyen âge vint s'enraciner dans le Magne, si uni autre fois par cet esprit patriotique qui faisait d'eux tous, comme un seul homme. La domination, qui échappait aux instigateurs du trépas de Michel-bey, fut dévolue en 1780 à Dzanetaki-Glygorakis; c'était un homme sage et pru-

née à recevoir les barques. Un petit château fort, placé en avant de la baie, la domine et la défend.

A cinq minutes de la ville vers le N, en suivant le rivage de la mer, on trouve un rocher portant une inscription. Près delà, à l'entrée d'une plaine et sur l'emplacement de l'antique Gythium, (τὸ Γύθιον) (a) existe des rochers taillés de manière à présenter les trois côtés d'une salle oblongue. Ces trois côtés sont en retraite sur une très-large banquette. Le quatrième côté de la salle à été détruit. On reconnait, le long des côteaux qui terminent la plaine occupée par la ville basse de Gythium, les ruines d'un théâtre, dont les gradins sont en marbre. Il est impossible d'en préciser les dimensions, qui devaient être petites. Des lignes de soubassement de longue muraille en bordent la face principale. Une construction antique en pierre, et attenant au théâtre, contient un cul de four en briques recouvertes de stucs, sur lesquels restent quelques traces d'une peinture datant du moyen âge, et faite sans doute à l'époque où le monument aura servi d'église. Au N.-O. du théâtre, sur les petits côteaux contre lesquels il est adossé, s'élèvent de grandes lignes de constructions en briques. A leur extrémité subsistent deux petites salles, aussi en briques, qui ont servi de réservoirs, revêtues de stucs, et ornées de petites niches ou columbaria. Dans un petit vallon, au N. du théâtre, on reconnait une autre construction romaine où sont des culs de four revêtus de stucs, travaillés et sculptés en forme de coquilles. Près de là et dans la plaine qui s'étend jusqu'à la mer, on retrouve encore diverses autres constructions romaines du même temps et du même caractère, des restes de bains, en partie couverts par les eaux de

a) Les Gythéates ne reconnaissaient aucun mortel pour auteur de leur origine, ils disent qu'Hercule et Apollon se disputèrent long-temps au trépied et qu'ayant enfin terminé leur querelle, ils bâtirent Gythium de concert et à frais communs, c'est pourquoi ces Dieux avaient leurs statues au milieu du marché. Les principaux temples de la ville étaient dédiés à Ammon, à Esculape, à Cérès : celui d'Esculape n'avait pas de plafond.

la mer; et quelques fragments de mosaïque formée de petits cailloux noirs et blancs.

Dans la plaine, où se trouve le théâtre, on montre aussi une citerne, que rendent intéressante deux piédestaux portant l'empreinte de quelques lettres d'inscription.

Toutes les ruines qui existent à Gythium, si l'on en excepte celles du théâtre, sont romaines et datent du temps du Bas-Empire. D'ailleurs les fragments de sculpture qui restent, sont en petit nombre et d'un très-mauvais style. On dit cependant qu'il y a quelques années, on trouva une statue assez remarquable de Léonidas, dont un Anglais se rendit acquéreur. Plus-tard d'autres statues que l'on retrouva également, ont été aussi bientôt enlevées. Les bassins du port avaient été creusés de main d'hommes, comme le dit Strabon, et en partie conquis sur la mer, on peut s'en assurer en suivant le longs murs à plus de 200 mètres au large. Les débris de mur de la colline qui formaient l'Acropole sont d'une construction telle qu'on pourrait les croire récens, mais l'absence de toute belle architecture dans les villes Laconiennes, laisse croire que ce sont bien les murs attaqués par Flaminius, par Philippe et même par Epaminondas.

Itinéraire du Cap Matapan à Marathonisi (Gythium)

A 9 minutes du cap, en se dirigeant vers le N., un château fort en ruines, à 1 h. 12 m., la route est dans une gorge le long d'un ravin, à 1 h. 1 m. Korogoniànika, village au milieu d'oliviers à 8 m. Lagia, village, à 41 m. vers la gauche, des constructions qui paraissent cyclopéennes, à 1 h. 57 m. sur la gauche, une chapelle, et sur le penchant d'une montagne le village de Pakhianika, à 1 h 18 m. un autre village où s'élève une tour, à 1 h 5 m. à gauche, une chapelle, à 1 h. 20 m. Phlemokhori, village assez considérable, à 17 m. vers l'E. on aperçoit à gauche Loukhadika, château fort et village construits sur une crête de montagne, à 41 m. à droite le village de Kotronaes, à 32 m. un petit monastère, à 15 m. Rhiganokhora, village, à 1 h. 23½ m. on commence à voir les montagnes couvertes de verdure. à 35 m. une fontaine, à 1 h. 1 m. à gauche s'aperçoit Kariòpolis bâti sur un côteau formé de beau marbre fleur de pêche, à 27 m. à gauche, sur un rocher, un monastère, à 1 h. 3 m. sur la droite et sur la gauche plusieurs pyrgos, à 19 m. le fleuve de Bardouni au milieu d'une vallée, à 42 m. à droite sur une montagne, Mavrovouni. grand village sur un plateau On y remarque plusieurs pyrgos et un beau puits sur la route, à 19 m Marathonisi. (Gythium).

Total de la distance 16 h. 25 m.

En sortant de Marathonìsi la route se dirige vers le Nord ; bientôt elle traverse les rochers, sur lesquels se trouve une inscription déjà citée ; il y a là de belles sources sous-marines : à droite et peu de temps après, vous débouchez dans la petite plaine où les ruines de Gythium sont à droite d'une belle carrière de pierre; continuant à suivre le bord de la mer, vous voyez les ruines d'un aqueduc alimenté par des sources jaillissantes. On traverse la petite plaine et la rivière de Langàdie, à l'extrémité de laquelle est un petit côteau, vous avez alors un fort ruiné à droite et une chapelle à gauche ; descendant dans une petite vallée et remontant le petit contre-fort qui la ferme au Nord vous êtes à hauteur du village Trinìsia emplacement de Trìnase (Τρινασὸς τεῖχος) qui d'après Pausanias, n'était pas une ville mais un château, on y voit quelques ruines romaines et de vastes carrières. C'était sous les Turcs le port de Mistra, quand Marathonisi était celui du Magne oriental. Un quart d'heure à droite de la route, sont des ruines helléniques. La route continuant au Nord mène à une belle fontaine après avoir laissé à gauche le village de Làgio ; continuant toujours dans la même direction, le chemin s'embranche avec celui venant de Skàla; c'est sur ce chemin et environ à un quart d'heure de la route que nous décrivons, que se trouvent les belles carrières de porphyre vert, en continuant la route à hauteur du village d'Alì-Bey (a) l'embranchement de la route conduit au grand bourg de Levètzoba : plus loin vous trouvez un Khan. Puis plusieurs côteaux couverts d'arbousiers.

a) Crocese (αἱ Κρόκεαι) bourg situé sur la route de Sparte à Gythium, un peu avant l'embranchement de la route d'Aegiae. Pausanias mentionne avec éloges la pierre (Λίθος Κροκεάτης) de Crocese. On trouve effectivement dans ce canton, de grandes carrières de porphyre vert antique, célèbré par les anciens sous le nom de marbre de Laconie. Au dessus de la principale carrière, sont des débris de constructions en briques romaines; là sans doute, étaient les statues des Dioscures citées par Pausanias. Près delà est le hameau d'Alì-bey, où les soubassement d'un petit sacellum indiquent probablement l'emplacement de Crocese.

Bientôt en descendant ces mêmes côteaux se déploye la plaine de Sparte à gauche, avec les rochers escarpés et presqu'à pic qui forment le pied oriental des montagnes du Taygète. A droite l'Iri (Eurotas) roule paisiblement ses eaux au travers de beaux lauriers roses après mille détours il va se jeter dans le golfe de Laconie; la végétation sur ces bords est d'une force extraordinaire. Après avoir passé deux ravins assez profonds et principalement celui de Rasina, vous suivez la route qui traverse une plaine parfaitement cultivée, plusieurs villages se montrent à droite et à gauche de la route et au bout d'une heure de marche environ, vous êtes sur la lisière du bois d'oliviers. La route contenu jusqu'à Sklavo-khòrio où sont les ruines d'Amyclée (αἱ Ἀμύκλαι) a). Il n'y a qu'une douzaine de chapelles grecques dévastées et placées à quelque distance les unes des autres, au milieu de champs cultivés. Le temple d'Apollon, le tombeau d'Hyacinthe, et les autres monuments mentionnès par Pausanias tout à disparu. En continuant la route vers le Sud et traversant le bois d'oliviers le village de Hagios Ioânnis se voit à droite dans les oliviers; à côté est une belle source, ensuite le village Paròri, avec une grande fontaine appelée Chiàramo, elle sort avec abondance du flanc d'un rocher. Il y a beaucoup de marbres brisés et enterrés dans les environs de la fontaine de Parôri, plusieurs portent des inscriptions: suivant toujours à mi-côte le flanc du Taygète, une seconde fontaine appelée Panthàlama, tire son nom de la pierre, d'où l'eau s'échappe: sur cette pierre est une sculpture antique, de mauvaise exécution, représentant trois

---

a) Ville puissante de la Laconie sur la rive droite de l'Eurotas à quelques milles de Sparte. Apollon y avait un temple célèbre dans toute la Grèce par sa magnificence. Cette ville d'abord indépendante fut soumise par les Lacédémoniens, ayant voulu secouer le joug sous le règne du Téléclus, elle fut prise après un long siège. Une partie des habitans s'expatria et alla fonder la ville d'Amycles en Italie.

C'est une grave erreur dans la géographie du moyen âge, d'avoir placé Nicli à Amycléo: cette ville devait se trouver ou à Tégée ou à Palaeò-Moukli. Amyclée avait encore conservé son nom à l'époque de la conquête des français et ce n'est qu'en 1447, qu'on la voit mentionnée par George Phrantsès sous le nom de Sklavo-khòrio.

nymphes dansant avec des guirlandes. Enfin vous rencontrez une dernière fontaine nommée Trìtsella, au-dessus de laquelle s'ouvre une grotte qui n'a rien de remarquable ; cette dernière fontaine est derrière Mistra et presqu'au pied du château ruiné qui commande la ville, et qui est éloigné de 10 heures de Marathonìsi.

DE MARATHONISI A L'EMBOUCHURE DE L'EUROTAS.

On suit la route que nous avons décrit (page 353) jusqu'à Trinìsa, en cotoyant la mer on arrive, à des magazins protégés par une bonne enceinte, et une grosse tour carrée appelée Kamària. C'est ici qu'existe cette limite de Sparte orientale, qu'ensanglanta l'un des faits d'armes de la guerre dernière, le plus digne d'être célèbré (a). A peu de distance de Kamària, jusqu'où s'étendent les pieds des montagnes, commence la grande plaine insalubre dont on est séparé par l'embouchure de ce qui ressemble le plus à un fleuve dans toute la Morée : ce n'est point celle de l'Eurotas qui se trouve à près de trois lieues à l'Est, mais celle du Vasili-pòtamos (fleuve royal) ainsi nommé à cause du volume de ses eaux : son cours n'a pas sept mille mètres de longueur, mais il est très-large. De magnifiques roseaux se balancent sur ses deux rives formées de

(a) Nouvelles Thermopyles, deux cents Maniotes, tout au plus, y avaient arrêté en mourant glorieusement une armée de Barbares : à l'approche d'Arabes, d'Egyptiens et de Nègres, envoyés pour dévaster leur patrie, ces braves augmentèrent les defenses du poste qu'ils devaient garder : ce que coûta leur résistance ne permit point au peu qui restait des assaillans, de pousser plus avant des conquêtes achetées par trop de perte. Plus de douze cents musulmans d'Ibrahim y avaient péri, et cinquante ou soixante seulement purent rapporter à leur maitre quel avait été le succès de ses armes dans un pays qui produisait encore des héros ; quel autre titre pourrait-on donner à ces grecs, peut-être plus grands que leurs ayeux, puisque pas même un seul, comme au temps de Xerxes ne revint porter à sa mère la nouvelle d'un glorieux désastre. L'histoire, en honorant à jamais la mémoire des compagnons de Léonidas, laissera-t-elle sans panégyrique ce fait non moins digne de célébrité, tout moderne qu'il est?

terre et de galets; marchant ensuite le long de la plage du golfe de Laconie entre de petites dunes de sable mobile, on ne tarde point à rencontrer une autre embouchure où l'eau arrive jusqu'aux reins, et qui n'est point encore celle de l'Iri, c'est l'Hagios-Théòdoros, dont la source (la même que celle du Vasili-pòtamos) est au pied du village Skàla, elle sort tout à coup de terre, en bouillonnant; le Vasili-potamos fait aussitôt aller un grand moulin qu'entourent de fertiles jardins; delà, après une heure de marche, on arrive à l'embouchure de l'Iri (Eurotas) (ὁ Εὐρώτας). Elle est située à peu-près vers le milieu de l'arc de cercle fort ouvert qui termine le golfe de Laconie; on peut la manquer quelquefois parcequ'elle est sujette à s'ensabler; tandis que celle du veritable Vasili-pôtamos demeure toujours largement ouverte. Ici la plage est basse et le fond vaseux. Ce même fleuve rapide et couleur de lapis qu'on passe sur un pont pittoresque vers le milieu de son cours, est ici livide et comme s'il était stagnant; il peut avoir trente pas de large, mais il n'a pas trois pieds de profondeur à sa jonction avec la mer. Sa rive orientale, couverte de Canamèles, de Canevères et de Phragmites ondoyans, hauts et fort pressés, peut seule y faire reconnaître le fleuve aux roseaux beaux et nombreux.

DE MISTRA A EPIDAURUS-LIMERA (PALAEO-MONEMVASIA).

En sortant de Mistrà, la route se dirige vers le Sud et après une demi-heure de marche, on arrive à une belle source qui se trouve à hauteur du village Hagios-Ioànnis, lequel se voit à gauche dans les oliviers, près de la source est une teinturerie; continuant vers le Sud-Est et traversant le bois d'oliviers, on arrive bientôt à la hauteur des ruines d'Amyclées, qu'il faut laisser à très-peu de distance à droite; continuant toujours vers le Sud-Est jusqu'aux bords de l'Eurotas, après avoir traversé une plaine parfaitement cultivée et très productive, se voit un moulin; dix minutes plus loin on passe

l'Eurotas à gué, ce passage est assez dangereux après la pluie et la fonte des neiges ; de là on se dirige vers le grand coude que fait l'Eurotas ; descendant rapidement et par un mauvais chemin dans de petites plaines sur la gauche du fleuve, on vient aux ruines d'un aqueduc ; En suivant le bord du fleuve et traversant plusieurs petites vallées profondes, on parvient à l'embouchure de la rivière Vrondàma, le village du même nom reste une à demi-heure à gauche, sur les hauteurs et à droite du fleuve se présente majestueusement Zenio-Zevgalatiò. La route continue le long du fleuve, traverse une autre rivière, et arrive bientôt au village de Granìtsa ; duquel en traversant une vallée un peu aride jusqu'au village de Mourtià, on descend dans la plaine d'Hélos laissant à droite le village de Alàï-bey situé sur la rive gauche de l'Eurotas et Skàla, où le Vasili-pòtamos prend sa source ; le village est défendu par une forteresse du moyen âge. Vlakhiòti reste à gauche, on traverse le lit tari du Mariòrevma et on monte au village de Birnìko, ordinairement on place Hélos (τὸ Ἕλος) (1) à ce village, mais il ne renferme que des ruines du moyen âge ; c'est plus à l'Est près des Kalyves de Bizàni qu'on doit chercher l'Hélos hellénique ; là sont des monticules de débris, plusieurs petits sacellums et beaucoup de poteries. Il est possible qu'au temps d'Homère le grand marais de Birnìko formait son port ; on continue en longeant le grand marais d'Hélos, laissant les ruines de l'ancienne Hélos à gauche auprès d'un ravin que l'on traverse avant d'arriver au contrefort du mont Kourkoùla, haut de

(1) Cette ville prit son nom d'Heléus le plus jeune des enfans de Persée qui était venu s'y établir. Quelque temps après, les Doriens l'assiégèrent, s'en rendirent maitres et firent esclaves tous les habitans ; c'est l'origine des premiers esclaves appartenant à l'état, qu'il y ait eu à Lacédémone et la raison pour quoi ils se sont appelé Hilotes commes ils l'étaient en effet. Dans la suite tous les esclaves que firent les Doriens et que chacun s'appropria, portèrent aussi le nom d'Hilotes quoiqu'ils fussent pour la plupart Messéniens, de la même manière que l'on appella Hellénes, tous les Grecs, du nom de Helles qui était alors une contrée de la Thessalie. Du temps de Pausanias il y avait dans le bourg d'Hélos une statue de Proserpine.

914 mètres au point culminant, et qui gît comme isolé, entre la plaine d'Hélos et celle que l'antiquité nommait Leucæ campi (les champsblanc). La montée du contrefort est rapide. A droite sur le bord de la mer sont les ruines d'Acriæ (αἱ Ἀκριαί) (a). Des fragments de roches variées, et du Prasophyre nuancé de teintes brun-rouges, se faisant remarquer par leur beauté, jonchent les racines de la montagne, qui est très boisée vers le N. O., et sur les pentes de laquelle se voit Bizanì, village de riante apperence avec de jolies Kalyves. On arrive bientôt au sommet du contre fort; la route dans cette partie traverse plusieurs filons de fer, la direction de ces filons est du N. E. au S. O. leur puissance est d'environ un mètre de large et souvent ils se présentent à nu et à plus d'un mètre d'élévation du sol. Par une descente rapide sur le flanc Sud de la montagne, on arrive au village de Pakìa, après avoir traversé un beau filon de Gyps. Au Nord de Pakìa est le village de Mylaos et à l'Est de ce village, dans le plat pays sont des ruines. On apperçoit alors au loin, dans le Sud, la presqu'île de Xyli, formée d'une petite montagne absolument isolée et ne tenant à la Morée que par un isthme très bas; aux deux côtés de cet isthme sont les ruines d'Asopus (Ἀσωπὸς πόλις) (b) et

---

a) Il y avait un beau temple de la mère des Dieux et une statue de marbre qui de tous les monuments consacrés à cette déesse, est vapté comme le plus ancien de tout le Péloponèse On retrouve les ruines de cette ville au port Kokiniò, dont le pyrges est dans l'emplacement de l'Acropole. La mer à détruit une partie des murailles construites en moëllons liés par un mauvais ciment, comme toutes les ruines dans l'intérieur de la Laconie. Un peu plus au Nord, une belle source est voisine de la mer, ainsi que l'emplacement d'un temple occupé par une église, et beaucoup de débris.

(b) Il y avait un temple dédié aux Empereurs de Rome et à douze stades au delà de la ville, un temple d'Esculape; les habitans appelaient ce dieu Philolaüs ; la citadelle renfermait un temple de Minerve dite Cyparissia, au bas se voyaient les ruines d'une ville qui se nommait la ville des Achéens Paracyparissiens. Cette ville se nommait au moyen âge Asopolis, les ruines sont situes au pied Nord des rochers du Xyli; la ville haute occupait un plateau très-peu élevé, mais escarpé; on voit en outre, beaucoup de ruines s'étendre sous la mer comme dans toutes les villes antique du littoral. En face du port est un puits de construction ancienne, nommé aujourd'hui Posa, nom bizarre qui semble être le nom d'Asopus renversé. Les ruines paraissent romaines. La presqu'île de Xyli n'offre aucune trace d'antiquité.

de Kiparissia (πόλις 'Αχαιῶν τῶν Παρακυπαρισσίων) (a) à quelque distance dans la mer est aussi un très considérable Kephalòvrisi d'eau douce, qui peut être considéré comme l'embouchure d'un fleuve souterrain, alimenté par les monts de Tzaconìa ; son abondance est telle que les flots amers en perdent dit-on, leur salure dans une circonférence de plus de quinze brasses. De Pakìa, la route se dirige vers l'Est et traverse la belle plaine de Leucæ-Campi, elle est à peu-près déserte et nul cours d'eau ne la vivifie. Pendant l'été, la végétation à sa surface semble être réduite en cendres ; en hiver les eaux pluviales l'inondent; quand elles s'en sont échappées par divers Katàvothron (dont le plus considérable donne son nom à un village qui s'apperçoit vers l'Orient), ce lieu se transforme en une magnifique prairie où de nombreux troupeaux viennent paître.

Trois fortes heures sont nécessaires pour traverser la plaine: du N. E au S. E. le village de Katàvothra reste à gauche. Phinìki à deux lieues environ, parait sur la droite et au pied des montagnes méridionales, vers le milieu du bassin on passe successivement à côté de deux chapelles, dont la construction en assises alternatives de pierres et de briques, parait dater de l'époque byzantine; arrivé à la fin de la plaine, une montée assez rude vous conduit à Sykià, ayant sur les pentes de droite, un autre lieu nommé Hagios-Théodoros.

Après s'être élevé par une pente insensible dans une gorge assez large d'abord, on arrive entre deux montagnes dépouillées,

---

a) Les ruines de cette ville, que l'on rencontre au fond du port Xyli, ont un caractère d'antiquité qui n'appartient pas à celles d'Asopus. Malgrès les sables qui s'élèvent en dunes à la surface des ruines, on trouve partout des débris de poteries très fines, du moins pour la Laconie ; on voit en outre en gravissant le pied des montagnes à l'Est des murs en blocs irréguliers.

Plus au Sud, près du village de Démonia au bord de la mer, et sur un rocher taillé de main d'homme, sont quelques débris de l'enceinte du temple d'Esculape Hyperteleatum ('Υπερτελέατον χωρίον) et beaucoup de tombeaux creusés dans le roc. Les habitans du lieu ont trouvé dans ces tombeaux des pierres gravées représentant un cerf; à 500 pas du temple, vers Démonia, jaillit une des sources les plus belles et les plus pures du Péloponèse.

rocailleuses, âpres, d'une teinte grisâtre, horribles, en un mot; mais dans le vallon sont de beaux oliviers et des caroubiers de la plus grande taille. Laissant à gauche, sur la crête des rochers, le village d'Angelônes, on monte encore pour passer du bassin où l'on voyage dans le versant de la mer Egée, par un chemin Vénitien rapide, dont le pavé, déjà brulant peu d'instans après l'aurore, est poli, luisant et aussi glissant que s'il eût été frotté de savon. Après trois heures de marche, est la fontaine appelée Tassous, entourée de platanes et de grands muriers. A partir de Tassous, on descend vers la mer, qu'on apperçoit devant soi : la pente est à peine sensible ; on se croirait en plaine si des monts décharnés et resplendissans d'une brulante réverbération, ne bornaient la vue à droite et à gauche. De chaque côté coulent à-peu-près parallèlement dans leurs lits encombrés, deux torrens, entre l'embouchure desquels s'élève le double monticule où fut Épidaùre-Liméràappelée aussi Palæo-Monemvàsia éloigné de 17 heùres de Mistra.

PALÆA MONEMVASIA (EPIDAURUS LIMERA).

Les ruines d'Épidaùre Limerà consistent en deux rangs de murs dont les angles irréguliers suivent la forme de la montagne. Les constructions de Tirynthe, celles de Mycènes, le cèdent aux remparts de cette Acropole, bâtis en polygone d'un granit extremement dur, polis à l'extérieur et joints sans aucun ciment, avec tant d'art, que les efforts humaines peuvent seuls les détruire. Cet ouvrage étonne autant par sa solidité que par l'art qui a présidé à sa direction, car les pierres forment un chaînon de clefs qui s'appuyent, se lient, se soutiennent et composent un massif si bien calculé, qui si on en arrachait des parties, on ne parviendrait pas à le faire écrouler.

La ville fut fondée par une colonie de l'Epidaure Argolique sur la foi d'un songe. On y montrait du temps de Pausanias un temple consacré à Esculape et quelques reliques, mais il ne s'y opèrait aucune guérison miraculeuse. Maintenant l'enceinte

est remplie de citernes, de voutes, de décombres entremêlés de broussailles et de fûts de colonnes, qui appartinrent aux temples de Minerve; de Venus et d'Esculape, divinités particulièrement révérées des Epidauriens. La côte qui avoisine ces ruines est parsemée de grottes. Près de là est une excavation dont on n'a pas sondé la profondeur, elle est remplie d'eau; c'est peut-être le lac qui du temps de Pausanias portait le nom d'Ino.

MONEMVASIA.

La ville de Monemvasie est à une heure au Sud d'Epidaùre-Limerà. Elle est située sur un grand rocher environné par la mer, formant île, et joint à une langue de terre par un pont. Il y a des fontaines d'eau douce. Son port est commode, et défendu par la forteresse. Dès le douzième et treizième siècles, ce lieu nommé Monombasia, était une place importante, réputée très forte; on la trouve comprise en 1223, sous le nom de Malvoisie, parmi les sièges episcopaux relevant de Corinthe. Dix huit ans auparavant, Guillaume de Ville-Hardouin s'en était emparé avec le concours des Vénitiens (1)

(1) Le prince Guillaume marcha sur Monemvasia; quatre galères Vénitienes firent voile en suivant la côte et fermèrent la mer. Le prince établit alors son blocus, et resserre Monemvasia aussi étroitement qu'on renferme le rossignol dans sa cage. Les habitans de Monemvasia qui connaissaient d'avance l'intention du prince de bloquer leur place, avaient pris tous les moyens, pour l'approvisionner à temps; bien fournis de tout ils ne faisaient que fort peu de cas de l'armée Française, ils espéraient même, et déja ils repandaient ce bruit, que l'ennemi convaincu de l'impossibilité de les prendre de cette manière ne tarderait pas à lever le blocus et à partir Le prince de son côté, irrité de leur orgueil et plein de colère et d'indignation, jura sur son épée de ne pas quitter son poste qu'il ne fut maitre de la place. On y etablit aussitôt trois ou quatre trébuchets qui tiraient jour et nuit sans interruption sur la ville, abattaient les maisons et tuaient les hommes. Le siège dura trois ans. Les assiégés manquant de toute espèce de subsistance et presque forcés de se dévorer les uns les autres, mangèrent les souries et les chats. Mais enfin se trouvant réduits aux dernières nécéssités, ils se décidèrent à faire leur soumission; trois des principaux citoyens portèrent au prince les clefs de la forteresse : ils se nommaient Mamou..s, Monoiannis et Sophianos.

lorsque Michel Paléologue eut repris Constantinople sur les Latins. Baudouin, s'embarquant avec le peu de gens qui restaient fidèles à son malheur vint y aborder, à la première nouvelle de son arrivée, Ville-Hardouin accourut à sa rencontre et lui rendit les honneurs dûs à sa qualité d'Empereur. Sous Guillaume Kalamatis, il fallut que le célèbre seigneur de Karythæne fit, pour remplir les clauses d'un traité désastreux, la remise de Monemvasìa, de Mistrà et du fort Màina à l'Empereur grec. De cette époque date la célébrité de la cathédrale de Monemvasia; elle avait été investie de grands privilèges par Andronic; et plusieurs de ses prélats ont été distingués par leur érudition. Vers ce temps, on commença à désigner la ville sous les noms de Marmésia, de Malvasia et de Napoli de Malvoisie. Dans la suite, les Vénitiens prirent Monemvasia et jouirent de cette conquête jusques en 1537. qu'ils se virent obligés de l'abandonner à Soliman II. par un traité. L'an 1653 les Turcs ayant rompu la paix, et porté leurs armes à Candie, Foscolo, général des Vénitiens, attaqua le fort de Malvoisie, le prit et le rasa, après en avoir enlevé vingt pièces de canon. En 1689, Morosini, alors provéditeur assiégea Malvasie mais la maladie s'étant mise dans son armée, il fut obligé de transformer le siège en un blocus, qui dura jusqu'au mois d'Août 1690 que cette place se rendit aux Vénitiens, elle rentra en 1715 au pouvoir des turcs. Le 3. août 1821 elle capitula et les grecs en prirent posession, (a) évé-

---

a) Le prince Ypsilanti chargea Cantacuzène de tout préparer pour l'entremise de Monemvasia.

La plupart des Turcs de Mistra et de la Laconie avaient cherché un asile dans ses murailles, et, surpris, plus que dans aucune autre partie de la Morée par la promptitude du mouvement insurrectionnel, ils n'avaient pas eu le temps de s'y approvisionner. Les Turcs de Monemvasia firent périr dans les plus horribles tortures, tous les habitans de la campagne qu'ils avaient pris dans leurs fréquentes excursions. La position avantageuse de cette citadelle au milieu des eaux, dût contribuer à sa perte. Observés du côté de la mer par deux bâtimens Spezziotes, ces musulmans n'avaient, pour communiquer avec la terre ferme, qu'une longue et étroite chaussée, circonstance qui facilita singulièrement le blocus. Ils passèrent par tous les degrès de privations jusqu'au point de se disputer les cadavres de leurs prisonniers, et de prolonger leur existence par le massacre de leurs enfants qu'ils dévoraient.

nement qui exalta les espérances des grecs, parcequ'il était le premier succès de ce genre obtenu par eux. La ville actuelle à 1000 habitans, et elle ne compte plus entre les forteresses, que le gouvernement entretient: il y a pour garnison une compagnie d'invalides. La ville repose sur des rochers qui sont autant d'écueils formant la base du fort. Vers la partie méridionale, plusieurs églises et quelques maisons sont ornées de détails d'architecture. Le fort domine la mer et la ville basse. La ville haute est de même construction, et date du même temps que la ville basse et les murs du fort, ouvrages des Vénitiens. Toute la côte voisine est triste et aride. De ce lieu sauvage on ne voit que de l'eau et des rochers. L'île à trois milles de circuit et la forteresse s'élève au couronnement d'un rocher.

Le pont en pierre qui unit l'île à la terre ferme est défendu par une tour sur laquelle on voit le Lion de St. Marc. Le chemin pour monter à la citadelle est tracé sur une rampe tortueuse dont chaque détour peut être battu par l'artillerie et la mousqueterie. La nature a créé tous les moyens propres à sa défense et il n'y a que des murs de revètements aux endroits où l'on a jugé convenable d'établir des batteries (1).

Ils en étaient réduits à cette extrémité lorsque Ypsilanti se hâta d'ordonner à Cantacuzène de prévenir tout excés. Les Turcs obtinrent à genoux une capitulation ignominieuse ; ils furent embarqués dans quelques vaisseaux Spezziotes, rejetés sur un rocher voisin de Samos et de là transférés dans le golfe d'Ephise par le vice-Consul français de Scala-Nova.

(1) C'était depuis long-temps un préjugé répandu dans toute l'Europe que les côteaux voisins, couverts de pampres, produisaient la meilleure Malvoisie possible ; sur la réputation de ces vignobles au temps de la domination vénitienne, on était venu y chercher du plant pour en enrichir Madère et les Canaries. Un missionnaire jésuite, dans sa correspondance avec le père Fleurian, rapporte «qu'en vogeant sur les mers »lévantines, il découvrit Malvoisie, qu'on assure être la meilleure place de Morée, située »au pied d'un grand rocher et que la côte orientale produit cet excellent vin dont le nom »seul est un éloge.» La ville de Monemvasia qui n'est qu'un rocher, n'a jamais pu produire du vin, mais, il se peut que ce vin ait été fait sur la terre ferme et dans les environs. On a recommencé de nouveau cette culture dans l'espérance de reproduire son ancienne renommée. Le vin de Malvoisie, produit actuel de la Gréce, est vendangé sur l'île de Tines.

En contournant le Cap Angelo (Malea) (ἡ Μαλέα ἄκρα) on trouve sur la côte occidentale, à une lieue du village de Pharaklò sur le bord de la mer, les ruines de Bœès (αἱ Βοιαί) (a) la ville occupait principalement deux petits plateaux, séparés par un torrent. On ne voit aucunes traces de constructions en grandes tailles, pas même dans les murs d'enceinte, ni aucun débris qui paraisse remonter au delà de l'époque romaine, caractère presque général dans les ruines de la Laconie. Les habitans de Pharaklò, ont commencé à faire une colonie à Bœès et à cause de sa bonne situation auprès de la mer elle pourra devenir considérable. A l'Ouest de Bœès se trouve Elaphonisi (Onugnathus) (Ὄνου γνάθος) (b) aujourd'hui île, Niger en parle encore comme d'une presqu'île et l'on peut dans un temps calme y passer à gué : près du Porto-Fràngo doit se trouver le temple de Minerve et le monument de Cinadus. Les anciens avaient ouvert sur la plage en face de l'île Elaphonisi, d'immenses carrières ; elles étaient exploitées à ciel ouvert, de manière à former de grandes excavations parallèles. La pierre est un calcaire tertiaire, tendre et poreux, que les anciens désignaient sous le nom de Poros ou Porinos ; elle est identique à celle du théâtre et à tous les monuments de Sparte, et c'est delà, malgré la grande distance, que cette énorme masse de matériaux a dù être transportée ; les cavernes creusées dans le flanc du mont Alikì, ont fait donner à ce lieu le nom de Spilæà ; elles servent maintenant d'habitations.

(a) On disait qu'elle avait été bâtie par Bœus, l'un des fils d'Hercule et peuplée par une colonie qu'il y envoya d'Etie, d'Aphrodisie et de Sida. Les habitans sortis de ces villes, et que l'on envoyait chercher fortune ailleurs, consultèrent l'oracle pour savoir où ils s'établiraient ; ils eurent pour réponse que Diane le leur montrerait. En effet, lorsqu'ils eurent pris terre, ils apperçurent un lièvre ; ils le suivirent des yeux, et ayant remarqué qu'il se blotissait sous un myrthe, ils bâtirent une ville au même lieu. Depuis ce temps là, le myrthe était pour eux un arbre sacré et ils honoraient Diane comme leur divinité tutélaire. Apollon et Esculape avaient chacun un temple dans le marché.

(b) Pausanias y vit un temple de Minerve qui n'avait plus ni toit, ni statue; on le croyait bâti par Agamemnon ainsi que le tombeau de Cinadus, pilote du vaisseau de Ménélas.

RUINES DE ZAREX



La baie d'Epidaurus-Limerà est terminée par le Cap Limenarià, sur lequel on remarque les restes d'une tour. Tout le pays qu'on apperçoit le long de la côte jusqu'à Astros est aride et désert, ce ne sont partout que rochers. Ceux du Cap Hiéraka se groupent a pic et suspendent leur masses à une grande hauteur, près de là est le port Hiéraka. Du haut du rocher qui ferme le côté N. de l'embouchure du port, on découvre presque toute l'enceinte d'une ville antique. C'est l'ancien Zàrax (a)·(ἡ Ζάραξ). Sa construction est cyclopéenne, brute, sans joints. Des portes ou poternes sont pratiquées dans les murs de l'Acropole aux angles des constructions. L'intérieur de la ville renferme plusieurs citernes antiques, des restes de murailles, de vieux monuments, et trois ou quatre ruines du moyen âge. A cinq minutes du port en côtoyant la terre, on est en vue du couvent de Saint-George, seule habitation qu'on apperçoive depuis la ville de Monemvàsie. Le portulan de la côte offre, en remontant vers l'Argolide, les mouillages de Kyparissi (b)

---

a) De toute les villes Eleuthérolacons c'est celle qui fut exposée aux plus grands malheurs; elle fut détruite par Cléonyme fils de Cléomène et petit fils d'Agésipolis; Du temps de Pausanias, il n'y avait rien de remarquable à Zarax on voyait seulement à l'extrémité du port, un temple d'Apollon où ce Dieu était représenté tenant une lyre. Le mont Zarex (ὁ Ζάρηξ) de Ptolomée doit être la chaîne rocheuse dite Kolokèra qui domine toute la contrée.

(b) Au Sud-Ouest de Kyparissia sur le flanc de la montagne, sont des ruines considérables cyclopéennes formées par des blocs de la plus grande dimension. L'emplacement de Cyphante (τὰ Κύφαντα) Il y avait un temple d'Esculape, décoré de sa statue en marbre, une source d'eau froide sortait du rocher. La tradition raconte qu'Atalante revenant de la chasse et se trouvant fort altérée, frappa ce rocher de son javelot et en fit jaillir cette source. A une demi-lieue dans la même direction, on trouve une belle source qui sort du rocher et où se trouvent des ruines, elle sert de moteur à plusieurs moulins. En continuant à monter pendant une heure par une rampe extrêmement raide, on arrive aux hauts rochers de Kàraka dont le sommet est couronné par un monastère; près de là à l'Est, est un beau Palæò-kastron. A quatre lieues au N.O. de Kyparissia est situé le village de Mari; l'emplacement de Mariòs Oppidum (Μαριὸς πόλισμα).

Pausanias dit qu'il y avait un vieux temple dédié à tous les Dieux, et auprès un bois où l'eau serpentait de tous côtés. On trouvait des fontaines jusques dans le temple de Diane, il dit qu'il ne connaissait guère d'endroit où l'eau vint en aussi grande abondance que dans cette petite ville.

kambos et rejoignez le chemin carrossable. La plaine est environnée de monts arides et escarpés et arrosée par une petite rivière qui se jette dans le golfe de Nauplie.

Il faut monter ensuite pour arriver au bourg ou au Khan d'Akhladò-kambos où sont deux fontaines.

Akhladò-kambos situé entre deux montagnes sur le penchant Ouest du mont, vous présente ses maisons bâties en amphithéâtre; à 1,500 mètres à droite au Sud du village près de la fontaine et du khan de Doûsa, sur une pointe qui domine la plaine, sont des murs antiques, de constructions cyclopéennes. Là était située la ville d'Hysies, qui vit les Argiens défaire les Lacédémoniens ; non loin, était le tombeau commun des Argiens qui périrent dans le combat.

En continuant à monter, on arrive au khan de Daouli ou il y a une caserne de gendarmerie, et une belle source; la vue est magnifique, elle s'étend sur le golfe d'Argos et sur ses îles, au delà duquel on distingue Nauplie et le château de la Palamide. On laisse à droite la route de Nauplie, pour suivre celle qui va directement à Argos, en se dirigeant vers le Nord; c'est le point le plus élevé de la montagne, qui dans cet endroit est de la nature la plus aride. La halte se fait au bord d'une belle source, qu'avoisinent les débris d'un monument antique, plus loin est une autre source avec un petit fragment de mur en grandes tailles et d'anciennes constructions dites cyclopéennes que plusieurs regardent comme l'emplacement de Cenchreæ.

Vous descendez sur le versant d'une montagne élevée d'où vous découvrez Nauplie et tout le fond du golfe, tourné en demi-cercle par la plaine d'Argos.

L'ensemble des montagnes qui forment le fond de cette vue est d'un caractère majestueux et imposant, mais d'une grande aridité. Au bas de la descente, en entrant dans la plaine qui s'étend autour du golfe, il faut traverser le lit d'un torrent; au-

près à gauche sont les restes d'une pyramide. (1) Dans un des rochers qui forment la base du mont Chàon, (Χάον ὄρος) est une grotte profonde dans laquelle la Piété a érigé une chapelle et qu'il est surprenant de ne point voir jouer un rôle dans les fables argiennes; au pied de la grotte jaillit la source du fleuve Kephalàri (Erasinus ὁ Ἐρασῖνος) (2) De ce point une heure de marche suffit pour arriver à Argos en traversant des terres cultivées et bien entretenues.

Itinéraire de Tripolitsà à Argos.

2 heures en plaine de Tripolitsà au village de Stenò, 42 m. route pavée, à 30 m. un Khàn, à 41 m. pont sur un ravin, à 55 m. lit d'une rivière dans la plaine, à 14 m lit d'un torrent, à 23 m. Khan d'Akhladò-Kambos ; à gauche est le bourg du même nom, à 7 m à droite murs antiques, à 50 m. une fontaine, à 8 m. à droite la route de Nauplie, à 12 m. point culminant de la route, à 42 m belle source. Antiquités auprès ; autre source, à 63 m. on découvre tout le fond du golfe, à 53 m. lit d'un torrent, à 24 m autre torrent et pyramide Cyclopéene, à 26 m. Myli, Erasinus, à 43 m. une fontaine, à 19 m. Théâtre d'Argos au pied de la citadelle.

Total de la route 11 heures 12 minutes.

---

(1) Cette Pyramide, bâtie sur un rocher couronnant une petite colline, est de construction cyclopéenne, les pierres d'un calcaire gris sont liées avec du ciment composé de chaux et de briques pilées, ou de sable rougeâtre ; on y retrouve la porte, à l'intérieur, un mur de refend qui sépare un corridor d'entrée, de la pièce principale ; dans l'intérieur de cette pièce sont des trous de scellement qui paraissent avoir été fait pour recevoir les solives d'un plancher.

Les pierres sont à parements bruts, celles des angles seulement sont taillées au ciseau.

Cette pyramide pourrait avoir appartenu aux polyandriums des Argiens tués à Hysiae. Pausanias est très obscur dans sa description ; mais Eschyle parait désigner les sources si remarquables de l'Erasinus sous le nom de (Κεγχρείας ou Κερχνείας ῥίος) l'opinion d'Eschyle et la position des ruines sur la route de Pausanias portent à croire que ce lieu était l'emplacement de Cenchreae.

(2) D'après Pausanias, Strabon et Hérodote les eaux de ce fleuve viennent du lac Stymphale.

Le Kephalàri est si abondant qu'il alimente de suite plusieurs moulins Le gouvernement y a établi une salpêtrière, des moulins a poudre et les bâtiments nécessaires. Jusqu'à présent, les eaux n'en étaient pas reglées et formaient un marais, maintenant des travaux se font pour régler le cours du Kephalàri de manière à rendre la contrée plus salubre, et à délivrer les habitans des fièvres dont ils étaient périodiquement attaqués.

Argos était la ville chérie des Dieux et des Héros ; nourricière des beautés grecques et des coursiers généreux, elle se glorifiait d'avoir eu pour Princes, Phoronée, Pélasgus, Jason, Agénor et le puissant Agamemnon. Le nom d'Argos lui vient, suivant la tradition, de ce qu'elle fut bâtie au milieu d'une plaine (ἀργὸς dans le dialecte éolien, par transposition d'ἀγρὸς champ, plaine). Cette ville répandit dès son origine un si grand éclat, qu'on donne quelquefois le nom de ses habitans à la province, au Péloponèse, à la Grèce entière. Depuis plus de trente siècles, elle conserve avec son nom une prééminence due à sa position. Située à la base d'une colline escarpée qui supportait la citadelle Larissa; elle commandait la partie la plus riche de la plaine. Une seconde citadelle séparée de la première par le col appelé Diras, protégeait la ville du côté du Nord, et portait le nom d'Aspis, ou d'Athenœus mons, dû sans doute au temple de Minerve à la vue perçante; au Sud, Argos était défendue par le défilé de Lerne et par des marais impraticables. La topographie de cette ville antique est d'autant plus difficile à rétablir que Pausanias est plus obscur que jamais dans sa description, et que peu de villes ont laissé moins de ruines.

Au Nord-Ouest, entre les deux citadelles et près du stade dont l'enceinte se reconnait encore, s'ouvrait la porte de Diras qui conduisait vers Mantinée; au Nord près du Charadrus était la porte d'Ilithya et le chemin de Corinthe; Au Nord-Est, la porte Clarabis menait au gymnase, qui en était éloigné d'un demi-stade; Au Sud-Est, s'ouvrait la porte Diamperés, sur le chemin de Tiryns et de Nauplie. Nous ignorons le nom de la porte du Midi à laquelle aboutissait le chemin Pyramia.

Argos fut fondée par Inachus, Phénicien, vers l'an 1856 avant J. C. Les neuf premiers rois furent surnommés Inachides, en l'honneur d'Inachus, l'auteur de leurs races, et regnèrent dans l'ordre suivant, Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus,

Phorbas, Triopas, Sthénélus et Gélanor. Gélanor ayant accueilli avec bonté Danaüs, fils de Bélus, chassé d'Egypte, celui-ci, au mépris des droits de l'hospitalité, le détròna, et s'empara de sa couronne. Ses descendans furent appelés Bélides. Après la mort d'Abas, 1362 avant J. C. le royaume d'Argos fut divisé entre ses fils ; Acrisius régna à Argos, et Proetus fonda Tirynthe, où il fixa le siège de son empire, que Persée transporta depuis à Mycènes: Agamemnon régnait à Argos pendant la guerre de Troie. Quatre-vingts ans après sa postérité fut chassée ainsi que tous les autres rois du Péloponèse par les Héraclides. Argos échût à Téménius 984 ans avant J. C. la dignité royale fut abolie et Argos érigée en rèpublique, Depuis, lors, Argos alliée, mais toujours dépendante, tantòt d'Athènes, tantòt de Lacédémone, ne fait plus une figure considérable dans l'histoire. Les rois de Lacédémone y commandèrent absolument après la mort d'Alexandre ; elle entra ensuite dans la confédération de l'Achaïe ; reprise par Natis, tyran de Lacédémone, elle lui fut enlevée presqu'aussitòt par Philopœmen, préteur des Achéens. Enfin, elle tomba, comme toutes les autres villes confédérées, sous la domination des Romains, et elle n'eut d'autre fortune que celle de la Grèce jusqu'aux derniers temps de l'empire de Constantinople.

La chronique de la Morée dit : « La forteresse d'Argos est si» tuée sur une montagne en pente rapide. La ville est considé» rable, elle s'étend dans la plaine comme une tente déployée. Les » Francs attaquèrent la ville et y pénétrèrent. »

Pierre Cornaro le dernier seigneur dependant de l'Empire de Constantinople étant mort, sa veuve vendit la seigneurie d'Argos en 1383 à la République de Venise. Le sangiac de Corinthe s'en rendit maitre en 1463. Peu de temps après, les Vénitiens la reprirent, mais il ne la conservèrent pas long temps. En 1686 le généralissime Morosini la reconquit sur les Turcs qui l'ont encore reprise et en restèrent maitres jusqu'à la révolution de 1821.

La ville du Roi des Rois renfermait avant la révolution,

neuf à dix mille habitans de race Albanaise : les maisons étaient disséminées sur un espace fort étendu. Le petit nombre de celles qui se trouvaient réunies formait des rues larges moins tortueuses que celles de la plupart des cités turques. Toutes ces habitations basses et de peu d'apparence appartenaient aux grecs ; celles des musulmans étaient vastes, belles et isolées ; chacune possèdait un ou plusieurs puits et un jardin d'orangers, accessoire ordinaire de l'aisance dans cette partie de la Grèce. Le mûrier, l'Aloès, et le figuier de barbarie, abondent sur le terrain d'Argos ainsi que le cyprès, arbre chéri dans tout l'Orient. Lorsque la révolution éclata, les Turcs d'Argos se réfugièrent dans Nauplie et lors du passage de Kiaïa-Bey, il l'incendia; elle s'était un peu relevée de ses ruines lorsque Dramali Pacha y entra au mois de juillet 1822 (1) et l'incendia pour

(1) Mohammed Dramali (natif de Drama) l'un des lieutenant, de Kourchid venait d'être nommé Visir de Morée. Le Divan jeta les yeux sur lui pour reconquérir ce pachalik in partibus auquel il était promu. Dramali jouissait parmi les siens d'une certaine réputation militaire, et avait d'ailleurs, un intérêt direct à bien conduire l'expédition confiée à ses soins ; il partit le 1 juillet 1822 des rives du Pouée à la tête d'une armée de 30,000 hommes dont un tiers se composait de cavalerie, il avait en outre un corps de huit cents topjis (canonniers) avec soixante pièces de campagne et trainait à sa suite quinze cents chameaux et deux mille autres bêtes de somme chargées de bagages, de munitions de guerre ou de bouche. Le 14 juillet il campa avec son armée devant Corinthe (pag. 85). Avant de marcher au secours de Nauplie il fit partir 3,000 chevaux sous le commandement de l'un des huit Pachas qu'il avait sous ses ordres, pour occuper la rive méridionale du golfe de Lépante et sè mettre en communication avec la place de ce nom, Patras et les petites Dardanelles. L'entrée de l'ennemi dans la péninsule fut si brusque et si peu contestée, que les membres du gouvernement l'apprirent presque au même temps que son départ de la Thessalie. Les habitans d'Argos incendièrent ce qui restait de maisons afin que l'ennemi ne trouvât aucune commodité pour y séjourner. Tout le monde était saisi d'une terreur panique, et se précipitait en désordre sur le chemin de Myli, sans réflêchir qu'il était encore possible de mettre l'inexpugnable défilé de Strata-Halil-bey et même la péninsule entière entre les fuyards et l'ennemi. Les membres du pouvoir exécutif et les ministres se réfugérent à bord de l'un des deux bricks hydriotes chargés de la garde du golfe, et par cette impolitique démarche, s'aliènèrent irrévocablement l'opinion du peuple. Deux cents hommes se réunissent cependant autour d'Ypsilanti, et c'est avec cette poignée de braves qu'il s'enferme dans le châteaux d'Argos pour y attendre l'ennemi, sans avoir à sa disposition un seul canon, sans autres munitions que quelques paquets de cartouches et des vivres pour cinq jours.

la seconde fois. Dramali défait, les habitans y rentrèrent de nouveau ; en 1825 elle fut détruite pour la troisième fois par

---

Quelle différence de conduite ! d'une part, les magistrats de la nation, confiant en un tel moment leurs destinées à la mer, et de l'autre ce brave Démétrius, si débile, d'une constitution si délicate, récemment si humilié dans ses prétentions, allant, suivi de quelques paysans et sans autre espoir que celui de ranimer l'énergie nationale par un grand exemple, se jeter dans une masure tombant en ruines, entre la plus forte place de l'Orient et une armée de trente mille Musulmans qui venait la secourir, et l'on ne saura si l'on doit s'étonner davantage de l'héroïque dévouement de l'un, ou de la pusillanimité des autres.

A peine les flammes avaient achevé de tout dévorer dans Argos que l'on apperçut l'ennemi débouchant dans la plaine par le défilé du Treté. Il traverse Argos laisse une partie de ses forces dans les jardins de cette ville dévastée et entra sans obstacle à Nauplie, où les assiégés les reçurent avec une salve de cinq cents coups de canon.

Les Turcs restés autour d'Argos envoyèrent aussitôt vers le château des parlementaires porteurs de paroles de paix et d'une sommation de déposer les armes; le Prince les fit admettre en sa présence, avec les précautions nécessaires pour dérober à leur curiosité la faiblesse numérique de sa petite garnison et la vue du pitoyable état des lieux. Il leur déclara qu'entouré d'hommes décidés à périr jusqu'au dernier plutôt que de se rendre, et ayant des provisions pour six mois, il leur conseillait d'éviter désormais de nouvelles et inutiles démarches. Le rapport des envoyés à leurs chefs sur ce qu'ils avaient vu et entendu, piqua vivement la convoitise de ces derniers. Ils résolurent de tout mettre en œuvre pour s'emparer d'une tête à la possession de laquelle ils attachaient le plus haut prix.

Colocotroni envoya Nikitas avec trois mille hommes vers le village d'Hagios Georgios par le mont Apézas, à l'issue septentrionale des défilés du côté de la Corinthie ; pendant qu'on exécutait ce mouvement destiné à couper les communications des turcs restés dans cette partie de la péninsule, avec ceux qui avaient pénétré dans l'Argolide, lui-même franchissant l'Arthémisius parut devant Argos le 23 juillet, au moment où l'ennemi attaquait le prince Ypsilanti sur son rocher. Une action très-vive s'engagea. Les grecs repoussés d'abord, se retirèrent dans l'espace compris entre le chemin de Lerne et les montagnes qui bornent la plaine au couchant. Ils reprirent l'offensive le lendemain et parvinrent à se loger dans les ruines d'Argos, après en avoir chassé l'ennemi.

Mavromichali était descendu à Lerne avec le reste de ses Maniotes rassemblés de divers points du Péloponèse. Là fut établi le quartier général des Grecs.

Durant près d'un mois, la plaine d'Argos fut le théâtre d'une quantité de petits combats plus ou moins meurtriers, dans lesquels les grecs, favorisés par la disposition d'un terrain coupé de vignes, de fossés et de rizières, eurent constamment le dessus.

Dramali rebuté de ses attaques inutiles dans lesquelles il ne faisait qu'émousser l'ardeur de son armée, enfermé entre le fer et la faim, prit la résolution extrême de gagner l'Acrocorinthe, pour y attendre l'arrivé de Chourchid et de la flotte.

Ibrahim Pacha quand il commença ses dévastations dans le Péloponèse, et avança jusqu'aux portes de Nauplie, elle se re-

---

Le 22 août au soir, il alla camper, avec huit mille hommes qui lui restaient, à l'entrée des défilés. Dix huit cents grecs s'y trouvaient ; ils se retirèrent dans la nuit pour laisser une entière liberté d'y pénétrer. Le lendemain, dès l'aurore, les infidèles s'engagèrent dans ce passage dangereux, négligeant selon leur imprévoyance habituelle, de s'y faire flanquer par le peu d'infanterie qu'ils avaient. Apeine leur gauche y fut-elle entrée, que des nuées de Grecs, arrivant après eux et gravissant le revers des montagnes avec une agilité surprenante, se répandirent sur leurs flancs et leurs derrières. Protégés par des buissons et les rochers, ils accompagnèrent ainsi la colonne ennemie d'un feu plongeant, dont aucun coup ne se perdait au milieu de cette foule entassée dans une vallée étroite et profonde. Le désordre était dans les rangs des Turcs ; loin de vouloir opposer une résistance presque impossible, ils ne songeaient qu'à doubler le pas pour sortir au plus vite de ce coupe-gorge où ils venaient de s'engager avec tant d'imprudence. Ils laissaient derrière eux une large voie de sang parsemée d'hommes, de chevaux blessés ou morts, et sur laquelle une partie des Mainotes, qui fermait la marche à une certaine distance, faisait une abondante récolte de têtes et de sanglantes dépouilles. Vainement les infidèles, après avoir essuyé pendant deux heures une conduite aussi meurtrière, se croient au moment d'entrer dans la plaine de Klégna, en un endroit où le defilé se ressorre et forme un léger détour, ils apperçoivent devant eux toutes les hauteurs hérissées de chrétiens. C'étaient Nikitas et ses soldats, qui dans cette position choisie à loisir et dès long-temps, les attendaient avec impatience. Ils en furent reçus comme on peut l'imaginer. Les Turcs, se voyant entourés, affrontèrent la mort avec une sorte de rage. Deux mille réussirent à se faire jour et parvinrent à Corinthe ; un nombre un peu plus considérable tourna bride, chassa devant soi les Maniotes et traversant ventre à terre toute la longeur du défilé et la plaine d'Argos, se réfugia sous le canon de Nauplie. Mais trois mille restaient encore.

Cernés de toutes parts, ils espèrent en vain fléchir les vainqueurs en jettant leurs armes et demandant grâce à grands cris, les grecs exterminent jusqu'au dernier de ces barbares, accourus dans la péninsule pour se repaître de leur sang et s'abreuver de leurs larmes.

Plus de deux mille chevaux, sept cent chameaux, tous les bagages de l'ennemi, des canons, des tentes, des étendards, une quantité d'armes considérable, furent les trophées de cette glorieuse journée, qui ne coûta pas cent hommes aux Grecs.

Les chameaux, chargés de bagages s'agenouillèrent devant les Grecs, comme pour offrir aux vainqueurs les dépouilles des vaincus. Nikitas, ayant égorgé de sa propre main dix huit mahométans, las et prêt à s'arrêter, s'écriait en s'exhortant lui-même : «Ah ! Nikitas ! courage, Nikitas ! ce sont des Turcs que tu massacre. L'auteur de cet immense avantage, le brave Nikitas, reçut dans cette occassion le nom de Turcophagos (mangeur de Turcs) du nombre incroyable d'infidèles que moissonna son terrible cimeterre.

Le général turc lui-même ne s'échappa qu'avec peine, il arriva le même jour à l'Acro-Corinthe, hors d'haleine et traînant les lambeaux de ses riches vêtements. Plus tard, il voulut tenter un dernier effort, et tirer de Nauplie quelques provisions pour

leva pourtant encore de ses ruines, et au mois de juillet 1829 le Président de la Grèce, Capo-d'Istria, tint dans l'ancien théâtre, l'ouverture de la session législative: On construisit au bas une salle ouverte de toutes parts, afin de permettre aux spectateurs, placés dans le théâtre, de voir et d'entendre toutes les délibérations de l'assemblée. Parmi les députés qui étaient à Argos pour cette solemnité, Niketas, Miaulis, Colocotroni, Grivas, Petro-bey etc. se faisaient rémarquer. C'était un beau spectacle que de voir, après tant de siècles de despotisme et de servitude, la Grèce délivrée de ses chaines et protégée par les plus grandes puissances de l'Europe, réunir dans l'antique théâtre d'Argos, sous la présidence d'un habile diplomate, grec lui-même, les hommes qui s'étaient immortalisés par leur bravoure dans une guerre d'extermination et qui allaient donner à leur pays, des lois constitutionnelles, premier bienfait de cette grande régénération.

La ville actuelle à 8000 habitans; chaque maison ayant son jardin, elle occupe autant d'espace que l'ancienne Argos. Située dans une plaine fertile, la plus fertile même et la mieux cultivée de la Grèce et voisine de la mer, ses habitans ont la facilité d'exporter tous leurs produits et parconséquent d'en tirer bon parti. Il y a maintenant à Argos beaucoup de jolies maisons et une caserne de cavalerie.

Pausanias donne les noms des principaux monuments qui se trouvaient à Argos de son temps; les voici :

Le temple d'Apollon Lycien, le plus beau que les Argiens ayent dans leur ville; la statue qu'on y voyait était l'ouvrage d'Attale, Athénien; l'ancien temple dont la statue en bois, était une offrande de Danaüs, et le trophée d'une victoire remportée sur les Corinthiens; le temple de Jupiter Néméen; le Dieu est debout et sa statue en bronze est l'ou-

---

l'entretien de ses troupes; mais attaqué par Nikitas à Dervenàkia, il perdit le reste de son armée, affaiblie déjà par une épidémie et s'enferma de nouveau dans l'Acro-Corinthe où il mourut des suites d'une blessure reçue dans cette dernière affaire.

vrage de Lysippe; à droite le tombeau de Phoronée. Au dessus du temple de Jupiter Néméen s'élèvait l'antique temple de la Fortune, un peu plus loin, les statues de Polynice, fils d'Oedipe, et de tous les chefs qui furent tués avec lui devant les murs de Thèbes. A peu de distance, le temple des Saisons, orné de statues; le tombeau de Danaüs, le temple de Jupiter sauveur et l'édifice où les femmes argiennes vont pleurer la mort d'Adonis. Le temple de Céphise, derrière était le tribunal: tout près et au dessus du théâtre, le temple et la statue de Vénus Nicéphore. On raconte que Danaüs, irrité de ce que, seule de toutes ses filles, Hypermnestre avoir refusé d'exécuter ses ordres la livra à un tribunal pour être condamnée. Elle fut jugée par les Argiens, gagna sa cause, et érigea, par reconnaissance, un temple et une statue à Vénus Nicéphore. En descendant du temple de Vénus, pour retourner à la place publique, un temple d'Esculape, un autre de Diane, et une place nommée le Delta. Le tombeau d'Hypermnestre. Le temple de Minerve Salpinx (Trompette) à quelque distance celui de Latone, et à droite celui de Junon Antheia; à l'opposite le temple des Dioscures. En allant au gymnase, on trouvait dans un chemin creux, le temple de Bacchus, et, tout près, la maison d'Adraste puis, le temple d'Amphiaraüs, l'enceinte d'Esculape, et enfin un temple magnifique de ce dieu.

On y voyait encore, selon le même écrivain, un beau bas relief de Cléobis et Biton trainant un char et conduisant leur mère au temple de Junon; et une statue de Jupiter remarquable, parce qu'elle avoit trois yeux, et parce que Sthénélus l'avoit rapportée de Troie. C'était, disait-on, celle au pied de laquelle Pyrrhus, fils d'Achille, avoit immolé le vieux Priam.

On retrouve de l'antique Argos, les restes du grand Théâtre, les gradins qui ont été taillés dans le roc, à la base du mont sur lequel est bâtie la citadelle, sont très bien conservés.

En avant des gradins du grand théâtre sont de grandes ruines romaines, en briques, de même construction que quelques autres moins importantes, qui se trouvent dans les environs.

Au Sud et près du grand Théâtre, sont d'autre gradins d'un théâtre plus petit, au dessous desquels il y a des soubassements en blocage, probablement les restes du Proscenium.

Au Nord, toujours à la base de la citadelle, se voit une construction, au fond de laquelle est une niche que l'on re connait pour le débouché d'un aqueduc, dont une grande partie se retrouve plus loin, à la même hauteur. Cette ruine d'un ancien ouvrage romain, a pour base un plateau que supporte une autre construction, dite cyclopéene, où l'on apperçoit quelques traces d'inscriptions et de sculpture. Cette dernière est coupée vers le milieu par une muraille moderne, qui parait avoir été faite pour fermer l'entrée d'un souterraiu. L'importance de la construction, et la particularité qu'on vient d'indiquer, suffisent pour faire conjecturer que là pouvait être l'entrée des prisons de Danaé.

On a creusé à Argos une grande quantité de citernes. Au-Sud-Est, était une mosquée, que quelques personnes prétendent avoir été élevée sur l'emplacement du temple de Vénus Nicéphore.

Le monastère de Catéchoumeni (la vierge d'Argos) parait remplacer le temple de Junon Acræa au Nord-Est de la citadelle sur le penchant de la montagne.

En montant à la citadelle par le côté Sud de la montagne, on trouve des fragments de construction cyclopéene, provenant d'un mur d'enceinte qui commençait probablement à la ville basse et s'étendait jusqu'à l'Acropole. Les murailles de la citadelle d'Argos ressemblaient à celles de Mycènes et de Tirynthe; elles étaient si fortes que Cléomène, dans la guerre achéenne, ne put malgré tous ses effort parvenir à les renverser.

Il existe encore une grande partie des murs de l'ancienne Acropolis, formant la base du fort moderne intérieur bâti par les Vénitiens; une seconde enceinte, plus grande, enferme cette première; mais on n'y voit point de constructions antiques; celles qui existent dans l'enceinte intérieure sont de dif-

férentes époques. L'Acropole renferme aussi quatre belles citernes antiques, taillées dans le roc, et revêtues de ciment. Dans les murs modernes du fort il y a quantité de fragments antiques qui y ont été employés comme matériaux. De la citadelle, qui est fort élevée, on découvre toute la ville moderne d'Argos couvrant tout l'emplacement qu'occupait l'ancienne.

Elle avait été détruite trois fois pendant les dernières guerres. Au delà de la ville, dans la plaine on apperçoit plusieurs villages et le lit presque toujours à sec, de l'Inachus; puis dans le fond les montagnes de l'Argolide ; au bas de ces monts, à peu de distance, les murs de Tirynthe et de Nauplie, à droite desquelles est le golfe d'Argos, fermé au Sud par les côtes élevées de la Laconie. Cette vue immense est du caractère le plus imposant ; mais soit que le souvenir des malheurs dont ce pays fût le théâtre attriste l'esprit, soit que la réalité suffise, on ne peut se défendre de l'impression mélancolique que produisent ces montagnes stériles et dépouillées.

PLAN D'ARGOS.

A. Grand Théâtre.

B. Construction romaine en briques.

C. Petit Théâtre.

D. Chapelle.

E. Restes du muraille antique de construction cyclopéenne.

F. Eglise.

G. Construction romaine en briques.

H. Construction romaine en briques, établie sur un plateau soutenu par une construetion cyclopéenne.

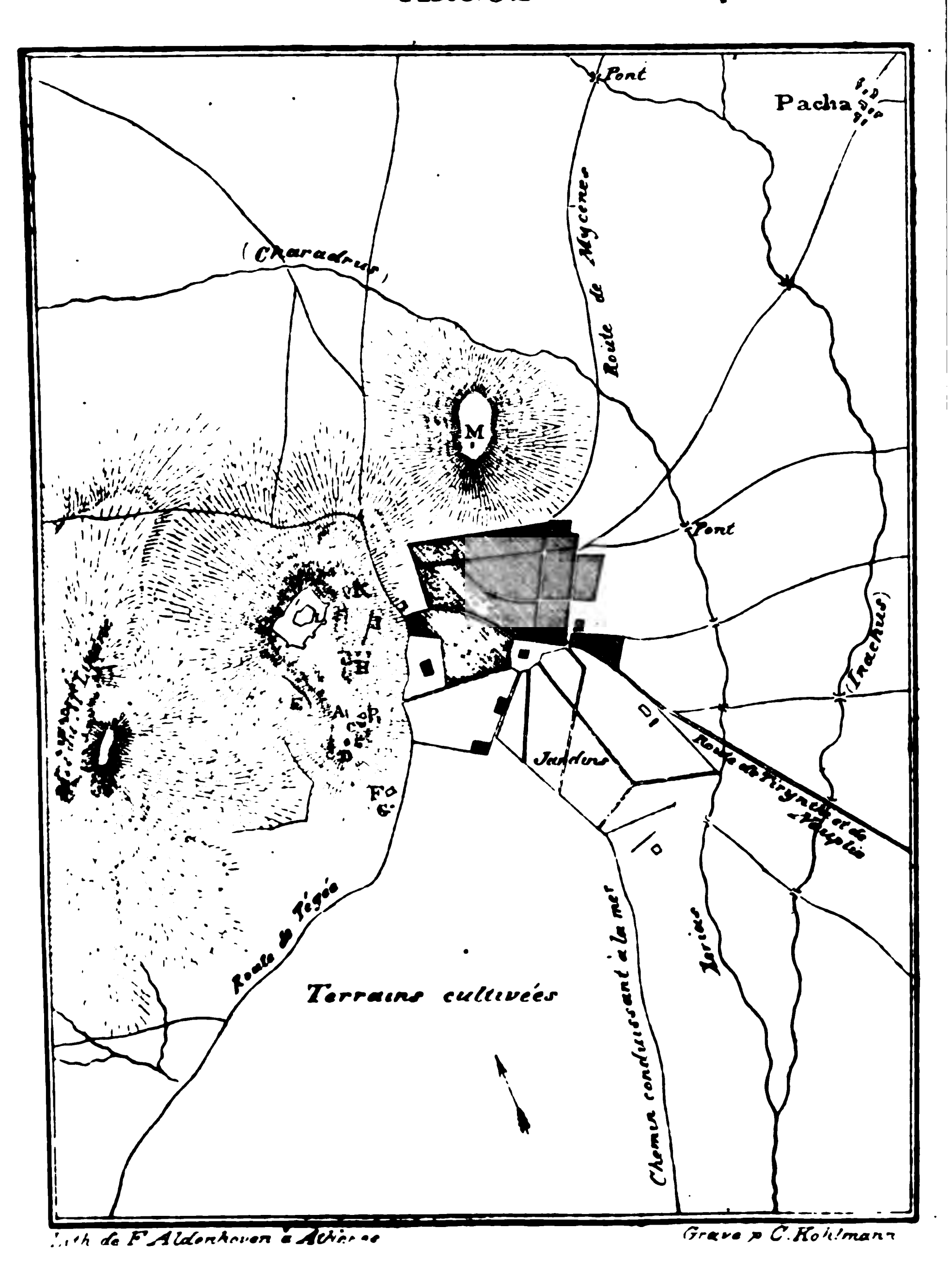
I. Restes d'aqueduc qui conduisait les eaux au monument H.

K. Monastère de Catéchouméni sur l'emplacement du temple de Junon Acræa.

L. Larissa, Acropole antique.

M. Chapelle sur un monticule.

ARGOS



Lith de F. Aldenhoven à Athènes

Gravé p. C. Kohlmann

Trois routes partant de Lerne, traversaient la Cynurie dont Hàgios-Pètros est le chef-lieu. Dans l'antiquité comme de nos jours, la plus occidentale remonte la vallée, passe au petit village d'Andrìtseni et conduit à Dolianà.

La seconde, route directe d'Argos à Sparte, franchit la chaîne du mont Zavìtsa, qui se soutenant, depuis le mont Parthénius jusqu'à la mer, à une hauteur de 800 à 900 mètres, forme la limite la plus naturelle de l'Argolide, dans un col très élévé. Les rochers ont été taillés en plusieurs endroits, et au sommet de la montée on trouve un petit plateau artificiel. Après un quart d'heure d'une descente peu rapide, on voit, sur la crête d'un contrefort qui domine la route, un palæò-castro en blocs presque bruts, et sans aucun doute d'une haute antiquité ; la porte du côté du col est construite en forme de tambour, comme celle des monuments pyramidaux. Ce château fort pouvait être regardé comme la porte de la Thyréatis.

Au bas de la montagne, on trouve sur un petit plateau qui domine le torrent, les ruines d'un bourg antique, et de l'autre côté de la vallée, le monastère de Loukoù, placé au confluent du grand torrent d'Hàgios Pètros (le Tanus) et de celui qui descend d'Helléniko. Le monastère est situé sur la droite du Tanus, dans le voisinage il y a plusieurs colonnes de granit gris, des chapiteaux corinthiens en marbre grisatre et des pavés en porphyre vert antique (Κροκεάτης λίθος), le peu qui reste est d'un beau travail romain.

Le couvent est situé près d'un ravin sur le penchant d'une montagne et entouré de plantations d'oliviers et d'arbres fruitiers de divers espèces. On y voit à l'entrée un beau sphinx en marbre dont la tête a été brisée et differents débris d'architecture, entre autre un chapiteau Ionique romain. Au milieu de la cour du couvent s'élève une église semblable à toutes celles de la Morée: l'intérieur est remarquable par de belles peintures encore bien conservées et quatre colonnes de cipollino.

Plusieurs fragments d'architecture qui doivent remonter aux temps du bas empire et du moyen âge, décorent le portique

de la façade principale. Les caloyers disent que le monastère était bâti sur l'emplacement d'un temple de Neptune. (Ποσειδώνιον) Pausanias ne suivit pas cette route, car il n'eût pas passé sous silence des ruines si rémarquables.

Du monastère on arrive par une gòrge au Palæò-castro dit Hellèniko, à 45 stades d'Astros. C'est une enceinte flanquée d'un grand nombre de tours carrées, dont l'architecture militaire, quoique plus brute, est analogue à celle de Mantinée ; les murs ont été évidemment rasés au niveau du rocher qu'ils enveloppent, et non renversés par l'effet du temps. Au pied des murs, gissent les premières assises d'un monument pyramidal, tel que ceux de la plaine d'Argos et de Ligouriò. Au delà de Meligòu et d'Hàgios-Ioànnis, est le Kàstron-Tis-Orìas ou Horaeas, qui, vu de la route parait moderne, mais comme la position est très-forte et qu'elle ferme l'entrée de la Thyréatis, il est probable qu'on y trouverait des substructions antiques. Enfin au sommet de la montée, à trois Kilomètres au Sud du village d'Hàgios-Pétros, à la séparation des eaux du golfe d'Astros de la plaine de Tripolitsa et de la Laconie, on voit des tumulus que les grecs désignent comme des tombeaux et qui doivent être l'emplacement des Hermès qui appartenaient à la fois à la Thyréatis, à la Laconie et au territoire de Tégée, et qui ne pouvaient être placés d'une manière plus convenable qu'au point de partage des eaux communes à ces trois régions.

La troisième route part de Kivéri et suit le bord de la mer dans un défilé étroit, dangereux et tellement aride qu'on a été obligé de construire une citerne à moitié chemin. Toutes ces circonstances conviennent parfaitement à la route Anigræa, de Pausanias; après un trajet de 9 Kilomètres entre les rochers du Zavìtsa et la mer, on arrive au dessus des sources sous-marines; phénomène que les grecs moderne désignent sous le nom d'Anàvolo et dont le sens pourrait rappeler celui de Dine (ἡ Δεινὴ tourbillon). Pausanias dit que ces eaux provenaient, par des conduits souterrains, des gouffres de la plaine d'Argos dans le territoire de Mantinée. En sortant du défilé, la plage des-

sine les contours du seul golfe digne du nom de Thyréate, puis on arrive à la plaine et au village d'Astros(1) situé sur un rocher triangulaire. Un mur de construction polygonale couronnait ce rocher du côté de la terre; il n'est pas à douter qu'il existait ici dans l'antiquité une ville avec un port. D'Astros on prend le chemin qui passe par Melingoù ou celui du monastère de Loùkou.

---

(1) Les représentans de la nation se réunirent à Astros pour commencer les travaux législatifs. Tout annonçait que l'assemblée serait orageuse, chacun paraissait avoir un grand penchant à se disputer, élevait des prétentions hautaines, nourrisait des haines invétérées, et semblait être venu à Astros plutôt pour terrasser son antagoniste, que pour délibérer sur les intérêts publics. La première séance se tint le 10 avril 1823 dans un jardin, à l'ombre des citronniers, au lever du soleil: le plus âgé des députés occupa le poste de président provisoire. C'était un coup d'œil bizarre que cette réunion d'hommes différant de costumes, de mœurs et de caractère: d'un côté, siégeaient les Maniates aux cheveux flottans, et aux larges culottes formant des plis autour de leur ceinture; de l'autre figuraient les Primats de la Morée, la plupart coifés d'une espèce de turban et portant une pelisse doublée d'hermine; là se trouvait Ypsilanti vêtu à l'européenne; Colocotroni, étalant le luxe de son accoutrement albanais: plus loin le regard s'arrêtait sur la morgue magistrale des sénateurs d'Hydra, ou sur la figure mobile et spirituelle des Ipsariotes.

Plus au Sud, est l'ancien lit du torrent qui se jette aujourd'hui au Nord du rocher; delà en se dirigeant vers les sources saumâtres et le lac Moùsto, on trouve quelques grandes tailles, elles appartiennent à une ville qui s'étendait jusqu'à la chapelle d'Hàgia-Triàda.

Les eaux saumâtres rendent la plaine marecageuse et produisent des fièvres: le gouvernement actuel à commencé à la dessécher,

Près de la chapelle d'Hàgios-Andréas, située au bord de la mer, à l'extrémité méridionale de la plaine d'Astros sont les ruines d'une ville considérable. L'enceinte de l'Acropole subsiste: sa construction est à la règle droite et rappelle celle de Mantinée. En outre, en descendant vers la plaine, a l'Ouest, sont des murs cyclopéens.

La distance du port de cette ville antique au sommet de l'Acropole, convient bien aux 10 stades mentionné par Thucydide, dans le récit de la prise de Thyrée, tandis qu'il n'en serait pas ainsi pour la position d'Astros.

Avec ces seules données et les renseignemens si obscurs que nous fournit l'antiquité, nous régardons la détermination des positions de Thyrea (ἡ Θυρέα), Anthàna (ἡ Ἀνθάνα) ou Ἀθήνη, suivant Pausanias Neris (Νηρίς) et Eva (Ἐύα) comme une question insolublo jusqu'au moment où elle aura été éclaircie par des découvertes archéologiques il est cependant à presumer que la ville antique située près du cap d'Hàgios Andréas est la seule dans laquelle un fort près de la mer put être éloigné de 10 stades de la ville haute ou de l'acropole, et à laquelle puisse s'appliquer le récit de la prise

de Thyrée par Thucydide. Si Pausanias n'en parle pas, c'est qu'il la laissa sur sa gauche, ainsi que la plaine d'Ast os, qu'il désigne, avec raison, comme riche en oliviers et en arbres de toute espèce. Anthana, la seconde des villes habitées par les Aeginètes, nommée par Thucydide et Pausanias, devait être Helléniko, dont les ruines paraissent dater de cette époque, et annoncent une destruction subite et une habitation peu prolongée. Le mont Parnon est le massif du Malévo de Hàgios Pètros, où se trouvaient les limites naturelles entre la Thyréatis, la Laconie et le Tégéatis. Le Tanus, seul fleuve qui descendant de cette montagne, coule à travers l'Argolide et va se jeter dans le golfe de Thyrée (c'est ainsi que nous croyons pouvoir entendre ce passage de Pausanias, d'accord avec la topographie) c'est le grand torrent de Hàgios Pètros, et très probablement le Charadrus de Stace, sur le bord du quel nous devons chercher Néris.

DE TRIPOLITSA A MYLI (LERNE).

On suit le chemin décrit (page 366) jusqu'au Khan et à la caserne de Daouli, ici la route carrossable qui mène directement à Nauplie reste à gauche et il faut suivre le sentier de droite ; pendant une heure et demie il reste dans des montagnes, ensuite il traverse la plaine et après trois heures de marche depuis le Khan de Daouli on arrive à Myli (Lerne) (ἡ Λέρνα). Myli a reçu son nom des moulins qui y existent. Sous la domination Vénitienne et Turque, c'était un lieu de dépot pour l'intérieur de la Morée, surtout pour le sel et le fer, d'ou l'on transportait les marchandises sur des mulets jusqu'à Tripolitsà, et de là dans l'intérieur de la péninsule. Dans l'antiquité, le lac de Lerne n'avait qu'un tiers de stade de circuit, la digue construite pour les moulins, lui en donne beaucoup plus aujourd'hui. Le cours de la Lerna, depuis la fontaine Amymone jusqu'à la mer est d'environ 250 mètres. A cent pas des Kephalovrysis vers le Sud du lac, on trouve une source qui peut être la fontaine d'Amphiaraüs ; elle sort au niveau du lac et à la base d'un tertre dont le sommet montre les ruines d'un temple.

La digue est de construction vénitienne; elle donne à l'eau du lac une élévation de 8 pieds au dessus du niveau de la mer, le gouvernement y a établi un marteau de grosse forge, ainsi qu'une foulerie de drap.

Le mont Pontinus (Ποντῖνος) est le contre-fort qui forme le

Itinéraire d'Argos à Mycènes.

En partant du théâtre, à 18 minutes, chapelle sur un monticule, à gauche, à 27 m. pont sur le fleuve Xerias, à 7 m. autre pont sur l'Inachus, à 50 m. Khan, près duquel on voit un arbre, une citerne, et des ruines d'habitation, à 11 m. Kharvaty village, à 15 m. Mycènes; ruines du trésor d'Atrée.

MYCÈNES.

La ville de Mycènes tient une place distinguée dans les ouvrages d'Homère, elle présente encore de nos jours les restes les plus extraordinaires d'archéologie ancienne qu'on ait jamais découverts ; son origine est attribuée à Persée, et son nom, suivant Pausanias, lui vient du mot grec Μύκης, qui signifie champignon ou garde d'une épée, configuration que présentait l'Acropole qui dominait la ville. (1).

Quoique Mycènes et Argos aient été, à une même époque, les deux capitales de l'Argolide, la seconde de ces villes reçut seule de ses rois, des embellissements qui ne furent pas jugés nécessaires à Mycènes, regardée sans doute comme ville militaire, et, par conséquent, comme devant être exposée aux désordres toujours inévitables en temps de guerre. Aussi Pausanias, si minutieux dans la belle description qu'il fait d'Argos, parle-t-il moins longuement de Mycènes, par cela même que nuls restes d'architecture élégante ne s'y retrouvaient. Quant

son nom au fleuve dont il devint la divinité. Neptune irrité de voir l'Argolide placée sous la protection de Junon par Inachus, s'en vengea en lui ravissant ses eaux. Ainsi on supposa un miracle pour expliquer une chose toute naturelle et qui se renouvelle tous les ans, puisque ce fleuve n'étant qu'un torrent, cesse de couler quand la saison des pluies est passée. Mais comme tout était merveilleux en Grèce, l'imagination des poètes qui furent ses premiers historiens, mêla à leurs récits des fables qui cachaient des faits purement naturels.

(1) Cette ville fut fondée environ 1344 avant J. C. selon les uns par Acrisius, selon les autres par Persée. Elle fut ainsi nommée soit à cause de Mycène, fille d'Inachus, soit parceque Persée son fondateur, la bâtit par ordre de l'oracle, en un lieu où était tombé le pommeau de son épée (μύκης). Les auteurs et surtout les poètes la confondent souvent avec Argos. Cette ville fut anciennement la capitale d'un royaume célèbre quoique fort petit, dont les rois au nombre de huit, se succédèrent dans l'ordre

Trois routes partant de Lerne, traversaient la Cynurie dont Hàgios-Pètros est le chef-lieu. Dans l'antiquité comme de nos jours, la plus occidentale remonte la vallée, passe au petit village d'Andrìtseni et conduit à Dolianà.

La seconde, route directe d'Argos à Sparte, franchit la chaîne du mont Zavìtsa, qui se soutenant, depuis le mont Parthénius jusqu'à la mer, à une hauteur de 800 à 900 mètres, forme la limite la plus naturelle de l'Argolide, dans un col très élévé. Les rochers ont été taillés en plusieurs endroits, et au sommet de la montée on trouve un petit plateau artificiel. Après un quart d'heure d'une descente peu rapide, on voit, sur la crète d'un contrefort qui domine la route, un palæò-castro en blocs presque bruts, et sans aucun doute d'une haute antiquité ; la porte du côté du col est construite en forme de tambour, comme celle des monuments pyramidaux. Ce château fort pouvait être regardé comme la porte de la Thyréatis.

Au bas de la montagne, on trouve sur un petit plateau qui domine le torrent, les ruines d'un bourg antique, et de l'autre côté de la vallée, le monastère de Loukoù, placé au confluent du grand torrent d'Hàgios Pètros (le Tanus) et de celui qui descend d'Hellénikо. Le monastère est situé sur la droite du Tanus, dans le voisinage il y a plusieurs colonnes de granit gris, des chapiteaux corinthiens en marbre grisatre et des pavés en porphyre vert antique (Κροκεάτης λίθος), le peu qui reste est d'un beau travail romain.

Le couvent est situé près d'un ravin sur le penchant d'une montagne et entouré de plantations d'oliviers et d'arbres fruitiers de divers espèces. On y voit à l'entrée un beau sphinx en marbre dont la tête a été brisée et differents débris d'architecture, entre autre un chapiteau Ionique romain. Au milieu de la cour du couvent s'élève une église semblable à toutes celles de la Morée: l'intérieur est remarquable par de belles peintures encore bien conservées et quatre colonnes de cipollino.

Plusieurs fragments d'architecture qui doivent remonter aux temps du bas empire et du moyen âge, décorent le portique

de la façade principale. Les caloyers disent que le monastère était bâti sur l'emplacement d'un temple de Neptune. (Ποσειδώνιον) Pausanias ne suivit pas cette route, car il n'eût pas passé sous silence des ruines si rémarquables.

Du monastère on arrive par une gorge au Palæò-castro dit Hellèniko, à 45 stades d'Astros. C'est une enceinte flanquée d'un grand nombre de tours carrées, dont l'architecture militaire, quoique plus brute, est analogue à celle de Mantinée ; les murs ont été évidemment rasés au niveau du rocher qu'ils enveloppent, et non renversés par l'effet du temps. Au pied des murs, gissent les premières assises d'un monument pyramidal, tel que ceux de la plaine d'Argos et de Ligouriò. Au delà de Meligòu et d'Hàgios-Ioànnis, est le Kàstron-Tis-Orìas ou Horaeas, qui, vu de la route parait moderne, mais comme la position est très-forte et qu'elle ferme l'entrée de la Thyréatis, il est probable qu'on y trouverait des substructions antiques. Enfin au sommet de la montée, à trois Kilomètres au Sud du village d'Hàgios-Pétros, à la séparation des eaux du golfe d'Astros de la plaine de Tripolitsa et de la Laconie, on voit des tumulus que les grecs désignent comme des tombeaux et qui doivent être l'emplacement des Hermès qui appartenaient à la fois à la Thyréatis, à la Laconie et au territoire de Tégée, et qui ne pouvaient être placés d'une manière plus convenable qu'au point de partage des eaux communes à ces trois régions.

La troisième route part de Kivéri et suit le bord de la mer dans un défilé étroit, dangereux et tellement aride qu'on a été obligé de construire une citerne à moitié chemin. Toutes ces circonstances conviennent parfaitement à la route Anigræa, de Pausanias; après un trajet de 9 Kilomètres entre les rochers du Zavìtsa et la mer, on arrive au dessus des sources sous-marines; phénomène que les grecs moderne désignent sous le nom d'Anàvolo et dont le sens pourrait rappeler celui de Dine (ἡ Δεινή tourbillon). Pausanias dit que ces eaux provenaient, par des conduits souterains, des gouffres de la plaine d'Argos dans le territoire de Mantinée. En sortant du défilé, la plage des-

étant l'ouvrage
pole, on retrouve
n linteau, et n'a-
istance de la cita-
montagne, l'é-
r sont placée : ce
ur un plan circu-
parabolique. Ces
e barbare d'en-
r, et cette cir-
appartenir aux
a moins endom-
s modernes com-
or des Atrides.
ers les bords de
e à ceux de My-
ue l'histoire place

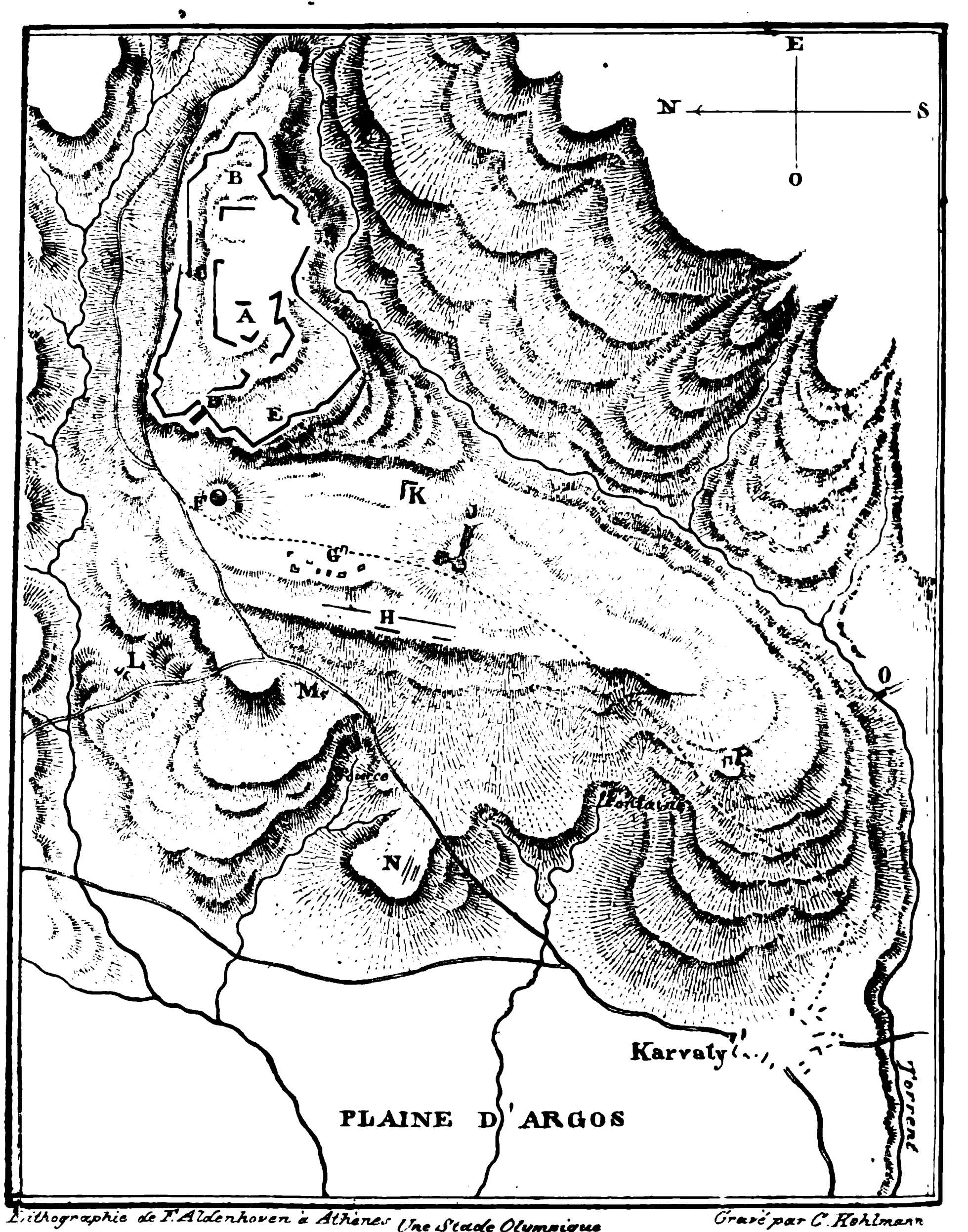
ycènes,
mée et à Corinthe.

les Lions.
uvent plusieurs es-

nbres de la partie
qué par la lettre J.

res dans le rocher..
enceinte de la ville.
citadelle on recon-

MYCÈNES



Lithographie de F. Aldenhoven à Athènes — Une Stade Olympique — Gravé par C. Kohlmann

Echelle metrique 50 100 200

Pausanias, et que cet auteur regarde comme étant l'ouvrage des Cyclopes. Sur le mur latéral de cette Acropole, on retrouve aussi une porte plus petite, recouverte de son linteau, et n'ayant aucune sculpture au-dessus. A peu de distance de la citadelle, et auprès d'elle, sur le penchant de la montagne, l'étonnement redouble à l'aspect des ruines qui y sont placée : ce sont de vastes constructions en pierres bâties sur un plan circulaire, et dont les voûtes présentent une forme parabolique. Ces constructions furent érigées d'après ce principe barbare d'enfouir des trésors sous terre, pour les conserver, et cette circonstance semblerait prouver qu'elles ont dù appartenir aux premiers temps de la société. La construction la moins endommagée, a été regardée par différents voyageurs modernes comme étant le Tombeau d'Agamemnon, ou le Trésor des Atrides.

On a trouvé à peu de distance d'Amyclées, vers les bords de l'Eurotas, un monument entièrement semblable à ceux de Mycènes; ce doit être le tombeau de Cassandre, que l'histoire place dans cette province.

Plan général de l'emplacement de Mycènes,
donnant les chemins qui conduisent d'Argos à Némée et à Corinthe, en passant par le village Kharvaty.

A. Acropole.

B. Partie basse de l'Acropole,

C. Petite porte recouverte de son linteau.

D. Porte principale de la citadelle, dite Porte des Lions.

E. Partie du péribole de la citadelle où se trouvent plusieurs espèces de constructions.

F. Monument circulaire rempli par les décombres de la partie supérieure de sa voûte. Il est semblable à celui indiqué par la lettre J.

G. Village ruiné.

H. Constructions cyclopéennes brutes, et coupures dans le rocher.. Ce sont vraisemblablement des restes du mur d'enceinte de la ville. Sur la face intérieur de ce mur, du côté de la citadelle on recon-

nait une voie antique conduisant au pont et à la chaussée qui est après lui.

J. Chambre souterraine, vulgairement appelée Tombeau d'Agamémon ou Trésor des Atrides.

K. Soubassement d'un monument antique.

L. et *M. Portes de monument semblables à ceux F.* et *J.*

N. Soubassement d'un monument antique.

O. Culée d'un pont antique jeté sur un torrent, en face duquel on voit les restes, d'une chausée également antique.

P. Église grecque en ruine.

La fontaine de Persée devait être à l'une des deux sources indiqués en dehors de l'emplacement présumé de la ville, et à l'une desquelles les Turcs ont fait une construction pour protéger les eaux.

PORTE DES LIONS.

Fig I. Indépendamment du caractère extraordinaire de la sculpture des deux Lions qui décorent le dessus de la porte principale de Mycènes et que l'on doit attribuer aux siècles les plus reculés, il faut aussi observer une circonstance non moins intéressante sous le rapport de la construction des murs de cette même avenue, c'est qu'à une époque aussi eloignée on ait employé le système d'appareil par assises horizontales et joints verticaux, pour revenir ensuite à un autre mode de construction moins régulier, lequel pourtant a souvent été pris comme ayant précédé celui dont on vient de parler.

La masse sur laquelle les lions ont été sculptés, a tour à tour été prise pour un marbre ou pour un basalte vert; c'est une erreur aussi bien dans un cas que dans l'autre. Cette masse triangulaire, dont la base a une longueur de 3 mètres 20 centim, et le sommet une hauteur de 2 mètres 90 centim, sur une épaisseur de 0,70 centim, est d'un calcaire gris, fort dur, d'un grain très-fin, et semblable à ceux qu'on rencontre souvant en Messénie et en Arcadie. Les murailles sont d'une tout autre nature; elles ont été extraites des masses mêmes qui sont dans cette localité. C'est un espèce de brèche, ou agglomération de cailloux bruns de plusieurs grosseurs et de sable d'une couleur jaunâtre.

Fig.

Petite porte à Mycenes



PORTE DE LIONS A MYCENES



veau taillé avec soin dans la masse pour recevoir des dépouilles mortelles, et, de l'autre, cette grande salle voûtée dans laquelle, pouvaient être déposés des objets de prix, tels que métaux précieux, vases, trépieds et armures. Comment, d'ailleurs, les anciens grecs n'auraient-ils pas choisi un semblable lieu pour placer leurs trésors, quand, d'après leurs mœurs et leurs croyances, ils ne connaissaient rien de plus inviolable que les tombeaux !

La pierre qui manque au sommet de la voûte est celle qui en fut retirée lorsqu'on fouilla cet endroit. Au centre de cette chambre est la porte qui sert d'entrée, elle est recouverte par deux énormes pierres, dont la plus grande forme pénétration dans la voûte. Cette dernière pierre a 8 mètres 15 centim. de long sur 6 mètres 50 centim. de profondeur, compris l'équarrissage, et 1 mètre 22 centim. d'épaisseur, ce qui lui donne un cube de 64 mètres 63 centimètres, et un poids de 168,684 kilogrammes 30 centièmes, en évaluant à 2,610 kilogrammes par mètre cube, la pesanteur spécifique de cette nature de pierre qui tient le milieu entre les calcaires durs et le marbre. Il suffira donc de considérer le poids et la grosseur d'une aussi grande masse, pour se convaincre de l'habilité mécanique et du travail infatigable des anciens grecs pour des travaux de ce genre.

Le vide triangulaire que l'on voit au-dessus de cette porte, comme celui qui est au-dessus de celle de la chambre sépulcrale, doivent avoir eu pour but de donner de l'air et de servir en même temps de décharge aux pierres qui en forment les linteaux. Les trous percés dans les parois de cette voûte et dans plusieurs desquels on voit encore des clous de bronze; doivent avoir servi à retenir des lames de métal, qui sans doute recouvraient la surface intérieure de cette chambre ! C'est du moins ce qui est à conjecturer, d'après ce qu'on sait sur le monumment souterrain garni de bronze, que l'histoire place à Argos, et dans lequel on rapporte que la fille d'Acrisius fut enfermée.

D'ARGOS A TIRYNTHE.

D'Argos, le chemin suit la nouvelle: route on passe sur un pont le fleuve Xeriàs (Charadrus) et l'Inachus assez près de l'en-

droit où ces deux fleuves se réunissent pour n'en former plus qu'un jusqu'au golfe d'Argos dans lequel ils se perdent. A droite de la route près de la mer, le gouvernement à établi un haras, et a commencé à faire dessécher les marais, de manière à rendre l'air plus salubre et à donner à la culture une grande espace de bon terrain. Près de la mer se trouvent encore les ruines de Teménium (τὸ Τημένιον) (1) ainsi que des restes du môle, une grande partie des pierres a été employée pour la bâtisse des maisons de l'établisemant du haras.

Le chemin reste toujours dans la plaine laissant à gauche plusieurs villages et conduit à Tirynthe en 1 heure et 40 minutes.

Itinéraire d'Argos à Tirynthe.

En partant du théâtre, à 20 minutes, on quitte Argos pour entrer dans la plaine. à 15 m. le fleuve Xeriàs (Charadrus) ; 20 m. chapelle près d'un village où sont des plantations de tabac ; 19 m. le fleuve Inachus , 26 m. Tirynthe.

Total de la route 1 heure 40 minutes.

TIRYNTHE.

Tirynthe est à une petite distance de Nauplie. Son nom lui vient de Tiryns, fils d'Argus. Prœtus, dit-on, la fit entourer de murs par les Cyclopes. Elle fut détruite par les Argiens, parce que, ainsi que plusieurs autres villes voisines, elle n'avait pas voulu se soumettre à leur domination. Après la ruine de leur ville, les Tirynthiens passèrent à Épidaure, et une bonne partie à Argos même.

Du temps de Pausanias, il ne restait de Tirynthe que les murs

(1) Pausanias dit : entre Lerna et Téménion, le Phryxus se décharge dans la mer. Téménion est une forteresse sur les confins des états d'Argos, laquelle a pris son nom de Téménus fils d'Aristomaque, car Téménus s'étant rendu maître de ce lieu, il le fortifia, et ensuite ayant avec les Dorieus entrepris la guerre contre Tisamène et les Achéens, il faisait de là des courses dans le pays ennemi. Neptune et Vénus ont chacun un temple à Téménion; il y a aussi le tombeau de Téménus, qui est même encore honoré par les Doriens soumis à la domination d'Argos

de construction cyclopéenne. Ils étaient construits de pierres brutes, toutes d'une telle dimension, que deux mulets attelés n'auraient pas ébranlé même la plus petite. Les interstices étaient remplis de petites pierres qui servaient à joindre les grosses. Il y avait dans la ville une statue de Junon, en bois de poirier sauvage, érigée par Perasus, fils d'Argos. C'était la plus ancienne de toutes les statues de cette déesse : elle était assise et d'une assez petite proportion. Les Argiens la transportèrent chez eux après avoir détruit Tirynthe, et la placèrent dans le temple de Junon.

D'après ce qu'on retrouve des murs de Tirynthe, il est facile de reconnaître que, depuis Pausanias, ces restes n'avaient peu ou point changé. On voit en effet, que les murailles sont construites avec des quartiers de rochers posés tout simplement les uns sur les autres, sans qu'on ait pris le soin de les tailler. Ces masses énormes ne sont jointes entre elles par aucun ciment, mais seulement par de petites pierres qui remplissent les interstices. En quelques endroits, il subsiste encore dans l'épaisseur des murs, des restes de galeries de même construction, dont le haut est fermé par des pierres placées en triangle, et liées ensemble à la partie supérieure par d'autres pierres placées horizontalement.

Du temps de Capo d'Istria on avoit établi près de Tirynthe, une ferme modèle, elle a été affermée depuis quelque temps ainsi que la plupart des terrains environnans.

Le gouvernement actuel a établi entre la route et la mer une colonie militaire nommée: Nouvelle Tirynthe. Chaque colon a sa maison, son jardin et ses champs; il y existe maintenant une vingtaine de maisons.

PLAN DE TIRYNTHE.

A. Partie supérieure de la ville.

B. Partie plus basse.

C. et D. Galeries dans l'épaisseur des murs.

E. Angle de mur près duquel paraît avoir été une entrée de la ville.



TIRYNTHE
B
A
E
D
C
Chemin d'Epidaure
Chemin de Nauplie
Direction d'Argos
Direction de Nauplie

ROUTE DE TIRYNTHE A NAUPLIE.

Tirynthe est sur le chemin d'Argos et de Nauplie, de sorte que, pour arriver dans cette dernière ville, il ne faut que continuer la route carrossable d'Argos à Tirynthe, qui passe dans une plaine cultivée en tournant toujours autour du golfe, seulement elle se dirige un peu vers le Sud; une promenade, plantée de peupliers, à une assez petite distance de la ville, forme, avec la ville elle-même, le fort Palamède, et le fond des montagnes qui ferme le côté opposé du golfe, un ensemble d'un caractère vraiment remarquable.

Itinéraire de Tirynthe à Nauplie.

A 4 minutes des murs, à gauche la ferme modele; 19 m. grotte dans des rochers, 22 m. quelques maisons du faubourg et une plantation de peupliers, 5. m. deux fontaines, 3 m. un grand arbre, 2 m. le fossé et l'entrée de la ville.

Total de la route 55 minutes.

DE MANTINÉE A ARGOS.

Plusieurs routes conduisent de Mantinée à Argos, l'une par Tripolitsà et l'autre par Tsipianà (Melangia). A Melangia la route d'Argos se divise en deux branches, l'une nommée Prinus l'autre Climax (pag 281). Toutes deux passent par le mont Artemisius, (1) sur le sommet duquel se trouve le groseiller dans l'état sauvage, et débouchent au Nord d'Argos dans la plaine. Ces deux chemins sont beaucoup plus courts que celui qui traverse Tripolitsà, mais n'étant que des sentiers, tellement dif-

(1) Artemisius (τὸ Ἀρτεμίσιον ὄρος) aujourd'hui le mont Malevò, sommet le plus élevé de la chaine. Nous ne voyons pas que les anciens aient donné de nom générique à la grande chaine de montagnes qui séperait l'Argolide de l'Arcadie; cependant la partie septentrionale où l'Inachus prenait ses sources parait avoir porté le nom de Lyrcius (τὸ Λύρκειον ὄρος) et le mont Artémisius n'en aurait été que le sommet le plus remarquable par sa hauteur et par le temple de Diane: près du village de Karyà situé non loin du sommet du Malevò, est une portion d'enceinte cyclopéenne qui pourrait avoir appartenu à cet antique Hiéron.

Le mont Lycone (ἡ Λυκώνη ὄρος) était le contre-fort étroit et élevé des monts Lyrcées qui se termine par la colline Làrissa.

ficiles qu'en certain endroits on a dû tailler le roc en forme d'escalier. Les gens du pays préfèrent suivre la grande route avec leurs bêtes de somme.

La ville de Lyrcéa (ἡ Λύρκεια) à laquelle on se rendait en sortant d'Argos par les portes de Diras, était à 60 stades d'Argos et à la même distance d'Orneae. On croit la reconnaître aux ruines helléniques situées à la rive gauche de l'Inachus, a 11 kilomètres d'Argos, près du hameau de Stèrna ; Lyncée pouvait, en effet, voir de là, le flambeau allumé sur l'acropole de Lârisse.

La ville d'Orneae (αἱ Ὀρνεαί) devait se trouver au point de partage des eaux de la branche occidentale de l'Asopus et du versant de l'Inachus : il existe un acropole antique au Sud-Ouest du Megalò-vouno. Quant à ce que dit Strabon «Orneae, au dessus de la plaine de Sicyon» on doit l'entendre de la plaine de Phlius, que les anciens joignaient souvent à la Sicyonie.

La ville d'Oenoë (ἡ Οἰνόη) etait sans doute dans la plaine au-dessous du Mâleve (Artémisius), et à la rive droite du torrent.

ROUTE DE MYCÈNES A NÉMÉE.

En quittant Mycènes et descendant vers le N.-O. on arrive dans une plaine arrosée par une petite rivière dont on suit par intervalles les détours, et qu'il faut traverser plusieurs fois. En s'éloignant de ses bords, laissant vers le N.-E. la route de Corinthe, on apperçoit sur la cime d'une montagne et vers le N.-O. une grotte, probablement l'antique repaire du lion de Némée, à en juger par l'espace parcouru pour aller de la grotte au temple, lequel coïncide avec le nombre de stades que d'après Pausanias, on comptait entre le temple et ce lieu célèbre dans la fable.

Au pied de la montagne les ruines du temple de Nemée se voyent encore: il était bâti dans une plaine peu étendue, entourée de montagnes de médiocre élévation, couvertes de houx; la plus haute vers l'extrémité N.-E. de la plaine est couronnée par un rocher qui à l'aspect d'une forteresse. A gauche, près de la route sont les ruines d'une chapelle construite avec les fragments d'un monument antique dont la proportion est trop petite pour faire supposer que ces débris aient pu appartenir au temple. Il existait sans doute dans le lieu même qu'occupe

la chapelle, un édifice dont les ruines ont servi à sa construction.

Itinéraire de Mycènes à Némée.

De Mycènes à 8 m. une plaine, 12 m. petite rivière, 68 m. défilé, 9 m. route supportée par un mur de soutement, 18 m. Grotte du lion de Nemée, 12 m. plaine. 3 m. on apperçoit Kouzemàti, village, 10 m. temple de Némée.

Total de la distance 2 h. 20 m.

NÉMÉE.

Pausanias fait mention du temple de Jupiter Néméen, comme d'un monument digne d'être vu, quoique de son temps déjà ce temple n'eût plus de toit, et qu'il n'y restât plus de statue. Dans le voisinage s'élevait la fontaine Adrastée, ainsi nommée sans doute parce qu'Adraste l'avait découverte et à quinze stades du temple l'antre du lion de Némée. Le mont Apesas, où Persée sacrifia pour la première fois à Jupiter Apesantius, dominait la ville.

Trois colonnes du temple restent encore debout; deux, appartenant au pronaos, sont surmontées de l'architrave et de la frise dans laquelle on remarque un triglyphe. Devant les deux colonnes, il en est une troisième faisant partie du portique d'entrée, les autres sont renversées ainsi que les murs de la cella, il n'y a plus en place que quelques pierres de la première assise, toutes sont calcaires. Les divers débris sont d'un très-beau caractère, en y joignant les fragments de corniches, d'architraves, de frises et de chapiteaux assez bien conservés épars ça et là en fort grand nombre, il est très-facile de rétablir l'ensemble du temple.

A l'E. de la plaine où se voient ces ruines, et au pied d'une montagne est une fontaine dont l'eau est excellente. Cette fontaine ne serait-elle point celle d'Adraste dont parle Pausanias?

ROUTE DE NÉMÉE A CORINTHE.

De Némée va la route à l'E. Une campagne entrecoupée de monts et de ravins précède une plaine où se remarquent des

grottes et des rochers taillés pour servir d'habitations. De là on a une belle vue de l'Acro-corinthe. En quittant la route et en se rendant à gauche au pied d'une montagne, des habitations antiques sont taillées dans la masse : quelques-unes d'entre-elles sont couvertes par le roc ; d'autres ont des toitures en bois; aujourd'hui même toutes ne sont pas abandonnées, dans quelques unes se voient des entailles pratiquées à vif dans le roc , et qui étaient destinées à recevoir des pièces de charpente. Près delà sont les ruines de plusieurs monuments modernes qui furent exécutés avec des fragments antiques; il y a un architrave romain. Le khan de Kourtèsa où est une caserne de gendarmerie et à peu de distance ; le hameau contient une chapelle formée de débris antiques. Les montagnes qui environnent la plaine de Kourtèsa, sont couvertes de buissons et de houx.

En suivant la route au N.-E. dans la plaine , on découvre des traces de constructions antiques, et des fragments de colonnes cannelées, à gauche, sur un monticule où était située la ville de Cléones (1). Ces débris proviennent sans doute du temple de Minerve, ainsi que des tombeaux d'Euryte et de Cté-

---

(1) La position en est déterminée par Pausanias et Strabon qui démontrent qu'elle se trouvait près de l'embranchement des routes de Corinthe à Argos par Mycènes et de Corinthe à Némea ; à 88 stades de la première de ces villes, à 120 de Némea.

Toutes ces circonstances conviennent parfaitement aux ruines cyclopéennes qui couronnent la colline du Khan de Kourtésa : des murs en terrasses justifient l'épithète, de bien bâtie appliquée à cette ville par Homère et par Stace. A 15 stades au delà du Khan il existe sur le flanc de la montagne des carrières antiques qui ont servi d'habitations. Pausanias prétend que la ville prit son nom de Cleonès fils de Pélops, d'autres disent de Cléoné, l'une des filles de l'Asope; il y avait un temple de Minerve et la sépulture d'Euryte et de Ctéate, qui étant venus d'Elis pour assister aux jeux isthmiques furent tous deux tués par Hercule: deux chemins conduisaient de Cléones à Argos ; l'un était plus fréquenté par les gens de pied, parceque celui qui passait par Trété (ὁ Τρητὸς) quoique étroit et serré par les montagnes, était néanmoins le plus facile pour les voitures. C'est celui qui passe aujourd'hui par le Khan de Dervenaki qui a été rendue carrossable par le gouvernement actuel et qui sert ordinairement de communication entre Argos et Corinthe. Il paraît d'après Diodore et Apollodore, qu'un rocher percé, ou un antre à deux ouvertures était l'origine de cette dénomination (Trété). Les rochers qui bordent le defilé contiennent de nombreuses cavernes, mais toutes ont peu de profondeur.

Fig. II. Élévation d'une petite porte indiquée sur le plan général de Mycènes par la lettre C. faisant voir l'arrangement de ses jambages et de son linteau.

Fig. III. Angle du mur du péribole de la citadelle, indiqué sur le plan général par la lettre E. Ce fragment offre plusieurs exemples réunis de constructions anciennes, savoir : construction cyclopéenne brute, construction portant le même nom et formée par des polygones irréguliers parfaitement joints; et enfin, au-dessus de ces dernières, se trouvent des assises placées horizontalement avec joints verticaux et inclinés.

Fig. IV. Détail de l'arrangement des pierres formant la culée du pont sur le torrent qui descend au Sud-Est de la citadelle, et qui est indiqué au plan général par la lettre O.

Plan de la coupe transversale sur l'axe de la chambre souterraine vulgairement appelée le tombeau d'Agamemnon ou le Trésor des Atrides.

La fouille qui a été faite sur la partie extérieure du sommet de la voûte, a permis de reconnaître le genre de construction qui fut adopté pour ériger ce monument; cette voûte a été formée par un certain nombre d'assises annulaires superposées horizontalement l'une sur l'autre, et dont la taille de la plupart des joints ne tend pas au centre; ceux pour lesquels il y a eu exception sont seulement taillés dans une longueur de 5 à 10 centimètres à partir de l'arête du cercle; le reste de l'épaisseur de cette espèce de voussoir n'a subi aucune taille. Quant aux intervalles compris entre les voussoirs, ils sont remplis avec des pierres introduites par force, ce qui donne à chaque rang d'assises toute la résistance que l'on obtient ordinairement par un joint concentrique dans toute sa longueur.

La petite chambre sépulcrale a été taillée dans le roc, une petite porte de la chambre voutée y mène, ses parois n'ont pas été recouvertes de maçonnerie; il est très-probable que cette excavation fut faite pour recevoir les cendres de quelque illustre mort. Il pouvait être tout aussi bien un lieu destiné à cacher un trésor qu'un tombeau; rien, en effet, ne paraît mieux l'indiquer que, d'une part, un ca-

tent sont encore excellens. Au Nord de la plaine près de l'Asope, se trouvent les ruines des murs d'enceinte de Phlius; la citadelle était bâtie sur la hauteur : les fragments des constructions existantes, indiquent qu'elles ont du avoir été faites à deux époques différentes. La plaine contient les fondements de deux temples, une chausée et les restes de Phlius. (1)

La ruine de Phlionte date, suivant toute apparence, de l'année 1460. temps où Mahomet II. ravagea la plus grande partie du Péloponèse. Chalcondyle nous apprend comment ce prince, campé aux environs de Patras, après avoir reçu à composition Castriménum, qui est le château de Morée des petites Dardanelles et Salménique, situé au bord de la rivière de ce nom, dont le manque d'eau força les défenseurs à capituler, se rendit à Ægium. Partant de cette ville, il se dirigea par Phéanum, la même que Phénéon où Phonia, se rendit à Phlionte, qu'il ravagea, s'appliqua à affaiblir les Albanais, gens toujours prêts à se révolter, et se retira ensuite à Athènes.

---

(1) Pausanias dit : Aras, originaire du pays bâtit une ville sur le mont Arantius qui n'était pas éloigné de la colline où les Phliasiens avaient une citadelle et un temple consacrée a Hebée.

Le pays et la ville furent anciennement appelés Arantia. C'est sous le règne d'Aras qu'Asope fils de Neptune et de Cégluse, découvrit la source de ce fleuve qui de son nom fut appellé l'Asope. Aras eut pour fils Aoris et pour fille Aréthyrée. Arethyrée étant morte, son frère Aoris, pour faire honneur à la mémoire de sa sœur, voulut que tout le pays portât le nom d'Aréthyrée; c'est sous ce nom qu'Homère a parlé de ce pays là. Phlias fut le troisième qui dans la suite donna son nom à cette contrée: la citadelle renfermait un bois de cyprès et dans ce bois un temple qui fut de tout temps en grande vénération, il était consacré d'abord à Ganymède, il le fut ensuite à Hébé.

Le temple était un asyle inviolable pour les malheureux qui s'y réfugiaient; ils y trouvaient une entiére sureté et après en être sortis, ils ne manquaient pas d'appendre leurs chaines aux arbres dont le temple était environné. En sortant de la citadelle il y avait, d'après le récit de Pausanias, à droite un temple d'Esculape, au bas le théâtre qui touchait presque au temple de Cérès, et une grande quantité de statues et de temples. La petite ville de Celée qui n'était qu'à cinq stades de Phlius, devait sa réputation aux mystères de Cérès ; ils n'étaient différens de ceux d'Eleusis qu'en ce que tous les ans on élisait un nouveau prêtre, qui ne gardait le célibat qu'autant qu'il le voulait.

La chaine du mont Gavrias (Apéaurus) (ὁ Ἀπίαυρος) traverse la route de Corinthe à la haute Arcadie par Phlius et Stymphale ; elle est au Nord de Phlius.

NAUPLIE ou NAPOLI DE ROMANIE.

Les premiers habitans de Nauplie étaient d'origine Egyptienne, il y furent amenés par Nauplius, qui passait pour fils de Neptune (1) Du temps de Pausanias, il existait encore des restes de murs, un temple de Neptune, un port, et une

---

Le deux châteaux forts Thyamia (ἡ Θυαμία) et Tricaranum (τὸ Τρικάρανον) construits pendant la guerre du Péloponèse, devaient se trouver: le premier vers le col d'Hagios-Georgios auprès de la route directe d'Argos par les défilés de Celossæ, et le second dans la montagne au dessus de l'acropole de Phlius: il n'y a pas de ruines qui puissent s'y rapporter.

Le mont Celossa et le défilé Celossæ doivent être la Megálò-vouno et la gorge qui conduit de Phlius à Mycènes. Un contre-fort de cette chaine, le mont Polyphengos, tout criblé de cavernes, serait le Carneatis qui n'était lui-même qu'une partie du Celossa.

Il s'avance dans la plaine jusqu'a trente stades de Phlius et c'est au pied que Strabon parait placer l'Arethyrea d'Homère: sur le col qui unit le Polyphengos au Megalòvouno il y a des ruines d'un temple.

(1) Nauplius, fils de Neptune et d'Amymone; une des Danaïdes, fut roi de l'île d'Eubée. Ayant épousé Clymène il en eut plusieurs enfans, entre lesquels fut Palamède, qui fut chargè par les princes grecs d'amener au siège de Troie, Ulysse qui feignait d'être fou, afin de ne pas y aller. Palamède, pour le forcer à se découvrir, mit le jeune Télémaque devant la charrue dont Ulysse affectait de faire usage dans les accès de sa folie. Celui-ci craignant de blesser son fils, détourna la charrue et prouva par cette action qu'il avait toute sa raison. Il fut donc obligé de renoncer à la feinte, mais irrité d'avoir été joué et surpassé en adresse, il résolut de se venger. Pour y parvenir il corrompit un des esclaves de Palamède, et l'engagea à enfouir une somme considérable dans la tente de son maître. Ensuite il contrefit une lettre de Priam qui remerciait le fils de Nauplius des services qu'il rendait aux Troyens, et lui donnait avis de la somme qu'il lui envoyait. Cette lettre fut interceptée, et remise aux princes grecs. Palamède, forcé de comparaître devant eux, protesta de son innocence, mais la somme trouvée dans sa tente venant à l'appui de la lettre, fit croire à tous qu'il était coupable; en conséquence il fut lapidé à la tête de l'armée. Homère ne parle point de la fin tragique de Palamède. Pausanias rapporte qu' Ulysse et Diomède, l'ayant surpris à la pêche, le jettèrent à la mer.

On assure que Palamède inventa, pendant le siège de Troie, ces quatre lettres de l'alphabet grec, Θ, Ψ, Χ. Φ. On lui attribue l'invention des poids, des mesures, des dés et du jeu d'échecs. Il fut le premier qui sut ranger un bataillon, qui plaça des sentinelles autour des camps, et inventa le mot d'ordre.

La mort malheureuse de Palamède alluma dans le coeur de Nauplius un grand désir de vengeance. Il courut, dit-on, toute la Grèce, excitant les jeunes gens à séduire les femmes des principaux chefs de l'armée grecque qui assiégeait Troie. Après la prise de Troie, la flotte des Grecs ayant été à son retour en Grèce battue d'une furieuse tempête sur les côtes de l'Eubée, Nauplius fit allumer la nuit des feux parmi les rochers dont son île était environnée, dans le dessein d'y attirer les vaisseaux, et de les

fontaine nommée Canathus où l'on dit que Junon recouvrait sa virginité, en s'y baignant tous les ans. Dans les murs d'enceinte de la citadelle, on reconnait en grande partie les restes d'anciennes constructions helléniques cyclopéennes. Pausanias raconte que la taille de la vigne fut primitivement mise en pratique par les Naupliens, qui en conçùrent l'idée, en voyant un âne brouter des ceps.

Nauplie et Palamide ont conservé les noms qu'ils portaient dès la plus haute antiquité, quoique les Turcs et les Francs l'appellent vulgairement Anaplie et Napoli di Romania. La ville moderne est située au pied du mont Palamide, sur la base duquel plusieurs maisons s'élèvent par étages. On est surpris au premier coup-d'oeil de la forte assiette de cette place, surtout lorsque les regards se portent vers la citadelle, dont les crénaux sont parfois enveloppés de nuages, à travers lesquels le canon peut foudroyer la rade ainsi que les approches du mouillage et des plages qui l'environnent.

En abordant par mer à Nauplie, on laisse à main gauche, avant d'entrer dans la darse, le fort de Saint-Théodore ou Bourdzi, bâti sur un écueil isolé. Une double chaîne, partant de ce rocher, fermait autrefois le port intérieur ; Coronelli a exprimé cette particularité dans la vue qu'il en a donnée. Le fortin du Bourdzi est construit sur un rocher presque à fleur d'eau.

Après avoir rangé à bas-bord le fort de Saint-Théodore, il faut passer sous la volée d'une batterie, qui défend la pointe du continent. A peu de distance de là, on jette l'ancre sur un fond de vase, tout près d'un quai pavé, et l'on entre presque aussitôt en ville.

Nauplie, située dans la partie orientale du golfe d'Argos, sur

---

voir périr contre les écueils En effet, les vaisseaux se brisèrent; une partie de ceux qui les montaient se noya ; une autre partie, ayant gagné la terre avec grande peine, fut assommée par ordre de Nauplius. Mais le principal auteur de la mort de Palamède, Ulysse, échappa à la vengeance de Nauplius, parce qu'il avait été rejeté en pleine mer par la tempête ; de désespoir Nauplius se précipita dans les flots et se noya.

une langue de terre très-étroite, s'avance en mer dans la direction du S.E. au N.O. L'isthme de cette petite presqu' île est occupé par un roc très-haut et très-escarpé qui ne laisse qu'un passage étroit pour arriver à la ville. C'est sur ce roc qu'est bâti le château du Palamide, le côté de la langue de terre qui regarde la partie occidentale du golfe est défendu par un monticule; au sommet s'élève le château d'Itschkalé d'où partent, comme deux rameaux, les murailles formant l'enceinte de Nauplie. Un de ces épaulements se déploie du côté de la mer dans la direction du N.O. au S.E. puis va former dans celle de l'O. à l'E. deux bastions séparés par une courtine garnie de canons, le long de laquelle règne un fossé sans eau, pratiqué dans l'épaisseur de l'Isthme sus-mentionné. C'est au milieu de cette courtine que s'ouvre la porte de terre.

Depuis le bastion qui règne le plus au N.E. de Palamide, et dont le pied est baigné par la mer, les murs de la ville remontent du S.E. au N.O., une muraille crénelée de 200 pieds de longueur est adossée à ce bastion ; vient ensuite la batterie de l'arsenal, qui domine l'intérieur du port, le faubourg et l'arsenal même bâtis hors des anciens murs d'encèinte, qui existent encore. Cette batterie se joint par un mur flanqué d'une tour, à l'ancienne muraille. La place est entourée d'une simple muraille, sans talus et en pleine terrasse, avançant dans l'intérieur de la langue de terre, et laissant un grand espace sur lequel est bâti le faubourg, qui se trouve, par ce moyen, renfermé entre la ville et la mer, et qui n'a d'autre issue que deux portes pratiquées dans la muraille dont j'ai parlé. Cette muraille en terminant le faubourg du côté de la rade, présente encore une batterie. Elle se prolonge, à partir de là du côté du golfe, en décrivant quelques sinuosités, sur le monticule dont on a fait mention, et ferme la ville en se réunissant à la citadelle appelée Itschkalé.

C'est vers l'année 1687 que le couronnement du mont Palamède fut fortifié par les Vénitiens. Regardé comme le boulevard de Nauplie, elle serait une retraite à peu-près inexpugnable,

si elle était approvisionnée. Coupée à pic sur trois de ses côtés, il y avait un chemin couvert entre le fort Itschkalé et Palamide; pour rendre le passage libre entre les deux forts et la mer, il a été détruit en partie et la partie restante n'est plus praticable. On a commencé à construire un escalier qui aura à-peu-près 1000 marches et qui sera bientôt fini, ainsi qu'un chemin pour monter à Palamide en voiture, en passant par le faubourg Pronia.

La citadelle, à laquelle il faut plus d'un quart-d'heure pour monter, présente la figure d'un pentagone flanqué de cinq bastions réguliers. Elle contient 7 forts separés: portant les noms de Achilles, Epaminondas, Léonidas, Phocion, Thémistocles, le fort du Commandant et le fort Miltiades: dans le dernier sont les prisonniers d'état.

Les constructions vénitiennes, indépendamment du lion de Saint-Marc sculpté partout, sont remarquables par quelques légendes qui font connaître les travaux des provéditeurs et leurs noms.

L'an 1205, la ville de Nauplie fut prise par les Vénitiens ligués avec les Français; mais peu de temps après, le Roi Giovanizza s'en rendit maître, et ruina cette ville, qui était riche et puissante.

Les Vénitiens l'achetèrent en 1383 de la veuve de Pierre Cornaro, et s'y étant rétablis, ils soutinrent glorieusement les efforts de Mahomet II. qui l'assiégea inutilement en 1460. Soliman fut aussi contraint de lever le siège qu'il avait mis devant Nauplie en 1537. Deux ans après, la République abandonna cette place au Grand-Seigneur, pour acheter la paix. L'an 1686, le généralissime Morosini (1) après la prise

---

(1) Morosini est un des plus grands capitaines qu'ait eu la république de Vénise, il naquit en 1618. Le Doge Justiniani était mort l'an 1688, il fut élû en sa place le 3 avril de la même année. Jusqu'à ce temps, il avait presque toujours été occupé à faire la guerre aux Infidèles. Son élection fut reçue du peuple avec des applaudissemens extraordinaires, et la joie ne fut pas moins grande à l'armée. Il fut pourtant obligé cette année-là de lever le siège de Négrepont, ses troupes étant très-diminuées par les différents combats qu'il avait fallu soûtenir durant ce siège. Il en fut si fati-

de Navarin et de Modon, entreprit celle de Nauplie. D'abord, il envoya le général Kœnigsmark se saisir du mont Palamide, qui commande la ville et n'en est éloigné que d'une portée de mousquet. Pendant que ceux qui s'étaient postés sur cette hauteur foudroyaient la place avec le canon et les mortiers, Morosini résolut de donner bataille au Séraskier ou général d'armée, qui venait au secours de Nauplie. Il laissa devant la place les forces nécessaires pour continuer le siège, et fit avancer les autres troupes vers Argos, où le combat fut rude; enfin les Turcs prirent la fuite, et se sauvèrent du côté de Corinthe, abandonnant Argos, dont les Vénitiens se saisirent. Le 29 août de la même année, le Séraskier parut à la tête de dix mille hommes, et descendit vers les tranchées des Chrétiens. Le combat dura trois heures, sans que la victoire se declarât pour l'un ou pour l'autre des partis; mais le généralissime Morosini étant survenu, donna de nouvelles forces à ses troupes, et mit les ennemis en fuite. Le général Kœnigsmark, le prince de Brunswick et le prince de Turenne y donnèrent des marques de leur valeur. Après cette victoire, Morosini pressa le siège avec plus de chaleur, de sorte que les assiégés se virent contraints d'arborer le drapeau blanc pour capituler. Les conditions furent qu'ils sortiraient avec armes et bagages, et qu'on les conduirait à Tenedos. Nauplie, capitale de la Morée, et résidence ordinaire du sangiac de la province, rentra ainsi sous l'obéissance de la République. Les Vénitiens prirent possession du château de la mer, et y trouve-

---

gué, qu'il tomba malade: ce qui l'obligea de revenir à Vénise l'an 1689. Le pape Alexandre VIII. lui envoya l'année suivante un casque et une épée, qu'il reçut en cérémonie dans l'église de Saint Marc, des mains du nonce. Mais la guerre continuant toujours au Levant, on crut, que la présence du doge y était nécessaire: ainsi on le déclara généralissime pour la quatrième fois, quoique âgé de 75 ans. Ce vénérable vieillard partit donc en 1693; étant arrivé à l'armée, il mit plusieurs fois en fuite la flotte turque, mais accablé de fatigues, il tomba malade et mourut à Napoli de Romanie, le 6 Janvier 1694. regretté universellement. Son corps fut apporté à Venise, où le Senat lui fit élever un monument avec cette inscription: *Francisco Mauroceno Peloponnesiaco Senatus* anno MDCVIC.

rent dix-sept pieces de canons de bronze, sept de fer, et un mortier à bombes. En 1715, les Turcs déclarèrent de nouveau la guerre à la République, et ayant perdu beaucoup de soldats devant cette place, le grand visir qui commandait le siège, anima tellement ses troupes par ses promesses et ses menaces, que le dixième jour du siège, 19 juillet, la place fut emportée l'épée à la main. Les Turcs firent main basse sur tout ce qui se rencontra dans la ville, à la reserve de 600 esclaves, hommes ou femmes, qu'ils conduisirent devant le Vizir, qui leur fit couper la tête à tous; il n'epargna que quelques jeunes filles, à cause de leur beauté, et les envoya au sérail du grand seigneur. Nauplie resta au pouvoir des Turcs jusqu'à la dernière révolution grecque. Au mois d'octobre 1821, l'héroïne Boboline forma le blocus du port, et Démétrius Ypsilantis l'assiégea par terre; des bâtimens anglais l'ayant approvisionnée Ypsilanti résolut de prendre Nauplie d'assaut (1). Le 16 Xbre à 2 heures du matin, il attaqua le fort Palamide pendant que Nikitas s'avança jusques sous les murs de la ville basse. Mais les Turcs étaient partout en armes; comme il fit calme la flotte ne put agir, et les Grecs se virent contraints de se retirer au lever du soleil et de supporter le feu des batteries ennemies. La famine força ensuite les Turcs à traiter, ils remirent le 18 (30) Juin 1822, aux Grecs, les forts extérieurs et promirent de rendre la forteresse, si dans 25 jours il ne recevaient point de secours. Dramali Pacha vint en Morée, il se mit en communication le 31 Juillet avec Nauplie dont Nikitas avoit levé le siège, mais dont il occupait les forts extérieurs. Après la défaite de Dramali, on cerna plus étroitement Nauplie; Palamide fut pris dans la nuit du 30 Novembre (12 Dé-

(1) Près de quatre cents bouches à feu, dont quatre-vingts, environ du calibre énorme de soixantequatre et plus, défendaient la ville, la citadelle et le fort Bourdzi placé à l'entrée du port. Ypsilanti voulant rassembler une armée nombreuse autour de cette ville, fit courir le bruit qu'elle était sur le point de se rendre, dans la presque certitude que les paysans de l'Argolide accourraient pour prendre part au butin; en effet douze mille Argiens vinrent grossir son camp.

cembre (1) et 22 jours après, les conditions pour la reddition de la ville, furent signées par Colokotroni, qui en prit possession le 22 Déc. (3 Janv.) 1823. En 1825, Ibrahim Pacha s'arma pour reprendre Nauplie, mais la bataille de Navarin déjoua ce plan et délivra la Grèce.

Nauplie devint la résidence du Comte Capo d'Istria ; il y fut assassiné le 9 Octobre 1831.

Le 25 Janvier (6 Février) 1833, Sa Majesté le Roi Othon débarqua à Nauplie qui devint la résidence royale et celle de la régence, jusqu'au 13 Decembre 1834, qu'Athènes fut déclarée Capitale du Royaume.

La ville de Nauplie avec le faubourg de Pronia (2) a 6000 habitans ; elle est régulièrement bâtie ; le comte Capo d'Istria y fit construire une résidence royale ; elle est défendue par 3 Châteaux-forts : Bourdzy, Palamide et Itschkalé. Il y a un arsenal, les magazins généraux de l'armée, un Evêché du rite grec, une église catholique, et une Orphanotrophie ; c'est aussi le chef-lieu

(1) Diminués par des combats journaliers et par les maladies, les Turcs s'étaient vus forcés de se concentrer entièrement dans la place. Le blocus par terre se resserrant tous les jours de plus en plus, les assiégés n'eurent bientôt plus que des cadâvres pour nourriture. Dans la nuit du 11 au 12 Décembre, jour où l'on célèbre en Grèce la fête de St. André, patron du Péloponèse, un musulman, descendu de Palamide pour implorer la pitié des Grecs, leur donna l'avis que ceux de ses compagnons chargés de la garde de cette forteresse, s'étaient trainés la veille dans la ville, et qu'exténués de besoin, ils n'étaient point remontés à Palamide. A cette nouvelle, les assiégeans escaladèrent les rochers de Palamide, tuèrent quelques infidèles qu'ils y trouvèrent encore, et les premiers rayons du jour virent flotter les couleurs de la Grèce sur un rempart qui depuis vingt mois, mettaient à l'épreuve la constance de ses enfans. Les Turcs retirés dans les batteries bases de la place ne demandèrent que la vie. Elle leurs fut accordée, et l'exécution fidèle de cette promesse couronna un des plus importans succès obtenus par les soldats de la Croix depuis l'origine de la guerre.

(2) C'est à *Pronia* que se tint la session de l'assemblée nationale. Le 8 Août 1832, dans une des premières séances, on communiqua à l'assemblée l'élévation du Prince Othon au trône de Grèce : il fut reconnu et le 22 Août, cet acte heureux fut célébré par une grande fête, à laquelle les populations prirent une joie d'enthousiasme, excitée par le bonheur de voir la Grece reprendre son rang parmi les nations, et par les brillantes espérances que faisaient naître un évènement si important. Miaulis, Plapoutas et Costa Bozzaris furent nommés députés et chargés d'aller à Munich prêter au nouveau Monarque le serment de fidélité. Ils partirent le 5 Septembre.

de la prèfecture de l'Argolide et la résidence du préfet. Son port est bon, quoique peu frequenté. Nauplie est le débouché du commerce de l'Argolide et de l'Arcadie. Il y a au fort Palamide des fabriques, établies depuis peu de temps; on y confectionne du drap, des couvertures, des toiles; les condamnés sont employés à ces travaux. Le faubourg de Pronia contient aussi quelques fabriques de cotonnades et de mouchoirs peints. Un aqueduc venant d'Aria munit la ville d'eau; la source de Canathus dont les eaux étaient anciennement conduits à la ville, n'y viennent plus, mais il est à espérer que l'aqueduc sera bientót rétabli. Un bateau à vapeur grec entretient les communications d'Athènes avec Nauplie, il quitte le Pyrée lundi soir, touche Hydra et Spezzia, arrive le mardi matin à Nauplie d'où il part le lendemain au soir.

Près du faubourg de Pronia, on sculpte sur un rocher un lion colossal, devant servir du Monument funèbre aux Bavarois morts en Grèce. Les dépenses de ce monument sont faites par Sa Majesté le Roi de Bavière. Mr. Siegel est chargé de l'exécution.

DE NAUPLIE A PORT-TOLON.

Laissant le fort Palamide à droite et le chemin d'Argos à gauche, le village d'Aria présente son église bâtie sur une source qu'un aqueduc conduit à Nauplie. Ensuite par Mérzi on entre dans le bassin de Spaitscko, bordé de ruines aux deux côtés de la vallée, vers le point de partage des eaux; d'un côté au Sud, un petit Sacellum, dit Palaeo-Kastro, de construction partie cyclopéenne, et partie hellénique; de l'autre vers le Nord un château-fort semble marquer les limites du territoire des Naupliens du côté des Asinéens. Viennent les villages de Tzerko, Drápano, Tzafér-Aga, situés au pied des collines, ayant au devant la plaine; au bout d'une heure et demie de marche on arrive au bord de la mer. Le gouvernement actuel, y a établi une colonie crétoise. Il y a encore un autre chemin qui passe par la montagne et Hagia-Moni et qui va de Nauplie à Port-Tolon. C'est la pre-

menade ordinaire des habitans de Nauplie à cause de sa belle source, et de son jardins d'orangers et de citronniers.

On voit au port Aulon ou Tolon une Acropole polygonale, avec restaurations de diverses époques, autour d'un rocher baigné de trois côtés par la mer. Un temple a existé sur la plate-forme où est maintenant la chapelle; la ville, s'étendait sur la plage, au levant. D'après la seule autorité de Ptolémée il y aurait eu là une ville de Phlius; et Larcher se fondant sur ce que Phlius est citée par Hérodote comme située entre Hermione et Tiryns, pense aussi que c'est sa position, et que ce fut cette Phlius inconnue qui envoya mille hommes à Platée. Ptolémée aurait-il fait la même erreur? Au surplus n'ayant aucun nom à lui substituer avec plus de probabilité, nous le conservons. Sur le petit îlôt situé vis-à-vis se trouvent des fortifications vénitiennes.

ROUTE DE NAUPLIE A ÉPIDAURE.

Le voyageur qui va de Nauplie à Epidaure passe au pied du mont sur lequel est bâti le fort Palamide, laisse à gauche le chemin d'Argos, et prend vers le Nord-Nord-Est, la route d'Epidaure. Il traverse d'abord quelques villages ou hameaux, dans un pays assez riant, quoique entouré de montagnes dénuées absolument d'arbres. A quelque distance sur la gauche, est une acropole de construction cyclopéenne, près de là des débris de la même architecture, auxquels les géographes ne donnent pas de noms, pas plus qu'à d'autres qui se trouvent plus loin. Le village de Ligouriò, où se fait la halte accoutumée est au de là de quelques petits torrents ou ravins boisés, il est entouré de terrains cultivés, et possède une église du moyen âge assez curieuse. Vis-à-vis du village à gauche et à la base du mont Arachné sont les restes d'une pyramide de construction cyclopéenne semblable à celle qui se trouve sur la route de Tripolitza à Argos.

Lorsqu'on a dépassé Ligouriò, le chemin qui mène à Epidaure

continue dans la même direction, entre le haut et aride mont Arachné qui gît à gauche, et des collines arrondies à droite qui environnent la plaine de Hiéro, où sont les ruines du temple d'Esculape et le bois sacré. La partie de la route à parcourir après avoir laissé à droite le chemin conduisant à Hiéro, est plus riche de végétation que celle qui précède. Les ravins boisés et les torrents qui s'y rencontrent lui donnent un aspect pittoresque dont l'effet n'est nullement diminué, par les terrains marécageux, mais très-cultivés, qui entourent le promontoire où seraient les restes de l'antique Epidaure.

Itinéraire de Nauplie à Epidaure.

En sortant de Nauplie à 10 m. on laisse à gauche la route d'Argos, à 28 m une belle fontaine, à droite Ária village, à 16 m. une citerne et une chapelle, à droite la route de Didymi. à 15 m. à gauche, à une demi-heure environ se voit une acropole de construction cyclopéenne. à 30 m traces de construction cyclopéenne. à 15 m une fontaine à droite, et à peu de distance au-delà, d'autres restes de construction cyclopéenne. à 25 m. la vue à droite de Soulounari, jardins, où il y a une chapelle et au-dessus un château fort. Lit d'un torrent. à 8 m. tour hellénique. à 78 m. lit d'un ruisseau, à gauche à 20 m. acropole de construction cyclopéenne brute. derrière une haute montagne. à 40 m. muraille cyclopéenne. à 50 m. à gauche, tout près de la route et au pied du mont Arachné, la base d'une pyramide cyclopéenne sans nom. vis-à-vis est le village de Ligourio ; à la hauteur de Ligourio une plaine élevé où l'on trouve une belle fontaine. Le village est à 5 m. à droite de la route. à 60 m. Palaeo-Ligourio hameau en ruine. à 24 m. on traverse un torrent. A droite est le chemin qui conduit en soixante minutes aux ruines d'Hiéro: forte descente dans un ravin très-pittoresque. à 41 m. moulin et source sous les platanes. à 16 m. moulin, ruisseau et aqueduc moderne, à 28 m. village et port d'Epidaure.

Distance totale 8 h. 24 m.

ÉPIDAURE.

Epidaurus qui donna son nom à la contrée, était fils de Pélops; suivant d'autres, il avait pour père Argus, fils de Jupiter. Le pays était consacré à Esculape, parceque c'est là, dit-on, qu'il reçut le jour. Quant à la ville d'Épidaure elle même, voici ce qu'elle offrait de plus remarquable ; d'abord une enceinte consacrée à Esculape, avec sa statue et celle d'Epioné son épouse, toutes deux en marbre de Paros. Un temple de Bacchus et, sur le haut

d'un promontoire avancé dans la mer, un autre temple que les habitans disaient être dédié à Junon.

La citadelle contenait une statue de Minerve surnommée Cessienne, faite en bois et d'un travail assez remarquable.

Un village, à l'Est duquel se trouve, près de la mer, une chapelle et un cimetière, occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne Epidaure. C'est l'échelle ordinaire pour les personnes qui se rendent d'Athènes à Nauplie et vice-versa; il s'y trouve tous les jours des petites barques qui font exclusivement ce trajet, qui s'exécute, avec un vent favorable, en 6 heures. Près de là, des marais, rendent, dit-on, fort insalubre la petite baie qui forme comme un port naturel à la ville d'Esculape. (1)

Arrivé au promontoire sur lequel étaient bâties la ville haute et l'acropole antique, il faut suivre un isthme au Sud du port. Au Nord, près de la mer, il y a une ruine romaine en briques, et trois statues en marbre blanc, une représente un malade couché sur son lit. Sur la partie la plus élevée du promontoire, où était l'acropole, il existe encore plusieurs parties de son enceinte; elle sont de construction hellénique presque cyclopéenne, et établies sur une base de rochers. Des traces de fortification du moyen âge sont mêlées aux murs antiques, et à des restes de construction dont il est impossible de préciser l'usage, si ce n'est peut-être à l'égard d'une enceinte un peu circulaire qui nous paraît avoir été un théâtre ou tout autre lieu d'assemblée, à en juger d'après un gradin en pierre qui se voit à côté.

Nous avons à signaler dans le bassin de Bedini plusieurs villes helléniques, sur lesquelles, vù le silence de l'antiquité, nous ne devons attendre de lumières que des recherches faites dans leurs ruines. La première, en remontant la vallée, est située en face du monastère d'Avgo, et paraît plutôt un château fort qu'une ville. La seconde, plus importante, s'étend dans une plaine, entre Trakhià et Bedini; elle est dominée par une vaste Acropole qui couronne la montagne. Les murs d'enceinte ont une très grande

(1) Mavrocordatos et Négris réunissaient à Epidaure les représentants de la nation, et présidaient à la rédaction de la loi fondamentale du pays, dans une maison rustique, située à côté d'une tour bâtie par le Vénitiens et tombant de vétusté, ils proclamaient le 13 Janvier 1822, une constitution républicaine signée par soixante-sept membres.

étendue et sont formés d'assises irrégulières. Comment une ville aussi considérable n'est-elle mentionnée par aucun écrivain de l'antiquité ?

Près du village de Caratzà et sur les flancs de l'Ortholithi est une enceinte de construction cyclopéenne qui parait appartenir à une acropole. L'histoire se tait sur toutes ces petites cités eloignées des grandes communications, et l'archéologie seule pourra nous apprendre leurs noms.

D'ARGOS A ÉPIDAURE.

Quittons Argos, prenons avec Pausanias la route directe d' Epidaure, passant par le village de Manolàki, et nous trouverons Tiryns en se détournant sur la droite, de 1,500 mètres environs. Midea (ἡ Μιδεία) est ensuite le premier lieu que Pausanias mentionne sur la gauche, en reprenant la grande route, et par conséquent en remontant vers le Nord. Presque tous les voyageurs ont regardé les ruines d'Adriani qui couronnent une colline au N. E. de Katsingri comme celle de Midea. C'est une erreur selon nous ; ces ruines sont à droite et non à gauche de la route ancienne. Leur construction indique un fort destiné à protéger un grand édifice, un temple sans doute, dont les murs existent au S. O. Les blocs sont polygonaux, mais taillés avec une parfaite régularité. Pausanias, d'ailleurs, dût voir ces ruines, qui aujourd'hui même s'apperçoivent de très loin, et il est inconcevable qu'il ne les ait pas nommées.

Midea, pour nous, est la ville antique dont on découvre les restes au Nord de la plaine, sur une montagne rocheuse, au levant de Dendra. Les ruines descendent depuis le sommet, inaccessible dans trois directions, jusqu'à une fontaine qui sort d'une grotte au pied de la chapelle de la Panagia. Quatre murailles suivant la courbure de la montagne forment autant d'enceintes étagées, et la dernière n'est qu'une crête de rochers. La grossièreté et la petitesse des matériaux donne d'abord lieu de croire à un camp retranché de pierres ramassées ; mais une porte semblable à la petite porte de Mycènes et d'autres débris, font reconnaître les ruines d'une ville de haute antiquité.

En continuant à suivre la route d'Argos à Epidaure, on laisse à droite deux villes avec acropoles de construction poly-

gonales. La première a des tours rondes surmontées de constructions carrées du moyen âge. Son enceinte descend jusqu'au bord du sentier de Nauplie à Epidaure ; là, un petit temple, avec débris d'aqueduc, a été signalé par les voyageurs modernes. La deuxième, placée dans l'embranchement des routes de Nauplie et d'Argos n'est pas à plus de 2,500 mètres de la première. Son acropole commandait à une ville assez étendue dans la direction du N. E. Nous n'avons point de nom à appliquer à ces deux villes de l'ancien royaume de Mycènes, quoique Pausanias ait passé près d'elles ; sans doute alors elles étaient encore plus cachées par les halliers, et le pays était plus désert que de nos jours. En général, les noms manquent aux ruines dans toute l'Argolide.

Près du village de Ligouriò (Lessa ἡ Λῆσσα κώμη) on rejoint le chemin de Nauplie à Epidaure, laissant le mont Khelì (Arachnae τὸ Ἀραχναῖον ὄρος) à gauche. Le sommet des monts de Khelì qui s'élève au dessus de Ligouriò, est le plus remarquable de la chaine par sa hauteur (1,150 mètres) et sa forme aiguë. De sa cime s'appercoivent distinctement les montagnes de la Mégaride et de l'Attique, ainsi que le mont Martis, qui domine Mycènes : c'est le pic qui dût être choisi pour les signaux de feu par lesquels Clytemnestre fut avertie de la prise de Troie. Dans un col entre les deux sommets principaux du mont Arachnée est une enceinte carrée, de construction polygonale, qui pourrait être un fort destiné à la défense du passage; peut-être aussi était-ce l'enceinte sacrée des autels de Jupiter et de Junon.

Itinéraire d'Epidaure à Corinthe.

1 heure 15 min. après être monté au milieu de jolis bosquets, ayant la mer à droite on passe près d'une église et d'une fontaine. 15 m. village de Piàda, au milieu d'une jolie plaine, sur un rocher élevé se voyent les ruines d'une forteresse vénitienne, dominée par le mont Arachnée. 2 m. torrent qui fait tourner un moulin, à droite. 18 m. à droite une église; ensuite deux torrens et des moulins, petite plaine cultivée. 2 h. 10 m on s'élève parmi les oliviers dans une plaine longue et étroite, bordée de collines. 42m. on tourne à droite pour quitter la plaine. 18 m. on passe Angélo Castron, grand village, avec un château ruiné sur une hauteur; on descend. 30 m. on passe près d'un puits, dans une plaine cultivée, longue et étroite, plus loin un autre puits. 25 m. fin de la plaine. 1 h. village d'Hàgios-Jàni, ou Saint-Jean. 1 h. la route devient très rude·

1 h. 20 m. on traverse le lit d'un torrent situé entre deux hauteurs rocailleuses; le port de Cenchrees et le village de Mertèse à droite. 1 h. 10 m. non loin du pied de l'Acro-Corinthe, quelques anciens blocs, on traverse un torrent, laissant Cenchrées dans l'éloignement sur la droite. 40 m. arrivée à Corinthe.

Total de la route 11 h. 5 m.

HIÉRO (TEMPLE D'ESCULAPE).

Pour se rendre d'Epidaure à Hiéro, la route jusqu'à une distance de quatre milles à peu près, est la même que celle de Nauplie. Elle se dirige alors vers le Sud; et c'est à trois milles environ dans cette nouvelle direction que se trouve la plaine où sont les ruines d'Hiéro.

L'aspect de la campagne est des plus riants. Les belles montagnes qui l'environnent, la riche végétation dont elles sont couvertes, offrent à l'œil un ravissant spectacle, surtout du côté de l'Ouest, où trois ou quatre lignes de montagnes vont se perdre à l'horizon avec celles de l'Argolide qui forment le fond de ce magnifique tableau. Voici la description abrégée, tirée de Pausanias, des monuments curieux que renfermait Hiéro. «Le bois »sacré d'Esculape entouré de montagnes de tous côtés. La »statue du Dieu, toute en or et en ivoire, est moins grande de »moitié, que le Jupiter Olympien d'Athènes. Il est assis sur un »trône, tient un baton d'une main, et touche de l'autre la tête »d'un serpent. Un chien est couché auprès de lui. On voit par »l'inscription que cette statue est l'ouvrage de Thrasymède de »Paros. Un peu au-delà du temple, est un endroit ou dorment »ceux qui viennent demander au Dieu leur guérison, et dans »le voisinage s'élève un édifice rond en marbre blanc, nommé »le Tholus. Autrefois dans l'intérieur de l'enceinte, il y avait »un grand nombre de cippes; il n'en restes plus maintenant »que six, sur lesquels sont inscrits des noms d'hommes et de »femmes qu'Esculape a guéris, avec désignation de la maladie »de chacun, et des moyens employés dans la cure, le tout en »dialecte dorien. C'est d'après de pareilles tablettes, trouvées »dans un autre temple d'Esculape, en l'île de Cos, qu' Hippocrate

»cultiva et perfectionna son art. Un autre cippe très ancien est »placé dans un lieu particulier, l'inscription qu'il porte nous ap- »prend qu' Hippolyte consacra vingt chevaux au Dieu. Il y a »dans l'enceinte sacrée d'Epidaure un théâtre qui, à mon avis »est un ouvrage des plus admirables. Les théâtres de Rome sur- »passent en magnificence ceux de tous les autres pays ; et il n'en » est point qui pour la grandeur puissent se comparer à celui »de Mégalopolis en Arcadie ; mais si l'on envisage l'ensemble »de toutes les parties et l'élégence de la construction, aucun n'est »comparable au théâtre d'Hiéro. Polyclète en est l'architecte, ainsi »que de l'édifice rond, dont je viens de parler. On voit dans le »bois sacré le temple de Diane, la statue d'Epioné, le temple »de Vénus, celui de Thémis, un stade en terre rapportée et bâti »comme la plupart des stades grecs, et une fontaine dont »le toit et les autres embellissements sont admirables. Un séna- »teur romain, nommé Antonin, a, depuis peu, orné l'enceinte »sacrée de divers édifices, qui sont les bains d'Esculape, le temple »des dieux Epidotes, celui d'Hygiée, ceux d'Esculape et d'Apol- »lon, surnommés égyptiens, et le toit du portique qui porte le »nom de Cotys, et qui est en briques crues. Il fit aussi bâtir un édi- »fice où l'on transporte les femmes en couche et les moribonds. »Les montagnes qui dominent le bois sont le Tithium et le Cynor- »tium. On voit sur le dernier le temple d'Appollon Maléate, un »des plus anciens édifices du pays : mais tout ce qui l'entoure »est encore l'ouvrage d'Antonin, ainsi qu'un réservoir où se »rassemblent les eaux du ciel. »

Au lieu où étaient jadis ces beaux édifices, ces belles statues, il n'y plus aujourd'hui que des débris et quelques traces de murailles, avec lesquelles il est tout à fait impossible de reconstruire aucun édifice. Les seuls vestiges assez complets à l'aide desquels il serait possible de reconnaitre les monuments auxquels ils appartiennent, sont le théâtre, le stade et deux citernes.

Explication des planches.

A. Grand théâtre en pierre du travail le plus beau. C'est la

ruine la mieux conservée de toutes celles qui l'entourent. Ce monument est l'ouvrage de Polyclète.

B. Stade creusé dans le sol.

C. Grande construction hellénique. La partie a. indique la portion de mur, dont on voit le parement, il est composé des pierres taillées en polygones irréguliers. La partie b. désigne les portions de mur détruites dont on distingue encore les débris.

D. Grand emplacement couvert de ruines d'un travail précieux. La plupart des beaux fragments sont en marbre blanc.

a. Endroit où se trouve le couronnement à palmettes en marbre blanc, qui devoit appartenir à cette fontaine, remarquable par la beauté de la voûte et les autre ornements dont elle était décorée.

b. Fragments circulaires et inscriptions.

c. Portion de dallage non en place.

d. Puits de 2 mètres de profondeur et 3,73 de diamètre dans œuvre, les pierres formant la margelle ont 1 mètre de largeur.

e. Portion de dallage circulaire en place, sans doute les restes de la rotonde en marbre blanc, construite par l'architecte Polyclète.

f. Caniveau en place.

E. Construction en blocage et briques.

F. Construction en blocage et briques, où se trouve un souterain pour les eaux.

G. Aire d'un Sacellum, en pierre tendre.

H. Aire d'un temple en pierre rougeâtre ayant une grande ressemblance avec le marbre.

I. Colonne en place et chapiteau de pilastre.

J. Petite enceinte religieuse formée avec des fragmens antiques.

K. Caniveaux circulaires en place, et autres caniveaux.

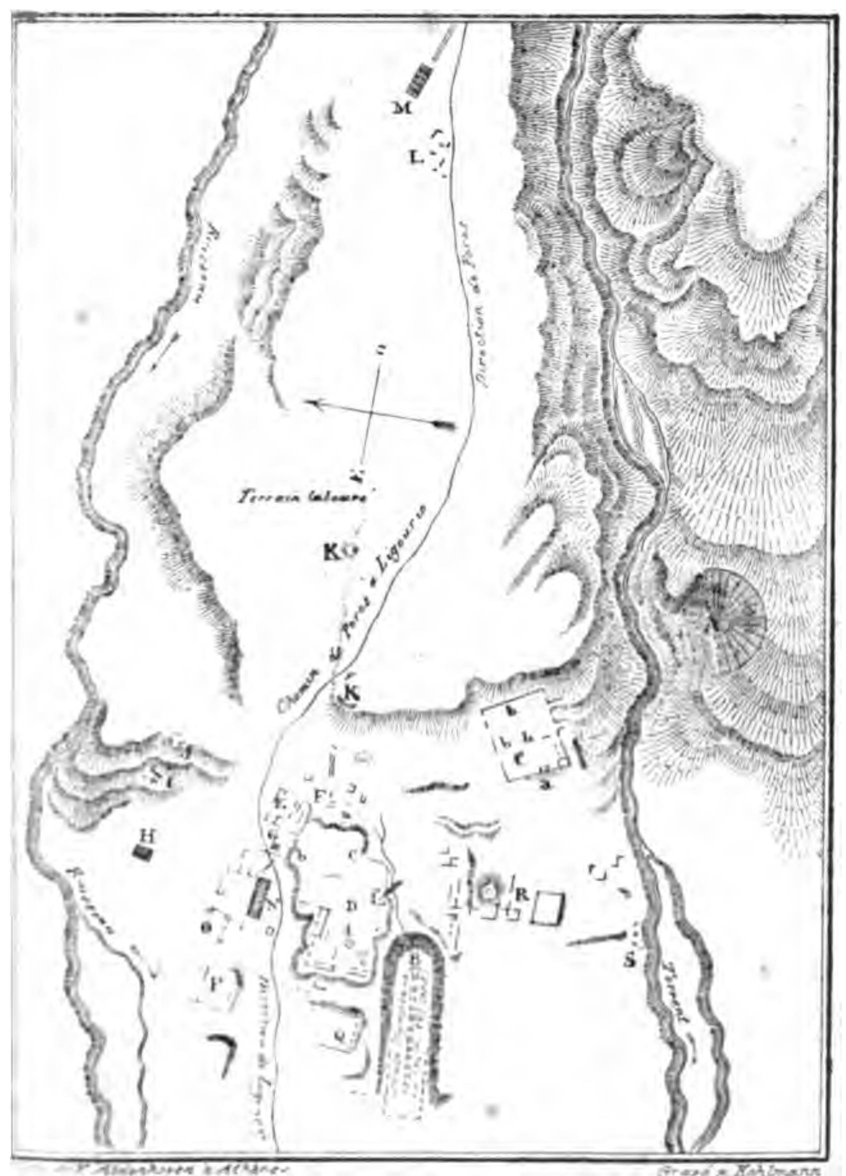
L. Murs antiques.

M. N. Citernes et caniveaux encore en place construits par Antonin.

O. Construction en briques, qui paraît avoir été des bains, eux mêmes construits par Antonin.

HIERO

Plan de la partie des ruines.



Echelle Métrique 25 Centimetres pour 100 Mètres

Stades Olympiques

P. Construction en briques et blocage.

Q. Emplacement élevé avec débris de mur au pourtour.

R. Ruine antique importante ayant des portions de murs en bossages bruts, et d'autres plus modernes en blocage et ciment.

r. Amas de débris antiques.

S. Ruines d'un monument antique, on y trouve un fragment de fût de colonne en pierre sans cannelures de 0,48 de diamètre et un autre beau fragment formant soffite ou caisson.

ROUTE DE HIÉRO A TRÉZÈNE.

Trézène est au Sud-Est de Hiéro, il faut passer pour s'y rendre sur le mont Cynortium, à côté de la grande citerne et de l'aqueduc bâti par Antonin: un peu au-delà sont les restes d'un monument antique, et plus loin encore sur un coteau, de fortes lignes de murailles, et d'autres ruines qui formaient probablement autrefois l'enceinte d'une cité. Une belle vallée montueuse, et coupée de ravins conduit ensuite au khan de Trachéa. Tous les environs sont couverts de débris qui ne permettent pas de douter qu'une ville n'ait jadis existé en cet endroit. Cette vallée et les montagnes qui l'entourent présentent les points de vue les plus pittoresques. A gauche sur le flanc d'une des montagnes dont la cîme est formée par un rocher escarpé, se remarque le village de Bedegni, et au dessus les restes de l'enceinte d'une ville antique, dont les assises assez régulières se rapprochent des constructions cyclopéennes. Après avoir passé entre le village de Karàdia, qui est plus loin et un Khan ruiné, on longe le lit d'une rivière bordée de lauriers roses. Toute cette route est fort riche de végétation. A peu de distance sur un coteau à gauche, sont les ruines d'une acropole de construction en polygones irréguliers. Le mont Ortholìthi s'élève en face, à une grande hauteur, tout couvert de houx; des coteaux boisés forment sa base. Arrivé à l'extrêmité de la vallée, près d'une ruine de moyen âge, la route entre dans des montagnes du plus riant aspect, et traverse un pays fort riche jusqu'à une montagne remarquable

par sa forme conique, et surmontée d'un château-fort, en ruines et entouré d'arbres; de ce côté-là, le mont Ortholithi ne présente qu'un immense rocher escarpé. En cet endroit, la route descend dans un ravin boisé, au fond duquel roule un torrent qu'il faut traverser pour arriver au village de Potàmia qu'entourent de belles plantations d'oliviers. Du haut de la montagne sur laquelle le village est bâti, et où il produit un effet très-pittoresque, la vue embrasse Poros, l'île St. George, la haute mer et tout le golfe d'Athènes. Au bas d'une descente, sur le penchant de la montagne, dans une très-belle exposition et en vue de ce magnifique tableau, gissent les restes de l'ancienne Trézène.

Itinéraire de Hiéro à Trézène.

En partant de la plaine, on trouve, à 9 m. sur le penchant du mont Cynortium, la grande citerne et l'aqueduc. à 13 m. le sommet du mont. à 15 m. débris d'un monument antique. à 19 m. grandes lignes de murailles, probablement l'enceinte d'une ville, près d'un torrent. à 87 m. le khan de Trachéa, près d'un torrent à l'entrée d'une grande vallée. A 10 m. autre khan du même nom, environné de restes antiques qui paraissent indiquer l'emplacement d'une ville. à 20 m. à gauche, roche escarpée à 13 m. un ruisseau, à gauche le village de Bedegni, et au dessus les restes de l'enceinte d'une ville antique. à 46 m. à droite au bas d'un rocher, le village de Karadja à 6 m. on suit le lit d'un torrent, en passant près d'un rocher remarquable; site très pittoresque. à 17 m. sur un coteau à gauche, les restes d'une enceinte de ville de construction polygonale. à 42 m à gauche une partie très escarpée du mont Ortholithi à 27 m. on passe au pied d'une montagne conique sur laquelle est un château-fort. à 49 m. torrent au fond d'un grand ravin boisé, puis une montée rapide. à 15 m. autre ravin à l'entrée du village Potamia, où il y a une belle fontaine. à 9 m. ravin et belle vue de village. à 18 m. haut de la montagne, belle vue du golfe d'Athènes. à 24 m à peu de distance de la mer, une montagne conique apparait avec des débris de constructions; à droite, de hautes montagnes. à 86 m. après la descente vient l'emplacement de Trézène. à 10 m. à droite. chapelle sur l'acropole antique.

Distance totale 8 h. 55m.

DAMALA (TRÉZÈNE Ἡ ΤΡΟΙΖΗΝ).

Les ruines de cette ville occupent une étendue considérable dans la plaine au N.O. de Damala, d'autres ruines modernes et informes subsistent encore sur l'emplacement de l'ancienne ville; une église, la Panagia Episcopi, (ruines d'un temple de Junon,) des portions de murs d'enceinte, de constructions cyclopéennes en

pierres brutes, à joints taillés, voilà tout ce qu'offre aujourd'hui, aux regards des voyageurs curieux, l'antique Trezène.

La Panagia Episkopi s'élève sur un monticule qui domine la plaine: c'était là un des points principaux de la ville et l'emplacement du temple de Junon, dont les pierres ont servi à la construction d'une église chrétienne. Dans l'intérieur, sont des débris de colonnes et deux autels circulaires qui portent des inscriptions.

A trente pas au Sud de l'église, au dessus d'un terre-plein soutenu par une construction cyclopéenne, sont les premières assises d'un monument qui paraît avoir été un temple; et aux environs les ruines d'une quantité de tombeaux de diverses époques, assez bien conservés quant à la forme architecturale. Au Sud-quart-Est sur un plateau que supportent des murs antiques construits par assises horizontales mais non suivies, il y a d'anciennes citernes et d'autres plus modernes, et au Nord-Est dans la plaine, au-delà de la route qui conduit à Damalà, trois colonnes du diamètre de 0,50 c. chacune, qui semblent être restées en place; deux sont octogones, celle du millieu est cannelée. En continuant à marcher vers Damalà, les environs du lit d'un large torrent, sont bordés de plusieurs ruines romaines en briques; un peu plus loin près d'un ruisseau, une autre ruine, une chapelle et au-dessus, sur le penchant de la montagne, une tour carrée de construction hellénique régulière, de chaque côté sont des arrachements des murs d'enceinte dont cette tour dépendait. Toute cette partie de construction sert de base à une autre du moyen âge, près de laquelle est encore une ruine romaine; enfin plus loin, et à peu de distance de Damalà, on traverse un mur d'enceinte de construction cyclopéenne en pierres brutes. Sur un petit pic au-dessus de Damalà, était l'emplacement de l'acropole dont il ne reste que des murs cyclopéens supportant des constructions du moyen âge, et dans l'intérieur, divers débris d'antiquité.

La 3ème assemblée nationale de la Grèce s'est tenue à Tré-

zène en 1827; elle nomma Capo-d'Istria Gouverneur de la Grèce. La population actuelle ne s'élève pas à plus de 300 âmes.

DE TRÉEZÈNE A METHANA (TA ΜΕΘΑΝΑ).

La route reste dans la plaine, et dans la direction du Nord; une heure et demie de marche conduit au village de Valàrio. Le lac salé de Valàrio, qui n'est séparé de la mer que par des dunes, devait être dans l'antiquité, le port des Trœzéniens sur *le golfe* Saronique. Ce dernier nom s'étendit ensuite au golfe d'Épidaure, et enfin à tout le golfe d'Égine. Pausanias nous dit que le golfe nommé aujourd'hui golfe de Dàra ou Méthana, portait auparavant le nom de Marais Phoebaea, parceque le temple de Diane Saronide (cette déesse était appelée aussi Phoebé) se voyait sur ses bords L'Olivier tordu, témoin de la catastrophe d'Hippolyte, n'était pas loin de là. De Valàrio le chemin côtoye le bord de la mer, et mène en trois-quarts heure sur un isthme de 300 mètres de largeur; unissant au continent la presqu'ile de Méthana qui a conservé son nom sans altération, il y est resté de nombreuses traces de fortifications antiques qu'il est naturel d'attribuer aux Athéniens. Un petit port à l'Ouest, était défendu par deux châteaux de construction hellénique, dont l'un régulièrement elliptique, est aujourd'hui le fort Diamant qui domine l'isthme. En quittant ce fort pour aller vers l Est, les habitans montrent une grotte désigné par eux sous le nom de grotte de Thésée, puis au-dessus de Tactikopolis, ville que Fabier voulut fonder, un second Palæo-Kastro de construction cyclopéenne, nommé aussi fort de Thésée. Une muraille, restaurée dans le moyen âge, fermait l'isthme en réunissant les deux châteaux-forts. La maçonnerie solide de ce rempart porterait à croire, comme le disent Diodore de Sycile et Thucydide, qu'il fut élevé par les Athéniens à l'époque de la guerre du Péloponèse.

Le port et les ruines de la ville de Méthana au dessous du village de Megàlo-Khoriò, font reconnaitre deux époques dans

ses constructions superposées; du temps de Pausanias il y existait un temple dedié à Isis, et sur l'Agora ou place du marché, deux statues érigées à Mercure et à Hercule. Un pic très escarpé, près de Kaymeno-Khòri, était fortifié, il s'y trouve une grande quantité de citernes de construction antique. C'était sans doute la dernière place de refuge de la presqu'ile. Il y a en outre trois Palaeo-Kastro, l'un d'eux près de Hagios-Théodoros, était l'Acropole d'une ville située en face d'Egine et avait dans son intérieur les fondations d'un temple en trachytes. Les diverses constructions de la presqu'ile ne paraissent pas remonter au-delà de la guerre du Péloponèse. Pausanias place à 30 stades de la ville, des bains chauds dont les eaux apparurent au milieu de phénomènes volcaniques, sous Antigone fils de Démétrius. Ce évènement nous semble coïncider avec le tremblement de terre qui détruisit Rhodes et Sicyone, et que Pausanias rapporte au règne de Démétrius, fils d'Antigone. Mais nous pensons que, d'après Polybe, il faut lire ici Antigon Doson, frère de Démétrius, également nommé dans le passage précédent. Ainsi l'époque serait fixée entre 233 et 221 ans avant J. C. et très-probablement en 223. C'est à ce phénomène que se rapportent les descriptions très-détaillées que donnent Strabon et Ovide, quoique ce dernier en mette le récit dans la bouche de Pythagore. La presqu'ile renferme deux sources chaudes et sulfureuses; l'une au Nord, au lieu dit Roma; l'autre au Sud, près de Vromolimni. Toutes les deux montrent des traces de bains antiques. L'aspect seul de ce vaste promontoire annonce par sa forme conique et les anfractuosités dont il est coupé, qu'il est le produit des volcans.

DE DAMALA (TRÉZÈN) A POROS (CALAVRIA ἡ Καλαύρεια.)

Le chemin reste dans la plaine qui s'étend jusqu'à la mer, et se termine au port Pogon (Πώγων λιμήν). Le pays est généralement fertile, entrecoupé d'eaux courantes, parsémé de jardins; une heure et demie de marche suffit pour arriver vis-à-vis de l'Ile

de Poros séparé de la terre-ferme seulement par un canal très-étroit et très-peu profond.

La ville de Poros a pour habitans une population albanaise; elle est bâtie sur un rocher uni à l'île par une langue de terre très-basse, et tellement étroite qu'elle est couverte par les eaux de la mer quand les vents du Nord et du Midi soufflent avec impetuosité. Les maisons de grès-foncé sont bâties en pierres volcaniques.

Poros est l'arsenal maritime de la Grèce: l'île et la terre ferme, forment un grand et beau port, à l'abri de tous les vents, et l'un des meilleurs de ces parages; il a deux entrées: l'une au Midi, abritée par deux écueils, et l'autre dans la partie du Nord. L'entrée dans le port par la passe du Nord offre un coup d'oeil charmant. La ville de Poros se présente dans l'arrière; d'un côté, la Morée avec la plaine près de la mer, est couronnée par de hautes montagnes; de l'autre côté, l'île de Poros (Galavria) qui possède 4500 habitans; sa richesse provient d'un bois de citronniers de plus de 15,000 arbres, situé dans la Morée à un endroit où se trouvent les ruines d'un temple de Diane. La plupart des habitans sont marins.

En montant sur la plus haute montagne de l'île, nommé maintenant Palàtia, vous trouvez les ruines du temple de Neptune et selon la tradition, dans l'avant cour du temple, le tombeau de Demosthène. (1) Des ruines du temple sont bâties le monastère d'Hydra et celui existant à Poros; ce dernier qui a servi sous Capo-d'Istria comme séminaire, jouit d'une position très-agréable, et possède une source d'eau excellente dont se servent beaucoup de personnes dans le mois d'août, contre la gravelle.

Calavria était primitivement consacrée à Apollon, c'est-à-dire

---

(1) Le sort persécuta ce grand homme sur la fin de son âge à un tel point, qu'après lui avoir fait endurer la peine de l'exil, il le mit encore dans la necessité d'abréger ses jours. Son innocence a été suffisamment prouvée par lui même et par le témoignage des autres, on sait qu'il ne se laissa point corrompre par l'or et l'argent qu' Harpalus avait apporté d'Asie.

dans le temps que Neptune possédait Delphes ; mais dans la suite ces dieux firent un échange de sorte que Neptune eut l'île de Calavrie et Apollon la ville de Delphes: on avait donné à cette île l'épithète d'âpre, qu'elle mérite à cause de son aridité, car on n'y voit que quelques oliviers, des pins, des lentisques et autres plantes communes aux montagnes de la Grèce.

Très-près du rivage et à 300 mètres à l'Ouest de l'îlot sur lequel est construit le fort Heydeck, est l'île de Sphaeria (ἡ Σφαιρία) petit rocher de forme ronde: presque toute la surface de l'îlot est occupée par les ruines d'un temple, sans doute celui de Minerve Apaturia: (1) il serait aujourd'hui impossible d'y passer à pied comme au temps de Pausanias.

ROUTE DE TRÉZÈNE A CASTRI (HERMIONE).

De la Panagia Episkopi à Damalà il y a trois quarts d'heure de marche environ. C'est sur la route qui y conduit que se voyent les ruines ci-dessus mentionnées. Damalà assis au pied d'une haute montagne, à l'extrémité de la plaine qui s'étend jusqu'au golfe de Poros, a des maisons assez bien bâties Le village est environné de plantations, et arrosé par un torrent trop souvent à sec; à la sortie de Damalà, en tournant au Sud, un chemin étroit et sinueux conduit au sommet d'une montagne d'où la vue est admirable, derrière tout le golfe d'Athènes, Pòros, Méthana, Egine, les côtes de l'Argolide, la Corinthie et l'Attique, et plus loin du côté du Sud, l'île d'Hydra et la haute mer. Puis en commençant à descendre de l'autre côté, des îles semées ça et la et à droite de belles montagnes qui se dessinent au loin en formes arrondies.

---

(1) Sphaerus écuyer de Pélops y fut inhumé. Ethra fille de Pithée qui épousa Egée et fut mère de Thésée fut avertie en songe par Minerve d'aller rendre à Sphaerus, les devoirs dûs aux morts : venue en l'île à ce dessin , elle eut commerce avec Neptune ; Ethra après cette aventure consacra un temple à Minerve surnommée Apaturia ou la trompeuse, (du mot ἀπατάω je trompe) et voulut que cette île qui s'appellait Sphaerie s'appellât à l'avenir, l'île sacrée: elle institua aussi l'usage que toujours les filles du pays en se mariant, consacreraient leur ceinture à Minerve Apaturia.

La route qui dans toute son étendue offre un aspect si pittoresque, aboutit à un défilé et débouche dans la plaine où est situé Kastri.

A gauche sur un pic rocheux et au dessus du cap Thermisi est l'enceinte d'une forteresse hellénique, probablement Iléi (Εἰλεοί) qui parait avoir été destinée à defendre le port et les salines de Thermisi.

En se rendant de ce dernier lieu à Kastri, il y a près d'une chapelle des soubassements antiques. Le temple de Cérès Thermesia était situé au bord de la mer sur les limites de la Troezenie, qui n'était qu'à 80 Stades du cap Scylaium. Le nom de Thermisi, conservé à un cap voisin d'Hermione et les ruines antiques voisines d'une chapelle au dessus des salines, semblent indiquer sa position, mais sa distance de 80 stades est beaucoup trop faible et conviendrait davantage à la position du métokhi d'Hydra, situé plus à l'Est, dans un sol très-fertile où des ruines remarquables pourraient avoir appartenu au temple de Cérès Thermisia: un peu plus à l'Est du hameau de Phoukaria, il existe une acropole hellénique qui domine les ruines romaines en partie submergées, dont le port est entouré, c'est probablement l'emplacement d'Eïons ('Ηϊόνες).

Itinéraire de Trézène à Kastri.

En partant de l'église ruinée, on trouve à 45 m. Damalà. à 15 m. lit d'un torrent, la route tourne au Sud pour entrer dans la montagne, à 18 m. monastère et fontaine. à 35 m. sommet du mont. à 40 m. descente. à 95 m. torrent au fond d'un ravin. à 10 m. belle vallée. à 45 m. fin de la vallée, bois d'oliviers. à 16 m. citerne, partie de route pavée. à 16 m. Kastri.

Distance totale 5 heures 35 minutes.

KASTRI (HERMIONE, ΗΕΡΜΙΟΝΗ)

Kastri est situé sur l' emplacement de l'antique Hermione; les maisons qui n'ont presque toutes qu'un étage, sont très bien bâties; de tous les monuments de l'ancienne ville, décrites par Pausanias, il n'y a plus, au centre du village, que les restes d'un temple sur lesquels s'élève l'église principale, et la cella antique dont on retrouve une grande partie et qui a environ dix-neuf mètres de largeur sur trente-huit de longueur on voit aussi, audessus de la porte d'une petite église, une pierre tumulaire portant une inscription. Du côté du Nord, vers le port, sont des parties de l'enceinte antique, de construction cyclopéenne très-bien conservées. Hermione était située entre deux ports, sur une presqu' île qui s'étend à l'Est de Kastri, à la distance d'une demi lieue à-peu près.

Là on retrouve quelques traces de monuments et sur l'axe de cette langue de terre, la cella d'un temple, qui a dix-huit mètres de largeur sur trente six de longueur; derrière sont les restes d'une enceinte de vingt-cinq mètres de longueur, et qui a la même largeur que le temple. Sur cette presqu'île sont encore les ruines d'une forteresse moderne, un moulin à vent et à l'Ouest de la ville moderne, huit autres moulins qui s'aperçoivent des environs, à des distances très-éloignées.

A 5000 mètres Sud de Kastri sur les bords de la mer on voit les ruines d'une forteresse hellénique; une petite île formait son port, mais il est douteux qu'on puisse avec raison lui attribuer le nom d'Halice (ἡ Ἀλική).

Pausanias, Scylax, Xénophon, un fragement de Calimarque, montrent seulement que Halice ou Halia était située au Sud d'Hermione. mais on ne peut rien conclure des passages de Thucydide où il est question des Haliens, attendu qu'il ne suit pas l'ordre géographique. Cette ville, après avoir été plus connue que Masès, au temps de la guerre du Peloponèse, laissa plus tard à cette dernière la possession du rivage.

A une lieue et demie à l'O. d'Halice, à la partie méridionale du beau port Kelli ou Bisati, sont les ruines considérables de Mases (ὁ Μάσης) dont une grande partie se prolonge sous les eaux; on remarque en outre sur la colline qui domine la ville, une porte et diverses ruines de construction cyclopéene, c'est un lieu de recherche qui réclame toute l'attention des voyageurs.

ROUTE DE KASTRI A DIDYMI (ΔΙΔΥΜΑ)

Pour aller de Kastri à Didymi, il faut revenir sur ses pas, par la route de Damalà et la quitter auprès de la citerne indiquée plus haut. De là, en se dirigeant à l'Ouest vers les montagnes qui forment la vallée de ce côté, et dont la cime est hérissée de rochers, on traverse cette chaîne dans une gorge d'un sombre caractère, formée par le cours d'un torrent et bordée de hautes roches escarpées, au milieu des quelles se rencontrent cependant quelques habitations isolées, une chapelle et des plantations d'oliviers.

Après ce passage, on entre dans une plaine montueuse où se voyent à gauche le village de Cranìdi, et à droite le mont Didymi dominant la belle vallée qui conduit à Didymi.

La ville de Dìdymi appartenait à l'Hermionie, elle est remplacée par un village qui a conservé le même nom et qui est si-

tué dans une plaine circulaire entourée de hautes montagnes. Il y a une citerme ou un puits de construction antique et quelques fondations en grandes tailles. La montagne à l'Est-quart-Nord du village, porte le nom de Didyma, à raison de ses deux sommets d'égale hauteur.

Au Nord de Didyma, il y a une excavation à pic qui paraît être un affaissement du sol; et à peu de distance on en voit encore une autre, dont le diamétre est d'environ 150 mètres et la profondeur à pic de 80. Dans ce fond, sont des buissons et des plantations de vignes; on a pratiqué des escaliers souterrains pour y descendre.

La position de Philanorium et de Boleï est encore incertaine: le dernier n'était que le nom d'un lieu où gissaient des amas de pierres (λίθων τῶν λογαδίων) il devait être à coté du joli village de Phourni.

Philanorium existait peut-être à l'extrémité Nord de la plage du port Kilàdia où sont divers débris antiques et notamment une chaussée ou digue.

Itinéraire de Kastri à Didymi.

A 16 m citerne. à 46 m gorge qui suit le cours d'un torrent. à 39 m. une chapelle et quelques habitations. à 26 m. on traverse un torrent. à 10 m. montée; à gauche le village de Cranidi. à 55 m. Didymi.

Distance totale 3 h. 12 m.

ROUTE DE DIDYMI A NAUPLIE.

La route qui mène à Nauplie est au Nord-Est de Didymi; après quelques minutes on commence à monter dans une gorge étroite, par un ravin qui conduit au sommet d'une montagne d'un accès fort difficile, d'où se voit la vallée et les deux Khans de Trachéa; arrivé ensuite, après une descente longue et rapide, dans une belle vallée, l'on y voit des débris de constructions et des fondations de murailles.

Plus loin sur le sommet d'une autre montagne d'où l'on aperçoit le golfe de Nauplie, et au de là les côtes de la Laconie est bâti un monastère qui domine une riche vallée resserrée

entre des montagnes boisées et au fond de laquelle coule une rivière qui la fertilise; en descendant dans cette vallée, le point de vue change; derrière soi on voit les beaux rochers boisés sur lesquels est situé le couvent: au premier plan la rivière et tout alentour, des montagnes qui, formant comme un encadrement à ce tableau, rendent le paysage extrêmement remarquable.

La route continue dans la vallée jusqu' auprès de l'embouchure de la rivière, où elle change de direction pour suivre le rivage de la mer: c'est dans cette partie de la route qu'est le village d'Iri, où l'on voit une tour moderne et une église, l'une et l'autre assez dignes d'attention.

Un peu plus en avant, quelques traces de murailles et des débris antiques. En cet endroit, le chemin, est tout-à-fait resserré par les rochers qui bordent le rivage de la mer, et d'où jailissent en abondance des sources d'eau saumâtre. A quelque distance et après avoir traversé plusieurs embouchures de rivières, on arrive au village de Kandia, bâti au pied d'un énorme rocher.

Le Palœo-Kastro de Kandia est vraisemblalement l'emplacement d'Asine (ἡ Ἀσίνη) il est séparé de la mer par des lagunes qui devaient jadis former son port.

Près de cette Acropole de construction polygonale, sort un des Képhalovrysis les plus remarquables de la Morée.

Sur une colline au dessus des lagunes, se trouvent les ruines d'un temple qui a du être celui d'Apollon Pythïus (Πύθιος) et deux sacellums presque contigus, dans la partie Nord des marais. Le torrent de Kandia prend naissance dans l'enceinte même de l'hiéron d'Epidaure, non loin de laquelle Pausanias nous indique un olivier qui selon lui marquait la limite du territoire des Asinéens.

La route conduit ensuite sur un mont rocailleux d'où l'on découvre un bassin naturel, ou espèce de port, qui n'a de communication avec la mer que par une ouverture assez étroite et à l'extrémité du port dans une vallée, plusieurs villages et

un rocher d'une forme coniqne extraordinaire. L'ensemble de ce passage est terniné par les hautes montagnes de l'Arcadie, qui se dessinent dans le fond comme un rideau. A l'embouchure du port, à gauche, est un petit fort: la route, en continuant toujours au pied des montagnes, au Nord du port, mène à la vallée qui domine le rocher conique dont on vient de parler, puis elle passe auprès des village Khaïdari, Tzafer-Aga Tzerko, et de plusieurs autres. Bientôt ensuite on aperçoit les maisons de campagne de Nauplie.

Itinéraire de Didymi à Nauplie.

A 15 m. excavation. à 20 m. montée dans une gorge. à 55 m. sommet du mont à 40 m. vallée. à 53 m monastère sur une montagne. à 33 m. fond d'une riche vallée, belle vue du monastère. à 99 m. chapelle ruinée près de la mer. à 42 m. citerne on voit à droite le village d'Iri. à 23 m. traces de constructions. à 14 m. sources sur les rochers. à 43 m. village de Kandia. à 92 m. Khaidari, village au fond du port. à 28 m. Tzafer-Aga, autre village près d'un haut rocher conique. à 12 m. Tzerko. à 24 m. jardins. à 17 m. Aria à 23 m. canal, route d'Argos. à 12 m. Nauplie.

Distance totale 11 h. 20 m.

Explication de quelques mots Grecs.

Kalyvia, *mot à mot,* Cabanes { Les villages de la plaine qui portent ce nom dépendent le plus souvent d'un autre village considérable situé dans la montagne, et ne sont habités que pendant l'hiver.

Hagios . . . *Saint.*
Kathavothron *Ouverture par laquelle les eaux viennent se perdre dans l'intérieur de la terre.*
Kephalovryis . *Source principale*
Khani . . . . *Auberge.*
Khorio . . . *Village.*
Klisoura . . . *Défilé.*
Limni . . . : *Lac, Marais.*
Métokhi . . . *Ferme et Chapelle appartenant à un monastère.*
Mylo, Myli . *Moulin, Moulins.*
Néro . . . . . *Eau, Ruiseau.*
Panagia, . . . *La Ste. Vierge.*
Palœo Kastro *ancien Château.*
Potamos . . *Rivière.*
Pyrgos . . . *Tour ou maison fortifiée.*
Vouno . . . *Montagne.*

F I N.

INDICATION

des Routes décrites dans cet ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES.

A.

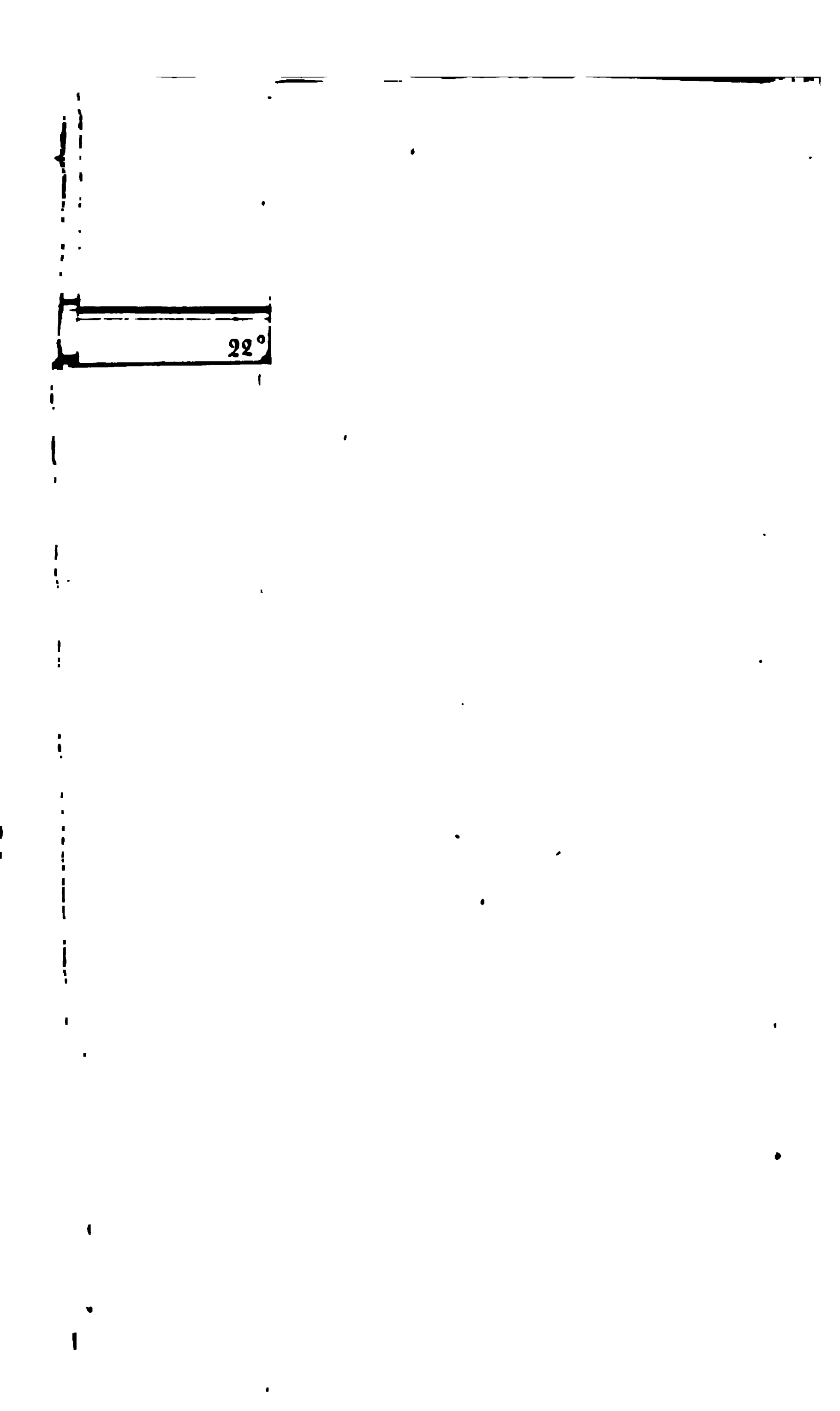
I.

K.

L.

M.

Fin de la table des matières.


22°


3 2044 015 584 659



